



Ce document a été mis en ligne sur le site de l'ÉRITA
(Équipe de Recherche Interdisciplinaire Elsa Triolet /
Aragon) <http://louisaragon-elsatriolet.org/>

Mise en ligne effectuée par : Corinne Grenouillet

Date : 15 juillet 2011

Pour citer ce document :

Reynald Lahanque, *Le Réalisme socialiste en France (1934-1954)*, thèse d'État sous la direction de Monsieur le Professeur Guy BORRELI, Nancy II, 2002, 1110 p.

Adresse URL : <http://www.louisaragon-elsatriolet.org/spip.php?article337>

Cette thèse se compose de 4 fichiers pdf (3 parties, chacune précédée de la table des matières et d'un fichier d'annexes et bibliographie). Vous consultez actuellement le fichier correspondant à la Troisième partie de la thèse. Pour télécharger les autres fichiers, rendez-vous sur l'URL indiquée.

TABLE DES MATIERES

TOME I [dossier numérique 1.]¹

Introduction générale (p. 7)

Première partie : le réalisme socialiste et les problèmes de sa transposition française (1934-1939) (p. 22)

1.1. Les prémisses du réalisme socialiste (p. 24)

1.1.1. Le postulat politique : le rôle dirigeant du parti (p. 26)

Fin du sectarisme ou consolidation du dirigisme ?

Mettre les écrivains au service de la Révolution

L'essor de la "littérature soviétique", l'étouffement de la vie littéraire

1.1.2. Le postulat théorique : les pleins pouvoirs du marxisme (p. 49)

Formalistes et futuristes devant la critique marxiste

Trotsky et les compagnons de route : une autre leçon de marxisme

La grande utopie de la maîtrise

1.1.3. Le postulat esthétique : les privilèges du réalisme (p. 69)

Marx et Engels en critiques du réalisme critique

Lénine, Tolstoï et le tolstoïsme

L'héritage de la critique russe

1.1.4. Deux symptômes : *Bélomorkanal* et *Front Rouge* (p. 91)

Une littérature de la rééducation

Une poésie de la violence

1.2. Les premières formulations du réalisme socialiste (p. 108)

1.2.1. La définition soviétique officielle (p. 110)

Une définition rassurante

Le discours de la méthode

Réalisme et romantisme

1.2.2. Aragon et le printemps du réalisme socialiste (p. 124)

Un enthousiasme partagé

¹ NB : la mention des tomes (I à IV) renvoie à l'édition originale sur papier.

Des critiques bien tempérées
Le pari d'Aragon

1.2.3. Aragon et les principaux discours du Congrès de 1934 (p. 143)

Le discours "libéral" de Boukharine
Le discours "sectaire" de Radek
La "lumière" de Gorki
Aragon et le salut de l'AEAR

1.3. Les premiers pas du réalisme socialiste en France (1934-1935) (p. 170)

1.3.1. De la littérature prolétarienne à la politique de rassemblement (p. 172)

Le sectarisme et la naissance de l'AEAR
Les débuts de la mobilisation antifasciste
Aragon et la politique littéraire du PCF

1.3.2. Les premiers romans réalistes-socialistes ?

1.3.2.1. Aragon : l'entrée dans le "Monde réel" (p. 199)

Les Cloches de Bâle et la critique communiste
La dialectique et le roman
Du réalisme critique au réalisme socialiste
La pluralité des lectures

1.3.2.2. Nizan : du roman de l'aliénation au roman de la guerre civile (p. 222)

La ruse artistique
Antoine Bloyé : la part du roman à thèse
L'inquiétude métaphysique et le problème de la mort
Héros et structures antagoniques dans *Le Cheval de Troie*

1.3.3. Le plaidoyer d'Aragon pour un réalisme socialiste (p. 255)

La rééducation de l'homme par l'homme
La force de l'exemple
La beauté révolutionnaire et l'interdit
L'héritage national du réalisme

1.4. Défense et illustration d'un réalisme socialiste français (1936-1939) (p. 284)

1.4.1. Militantisme et défense de la culture sous le Front populaire (p. 286)

L'intellectuel-de-parti et les compagnons de route
La question du réalisme (socialiste)

1.4.2. Le discours d'Aragon sur le réalisme socialiste français (p. 305)

Pas de réalisme socialiste sans réalisme français

Réalisme et fiction romanesque

Actualité du réalisme

Peuple, nation, et défense de la culture

Pas de réalisme français sans réalisme socialiste

1.4.3. Le double jeu des *Beaux Quartiers* (p. 340)

TOME II

**Deuxième partie : poésie de la résistance et littérature engagée
(1939-1947) [Dossier numérique 2.]²**

2.1. Les communistes et la poésie de la Résistance (p. 350) [p. 5]

2.1.1. Le PCF dans la guerre (p. 356) [p. 7]

Le temps du défaitisme et du pacifisme révolutionnaires

Le temps de la Résistance nationale

2.1.2. Les écrivains dans la Résistance (p. 378) [p. 29]

Une poésie du refus et de l'espoir

La poésie communiste de la Résistance

Eluard poète de l'amour et de la haine

2.1.3. Aragon poète de la Résistance (p. 405) [p. 56]

Réalisme et chant national

Poésie et engagement

L'élégie et la contrebande (*Le Crève-cœur*)

Portrait du poète en Saint Sébastien (*Les Yeux d'Elsa*)

Critique du mythe et religion du martyr (*Brocéliande*)

L'optimisme et la mélancolie (*En français dans le texte*)

Poésie et passion politiques (*Le Musée Grévin, La Diane française*)

2.1.4. Conclusion : poésie de la Résistance et réalisme socialiste (p. 452) [p. 110]

Analogies et différences

Le politique et l'inconscient religieux

² À partir du dossier numérique 2. (pdf), la pagination propre de chaque dossier est mentionnée entre crochets.

2.2. Intellectuels et écrivains dans le "Parti de la Renaissance française"

2.2.1. L'intégration des intellectuels (p. 466) [p. 124]

De la croyance à l'orthodoxie

A l'école du Parti

2.2.2. La politique culturelle du PCF (p. 487) [p. 145]

2.2.3. Des œuvres militantes (p. 495) [p. 153]

Garaudy romancier : les rivages du réalisme et de la foi

Les lutteurs exemplaires

Apprentissages et certitudes

2.3. Littérature engagée et esthétique marxiste (p. 534) [p. 192]

2.3.1. Un débat essentiel de l'après-guerre (p. 536) [p. 194]

L'épuration littéraire

L'avenir de la poésie

Responsabilités de l'écrivain

2.3.2. La critique communiste contre "la littérature" (p. 552) [p. 210]

2.3.3. Aragon et la question de l'esthétique communiste (p. 566) [p. 224]

Une esthétique du Parti communiste ?

La clarté du réalisme et le mystère du chant

Feu sur la décadence

Troisième partie : le temps de la guerre froide : une littérature de parti (1947-1954) [Dossier numérique 3 .]

3.1. Choisir son camp : le jdanovisme français

3.1.1. Le PCF dans la guerre froide (p. 602) [p. 7]

Le processus historique de l'affrontement

Le Parti de la guerre froide

La bataille dans le Parti

Le grand schisme idéologique

3.1.2. Aragon et la politique culturelle (p. 629) [p. 34]

La définition d'une nouvelle politique culturelle

Aragon, Jdanov et la littérature

Aragon, Lecœur et l'ouvriérisme

Aragon et l'art de parti

3.1.3. Le réalisme socialiste : contributions théoriques (p. 664) [p. 69]

Le réalisme socialiste et la littérature de parti

André Stil militant et écrivain

Aragon et la lumière nationale

TOME III

3.2. Des écrivains à leur créneau (p. 692) [p. 97]

3.2.1. Situation du roman réaliste-socialiste (p. 695) [p. 100]

3.2.2. Le corpus romanesque : thèmes et structures (p. 708) [p. 113]

Les romans de la guerre froide

Les romans de la Résistance et de la déportation

Les romans du combat :

Le héros et l'action antagoniques

Les alliés et les ennemis de la classe ouvrière

Les romans du cheminement

3.2.3. Deux romanciers exemplaires : Jean Laffitte et Pierre Daix (p. 757) [p. 162]

Les résistants de J. Laffitte

Les jeunes communistes de P. Daix

L'ombre de la forteresse

3.3. Les communistes d'Aragon : des pionniers de la Résistance (p. 790) [p. 195]

3.3.1. Lire *Les Communistes* (p. 795) [p. 200]

La composition d'ensemble

L'écriture du roman à thèse

3.3.2. L'interprétation de l'Histoire (p. 818) [p. 223]

La question du caractère de la guerre

La caractérisation politique des événements

3.3.3. Le roman antagonique (p. 855) [p. 260]

3.3.3.1. La classe dominante : figures de l'opposant (p. 857) [p. 262]

3.3.3.2. Le héros et l'action antagoniques (p. 877) [p. 282]

Les communistes aux armées (l'intellectuel et le prolétaire)

Des combattants exemplaires (le patriotisme révolutionnaire)

Les héros du travail illégal

Les martyrs de la résistance parlementaire

3.3.4. Apprentissages exemplaires (p. 919) [p. 324]

Eveils et reniements

Cécile d'Aigrefeuille et Jean de Moncey

3.4. Les communistes d'André Stil : des héros de la nouvelle Résistance (p. 939)

[p. 344]

3.4.1. Étude des nouvelles (p. 944) [p. 349]

Essais de fiction : *Le Mot "Mineur", camarades...*

De la nouvelle au roman : *La Seine a pris la mer*

3.4.2. Le roman de l'occupation américaine (*Le Premier Choc*, tome I) (p. 971) [p. 376]

Les nouveaux misérables

Un coup d'archet dans un concert

Les tourments d'un nouveau promu

Deux générations de militants

Alliés et ennemis

Réalisme et romantisme révolutionnaire

3.4.3. Réaliser l'impossible (*Le Premier Choc*, tome II et III) (p. 1017) [p. 422]

Mobilisation générale

La mise à l'épreuve d'un dirigeant

La politique, la morale et les contraintes du roman à thèse

Conclusion : la transparence extérieure et l'intime (p. 1048) [p. 453]

TOME IV [Dossier numérique 4.]

Index (p. 1061)

Bibliographie (p. 1069) [p. 9]

Résumé bilingue et mots clés (p. 1101) [p. 41]

Table des matières détaillée (p. 1102) [p. 42]

TROISIÈME PARTIE

LE TEMPS DE LA GUERRE FROIDE : UNE LITTÉRATURE DE PARTI (1947-1954)

J'ai travaillé comme j'ai pu pour essayer de trouver honnêtement entre le genre d'art que j'apportais avec moi et le parti que j'avais rejoint une espèce de compromis. J'ai cherché ce compromis pendant un certain temps, puis un jour j'ai compris qu'il n'y avait pas de compromis, qu'il n'y avait que la rupture.

Aragon ("*Aragon répond à ses témoins*", juin 1949)

Nous avons montré dans les première et deuxième parties de ce travail que le discours sur le réalisme socialiste et l'écriture d'œuvres militantes ont précédé la période de la guerre froide, et qu'en outre un ensemble de conditions avaient peu à peu été réunies au sein du PCF qui allaient permettre la flambée d'un art et d'une littérature très explicitement militants. Mais il est remarquable que celle-ci se produise au moment où le Parti, qui avait réussi une manière d'intégration dans la société française, à la faveur de sa participation à la Résistance puis à la reconstruction nationale, retourne à son isolement et cultive son particularisme, comme jamais il ne l'avait fait auparavant. Tenu de se conformer à la stratégie nouvelle définie à Moscou, il fait sécession, entre à nouveau en guerre, se lance dans une vaste contre-offensive symbolique vis-à-vis d'un ennemi proliférant, tout en se repliant sur sa culture et ses valeurs et en portant à son comble sa fièvre obsidionale. Il va jusqu'à rejouer le scénario de la Résistance en substituant dans son discours à l'occupant réel d'autrefois un imaginaire occupant américain.

Mais en situant son action sur le plan d'une "*nouvelle Résistance*", de la défense du territoire national, de la lutte pour la paix, de la menace que font peser partout les nouveaux impérialistes, il tente d'associer à sa contre-offensive partisane une opinion sensible aux thèmes patriotiques et pacifistes. Ainsi, dans un contexte et un climat à bien des égards fort différents, il reste fidèle à une tactique de rassemblement qui avait fait ses preuves dans les années trente, quand il avait pris la tête du mouvement contre le fascisme. On assiste donc à ce paradoxe que le repli sectaire de la guerre froide est en même temps vécu par les militants et organisé par les responsables sur le mode d'une vaste alliance avec tous ceux qui acceptent d'assimiler le camp de la guerre à celui des Américains et celui de la paix à l'Union soviétique. Les romans que nous étudierons sont souvent de bons reflets de cette idéologie de la lutte pour la paix, et de la résistance au nouvel occupant, qui est aussi le nouveau fauteur de guerre dans le monde et l'agresseur potentiel de la patrie socialiste. L'intérêt est qu'ils trahissent aussi les faux semblants d'une telle croyance et les contradictions d'une telle tactique politique.

Dans la logique qui est celle de ce travail, l'étude de la troisième grande phase de l'histoire française du réalisme socialiste se voit offrir les objets les plus nombreux (c'est de la façon la plus franche le temps des œuvres) et les plus fortes chances de retrouver rassemblés la presque totalité des thèmes antérieurs, dans le discours communiste en général, et dans le discours du réalisme socialiste en particulier. C'est pourquoi nous avons dû régler des problèmes délicats sur le plan des choix à opérer parmi cette vaste matière, une fois acquise la décision la plus logique, celle de privilégier l'étude des

œuvres elles-mêmes, et à l'intérieur de ce corpus, les œuvres romanesques – décision que traduit le plan de cette troisième partie : seule la première des quatre sous-parties ne consiste pas en une analyse de romans. D'une part, la prise en compte du grand contexte historique, celle de l'histoire du PCF, celle des intellectuels communistes et des compagnons de route, continue d'être une nécessité pour la mise en perspective de notre recherche. D'autre part, l'abondance même de la matière, en partie nouvelle, et en partie redondante, nous a fait obligation de trancher, c'est-à-dire aussi d'alléger, par rapport à un risque non négligeable d'inflation. Nous avons donc misé sur la synthèse pour les aspects proprement historiques, en mettant très vite l'accent sur le terrain idéologique, puis en centrant la réflexion sur les questions soulevées par la politique culturelle du Parti et sur le rôle joué par Aragon sur ce terrain ; ce qui a conduit aussi à faire le point sans tarder sur les développements du discours du réalisme socialiste.

Du même coup, nous avons renoncé à restituer l'ensemble du contexte culturel, intellectuel et littéraire des premières années de la guerre froide. Nous avons surtout rappelé l'étrange climat d'effervescence qui règne alors chez les intellectuels communistes, non sans souligner les paradoxes de leur attitude : ils sont à la fois très informés des réalités extérieures à l'univers du Parti et très habiles à protéger leur enfermement mental dans les certitudes qu'ils y puisent. Mais l'abondance des travaux existants sur le sujet apaise nos regrets d'avoir au bout du compte peu utilisé la masse de documents ramenés d'une longue excursion dans cette période agitée. En particulier, nous résumerons à grands traits les thèmes et les procédés de la critique littéraire communiste à l'œuvre dans les divers périodiques du PCF, pour l'envisager surtout comme l'une des conditions d'accueil de la littérature de parti, et donc comme un facteur stimulant pour les vocations d'écrivains militants.

Quant à ces derniers, le choix suivant s'est rapidement imposé : traiter d'abord de façon synthétique du corpus des œuvres retenues comme relevant du réalisme socialiste, en réservant une place à part à deux des auteurs les plus représentatifs, Jean Laffitte et Pierre Daix ; puis analyser beaucoup plus longuement les deux massifs principaux, à savoir la vaste fresque des *Communistes* d'Aragon et la trilogie du *Premier Choc* d'André Stil ; et dans cet ordre, par respect pour la chronologie, et parce que le romancier néophyte qu'est alors André Stil tire une partie de son art romanesque de la lecture de son aîné, ce dernier ayant beaucoup encouragé ses premiers pas, l'écriture de nouvelles, avant de le convaincre de se frotter à la longue distance du roman. Ni les auteurs ni leurs œuvres ne sont semblables, bien sûr, mais tous deux affrontent la difficulté de mettre en scène des personnages de communistes, en en passant par les

contraintes les moins évitables du roman à thèse. Une autre raison de leur prêter attention tient au fait qu'il n'existe pas à ce jour, à notre connaissance, d'étude un tant soit peu attentive du roman d'André Stil; et que *Les Communistes* est le roman le plus délaissé par la critique aragonienne. Ont été examinés sa réception critique, quelques aspects des transformations opérées par la seconde version qu'en a donné Aragon en 1966, certains de ses thèmes ou de ses procédés narratifs, mais pas le texte lui-même, dans sa totalité, et dans sa version originale ¹. Notre regret sera de l'avoir envisagé surtout sous l'angle des problèmes posés dans le cadre de notre sujet, ce qui se conçoit, mais la complexité de ses deux mille pages appellent d'autres types d'approche. Du moins espérons-nous avoir commencé de combler une lacune des études sur Aragon.

¹ Nous renvoyons à notre bibliographie pour les études portant sur les *Communistes*.

3.1. CHOISIR SON CAMP :

LE JDANOVISME FRANCAIS

Oui, je pense, puisque je suis communiste, que servir la vérité et la justice, sauvegarder la dignité humaine, dire non à l'arbitraire, à la guerre, à la mort, tout cela sert la cause du communisme. Que je le pense, c'est naturel. Mais vous ? Pouvez-vous le penser et le dire, sans avouer qu'à vos yeux la vérité, la justice et la paix sont du côté des communistes ? Je ne vous le demande pas. Réfléchissez.

Aragon, *Le Neveu de M. Duval*

Les circonstances des premières années de la guerre froide offrent enfin au réalisme socialiste français la chance historique qui va lui permettre de connaître une floraison incontestable, encore qu'éphémère. Aux conditions favorables qui se sont peu à peu créées au sein du PCF dans les années antérieures, et qui ménagent une continuité entre les deux moments, elles ajoutent une ambiance, un esprit du temps en tous points propice à l'expression littéraire et artistique de l'enthousiasme militant ². Nous chercherons à caractériser cette atmosphère orageuse et féconde en en rappelant d'abord les aspects fondamentaux, qui sont d'ordre politique et idéologique, tels qu'ils se sont

² Edgar Morin montre que la stalinisation des esprits, le refus de prêter une attention vraie à la culture vivante, sont acquis dès avant la rupture de la guerre froide : "En juin 1947, la stérilité intellectuelle, littéraire, culturelle du parti était presque totale. L'herbe poussait à la périphérie, ou franchement au dehors" (*Autocritique*, op.cit., p. 86).

traduits dans l'histoire et la vie du Parti. Aux rappels sur le processus historique du basculement dans la guerre froide, nous ajouterons les observations qui permettent de comprendre comment s'opère la jdanovisation des esprits, mais aussi quels renforts sont apportés à la propagande du PCF par tous ceux qui craignent de faire le jeu de l'anticommunisme.

Nous avons ensuite fait le choix de centrer l'analyse sur la manière dont s'est définie la politique culturelle, au plus haut niveau, et non celui de réévoquer, après toutes les études déjà produites sur le sujet, les manifestations du jdanovisme culturel : on sait à quelles aberrations a conduit la transposition en tout domaine de la lutte des classes et de la coupure du monde en deux camps ³. Nous nous contenterons de quelques rappels, et nous serons charitable envers Aragon en ne disant rien de sa subtile contribution à la théorie des deux sciences et du réveil lyssenkiste de sa passion pour la biologie (peut-être venue de ses études de médecine) ⁴. En revanche, nous essaierons de comprendre, dans leur complexité : son rôle auprès des responsables culturels, sa manière de se référer à Jdanov, ses déboires avec l'ouvriérisme pendant l'intérim de Lecoœur, et sa manière de garder l'initiative sur le plan de l'appropriation critique de l'héritage réaliste. Nous verrons que, paradoxalement, il fait un usage compté du terme même de "réalisme socialiste", au moment où celui-ci connaît une certaine fortune, mais où il fait aussi l'objet d'une interprétation qui concède un peu trop au goût populaire.

Ce faisant, nous essaierons de cerner également la manière dont la culture de la guerre froide favorise une relance, bien modeste, de la réflexion théorique sur le réalisme socialiste, dont les présupposés et les critères d'évaluation sont désormais bien assimilés par la critique littéraire communiste. Ce sera l'occasion de comparer, sur ce terrain de la théorie et de la critique, les trois auteurs principaux de romans politiques dont nous traiterons plus loin, Daix, Stil et Aragon lui-même.

³ Outre les études sur l'engagement des intellectuels, on peut feuilleter les anthologies amusantes de Bernard Legendre, *Le Stalinisme français* (Seuil, 1980), et de la revue *L'Assommoir*, n° 1, "La France stalinienne", mars 1978.

⁴ Comme toujours à son sujet, on a émis l'hypothèse d'une contrebande subtile dans sa façon même de prendre parti (ce que fait par exemple Lavoinnie dans sa thèse). Nous préférons nous détendre avec la franchise de Francis Cohen sur ce terrain : "*Le problème que nous voulons résoudre maintenant est le suivant : comment rendre les pis de nos vaches encore plus gros ? On ne peut plus les accroître en largeur. On pourrait penser à les allonger, mais ils arriveraient alors très près de terre. Certains disent qu'en ce cas, il n'y a qu'à allonger les pattes, mais en réalité cela serait nuisible pour les vaches. Il faut donc chercher autre chose : comme le pis ne peut pas aller plus loin vers l'arrière, il ne nous reste qu'à l'étendre vers l'avant. C'est ce que nous allons faire*". L'article s'intitule "*L'Age d'or, objectif n° 1 de l'URSS*" ; il est publié par *Europe* (n° 39, mars 1949, pp. 94-105).

3.1.1. Le PCF dans la guerre froide

L'année 1947 est pour le PCF celle de la fin de l'expérience gouvernementale et, à bien des égards, de l'amorce de sa rupture avec une société où jamais il n'avait été mieux implanté. A nouveau, il va devoir sacrifier sa dimension nationale sur l'autel de l'idéal internationaliste, c'est-à-dire, en termes plus prosaïques, sur celui des intérêts de grande puissance de l'Union soviétique. Pour bien comprendre l'euphorie paradoxale des intellectuels-de-parti et des écrivains militants, il importe de rappeler d'abord ce que fut le climat politique et idéologique qui a présidé à l'expression de leur insoupçonné dévouement. De l'histoire complexe des premières années de la guerre froide, nous n'allons retenir que les données susceptibles d'éclairer au bout du compte les formes prises par leur contribution joyeuse et leur intense participation aux valeurs du monde communiste français. Et pour mieux situer les positions prises par leur parti, nous retracerons d'abord à grands traits le cadre d'ensemble où celles-ci trouvent leur source.

Le processus historique de l'affrontement

A bien des égards, la guerre froide est la manifestation bruyante d'un conflit latent entre les deux grands alliés de la lutte contre le nazisme, entre les deux puissances qui sortent victorieuses et renforcées de la Deuxième Guerre mondiale, alors que les nations de la vieille Europe en sortent exsangues :

*Restent deux supergrands. L'Union soviétique, qui a consenti de très lourds sacrifices humains et matériels domine l'Europe orientale et la majeure partie de l'Europe centrale. De Sofia à Berlin, de Bucarest à Varsovie, ses soldats font figure de libérateurs. Staline atteint le sommet de sa gloire. Le modèle soviétique suscite l'espoir de millions d'hommes et de femmes*¹.

Essentiel est le fait que l'URSS s'emploie à la fois à faire fructifier ce riche capital de sympathie et à tirer un parti remarquable des positions acquises sur le terrain. Au moment du grand schisme de la fin 1947, l'Europe de l'Est aura déjà largement basculé du côté des "démocraties nouvelles", le glacis n'aura plus qu'à être consolidé, ce qui sera chose faite avec le coup de Prague (février 48) et le partage de l'Allemagne (octobre

¹ André Kaspi, "Qui est responsable ?", in *Le Temps de la guerre froide*, Editions du Seuil, coll. "Points", 1994, p. 17.

49). De leur côté, les Etats-Unis apparaissent plus encore, et à d'autres titres que leur encombrant allié de circonstance, comme les vainqueurs de la guerre :

*Ils ont livré bataille en dehors de leur territoire national et limité leurs pertes humaines. En équipant les armées des Nations unies, ils sont devenus une superpuissance économique et ont surmonté les effets de l'interminable dépression des années trente. Les revenus, la productivité, le produit national brut ont considérablement augmenté. La terre promise d'outre-Atlantique est seule alors sur la planète à jouir d'une telle prospérité. Les institutions politiques marchent à merveille et confèrent à la démocratie un lustre qui s'est beaucoup terni dans la vieille Europe*².

La puissance est aussi celle que leur confère la possession, pour l'instant exclusive, de l'arme atomique ; elle est, par elle-même, un très efficace moyen de pression, pour une nation qui a désormais conscience de devoir renoncer durablement à la tentation de l'isolationnisme, jusqu'à être animée d'une "*volonté de puissance*" qui semble répondre en miroir à "*la détermination soviétique*"³. En effet, l'intuition précoce de Churchill qu' "*un rideau de fer est tombé sur l'Europe*"⁴ ne fait que corroborer l'analyse de George Kennan, le conseiller de l'ambassade américaine à Moscou, qui formule dès février 46 les fondements de ce qui constituera la politique de l'endiguement (*containment*) :

*Nous sommes en présence d'une force politique fanatiquement convaincue qu'il ne peut exister de modus vivendi permanent avec les Etats-Unis, qu'il est souhaitable et nécessaire de rompre l'équilibre intérieur de notre société, de détruire notre façon de vivre traditionnelle, de saper l'autorité de notre Etat dans le monde, sous peine de voir irrémédiablement compromise la sécurité du pouvoir soviétique*⁵.

Cette analyse débouche explicitement, quand elle est reprise en juillet 47, sur l'idée fondamentale que "*toute politique des Etats-Unis vis-à-vis de l'URSS doit être un endiguement à long terme, patient, mais ferme et vigilant des tendances expansionnistes de la Russie*". Elle complète la doctrine Truman qui recommande de "*soutenir les*

² *Ibid.*, pp. 17-18.

³ Ce sont les termes de Pierre Barral, *Il y a trente ans. La guerre froide*, Armand Colin, 1984, pp. 37 et 46.

⁴ Discours du 5 mars 1946 prononcé devant le Président Truman.

⁵ Extrait du long télégramme (de huit mille mots) adressé à Washington, et cité par André Fontaine, *in Histoire de la guerre froide*, tome I, p. 388.

peuples libres qui résistent à des tentatives d'asservissement par des minorités armées ou des pressions venues de l'extérieur" ⁶. Elle forme le contrepoint idéologique du plan Marshall *"pour la remise en ordre de l'Europe"*, celle-ci ayant besoin d'une *"assistance supplémentaire importante, sous peine de s'exposer à une dislocation économique, sociale et politique de très grave ampleur"* ⁷. A cette date (juillet 47), sur le terrain comme sur le plan des idées, *"la cassure de l'Europe"* devient effective, *"d'un côté les clients de l'Amérique, de l'autre les satellites de l'URSS"* ⁸. Une dernière étape va bientôt être franchie.

Dès février 1946, Staline avait triomphalement proclamé que la signification historique de la victoire sur le fascisme résidait dans la supériorité du *"système social soviétique"* et du *"système d'Etat soviétique multinational"*. Le fameux rapport Jdanov, qui peut apparaître comme une *"riposte au plan Marshall"* ⁹, reprend cette idée flatteuse, à l'appui d'une argumentation qui va consacrer la coupure du monde en deux camps ¹⁰. Ainsi, en brandissant de part et d'autre les mêmes mots (paix, démocratie, liberté), on va durablement ne pas s'entendre, si ce n'est pour éviter l'emploi des armes dont on brandit la menace. La guerre froide va demeurer essentiellement une guerre idéologique, c'est-à-dire une guerre symbolique, où la violence verbale remplace et évite la violence militaire, un conflit des représentations, un affrontement stérile des points de vue, une incessante proclamation de l'impossibilité du débat. Assurées d'être fondées en vérité, ces représentations que chaque camp se fait de lui-même et de celui d'en face vont concourir à produire la réalité même qu'elles invoquent, la réalité ne pouvant en retour que les conforter. Chacun incline à se convaincre du danger mortel que font courir au monde les entreprises de l'adversaire, et ses complots, réels ou supposés. L'heure des certitudes manichéennes est venue, et celles de l'anticommunisme en viendront parfois à rivaliser avec les plus aveugles ou les plus délirants des actes de foi communistes. Pour autant, la balance ne nous semble pas égale, nous y reviendrons, en cherchant surtout, à travers la lecture des textes, à mieux pénétrer dans le monde mental des staliniens (des anti-anticommunistes).

⁶ Déclaration du 11 mars 1947 (à l'appui de l'aide apportée à la Turquie et à la Grèce), citée par Barral, *op.cit.*, p. 65.

⁷ Cette offre historique est formulée le 5 juin ; les propos sont cités par Barral, *ibid.*, p. 67.

⁸ A. Fontaine, *op.cit.*, p. 388.

⁹ La formule est de P. Barral, *op.cit.*, p. 74.

¹⁰ Voir *infra* nos remarques sur ce rapport Jdanov, sous l'angle de ses incidences sur la ligne du PCF.

A partir de la fin de l'année 47, la rupture est donc consommée, on entre dans la longue phase de ce que P. Barral appelle "*la confrontation chronique*". Tandis qu'à l'Est s'achève le processus de soviétisation des nations abandonnées depuis la fin de la guerre à l'influente protection de Staline, celles qui ont accepté le plan Marshall choisissent de renforcer la cohésion de l'Occident sur le terrain militaire avec la signature du Pacte Atlantique (avril 49). Mais à l'action mise en œuvre pour favoriser le relèvement politique de l'Allemagne, Staline riposte en juin 48 par le blocus de Berlin, qui crée une vive tension internationale et amorce le long processus qui aboutira à la partition du territoire. La naissance de la Chine populaire (le 1^{er} octobre 49) est une preuve de plus du succès des idées marxistes, et de leur faculté d'adaptation à des contextes nationaux très différents. La course aux armements se traduit, en dépit du pacifisme constamment invoqué, par la mise au point de la bombe atomique russe (septembre 49), puis au terme d'une compétition acharnée, par celle de leur première bombe à hydrogène, les Soviétiques réussissant (en août 53) à devancer leurs rivaux ; mais l'engin fabriqué peu de temps après (en mars 54) par les ingénieurs américains sera doté d'une telle capacité de destruction qu'il annulera ce fragile avantage. Cette suprématie nucléaire conduit le département d'Etat, par la bouche de Foster Dulles, à réorienter la doctrine stratégique dans le sens d' "*une dissuasion maximale à un coût supportable*" : il s'agit de faire céder l'URSS en l'amenant "*au bord du gouffre*" ¹¹, grâce à cette menace de dommages terrifiants auxquels elle ne pourrait apporter de réplique proportionnée.

L'arme de la dissuasion n'avait pas été utilisée lors de la guerre de Corée, qui a été l'épisode le plus grave, et le plus sanglant, de la guerre froide ; il a aussi donné des arguments supplémentaires à la protestation permanente contre le bellicisme prêté aux Américains. L'ONU ayant immédiatement condamné le franchissement du 38^e parallèle par les armées du Nord, le 25 juin 1950, ce sont eux qui prennent le commandement de la force militaire envoyée en soutien des armées du Sud. L'implication de la Chine et de l'URSS dans le conflit, la prolongation des combats, les craintes exprimées par les alliés européens, amènent les politiques à chercher une autre issue que la victoire voulue par le général MacArthur. Son rappel permet l'ouverture de pourparlers entre les deux commandements, et d'éviter peut-être que la guerre froide ne dégénère en affrontement direct entre les grandes puissances. Le conflit traîne en longueur, "*mais, dans l'actualité journalistique, le drame de la Corée devient une affaire de routine*" ¹². L'armistice signé le 27 juillet 53 confirme la frontière du 38^e parallèle, au prix de deux millions de

¹¹ Propos de janvier 54, cités par Barral, *op.cit.*, p. 127.

¹² *Ibid.*, p. 111.

victimes, et pour une durée indéfinie. Entre-temps, en France, la grande affaire qui, elle, aura connu une remarquable fortune journalistique, en partie nourrie des protestations véhémentes des communistes, est celle du réarmement de l'Allemagne.

Formulée par l'état-major américain dès l'été 1950, l'idée de l'adjonction d'un contingent allemand, dans le cadre de l'OTAN, n'est acceptée par le gouvernement français que dans le cadre supranational d'une armée européenne intégrée. C'est ainsi que le traité de Paris, signé en mai 1952 après des mois de négociations difficiles, a mission d'organiser la Communauté européenne de défense (CED). Mais celle-ci mobilise contre elle en France tous ceux qui, invoquant le proche passé, ne veulent entendre parler à aucun prix d'un réarmement allemand, et ceux qui voient dans la création d'une armée européenne la fin d'une armée nationale propre. C'est pourquoi l'Assemblée finira par rejeter le traité (le 30 août 1954), alors même qu'une nouvelle Bundeswehr, très encadrée, aura vu le jour.

D'une façon générale, le climat de tension quasi permanent qui caractérise l'atmosphère de la guerre froide s'est manifesté à travers la mobilisation organisée pour défendre la paix, de même qu'à travers le jeu inévitable des orthodoxies politiques. Qu'il s'agisse de la question allemande, de la guerre de Corée, de la guerre d'Indochine, la confrontation larvée ou indirecte entre les deux camps suscite une intense propagande pacifiste, inégalement distribuée. La naissance du Mouvement de la paix répond à une initiative communiste fondée sur la définition du camp de l'impérialisme (les Etats-Unis et leurs alliés) comme étant intrinsèquement celui de la guerre. La responsabilité des périls est donc essentiellement imputée à l'Occident. En même temps, le thème de défense de la paix est par essence fédérateur, d'autant qu'il peut à l'occasion se greffer sur une défiance partagée envers la "*civilisation atlantique*"¹³, ou sur un franc anti-américanisme¹⁴. La démarche rencontre donc un rapide succès au-delà même des milieux de la Résistance, très sensibles à la dénonciation des risques de voir éclater une nouvelle guerre. En outre, l'initiative vient de Charles Tillon, l'ancien chef des FTP, qui a reçu l'aval de Thorez. Né officiellement en juin 48, le Mouvement convoque ses premières assises nationales (pour le 28 nov.), mais il aura connu un temps fort auparavant avec le "Congrès mondial des intellectuels pour la paix" organisé par les Soviétiques à Wroclaw, en Pologne (25-28 août). Selon la pratique naguère en usage

¹³ C'est le titre d'une toile de Fougeron.

¹⁴ Tony Judt a traité de cette question dans son étude sur "*les intellectuels en France (1944-1956)*", *Un passé imparfait*, Fayard, 1992 ; voir son chapitre X, "*Monde occidental, tu es condamné à mort. L'anti-américanisme dans une perspective historique*", pp. 225-244 (la première formule est d'Aragon, mais elle remonte aux années vingt).

lors des rassemblements antifascistes, sont conviées nombre de personnalités, compagnons de route ou "*hommes de bonne volonté*"¹⁵ sincèrement attachés à la cause de la paix. A Wrocław, il n'est pas question que de cette cause, mais les invités de renom composent, même si certains sont atterrés par la violence inattendue des diatribes de Fadeïev¹⁶. Un manifeste est adopté qui rend les nations occidentales responsables du danger de guerre, et un comité permanent est mis sur pied. Avec d'autres organisations du même type, comme celle des Combattants de la paix créée par Yves Farge, ce comité convoque un autre congrès mondial l'année suivante, à Paris (avril 49). Constamment alimentée dans la presse communiste, la mobilisation connaît son apogée avec le fameux appel de Stockholm, lancé le 18 mars 1950 à l'occasion d'un nouveau congrès ; l'appel réclame "*l'interdiction absolue de l'arme atomique*" ainsi que "*l'établissement d'un rigoureux contrôle international pour assurer l'application de cette mesure d'interdiction*"¹⁷. Il a été voulu par les Soviétiques, à leur tour détenteurs de la bombe A et occupés à devancer les USA dans la course à la bombe H. Picasso, grand seigneur, probablement peu dupe du double jeu des camarades, a offert à la cause son emblème, "*la colombe de la paix*". L'appel aura donné lieu à une gigantesque campagne de signatures, mais "*ce mouvement d'opinion ne se transforme pas en une organisation de masse durablement structurée*"¹⁸ ; car les signataires demeurent plus réservés que les militants sur la supposée concordance de la défense de la paix et de la défense du camp socialiste.

Quant aux orthodoxies politiques, la logique et la sévérité de l'affrontement entraînent à l'intérieur de chaque camp un renforcement de la discipline : "*On serre les rangs face à un danger extérieur que l'on tend même à s'exagérer, et l'on veut briser les dissidences, réelles ou supposées*"¹⁹. Du côté communiste, on sait le rôle joué par "le culte de la personnalité", et nous verrons comment le PCF organise celui de Thorez, à côté de l'hommage qu'il rend à Staline. La face sombre de cette vénération tient au devoir d'exécration dont les circonstances réclament plus que jamais qu'on s'acquitte. Et il ne s'agit pas que d'exécrer Schuman, Blum, de Gaulle, Marshall ou MacArthur. La

¹⁵ C'est le terme utilisé dans l'appel de Stockholm (voir *infra*).

¹⁶ C'est en cette circonstance qu'est proférée à l'encontre de Sartre l'insulte devenue célèbre de "*hyène dactylographe*" ; mais Eliot, Malraux, Miller sont aussi violemment pris à parti. D. Desanti, qui y assiste, fait un récit détaillé du Congrès dans *Les Staliniens*, *op.cit.*, pp. 168-176. Elle témoigne : "*Picasso arrache ses écouteurs comme on trépigne. Eluard les ôte lentement et se met à crayonner. Vercors et Léger se figent*".

¹⁷ Le texte complet de l'appel est reproduit dans *Le Temps de la guerre froide*, *op.cit.*, p. 116.

¹⁸ Courtois et Lazar, *op.cit.*, p. 276.

¹⁹ Barral, *op.cit.*, p. 116.

redéfinition de la stratégie du mouvement communiste a pour corollaire une reprise en main de l'ensemble des partis, une mise au pas qui passe par une campagne d'épuration systématique, et qui débouche parfois sur l'excommunication quand l'accusé refuse de rentrer dans le rang. C'est ainsi que du jour au lendemain il faut traiter Tito, le héros glorieux de la résistance yougoslave à Hitler, en traître enfin démasqué, et avec lui tous les "titistes" vendus à l'impérialisme et partout infiltrés. Le climat de guerre froide c'est aussi le malaise et l'hystérie suscités par le retour des procès, par les relents antisémites de certaines accusations, par les exécutions de dirigeants respectés, soudain accusés des pires crimes et contraints d'avouer des complots imaginaires. La nouvelle Inquisition frappe tour à tour les partis hongrois, bulgare, albanais, tchèque, polonais. Rajk, Kostov, Dzdze, Slansky et dix de ses co-accusés sont condamnés à mort et exécutés. D'autres, comme les dirigeants polonais, ont droit à plus de clémence : ils ne sont que déçus, humiliés et jetés en prison. Et les intellectuels-de-parti applaudissent. Comme le dit en substance le doux Eluard, ils ont mieux affaire avec les vrais innocents qu'avec les coupables qui clament leur culpabilité.

Du côté occidental, la politique d'endiguement du communisme est relayée par un discours qui peut cultiver une hantise semblable du complot et dégénérer en vision plus au moins délirante du danger incarné par "les Rouges". Aux Etats-Unis, la liberté d'opinion et le pluralisme démocratique se heurtent à "*un consensus contraignant sur les valeurs fondamentales*" ²⁰. Il est peu concevable d'être tenu pour "un bon Américain" si l'on avoue des sympathies pour le communisme, et *a fortiori* si l'on est membre du Parti (ce qui n'a pas son équivalent en France ou en Italie). Les tensions de l'époque offrent au grossier démagogue qu'est le sénateur républicain McCarthy une facile carrière : le Département d'Etat est infesté d'espions, les traîtres sapent la volonté de résistance de l'Amérique à l'expansionnisme soviétique...La chasse aux sorcières est ouverte, qui pendant quatre ans à coups de commissions d'enquête et de soupçons mal fondés va créer une atmosphère pesante, conduire quelques milliers de fonctionnaires à préférer la démission aux interrogatoires, et alimenter le fantasme d'une vaste et pernicieuse conspiration ²¹. Son épisode le plus tragique, abondamment exploité par la presse

²⁰ Barral, *op.cit.*, p. 121.

²¹ Les déclarations fracassantes de l'obscur sénateur du Wisconsin datent du 9 février 1950, elles lui valent une soudaine notoriété et l'invention par un journaliste de l'expression "maccarthysme" ; son agressivité intempestive, ses accusations mal fondées et souvent odieuses, le fait aussi qu'il soit devenu encombrant pour les républicains après avoir rendu de grands services à leur cause (dans la compétition avec l'adversaire démocrate), les premiers signes de détente internationale également, tout ceci amène le Sénat à condamner l'attitude de McCarthy en décembre 1954. Nous nous référons principalement à l'étude d'André Kaspi, "*Le maccarthysme*", in *Le Temps de la guerre froide*, *op.cit.*, pp. 211-224 ; ainsi qu'à l'ouvrage de Marie-France Toinet, *La Chasse aux sorcières*, Ed. Complexe, Bruxelles, 1984.

communiste, sera le procès intenté aux époux Rosenberg, savants condamnés, sans preuves formelles, pour espionnage au profit de l'URSS, et exécutés le 19 juin 1953²².

Il faut aussi rappeler que le maccarthysme s'est greffé sur une méfiance qui avait déjà pris des formes institutionnelles. Truman avait instauré en novembre 46 le contrôle de loyauté pour les fonctionnaires, la Commission des activités anti-américaines, créée en 1938, avait dès 1947 lancé sa retentissante enquête dans les milieux du cinéma et fabriqué sa liste noire ; elle avait aussi fait éclater l'affaire Alger Hiss en août 48, qui troubla profondément l'opinion américaine (et accéléra la carrière du très zélé enquêteur Richard Nixon)²³. L'aspect légal de l'anticommunisme s'est renforcé avec l'aggravation des tensions extérieures, en particulier à travers la loi McCarran (1950) qui consolide les règles de contingentement de l'immigration et de la naturalisation, afin de lutter contre "*la conspiration communiste mondiale*" ; ou encore avec la prestation de serment imposée par le Sénat au nouveau secrétaire d'Etat et portant condamnation du communisme²⁴. La législation a donc donné alors un aspect officiel à une attitude de méfiance probablement répandue, diffuse, et pour un temps exacerbée. Ce fut suffisant pour donner aux pacifistes et aux défenseurs de l'URSS une monnaie d'échange : les impostures de "*la pseudo-démocratie américaine*"²⁵ valaient bien les rares manquements, provisoires au demeurant, à la "légalité socialiste". L'affaire Kravchenko en aura été une illustration éloquent. Nous y reviendrons en évoquant le schisme idéologique qui a traversé l'opinion et l'intelligentsia françaises dans la période qui nous occupe. Il faut auparavant en déchiffrer les conditions de possibilité du côté du Parti communiste.

*** *Le Parti de la guerre froide***

La position de force qu'occupe le Parti au début de l'année 47, après ses succès électoraux aux législatives de novembre 46 et l'attribution de cinq postes ministériels

²² Dans *Le Neveu de M. Duval*, Aragon interrompt longuement le dialogue de ses personnages, pour évoquer "*Les jours des Rosenberg*" (pp. 66-83). Il conclut sur "*le sens d'un meurtre*" : "*L'exécution des Rosenberg, c'est un acte pour isoler dans le monde ceux qui croient que la paix peut être sauvée, c'est un acte de défense et d'agression de la politique du Pentagone, de la politique de l'hégémonie américaine, basée sur la terreur atomique, la mythologie du feuilleton antisoviétique qu'il fallait étayer de signes visibles et sanglants*" (p. 81). Et il rappelle la salutaire mise au point qu'avait formulée Eluard.

²³ Voir l'étude citée de Kaspi.

²⁴ Sur ce point, voir Barral qui reproduit le texte que doit prononcer Dean Acheson lors de son entrée en fonction, *op.cit.*, p. 124.

²⁵ L'expression est de Thorez, qui se plaît à la compléter par une formule empruntée au "*socialiste André Philip*" : "*le type le plus parfait de la dictature capitaliste*" (*Fils du Peuple*, 1949, *op.cit.*, p. 224).

dans le gouvernement du socialiste Ramadier, Thorez étant ministre d'Etat (chargé de la Fonction publique) et vice-président du Conseil, va assez rapidement s'effriter sous les effets d'une conjoncture internationale de moins en moins propice à la tactique du compromis avec les institutions démocratiques bourgeoises. On n'en est encore qu'aux prémices d'un possible changement de la stratégie soviétique, pour l'instant non formulé clairement par ses responsables. Mais les pressions exercées se traduisent par une attitude moins conciliante du Parti sur des problèmes particulièrement sensibles, ceux des troubles survenus dans les possessions coloniales de la France. Dans un premier temps, il ne s'agit que de marquer une distance avec la coalition gouvernementale, en y demeurant, mais en cessant d'en être totalement solidaire. Ainsi, les députés communistes refusent le 18 mars de voter les crédits militaires destinés au maintien de l'ordre en Indochine, contrairement à la position observée précédemment, mais les ministres, dont Billoux alors en charge de la Défense nationale, votent la confiance. De même le Parti proteste-t-il contre l'arrestation des parlementaires malgaches, mais finit par s'incliner, alors que la répression va s'abattre de façon sanglante sur la rébellion. Un jeu semblable s'observe dans son attitude envers la grève sauvage déclenchée le 25 avril chez Renault, contre l'avis de la CGT. Le profond mécontentement social qu'elle reflète, et qui menace de déboucher sur un mouvement de grande ampleur, l'amène à s'y associer, à s'engager à fond dans la manifestation symbolique du 1^{er} mai, et à désavouer la politique économique et sociale du gouvernement, en réclamant la hausse immédiate des salaires. Les ministres refusent donc cette fois de voter la confiance, tout en n'entendant pas présenter leur démission. C'est Ramadier qui prend la décision de les révoquer, le 5 mai. Comme l'écrit Jacques Fauvet : *"Le parti pourra soutenir ainsi qu'ils ont été chassés du gouvernement et qu'ils l'ont été sous la pression du général de Gaulle et sur l'ordre des Américains. Toute une mythologie fera partir de ce jour tous les malheurs de la France"* ²⁶.

Pourtant, sur le moment, il ne songe pas à une rupture définitive, et il va continuer dans les mois suivants à se poser en *"parti de gouvernement"*, conformément à ce qu'il dit être à la fois *"les intérêts du peuple"* et *"l'intérêt national"*. *"L'unité, voilà notre loi"*, tel est le mot d'ordre fédérateur proclamé au XI^e Congrès, celui de Strasbourg des 25-29 juin, malgré les critiques adressées à *"certains dirigeants du Parti socialiste [qui] ne redoutent rien tant que l'unité"* ²⁷, et malgré un double raidissement idéologique : sur le

²⁶ Fauvet, *op.cit.*, p. 197. Comprendons que cette explication n'est pas donnée sur l'instant, mais une fois le virage de la fin de l'année opéré.

²⁷ Robrieux, *op.cit.*, p. 199.

premier aspect nous reviendrons dès le chapitre suivant, car il concerne le rapport de Laurent Casanova sur les questions de la culture, un rapport qui allait rapidement devenir une référence obligée ; le second, lui aussi promis à un grand avenir, concerne la vision des Etats-Unis. Selon Thorez, *"les Américains vivent dans la psychose de crise"*, les grèves sont là-bas *"toujours plus nombreuses"*, les lois anti-ouvrières et un *"anticommunisme virulent"* y répondent, tandis que se déchaîne *"le racisme le plus barbare"* ²⁸. Mais, curieusement, si le plan Marshall est déjà dénoncé comme étant l'instrument d'une volonté de régner sur l'Europe et le monde entier, comme une manifestation typique de l'impérialisme, l'aide américaine n'est pas rejetée, pourvu qu'elle ne compromette pas l'indépendance du pays. Il faut dire qu'à cette date l'URSS n'a pas encore fermé la porte des discussions, ce qui sera acquis début juillet : elle refuse alors *"une entreprise collective qui remettrait en cause [son] influence exclusive sur l'Europe de l'Est et accroîtrait la capacité de résistance de celle de l'Ouest"*, au lieu d'être conçue dans chaque cas comme une simple *"aide bilatérale sans condition ni contrôle"* ²⁹. Aussi s'emploie-t-elle, courant juillet, à dissuader ses protégés d'accepter de compter parmi les clients de l'Amérique, au nom des liens qui ont été scellés dans le processus de libération (militaire et politique) de leur territoire. Tandis que la donne stratégique est en train de changer, dans les faits et sur le plan doctrinal du côté américain (avec la formulation de la politique d'endiguement), le PCF exprime toujours son refus de voir le monde se couper *"en deux blocs antagoniques et irréductibles, condamnés à se heurter"* et sa conviction que tous les peuples sont en marche vers *"cette grande espérance d'un monde réconcilié dans une même haine de la tyrannie"* ³⁰. Et le 22 septembre encore, il réclame de ses vœux *"un gouvernement d'union démocratique dans lequel le plus grand des partis français"* obtiendrait la place que le suffrage universel lui assigne ³¹. Ce jour-là s'ouvre en secret, dans une petite ville de Pologne, la conférence des huit partis communistes européens les plus importants, qui allait décider, sous la férule de Jdanov, de la constitution du Kominform, un nouvel avatar de l'Internationale (dissoute en 1943), et surtout du grand virage idéologique qui mettait un terme au fragile équilibre jusque là préservé *"des forces centrifuges [séparant] irrémédiablement les alliés de Yalta"* ³².

²⁸ *Ibid.*, pp. 201-202.

²⁹ Fontaine, *op.cit.*, tome I, p. 385.

³⁰ Déclaration de Thorez à la presse anglo-américaine le 23 juillet 1947, citée par Courtois et Lazar, *Histoire du PCF*, *op.cit.*, p. 252.

³¹ Entretien de Thorez reproduit dans *L'Humanité*, cité par Courtois et Lazar, *ibid.*, p. 253.

³² Pierre Barral, *op.cit.*, p. 37.

Dans le château de Szklarska Poreba, les deux délégués français, Duclos et Fajon, sont en posture d'accusés et doivent consentir une autocritique complète et humiliante, pour leur *"déviation parlementaire"*, et, plus globalement, pour leur incompréhension notoire du nouveau rapport des forces à l'échelle mondiale. En bref, a expliqué Jdanov lors de la séance d'ouverture, le monde est désormais divisé en deux camps, celui de l'impérialisme, fascisant et fauteur de guerre, celui du socialisme, démocratique et attaché à la paix ; le premier est conduit par les Etats-Unis, qui cherche à transformer en états satellites les pays capitalistes affaiblis, et le second par l'Union soviétique, dont le rayonnement n'a cessé de produire ses effets libérateurs. Il incombe aux partis communistes européens *"de se mettre à la tête de la résistance au plan américain d'asservissement de l'Europe"*, d'en démasquer les alliés, tels que les *"socialistes de droite"*, de se faire partout les champions de l'indépendance nationale et de l'émancipation des peuples ³³. En prenant bien garde d'éviter *"la sous-estimation de [leurs] propres forces et la surestimation des forces de l'adversaire"*, ils doivent faire une priorité de la lutte *"pour une paix démocratique, consolidant la victoire sur le fascisme"*, formule bientôt célèbre que Robrieux traduit ainsi : *"consolider le bloc de l'URSS et des démocraties populaires et avancer à la périphérie, tout en évitant soigneusement toute épreuve de force avec une Amérique qui détient encore le monopole atomique"* ³⁴. Il est vrai que Jdanov n'a laissé planer aucun doute sur la signification de la nouvelle stratégie du mouvement communiste en précisant que *"c'est à l'Union soviétique et à sa politique extérieure qu'appartient le rôle dirigeant dans la solution de cette tâche principale d'après-guerre"*. Le "Bureau d'information" qui va être créé (le Kominform) sera la courroie de transmission de cette politique, et son périodique international l'organe de sa diffusion publique ³⁵. Les partis frères n'ont donc d'autre issue que de se laisser docilement conduire et de tout mettre en œuvre pour défendre les conquêtes du socialisme.

³³ In Fauvet, *op.cit.*, p. 202.

³⁴ Robrieux, *op.cit.*, p. 228-229. L'auteur reprend le récit détaillé de la conférence (22-27 nov.) rédigé et publié par le délégué italien Eugenio Reale. De son côté, Michel Winock formule des conclusions semblables : *"La contre-offensive idéologique exigée par Staline, via Jdanov, contre l'entreprise hégémonique des Américains, avait une apparence : faire croire à une révolution possible à l'Ouest ; elle avait une réalité : renforcer le glacis des démocraties populaires ; édifier un bloc monolithique sous le contrôle soviétique"* (*Le siècle des intellectuels, op.cit.*, p. 434).

³⁵ Il s'agit du bi-mensuel au titre éloquent : *Pour une paix durable, pour une démocratie populaire* (PPDPDP), publié à Belgrade, où le siège du Kominform est d'abord installé. A. Fontaine apporte une utile précision : *"On sut plus tard que c'était Staline également qui avait imposé cette dénomination interminable, dans l'espoir que les Occidentaux seraient obligés de la répéter chaque fois qu'ils citeraient la revue, et qu'ils feraient ainsi involontairement de la publicité aux thèses communistes"* (*op.cit.*, p. 391).

Les directives ramenées de Pologne sont appliquées sur-le-champ par le parti français ; Thorez, ulcéré, doit obtempérer. Il s'exécute, sans omettre de reporter la responsabilité des erreurs, centralisme démocratique oblige, sur les membres du Comité central. Les erreurs ont été de n'avoir pas dénoncé plus tôt (lors de l'éviction des ministres) l'"*intervention brutale des impérialistes américains*" dans les affaires françaises, et de n'avoir pas "*dès le début démasqué la conduite des dirigeants socialistes comme étant une véritable ignominie, une honteuse trahison des intérêts nationaux*"³⁶. Les boucs émissaires sont tout trouvés, et l'autocritique, qui révisé le passé à la lumière du présent, est sans surprises : comme pour le Front populaire, comme pour la Résistance, on a trop misé sur les accords au sommet, et pas assez sur l'entente à la base³⁷. Comme dans toute période de repli sur soi, le Parti redécouvre les pièges des alliances électorales et les vertus de l'unité ouvrière. Alors qu'il s'était fait le champion de la voie française et parlementaire du passage au socialisme, il faut à Thorez, à la tête de ce parti transformé, selon l'expression de Robrieux, en "*Parti du Kominform*", dissiper les mirages trompeurs de la légalité bourgeoise. De façon bien symptomatique, la Chambre redevient un théâtre symbolique de la lutte des classes, à côté du théâtre de la rue et des usines. Aussi soudainement qu'elle était devenue en 1945 "*l'arme des trusts*", la grève retrouve sa dignité d'arme privilégiée des travailleurs. Ceux-ci en font un usage très combatif en novembre 47, sous l'impulsion du Parti et de la CGT, qui savent pouvoir compter sur les nombreux déçus de la politique de participation gouvernementale suivie depuis trois ans³⁸. De façon prévisible là aussi, l'un des prix à payer de ce retour aux sources, où la grève tourne à l'émeute, où le cycle de la contestation et de la répression galvanise les uns et effraie les autres, est celui d'une nouvelle scission syndicale, avec la constitution de la fraction "*Force ouvrière*" (FO) de la CGT en centrale autonome. Il est aussi celui de l'échec du mouvement.

Mais comme l'ajoute J. Fauvet, "*tragique*" dans la rue, l'émeute se fait "*héroï-comique au Palais-Bourbon*". Duclos le débonnaire joue les furieux et salue l'entrée du Mosellan Robert Schuman, le nouveau président du Conseil, d'un inspiré "*Voilà le Boche*", avant que le cri menaçant de "*Schuman au poteau !*" ne soit repris par tous les

³⁶ Propos rapportés par Fauvet, *op.cit.*, p. 205. Léon Blum est à nouveau une cible de choix, comme dans la presse clandestine de 1939-1940. Les attaques seront incessantes, on en retrouvera l'écho chez Aragon dans *Les Communistes. France nouvelle* ira jusqu'à prétendre que Blum, "*dès 1936, recherchait, par anticomunisme, une entente avec Hitler*" (11 décembre 48).

³⁷ C'est aussi une leçon thorézienne qui est reprise dans *Les Communistes*, à travers le personnage le plus exemplaire, le métallo Raoul Blanchard.

³⁸ Voir l'analyse de Robrieux, *op.cit.*, p. 250.

députés communistes ³⁹. Les grèves sont l'expression d'un profond mécontentement, nourri en particulier par la hausse considérable des prix, mais la démonstration de l'Assemblée trahit les raisons politiques des provocations et de la protestation organisée, c'est-à-dire la volonté de la direction du Parti de clarifier la situation. Il faut, sur tous les fronts, marquer l'opposition tranchée entre les deux camps, le clivage radical entre les vrais représentants de la classe ouvrière et les autres, les faux alliés, les réformistes, les socialistes. Il s'agit de consommer la rupture, en traduisant dans les faits la déclaration du Kominform. Le succès est là, à défaut de couronner l'action elle-même et d'autoriser une rapide revanche, car le Parti en a de cette manière hypothéqué les chances : "*Après avoir livré et perdu la bataille, il se retrouve isolé, sa presse menacée, son appareil syndical brisé ; il pourra encore se battre, il ne pourra que témoigner et non plus gagner*" ⁴⁰. Il n'aura donc que des raisons supplémentaires de miser sur des sources de satisfaction plus familières, plus familiales, nous aurons à en reparler : les joies spécifiques, et permanentes, qu'il apporte aux militants, les joies mêmes de l'appartenance, de la pure adhésion, de la communion entre soi, de la différence célébrée. D'autant qu'il va pouvoir cultiver un "*isolationnisme agressif*" ⁴¹ et tenir en même temps un discours fédérateur, sur la question de la défense de la paix principalement. Sur ce terrain, on peut faire du Jdanov sans trop compromettre les hommes de bonne volonté ⁴².

La bataille dans le Parti

Les années suivantes offrent à cette double attitude politique, à ce double mode d'investissement militant, de multiples occasions de se conforter. Avant de revenir sur

³⁹ Fauvet, *op.cit.*, pp. 205-208, pour l'ensemble du récit de cette séance mouvementée, qui se prolonge par une occupation nocturne des lieux, où le groupe communiste entonne en chœur "*Le Chant du 17^e*" et les dirigeants, en sortant, "*La Marseillaise*".

⁴⁰ Fauvet, *ibid.*, p. 211.

⁴¹ Robrieux, *op.cit.*, p. 253.

⁴² La façon qu'a Thorez de se référer à Jdanov dans l'édition de 1949 de *Fils du Peuple* appelle deux remarques. La première est que la magie de la réécriture de l'Histoire y est renversante : toute cette période qui embrasse la participation au gouvernement, l'éviction des ministres, et les débuts de la guerre froide, est réinterprétée à travers un "*tableau du socialisme en progrès et du capitalisme en décrépitude*", un tableau débouchant sur l'idée d'un désaccord qui "*est allé en s'approfondissant*", si bien qu'à la fin "*deux camps se sont formés*" (pp. 222-223). La seconde est que Jdanov est alors cité à l'appui de l'analyse de l'auteur, peu enclin cette fois à l'autocritique : l'action accomplie au gouvernement est revendiquée, en même temps que Jdanov donne globalement raison à Thorez (plutôt que Thorez à Jdanov), Thorez à qui le mérite revient d'avoir parfaitement compris les années écoulées. De même pour la longue analyse critique faite ensuite du plan Marshall et du Pacte Atlantique : une brève citation de Jdanov vient à la fin cautionner l'argumentation avancée. Le "parti de Maurice Thorez" ne s'est donc jamais trompé, sans pour autant s'être écarté de la ligne définie par les camarades soviétiques.

les aspects du schisme idéologique qui concernent au premier chef le combat des intellectuels, rappelons les péripéties politiques majeures qui scandent l'histoire du PCF, une fois accomplie sa plongée dans la guerre froide. L'une des premières tâches dont il va devoir s'acquitter est de relayer la grande opération d'épuration lancée par le Kremlin. Duclos ouvre le feu contre Tito et le titisme dans *L'Humanité* (1^{er} juillet 48), Fajon le relaie devant le Comité central, et Thorez ne se fait pas faute de compromettre Tillon en l'impliquant dans la dénonciation d'une grande figure de la Résistance au nazisme : son propre tour viendra, comme celui de tous les militants dont le tort principal est d'avoir un jour pris des initiatives personnelles, d'avoir eu raison en dehors du Parti, ou contre sa direction, spécialement en la devançant dans l'adoption d'une position nationale (comme lors de la période du pacte avec Hitler). Qui a une fois pris cette liberté est à jamais suspect. Et même quand les accusations sont d'évidence infondées, l'important tient à la fonction de cohésion qu'elles remplissent. C'est pourquoi cette campagne est orchestrée dans tous les échelons du Parti et relayée par la CGT, aussi introuvables soient les titistes français. Les hommages rendus à Staline et à Jdanov dans la même période n'ont pas une fonction très différente, l'éloge est l'autre versant de l'anathème, tous deux renforcent l'unité du groupe en rendant plus visible le partage des valeurs ⁴³.

Le scénario des grèves de l'automne 48 répète en partie le précédent, les mineurs sont cette fois en première ligne, la désunion syndicale oppose les travailleurs et jusqu'à leurs familles, l'affrontement avec les CRS de Jules Moch, ministre socialiste, est d'une grande violence, le gouvernement fait donner l'armée, la répression convainc de la justesse de la cause. Thorez encourage les grévistes, alors que le mouvement va droit à l'échec ; celui-ci consacre l'isolement du Parti, ce qui ressemble fort, dans ce contexte, à une victoire politique, dont la contrepartie est le fossé creusé dans la base ouvrière et l'affaiblissement du potentiel militant dû aux nombreux licenciements de délégués cégétistes ⁴⁴. Mais l'essentiel est dans la lutte elle-même, qui consiste à tracer en tout domaine, science et culture y compris, la ligne de démarcation qui sépare les deux camps ; tel est l'arrière-plan de la grande effervescence qui s'empare alors des colonnes de la presse communiste, et que symbolise le nom de Jdanov. Elle s'accompagne aussi des prolongements qu'il faut donner à la campagne de stigmatisation des traîtres (procès

⁴³ Tillon fait l'éloge de Staline et Casanova celui de Jdanov dans les *Cahiers du communisme* d'oct. 48 ; Jdanov est mort le 31 juillet, nous reviendrons sur l'hommage que rend Aragon dans *Les Lettres françaises* (9 sept. 48) à celui en qui il dit voir une incarnation de "*l'homme soviétique*".

⁴⁴ Robrieux fournit les éléments chiffrés et commente : "*Parmi les ouvriers, le divorce est installé pour longtemps et le poids de cette défaite accablante se fera sentir durant plus d'une génération*" (*op.cit.*, p. 262).

Rajk, procès Kostov), ainsi qu'à la célébration des dirigeants. Les soixante-dix ans de Staline en décembre 49 et les cinquante ans de Thorez en avril 50 donnent lieu, en ce domaine, à des démonstrations de ferveur jamais atteintes. La qualité de l'organisation, la débauche d'efforts, l'émulation, le nombre de tracts, d'affiches, de cadeaux recueillis et exposés, de contributions artistiques, tout est impressionnant dans ces grandes messes profanes⁴⁵. Jean Chaintron, qui en a été le maître d'œuvre, relie étroitement ce mode de renforcement de l'autorité suprême de Staline à l'entreprise d'épuration des appareils : organiser le culte "*visé à créer des réflexes*", la célébration est en soi "*une campagne de guerre*". Et la guerre réclame de parfaits soldats : "*Pas de doutes, pas de questions sur les stratégies ou les tactiques qu'il [le chef suprême] peut adopter, si invraisemblables qu'elles paraissent. Comme sur un front. Sur un front, on ne doit pas discuter les ordres*"⁴⁶. Si Thorez est fêté par les militants français à l'égal d'un général en chef, il n'a lui-même d'autre choix que de se comporter en soldat exemplaire envers le maréchalissime.

Dès la création du Kominform, Thorez avait fait son devoir en déclarant que l'attitude envers l'URSS était désormais "*la pierre de touche*" de toute politique ; il était allé plus loin en examinant l'hypothèse d'une guerre antisoviétique qui amènerait l'Armée rouge, "*défendant la cause des peuples, la cause du socialisme*", à pourchasser les agresseurs jusque sur le sol français, et en suggérant que le peuple l'accueillerait alors en libératrice⁴⁷. Une variante à peine moins provocante de cette idée est à l'honneur lors de l'hommage à Staline : "*Pour ce qui est du peuple de France, nous sommes sûrs d'avoir interprété son sentiment unanime en déclarant qu'il ne fera pas, qu'il ne fera jamais la guerre à l'Union soviétique*". Et lors du meeting pour le trente-deuxième anniversaire d'Octobre, autre commémoration rituelle, il avait formulé, au nom du Parti, le serment qui fonde celui prêté au peuple : "*Pas plus qu'en 1919 et qu'en 1939, vous n'aurez à rougir, cher camarade Staline, de vos fils spirituels de France*"⁴⁸. En ce sens, la célébration dont il est lui-même l'objet est une juste récompense. Elle prend plus directement le sens d'une auto-célébration du Parti, d'un renforcement de la

⁴⁵ On peut trouver un récit détaillé de la campagne organisée pour l'anniversaire de Staline dans l'article de Sophie Jeannelle, qui s'appuie sur le témoignage de Jean Chaintron, in *Communisme* n° 3, 1983, pp. 103-115.

⁴⁶ Chaintron, *ibid.*, p. 110.

⁴⁷ "*Le peuple de France pourrait-il se comporter envers l'armée soviétique autrement que les travailleurs, que les peuples de Pologne, de Roumanie, de Yougoslavie, etc....?*", *Cahiers du communisme*, mars, 1949, p. 274.

⁴⁸ Propos cités par S. Jeannelle, *op.cit.*, p. 111 ; 1919 renvoie à la création de la III^e Internationale et 1939 au pacte germano-soviétique (nous y reviendrons avec l'étude des *Communistes*).

centralité française, à travers lesquels se consolident le lien identitaire et l'orthodoxie idéologique. Ainsi est-elle l'occasion d'un immense effort de diffusion de la nouvelle édition de *Fils du Peuple*, cette synthèse limpide de la juste manière de comprendre, à la lumière du présent, toute l'histoire du Parti et la continuité de sa ligne politique ⁴⁹. Ce sont tous ces aspects l'un avec l'autre confondus qu'il faut entendre dans l'appellation alors lancée par le Comité central, celle de "*Parti de Maurice Thorez*" ⁵⁰. En outre, la double campagne pour fêter le secrétaire général et diffuser sa pensée a coïncidé avec la préparation du XII^e Congrès (Gennevilliers, 2-6 avril 1950), préparation au cours de laquelle l'essentiel se décide : la sélection des délégués, des rapports, des résolutions, et, au sommet (par le cercle restreint du Secrétariat) la composition du nouveau CC ⁵¹, tous ces choix traduisant les réorientations prises depuis le basculement dans la guerre froide.

La préparation du Congrès a clairement été mise sous le signe de la "*qualité*", c'est-à-dire de la fidélité et de la vigilance ⁵², ce qui se traduit concrètement au CC par vingt-sept destitutions, qui presque toutes frappent de grands militants de la Résistance, à commencer par le dévoué Jean Chaintron ⁵³. En écho à la campagne antitiste, des signes sont adressés à Moscou que la vigilance s'exerce envers les possibles tenants d'une voie nationale ; les victimes ont surtout le tort, dans le parti français, d'incarner une période de relative autonomie d'action, de moindre centralisme, et parfois de connaître les secrets de l'été 40. Et si l'opération est pour l'instant voilée par la promotion d'Auguste Lecoœur au Secrétariat, elle se poursuivra par le procès intenté en

⁴⁹ Robrieux fait une description détaillée de la vente militante du livre, de l'organisation de l'émulation entre les sections et les cellules ; de même du meeting du 28 avril qui, au terme d'un mois d'activités, clôt la campagne pour l'anniversaire (*op.cit.*, pp. 272-274).

⁵⁰ *L'Humanité* du 28 avril publie à la Une ce message du CC : "*Tu as consacré ta vie de militant, en t'inspirant des enseignements de Staline, à forger un parti de type nouveau, dont l'histoire est pour une grande part l'histoire de tes efforts. C'est pourquoi les simples gens de chez nous appellent le Parti communiste français, le Parti de Maurice Thorez*".

⁵¹ Robrieux rend compte à cette occasion de la façon dont fonctionne le centralisme démocratique, c'est-à-dire la façon dont les directives de la hiérarchie commandent la "discussion" aux différents échelons : assemblée générale de cellule, conférence de section, conférence fédérale ; il décrit aussi le travail du Secrétariat qui comprend alors Thorez, Duclos, Marty, Mauvais, et Havez, plus Lecoœur pour la section d'organisation et Servin, responsable aux cadres (*op.cit.*, pp. 274-281).

⁵² "*Nous entrons dans une période où la qualité sera déterminante. Ce qu'il faut obtenir, c'est que le Parti, avec de bons combattants dans les usines, de bons cadres à tous les échelons, soit capable d'orienter, d'organiser, de diriger l'ensemble du mouvement de masses et de réaliser sa tâche avec un grand esprit de décision et de fermeté*", Thorez, discours de clôture du CC de Saint-Denis, *L'Humanité* du 13 déc. 49 (cité par S. Jeannelle, *op.cit.*, p. 112).

⁵³ Martha Desrumeaux, Chaumeil, Prenant, Havez sont aussi de cette charrette. Inversement, Joliot-Curie, Fougeron, Stil et Aragon sont promus au CC. (au titre de suppléants); Jeannette Thorez-Vermeersch entre au Secrétariat. Voir Robrieux pour l'analyse de la complexité du renouvellement (*op.cit.*, pp. 279-290).

1952 à la figure prestigieuse entre toutes de Charles Tillon⁵⁴. *"Il faut mener la bataille dans le Parti"*, telle est la formule constamment martelée avant le Congrès, et qui consacre le retour à la stratégie de la forteresse assiégée. Dans son discours de clôture, Thorez peut se féliciter de la montée *"des cadres jeunes, des cadres ouvriers dévoués, liés aux masses, ayant l'esprit d'initiative et de responsabilité, intransigeants vis-à-vis de l'ennemi de classe et intransigeants à l'intérieur du Parti contre toutes les déviations de droite ou de gauche, opportunistes ou sectaires"*⁵⁵. Le Parti réaffirme ainsi son caractère de parti ouvrier, il se renforce en s'épurant, et en se rajeunissant. La préférence donnée à *"la qualité"* pallie la baisse, réelle, à demi avouée mais sous-estimée, des effectifs. L'essentiel est bien que, dans les faits comme dans les esprits, l'organisation se soit donné tous les moyens de la guerre.

Avec l'aggravation des tensions internationales, l'évolution du rapport des forces sur le terrain, l'âpreté de l'affrontement idéologique, le PCF ne peut que continuer à se battre sur les mêmes thèmes et selon les mêmes méthodes, aussi longtemps que rien ne change dans la façon dont est conduit le mouvement communiste international et dont celui-ci analyse le cours des événements. Les choses commenceront à bouger après la mort de Staline (5 mars 1953) avec les tout premiers indices du dégel et l'amorce de la détente entre les deux grands. Le changement ne se fera pas sans lenteur ni sans réticences au sein du parti français. Celui-ci aura dû compter entre-temps avec la maladie de son secrétaire général et sa longue convalescence en URSS. Parti se soigner là-bas, sur la demande de Staline, après son malaise du 10 octobre 1950, il quitte la France en novembre, pour ne rentrer que le 10 avril 1953. L'intérim revient de droit à Jacques Duclos, le numéro deux dans la hiérarchie, tandis que Lecoœur est amené à jouer un rôle important en tant que responsable à l'organisation. Thorez transmet ses observations aux membres du Secrétariat, qui lui rendent fréquemment visite (outre sa femme, Guyot, Billoux, Fajon). Mais sur place Duclos se montre prudent, il se garde de prendre des décisions, petites ou grandes, qui exposent nécessairement leur auteur ; Lecoœur a plus de hardiesse, et s'engage avec zèle et rudesse dans la poursuite de la lutte politique et idéologique : il sera un bouc émissaire tout trouvé, quand il s'agira d'expliquer les erreurs commises pendant la durée de l'intérim. Nous verrons ce qu'il

⁵⁴ Pour P. Daix, *"l'élimination de Tillon était indispensable à l'éradication du communisme national"* (*Les Hérétiques du PCF, op.cit.*, p. 190) ; dans la même logique, ce sera au tour de Lecoœur, l'organisateur de la grève des mineurs de mai 1941, d'être éliminé lors du Congrès suivant (Ivry, juin 1954). Nous avons évoqué plus haut les problèmes posés au PCF lors de la période 39-40 (ch. 2.1.1.) ; nous y reviendrons abondamment avec l'étude des *Communistes* (3.3).

⁵⁵ Cité par Robrieux, *op.cit.*, p. 288. Ces observations confirment les analyses que Bernard Pudal a faites du processus de constitution du parti thorézien en parti ouvrier (*Prendre parti, op.cit.*).

faut penser, sur le plan culturel et littéraire, du reproche d'ouvriérisme qui lui sera rétrospectivement adressé, et qui, jusqu'à aujourd'hui, permet d'opposer la tendance qu'il a fait prévaloir à la ligne moins sectaire préservée par Thorez, et souhaitée par Aragon.

La ligne dure définie depuis la fin 1947 s'exprime, par exemple, dans la grève du 12 février 52, dont l'aspect commémoratif (par rapport à 1934) ne suffit pas à faire une réussite, tout au contraire. L'échec est moins cuisant avec la manifestation du 28 mai 52 contre la venue du général américain Ridgway, dans la mesure où la surenchère de la propagande et la violence de la protestation, qui auront isolé à nouveau les militants, seront quelque peu gommées par la large mobilisation orchestrée ensuite pour la libération de Duclos et de Stil ⁵⁶. Ridgway arrive de Corée pour prendre le commandement des forces de l'OTAN, Chinois et Nord-Coréens l'ont accusé de mener une guerre bactériologique (ce qui s'avèrera infondé, mais qui lui vaut le surnom de "Ridgway-la-pesté"). Minutieusement organisée, dans une atmosphère exaltante de quasi clandestinité ⁵⁷, la manifestation a été précédée de toute une campagne d'actions contre la guerre, d'appels au sabotage de la fabrication et du transport d'armes destinées à l'Indochine ou à la Corée, et même d'appels à la fraternisation avec les combattants du Viêt-minh. Le ton est très offensif, il se traduit le 28 mai par des affrontements sanglants avec la police. Mais avec les perquisitions au siège du CC où des documents internes sont saisis, avec l'échec du mot d'ordre de grève générale, le bilan de l'aventure n'est guère avantageux. Le Parti réussit mieux ensuite "*sa contre-attaque par le haut*" ⁵⁸, c'est-à-dire la mobilisation des intellectuels et de la classe politique en faveur du respect de la liberté d'opinion et contre des arrestations arbitraires ⁵⁹.

⁵⁶ Duclos s'est fait arrêter alors qu'il circulait en voiture dans Paris, avec ses notes prises lors des réunions du Secrétariat et du BP (et avec deux pigeons pris à tort pour des pigeons voyageurs, ce qui mit les rieurs de son côté) ; selon Robrieux, tous les dirigeants avaient reçu la consigne de rester insaisissables ce jour-là et Duclos aurait commis une erreur peu explicable (*op.cit.*, p. 304). Stil avait été arrêté et emprisonné quelques jours avant pour les propos tenus par *L'Humanité*, dont il est le rédacteur en chef.

⁵⁷ P. Daix rapporte que Guyot (qui est aussi le patron de la fédération de la Seine) fit appel à son expérience de pionnier des manifestations contre les nazis sous l'Occupation, et aussi, alors que tout Paris est bloqué, l'embarras qui fut celui des militants, "*ébahis d'une réussite dont ils ne possédaient pas le secret*" et ne sachant qu'en faire : "*Nous étions allés trop loin [...] la direction du PC s'évapora dans le brouillard*" (*Tout mon temps*, Fayard, 2001, p. 317).

⁵⁸ Robrieux, *op.cit.*, p. 308.

⁵⁹ Aragon publie un long article intitulé "*Les Egmont d'aujourd'hui s'appellent André Stil*" pour défendre l'écrivain jeté en prison, dans *Les Lettres françaises* du 29 mai 1952, article reproduit dans son *Neveu de M. Duval* (écrit, en grande partie, pour dénoncer la seconde incarcération de l'auteur du *Premier Choc* en 1953).

La démocratie dans le Parti fonctionne, elle, selon des lois propres. Au même moment (le 26 mai 52) a été lancé à l'encontre de Tillon et de Marty le "*procès de Moscou à Paris*" qui devait aboutir à leur exclusion. Qu'une affaire de cette importance ait été commanditée par Moscou n'est pas douteux ⁶⁰; elle a été relayée par les proches de Thorez au Secrétariat, sans que Lecoœur y soit associé. Fondée d'abord sur quelques reproches assez minces, elle aboutit, au terme d'un long harcèlement où les autocritiques obtenues sont toujours jugées insuffisantes, à la mise au jour d'un "*travail fractionnel*" au sein de l'appareil, ce qui constitue une faute politique capitale. Ils sont destitués, l'un du Secrétariat (Marty), l'autre du BP (Tillon), le 4 septembre, puis tous deux du CC le 6 décembre. Mais la logique de ce type de procès est celle de la mise à mort des accusés, effective et/ou symbolique. Onze condamnations à mort sont prononcées à Prague (en novembre) ⁶¹, Marty et Tillon sont bientôt déclarés traîtres de la pire espèce : Duclos, la récente victime d'une arrestation arbitraire qui a profondément ému les démocrates, révèle que "*Marty a été démasqué comme policier*", qu'un "*flic de plus a été découvert*" (preuve qu'il faut décidément redoubler de vigilance) ; quant à Tillon, peu enclin à avouer des crimes imaginaires, son silence "*ne peut manquer de prendre le caractère d'une complicité*", les "*points obscurs*" de son activité, "*l'enquête les éclaircira*", "*mais le silence complice de Tillon au moment où le policier Marty développe son activité policière, souligne les liens qui unissent Tillon à Marty*" ⁶². La contre-police du Parti peut donc anticiper sur les résultats de "*l'enquête*". A charge pour elle de convaincre la masse des militants, de faire en sorte que tous, ouvriers ou intellectuels, membres du Comité central ou simples adhérents, acceptent de croire à l'ignominieuse trahison de deux des plus grandes figures emblématiques de leur parti, le glorieux "*mutin de la Mer noire*", le combattant des Brigades d'Espagne, et le résistant de la première heure, le chef respecté des FTP, devenu à la Libération un symbole des compétences du "parti de gouvernement". Qu'elle y parvienne aisément est bien le plus troublant.

Nous avons suggéré que simplement rappeler les titres des accusés fournit un début d'explication, après coup, mais non pas évidemment pour les militants de

⁶⁰ "Etant donné ce que l'on sait aujourd'hui de la nature et des mécanismes de la domination stalinienne sur les partis communistes européens à l'époque des grands procès et compte tenu du rôle et de la personnalité des deux dirigeants, on peut affirmer que la décision de leur élimination a été prise par Staline personnellement" (Robrieux, *op.cit.*, p. 337).

⁶¹ "*Une grande victoire de la cause de la paix*" titre *France nouvelle* le 6 décembre. Voir sur cette question, outre le témoignage d'Artur London, l'un des accusés qui eut la vie sauve, *L'Aveu* (Gallimard, 1969), le très bon livre de Karel Kaplan, *Procès politiques à Prague*, Complexe, Bruxelles, 1980.

⁶² *L'Humanité* du 2 mars 1953. Peu de temps avant, un autre grand résistant, Georges Guingoin, le chef des maquis du Limousin, a été dénoncé comme le pire des ennemis.

l'époque. Sur le fond, notre hypothèse de travail est que, d'une part, la clé de cette apparente énigme réside dans la nature même de ce parti qui aime à se définir comme n'étant "*pas un parti comme les autres*" ⁶³, et que, d'autre part, les circonstances de la guerre froide ont rendu plus nécessaire encore qu'il tablât sur ses vertus propres : sa capacité de fonctionner à l'adhésion, à la discipline, à la croyance. Le phénomène du jdanovisme culturel confirme amplement cette hypothèse.

L'ensemble de l'édifice reposant dans ces années-là sur la subordination étroite de l'appareil à la direction soviétique et sur l'orchestration du culte de Staline, la mort du guide condamne le PCF à assumer son propre passé de bon élève stalinien ⁶⁴, tout en prenant acte des évolutions que l'événement ne peut manquer d'entraîner. C'est le problème délicat posé à Thorez alors qu'il s'apprête à faire son retour en France. Emboîter le pas à Béria pour faire cesser la campagne calomnieuse et antisémite sur le thème du "complot des Blouses blanches" ne fait pas difficulté ⁶⁵; en revanche, que ce même Béria soit à son tour démasqué comme espion et agent de l'étranger par d'autres dirigeants, rend l'avenir beaucoup plus incertain. Les partis du Kominform sont avertis en juillet du bilan critique et des changements préconisés (en particulier, le principe de la direction collective doit se substituer à la pratique du pouvoir personnel). Mais Thorez comprend assez vite qu'en URSS même deux tendances se font jour, l'une favorable à une révision des méthodes du passé, l'autre déterminée à freiner le processus de "déstalinisation". Se ranger du côté de la première, pour peu qu'elle ne sache pas endiguer les critiques et les demandes de réhabilitation, amènerait à ébranler les fondements de la croyance, à saper les bases mêmes du Parti, à mettre en cause les péripéties de son histoire ; à revenir aussi sur les récentes évictions des supposés traîtres au sein même du parti français. Thorez, qui s'efforce de réaffirmer son autorité personnelle, fait le choix de ne pas prêter l'oreille à la critique des méthodes de Staline

⁶³ C'est la formule que Thorez place en tête de la profession de foi qui clôt *Fils du Peuple* (ch. VIII, "*Ce que veulent les communistes*") : "*Le Parti communiste n'est pas un parti comme les autres. Il est le parti des travailleurs, le parti de la classe ouvrière, dont les intérêts sont désormais ceux de la nation*" (*op.cit.*, 1949, p. 237).

⁶⁴ Le jour des obsèques, le 10 mars, *France nouvelle* proclame que si le cœur de Staline a cessé de battre, "*le stalinisme vit. Il est immortel*" et qu'à tout jamais fidèles, les communistes s'efforceront de mériter "*le titre d'honneur de stalinien*".

⁶⁵ *L'Humanité* avait relayé cette campagne contre des "*médecins criminels*", ayant cherché à "*attenter à la vie des dirigeants soviétiques*", recrutés par une filiale des services américains, une organisation sioniste ; leur complot étant une ramification du vaste complot impérialiste également révélé par les aveux des accusés de Prague et d'ailleurs. Quand ces médecins sont innocentés, le numéro du 4 avril se contente de parler d'une erreur judiciaire (voir Robrieux, *op.cit.*, pp. 339-340). Jean-Jacques Marie a proposé de cette effroyable affaire des derniers mois du règne de Staline une analyse très documentée, dans *Les Derniers complots de Staline. L'affaire des Blouses blanches*, Ed. Complexe, Bruxelles, 1993.

qui constitue alors "*la face cachée*" de la politique conduite par la direction collective . Il se contente d'en approuver "*la face officielle*", en particulier pour sa contribution à la détente ⁶⁶. Pour la première fois, il ose ne pas se conformer étroitement aux directives du Centre. Mais c'est pour s'accrocher au passé stalinien.

Après quelques mois de prudence, le Congrès d'Ivry offre au fidèle Duclos l'occasion de mentionner vingt-neuf fois le nom de Staline, et de passer sous silence celui de Khrouchtchev, le premier secrétaire du Parti soviétique, violant ainsi une règle bien établie. Mais Thorez a aussi l'habileté de faire des concessions à la nouvelle direction, et de mêler des promesses d'orientations nouvelles ⁶⁷ à des rappels à l'orthodoxie (au nom de laquelle la déviation opportuniste de Lecoœur a été désavouée). Il sait aussi conforter son image de non sectaire en matière culturelle en confiant à Aragon le rapport sur "*l'art de parti*" ; image qu'il avait soignée juste avant son retour en faisant cesser la campagne de critiques déclenchée par l'affaire du portrait de Staline par Picasso. Il reste que Thorez a ainsi engagé pour longtemps le Parti dans une voie propre à en assurer la permanence, mais au prix d'un enfermement prolongé dans les certitudes de l'ère stalinienne. On sait ce qu'il advint en 1956 du "*rapport attribué au camarade Khrouchtchev*" ⁶⁸.

Pour mieux comprendre encore ce qu'il en fut de cet enfermement dans le domaine qui nous intéresse, il n'est pas mauvais de rappeler que les acteurs de la lutte idéologique ne vivaient pourtant pas dans un monde clos, qu'ils étaient sans cesse confrontés à d'autres points de vue, à d'autres façons d'analyser les problèmes du temps. Ils n'étaient nullement privés de l'information et des opinions nombreuses qui pouvaient offrir la matière d'une confrontation. Le fait est que, s'ils s'en emparèrent, ce fut pour alimenter l'affrontement et aggraver la rupture. Mais il ne faut pas confondre la vision

⁶⁶ Nous reprenons là les termes de Robrieux. Comme lui, Courtois et Lazar font l'analyse de la réunion des 12-14 juillet 1953 à Moscou, qui fut l'amorce d'une première déstalinisation, grandement occultée au retour par Duclos, le représentant français (*op.cit.*, p. 289). Pour Daix, dès ce moment, Thorez sait "*que les crimes attribués à Béria sont ceux de Staline et que cela deviendrait public un jour*" (*La crise du PCF*, *op.cit.*, p. 31).

⁶⁷ L'une d'elles est préfigurée par le soutien accordé par les parlementaires communistes au candidat socialiste (Naegelen, adversaire déclaré de la CED) à la présidence de la République, en décembre 53 ; puis ceux-ci se prononcent en juin 54 en faveur de la nomination à la présidence du Conseil de Mendès France, résolu à régler la question indochinoise. Mais c'est trop dire que "*le parti sort de la nuit, c'est-à-dire de l'isolement*", comme l'écrit Fauvet (*op.cit.*, p. 262).

⁶⁸ Voir Branko Lazitch, *Le Rapport Khrouchtchev et son histoire*, Seuil, coll. "Points", 1976 ; Roger Martelli a publié un gros volume de "textes et documents", sous le titre 1956, *Le choc du 20e congrès du PCUS*, Ed. sociales, coll. "Essentiel", 1982. Son introduction fait la part belle à d'anciennes illusions.

fantasmée des intellectuels communistes et la réalité du champ intellectuel français de ces années-là, ce qui vaut aussi pour le champ culturel et littéraire.

Le grand schisme idéologique

L'enfermement mental des intellectuels-de-parti revêt, en effet, une dimension paradoxale : ceux-ci sont sans cesse en train de répondre à l'adversaire, ils le lisent de façon passionnée, ils épluchent les colonnes de la presse bourgeoise (Aragon en est un excellent exemple), ils sont donc très informés et de l'actualité et de la manière plurielle dont elle est commentée et comprise. L'enfermement n'est pas, à cet égard (mais c'est moins vrai pour les réalités de l'URSS), le fruit d'une ignorance délibérée. Au contraire, l'intellectuel soucieux de se mettre entièrement au service de son parti se fait un devoir de bien connaître en tout domaine les positions de l'ennemi. Mais tout le problème vient évidemment de l'accueil qu'il réserve à cette riche matière : il ne s'informe que pour répondre, et s'il répond, c'est qu'on l'accuse. C'est qu'on calomnie les positions du Parti. Il se doit de répliquer à la vaste offensive dont les communistes sont la cible. Après avoir tellement parcouru, à notre tour, les colonnes de la presse du Parti à l'époque de la guerre froide, nous nous sommes convaincu que c'était là, en réalité, une caractéristique fondamentale de cette presse, ou des ouvrages qui la prolongent : les hommes de plume du PCF sont constamment en train de polémiquer, de contre-argumenter, de dénoncer les mensonges, les manœuvres, les complots, les attaques de toute nature. Et ils le font à travers un art consommé de l'analyse des textes, de la critique soupçonneuse des documents et de la démystification impitoyable. Bref, ils se comportent en soldats d'une contre-offensive sur tous les terrains où il leur semble que l'ennemi campe et prépare ses mauvais coups ; et bientôt sur les terrains où celui-ci n'y songe guère (celui de la science, par exemple, qu'il ne savait pas "bourgeoise"). A l'image de Thorez dans ses discours, ou dans *Fils du Peuple*, ils n'ont de cesse de s'élever *contre*, plus encore que de se déclarer *pour* ; ce qu'ils veulent les occupe beaucoup moins que ce qu'ils refusent. Leur obsession, c'est l'hystérie de l'autre, à commencer par "*l'hystérie belliciste*" attisée par la presse américaine⁶⁹.

Ainsi, la représentation que l'intellectuel communiste se fabrique de cet ennemi redouté, belliqueux, omniprésent, joue un rôle essentiel dans la manière même de mener la bataille idéologique, et donc de lui donner corps. L'imaginaire a ici de prodigieux

⁶⁹ Thorez, *Fils du Peuple*, *op.cit.*, p.230.

effets de réels, et la réalité de la polémique, de la contre-offensive, de singuliers effets de consolidation de l'imaginaire. C'est là qu'est l'enfermement, dans cette boucle bien refermée, où le symbolique de la loi, les impératifs de l'examen rationnel, font figure de tiers exclu. Par nature plus défensive qu'offensive, la position contre-offensive cultive la méfiance avec une ardeur toute paranoïaque, et elle condamne à méconnaître ce que dit le camp d'en face, et *a fortiori* ce qu'il dévoile des réalités très déplaisantes du camp auquel on appartient. L'affaire Kravchenko en est l'une des plus manifestations les plus significatives : rien n'est audible pour un acteur communiste de la guerre idéologique dans ce témoignage véridique que constitue *J'ai choisi la liberté*, un gros livre de six cents pages très informé, amplement confirmé par la suite, devancé par d'autres sur bien des points (et tout aussi peu entendus, comme les ouvrages de Souvarine ou Ciliga dans les années trente), mais émanant cette fois d'un transfuge de l'URSS ⁷⁰. En décrivant la répression impitoyable (dans son Ukraine natale), l'omniprésence de la police politique, les vagues d'épuration dans l'appareil du parti, les famines et les désastres économiques, c'est l'ensemble du système soviétique qu'il mettait profondément en cause. Ce qui heurtait de plein fouet la croyance. Qu'en outre il levât le voile sur les camps soviétiques, en des termes qui n'avaient rien à voir avec la fable de la rééducation des détenus (que Gorki avait cautionnée et Aragon applaudie), n'était évidemment pas tolérable. Attaquées en justice pour diffamation, *Les Lettres françaises* contre-attaquent en faisant donner leurs ténors, avocats comme Maître Willard, journalistes et écrivains comme Morgan, Wurmser et Daix, quatre des prosateurs du réalisme socialiste dont nous aurons à traiter.

De cette affaire très connue ⁷¹, retenons cette scène : Margarete Buber-Neumann s'avancant à la barre pour raconter comment, jetée en prison et en camp de représailles après l'arrestation à Moscou de son mari, en 1937, elle fut expulsée et livrée aux SS par le NKVD au début de 1940, interrogée par la Gestapo, et envoyée au camp de

⁷⁰ La traduction française (d'après un texte anglais que l'auteur avait fait faire de son original en russe) porte un achevé d'imprimer du 28 avril 1947. Le livre fut un immense succès de librairie. Un article signé Sim Thomas disqualifie le témoignage, en en faisant un faux fabriqué par les services américains, dans le numéro du 13 novembre 47 des *Lettres françaises*. C'est pourquoi l'auteur intente à l'hebdomadaire un procès en diffamation, qui s'ouvre le 29 janvier 1949 et va durer deux mois. Sim Thomas était un pseudonyme cachant un agent de Staline.

⁷¹ Voir G. Malaurie, E. Terrée, *L'Affaire Kravchenko*, Laffont, 1982 ; Winock y consacre un chapitre de son *Siècle des intellectuels*, sous le titre "*Kravchenko : les carreaux cassés de la Révolution*" (*op.cit.*, pp. 460-470).

Ravensbrück ⁷². C'était au temps de la coopération diplomatique, politique, et économique, entre Staline et Hitler. Au temps de ce pacte dont Aragon va s'ingénier à démontrer l'ingéniosité stratégique dans ses *Communistes*. Un temps très reculé, improbable, tellement lointain par rapport à Stalingrad et la victoire des Alliés. Sur la question des camps, ce sont les plus concernés qui montent au créneau, Marie-Claude Vaillant-Couturier et Pierre Daix, anciens déportés des bagnes allemands, pour redire que les camps de relèvement des criminels sont "*l'un des plus beaux titres de gloire du régime soviétique*" ⁷³, et qu'il est donc criminel de confondre les uns avec les autres. Daix redira la même chose un an plus tard, lors du second procès contre *Les Lettres françaises*, intenté cette fois par David Rousset, autre déporté, qui tient, lui, à ce que toute la vérité soit faite sur les camps soviétiques. En étudiant le roman qu'il a tiré de son expérience du "*monde concentrationnaire*" (pour reprendre l'expression de Rousset, à qui il finira par donner raison), nous verrons comment Daix n'avait pas voulu entendre ce qu'à Mauthausen même il aurait pu apprendre de la réalité du Goulag (par des détenus russes). Comme il le dira lui-même, en 1980, "*l'imposture et la fascination*" faisaient chez lui bon ménage, comme chez tous ses camarades de parti ⁷⁴. Donnons-lui encore la parole, pour résumer cet enfermement paradoxal dont nous parlons à propos des intellectuels-de-parti, sourds et aveugles et si bien informés :

Jamais la vie ne nous avait offert pareille jouissance logique. Nous étions des fanatiques. Et le propre des fanatiques, c'est d'entretenir sans cesse leur ivresse, devinant très bien, au fond d'eux-mêmes, que c'est elle seule qui les empêche de tomber. Nous côtoyions des gens raisonnables, des amis fidèles, très capables intellectuellement de nous dégriser. Mais nos défenses jouaient. Nous rusions, nous cherchions le piège dans chaque argument et, bien sûr, nous le détections, puisque nous l'y placions nous-mêmes ⁷⁵.

⁷² Elle a raconté l'histoire de sa double déportation dans ses mémoires ; Daix résume les faits dans la préface qu'il a donnée à la réédition du livre de Kravchenko (Olivier Orban, 1980). Rappelons que Heinz Neumann était l'un des chefs du PC allemand en 1937.

⁷³ Daix, *Les Lettres françaises* du 21 avril 1949.

⁷⁴ "*L'imposture et la fascination*" est le titre de sa préface à la réédition de *J'ai choisi la liberté*.

⁷⁵ Daix, *J'ai cru au matin*, op.cit., p. 231. En revanche, Wurmser est très loin d'avoir pris un tel recul critique ; il continue dans ses mémoires, au-delà de quelques concessions, à traiter l'affaire Kravchenko de "*grande manœuvre belliciste des temps de la guerre froide*" et professe les mêmes certitudes : "*Les vérités romancées par le livre de Kravchenko comptent parmi les fautes de ceux qui ont raison ; Kravchenko parmi les misérables salariés de ceux qui ont tort*" (*Fidèlement vôtre*, op.cit., pp. 361-362).

Selon une telle logique, l'information reçue de l'autre bord, c'est-à-dire de qui n'appartient pas à la famille, ce qui fait un monde considérable, ne peut pas ébranler les certitudes, mais seulement les renforcer. Nous nous demanderons ce qu'il advient de ce fonctionnement mental (source de cette "*jouissance logique*" dont parle Daix), quand il prétend se couler dans les structures de la fiction, puisque des romans s'éciront en prenant pour point de départ que la France est en train de devenir une colonie américaine et l'URSS la plus sûre alliée des peuples attachés à la paix. Mais rappelons d'abord, pour compléter notre thème, que ce champ intellectuel français dans lequel les communistes à la fois se situent et ne se situent pas, est fait d'une réelle diversité sur le plan des théories, des recherches, des débats, mais aussi, pour ce qui est du positionnement par rapport aux questions du communisme et du marxisme, d'une polarisation entre deux tendances majeures. L'une est représentée par l'ensemble des sympathisants, des compagnons de route, et des marxistes non orthodoxes, mais elle comporte aussi des catholiques, des spiritualistes, ou des existentialistes athées, des humanistes traditionnels ou modernes, dont le point commun est qu'ils éprouvent une sorte de crainte respectueuse, ou une admiration plus ou moins platonique, envers le monde des communistes. Aussi fortes soient parfois leurs réserves, ils ne veulent surtout pas paraître servir la cause de l'anticommunisme. L'autre tendance, qui est minoritaire, est celle des intellectuels critiques qui refusent de céder à la pression ambiante, qui s'accordent un droit de libre examen envers le communisme réel et les certitudes de la pensée marxiste. Il est habituel de faire de Raymond Aron une figure essentielle de cette position et de Sartre l'incarnation la plus typique de la première, la tendance majoritaire, raison pour laquelle Michel Winock a choisi d'appeler "*les années Sartre*" la dernière époque de son *Siècle des intellectuels* (après "*les années Barrès*" et "*les années Gide*").

Nous l'avons vu, Sartre avait pourtant dès la Libération analysé avec une grande lucidité la condition de l'intellectuel communiste, mais son compagnonnage du début des années cinquante est bien le symptôme de cette priorité donnée à une solidarité négative (celle de l'anti-anticommunisme). Deux formules passées à la postérité la résument fort bien, selon lesquelles un anticommuniste est un chien et qu'il ne faut pas désespérer Billancourt. Dans son cas, la nocivité de principe du bourgeois et du système capitaliste peut autoriser un rapprochement tactique. Chez d'autres, le neutralisme politique l'interdit mais aboutit à sous-estimer la nocivité du système opposé ; Winock montre que c'est le cas d'un Emmanuel Mounier, qui réduit sa critique de l'URSS aux "*excès de sa police*" et au "*durcissement de son socialisme*" ⁷⁶. A l'inverse, Aron s'était

⁷⁶ Les expressions sont de Mounier, in Winock, *op.cit.*, p. 453.

singularisé en faisant dès 1948 une analyse du "*grand schisme*", qui séparait désormais les deux blocs, en des termes qui démontaient à l'avance les illusions neutralistes tout autant que les illusions communistes. Impossible pour lui de ne pas choisir le camp de la démocratie et du développement économique, aussi éloigné fût-il de l'idéal et du souverain Bien. Dès avant son analyse décapante de "*l'opium des intellectuels*" (1957), il osait parler du caractère mythique de "*la révolution*" et de "*la société sans classes*", affirmer n'avoir pas "*de doctrine ou de credo à opposer à la doctrine ou au credo communiste*", et n'en être pas humilié, "*parce que les religions séculières sont toujours des mystifications*". Le courage, c'était de faire un aveu très simple, et de poser une bonne question : "*Nous n'avons pas de chanson pour endormir les enfants. L'humanité, qui ne croit plus en Dieu, vivra-t-elle sans idoles ?*" ⁷⁷.

Il est logique de retrouver Aron au côté du seul courant intellectuel organisé qui ait entrepris à l'époque d'examiner les mythes et les réalités du communisme, celui des animateurs du Congrès pour la liberté de la culture et de la revue *Preuves*, publiée à partir de mars 1951. Lancé lors d'un premier congrès tenu à Berlin en juin 1950, ce mouvement international dont Koestler est l'un des chefs de file ne pouvait passer aux yeux des doctrinaires et des fidéistes que pour la pire incarnation de l'ennemi. On lui doit des analyses remarquables et documentées, qui avaient le mérite d'appeler un chat un chat et la démocratie socialiste un despotisme de type nouveau : "*Nous considérons que le danger des régimes totalitaires est d'autant plus grand que les moyens de contrainte dont ils disposent dépassent de beaucoup ceux auxquels ont jamais eu recours, dans le passé, les despotismes*", la nouveauté étant que le citoyen ne doit "*pas seulement s'abstenir de toute violation des lois*", mais "*conformer toutes ses actions et toutes ses pensées à un modèle prescrit*", c'est-à-dire approuver la tyrannie ⁷⁸. Penser le totalitarisme, en s'appuyant sur les rares travaux existants (ceux d'Hanna Arendt), est l'un des objectifs du mensuel *Preuves*, à un moment où beaucoup refusent encore "*de voir que le stalinisme se situe au-delà les catégories classiques de gauche ou de droite, de progrès ou de réaction, de capitalisme ou de socialisme*" ⁷⁹. Défendre la culture européenne, les valeurs fondamentales qui la fondent, le droit, l'esprit critique, la personne ⁸⁰, est une garantie indispensable contre les impostures arrogantes de "*la*

⁷⁷ Voir Winock, *ibid.*, pp. 439-440.

⁷⁸ Extraits du "*Manifeste des hommes libres*" que s'est donné le congrès de Berlin, in Winock, *ibid.*, p. 488.

⁷⁹ Editorial (non signé) du numéro 8, octobre 1951.

⁸⁰ Voir l'éditorial du numéro 2, avril 1951, signé de Denis de Rougemont.

pensée captive"⁸¹. Comme son titre l'annonce, il s'agit aussi pour les collaborateurs de la revue de fournir les "preuves", en informant sur les réalités des pays communistes et du soviétisme (en ne le confondant pas avec la culture russe). Ainsi, un esprit non prévenu pouvait à la fois y apprendre beaucoup et se mettre à comprendre l'essentiel : "*Toutes les analyses du phénomène totalitaire, que les intellectuels français mirent si longtemps à découvrir, étaient proposées là, et ce dès le début des années 1950*". Mais comme Pierre Grémion l'ajoute aussitôt : "*Or, le message ne fut pas reçu : c'est un euphémisme*"⁸².

C'est pourquoi, sans pouvoir y insister davantage, nous avons voulu mettre en relief cette caractéristique majeure du champ intellectuel : toutes les conditions de l'information et du débat existaient, mais leur contraire aussi, celles de l'enfermement des intellectuels communistes dans leurs certitudes, et celles de la pression paralysante exercée sur beaucoup d'autres. C'est là un autre paradoxe du Parti de la guerre froide que son isolement politique se soit accompagné de cette forme d'influence, dont le Mouvement de la paix a été un relais efficace, et qui a condamné bien des esprits à manquer les rendez-vous que l'Histoire leur offrait. Dix ou vingt procès Kravchenko n'y auraient rien changé, ni d'autres revues fondées sur le refus catégorique de l'éternel chantage à l'anticommunisme. Ce n'est pas du seul fait de la presse communiste que "*Preuves fut une revue pestiférée, ostracisée, haïe*"⁸³. Quant aux acteurs du jdanovisme culturel, l'on peut comprendre qu'ils n'avaient que des ennemis taillés sur mesure, des cibles excellentes (*Preuves*, c'est l'argent américain, Kravchenko est un agent du FBI), et qu'ils pouvaient compter sur toutes sortes d'alliés, plus ou moins dociles, mais toujours soucieux de ne pas faire le jeu de l'autre camp.

⁸¹ Nous avons cité plus haut cette formule de C. Milosz, qui sert de titre au livre qui rassemble les essais qu'il avait fait paraître dans *Preuves* (à partir de juin 51).

⁸² Grémion, "*Preuves dans le Paris de la guerre froide*", in *Vingtième siècle*, n° 13, janvier-mars 1987, p. 63. L'auteur a ensuite publié son grand ouvrage, *Preuves. Une revue européenne à Paris*, Julliard, 1989. Pour souscrire à ses propos, nous témoignons personnellement que le dépouillement des quatre premières années de la revue nous a placé très tôt (au début de ce travail) devant cette évidence : tout y était déjà, l'essentiel de ce qui allait être laborieusement redécouvert vingt ou trente ans plus tard. Il suffisait de lire. Mais précisément, c'est cette chose bien simple que le contexte a interdit à beaucoup.

⁸³ Grémion, *ibid.*, p. 63. L'auteur précise que *Preuves* fut une revue "*policière*" pour la presse du PCF, une "*revue de droite*" pour *Les Temps modernes*, une revue "*occupée à une besogne de propagande*" pour *Esprit*, une "*revue américaine*" pour *Le Monde*.

3.1.2. Aragon et la politique culturelle

Parler de jdanovisme pour désigner la politique culturelle du PCF pendant les premières années de la guerre froide ne va pas tout à fait de soi, en dépit des habitudes qui ont cours. Il en est de même pour son aspect proprement littéraire et artistique, c'est-à-dire pour le réalisme socialiste. Les deux termes ne se situent d'ailleurs pas sur le même plan, puisque "jdanovisme" est un terme critique et péjoratif, inventé après coup pour désigner un phénomène passager et considéré en général comme aberrant ou ridicule, alors que l'autre terme appartient en propre à l'univers conceptuel du monde communiste. Le problème de fond que nous avons rencontré depuis l'origine, avec les interventions d'Aragon, est celui du sens possible d'une transposition française de cette notion soviétique. *A fortiori* se pose-t-il quand il s'agit d'embrasser l'ensemble de la vie intellectuelle et culturelle, alors que la différence demeure, et elle est considérable, entre un parti en lutte dans une société démocratique et un État dont tous les rouages sont aux mains du Parti. Nous serons donc attentif à la manière dont cette différence est prise en compte et surmontée, en nous limitant pour l'instant à la dimension du discours.

Nous savons que le nom de Jdanov est étroitement associé au tournant politique imposé au mouvement communiste en septembre 47, et au grand affrontement qui en découle sur le plan idéologique. Les références constantes à Jdanov dans les années suivantes sont d'abord des références à sa théorie de l'affrontement des deux camps, de la supériorité du système soviétique, de l'équation entre défense de la paix et défense du camp socialiste, etc. Le terme de "jdanovisme" se justifie largement à ce premier niveau, en tant qu'il renvoie à la stratégie de guerre froide de Staline. Mais comme cette stratégie, on l'a vu, commande de mener la lutte symbolique sur tous les fronts, et que celle-ci l'a effectivement été (en peinture comme en biologie, par exemple), une confusion s'introduit avec ce qui constitue le "jdanovisme" au sens un peu plus restreint du terme, qui concerne les questions culturelles. Le problème n'est pas de pure forme puisque les interventions de Jdanov en ce domaine sont antérieures au tournant de la guerre froide (sauf celle portant sur la musique, qui est de janvier 48) ; elles relèvent donc de préoccupations tributaires d'un autre contexte, et elles ne s'adressent pas aux partis frères, au contraire de celle de septembre 47. Aussi le problème de leur mode de transposition se pose-t-il avec plus d'acuité encore. Surtout, il nous invite à repérer les traces précises de ces interventions dans la presse du parti français, pour apprécier et leur fréquence et les modalités de leur citation. Nous nous attacherons évidemment

d'avantage aux interventions sur la littérature qu'à celles portant sur la musique et la philosophie, en essayant de juger de leur importance dans la définition de la politique culturelle du PCF.

S'agissant de l'histoire française du réalisme socialiste, nous avons établi que le terme lui-même n'avait pas été revendiqué officiellement jusque là, qu'après les efforts d'Aragon pour en proclamer la pertinence entre 1934 et 1939, il avait cessé d'être invoqué, mais qu'une certaine littérature militante, assez proche de celle dont il dessine les traits, avait vu le jour à la faveur de la Résistance et, de façon plus directe, sous la plume de quelques écrivains communistes dans la période de l'immédiat après-guerre. Désormais, nous allons avoir ensemble, et de façon plus substantielle, et la chose et le mot, puisque les circonstances de la guerre froide offrent sa chance historique à ce réalisme, qui se définit aussi comme une "*littérature de parti*". Nous avons formulé l'hypothèse que beaucoup de ses traits ont déjà été tracés antérieurement ; afin de le vérifier, nous mettrons en évidence la continuité du projet, tout en ayant le souci d'en dégager les accents nouveaux, les aspects caractéristiques d'une période placée sous le signe de la rupture.

Dans ce chapitre, notre préoccupation essentielle sera de cerner la politique culturelle du Parti, telle qu'elle a été définie au plus haut niveau (et qu'elle a subi quelques fluctuations), de situer le rôle joué par les thèses de Jdanov dans cette politique, d'analyser les mentions qui y sont faites dans la presse communiste, mais aussi de chercher à comprendre les divers aspects de l'attitude d'Aragon et des responsabilités qui furent les siennes dans toute cette affaire. Cette exploration passe par le repérage des textes de référence, ceux qui font constamment l'objet de citations, et qui fournissent les grands thèmes du discours. Par commodité, et par anticipation, nous retiendrons les expressions de jdanovisme culturel et de jdanovisme littéraire pour désigner une politique qui transpose dans ces domaines la théorie des deux camps antagoniques, qui préconise la mise en pratique du réalisme socialiste, et qui légitime l'intervention et le contrôle du Parti dans le travail des intellectuels, des écrivains et des artistes ¹.

¹ Nous avons montré que ce dernier aspect, formellement inscrit dans les statuts de l'Union des écrivains soviétiques, était consubstantiel au réalisme socialiste en URSS ; c'est lui qui est projeté au premier plan, devant les yeux d'un public occidental, à travers l'intervention de Jdanov en 1946 "*sur les revues Zvezda et Léninegrad*", intervention devenue le symbole d'un dirigisme brutal et répressif. Nous en décrivons le contenu un peu plus loin.

*** La définition d'une nouvelle politique culturelle**

Le premier infléchissement de la politique du Parti est opéré à la faveur du Congrès de Strasbourg, en juin 47, après l'éviction des ministres communistes, dans une période de flottement, mais avant l'abandon de la ligne parlementaire. On se souvient que tout en laissant Garaudy formuler une conception très militante du travail des intellectuels et des créateurs, le Congrès précédent (Paris, juin 45) avait privilégié une politique de rassemblement ; et qu'Aragon avait pris ensuite le risque d'attribuer au PCF une esthétique, celle du réalisme, sans être désavoué, mais sans non plus que cette hardiesse soit officiellement consacrée. Parallèlement, les allusions faites alors à Jdanov, au cours de la polémique sur l'esthétique communiste, avaient été sans lendemain. A Strasbourg, elles ne refont toujours pas surface, ni dans l'intervention de Thorez, ni dans celle de Laurent Casanova, le nouveau responsable de la commission des intellectuels (qui succède à Garaudy). En revanche, il est permis d'y déceler une inspiration commune. Pour la première fois, Thorez en personne formule à l'adresse des écrivains et des intellectuels une ligne générale très exigeante :

Nous préconisons une littérature optimiste tournée vers l'avenir, exaltant l'effort, la solidarité, la marche vers une société meilleure qui est à bâtir de nos mains et que nous bâtirons. Aux intellectuels désorientés, égarés dans le dédale des interrogations, nous apportons des certitudes, des possibilités de développement illimité. Nous les appelons à se détourner des faux problèmes de l'individualisme, du pessimisme, de l'esthétisme décadent et à donner un sens à leur vie en la liant à la vie des autres. Nous les appelons à puiser dans un contact vivifiant avec les masses populaires l'élan et la force qui permettent les œuvres durables ².

Ce langage nous est familier, grâce à Aragon, aux intervenants du Congrès soviétique de 1934, et au discours critique déjà élaboré en France, même si les termes de réalisme ou de réalisme socialiste ne sont pas prononcés. Ils ne le sont pas davantage dans le rapport de Casanova intitulé "*Le communisme, la pensée et l'art*" ³, qui développe la ligne esquissée par Thorez, et qui va constituer la référence maîtresse au cours des années suivantes. Invoquant d'abord "*les vertus exaltantes de la littérature optimiste*", il précise longuement l'idée clé du "*contact vivifiant avec les masses populaires*" :

² "*Au service du peuple de France*", XI^e congrès du PCF, cité par Verdès-Leroux, *op.cit.*, p. 269.

³ Ce rapport est immédiatement publié en brochure aux Editions du PCF, avant d'être repris dans le recueil publié aux Editions de la Nouvelle critique en 1949, et dont nous allons détailler le contenu (nous citerons ce premier texte et les suivants dans cette édition).

*En vérité, lorsque les masses sont en mouvement, les valeurs culturelles essentielles ont leur source dans la lutte des masses [...] Quand les peuples s'ébranlent, l'origine des valeurs culturelles et les raisons de leurs progrès affleurent à proprement parler et de façon immédiatement perceptible du mouvement même des masses*⁴.

L'orateur s'efforce ensuite de lier dialectiquement cet appel à l'humilité et l'affirmation de la dignité propre de l'activité des *"hommes de la pensée et de l'art"* : ils ne doivent pas confondre la matière nouvelle qui s'offre à eux, *"la source des valeurs, qui n'est plus en leur pouvoir"*, et *"l'effort pour porter ces valeurs plus avant"*, effort qui *"doit dépendre en grande partie et directement d'eux-mêmes"*. Autrement dit, ils doivent se sentir à la fois liés et libres, *"la liberté d'expression peut et doit être totale"* du moment qu'elle s'exerce à partir de cette source irremplaçable, *"la capacité actuelle d'émotion des masses"* : *"Hors de ces limites, en effet, la liberté revendiquée risque d'être supercherie de mauvais goût, ou bien calcul politique"*. Voici qui rappelle les subtilités de la querelle sur l'esthétique communiste, c'est-à-dire le travail de dénégation destiné à conjurer la menace d'un art dirigé. Mais cette fois le risque est plus sérieux, le discours revêt un caractère officiel, et s'il est suffisamment flou pour autoriser une interprétation *"libérale"*, son statut, son contexte, et le cadre même qu'il trace expliquent qu'il ait servi de caution aux tentatives d'élaboration d'un art et d'une littérature de parti, ce que l'orateur lui-même appelle un *"art d'avant-garde, pendant de la politique d'avant-garde"*⁵.

Il a d'ailleurs été compris comme un discours de lutte frontale, un retour à une position offensive, plus conforme à l'essence d'un parti révolutionnaire, par des militants de la jeune génération de la Résistance ou de la Libération, un discours vite confirmé par la manière qu'adopte le responsable des intellectuels, devenu également membre suppléant du Bureau politique, pour animer le combat idéologique. Daix en témoigne, qui dès la fin 47 est appelé à mener ce combat aux *Lettres françaises* : usant dans le privé d'un langage beaucoup plus direct, celui *"d'un responsable du parti de la classe ouvrière"*, *"il disait ce que j'avais envie d'entendre. Notre système était l'avenir. Pour assurer sa victoire, nous avons tous les droits. "Casa" sanctifiait le rôle du parti en*

⁴ Victor Leduc indique que ces quelques lignes furent ensuite reproduites des centaines de fois, en formant la base d'une doctrine ici esquissée et jamais achevée, parce que trop floue pour pouvoir l'être (*Les tribulations d'un idéologue, op.cit.*, p. 117).

⁵ Pour toutes ces citations, voir l'édition sus-mentionnée, pp. 7-16.

celui d'une sainte église"⁶. L'attente d'un autre jeune intellectuel, Jean Kanapa, qui va devenir un acteur essentiel de la jdanovisation culturelle, est pareillement comblée. Daix fait observer que celui-ci est l'auteur d'un article contemporain du rapport de Strasbourg (il y fait d'ailleurs allusion), qui a beaucoup compté pour lui, et qui exprimait cette attente sur un ton d'une intransigeance alors très appréciée. Cet article, *Les mots ou le métier d'écrivain*, a pour nous l'intérêt de porter explicitement sur les problèmes du réalisme, ce qui nous ramène à Aragon, et à l'influence qui est la sienne dans le processus que nous commençons d'analyser. Il mérite donc un bref détour.

Kanapa s'en prend violemment aux nouveaux "*rhéteurs*", Paulhan, Parain, Blanchot, Sartre, qui mènent la critique du langage jusqu'à faire l'apologie du silence ; le constat de l'inadéquation des mots aux choses se traduit chez eux par une défiance qui leur fait ignorer "*le caractère de conquête du monde que possède le signe verbal*"⁷. Ils se rendent ainsi responsables d'une confusion des valeurs, où sont mis sur le même plan les jongleries à la Queneau, les mensonges de Drieu et le réalisme d'Aragon. Ce qu'ils veulent, c'est que l'écrivain "*ne dise rien, rien d'important, rien qui témoigne, rien qui compte pour les hommes, rien qui les serve [...] des œuvres mortes dans des styles morts*"⁸. Bref, leur réflexion sur le langage relève d'une "*manœuvre idéologique contre la culture progressiste*", contre "*les écrivains du prolétariat*", au profit de la bourgeoisie, qui redoute par-dessus tout "*que les choses se disent*". Kanapa recroise ainsi l'argumentation qui fait le fond du discours d'Aragon sur le réalisme ; il la résume par cette formule péremptoire : "*Est vrai le sens que donne au mot la classe ascendante dans une période historique donnée*"⁹, et faux celui qui émane des "*classes réactionnaires et décadentes*". Sur cette base est possible un réalisme qui s'attache d'abord à "*la dénonciation des scandales sociaux*", et qui contient dialectiquement l'appel d'une solution : "*elle demande qu'on exalte, qu'on enthousiasme le lecteur pour la cause de sa libération à venir, qu'on lui donne du courage pour sa lutte présente, de la confiance, de l'espoir, de la joie*"¹⁰. Kanapa partage donc aussi le vœu d'une littérature optimiste exprimé par Thorez, en en prononçant, quant à lui, le nom, à savoir celui de réalisme socialiste. Le commentaire qu'il ajoute, à propos de l'adjectif "socialiste", montre qu'il redécouvre également le raisonnement d'Engels (qui assimilait,

⁶ Daix, *Tout mon temps*, op.cit., p. 277.

⁷ L'article de Kanapa est publié dans *Poésie*, août-septembre 47 (p. 94 pour cette première mention).

⁸ *Ibid.*, p. 98 ; la dernière formule est soulignée.

⁹ *Ibid.*, p. 102 ; formule à nouveau soulignée.

¹⁰ *Ibid.*, p. 110.

on l'a vu, réalisme critique et réalisme à tendance socialiste) : *"Il me semblait que le qualificatif allait de soi"* ; le vrai réalisme est celui qui va dans le sens de la lutte pour l'émancipation. Rien que de très logique, puisqu' *"il n'y a aujourd'hui qu'une vérité"* (mais c'était déjà le cas hier, c'est-à-dire depuis que le marxisme est né), et que cette vérité *"nous la disons parce qu'elle s'impose"* ¹¹.

En quelques pages, voici donc résumées les thèses qui forment ce que nous avons appelé les postulats théorique et esthétique sous-jacents au discours du réalisme socialiste. Manque nécessairement le postulat politique propre au contexte soviétique, à cette nuance près que le PCF est précisément en train d'en inventer un sous-produit, en organisant et en contrôlant la part de la production culturelle qui concerne les acteurs sur lesquels il est en mesure d'exercer son autorité. Nous verrons ce qu'il en est des écrivains (ou, par analogie, des artistes), selon le degré d'intégration et d'hétéronomie qui est le leur. S'agissant de la production du discours, les intellectuels-de-parti sont en passe de rendre les services attendus. Kanapa cite la conclusion du rapport de Casanova, qui place *"la liberté réelle de l'artiste"* dans *"l'esprit de responsabilité personnelle devant le peuple"* ; l'écrivain peut ne pas adhérer au Parti, la simple *"honnêteté"* suffit et lui fera rejoindre son combat, mais s'il en devient membre, il risque fort d'être justiciable, d'une manière plus difficile à cerner, de la règle générale bientôt formulée sans ambiguïté par Thorez :

La classe ouvrière seule peut réunir et guider toutes les forces du peuple, y compris les forces intellectuelles. Il n'y a qu'une attitude pour un intellectuel communiste : se placer entièrement sur les positions idéologiques et politiques de la classe ouvrière ¹².

Ajoutons que selon le témoignage de Victor Leduc, très concerné puisqu'il travaille à la section idéologique, le BP a diffusé dès septembre 1947 une instruction sur *"la position du Parti relative aux questions culturelles et artistiques"* ; son contenu marque un pas de plus en direction d'une adaptation française des thèses de Jdanov. Y sont dénoncées *"certaines tendances au formalisme"*, des démarches *"contraires à l'esprit de parti"*, et *"la sous-estimation de l'apport de l'Union soviétique"*. La conclusion de ce document va

¹¹ Kanapa ajoute : *"au sens où l'on a pu dire sous l'occupation que la haine de l'Allemand s'imposait, c'est-à-dire qu'elle est condition de vie, nécessité sans reconnaissance de laquelle il n'y a que servitude, décadence et mort"* ; c'est là la pensée et le langage d'Aragon, et la comparaison devance l'image bientôt à l'honneur de la "nouvelle Résistance" (*ibid.*, p. 113).

¹² Discours de clôture de la réunion du CC du 9 juillet 1948 (*in L'Humanité* du 13 juillet).

jusqu'à définir la tâche culturelle du Parti comme ayant pour objet "*la propagande systématique et renforcée du marxisme-léninisme en ces matières et la lutte pour le réalisme socialiste*". Le mot est donc cette fois lâché, à usage interne, et au sein d'un discours complété par l'exhortation "*à mieux faire connaître encore les résultats atteints par l'Union soviétique dans la science, l'art et la littérature*"¹³. Ainsi, la direction du Parti semble maintenant acquise à une idée très voisine de celle que n'a cessé d'avancer Aragon depuis 1934, à savoir que le réalisme socialiste était transposable hors des conditions sociales et politiques de son apparition, puis de sa mise en pratique. Mais donnent-ils l'un et l'autre le même sens à cette hypothèse, se font-ils la même idée des œuvres qui pourraient la confirmer ? C'est une question redoutable, dans la mesure où le changement de statut qui s'opère ici risque de mettre à l'épreuve les assurances prodiguées par Aragon, ses convictions proclamées qu'un art commandé par "la perspective socialiste", un art non autrement "dirigé" que par l'alliance contractée avec la classe montante, ne signifierait aucunement une dérive vers l'embrigadement des écrivains, vers la littérature de propagande et le roman à thèse. C'est donc aussi la question de son rôle et de sa responsabilité dans le processus de la jdanovisation littéraire qui est posée, puisqu'il semble qu'il se fasse enfin entendre. La suite de ce travail tentera d'apporter quelques éléments de réponse, en faisant varier les angles d'approche.

Au moment où se prépare le tournant de la guerre froide, Aragon peut apparaître comme une sorte de médiateur entre une partie de la jeune génération, celle dont nous venons d'évoquer les impatiences, et les dirigeants en charge du domaine culturel. Claude Roy, Daix, Marcenac, Stil, par exemple, ont témoigné de son aura, et de son influence. C'est lui qui impose le très jeune Pierre Daix (il a alors vingt-cinq ans) aux *Lettres françaises*, à la faveur des difficultés financières que connaît le périodique fin 47, pour lui donner une orientation moins éclectique : "*Si Claude Morgan en restait le directeur nominal, j'en devenais rédacteur en chef avec pleins pouvoirs. En fait, la ligne du journal serait définie par une commission dirigée par Laurent Casanova et, dans la pratique, avec Aragon, bien que cela dût rester secret. Un secret du parti*"¹⁴. A la commission des intellectuels, Casanova dirige, mais, témoigne Leduc (qui y participe), il "*travaille en étroite liaison avec Aragon*" ; aux réunions hebdomadaires "*assistant Jean Kanapa et souvent Pierre Daix*", et on y entend de longs monologues alternés des deux aînés ; "*quelquefois le discours se fait pédagogique et ce sont alors de vibrants*

¹³ In Leduc, *op.cit.*, p. 136.

¹⁴ Daix, *Tout mon temps*, *op.cit.*, p. 271.

éloges d'écrivains, de peintres et de scientifiques soviétiques qui nous montrent le chemin du vrai réalisme et de la science libérée" ¹⁵. Les instructions du BP ne restent donc pas lettre morte ; surtout, l'on voit se dessiner le noyau des militants qui ont la confiance du secrétaire général dans le domaine culturel et qui donnent sa substance à la politique qu'il préconise. Bientôt Kanapa fondera et dirigera d'une main de fer *La Nouvelle Critique*, Daix en sera un collaborateur exemplaire, et il répondra en romancier à d'autres sollicitations du Parti. Mais ce sont les rôles respectifs d'Aragon et de Casanova qu'il nous faut continuer de faire apparaître, des rôles assurément très différents, mais dont on découvre les rapports étroits. Si l'un est d'abord un dirigeant politique, l'autre est son conseiller et son inspirateur ; et tous deux entretiennent des liens privilégiés avec Thorez ¹⁶. Au fil des séances de la commission, dit encore Leduc, Casanova *"m'apparaît essentiellement comme le porte-voix d'Aragon dont il épouse les antipathies et les sympathies fluctuantes et dont il systématise les thèmes en les poussant parfois à l'extrême"* ¹⁷. En nous intéressant maintenant à l'ensemble de ses interventions, nous nous demanderons du même coup ce qui lui appartient en propre.

Les témoignages d'anciens communistes font souvent de Casanova une sorte de Jdanov français ; il est pour Daix un stratège qui a joué un rôle décisif dans l'expansion du stalinisme, s'appuyant sur les jeunes militants, leur enseignant la supériorité du Parti sur les hommes qui le composent (en tant qu' "intellectuel collectif"), les habituant *"à jeter l'honnêteté intellectuelle aux orties comme une défroque de salon, bourgeoise après tout"*, mettant *"les ressources de Machiavel et de l'Eglise de Rome au service de la révolution prolétarienne"* ¹⁸. C'est probablement par sa manière de peser au quotidien sur ses collaborateurs, de les former au combat (sur le mode *"Pas de quartier dans le domaine des idées !"*, dit encore Daix), qu'il en a fait d'excellents relais du stalinisme, comme corps de pensées, mais aussi comme comportement intellectuel. Ses articles et ses discours ont fourni au gros de la troupe l'indispensable viatique du militant. Aux

¹⁵ Leduc, *op.cit.*, pp. 114-115.

¹⁶ Une illustration exemplaire de l'autorité reconnue à ce trio est fournie par l'article d'André Parreaux sur le recueil des interventions de Casanova (dont nous traitons ci-dessous), article intitulé *"Sur un type nouveau d'intellectuel que la Sorbonne ne produit pas"* et publié dans *La Pensée* n° 25, juillet-août 1949 : s'agissant du *"problème qui se pose aux intellectuels de ce temps"*, celui des rapports de la pensée et de l'action, les *"trois hommes qui l'ont posé clairement"* sont Thorez, Aragon et Casanova (et non pas, ajoute Parreaux, Blum, Sartre et Aron puisqu'ils ne sont pas liés, eux, dans l'action, à la classe ouvrière). Aragon est mentionné pour avoir lancé quinze ans plus tôt *"aux écrivains français le manifeste du réalisme socialiste"* (pp. 91-92).

¹⁷ *Ibid.*, p. 116.

¹⁸ Daix, *J'ai cru au matin*, *op.cit.*, pp. 205-206.

neufs textes rassemblés en volume ¹⁹ (dont le rapport de Strasbourg), et qui s'échelonnent de mars-avril 47 à février 49, il faut ajouter la plaquette intitulée *Les responsabilités de l'intellectuel communiste* ²⁰, qui est le texte du rapport prononcé devant les intellectuels, salle Wagram le 28 février 1949. Leur contenu ne comporte aucune idée originale, leur intérêt tient davantage au statut de leur auteur et à la confirmation qu'ils apportent de son rôle dans la jdanovisation des esprits.

Le thème principal, en effet, est celui de l'émergence d'un "type nouveau d'intellectuel", et on se contentera d'en relever les deux aspects conjoints, la transformation nécessaire de l'intellectuel d'origine bourgeoise en intellectuel-de-parti et le surgissement d'un intellectuel ouvrier "de l'intérieur même de la classe". Plusieurs des interventions de Casanova sonnent comme des rappels à l'ordre envers le premier, toujours plus ou moins suspect, citation de Thorez à l'appui, de n'avoir pas rejoint "entièrement les positions idéologiques et politiques de la classe ouvrière" ; comme il lui est beaucoup demandé, en particulier avec la théorie des deux sciences, il y a beaucoup à faire pour parachever sa métamorphose ²¹. Ses scrupules ne sont que le fruit de "l'esprit de suffisance", son devoir est de "défendre en toutes circonstances et avec la plus extrême résolution toutes les positions du Parti", la vraie sagesse consiste à cultiver en soi "l'amour du Parti dans sa forme la plus consciente : l'esprit de parti" ²². Quant au second, le discours trahit clairement qu'il est d'autant plus affranchi de l'idéologie de la classe ennemie qu'il est imprégné de la pensée "collective" du Parti : ainsi les mineurs

¹⁹ "Le Parti communiste, les intellectuels et la nation", Editions sociales, 1949 ; ce recueil de 141 p. comprend quatre textes publiés dans les *Cahiers du communisme*, la revue du CC, un cinquième paru dans *PPDPDP*, l'organe du Kominform ; les autres proviennent de lieux de publication moins directement politiques (mais on a indiqué que le rapport de Strasbourg avait été immédiatement diffusé en plaquette). Nous nous servons de la numérotation suivante, conforme à l'ordre du recueil :

- 1- "Le PCF et les intellectuels", *PPDPDP*, novembre 47
- 2- "Art, littérature et politique", *Cahiers du communisme*, mars-avril 47
- 3- "Le communisme, la pensée et l'art" (Congrès de Strasbourg, juin 47)
- 4- "Un type nouveau d'intellectuel", conférence faite aux étudiants communistes, partiellement publiée dans *Europe*, novembre 48
- 5- "Des rapports entre la classe ouvrière et les intellectuels", *Cahiers du communisme*, sept. 48
- 6- "La classe ouvrière et ses alliés", *Cahiers du communisme*, janvier 48
- 7- "Le dialogue est possible", *Europe*, mars 48 (en diptyque avec l'article de Julien Benda, "La République et la classe ouvrière")
- 8- "Nationalisme et patriotisme", *Action* n° 203, août 48
- 9- "Jdanov et le mouvement ouvrier international", *Cahiers du communisme*, octobre 48

²⁰ Ce rapport est publié aux Editions de la *Nouvelle Critique* (1949).

²¹ L'un des objectifs du rapport de la salle Wagram est, très explicitement, de justifier "l'intrusion de la politique dans la science" ; Monod et Cohen y sont mis en demeure de rejeter des théories qui contredisent le matérialisme dialectique, et d'admettre cet axiome : "Il y a une science prolétarienne fondamentalement contradictoire avec la science bourgeoise".

²² *Ibid.*, pp. 30-31 ; ce sont là "les recommandations du CC" sur lesquelles l'orateur conclut son rapport.

ont-ils su surmonter les contradictions entre les mots d'ordre de bataille pour la production, grève contre la politique de misère et défense de l'unité syndicale, ce qui réclamait, en effet, une rare subtilité dialectique²³. Sur cette idée se greffe une constante du discours de Casanova, à savoir sa tonalité populiste et/ou ouvriériste ; elle s'exprime, par exemple, dans une formule sans équivoque : "*L'ouvrier conscient se meut déjà sur un niveau de pensée bien supérieur au niveau atteint par n'importe quel idéologue, formé selon les discours de l'idéologie bourgeoise*"²⁴. Nous verrons qu'il y a là une source d'ambiguïtés qui pèseront d'un grand poids sur le cours de la politique culturelle, et qui amèneront Aragon lui-même à recadrer le problème, en redonnant "*la parole aux créateurs*".

Les interventions du responsable aux intellectuels touchent aussi, mais plus rapidement, aux questions de l'art et de la littérature. On y trouve une seule mention du réalisme socialiste, destinée à confirmer l'idée de sa validité hors des conditions sociales de l'Union soviétique, avec cette précision que certains camarades en doutent parce que dans le domaine littéraire ils "*discutent encore en se plaçant délibérément en dehors des raisons que le Parti donne*"²⁵. Voici qui confirme que le Parti a maintenant ses raisons de s'approprier le mot d'ordre de réalisme socialiste. Mais il est trop tôt pour définir exactement les œuvres qui en relèveraient, la libre discussion doit se poursuivre sur ce point, une discussion qui "*peut être publique*", à condition que ce soit "*à l'initiative seulement des organisations responsables du Parti*". Si une certaine prudence est donc observée pour ce qui est de la nature des œuvres²⁶, c'est-à-dire sur la question en réalité décisive, la définition du cadre dans lequel traiter des problèmes du réalisme socialiste français ne souffre pas, quant à elle, la moindre incertitude. La liberté de discussion n'est pas moins circonscrite que la liberté de l'art, nécessaire précaution pour que ne

²³ Nous relevons cet exemple parce qu'il fera aussi l'objet d'un très virtuose exercice dialectique d'Aragon (qui cite les propos de Casanova), et parce qu'il touche à un thème très sensible, sur lequel brodera la littérature militante.

²⁴ C'est la conclusion du texte 4, "*Un type nouveau d'intellectuel*". Chez Parreaux (article cité, p. 94), cela donne cette affirmation péremptoire, et masochiste, caractéristique de l'interprétation ouvriériste extrême des thèses de Casanova, "*que le mode de pensée des intellectuels (philosophes, biologistes, historiens, critiques, etc.) bourgeois représente une mentalité très primitive et très inférieure par rapport au mode de pensée des ouvriers*" (souligné par l'auteur).

²⁵ *Les responsabilités de l'intellectuel communiste*, op.cit., p. 24.

²⁶ Il est vrai que Daix, ainsi que Casanova le révèle publiquement, a fait porter le débat, très amicalement, sur le dernier roman d'Elsa Triolet, ce qui évidemment brouille les cartes, tant ce qu'elle écrit doit peu au réalisme socialiste, même si elle lui fait, à cette époque quelques concessions verbales. L'orateur fait aussi allusion aux tendances justes qu'il faut soutenir, incarnées par Fougeron en peinture et Daquin au cinéma.

viennent pas fausser le débat "*une politique coupable et sordide*"²⁷. Certes, s'ouvre "*un champ immense de libre initiative et de création libre*", mais seulement "*pour ceux qui auront su maîtriser ces données préalables à toute science, à tout art*" que sont les recommandations du CC...²⁸. Rien de nouveau, par conséquent, sous le soleil marxiste, depuis Engels, Lénine, Trotski et les critiques soviétiques patentés. La différence est bien que le parti français se donne alors les moyens d'intervention et de contrôle qui lui faisaient défaut, sans pouvoir hélas prétendre à la même efficacité que le grand frère. Casanova n'est pas en situation de rivaliser, il ne peut être qu'un sous-Jdanov. Même si tout son discours est imprégné des leçons et des façons du maître.

A ce moment de notre parcours, l'idée d'une politique culturelle du PCF placée sous le signe du jdanovisme apparaît de mieux en mieux fondée : outre qu'elle est elle-même incluse dans le cadre politique et idéologique tracé par Jdanov, porte-parole de Staline, elle s'observe et dans l'appropriation du réalisme socialiste et dans la pratique de l'intervention autoritaire du Parti dans le débat artistique et littéraire. Pour autant, le nom même de Jdanov est peu invoqué sur la scène publique ; dans les documents signés de Casanova, nous n'avons trouvé que deux mentions de son nom, deux mentions de circonstance, et aucune pour les textes sur la littérature : l'une dans l'article donné à la revue du Kominform, pour "*le texte capital*" sur la philosophie²⁹, l'autre dans l'hommage rendu au défunt, cet homme fauché "*dans la pleine maturité d'un esprit orné des dons les plus remarquables*"³⁰, hommage qui donne lieu à une synthèse du rapport politique de septembre 47. Nous allons maintenant tenter de faire le point sur cette question des références à Jdanov dans le domaine littéraire, en prenant appui sur l'hommage posthume que lui rend pour sa part Aragon. Son rôle continuera du même coup de s'éclairer dans cette affaire, avant que ses efforts de longue date ne se trouvent couronnés par la recommandation enfin explicite formulée par Thorez à l'adresse des écrivains pour qu'ils s'inspirent du réalisme socialiste. Le paradoxe apparent sera que sa satisfaction ne soit pas sans nuances.

²⁷ Cette mise en garde est déjà formulée dans le texte du printemps 47, "*Art, littérature et politique*", preuve supplémentaire s'il en était besoin, que le discours était prêt qui allait connaître son heure de gloire.

²⁸ C'est la péroration du rapport de la salle Wagram.

²⁹ Texte 1, "*Le PCF et les intellectuels*".

³⁰ Texte 9, "*Jdanov et le mouvement ouvrier international*".

Aragon, Jdanov et la littérature

À relire ce "*Jdanov et nous*"³¹, au titre en soi prometteur, le plus remarquable est qu'il mentionne très explicitement le discours de 1934 et se contente d'allusions, dans les deux derniers paragraphes, à l'intervention de 1946 portant sur la littérature, de même qu'à celles portant sur la musique et la philosophie, c'est-à-dire les prises de position qui ont soulevé quelque "*agitation dans les milieux intellectuels de France, ces dernières années*". Il faudra chercher à interpréter cet étrange compromis que semble établir Aragon entre l'affirmation de la pertinence, y compris pour "*nous*", des thèses et du geste critique de Jdanov, et le refus d'approuver clairement une attitude dirigiste particulièrement brutale. L'évocation du congrès fondateur de 1934 est pour lui l'occasion de reconduire ce qui constitue depuis cette date son credo (et aussi l'objet de ce qu'il a appelé son "*pari*", on l'a vu) : ce congrès "*d'un type entièrement nouveau*" a ouvert la voie aux écrivains soviétiques mais aussi à ceux des autres pays, à ceux qui cherchent une issue au pessimisme ou à leur parasitisme en liant leur destin à la lutte révolutionnaire du prolétariat. Alors que Radek avait gravement sous-estimé cette possibilité "*d'une littérature progressiste à l'étranger*", Jdanov l'avait clairement reconnue³². Celui-ci avait aussi avancé l'idée que la littérature soviétique était "*optimiste par nature, comme étant la littérature de la classe montante*" ; qu'elle était "*tendancieuse*" au sens où elle reflète la tendance "*à libérer les travailleurs, toute l'humanité du joug de l'esclavage capitaliste*". Il avait aussi repris à son compte la définition des écrivains par Staline comme étant des "*ingénieurs des âmes*", il avait associé réalisme socialiste et romantisme révolutionnaire, faisant même passer sur son auditoire "*ce très particulier frisson*" que donne "*le romantisme marxiste, le romantisme basé sur les données scientifiques du marxisme et non pas sur les rêveries utopiques*"³³. Aragon n'a donc que de bonnes raisons de se souvenir de ce discours, alors passé

³¹ Nous citerons ce texte publié dans *Les Lettres françaises* du 9 septembre 1948 (Jdanov est mort le 31 août) d'après sa reprise dans le recueil *Sur la littérature, la philosophie et la musique* publié en 1950 aux Editions de la *Nouvelle Critique*, recueil dont il forme la préface ; de même pour les textes qui le composent, c'est-à-dire :

- 1- Le discours au Premier Congrès de l'UES (1934)
- 2- L'intervention sur les revues *Zvezda* et *Léningrad* (1946)
- 3- L'intervention sur la musique (1948)
- 4- L'intervention sur *l'Histoire de la philosophie* d'Alexandrov (1947)

³² Nous avons vu qu'Aragon s'était montré très réservé envers Radek, et après coup très sévère ; ici, il reprend à son compte la condamnation dont il fut l'objet après 1934, en insinuant qu'il avait en fait de la complaisance pour des écrivains appartenant aux deux premières catégories distinguées par Jdanov (celle des pessimistes et celle des valets de la bourgeoisie, la troisième étant celle des progressistes) et "*particulièrement des fascistes allemands et polonais*" (*op.cit.*, p. 4).

³³ *Ibid.*, pp. 4-5.

quelque peu inaperçu ³⁴, dira-t-il plus tard, lui qui a en effet tenté de diffuser en France cet ensemble de propositions entendues à Moscou.

Les choses deviennent plus ambiguës avec les allusions aux interventions récentes. Aragon se dit convaincu du rôle, il faut avoir "*le courage de le dire*", que Jdanov peut encore jouer pour les intellectuels soviétiques et pour les autres, pour "*les hommes et les femmes qui pensent, et savent lire*" ; et qu'il lui suffit d'avoir rappelé sa première grande intervention, puisque "*l'actualité de ses termes, le prolongement de l'écho qu'elle pouvait avoir, sa vérification historique, tout cela apporte à ses interventions plus récentes un éclairage et une perspective*" ³⁵. On peut à bon droit voir là une approbation, fondée sur l'idée qu'il faut relire le texte de 1934 pour mieux saisir les plus récents. Et on est tenté de donner raison à Aragon, de le prendre au mot, puisque le droit d'intrusion du Parti dans les affaires littéraires, une intrusion qui dispose et use de tous les moyens de contrôle, de censure et de répression, est inscrit, selon nous, dès l'origine au programme du réalisme socialiste (à travers les statuts de l'Union des écrivains). Mais ce n'est pas là ce qu'il insinue. Il reste qu'il ne formule d'approbation explicite que du discours sur *l'Histoire de la philosophie* d'Alexandrov, "*des pages capitales*" ³⁶, avant de redire qu'à la lumière du texte de 1934 les intellectuels français pourront aller "*au-delà du scandale*" présent, qu'ils comprendront "*les thèses de Jdanov, ses vues si loin en avant plongeantes*" ; mieux, ils comprendront car (ce sont les dernières lignes de l'hommage) ils auront enfin vu

quelle main secourable leur avait été tendue pour sortir de leurs contradictions, des nuées où ils se débattaient, et devenir, à l'échelle du monde qui naît, à l'échelle des "lendemains qui chantent", les ingénieurs, mélodieux ou persuasifs, des âmes humaines, souvent comme les leurs propres, égarées...

³⁴ Jdanov était déjà la voix du Parti (il en est, à trente-huit ans, l'un des secrétaires, rappelle Aragon), c'est-à-dire la voix de Staline, lors de ce congrès fondateur ; son intervention ne fait que reprendre la *doxa* qui vient de se constituer, et qui fait le fond de tous les discours prononcés. Il achève de lui donner sa consécration officielle (après son inscription dans les statuts de l'UES), sans une once d'originalité. Mais Aragon explique que sa riche expérience de militant lui permet à la fois d'exprimer les idées qui sont la "*propriété commune du Parti*" et de parler "*personnellement*".

³⁵ *Ibid.*, p. 8.

³⁶ Aragon indique avoir lui-même ramené de Moscou cette intervention sur la philosophie et, ajoute-t-il, "*M. Jean Cassou l'avait publié dans Europe en novembre*", puis : "*On se reportera longtemps à ces pages capitales. La leçon qu'elles donnent n'est ni épuisée, ni valable pour deux jours*". Kanapa, Daix, puis leurs collaborateurs de *La Nouvelle Critique* ont entendu Aragon et fait leur profit de la leçon.

Pourquoi dans ces conditions ne pas recommander explicitement à l'attention des lecteurs les pages de l'intervention de 1946 ? Et pas davantage qu'en 1948 Aragon ne le fait en 1950, à l'occasion de leur première diffusion publique, dans une note qui aurait confirmé l'actualité de ces "*vues si loin en avant plongeantes*" ³⁷. Le moment est venu d'en rappeler maintenant la substance et le ton.

Que les écrivains incriminés aient échoué à représenter sous un jour positif l'homme et la vie soviétiques n'est pas en soi un reproche scandaleux, pas même pour un compagnon de route ou un esprit plus ou moins progressiste ; que soient longuement rappelés les principes de base du léninisme en littérature, l'héritage des grands critiques russes du siècle passé, la nécessité d'un art social, populaire, utile plutôt que distrayant, le lecteur pourra trouver la leçon ennuyeuse dans la forme, mais somme toute défendable sur le fond. En revanche, il devra aussi se montrer très compréhensif envers d'autres de ses aspects. La marque propre de ce texte, en effet, est d'abord dans la violence des attaques *ad hominem*, la grossièreté insultante des critiques, le mélange des reproches et des calomnies. Le prosateur Zostchenko ³⁸, l'auteur des *Aventures d'un singe*, donne "*une image sciemment monstrueuse des hommes soviétiques*" ; lui-même, "*avec sa morale répugnante, a réussi à s'introduire dans une grande revue de Léninegrad*", et il y déverse "*sa vilaine petite âme triviale et basse avec délices*" ³⁹. Quant à la poétesse Akhmatova, ses vers sont le reflet de "*sa petite et étroite vie personnelle*", de "*ses émotions de rien du tout*", d'un univers spirituel fait de "*transports mystiques mêlés d'érotisme*" : "*Nonne ou fornicatrice, ou plutôt nonne et fornicatrice chez qui la fornication s'allie à la prière*" ⁴⁰, telle est la femme que révèlent ses poèmes, qui ne peuvent donc qu'être exécrables. De même des récits de Zostchenko, cette "*âme basse*" ne pouvant manquer de représenter "*les hommes et lui-même comme des bêtes*".

³⁷ A comparer l'article original des *Lettres françaises* et sa reprise en préface du recueil de 1950, on découvre deux traces, peu visibles, d'un souci d'actualisation : au lieu de "*l'an dernier*" (pour le discours sur la philosophie ramené de Moscou), on a "*il y a trois ans*", ce qui situe, faussement, l'écriture de l'article en 1950, alors même que la mention de sa première publication figure en bas de page ; la seconde modification donne sens à cette altération : au lieu d'un système verbal au passé dans les dernières lignes, on a un système au présent : "*verront-ils enfin quelle main secourable [...] où ils se débattent*" – en 1950, donc. Voici qui confirme le double jeu que nous allons continuer à analyser : donner à lire tout Jdanov, dire l'actualité de sa leçon, mais en passant sur ses aspects les plus rudes.

³⁸ Michel Aucouturier lui redonne le titre qui lui est reconnu de "*génial humoriste*" dans son précieux petit ouvrage *Le réalisme socialiste*, PUF, coll. "Que sais-je ?", 1998, p. 85.

³⁹ *Op.cit.*, pp. 19-20. Nous suivons la traduction du document dans laquelle les textes de Jdanov ont été diffusés en France ; M. Aucouturier la corrige dans les extraits qu'il en cite.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 24. Cette "*grande poétesse*" (Aucouturier) a elle aussi retrouvé son vrai visage, en Russie et en France (à travers les traductions nombreuses de ses œuvres).

hideuses et lubriques, sans pudeur ni conscience" ⁴¹. On comprend que même sans être très exigeant sur les procédés de la critique littéraire, le lecteur de bonne volonté puisse être découragé par ceux du responsable du Parti à Leningrad.

Mais ce n'est pas tout : de même qu'il en infère de l'œuvre à la personne, et de la personne à l'œuvre, pour mieux discréditer l'une et l'autre, le rappel de leur ancienne appartenance à des groupes littéraires détestés permet de les discréditer plus sûrement. Zostchenko fut un membre des Frères Sérapion, et *"il demeure l'apologiste de l'absence d'idées et de la trivialité, un voyou littéraire sans principes et sans conscience"*. Akhmatova appartient au groupe des Akméistes, des *"apologistes de l'abattement, du pessimisme, de la croyance en l'au-delà"*, un courant individualiste, indifférent au peuple et à ses besoins, favorable à l'art pour l'art, un *"marais littéraire réactionnaire et vide d'idées"* ; sa poésie est donc l'expression d'un monde dépassé, balayé par la révolution, *"elle est absolument étrangère à la réalité soviétique contemporaine"*. Mais les œuvres de l'un et l'autre ne sont pas seulement inutiles : à l'image de ces groupes venus de la vieille société, dont il a fallu se débarrasser, elles sont dangereuses : *"elles ne peuvent que semer l'accablement, le découragement, le pessimisme, le désir de fuir les questions de la vie sociale"*. Elles n'ont donc pas à être tolérées, et les revues qui les ont publiées ont commis de graves fautes. La signification de cette intervention d'un haut responsable politique est aussi, et surtout, dans le procès intenté à deux revues coupables d'un manque de vigilance tout aussi intolérable ; elle est dans le réquisitoire destiné à justifier la décision d'interdiction déjà prise à leur encontre par le Comité central ⁴². Et Jdanov répond à ceux qui *"trouvent étrange que le CC ait pris des mesures aussi sévères dans une question de littérature"*, qu'il est beaucoup plus grave de manquer à *"l'éducation des âmes"* que d'échouer dans une tâche industrielle. Etre un *"ingénieur des âmes"*, cela veut dire endosser *"une énorme responsabilité"* éducative, qui implique de ne pas *"tolérer de malfaçons dans le travail littéraire"* ⁴³.

Voici qui nous ramène à Aragon et à sa subtile suggestion selon laquelle les futurs ingénieurs des âmes françaises pourront se faire *"mélodieux ou persuasifs"* (ce qui semble offrir aux écrivains une alternative rassurante face à l'impératif éducatif de la

⁴¹ *Ibid.*, p. 20.

⁴² La résolution du CC est du 14 août 46, Jdanov la commente *"devant plusieurs assemblées réunies à Leningrad entre le 15 et le 21 août, dont celle des "activistes du Parti" et celle de la branche locale de l'Union des écrivains. Le "rapport de Jdanov", publié sous forme de brochure, sera diffusé à des millions d'exemplaires à travers tout le pays"* (Aucouturier, *op.cit.*, p. 84).

⁴³ *Ibid.*, pp. 34-35.

littérature nouvelle). Si pour sa part il aime le bel canto et associe son goût du chant poétique à la défense du réalisme, il ne devrait pas être sourd au son que rend la musique de Jdanov. Le glorieux défenseur de Leningrad ⁴⁴ préfère aux séductions de la mélodie la rigueur des marches militaires (*Front Rouge* en imitait les cadences). Notre hypothèse est qu'il le sait fort bien, et qu'il rejoue le jeu ambigu qui consiste à donner un visage acceptable à ceux qui, sur le fond, "ont raison" ; aux réalités qui sont en droit, et globalement, du côté du Bien. Ce jeu-là commande de garder le silence sur ce qui risque de passer pour inacceptable. Aragon ne dit rien du contenu du rapport de 1946, ni *a fortiori* de ses fonctions réelles. La deuxième partie de ce texte reformule, au nom du Comité central, l'ensemble des devoirs impliqués par les notions de "*littérature de parti*" et de "*critique bolchevique de principe*", et réserve pour la conclusion une éloquente confrontation entre "*littérature bourgeoise et littérature soviétique*". Le plus frappant, et le plus gênant pour l'argumentation d'Aragon, est qu'elle ne comporte nulle adresse aux écrivains étrangers, révolutionnaires ou progressistes, et qu'il n'y est aucunement question d'une possible adaptation du réalisme socialiste. Il s'agit, bien entendu d'un document qui concerne les affaires intérieures de l'Union soviétique, mais cela pose d'autant plus le problème de savoir quel intérêt il y a à le traduire et à le diffuser ⁴⁵. Il n'y a plus cette fois, pour Jdanov, trois catégories d'écrivains bourgeois, mais une seule, et dont la faillite est totale :

Si belle que soit la forme extérieure dont s'enveloppent les œuvres des écrivains bourgeois à la mode en Europe occidentale ou en Amérique, aussi bien que celle des metteurs en scène ou des dramaturges, ils ne pourront sauver ou relever leur culture bourgeoise, puisque la base morale en est pourrie ou pestilentielle, puisqu'elle est au service de la propriété privée capitaliste, au service d'intérêts égoïstes et cupides. Toute la foule des écrivains, des metteurs en scène bourgeois, cherche à détourner l'attention des couches progressistes de la société des questions brûlantes de la lutte politique et sociale, et à la diriger vers une littérature et un art plats, sans idées, remplis de gangsters, de girls des Variétés,

⁴⁴ C'est aussi à ce titre qu'Aragon rend hommage à Jdanov, qui commandait à Leningrad, où se jouait aussi "*le sort de notre patrie française*" ; il y a succédé à Kirov, assassiné au moment du congrès de 34. Aragon parle à nouveau de ce crime comme de ce qui "*a forcé un pays immense à se mettre en état de défense dès la fin de 1934*", d'où, entre autres mesures de défense, "*le procès du centre terroriste trotskyste-zinovieviste*" en août 1936.

⁴⁵ Représentant officiel du Parti en 1934, son rôle était aussi de saluer les écrivains étrangers invités au Congrès. Remarquons toutefois qu'il ne s'était adressé qu'à "*la phalange des écrivains révolutionnaires*", "*la dizaine de camarades étrangers*" censés constituer "*le noyau et le germe de la puissante armée des écrivains prolétariens que créera la révolution prolétarienne mondiale au-delà de nos frontières*" (*op.cit.*, pp. 13-14).

*de l'apologie de l'adultère et des exploits de toutes espèces d'aventuriers et d'aigrefins*⁴⁶.

Il faut comprendre cette dernière partie du réquisitoire de Jdanov comme étant le pendant de la théorie stalinienne de la supériorité définitive du socialisme soviétique (qui est au passage rappelée en quelques mots) : en tant qu'elle est le reflet d'un "*régime supérieur à n'importe quel régime démocratique bourgeois*", la littérature soviétique a acquis "*le droit d'enseigner une nouvelle morale pour toute l'humanité*", elle devient "*la littérature la plus avancée du monde et laissant loin derrière elle les meilleures œuvres des temps passés*". Mais cette supériorité d'ensemble est contestée et calomniée par "*les impérialistes de tout poil*" et "*leurs valets idéologiques*", si bien qu'il faut "*rendre coup pour coup*" et "*attaquer courageusement*" la culture bourgeoise "*en état de marasme et de décomposition*". Tout ce qui en URSS pourrait traduire la survivance ou le retour de cette culture étrangère, moribonde mais pernicieuse, doit être réprimé. C'est pourquoi ce rapport et la résolution du CC marquent, au-delà de l'affaire des revues de Leningrad, "*le début d'une reprise en main qui s'étend rapidement aux autres domaines de la création artistique*"⁴⁷. Après la relative détente, pour le monde des lettres et de la culture, de la période de la guerre⁴⁸, la vigilance idéologique redevient impitoyable et générale, dans un cadre qui renforce de beaucoup la composante nationale russe et le discours antagonique, la théorie de l'affrontement inéluctable entre les deux blocs, avant même le virage stratégique pris fin 47. Jdanov est bien le porte-parole et le maître d'œuvre de la politique stalinienne de guerre froide⁴⁹. Il est apprécié comme tel en France, mais non sans susciter, pour ce qui est des questions littéraires, une réserve qui ne s'avoue pas comme telle. Donner en préface de la publication de ses interventions le texte d'hommage signé d'Aragon, c'est jouer un double jeu dont on peut se demander

⁴⁶ *Op.cit.*, p. 41.

⁴⁷ Aucouturier, *op.cit.*, p. 88. Le théâtre est frappé dès le 26 août (ce qui explique que Jdanov associe écrivains et metteurs en scène), le cinéma le 4 septembre (à travers Poudovkine, Eisenstein, Kozintsev, Trauberg), et un peu plus tard, le 10 février 48, la musique (la résolution sur l'opéra de Mouradeli *La grande amitié* met aussi en cause Chostakovitch et Prokofiev, pour leurs "*tendances formalistes et anti-populaires*"). C'est cette résolution qui constitue l'intervention sur la musique du recueil Jdanov.

⁴⁸ Aucouturier rappelle le mot de Pasternak (dans *Le Docteur Jivago*) selon lequel la guerre "*a apporté un soulagement parce qu'elle limitait le pouvoir magique de la lettre morte*" (*op.cit.*, p. 83).

⁴⁹ Aucouturier souligne que les interventions du CC accentuent "*la coloration nationale de l'esthétique du réalisme socialiste*", et qu'elles participent d'un discours de plus en plus violent envers l'étranger, la dénonciation de la "*flagornerie devant l'Occident*" et du "*cosmopolitisme*" prenant des accents nationalistes toujours plus marqués, accents "*souvent teintés d'antisémitisme implicite*" ; dès 1947-48 la répression dans le monde du théâtre, conduite par Fadeïev, touche des critiques qui sont tous juifs (l'affaire du "complot des Blouses blanches" confirmera sans plus d'ambiguïté cette dérive antisémite). Aucouturier estime que "*la lutte contre le "cosmopolitisme" est désormais l'un des principes constitutifs du réalisme socialiste*" (*op.cit.*, pp. 89-90).

quels étaient en 1950 les lecteurs capables de le déchiffrer, ou portés à le faire⁵⁰. Il reste que l'opération permet d'éviter de cautionner ouvertement une pratique d'ingérence qui peut, certes, enthousiasmer les uns, mais aussi rebuter les autres, ou dissuader les uns et les autres d'en réclamer l'application au sein du Parti.

Nous avons vu qu'à la faveur de la polémique sur l'esthétique communiste, Aragon avait été secondé par Jean Marcenac et Elsa Triolet, qui disaient approuver la récente intervention de Jdanov de 1946, tandis qu'une brève note des *Lettres françaises* (18 oct. 46) justifiait la condamnation de Zostchenko. Il n'est pas certain que chacun ait pris alors la mesure de ce qu'elle signifiait pour l'intéressé, et de ses implications plus générales⁵¹. Mais Pierre Daix confirme que, dans cette période de désenchantement qu'est l'immédiat après-guerre pour le couple Aragon, ils ont tous deux joué, pour en sortir, la carte de l'approbation. Il dit d'Elsa que "*c'était sa grande période soviétique*" et que "*coller au réalisme socialiste, si éloigné de sa propre littérature, a été pour elle, en ce temps où l'URSS était auréolé de sa victoire, le moyen de se remettre en selle, et plus encore de sortir Aragon du désert où tout le monde l'exilait*"⁵². Ce que nous avons vu s'esquisser chez Aragon, en effet, est une démarche de relégitimation, au sein du Parti, qui passe par la proposition sur l'esthétique (le réalisme est l'esthétique du Parti communiste)⁵³, et puis surtout par la conquête d'une influence grandissante : à travers ses liens avec Thorez, avec Casanova, avec ses cadets ; à travers journaux et périodiques (*Ce Soir*, *Les Lettres françaises*, *Europe*), les maisons d'édition fusionnées, sous sa direction, au sein des Editeurs français réunis, les encouragements prodigués aux jeunes écrivains communistes (Daix et Stil, en particulier) ; à travers, enfin, cette attitude où se joue sa fidélité politique qui consiste à toujours en remettre, à foncer tête baissée⁵⁴, et qui se traduit, par exemple, par sa contribution à la défense du

⁵⁰ Rappelons que dans sa thèse sur "*Aragon journaliste*", Yves Lavoine avait tenté de décrypter ces jeux parfois très obscurs. Nous recroisons une partie de ses conclusions.

⁵¹ Les deux auteurs incriminés "*seront exclus de l'Union des écrivains et réduits à une existence de parias [...] la revue Leningrad disparaît, tandis que L'Etoile [Zvezda] voit son comité de rédaction coiffé par un fonctionnaire dévoué du Parti*" ; Aucouturier explique qu'après la guerre "*la reconstitution d'un milieu intellectuel, artistique et littéraire autonome est particulièrement à redouter à Leningrad, où survivent les vestiges d'un brillant passé*", ce qui fait de ces revues des cibles toutes trouvées (*op.cit.*, pp. 84-85).

⁵² Daix, *Tout mon temps*, *op.cit.*, p. 259.

⁵³ Annie Kriegel voit là une démarche concertée, au retour du voyage en URSS de l'été 1946 : "*Aragon ne se conduisait pas à l'aveugle et savait, d'une science puisée à la source, que la querelle du réalisme, bien qu'exactement contemporaine de l'interview de Thorez au Times [sur la voix française pacifique du passage au socialisme], procédait d'une inspiration opposée à celle qui animait encore la profession de foi thorézienne. A Paris comme à Moscou, le tournant idéologique précédait le tournant politique*" (*Ce que j'ai cru comprendre*, *op.cit.*, p. 368).

⁵⁴ Daix le dit de ses rapports avec l'URSS, ce n'est jamais Elsa qui le pousse ou le compromet, "*c'est lui qui fonce tête baissée, avec le jusqu'au-boutisme des naïfs sûrs de ne pas l'être*" (*ibid.*, p. 261).

lyssenkisme. Différemment, elle transparaît aussi dans son engagement réitéré en faveur du réalisme socialiste, dans sa propre tentative d'en donner, avec le roman des *Communistes*, une illustration convaincante. Mais, comme avec son "*Jdanov et nous*", il sait aussi adopter des stratégies complexes, il sait brouiller les cartes au besoin, et ne pas être tout à fait là où on l'attend.

Nous avons commencé d'entrevoir qu'Aragon a fini par se faire entendre de son propre parti dans son combat pour faire reconnaître le réalisme socialiste, pour faire admettre qu'une adaptation aux conditions de la société et de la culture françaises en était possible. Son introduction dans la politique culturelle du PCF s'est faite avec prudence, le mot lui-même circule dans l'appareil, parmi les intellectuels élevés aux postes de responsabilité, et ce qu'il désigne nourrit les textes de référence fournis par Laurent Casanova. Mais alors qu'il n'était pas nommément revendiqué au Congrès de Strasbourg, il l'est cette fois explicitement au XII^e Congrès (Gennevilliers, 2-6 avril 1950) par le secrétaire général lui-même, et dans un langage fort proche de celui d'Aragon :

*Nous avons demandé à nos écrivains, à nos philosophes, à nos peintres, à nos artistes, de se battre sur les positions idéologique et politiques de la classe ouvrière. Aux œuvres décadentes des esthéticiens bourgeois, partisans de l'art pour l'art, au pessimisme sans issue et à l'obscurantisme rétrograde des "philosophes" existentialistes, au formalisme des peintres pour qui l'art pour l'art commence là où le tableau n'a pas de contenu, nous avons opposé un art qui s'inspirerait du réalisme socialiste et serait compris de la classe ouvrière, un art qui aiderait la classe ouvrière dans sa lutte libératrice*⁵⁵.

Remarquons que la reconnaissance du mot d'ordre est rétrospective, elle reconduit une orientation présentée comme ayant déjà été adressée aux écrivains et aux artistes, ce qui est une façon de cautionner la démarche de ceux qui ont pu s'en réclamer, ou peut-être qui ont simplement cherché à accorder leur art et leurs convictions (ce qui était en substance l'attente déjà formulée au Congrès de Paris en 1945). L'expression "*un art qui s'inspirerait du réalisme socialiste*" suggère qu'il ne s'agit pas d'imiter les Soviétiques, mais bien de rechercher une modalité appropriée au contexte national. Thorez reprend aussi l'argumentation classique sur la vraie liberté artistique, en stigmatisant l'art "*sans*

⁵⁵ Thorez, "*La lutte pour l'indépendance nationale et pour la paix*", rapport au XII^e Congrès, Editions du PCF, p. 54 (cité par Berthet, *op.cit.*, p. 116).

contenu", ou "*sans sujet*", ou "*sans idées*", comme Aragon l'a fait constamment, selon un motif fondamental dans la critique marxiste, et avant elle chez les grands critiques russes du XIXe siècle ⁵⁶. Le danger du primat accordé à ce critère est "*la réduction de l'art à son contenu idéologique explicite*" ⁵⁷ ; il faut donc redire l'importance de "*la forme*", en des termes qui là aussi ont été repris à satiété par Aragon :

Ce sont les capitalistes qui embrigadent les écrivains, leur donnent des consignes, leur imposent des tâches. Ce sont eux qui confinent les artistes dans un art sans contenu et sans sujet. Quant à nous, nous demandons seulement aux hommes de la pensée, aux hommes de l'art de renouer avec les grandes traditions qui ont triomphé aux époques d'épanouissement littéraire et artistique. Les grands maîtres sont grands par le contenu de leurs œuvres. A ce contenu, ils ont toujours trouvé la forme qui convenait ⁵⁸.

On sait que ce propos esthétique rudimentaire a au moins l'avantage d'être très vague, mais s'il est peu fait pour éclairer la lanterne des intéressés, il a aussi l'inconvénient de décourager *a priori* les innovations, d'autant que l'art d'avant-garde (celui de l'avant-garde politique) doit être "*compris de la classe ouvrière*", Thorez vient de le rappeler. La solution est donc du côté de l'héritage des "*époques d'épanouissement*", celui de la grande tradition du réalisme selon Aragon, ou en termes plus généraux, dit encore Thorez :

Un tel art n'enrichit pas seulement le peuple. En proposant à l'écrivain et à l'artiste de grands sujets, il les élève, il les replace dans la tradition française, il élargit leur horizon, il fraie la voie à un nouveau classicisme ⁵⁹.

Tout ceci confirme amplement à nos yeux que la théorie d'un réalisme socialiste français est déjà prête au moment où le PCF s'en réclame officiellement, qu'elle doit tout à Aragon, et que celui-ci, à la faveur des circonstances historiques nouvelles, a enfin vu son prosélytisme récompensé. Sur le fond, le discours théorique ne peut donc guère connaître d'enrichissement, et la chose remarquable est qu'Aragon lui-même, qui avait multiplié les interventions dans les années trente, ne livre rien d'équivalent dans

⁵⁶ Aucouturier en fait le rappel à propos des interventions de Jdanov, qui mettent au premier plan le critère de "*la charge d'idées*" (*idejnost*).

⁵⁷ C'est ce que consacre la démarche répressive de Jdanov, Aucouturier, *op.cit.*, p. 87.

⁵⁸ Thorez, in Berthet, *op.cit.*, p. 116.

⁵⁹ Thorez, *ibid.*, p. 125.

toute cette période ; remarquable également que ce soit au moment du reflux du jdanovisme, à partir de 1953-54, qu'il use à nouveau beaucoup du terme même de réalisme socialiste (pour redire ce que, quant à lui, il y met et n'a cessé d'y mettre), alors que dans les premières années de la guerre froide, son souci est surtout de relire des écrivains du passé, Hugo et Stendhal en tout premier lieu, à *"la lumière"* desquels il confère un visage non dogmatique à sa conception de la tradition réaliste⁶⁰. Pour ce qui est du discours doctrinal lui-même, sa contribution consiste à donner à *La Nouvelle Critique* son texte majeur, celui de 1937 intitulé *"Réalisme socialiste et réalisme français"*, ce qui est bien une façon de signifier qu'il suffit d'en reprendre les thèses, de répondre aux invitations qu'il lançait alors à son auditoire. La chose nouvelle est que cet auditoire n'est plus le même : en 1937, Aragon s'adressait à l'ensemble des écrivains et des artistes, sur la base très large de la défense de la culture et du refus de l'obscurantisme fasciste⁶¹, tandis qu'en 1949 ce texte est proposé au lectorat restreint et captif de *"la revue du marxisme militant"*⁶². Mais c'est un public plus disposé à l'entendre que celui des écrivains "bourgeois", même plus ou moins "progressistes".

Le choix même de ce texte conforte l'idée, réaffirmée dans l'hommage à Staline, admise par Thorez, que l'on peut, ou même que l'on doit, "s'inspirer" de la doctrine (ou de "la méthode") soviétique. Aragon le fait d'ailleurs précéder d'un avant-propos où il défend l'idée que ce texte s'inscrit dans *"la continuité de la politique nationale du Parti communiste"*, mais aussi dans l'esprit des *"affirmations récentes qu'on a pu lire dans la presse soviétique"*. Et il n'y a pas là de contradiction puisque *"la hauteur même à laquelle est placée en URSS le problème de la culture explique comment il est possible que les solutions théoriques qui y sont données à ce problème embrassent en même temps, les différences nationales respectées, les réalités soviétiques et la réalité française"*. L'argumentation relève typiquement de la rhétorique du compromis si fréquente chez lui, et qui commandait son hommage à Jdanov ; remarquons simplement que l'ancien argument de l'universalité de principe de la doctrine culturelle soviétique est ici renforcé par celui de *"la hauteur"* à laquelle celle-ci a été portée. Il reste que, dans sa conférence de 1937, il proclamait qu'*"on n'atteint au réalisme socialiste que par*

⁶⁰ Nous reviendrons dans le chapitre suivant, sous l'angle plus général du discours de la critique communiste, sur les textes réunis dans *La lumière de Stendhal* et sur d'autres documents qui intéressent la question du réalisme.

⁶¹ Rappelons qu'il s'agit du texte d'une conférence prononcée à la Comédie des Champs-élysées, pour l'Exposition internationale, le 5 octobre 1937, et que ce texte a ensuite été proposé aux lecteurs de la revue *Europe* (n° de mars 1938). Nous en avons fait une analyse détaillée au début de notre chapitre 1.4.2. (Le discours d'Aragon sur le réalisme socialiste français)

⁶² Dans le numéro 6 (mai 1949).

la voie nationale", que "l'imitation des livres soviétiques n'est aucunement la voie du réalisme en France". C'est là également que s'exprime sa conviction fondamentale que "l'histoire de l'art tout entière", littérature comprise, est "l'histoire du réalisme qui veut prendre corps, qui est le sens de cette histoire". Mais le changement de contexte et de public pourrait bien affecter la signification de ces propos. Avant d'en juger à travers l'examen des rares gloses théoriques sur le sujet et des articles d'Aragon lui-même, il faut poser le problème sur le plan de la politique voulue et pratiquée par la direction du Parti, au-delà du Congrès de Gennevilliers et des déclarations de Thorez.

* *Aragon, Lecoœur, et l'ouvriérisme*

On y a fait allusion, la question posée ici est surtout celle de la période de près de deux ans et demi où, durant la convalescence de Thorez, l'intérim est assuré par le prudent Duclos et Lecoœur le téméraire. Un indice important de la réorientation imprimée par ce dernier est sa décision de dissoudre, le 15 janvier 1951, la Commission des intellectuels, au prétexte qu'elle fait double emploi avec la Commission idéologique, les intellectuels étant des communistes comme les autres, avec les mêmes tâches et les mêmes devoirs. Cette décision est contemporaine de la campagne soigneusement orchestrée par Lecoœur pour faire de Fougeron une sorte de peintre officiel du Parti ; elle se situe entre l'article dithyrambique sur l'exposition *Au pays des mines* qu'il donne à *L'Humanité* ⁶³, où elle avait été longuement annoncée, et la séance de "discussion", c'est-à-dire de célébration, organisée dans la salle de la Grange-aux-Belles. D'après le témoignage de Pierre Daix, l'ensemble de l'opération est clairement dirigé contre l'équipe réunie autour de Casanova et d'Aragon, et donc contre la politique plus complexe, plus ouverte, que Thorez s'était efforcé de préserver ⁶⁴. Quand Lecoœur écrit : "A-t-on peint des choses semblables avec un tel courage ? Jamais !", il prend position contre Picasso et l'art moderne : "C'était reléguer Guernica au profit d'une peinture d'un expressionnisme aussi criard que simplificateur", il rompt avec "la diplomatie

⁶³ Le 12 janvier, jour du vernissage à la galerie Bernheim, où se presse et s'extasie "toute la bonne société du Parti" (Daix), peu regardante. Ce texte de Lecoœur est celui de la préface à la brochure qui reproduit, sous le même titre, les toiles exposées. Il est accompagné d'un texte signé d'André Stil.

⁶⁴ Le témoignage de Daix est très précieux dans la mesure où depuis la maladie de Thorez il participe aux réunions du lundi du Secrétariat : c'est là (et non au CC, ni même au BP) que se prennent toutes les décisions importantes, et c'est là qu'il assiste au déroulement de toute cette affaire, de même qu'à ce qui ressemble fort à une prise de pouvoir de Lecoœur. Il y assiste, comme Stil (en tant que rédacteur en chef de *L'Humanité*), en auditeur muet, c'est-à-dire sans droit à la parole, mais il partage ainsi le privilège d'une information dont très peu de membres du Parti bénéficient (Kanapa est du nombre, Aragon aussi à travers Daix et Casanova, malgré l'obligation du secret). Le récit le plus détaillé figure dans *J'ai cru au matin*, une version plus dense, mais enrichie sur quelques points, en est donnée dans *Tout mon temps*.

protectrice" pratiquée "*avec précaution*" par Thorez à l'égard des personnalités prestigieuses ⁶⁵. Plus encore, il impose une conception restrictive du réalisme socialiste, et en usant de méthodes fort proches de celles de Jdanov ⁶⁶. Casanova, Aragon et Elsa, comme Daix lui-même, en sont atterrés, qui voient remises en cause les "*zones d'autonomie*" ménagées jusque là pour les écrivains ou les peintres ⁶⁷. Et quand bien même Picasso peint ses *Massacres en Corée* (le 18 février), Lecoœur lance pour le discréditer la formule selon laquelle "*il se bat à son créneau de partisan de la paix, tandis que Fougeron se bat à son créneau de communiste*" ⁶⁸. Daix conclut son témoignage sur ces mots : "*Heureusement, Lecoœur et les siens ne disposaient pas, comme en URSS, du bras séculier*" ⁶⁹.

A bien des égards, c'est notre commentaire personnel, la machine s'emballa, qui a été fabriquée par ceux au contrôle desquels elle échappe. Pas plus que "*les voyageurs de l'impériale*", ils ne "*connaissent le mécanisme du monstre*", comme eux "*emportés sans rien savoir*", "*inconscients du mouvement qui l'anime*" ⁷⁰. Les intellectuels plus que tout désireux de rejoindre "*les positions de la classe ouvrière*", règle à laquelle Thorez et Casanova les ont récemment rappelés, découvrent que le parti ouvrier peut céder à "*l'ouvriérisme*". Aragon, qui a magistralement lancé Fougeron trois ans plus tôt grâce à son article plus qu'élogieux sur ses dessins ⁷¹, devra admettre que son plaidoyer en faveur d'un retour à l'art figuratif pouvait valoir, pour un peintre communiste, comme un encouragement à représenter de façon de plus en plus réaliste les protagonistes de la

⁶⁵ *Tout mon temps*, op.cit., p. 312. Dans son autre livre, il rapporte ces propos de Thorez (tenus en 1950) : "*Même si Picasso fait des toiles qui n'ont pas de rapport avec notre politique, le fait qu'il les peigne en se trouvant à l'aise dans notre Parti compte beaucoup pour notre rayonnement intellectuel*" (pp. 255-256).

⁶⁶ "*Lecoœur nous traitait à la façon dont, en Union soviétique, on mettait au pas les intellectuels. Il croyait sûrement bien faire, introduire un esprit prolétarien*" (*J'ai cru au matin*, op.cit., p. 283).

⁶⁷ Daix rapporte les propos d'Elsa quand Aragon a tenté de défendre la politique de Thorez en téléphonant à Lecoœur (en réaction au texte sur l'exposition Fougeron) et que celui-ci ne l'a pas laissé finir : "*Il a gueulé dans l'appareil comme un boucher auquel on dit que sa viande n'était pas fraîche...D'où le Parti a-t-il sorti un aussi grossier personnage, Pierre ?*" (*J'ai cru au matin*, op.cit., p. 275).

⁶⁸ *Tout mon temps*, op.cit., p. 313. Picasso venait de recevoir le Prix international de la Paix et déjà *L'Humanité* en avait fait peu de cas ; l'article qu'y signe Moussinac (le 1^{er} décembre) lui vaut d'être traité plus bas que terre (*J'ai cru au matin*, op.cit., p. 283). Sur la différence de traitement dans la presse communiste entre Picasso et Fougeron, le livre de Berthet apporte des indications précises, qui confirment la très faible place accordée au premier (op.cit., pp. 42-46).

⁶⁹ *J'ai cru au matin*, op.cit., p. 283.

⁷⁰ Aragon, *Les Voyageurs de l'impériale*, Folio (1972), pp. 621-622.

⁷¹ Nous y avons fait allusion dans notre chapitre 2.3.3. Le peintre pouvait-il être insensible à cette solennelle, et quelque peu écrasante, révélation : "*André Fougeron, dans chacun de vos dessins se joue aussi le destin de l'art figuratif, et riez si je vous dis sérieusement que se joue aussi le destin du monde*" ? (in *Ecrits sur l'art moderne*, op.cit., p. 72).

lutte des classes. Et il en viendra à dénoncer, au nom du réalisme même, la peinture "*hâtive, grossière, méprisante*" du chef de file du nouveau réalisme ⁷². Il lui a fallu auparavant affronter les malentendus ou les désaveux venus du public ouvrier, lors de la publication des *Communistes* ou lors de l'affaire du Portrait (où Picasso figure une nouvelle fois l'anti-Fougeron), affaire sur laquelle nous allons revenir pour sa valeur de symptôme ⁷³. Quant aux intellectuels-de-parti, ils devront parfois mesurer ce qu'il en coûte de se prendre à leur propre mythe de la classe ouvrière et de consentir à ce que par-devers eux ils désapprouvent ⁷⁴. Le temps du réveil venu, il arrivera qu'ils s'en avisent : leurs écrits les engagent, leurs convictions proclamées sont entendues, leurs muettes réticences ne le sont pas. La tendance considérée, non sans raison, comme sectaire et ouvriériste incarnée par Lecoœur, prend sa source dans un terrain préparé par l'ensemble des acteurs.

La ligne politique de Thorez, en matière culturelle, nous semble elle-même autoriser cette tendance : il faut distinguer entre, d'une part, ce qui relève en effet, comme le dit Daix, de "*la diplomatie protectrice*", qui combine le calcul du profit de distinction dont le Parti peut bénéficier et une bienveillance qui n'est garantie que par sa seule personne, et d'autre part, le discours cautionné par la direction, relayé par les membres de l'appareil, transmis dans tous les échelons, diffusé et commenté inlassablement. Quand Thorez confie en privé à Daix : "*Il ne faut pas se laisser enfermer dans la conception d'un art officiel du Parti avec Fougeron en peinture, avec Stil et toi en littérature*" ⁷⁵, il ne maîtrise pas lui-même, dans le même temps, les effets produits par la propagande qui fait du peuple guidé par la classe ouvrière le dépositaire de toutes les valeurs. L'on peut même penser qu'il encourage sciemment la naissance d'une littérature et d'un art militants, conformes à l'essence d'un parti ouvrier, à côté de pratiques plus libres, plus autonomes, et moins soucieuses de politique. Quand il revient

⁷² Dans le long article "*Toutes les couleurs de l'automne*" consacré au salon de 1953 (*Les Lettres françaises*, 12 novembre 53), que nous citons d'après sa reproduction dans *Ecrits sur l'art moderne*, op.cit., pp. 131-134. Il y fait l'historique de son appréciation du travail de Fougeron depuis son article de 1947. Sa critique porte essentiellement sur la toile "*Civilisation Atlantique*", sorte de montage très démonstratif des stéréotypes anti-américains que les communistes n'ont cessé de cultiver, à propos de ce qu'Aragon lui-même nomme "*cette civilisation de baignoires et de frigidaire*" (*Les Lettres françaises* du 28 juin 1951).

⁷³ Nous évoquerons le problème de la réception des *Communistes* lors de l'étude du roman.

⁷⁴ D. Desanti fait précisément le récit de sa participation à la soirée de la Grange-aux-Belles, "*l'aventure la plus ridicule de ma vie militante*", dit-elle, mais "*exemplaire de l'esprit stalinien*" : ayant fait visiter le matin même l'exposition à des métallos, ravis de voir leurs combats représentés, elle s'est sentie tenue de dire à la tribune, toute intellectuelle bourgeoise qu'elle était, quelle révélation avait été la sienne à la vue des toiles exposées (*Les Staliniens*, op.cit., pp. 347-350).

⁷⁵ *J'ai cru au matin*, op.cit., p. 256.

en France et met un terme à la déviation ouvriériste, Aragon ou Daix respirent, mais le cours des choses ne change pas radicalement, et d'autant moins, on l'a vu, qu'il va faire prévaloir la fidélité aux principes et à l'héritage stalinien, plutôt que de saisir la chance historique d'une véritable ouverture. Le chemin est étroit entre les exigences de "l'art de parti" et l'exercice de la liberté artistique ; entre l'interprétation ouvriériste du réalisme socialiste et la conception accueillante dont Aragon veut croire qu'elle est praticable.

L'affaire du Portrait de Staline est un symptôme très révélateur des contradictions qui sont inhérentes au jdanovisme culturel, et à la prétention même de donner du combat politique une traduction lisible et efficace dans le domaine de l'art et de la littérature. Le numéro spécial des *Les Lettres françaises* en hommage au défunt Staline est par lui-même irréprochable. Daix titre "*Il nous a appris à grandir*" et Courtade "*Il nous a laissé la carte du monde futur*"⁷⁶. Sous le titre "*Staline et la France*", Aragon explique, après avoir évoqué les martyrs de la Résistance et Stalingrad, pourquoi "*la France doit à Staline son existence de nation*" ; l'une des raisons (le raisonnement est très dialectique) tient à la Constitution de 1936 dans laquelle Staline garantissait, entre autres choses, "*la liberté de la parole, de la presse, des réunions et meetings*", "*l'inviolabilité de la personne*", "*le droit d'asile aux étrangers persécutés*", ce qui mérite bien un "*Merci à Staline*" cinq fois répété⁷⁷. En revanche, le dessin crayonné par Picasso, sur la demande d'Aragon est si peu conforme à la représentation des fidèles que la réprobation qu'il suscite tourne bientôt à la lapidation des coupables⁷⁸. La protestation est d'abord spontanée, et trahit l'indignation devant le sacrilège perpétré ; elle trahit aussi une manière de voir, une attitude face à la représentation artistique, qui n'est pas celle des amateurs éclairés ou des connaisseurs. A la faveur de son exploitation politique par le Secrétariat, sous la conduite de Lecoœur, le fossé apparaît dans toute son ampleur ; Fougeron lui-même dit sa tristesse de voir un grand artiste "*incapable de faire*

⁷⁶ Ce numéro du 12 mars est surmonté du titre en gros caractères "*Ce que nous devons à Staline*" ; Daix y mentionne sous l'intertitre "*Les écrivains à leur vraie place*" le Congrès de 1934, le seul discours de Jdanov et la redéfinition des écrivains en "*ingénieurs des âmes*", grâce à quoi "*la partie était gagnée*".

⁷⁷ A cette date Aragon ignore peu de choses de la terreur qui a régné sous Staline, et les condamnés de Prague viennent d'être pendus ; deux mois plus tôt Elsa et lui sont revenus atterrés de leur voyage en URSS, et plus que tout scandalisés par la campagne dirigée contre "*les cosmopolites*", ces étrangers que demeurent les Juifs sous le régime de "*la constitution la plus démocratique du monde*". Il faut donc apprécier pour ce qu'il implique de silences vertueux l'éternel pari sur l'avenir qu'est chez Aragon, et bien d'autres, la foi communiste.

⁷⁸ Daix, qui conçoit le numéro des *Lettres françaises*, fait un récit détaillé de l'affaire dans son *Aragon* (pp.456-462) ; il y revient à la lumière de recherches nouvelles dans *Tout mon temps* (pp. 332-355). Picasso a fait son dessin d'après une photo d'un Staline très jeune, rien à voir avec "*l'image du grand-père chenu et rassurant qui tient dans ses bras une petite fille durant les défilés sur la place Rouge*" (*Tout mon temps*, p. 332).

un bon mais simple dessin du visage de l'homme le plus aimé des prolétaires du monde entier", et qu'il eût mieux valu *"simplement reproduire une photo, ou l'œuvre probe d'un artiste soviétique"* ⁷⁹. Dans *Les Lettres françaises*, Aragon et Daix, qui ont dû insérer dans le numéro du 26 mars la condamnation du Secrétariat et son appel à la *"critique positive"*, sont obligés de publier un choix de lettres de lecteurs préparé par Billoux : *"Ce fut la ruée des spécialistes de la délation, de la flatterie politique, de la rancune. Ce qui se déversa d'ignoble, la publication de cette correspondance [...] ne l'a pas tout à fait expurgé"* ⁸⁰. Comme l'écrira Elsa plus tard, *"le mécompte était trop grand, il n'était pas supportable"* ⁸¹. La fraternité au sein du groupe d'élection, les noces de l'art et de la politique, la rencontre des intellectuels bourgeois rééduqués et des ouvriers devenus des *"intellectuels de type nouveau"*, autant de rêves malmenés. Et puis, il faut consentir à une autocritique publique, ce que fait Aragon dans l'article intitulé *"A haute voix"*, dans le numéro du 9 avril.

Toutefois, l'accusé est loin de désarmer, et sa ligne de défense est de prendre appui sur la politique culturelle définie par Thorez, dont il conforte l'autorité en convoquant aussi des références soviétiques, pour mieux mettre en cause la position du Secrétariat intérimaire. Cette contre-offensive est d'abord indirecte, feutrée, et courtoise, avant de devenir au cours des mois suivants, à mesure que Thorez reprend en main l'appareil, de plus en plus explicite et ferme. Dans le numéro du 2 avril, il repose le problème de fond qui est celui de tous les créateurs *"qui doivent se placer résolument sur les positions de la classe ouvrière s'ils veulent partager son grand combat à la tête du peuple de France"*, qui doivent répondre à *"la demande renouvelée par tous les travailleurs [...] pour que, dans le contenu comme par la forme, leurs œuvres soient imprégnées des luttes, des espoirs, des certitudes en la victoire de la classe ouvrière"* ; et il renvoie ses

⁷⁹ *Les Lettres françaises* du 26 mars.

⁸⁰ Aragon, *op.cit.*, p. 460. A côté des injures et des leçons péremptoires, c'est surtout l'incompréhension qui nous frappe, devant une œuvre qui déçoit la naïve attente d'une ressemblance : *"Non, ce n'est pas le visage de Staline. Ce visage si bon et si ferme à la fois"* ; ressemblance non pas tant avec la "réalité" qu'avec son image : *"ce portrait n'exprime rien de ce que représente pour nous..."*, *"que vaut un dessin quand il trahit d'une manière aussi évidente son sujet ? Où est le rayonnement, le sourire, l'intelligence, l'humanité enfin, pourtant si visible sur les portraits de notre cher Staline ?"*, ce qui tend à prouver que l'œil du militant peut aussi être un œil éduqué ; éduqué par la façon dont le réalisme socialiste s'est approprié l'art du portrait (on a signalé que dès 45 ont été peints aussi des portraits des dirigeants français).

⁸¹ Elsa Triolet, *"Préface à la lutte avec l'ange"*, texte écrit en 1964 pour la réédition de son roman *Le Monument* (dans les ORC), préface reprise dans l'édition "Folio", où nous la citons : *"Autour de nous, cela continuait : tous les voiles arrachés, toutes les arrière-pensées au grand jour, l'ensemble des choses nous apparut, terriblement affligeant, les circonstances de cette "affaire du portrait", véritablement diaboliques, inextricables. De tous les mauvais jours que nous avons vécu côte à côte, c'était probablement les pires. La bourrasque faisait tournoyer nos convictions essentielles"* (pp. 11-12).

lecteurs à la lecture de Malenkov et de Thorez (pour son rapport de Gennevilliers). Dans *"A haute voix"*, il reconnaît sa faute pour la douleur sincère ressentie par certains, disculpe Picasso, et distingue entre *"ce qui n'est pas en question"*, les réactions non spontanées et les injures déplacées, et *"ce qui est en question"* : la *"déviation critique"* qui consiste chez *"les gens de culture"*, dont il est, à *"juger en art sur la manière, plus que sur la représentation"* ; et de reprendre, un texte du jeune Staline à l'appui, l'antienne de l'incurable péché individualiste de l'homme formé par la culture bourgeoise : *"Avoir donné le pas à l'individu sur le sentiment de la masse en face de ce qui est représenté, voilà par quoi encore je reconnaissais en moi les traces du vieil individualisme que je combats pourtant"*. L'ironie nous semble évidente, dans ce contexte où il s'agit de contre-attaquer face aux mauvais coups de l'ouvriérisme, puisque se donner vraiment tort, en tant qu'homme de culture, trop sensible à la manière artistique, ce serait vraiment donner raison à l'innocent regard de l'ouvrier inculte. Cette ironie est en même temps troublante, puisqu'elle ôte tout sérieux à cette question toujours présentée comme fondamentale (le fameux *"on vient de loin"*), et source chez lui de propos autocritiques répétés depuis les débuts de son adhésion. En réalité, c'est ce qu'a de chimérique et d'intenable la posture de l'intellectuel "bourgeois" censé se-placer-sur-les-positions-de-la-classe-ouvrière qui nous paraît ainsi clairement mis en lumière.

Il faut franchir un pas de plus : ce que révèle également l'argumentation d'Aragon, à travers l'invocation de la ligne légitime définie par le Parti, c'est l'amalgame, la double confusion constante, fondatrice, et grosse de contradictions cuisantes, entre les ouvriers et *"la classe ouvrière"*, et entre celle-ci et *"le parti de la classe ouvrière"* ⁸². Aragon n'attend rien des ouvriers réels, mais tout d'une manière de diriger le Parti qui est bien mieux faite pour lui plaire, pour des raisons de pouvoir, de places à sauvegarder ou à reconquérir, et parce que la tutelle de Thorez, sa *"diplomatie protectrice"*, lui ménage vraiment des espaces de liberté précieux, où il peut (ironie de l'histoire) *"défendre la culture"*, une liberté indispensable à la survie au sein de *"la famille"*. C'est pourquoi son plaidoyer de moins en moins retenu pour la liberté intellectuelle et créatrice se confond avec sa participation à la lutte politique interne qui oppose Thorez à Lecoœur ⁸³. C'est

⁸² Voir sur cette question l'ouvrage cité de Bernard Pudal.

⁸³ A travers l'analyse des documents, nous retombons sur des conclusions proches de celles de Daix dans sa version la plus récente de l'affaire : Aragon a fait sciemment son autocritique pour ne pas porter tort à Thorez, juste avant son retour en France (nous ajoutons : et en des termes qui plaident pour sa politique, contre celle de Lecoœur) ; du jeu politique d'Aragon, Lucie Fougerson (la petite-fille du peintre) a apporté une preuve matérielle incontestable : les coupes qu'il a lui-même obtenues de Fougerson dans son article de protestation contre le dessin de Picasso, coupes qui *"concernent toutes Lecoœur dont Fougerson exaltait les mérites et à qui il faisait appel pour rétablir la juste ligne politique"*. Et l'enjeu pour Aragon est de retrouver *"ses pouvoirs de membre du Comité central"* et de *"régner sur la sphère communiste des arts et*

pourquoi aussi ce plaidoyer ne peut qu'épouser les formes convenues, elles-mêmes trompeuses et contradictoires, de *"la critique de parti"*. Pas question de sortir du cadre, puisque ce serait remettre en question, sans plus de faux semblants, les principes constitutifs de l'organisation et les fondements de la croyance placée en elle. Aragon va donc expliquer que le mot d'ordre marxiste *"Tout pour la masse"* qu'il faut brandir contre celui de *"Tout pour l'individu"*, ne signifie nullement qu'il faille substituer *"la critique de masse"* à *"la critique de parti"*.

Dans la suite de son article, de moins en moins autocritique, il explique doctement que c'est le créateur qui crée, non *"la masse"*, vers laquelle la création doit tendre, et que prétendre le contraire est le fait de travers dûment conceptualisés : spontanéisme, populisme, ouvriérisme, autant de façons de sortir de la juridiction du Parti. Ce faisant, il reformule, en termes approuvateurs, le présupposé fondamental que nous cherchons à cerner sur le mode critique :

Cette croyance mystique en les masses, au caractère spontané et automatique de la vérité résidant dans leur sein, aurait pour effet direct de rendre incompréhensibles l'action et l'existence mêmes des partis communistes, c'est-à-dire de cette avant-garde du prolétariat, classe la plus avancée de la nation, qui est éduquée suivant les principes scientifiques du marxisme-léninisme-stalinisme.

Comme il l'indique ensuite, c'est là qu'est le *"le fond de l'affaire"* ⁸⁴, l'existence même d'un parti communiste présuppose la défiance envers *"les masses"* ; et c'est là ce qui crée *"les conditions d'une discussion saine"*, de cette *"critique de parti"* indispensable pour avancer *"sur la voie volontairement choisie d'un art, d'une littérature, d'une science de parti"*. Il faut donc comprendre, même s'il est encore trop tôt pour le dire en clair, qu'en optant pour la critique de masse, Lecoœur est sorti de ce cercle enchanté dont le centre est partout et dont le nom est *"Parti"* ; comprendre qu'Auguste Lecoœur, le glorieux organisateur de la grève des mineurs de mai 41, le résistant de la première heure, le chanter du pays des mines, le leader ouvrier ouvriériste, s'est mis en dehors du Parti. Il ne convient pas que les bouches s'ouvrent quand ce sont des bouches ouvrières, et non pas celle de *"la classe ouvrière"* ⁸⁵. Il ne convient pas non plus que l'intellectuel se fonde

des lettres en étant le directeur autonome des Lettres françaises" (*Tout mon temps*, op.cit., pp. 347-349). L'étude de Lucie Fougeron, *"Une affaire politique : le Portrait de Staline par Picasso"*, est publiée dans *Communisme*, n° 53-54, 1998.

⁸⁴ C'est Aragon qui souligne.

⁸⁵ Lecoœur n'a pas le tort d'être un prolétaire, mais de prétendre incarner à ce moment-là la classe ouvrière, dans une lutte pour la conquête de la légitimité politique. Vainqueur, il eût été à son tour l'incarnation du

dans la masse, mais qu'il devienne simplement "*le frère de l'ouvrier et du paysan*", unis par le marxisme et leur parti commun, "*dans lequel tout se discute à haute voix*". Cette magistrale leçon de retour aux principes, loin d'être une plate autocritique, est en réalité une habile manière de réinvestir le capital symbolique inappréciable de celui qui se montre capable de redessiner le cadre de la "discussion", et d'y faire entendre la voix du Parti, celui de Maurice Thorez, la "*haute voix*" du Parti véritable.

Après avoir fait entendre cette voix, et au moment où Thorez vient de rentrer en France, retour qu'il salue par le célèbre poème "*Il revient*", Aragon peut se permettre de donner "*la parole aux créateurs*" : à Picasso, mais aussi à Boris Taslitzky et à Mireille Mialhe, des peintres du nouveau réalisme, quelque peu plébiscités par les masses, comme Fougeron, mais adoubés par l'homme de culture autorisé ; de même pour des poètes militants, le poète de la paix Henri Pichette ou Dobzynski le poète lyssenkiste de *Dans les jardins de Mitchourine*, ou encore le stalinien lyrique Henri Bassis ⁸⁶. La question de savoir qui décide de ce qui relève ou non de l'art de parti est donc plus importante que celle des critères qui, par hypothèse, permettraient de s'y retrouver. Au moins a-t-on compris que ce n'était ni à "la masse" ni à ceux qui la manipulent que le pouvoir en revenait. On l'a dit, Fougeron (qui a tenté de jouer la carte Lecoœur) est à l'inverse renvoyé par Aragon (l'interprète légitime de la critique de parti) dans les ténèbres de l'anti-réalisme (en novembre 53).

A l'appui de l'analyse que nous venons de développer, et qui touche aux problèmes de fond posés par la définition de la politique culturelle, et donc par la querelle d'interprétation engagée autour de la notion de réalisme socialiste, un autre texte au moins, signé d'Aragon, mérite attention. Il s'agit de la première des deux notes placées en annexe de *L'Homme communiste II* (octobre 53), la note "*sur ce qui se passe dans la*

"parti de la classe ouvrière" ; défait, il ne peut qu'avoir été un usurpateur, dont le complot aura été déjoué. Mais lui aussi est devenu un homme d'appareil, qui pendant l'interim a bel et bien, avec les Duclos, Billoux, Fajon du Secrétariat, fait entendre la voix du Parti : par exemple, et avec l'aide de Kanapa et Casanova, en criant haro en janvier 53 sur "*les monstres à face humaine*", "*les médecins criminels*", les fauteurs de guerre qui tentent de "*camoufler leurs crimes sous le vêtement rabbinique*" ; ou en confirmant que Marty est bien un policier (voir Desanti, *Les Staliniens*, op.cit., pp. 368-369).

⁸⁶ *Les Lettres françaises* du 23 avril. Daix révèle à propos du numéro spécial des *Lettres françaises* : "*Je me serais bien passer du poème de Bassis qu'Aragon avait introduit pour faire sa place au courant populiste*" (*Tout mon temps*, op.cit, p. 457). Bassis est aussi l'auteur de nombreux poèmes politiques et d'un drame lyrique consacré à "*Celui de France que nous aimons le plus*" (EFR, 1952) qui porte à ses plus hauts sommets le culte de Thorez.

classe ouvrière et certaines modifications typiques de sa psychologie"⁸⁷. Le point qui nous intéresse est d'abord que ce texte soit un commentaire des interventions de Casanova, au centre desquelles figure la question du "*nouveau type d'intellectuel*", c'est-à-dire de cet ouvrier-de-parti capable de comprendre l'incompréhensible : à commencer par la synthèse dialectique de mots d'ordre *a priori* contradictoires (sur la grève arme des trusts et arme des travailleurs, la grève qui à la fois divise et unit les ouvriers)⁸⁸. Au-delà du retour à l'orthodoxie thorezienne, l'important est dans la réflexion ici reprise sur la notion de typique, au carrefour du politique et du littéraire : est *typique*, c'est-à-dire caractéristique "*de ce qui se passe au plus profond de la classe, de ce qui prend déjà le visage ouvrier de l'avenir*", "*l'ouvrier communiste*", l'ouvrier dont la psychologie est tout autre que celle de l'ouvrier *classique*. Cet ouvrier nouveau, formé par le Parti, n'est donc plus "*ni l'ouvrier de Zola (avec l'assommoir et les instincts de la bête humaine)*", "*ni l'ouvrier populiste*" (à la Charles-Louis Philippe) ; il faut donc "*abandonner le chromo*", et lui substituer cet ouvrier nouveau "*typique de la classe ouvrière dans son devenir, c'est-à-dire de cette classe en train de devenir elle-même la nation*". Aragon concède à demi-mot que cet ouvrier-ci pourrait bien être encore "*l'exception*", et que d'autres modifications pourraient s'observer dans le dernier demi-siècle (sous un angle sociologique), "*des variations de la psychologie ouvrière, en des sens divers*"; mais faire "*une étude sérieuse des variations de la société*", il n'en a "*pas ici la prétention*"⁸⁹. Le lecteur devra donc se satisfaire de l'ouvrier idéal, à défaut qu'on lui parle des ouvriers réels (qui parfois boivent, laissent parler leurs instincts, ne font pas grève, ne se syndiquent pas, ou ne se reconnaissent pas dans le parti qui est pourtant le leur).

Transposé sur le plan littéraire, tout ceci ne manque pas, évidemment, de laisser craindre que le typique débouche sur une autre sorte de chromo (un chromo à la Fougeron). Il faudra donc nous en souvenir lors de l'étude des personnages d'ouvriers dans les romans du réalisme socialiste, et voir comment, en romancier cette fois, Aragon lui-même résout le problème dans ses *Communistes*.

⁸⁷ L'autre note est écrite "*en marge de Il revient*" et porte "*sur la lecture des poèmes et la psychologie anticomuniste*" (celle de François Mauriac qui avait eu le mauvais goût de dire dans *Le Figaro* tout le mal qu'il pensait de cet hymne à Thorez, qui est également reproduit en fin de volume).

⁸⁸ Aragon cite le texte que nous avons commenté plus haut sur la synthèse des trois mots d'ordre (bataille pour la production, grève revendicative, unité syndicale) ; il reprend la démonstration avec une dextérité rhétorique remarquable, et redit que la clé de la synthèse réside dans la maxime empruntée à Marx, qui postule que "*la classe ouvrière tend à devenir elle-même la nation*".

⁸⁹ Aragon, *L'Homme communiste II*, *op.cit.*, pp. 311-322. Aragon se risque pourtant à avancer que 90 % des mineurs sont déjà des ouvriers typiques, chiffre à l'appui : celui du pourcentage de suffrages accordés à la CGT lors des récentes élections des délégués du personnel.

* *Aragon et l'art de parti*

Pour en terminer avec le retour à l'ordre thorézien sur le plan de la politique culturelle et le rôle de premier plan joué par Aragon, nous dirons un mot de l'événement principal qui clôt la période que nous étudions, le XIII^e Congrès du PCF, celui d'Ivry tenu du 3 au 7 juin 1954. Thorez y confie à Aragon, rétabli dans ses droits de membre du CC et dans ses prérogatives de responsable *de facto* du domaine culturel, le soin et l'honneur d'y prononcer le rapport sur "*l'art de parti en France*"⁹⁰. L'orateur commence par dire son "*accord profond*" avec le discours d'ouverture de Duclos⁹¹ et "*la politique de rassemblement des Français*" qui est (à nouveau) celle du Parti. Il rappelle l'importance primordiale des organisations où les intellectuels communistes doivent se réunir et stigmatise sur ce plan, en citant Billoux, les "*démarches aventureuses d'un Lecoœur*", avant de dire la "*nécessité d'un rappel au principe dans les questions de l'art de parti*" (comme déjà lors de l'affaire du Portrait). Cette fois, la critique de l'adulation des masses se fait impitoyable. Ayant évoqué le malheur qu'avait été l'éloignement momentané de Thorez de la "*direction effective*" du Parti, il explique :

L'ouvriérisme allié à l'opportunisme et à l'esprit d'aventure a fait alors gravement sentir ses effets dans les questions de la création artistique dans nos rangs. La prétendue doctrine de la spontanéité des masses, l'exaltation du sens de classe transformé en un instinct incontrôlé, quasi animal, en une sorte de flair ouvrier, avec son complément démagogique, le culte artificiel de la critique de masse ou de ce qui n'est pas comparable, par exemple, le travail du romancier et celui du secrétaire de section [...] tout cela aboutissait à la négation des positions scientifiques du marxisme-léninisme, à l'effacement du rôle dirigeant du Parti parmi les masses [...].

Ces lignes résument parfaitement la parenthèse de la déviation ouvriériste, telle qu'elle est définie et liquidée par le porte-parole de la critique de parti. Aragon prend soin de

⁹⁰ C'est sous ce titre que le rapport est publié par *La Nouvelle Critique*, numéro hors série, juillet-août 1954. Pour sa reprise dans *J'abats mon jeu* en 1959, Aragon l'appelle simplement "*Discours d'Ivry*" (nous le citerons d'après cette édition).

⁹¹ C'est ce discours où Duclos cite 29 fois le nom de Staline et jamais celui de Khrouchtchev ; Aragon, lui, place l'art de parti sous le signe de "*Lénine et Staline*".

placer tout son discours dans le cadre de la politique tracée par Thorez et Casanova lors des deux congrès précédents, mais ce faisant, il en dissipe certaines des ambiguïtés. En particulier, la forte valorisation des *"masses populaires"*, du *"contact vivifiant avec les masses"*, l'idée que la source des valeurs réside désormais dans le mouvement des masses, ou encore celle que *"l'ouvrier conscient se meut déjà sur un niveau de pensée bien supérieur au niveau atteint par n'importe quel idéologue"* formé par la culture bourgeoise, voici qui pouvait laisser croire à une promotion du prolétariat plus franche, plus généreuse, moins contrôlée qu'elle ne devait l'être. Non pas que le rappel aux principes fût oublié, mais la différence de nature entre *"le travail du romancier et celui du secrétaire de section"*, pour reprendre l'exemple d'Aragon ⁹², ne pouvait pas ne pas déboucher sur des interprétations différentes de ce culte apparent des masses, qui n'était en fait que le culte obligatoire du Parti. Parallèlement, l'attente créée chez les militants de base, sans cesse invités à se cultiver, pouvait à bon droit se tourner vers des œuvres dans lesquelles ils se retrouveraient, dépeints au quotidien, et pas nécessairement sous les traits de héros exemplaires. Nous verrons comment dans la pratique ces problèmes se sont diversement réglés, qui ne peuvent pas trouver de solutions mécaniquement applicables.

L'intérêt du discours d'Ivry semble au moins de restituer aux créateurs la marge d'autonomie que réclame leur activité spécifique, la question demeurant toutefois obscure de savoir comment cette marge est délimitée. Par qui elle l'est, nous le savons, ce qui répond éventuellement à la question du comment : Aragon avertit son auditoire que *"l'instauration d'un libéralisme sans principe signifierait l'abandon de la ligne"*, celle qui a été définie par Thorez ⁹³. La précision apportée ensuite dissipe en partie le flou d'un tel précepte : *"Le Parti peut définir la tendance, mais il appartient aux créateurs de lui donner corps par des œuvres. Ce sont eux qui, à partir de ce point, portent une responsabilité dont ils ont à répondre devant le Parti, la classe ouvrière, la nation"* ⁹⁴. La tendance est caractérisée par *"le contenu socialiste"*, qui relève donc de la compétence propre du Parti. Ainsi, tout serait parfaitement clair si l'on pouvait en déduire que les créateurs sont entièrement libres par ailleurs, sur le plan de *"la forme"*. Ils le sont, mais dans certaines limites : celles qui tiennent au fait que cette forme doit correspondre à ce contenu (elle doit en être la mise en forme), et c'est là ce qui fait

⁹² L'exemple n'est pas pris au hasard, il vise sans le dire (et d'une façon qui passe probablement inaperçue) André Stil, qui avait eu l'imprudence de sous-estimer cette différence (voir infra).

⁹³ Rappelons que c'était exactement le raisonnement du "libéral" Trotsky, partisan de laisser les écrivains à leur travail mais s'insurgeant contre le principe du *"Laissez faire, laissez aller"*.

⁹⁴ *Op.cit.*, p. 206.

porter aux créateurs "*une responsabilité*" devant le Parti. Du moins l'importance de ce travail formel est-elle pleinement reconnue : un critère positif d'évaluation des œuvres réside tout simplement dans la part de l'héritage qu'elle recueille, dans la maîtrise technique qui les oppose aux "*réalisations hâtives*". Car, substituant "*à la tendance la secte*", explique Aragon, "*beaucoup de camarades se font de l'art de parti une représentation fausse, grossière, schématique, celle d'un art de pure et simple déclamation, un art d'affiche, un art gesticulatoire, un art diminué*" ⁹⁵. L'on pourrait en conclure que la différence de fond qu'a en vue l'orateur n'est autre que celle qui sépare l'art tout court de ses contrefaçons, s'il ne s'agissait pour lui de définir "*l'art de parti*". C'est depuis l'origine tout le problème.

Alors que l'accent était constamment mis sur le *contenu*, Aragon rétablit cette fois les droits de la *forme* ; mais, rappelle-t-il, comme l'un et l'autre sont indissociables, une forme déficiente gâche nécessairement le contenu : l'art de parti doit être un art de qualité, et non "*un art à la petite semaine*" ⁹⁶. Pour en juger, comme pour le créer, il faut donc maîtriser cette culture dont, à force de l'appeler "bourgeoise", on ne voit plus qu'elle est, pour l'essentiel, "*notre patrimoine national*". On reconnaît peu à peu tous les termes d'un plaidoyer ancien, y compris dans la précision que ce patrimoine doit être soumis à une "*réévaluation critique*", définie comme "*l'une des tâches déterminantes de l'art de parti*" ⁹⁷. C'est ce qu'il appelle, en reprenant le terme de Thorez à Gennevilliers, plaider pour un "*classicisme nouveau*". Incontestablement, Aragon continue de redonner la parole aux créateurs, et aux hommes de culture. Il ne peut le faire que de l'intérieur du cadre qu'il a lui-même soigneusement redessiné. Ce cadre est un cadre politique. Il donne une couleur et une perspective politiques à toutes les questions rencontrées (y compris à celle de la réévaluation critique). Il autorise par exemple à faire un usage politique des notions de forme et de contenu, en imputant à Lecoq "*l'opposition mécanique*" entre elles établie, et qui aboutit à faire prévaloir le contenu, jusqu'à sous-estimer gravement l'importance de la forme. Ceci ne peut manquer de discréditer ce contenu (socialiste), et en fait de l'altérer, ou de révéler qu'il y avait altération, puisque dans ce cas à la "*tendance*" (la position de parti pour ce qui est du contenu) s'était substituée "*la secte*", disait assez étrangement Aragon. Ce que manifestement il insinue est que faute de goût et faute politique sont en pareil cas étroitement liées, qu'être

⁹⁵ *Ibid.*, p. 207.

⁹⁶ Ainsi, une toile qui "*a un contenu évident, quand elle peint par exemple une scène de grève, voit son contenu discrédité par la mauvaise forme qui lui a été donnée*" (terme souligné par l'auteur).

⁹⁷ On a analysé à plusieurs reprises ce travail d'appropriation critique d'Aragon, sa manière de mettre en perspective, en fonction du devenir du réalisme, l'histoire de la littérature et de l'art. Nous en retrouverons quelques exemples dans la période que nous étudions maintenant.

politiquement sectaire et être esthétiquement inculte se confondent. Eliminer Lecoœur s'impose doublement, et n'est pas chose difficile. On ne peut en faire autant des masses.

L'une des contradictions propres à la notion d'art de parti, telle que la développe Aragon, affleure dans son discours : le grand art dont il semble rêver suppose une culture, un apprentissage du goût, qui fait défaut à "*beaucoup de camarades*", glisse-t-il au passage ; éduquer les masses ne va pas de soi, le Parti s'y emploie, les Batailles du livre le montrent, mais la tâche risque d'être interminable. Et plus les œuvres sont exigeantes, et plus la difficulté de leur réception s'accroît. Mais plus elles sont faciles à recevoir et plus elles risquent d'être mauvaises, tout en discréditant la cause (la tendance). Pour l'instant, Aragon trouve un compromis, à travers l'évocation d'un type d'œuvre où l'efficacité du contenu serait idéalement fonction de la réussite de la forme :

*Car une grève, par exemple, ne vaut pas par la grève représentée, par les sympathies que la manière de peindre de l'artiste peut amener du côté des grévistes, dans un public qui ne leur était pas déjà tout acquis, sans tableau, sans peintre, sans forme. Il est bien d'exalter, mais j'estime, pour ma part, qu'on n'exalte rien quand on ne convainc pas*⁹⁸.

L'homme de culture juge la manière et non pas le sujet, la représentation et non la chose représentée ; le public visé par l'art de parti est supposé se montrer sensible à la manière, mais comme indirectement, à travers l'effet qu'elle suscite, la sympathie pour la cause (plutôt que la chose) représentée. A ce dernier, on ne demande pas de juger de la forme pour elle-même, encore qu'il dépende de la forme que l'œuvre soit convaincante. Les secrets de la création lui demeurent dérobés, mais les joies de la conviction lui sont déjà offertes. Et ce sont joies de meilleur goût. Ce public existe-t-il, et l'art de parti qui lui convient, un art qui ne serait pas un art au rabais ? Ou est-ce là la représentation de qui veut croire encore aux noces d'or de l'art et de la politique ?

Une dernière remarque s'impose : on aura reconnu à mesure de l'étude de ce discours d'Ivry bien des motifs qui sont ceux du réalisme socialiste, et l'on pourrait ajouter qu'on y rencontre aussi des références canoniques (Lénine et Tolstoï, Engels et Balzac, etc.). Or, le terme n'est pas une seule fois prononcé, pas plus que celui de réalisme, ce qui ne peut pas être fortuit. Leur est constamment substitué celui d'"art de parti". Sachant qu'Aragon ne renonce nullement à l'usage de ce terme à partir de cette

⁹⁸ *Op.cit.*, p. 216.

date, bien des textes postérieurs en font foi ⁹⁹, on est conduit à s'interroger sur cette étrange éclipse. L'évidence est que dans ce discours, tout en demeurant au plus près de ses convictions personnelles, il fait entendre la voix du Parti, il redéfinit la ligne voulue par Thorez. Celui-ci a-t-il souhaité clairement que cette référence à forte connotation soviétique soit évitée ? Il faut souligner que le terme qui est à l'inverse privilégié de façon spectaculaire est celui de "national", au point qu'une quasi-équivalence s'établit entre "*art de parti*" et "*art national*". Même l'expression, pour Aragon essentielle, de "*perspective socialiste*" cède la place à celle de "*perspective nationale*". Il est vrai que lui-même use beaucoup du terme, mais il avait aussi inventé celui de réalisme socialiste français, qui aurait pu ici servir. L'on peut donc voir là le signe que la ligne culturelle du PCF va cesser de se définir par référence à ce terme encombrant, à un moment où son secrétaire général multiplie les efforts pour réactualiser une politique de rassemblement, une position moins sectaire, moins formellement "nationale" que précédemment. Quant à Aragon, nous aurons la confirmation dans le chapitre suivant qu'il aura continué de faire du réalisme socialiste une affaire personnelle au moment où il connaissait une certaine faveur collective.

⁹⁹ A commencer par ceux qui sont réunis dans *J'abats mon jeu* (où ce discours d'Ivry est repris, élément d'un corpus cohérent), et dont l'un a pour titre très explicite : "*Réalisme socialiste pas mort*" (mai 1957).

3.1.3. Le réalisme socialiste : contributions théoriques

La politique culturelle définie par la direction du PCF est incontestablement suivie d'effets. La médiation entre la volonté exprimée au plus haut niveau et les créateurs est assurée par les intellectuels qui animent les organisations de spécialistes et alimentent les colonnes de la presse culturelle du Parti (ou les pages culturelles de la presse politique). Il n'est pas rare que l'on retrouve les mêmes individus dans plusieurs de ces rôles, Aragon en est l'exemple achevé, mais les fonctions d'un Pierre Daix sont multiples, et beaucoup des créateurs concernés prennent part aux débats et interviennent dans la presse pour défendre et commenter leur manière propre de répondre aux sollicitations de leur parti. On l'a laissé entendre précédemment, l'interprétation des propos de Thorez et de Casanova connaît des variantes, sur le plan du discours critique, et donc sur le plan de l'appréciation des œuvres. Ce flottement s'explique largement par les ambiguïtés, en partie calculées des textes de référence, et par le souci de Thorez d'encourager un art de parti tout en ménageant une place aux créateurs autonomes. Aragon se situe au carrefour de ces deux attitudes, ce qui s'exprime dans ses propres contributions critiques, on va le voir. D'autres acteurs, des collaborateurs des *Lettres françaises* ou d'*Europe* en particulier, tentent également de concilier leur discours de militant et leurs goûts personnels, leur préférence pour un art politiquement efficace et leur souci de ne pas trop simplifier les problèmes. Mais le pluralisme de ces deux périodiques doit compter avec l'abondance des contributions venues des critiques communistes, qui se font un principe de défendre les œuvres des camarades ¹.

Globalement, le bilan de la production à caractère théorique est loin d'être impressionnant, on va le voir. Alors que la problématique du réalisme socialiste s'est peu à peu diffusée dans la presse du Parti, que des critiques, des écrivains et des artistes s'y réfèrent, que Thorez en personne a fini par recommander que les créateurs s'en inspirent, les articles, les quelques études qui le prennent pour objet ne cessent de brasser les mêmes thèmes, de citer les mêmes formules canoniques, et de proclamer les mêmes certitudes invérifiables. La donnée nouvelle est, certes, que toute une floraison d'œuvres romanesques, mais aussi poétiques et picturales, s'offre à la réflexion critique

¹ Le directeur du mensuel *Europe*, Pierre Abraham, revendique le maintien d'une politique éditoriale pluraliste. A l'occasion de sa réponse à un article assez malveillant sur Picasso, il explique qu'il n'entend pas répondre au nom du PCF : celui-ci "*dispose d'organes aptes à cette tâche et ne s'exprime point par notre revue, ouverte aussi à d'autres tendances*" (*Europe* n° 47, décembre 1949, p. 53).

et invite à la formulation des problèmes posés par cette production qui se veut ouvertement politique. Mais comme la critique communiste est en cette affaire à la fois juge et partie, ces problèmes, les écueils rencontrés, les limites d'un art aussi délibérément engagé, ne sont pris en compte que pour être aussitôt déniés, soit qu'il faille répondre aux attaques malveillantes de l'adversaire, ou qu'il s'agisse de régler des différends internes de portée réduite.

L'objectif de ce chapitre est de repérer les quelques prolongements théoriques donnés au concept de réalisme socialiste, en privilégiant le domaine littéraire, pour autant que soient soulevés des problèmes vraiment spécifiques par rapport aux autres pratiques artistiques. Le terme même de "réalisme socialiste" se rencontre assez rarement dans *Les Lettres françaises*, mais la problématique que le terme recouvre y est très largement présente. Dirigé dans les faits par Aragon et Daix, l'hebdomadaire culturel fait toute sa place, sur un plan plus général, aux thèses et aux thèmes de la propagande communiste de la guerre froide. Il garde en même temps l'ambition de toucher un public plus large que celui des militants, et conserve des collaborateurs moins engagés politiquement et capables d'élargir la gamme de ses centres d'intérêt. Sa discrétion dans l'emploi du terme de réalisme socialiste trouve là une explication. En revanche, il n'est pas surprenant de voir *La Nouvelle Critique* se lancer à fond dans la bataille pour le promouvoir et user du terme avec moins de retenue, principalement sous la plume de P. Daix, son responsable littéraire. Ce sont donc d'abord ses contributions, auxquelles s'ajoutent quelques maigres éléments de réflexion, qui nous permettront de voir comment sont reposés les problèmes liés depuis l'origine à cette notion ; et en particulier celui de l'opposition entre forme et contenu. Nous prêterons ensuite attention à la manière dont André Stil a abordé les problèmes de l'écrivain militant dans *Vers le réalisme socialiste*, avant de nous tourner à nouveau vers Aragon : après les interventions du responsable culturel étudiées dans le chapitre précédent, ce sont ses réflexions d'écrivain qui nous intéresseront ici, sous l'angle de la démarche d'appropriation critique de l'héritage, puisqu'elle joue chez lui un rôle essentiel. Son réalisme socialiste se veut plus que jamais un réalisme français.

*** *Réalisme socialiste et littérature de parti***

S'agissant des prolongements à caractère théorique donnés au réalisme socialiste, il faut attendre le lancement de *La Nouvelle Critique* (en décembre 48) pour trouver quelques contributions qui ne soient pas limitées à des remarques cavalières. Mais il faut d'abord souligner que ce lancement coïncide avec la publication dans *La Pensée* de

l'article de Pierre Hentgès sur "*André Jdanov et la responsabilité de l'intellectuel*", approbation enthousiaste des interventions sur la littérature, la philosophie et la musique, "*des interventions puissantes, retentissantes et d'une si grande portée*" qu'il faut se convaincre de "*la fécondité de l'enseignement de Jdanov*"². Hentgès y donne un remarquable exemple d'appropriation critique en faisant de Mallarmé l'écrivain qui a analysé "*admirablement le malheur de la conscience décadente*", et dont le "*nihilisme*" est désormais dépassé dans le "*rationalisme moderne*". D'autres n'ont pas cette chance, qui sont simplement des décadents, condamnés par le mouvement de l'Histoire :

*Nous sortons du temps des rentiers et des condottieres. Nietzsche, Barrès, Wilde, d'Annunzio, Gide, Malraux : même espèce ! Frappés du caractère transitoire des assises de leur existence sociale, ils cherchent un refuge dans l'individualisme forcené, la ferveur, la ferveur qui n'est parfois que le feu de l'homosexualité, les mythes qui ne sont parfois que les barbares mystifications du fascisme*³.

Le ton est donné, Jdanov fait des émules, la critique de la décadence, qui n'est pas nouvelle, donne à la politique du soupçon une ampleur inégalée, l'ordre moral s'abat sur les lettres.

Dans *La Nouvelle Critique*, c'est le jeune Pierre Daix qui monte au créneau, avec fougue, et avec le plus de constance, Kanapa lui prêtant parfois main-forte. Au moment où il propose son premier article sur Balzac (en avril, dans le numéro 5), le contexte créé par les numéros précédents est très clairement celui d'une lutte résolue, sur tous les fronts, en faveur d'une conception très politique du réalisme. Il a lui-même salué "*le triomphe de la poésie politique*"⁴, Fougeron a lancé son manifeste "*Le peintre à son créneau*"⁵, Taslitzki lui a emboîté le pas avec "*De la critique d'art et du nouveau*

² *La Pensée* n° 21, novembre-décembre 1948, pp. 16-28.

³ *Ibid.*, p. 28. Hentgès oppose ensuite à ces décadents d'hier et d'aujourd'hui l'exemple d'Aragon, en faisant allusion à des cas de conversion : "*Il se trouve que des hommes qui ont accompli les plus folles et les plus prodigieuses recherches dans la littérature ou la peinture veulent que le mot ou la couleur "ne soient plus employés en dehors de leur sens" et qu'ils aient un contenu*". Remarquons que "*individualisme forcené*" est l'expression qui, dans *Les Voyageurs de l'impériale*, résume le personnage de Mercadier, mais qu'en méprisant à ce point Barrès, l'auteur de l'article méconnaît le goût et l'intérêt que lui porte Aragon (c'est exactement à cette date, dans *Les Lettres françaises* du 16 décembre 48, qu'il publie son article "*S'il faut choisir, je me dirai barrésien*").

⁴ A propos de la publication des *Poèmes politiques* d'Eluard et du *Nouveau Crève-cœur* d'Aragon, qu'il place en sous le signe de la "*Poésie de la Nouvelle Résistance*" (n° 1, décembre 48).

⁵ Également dans le n° 1 de *La Nouvelle Critique*.

réalisme"⁶, Serge Nigg s'est emparé des révélations de Jdanov sur la musique dans "*Vers de nouvelles sources d'inspiration*"⁷. Relevons que Taslitzki croit pouvoir assimiler forme et superstructure, de même que sujet et infrastructure, celle-ci commandant celle-là (le jeu des formes et des couleurs), et que pour Nigg, si la musique ne manie pas d'idées, elle n'en est pas moins "*réactionnaire ou progressiste dans la mesure où elle réussit à exalter*", à exalter "*des idées et des sentiments exprimant une idéologie tournée vers le passé ou vers l'avenir*"⁸. Après de telles avancées, on se retrouve en terrain plus familier et plus ferme avec les réflexions classiquement marxistes de Daix sur Balzac. Mais alors qu'Aragon, qui lui préfère Stendhal, s'est toujours gardé de procéder à l'appropriation critique de Balzac (au-delà des célèbres remarques), son cadet fait le pas en avant qui permet de considérer *La Comédie Humaine* comme une "*étape décisive dans cette évolution dont nous savons aujourd'hui qu'elle a conduit au réalisme socialiste*"⁹. Son réalisme repose sur une connaissance des lois du monde inconsciente d'elle-même, c'est là ce qui a changé, non sans une implication toute politique :

*Le réalisme n'est plus, ne peut plus être le fruit de l'inconscient, mais celui de la conscience politique. Le réalisme socialiste, c'est d'abord désormais une conception du monde qui se fonde sur le mouvement réel de l'histoire. C'est d'abord l'activité politique militante. Il faut que l'artiste participe à la lutte réelle des hommes pour changer le monde, pour être capable d'exprimer la vérité du monde. Et aujourd'hui, au mensonge politique correspond la déchéance, l'échec esthétique. Le réel est un, on ne peut le nier dans sa vie et l'exprimer dans l'art. On ne peut l'appréhender par l'art, si on n'agit pas sur lui, et cela ne peut se faire qu'en luttant aux côtés de la classe ouvrière. Être balzacien aujourd'hui, c'est nier Balzac, c'est lutter pour le réalisme socialiste*¹⁰.

⁶ Dans le numéro 2, janvier 49.

⁷ Dans le numéro 4, mars 49.

⁸ Jdanov fait la critique du "formalisme" en musique, de l'innovation "sans contenu" ; Hentgès restitue la finesse du raisonnement : "*Par une pente naturelle au dialecticien, Jdanov montre que ce n'est pas seulement l'esthétique, mais la morale et la physiologie, en un mot l'homme, qui sont en jeu. Les bruits discordants, le naturalisme grossier heurtent une oreille humaine normale*" (article cité, p. 25).

⁹ *La Nouvelle Critique* n° 5, avril 49, p. 72 (premier volet de l'étude, "*Balzac et le romantisme*").

¹⁰ *La Nouvelle Critique* n° 6, mai 49, p. 65 (deuxième volet de l'étude "*Balzac et le réalisme*"). Daix a republié son étude sur Balzac, sous le titre "*La politique et le roman*", dans son livre *Sept siècles de roman* (EFR, 1955) ; il s'y réclame encore d'une "*méthode critique matérialiste*", mais supprime le passage que nous citons (sauf la toute dernière phrase).

Cette interprétation de la notion de réalisme socialiste durcit le trait par rapport à celle qu'Aragon a tenté de faire prévaloir, quand il s'adressait à un public non limité à celui des écrivains révolutionnaires. En même temps, nous avons montré que c'était là la façon dont on pouvait la déchiffrer dans son contexte soviétique d'origine, en fonction des trois postulats qui la fondent. Le postulat manquant en pays capitaliste, Daix l'introduit sous la forme de la participation au combat de la classe ouvrière, ce qui très concrètement signifie le militantisme au sein du Parti communiste. Du même coup, dès ce premier essai, il se vérifie aussi que les thèmes du contact avec les masses et du ralliement aux positions de la classe ouvrière, distillés par Casanova et Thorez, pouvaient très bien s'entendre de cette manière, qui ne laisse guère d'autre choix à l'écrivain que de se faire marxiste et communiste. Il se placerait hors de la conscience et hors de l'action, dans le cas contraire. Il pourrait certes s'en accommoder puisque d'illustres prédécesseurs l'ont fait, pour leur bonheur et celui de leurs lecteurs. Mais alors, ils se condamneraient à *"l'échec esthétique"*. Ce qui tend à prouver que le progrès en art tient lui aussi de la révolution. Balzac aujourd'hui doit nier Balzac.

Ajoutons que Daix se réfère à l'intervention de Jdanov sur la philosophie, celle que et Kanapa et Aragon trouvent capitale, pour en extraire le thème clé de la lutte de l'ancien et du nouveau, de la négation dialectique qui débouche sur la *"synthèse supérieure de toutes les pensées d'avant-garde"* : la négation s'opère au prix d'une critique qui se fait au besoin impitoyable, et qui implique aussi de pratiquer systématiquement l'autocritique ¹¹. Cette référence explique la forte expression *"nier Balzac"*, et elle sonne comme un appel à "dépasser" Balzac, même si son génie, lui, n'est pas nié. Ce qui fait écho à un vieux slogan soviétique, réactivé par Jdanov. Ainsi, les circonstances ont bien pour effet de révéler en pleine lumière les présupposés originels de cette notion de réalisme socialiste, et ses implications (essentiellement critiques en France, tout à fait concrètes en URSS). Sur ce plan, Wurmser est de ceux qui aiment ne laisser planer aucune ambiguïté ; commentant une autre intervention autorisée, celle du dirigeant hongrois Joseph Révai ¹², et en prenant lui aussi l'exemple de Balzac, il explique : *"On peut ne pas partir du marxisme, on ne peut pas ne pas y aboutir. Et qui infléchira la réalité pour se permettre à soi-même de ne pas choisir ne pourra même plus se réclamer de Balzac. Nous sommes ses héritiers et ses contradicteurs, et nous*

¹¹ C'est ce là le grand thème "philosophique" que retiennent avec délectation les lecteurs de Jdanov, et qui confère au Parti un pouvoir redoutable en matière de critique ou d'imposition de l'autocritique. C'est lui que Kanapa met en avant dans sa présentation de *La Nouvelle Critique*, pour en justifier la ligne directrice, et le titre : *"Elle sera impitoyablement et profondément critique"*.

¹² Révai, *La littérature et la démocratie populaire*, Editions de *La Nouvelle Critique*, 1950.

vivons en un temps où, à tout le moins, en matière de réalisme, quiconque se fourvoie politiquement se fourvoiera littérairement" ¹³. Ce qui peut se transposer facilement : "Pour être un bon peintre de notre époque, il faut donc être imprégné de philosophie marxiste. Tel est Fougeron" ¹⁴. Pour devenir un mauvais peintre, il faudra donc qu'il soit politiquement fourvoyé.

Dès le numéro suivant, où des spécialistes de l'inconscient, huit psychiatres communistes, font leur autocritique en dénonçant la psychanalyse comme étant une "idéologie réactionnaire" ¹⁵, Daix précise ses vues en se tournant vers l'actualité, sous le titre "Une littérature de parti". Son propos est d'évaluer "l'apport propre des communistes", après avoir évoqué celui des compagnons de route, en postulant que l'effort théorique fourni par le Parti, à travers les interventions de Casanova, ont déjà des "résultats sur les écrivains communistes eux-mêmes, sur leurs œuvres nouvelles, sur cette floraison de romans depuis quatre mois" ¹⁶. Cette mise en rapport étroite entre la ligne culturelle définie par la direction et la pratique des écrivains se retrouvera fréquemment sous la plume des critiques ; elle est l'indice qu'on admet parfaitement que l'art nouveau puisse et doive être un art, non pas exactement "dirigé", mais encadré. Par ailleurs, Daix introduit une distinction qui touche au cœur de notre problème, en parlant de "résultats qui commencent à se concrétiser à la fois dans la recherche cohérente d'un réalisme socialiste français et dans la réalisation d'une littérature de parti, double aspect de la prise de conscience par les écrivains des responsabilités que leur confère leur qualité de communiste, double conquête et double progrès". L'ensemble de l'étude permet de comprendre que cette distinction ne renvoie pas à deux directions parallèles, (l'une plus directement militante, l'autre davantage affaire de "perspective socialiste", ainsi que l'entend Aragon), mais bien au deux aspects d'une même chose. A travers leur pratique, les écrivains communistes feront progresser le concept de réalisme socialiste

¹³ *Les Lettres françaises* du 27 juillet 1950.

¹⁴ *Les Lettres françaises* du 25 janvier 1951 (l'article est signé de Gaston Monmousseau).

¹⁵ "L'ensemble des théories psychanalytiques est contaminé par un principe mystificateur [...] il n'est pas possible de dissocier la psychanalyse de l'usage politique qui en est fait [...] la naissance, la diffusion actuelle de la psychanalyse sont liés à la lutte des classes. Elle s'étend partout où la classe dominante a besoin de tenter de paralyser les efforts de la classe montante" (*La Nouvelle Critique* n° 7, juin 49, p. 61). La question que posait Aragon "Avec qui ?", reçoit donc la même réponse, en un domaine tout différent : le réalisme est avec la classe montante, comme son contraire avec la classe décadente. Le principe mystificateur qui fonde la psychanalyse, l'inconscient, est bien le contraire du principe réaliste (la conscience).

¹⁶ *La Nouvelle Critique* n° 7, juin 49, p. 76. Nous reviendrons plus loin, de façon synthétique, sur les noms et les œuvres mises en avant par la critique communiste ; Aragon (pour le premier fascicule des *Communistes*), voisine ici avec Courtade, Philippe, Stil et Wurmser.

(français), encore dans les limbes, ce qui semble vouloir dire qu'ils trouveront les solutions esthétiques correspondant au concept :

*La qualité de l'œuvre d'Aragon tient à la façon dont il sait appliquer le marxisme à l'esthétique et au roman. Sans doute en ce domaine la science des marxistes est-elle moins sûre qu'en matière de sciences naturelles, sans doute sommes-nous bien ignorants encore des lois du réalisme socialiste et de son application au roman, mais là comme ailleurs, les faits vérifient qu'il est le chemin de l'avenir et Les Communistes pour leur part vérifient qu'il est la littérature de notre temps*¹⁷.

L'embarras du propos tient à la problématique même de l'application (de la théorie à la pratique, de la science à l'expérience), ou si l'on veut au heurt des deux postulats, théorique et esthétique : on ignore encore les lois propres à un domaine justiciable d'une science générale, seule la pratique les découvrira (plus qu'elle ne les inventera), mais celle-ci ne pourra que vérifier le discours même qui désormais l'encadre. Il n'y a certes "*pas de recettes pour les marxistes*" (ou pas encore), les romanciers expérimentent, et ce faisant confirment la validité universelle des lois de la science (matérialiste). Mais qu'advient-il quand "*les lois du réalisme socialiste et de son application au roman*" seront connues, que le temps de la recherche aura fait accomplir à l'art romanesque le bond en avant décisif, sa rupture épistémologique ? Daix en a l'intuition : on débouchera sur ce que Lénine appelle "*la littérature libre*", et lui-même "*la littérature libérée et libre*"¹⁸. Le paradoxe n'est qu'apparent, puisque la liberté est dans la connaissance de la nécessité. Il est douteux que le romancier Aragon se reconnaisse dans la raison ici avancée de "*la qualité*" de son œuvre, mais il est vrai que le discours qu'il a lui-même tenu autorise ce type d'extrapolation. De même que cette bonne nouvelle : "*Et tout d'un coup, c'est tellement plus simple avec le réalisme socialiste – je ne dis pas plus facile – de faire un bon roman : il suffit d'exprimer la réalité, toute la réalité avec, comme disait déjà Balzac, la raison de son mouvement*"¹⁹. Et puisque seule l'analyse des documents peut étayer la thèse que nous avons jusqu'ici développée, il faut citer aussi le second volet que Daix donne à sa contribution sur le thème de la "*littérature de parti*".

¹⁷ *Ibid.*, p. 77.

¹⁸ *Ibid.*, p. 81. Daix se réfère bien sûr au sacro-saint article de 1905 sur "*la littérature de parti*" (l'expression vient de là, Lénine en endosse la paternité, alors qu'il n'avait pas en vue la fiction littéraire, mais la propagande du parti).

¹⁹ *Ibid.*, p. 81.

Le motif de la rupture, propre à une démarche d'essence scientifique, y est très fortement accentué, le Jdanov de la révolution philosophique étant à nouveau sollicité. La rupture relève d'une "*démarche théorique identique*", qu'il s'agisse de littérature, de biologie ou de peinture, c'est là ce qui permet de réunir les *Communistes* d'Aragon, les théories de Lyssenko et les "*Parisiennes au marché*" de Fougeron. Au sein même du cycle du "*Monde réel*", *Les Communistes* constituent un "*couronnement*" (seul le premier volume, pourtant, est paru à cette date, preuve que c'est le projet qui compte), mais aussi "*une rupture véritable, un fait vraiment nouveau*". Et selon Daix, ses propres camarades ne l'ont pas assez souligné dans leurs recensions du roman, même s'il convient de souligner à quel point cette rupture implique une continuité, c'est-à-dire l'appropriation de la longue tradition du réalisme français. A nouveau, l'idée sous-jacente est que la raison de la vraie et féconde nouveauté incarnée par Aragon est de nature politique, ainsi que s'en est avisé un camarade tout aussi ardent thorézien que lui à ce moment-là : "*Le changement qualitatif que marquent Les Communistes est, comme le souligne avec force Auguste Lecoœur dans son article de France-Nouvelle, une conséquence précise et directe du combat opiniâtre engagé par le Parti en matière d'éclaircissement idéologique, plus particulièrement, depuis le congrès de Strasbourg*". En bref, la rupture théorique suppose une rupture politique pour s'accomplir pleinement sur le plan esthétique. Mais la qualité de la rupture littéraire semble bien tenir aussi, dans l'exemple choisi, à la compétence propre de l'auteur, à la capacité d'Aragon de faire son profit de la tradition réaliste. Daix ne le dit pas en clair, son raisonnement en souffrirait, mais son enthousiasme, affiché mais confus, envers le débutant André Stil, les conseils qu'il donne à Wurmser (dont le cycle romanesque traîne en longueur), en témoignent : les problèmes du métier ne sont peut-être pas des problèmes secondaires. Notons que dans ses articles de la même époque données aux *Lettres françaises*, il associe fréquemment à l'idée de l'héritage national celle de l'apport de la littérature russe et soviétique, ainsi que celui "*des maîtres soviétiques du marxisme*" ²⁰, Jdanov et Fadeïev en tête. Mais la question trouve-t-elle là sa solution ?

Un autre indice que cette question affleure sans être clairement traitée est que la spécificité du genre romanesque est tantôt prise en compte et tantôt déniée. Daix concède que le livre de Stil, *Le Mot "Mineur", camarades*, est au départ "*à cheval sur le reportage et l'essai ou le témoignage*", pour déboucher sur quelques nouvelles (ce qui est exact), mais il prétend "*qu'on y saisit sur le vif la nature du réalisme socialiste dans*

²⁰ *Les Lettres françaises* du 27 septembre 49, "*Les nouvelles sources d'inspiration*" ; c'est le cas aussi dans le n° du 25 août, "*Les jeunes gens de Stendhal et les nécessités du réalisme socialiste*", et bien sûr dans le n° du 22 décembre, "*Le soixante-dixième anniversaire de Staline et la littérature*".

le roman". Voici qui ne risque pas de faire avancer la connaissance de ses "lois". Dans un article postérieur, la confusion vient de ce que le roman d'Aragon est mis sur le même plan que *Fils du Peuple* et que la *Révolte de la Mer Noire* (de Marty), récits historiques et autobiographiques (certes très "romancés") : ces œuvres ont en commun qu'elles allient "*le contenu prolétarien à la forme nationale*" et qu'elles "*mettent en évidence les véritables héros de la vie, les circonstances de la vie nouvelle, les communistes*". Autrement dit, la présence, romanesque ou non, du héros positif (comme l'indique le titre de l'article), héros issu du prolétariat ou lié à lui, est le critère premier, et qui décide de l'emploi du terme unificateur de "réalisme socialiste". Daix sent que la chose ne va pas de soi, mais écarte la difficulté, en procédant à une nouvelle rupture critique :

*Et cette unité fondamentale politique est plus importante, plus essentielle que la séparation formelle et traditionnelle qui voudrait que Les Communistes, c'est-à-dire un roman, soit seul du domaine de la littérature et, partant, des critiques littéraires. C'est aussi cette unité fondamentale même qui rend seule au roman sa véritable valeur en le confrontant non plus avec le goût plus ou moins particulier du critique, mais avec tous les autres livres, quelle que soit leur catégorie, leur genre littéraire, qui expriment le monde*²¹.

D'une certaine façon, ces propos confirment que la théorie du réalisme socialiste a toute chance d'ignorer la spécificité de la fiction romanesque, en en faisant un sous-genre de la littérature de parti (ce qui, en revanche revient bien à donner raison à Lénine), c'est-à-dire une catégorie parmi d'autres d'une littérature foncièrement politique, héroïque, épique²², et éducative. Daix termine son article en décernant le titre d'ingénieur des âmes conjointement à Thorez, Marty, et Aragon.

Tournée au positif, cette méconnaissance du roman, alimente l'idée rassurante que personne ne songe à imposer des recettes aux écrivains, qu'il leur revient de trouver des solutions nouvelles à des problèmes nouveaux²³. Mais comme ils ne sont pas censés sortir du cadre de la littérature de parti, ces solutions seront nécessairement jugées en

²¹ *La Nouvelle Critique* n° 11, décembre 49, p. 92.

²² Daix reprend aussi ce thème présent chez Aragon et dans les premières théorisations du réalisme socialiste ; le roman, comme en fait toute la "littérature" nouvelle, "*grandit à la taille de l'épopée*".

²³ La critique communiste reprend à l'envi le mot, plein de bon sens (et commode pour se tirer d'affaire) de Casanova à Strasbourg : "*Le Parti communiste ne peut donner du génie, ni même de talent à qui en est dépourvu*".

fonction de l'interprétation que le critique se fait des limites de ce cadre. Ceci dit, le critique nouveau est rarement absorbé déjà tout entier dans l'intellectuel collectif, si bien que sa subjectivité peut lui ménager une marge de liberté, dont ses camarades lui font comprendre à l'occasion que c'est une marge d'erreur. Cela arrive surtout quand il s'agit d'évaluer les précurseurs supposés (car, on le verra, le consensus s'obtient facilement à l'égard des écrivains communistes). Ainsi par exemple d'un écrivain comme Maupassant, dont on ne sait pas bien si son réalisme est ou non gâché par son naturalisme : Wurmser avait pris parti avec un "*Maupassant : non !*" définitif, en disant son dégoût pour cet obsédé sexuel, ce cynique dont la gouaille trahit le mépris pour la femme, et pour l'homme ²⁴. Dans le numéro suivant des *Lettres françaises*, Payet-Burin l'approuve, avis de Tolstoï à l'appui, malgré la valeur de *Boule de suif* ; Daix dit son désaccord, avec le soutien de Mury, en invoquant l'admiration lucide que lui voue tout un peuple en URSS ²⁵. Et on en reste là aux *Lettres françaises*, sans devoir en passer par l'autocritique, ni par "*la critique de la critique*" à la façon dont Kanapa la pratique dans sa revue.

Sous ce titre, Kanapa s'insurge contre les camarades qui ont réduit *La Tempête* d'Ilya Ehrenbourg à un livre où l'Histoire serait le centre d'intérêt, et non ce qui fait le roman même, les personnages auxquels le romancier prête vie. On a oublié cette vérité toute simple que ce roman était un roman. Mais ce rappel salutaire ne prélude pas à un approfondissement des problèmes que nous avons pointés plus haut : "*Nous sommes en quête – avec force justifications théoriques – de réalisme socialiste*", explique-t-il, et nous risquons de ne pas voir que ce roman l'incarne parfaitement, grâce au romantisme révolutionnaire dans lequel baignent les personnages, eux-mêmes incarnation du "*héros soviétique*", et source d'émotions dont les communistes ne devraient pas rougir ²⁶. Le différend est donc facile à trancher, il suffit de convoquer l'autre nom du réalisme socialiste et d'en faire le pôle de ce qui est plus proprement la dimension du "romanesque" ²⁷. Sous la plume de Kanapa, la réhabilitation du roman comme roman

²⁴ *Les Lettres françaises* du 10 août 1950.

²⁵ *Les Lettres françaises* du 14 septembre 1950.

²⁶ Autre motif récurrent, citation de Thorez à l'appui : "*La première qualité d'un communiste, c'est d'avoir du cœur*" ; chez Aragon l'équivalent est le motif de la bonté, et il aime citer, et tous ses camarades avec lui, la formule d'Eluard "*Dire au bien ce qui fut dit au mal*". Kanapa en fait "*en quelque sorte le programme d'Eluard*" et l'un "*des traits essentiels du réalisme socialiste*" ("*Un poète et son parti*", *La Nouvelle Critique* n° 33, février 1952).

²⁷ *La Nouvelle Critique* n° 10, novembre 1949, pp. 116-120. Conscient peut-être de l'indigence de la critique communiste sur ces questions d'esthétique littéraire, Kanapa en vient à déplorer qu'elle se laisse dépasser par les œuvres, et perde sa légitimité : "*Notre critique a été en retard par rapport aux créateurs*."

consiste à plaider pour le mensonge romantique comme vérité romanesque. Une autre contribution de *La Nouvelle Critique* sur cette notion de romantisme révolutionnaire n'apporte rien de nouveau : René Plaud convoque les références maîtresses, le "*il faut rêver*" de Lénine et le discours de Gorki en 1934, et redit le caractère indissociable des deux notions, puisque le réalisme nouveau est "*aiguillé sur l'avenir*". Et comme l'avenir n'a pas commencé partout, la dimension romantique confère à ce réalisme une validité universelle. On sait qu'Aragon en a fait un argument essentiel de son pari, et l'on va voir qu'il continue d'en faire grand usage, mais dans une optique en partie différente, une optique de romancier plus que de critique ou de théoricien.

Pour ménager une transition avec ce que ses analyses apportent à la réflexion sur la notion de réalisme socialiste, sur la nature exacte de ce qu'elle recouvre, au moment où elle se diffuse et s'illustre, il faut revenir rapidement sur la difficulté qu'éprouvent les critiques à affronter les problèmes spécifiques de l'art littéraire (ou pictural). La logique de leur discours les porte à constamment réaffirmer ce principe élémentaire qu'est le primat du contenu sur la forme. On pourrait appeler cela le motif du *d'abord* : est rituellement rappelé, en effet, qu'il y a "*ce qui compte d'abord*"²⁸, et ce qui compte d'abord, c'est à peu près tout ce qui n'est pas le souci de la forme. C'est peut-être d'ailleurs la seule définition qu'on puisse donner du "contenu" dans ce système de pensée, tant il recouvre de réalités diverses : il est tout ce que n'est pas la forme. Il renvoie bien sûr au sujet traité, mais aussi à la "démarche" de l'écrivain, à son attitude en face de la "réalité", de la société de son temps, de ses acteurs, des classes sociales, et donc à la réponse qu'il donne à la question fondamentale : "avec qui ?" (c'est-à-dire : pour ou contre la classe montante ?). Mais comme les questions de forme sont sous-estimées, elles s'infiltrant plus ou moins confusément de ce côté, le contenu recouvrant alors des questions de "méthode", elles-mêmes portant à la fois sur le mode de connaissance et le mode d'élaboration des faits, la démarche documentaire et la démarche créatrice. On appelle donc également "contenu" ce qui relève de la représentation, où se confondent la vision du monde et son expression artistique. Notons que le terme de méthode, fréquent dans les premières théorisations du réalisme

Or notre critique ne peut se contenter d'enregistrer, de "compter les points". Elle doit aider, éclairer le travail du créateur" ("*Esthétique, critique et création*", *La Nouvelle Critique* n° 15, avril 1950).

²⁸ Kanapa dans l'article sur Eluard cité ci-dessus. Selon sa démarche habituelle, il a rapproché les poèmes des textes programmatiques (et à nouveau de *Fils du Peuple*), pour souligner l'adéquation entre "*la voix du poète et la voix de ses frères*", puis confessé que le parallèle était un peu schématique, avant de le justifier par son "*d'abord*" : on ne comprendra rien au travail poétique d'Eluard si on n'a pas d'abord compris "*sur quoi*" il s'exerçait, cette matière révélée par ses frères (et au premier chef Maurice Thorez).

socialiste, est d'ailleurs fort peu présent sous la plume de ses nouveaux adeptes, même chez les quelques théoriciens qui tentent d'en approfondir les bases.

Jean Pérus, à la recherche d'une esthétique marxiste, rappelle les fondements du matérialisme, avant de poser le principe premier (en citant Fréville) : *"La langue, le style, la composition, le caractère esthétique d'une œuvre sont déterminés par son contenu ; c'est-à-dire par la représentation que l'artiste se fait de la réalité, par l'expérience qu'il possède, par l'idéologie qu'il exprime"*. Ainsi, en face de *"l'art progressiste"*, la critique possède, selon Pérus, un *"critère certain"*, qui se fonde sur *"la sensibilité de l'écrivain aux formes neuves de la société en gestation, sur la connaissance et la compréhension qu'il en a, quels que soient les modes d'expression adoptés"* ²⁹. Ce qui n'est pas de l'ordre du contenu, pris en ce sens très large, est donc bien considéré comme second ; et même comme secondaire, en dépit de ce fait incontestable que l'œuvre doit son être propre *"à sa forme qui n'est pas une simple enveloppe passive et indifférente au contenu, mais l'informe et lui donne sa vertu"*, celle de faire des romans des *"histoires vivantes"* ³⁰. Que le contenu soit affecté par la forme ne remet pas en cause son caractère premier, même si la qualité de la forme rend ce contenu diversement attrayant et significatif pour le lecteur qu'il est censé toucher. En clair, ce qui compte *"d'abord"* dans la réussite des *Communistes* par exemple, c'est que leur auteur se soit soumis aux lois de la dialectique, qu'il en ait pris conscience : c'est de cela *"que dépendent la structure du livre, son mouvement et son rythme, son style et ses divers tons, et jusqu'à ses effets de détail"*. Et à l'égal des jeunes critiques pressés et zélés, l'esthéticien souligne l'ampleur de la dette du romancier envers le Parti, suggérant même qu'il y aurait beaucoup à apprendre d'une recherche de *"ce qu'Aragon doit de son art à la pensée de Maurice Thorez"* ³¹. L'on pourra se souvenir de la suggestion, car la question se posera pour nous, si son roman est bien un roman politique, de savoir ce qu'il doit à l'appartenance de son auteur au *"parti de Maurice Thorez"*, mais il importera aussi de comparer les profits et les pertes, et de se demander si les choix formels n'ont pour effet que de confirmer un *"contenu"* préalable.

Chez un non spécialiste comme Lecoer, les propositions de cette esthétique politiquement bien réglée sont évidemment reprises avec une belle assurance. Dans sa présentation de l'exposition Fougeron sur *"le pays des mines"*, il aborde de front *"la*

²⁹ Pérus, *"La critique et la création"*, *La Nouvelle Critique* n° 22, janvier 1951. L'auteur cite la préface de Fréville à *L'art et la vie sociale* de Plekhanov, publié aux Editions sociales, 1950.

³⁰ *Ibid.*, pp. 61-62. L'expression *"histoires vivantes"* est empruntée à Aragon.

³¹ *Ibid.*, pp. 69-71.

question fond et forme", pour refuser qu'on dise que le fond n'est communiqué que par la forme, sans préciser par quoi d'autre il peut l'être. Le point, c'est que cela aboutirait à attribuer à celle-ci la part déterminante, alors que le sujet (les mineurs, dans le cas présent) est si manifestement décisif. Le possible retard de la vieille forme sur le contenu nouveau, autre thème récurrent (emprunté à Staline), ne se rattrapera pas de façon académique, comme l'exemple de Fougeron le montre : le peintre doit de s'être perfectionné pour s'être mis "*tout simplement à l'école de son sujet et de ses convictions*", ce qui constitue "*une nouvelle et vivante démonstration que les grandes idées du communisme fécondent la création des savants, des écrivains, des artistes*". Et "*plus le sujet est digne [...] plus facilement ils trouveront la forme qui convient*" ³². Le co-préfacier de l'exposition, André Stil, est un tout petit peu plus prudent, le jeune écrivain se pose des problèmes de métier, "*la question des moyens*" est sérieuse, il sent que Fougeron peut encore progresser. Mais, ajoute-t-il, "*il faut réfléchir d'abord à cette véritable fécondation de l'artiste par les masses dont ces quarante tableaux sont le témoignage le plus fort que la peinture ait jusqu'ici donné*" ³³. Et ce texte finit par verser du côté du contenu tout à la fois sujet, matière ("*haute matière*"), Thorez, Casanova, Jdanov, "*valeurs avancées*" et "*mouvement des masses*". Transposée dans le domaine du roman, cette distribution inégale entre la part du contenu et celle de la forme se résume par la formule attendue : "*Un roman n'est pas d'abord une affaire d'écriture, mais d'expérience de la vie*" ³⁴. Une telle certitude n'augure pas d'une avancée considérable de la réflexion sur les problèmes réels que posent aux créateurs la revendication du réalisme socialiste.

*** André Stil militant et écrivain**

Nous l'avons dit, comme la modeste contribution de Stil est la seule de toute la période à revêtir un caractère un tant soit peu systématique, il faut dire quelques mots de *Vers le réalisme socialiste*. Ce titre fait écho au seul ouvrage de même type déjà publié, dix-sept ans plus tôt, le *Pour un réalisme socialiste* d'Aragon, et ils forment à eux deux la totalité du corpus français en la matière. Le passage du *pour* au *vers* marque assez

³² Préface de la plaquette de présentation de l'exposition, *op.cit.*, p. 15. Fougeron, plus humble, disait pour sa part (parlant de son tableau "*L'assassinat de Houllier*", hommage à un mineur victime de la répression): "*Cette toile serait-elle la plus mauvaise qui se puisse concevoir, sans vous demander votre jauge je répéterai que c'était cette toile qu'il fallait entreprendre, vaille que vaille, et non pas une autre*" (dans l'article cité, "*Le peintre à son créneau*").

³³ Stil, "*Avance, Fougeron*", d'après sa reproduction dans *La Nouvelle Critique* n° 22, janvier 1951, pp. 36-37. C'est nous qui soulignons "*d'abord*".

³⁴ Stil, "*Militant et écrivain*", *La Nouvelle Critique* n° 36, mai 1952. Nous soulignons à nouveau.

bien la différence entre les deux situations : Aragon se lançait dans un plaidoyer auquel ne correspondait en France aucune réalité, et il prêchait dans le désert ; Stil prend acte d'un processus en cours, susceptible à terme de connaître une réalisation plus achevée. Tous deux sont des recueils de textes de circonstance, et non le produit d'une analyse d'ensemble, organisée et ambitieuse. Stil fait précéder les quatre textes recueillis de deux lettres, adressées à Jean Kanapa, son éditeur ; l'une est de J. Duclos, l'autre est de sa main, et il y justifie cette publication en volume par la nécessité que soient clarifiés les conditions et les buts du travail des écrivains engagés dans la voie du réalisme socialiste (en souhaitant aussi qu'elle favorise un accord renforcé avec ceux qui militent pour la défense de la paix)³⁵. Ajoutons que le capital symbolique de l'auteur tient à ce qu'il est un membre suppléant du Comité central, le rédacteur en chef de *L'Humanité*, alors victime de la répression, et un écrivain reconnu au sein du PCF, qui vient de surcroît d'être couronné d'un prix Staline³⁶.

Le premier texte place son propre itinéraire de militant et d'écrivain du Parti sous le signe de la rencontre avec Thorez (le 21 juillet 1945), et d'une sorte de révélation, à l'occasion du fameux discours de Waziers, dans le pays des mines dont il est originaire et en pleine bataille de la production. Nous avons déjà évoqué le second, qui marque sa proximité avec Lecoœur et Fougeron, et qui constitue aussi un indice de son intérêt personnel pour le monde ouvrier et pour le milieu de la mine, où il puise les personnages de ses premiers récits. Le troisième texte est celui du discours d'ouverture du débat organisé, sous la présidence de Casanova, sur le cinquième tome des *Communistes* ; c'est le plus intéressant en ce qu'il aborde vraiment "*quelques questions*" du roman politique, et qu'il permet de mesurer l'importance du roman d'Aragon dans son propre passage à l'écriture romanesque (après ses débuts de nouvelliste). Nous en parlerons donc surtout au moment de l'étude de ses œuvres, notre objectif présent se limitant à la recherche des idées générales qui structurent sa réflexion. L'on trouve une expression de ces idées dans le dernier texte, qui porte l'empreinte de la circonstance festive de son origine : il s'agit du discours de remerciement prononcé lors de la soirée

³⁵ Le recueil de Stil, *Vers le réalisme socialiste*, Editions de La Nouvelle Critique, 1952, se compose des textes suivants (que nous citerons dans leur publication en volume) :

- 1- "Waziers, la chance de ma vie", *Les Lettres françaises* du 27 avril 1950
- 2- "Avance, Fougeron", in *Au pays des mines*, Editions Cercle d'Art, 1951
- 3- "Quelques questions de notre littérature", *Cahiers du communisme* n° 8, 1951
- 4- "Militant et écrivain", *La Nouvelle Critique* n° 36, mai 1952

³⁶ Il faut ajouter que les lettres pèsent d'un certain poids, pour les destinataires du recueil, puisqu'elles sont adressées depuis la prison de la Santé (à la suite des mesures prises contre le journal qu'il dirige). Il y souligne que les militants du Mouvement de la Paix ne pourront supporter qu'on mette un écrivain en prison.

de félicitations organisée en l'honneur de son prix Staline (reçu le 15 mars 1952). La déclaration de la dette envers le Parti ne peut manquer d'y être solennelle et appuyée.

La réflexion du "*militant et écrivain*" André Stil, comme celle de Daix ou de Kanapa, met en rapport la politique culturelle thorézienne et la production romanesque récente des communistes, mais elle puise davantage dans les propositions plus anciennes avancées par Aragon. Du même coup, il fait des *Communistes* une parfaite illustration du programme que son auteur avait annoncé. Un aspect majeur de son propos est donc de prendre acte, d'une façon argumentée, de cette éclatante victoire, non pas au sens de la "victoire du réalisme" de Lukacs, puisque la réussite ici est rigoureusement concertée. Ainsi, au premier rang des thèmes sur lesquels il met l'accent figurent ceux de l'intrication de la fiction et de l'histoire, et de "*l'analyse scientifique des rapports de classe*", grâce à quoi il est possible de soutenir que "*c'est dans le plus grand éclairage politique que l'humain se révèle avec le plus d'éclat*". Ou encore que la peinture de "*la vie vraie*" est le résultat d'une "*conception scientifique de la littérature*" (expression chère à Aragon); en d'autres termes, cette littérature nouvelle s'appuie sur une méthode qui présente deux aspects conjoints : "*une connaissance scientifique des ressorts véritables de l'action des hommes, connaissance qui manquait même aux plus grands écrivains du passé qui n'étaient pas armés de la méthode marxiste-léniniste*" ; et le prolongement de cette science dans une recherche documentaire scrupuleuse, non pas conduite pour elle-même mais liée, au quotidien, à l'activité militante. Bien sûr, "*position de parti*" et "*connaissance scientifique*" sont synonymes, et permettent de tout éclairer, même, par exemple, "*la façon dont un homme regarde une femme*" ³⁷. Pour un jeune romancier, c'est prendre de grands risques que de le prétendre, ou pire, d'y croire ; Aragon le dit aussi, mais n'y croit qu'à moitié, ou pas du tout. Nous verrons ce que permet d'en penser la confrontation de leurs romans.

Une différence sensible dans leurs discours respectifs sur le réalisme socialiste s'observe à propos de cet autre thème fondamental qu'est l'optimisme. Bien sûr, dans les deux cas le postulat progressiste en est le fondement, mais Stil met fortement l'accent sur l'expérience de la vie militante comme condition d'un optimisme qui "*ne soit pas artificiellement plaqué*". Ceci rend problématique l'idée que le nouveau réalisme puisse être le fait d'écrivains qui ne soient pas des membres du Parti. Or, Aragon croit la chose envisageable, et l'optimisme comme attitude fondamentale devant la vie, et comme pari sur l'avenir, est en ce domaine un argument fort. D'une façon générale, le discours tenu

³⁷ "*Quelques questions de notre littérature*", in *op.cit.*, pp. 65-67.

par Stil dans l'ensemble de ses quatre interventions est fortement marqué par le climat idéologique du temps, et par cet extrême enfermement dans les certitudes du groupe qui s'observe souvent, dans cette conviction désormais vécue intensément au quotidien que les communistes ont "*fondamentalement raison*". Chez ce jeune écrivain, une telle immersion dans les valeurs et la culture du groupe freine probablement l'accès à la culture tout court, c'est-à-dire à la connaissance de l'héritage et du passé récent qu'un Aragon possède à merveille. C'est aussi l'homme de grande culture, et l'écrivain accompli, qui déjà s'exprimait en 1934-1939, et qui reprend la parole pour parfois tenter de remettre les choses à leur place. Sa petite allusion à Stil dans son discours d'Ivry en est un indice. Son cadet, évoquant l'importance pour l'écrivain de "*la possession parfaite d'un métier des plus exigeants*", avait quand même fait valoir que son travail militant était "*seul capable de l'élever toujours sur un plan supérieur*" ; d'où cette imprudente conclusion dont Aragon se souviendra trois ans plus tard :

*Et s'il y a des différences entre la façon de l'écrivain et par exemple du secrétaire de section d'être liés aux masses, ces différences ne sont pas telles qu'il faille appeler de noms différents ce qui est la qualité première de l'écrivain communiste comme du secrétaire de section. Le grand enseignement est que, ce travail et cette vie de militants, c'est ce qui place l'écrivain à tout moment au centre des problèmes qui préoccupent, passionnent et émeuvent tout un peuple, c'est ce qui lui rend possible, souvent à son propre étonnement, ce qui serait une entreprise inconcevable pour d'autres, même doués de moyens et d'un talent supérieurs*³⁸.

Si Aragon dénonce à Ivry une conception réductrice de l'art de parti, il est clair que cette extrapolation était, sur un plan personnel, fort désobligeante pour le romancier des *Communistes*, mal compris de ceux-là mêmes qui l'encensaient, y compris de celui qui dans ce texte ne cesse de lui rendre hommage. Naïvement peut-être, Stil plaçait sa propre démarche au-dessus de celle de son maître reconnu, conscient de n'être doué que "*de moyens et de talent*" inférieurs, mais assez confiant dans les vertus du thorézien "*contact vivifiant avec les masses*" pour espérer l'égaliser, sinon le surpasser. En ce sens, il allait plus loin que son camarade Taslitzky, lui aussi lecteur d'Aragon, sur lequel il s'appuie pour justifier cette remarquable formule : "*Je ne prétends pas que les œuvres du nouveau réalisme soient géniales, j'affirme qu'est géniale la démarche qui les fait*

³⁸ *Ibid.*, p. 69.

naître et qui annonce des œuvres fortes" ³⁹. Dans son mélange étonnant d'humble concession et d'orgueilleuse certitude, l'affirmation pourrait assez bien résumer la foi mise dans le réalisme socialiste au temps de la guerre froide. Chez André Stil, cette foi est suffisamment forte pour croire déjà réalisées, sur le plan littéraire, les "*œuvres fortes*" annoncées par Taslitzky sur le plan artistique. Aragon, à la fois bien lu et mal lu, n'est pas pour rien dans leur commun enthousiasme. Il arrive à celui-ci de trouver cet enthousiasme encombrant, et de mesurer quels effets réels ont produit ses encouragements et la proclamation de ses propres espérances.

*** *Aragon et la lumière nationale***

Nous avons déjà relevé plusieurs indices de l'attitude complexe d'Aragon au cours de la période, qui tient pour partie à la multiplicité de ses rôles dans le champ culturel, au sein du Parti en premier lieu, mais aussi sur la scène publique, dans la mesure où il ne cesse pas d'y assumer son statut d'écrivain autonome, publié à la fois aux EFR et chez Gallimard ou Denoël. S'agissant de ses contributions au débat sur des questions touchant au réalisme socialiste, on a dit qu'il n'avait rien proposé d'équivalent à sa production des années trente. Ce sont ses cadets qui s'y collent, qu'il inspire, conseille, encourage, et parfois corrige. Il n'est pas exclu que cette division des tâches lui permette de mieux préserver sa propre liberté, sa liberté d'approuver ou non, ou encore de se porter sur des positions où on ne l'attend pas, et qu'il est seul en capacité d'occuper. Se réclamer de Barrès ou de Stendhal, en même temps que de Barbusse ou Romain Rolland, afficher son goût pour Picasso ou Matisse, en même temps que pour l'art soviétique, ne va pas de soi, et semble refusé à beaucoup de ses camarades, qu'il contribue, ce faisant, à sortir du champ limité et étouffant de l'art de parti. Cet art de parti qu'il a autorité pour promouvoir, et dont il laisse entendre qu'il est bien ce qu'il est, et qu'il ne l'est pas, étant tout autre chose que ce qu'en font les ouvriéristes sectaires ou que ce qu'en pensent les bourgeois bornés. L'opération procure un profit de distinction dont bénéficie son parti, en même temps qu'elle contribue à une évolution vers une

³⁹ Boris Taslitzky, "*Notes sur la critique d'art*", *La Nouvelle Critique* n° 39, septembre-octobre 1952. L'auteur rend d'abord hommage à *Pour un réalisme socialiste*, qualifié de "*recueil de conférences qui jetèrent en France les bases vivantes et indestructibles de la bataille du réalisme français*", avant d'évoquer la série des treize articles sur l'art et la peinture soviétiques qu'Aragon a donnés aux *Lettres françaises* de janvier à avril 1952. Son enthousiasme l'amène à poursuivre ainsi son propos : "*J'affirme qu'est génial le désir des artistes soviétiques de parler pour et au nom des millions et des millions d'hommes qui font l'histoire et se passionnent pour chaque progrès de leurs œuvres. Et qu'est géniale l'explication qu'en donne Louis Aragon dans la mesure où il explique, et démontre inlassablement avec une patience et une fermeté qui sont le fond même de l'esprit communiste*" (pp. 69-70 ; "*il explique*", employé absolument, est souligné par l'auteur).

conception moins dogmatique de la politique culturelle. Elle permet aussi à Aragon de tenter de dissiper des malentendus et de clarifier les problèmes, principalement les problèmes du roman politique, et de donner des prolongements à sa démarche d'appropriation critique de l'héritage national. C'est sous ce double aspect que l'on analysera les textes les plus intéressants pour notre propos.

L'article des *Lettres françaises*⁴⁰ sur Barrès mérite d'être relevé à plusieurs titres, en plus des raisons biographiques et proprement littéraires qui expliquent l'attachement et l'admiration de longue date que lui voue Aragon⁴¹. C'est d'abord la composante nationale du communisme qui y trouve argument : être du côté de Barrès, c'est être pour "*la reconnaissance de la vérité nationale*", à l'encontre de tous ceux qui ont "*perdu le sens national*", de cette bourgeoisie toujours prête "*à sacrifier la patrie à une coalition d'intérêts sous la direction de l'étranger*". Les accents nationalistes et chauvins de l'auteur des *Bastions de l'Est* comptent moins que la leçon de résistance qui est la sienne, quand la France subit "l'occupation américaine". Rappelons qu'Aragon a fait de Thorez un "*professeur d'énergie nationale*" dès 1945, et qu'il lui décerne à nouveau ce titre dans sa "*Visite à Maurice Thorez*" de 1952⁴². L'expression renvoie au titre de ce roman dont les trois volets "*constituent les premiers exemples du roman politique moderne*", car Barrès est celui qui, en tant que romancier, a su reconnaître à la politique "*sa place dominante dans le monde moderne*". Son œuvre marque un "*point de départ*", elle forme un "*précédent historique dans le roman français*". Nous aurons à y revenir puisque cet article est contemporain de l'écriture des *Communistes*, ce prolongement donné au cycle du "*Monde réel*", désormais situé par rapport à ce qu'il nomme "*le précédent Barrès dans le roman politique*". Relevons pour l'instant qu'aux yeux d'Aragon c'est pour avoir été un partisan que Barrès a pu ménager toute sa place à la politique, et livré de son temps une image plus vivante que ne l'ont fait des Jules Renard ou des Charles-Louis Philippe avec leurs décors populistes. Que ce partisan fût plutôt de l'espèce réactionnaire et antisémite ne fait pas problème, il suffit de le lire "*avec un esprit critique, à la lumière d'une idéologie progressiste*", c'est-à-dire selon la méthode

⁴⁰ *Les Lettres françaises* du 16 décembre 1948, sous le titre provocant "*S'il faut choisir, je me dirai barrésien*" ; il forme un diptyque avec un article de Claude Roy intitulé "*Les rares instants où il fut vraiment un grand écrivain*", l'ensemble étant coiffé du surtitre "*Contre et pour Barrès*". Mais c'est bien Aragon qui remet en place son jeune camarade, ancien "*socialo-maurrassien*" devenu communiste pendant la guerre. Cet article est repris dans *La Lumière de Stendhal* en 1954 sous le titre "*Actualité de Maurice Barrès*".

⁴¹ Voir notre étude *Aragon lecteur de Barrès*, in *Lire Aragon*, Champion, 2000. Nous y examinons les enjeux littéraires et politiques de l'article de 1948 et les problèmes posés par la revendication de l'héritage barrésien sur le plan de l'écriture romanesque.

⁴² Article publié dans *L'Humanité* en février 1952 et recueilli dans *L'Homme communiste II* (1953).

classique d'Engels ou Lénine. Car beaucoup d'écrivains porteurs d'une telle idéologie écrivent aujourd'hui des romans qui, "*à les comparer avec Le Roman de l'énergie nationale, sont régressifs, réactionnaires en tant que romans*", alors que la trilogie de Barrès "*malgré son contenu boulangiste, étroitement nationaliste, réactionnaire, constitue pour la création romanesque un élément d'avant-garde, de progrès humain*". Le compliment n'est pas mince.

Formulé en 1948, un tel compliment était bien propre à faire de l'ombre aux premiers postulants au titre de romanciers du Parti, et il était destiné à mettre en garde contre des formules hâtives et démagogiques (pour faire écho aux qualificatifs appliqués plus tard à Fougeron), des formules régressives sur le plan de l'art romanesque. Pour autant, est-ce que cela suggère qu'une forme de modernité reste à inventer ? Tout ce que nous avons appris jusque là invite à en douter, même si les vues d'Aragon n'ont rien de commun sur ce plan avec les goûts d'un Jdanov. Et plaider pour un "nouveau classicisme" laisse *a priori* peu de place à la modernité. Ou s'agit-t-il simplement d'éviter que la ferveur politique ne fasse négliger la qualité littéraire ? Même si le terme de "réalisme socialiste" n'est pas ici employé, invoquer le précédent Barrès est une manière de plaider pour qu'en soit donnée une version nationale qui ne cède pas au schématisme, aux simplifications de type ouvriériste. Un an et demi plus tard, peut-être parce que le problème est devenu plus sensible, et qu'il a commencé de vivre l'épreuve de la réception des *Communistes* ⁴³, Aragon précise sa pensée dans "*Le roman et les critiques*" ⁴⁴. La méfiance à l'égard de la critique de masse y est déjà très sensible, avant même qu'elle prenne un tour politique : "*Je dis que l'écrivain, le romancier qui interroge son public, et qui a beaucoup à apprendre de lui, doit savoir ne pas capituler devant toutes ses exigences*" ⁴⁵. Certaines d'entre elles sont "*absurdes*", et parfois partagées par des "*critiques professionnels de gauche*", comme de vouloir qu'à la fin le héros doive entrer au Parti communiste. Il faut laisser aux films d'Hollywood et au roman bourgeois l'attente d'une fin heureuse (comme le mariage et les enfants à naître), la classe ouvrière ayant "*devant elle d'autres perspectives*", et un rôle national à jouer : "*Elle n'a pas besoin de livres où la réalité soit escamotée par un mythe quelconque, pas plus la solution de l'adhésion au parti, que celle du mariage*". Cette première mise au point est importante, qui s'élève contre une interprétation trop simpliste d'une règle par elle-même essentielle, à savoir la vision optimiste du devenir, et contre un type de

⁴³ Nous reviendrons sur "*Les Communistes à la Grange-aux-Belles, Aragon répond à ses témoins*", publié dans *La Nouvelle Critique* n° 8, juillet 1949.

⁴⁴ *La Nouvelle Critique* n° 17, juin 1950.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 87 (c'est Aragon qui souligne).

conclusion qui répond à un mouvement peu évitable du récit (puisque'il est exclu de faire une fin décevante et fermée).

La suite du raisonnement fait implicitement référence à Jdanov, avec le thème, très souvent invoqué dans la presse du Parti, de la lutte de l'ancien et du nouveau, mais c'est aux fins d'étayer la critique d'une conception trop sommaire du roman politique. Il faut l'admettre, *"rien ne finit par l'adhésion au parti, au contraire tout commence"*, le militant doit se débarrasser de bien des idées *"qui lui viennent d'ailleurs"*, et *"ça ne se fait pas en un jour"*. Faut-il en déduire que le roman devra peindre cette lente rééducation, la refonte laborieuse orientée vers l'émergence de l'homme nouveau, mais en évitant de la raconter jusqu'à son terme, l'apothéose du typique ? Ou plutôt partir de plus loin encore, en peignant des individus chez lesquels s'amorce seulement une prise de conscience, un cheminement semé d'obstacles ? Ou oser montrer des communistes fort peu accomplis, puisque la lutte de l'ancien et du nouveau *"est dans le cœur et la tête de chaque membre du parti"* ? Aragon ne donne pas d'indications plus précises, mais y a-t-il, pour le dire autrement, d'autres types de réponses, avec leurs variantes respectives, que celle du roman antagonique, qui met en scène des communistes, plus ou moins exemplaires, et celle du roman d'apprentissage, qui laisse à l'auteur la liberté de dépeindre des êtres très ordinaires ? Nous le vérifierons avec l'étude des œuvres, en effet partagées entre ces deux grandes catégories, la grande difficulté réside bien dans la mise en scène de ces personnages *"pas comme les autres"*, à l'image de leur parti, que sont les militants, et qui ne sont tout de même pas censés n'avoir pas de grandes qualités, que les autres n'ont pas, ou du moins pas au même degré.

Aragon souhaite pour l'instant dire autre chose : il y a *"un sectarisme inadmissible"* à mépriser les gens ou les écrivains qui sont *"des sans-parti"*, et néanmoins des gens très soucieux *"de ce qui naît, de ce qui est nouveau"* (plus que *"certains membres du parti"*). A demi-mot, ce que laisse entendre ce détour du raisonnement, c'est que la réponse au roman communiste à l'eau de rose peut venir (est-ce de façon privilégiée ?) de ces sans-parti, puisque la mention de la critique de cette attitude sectaire, dont l'URSS vient de donner l'exemple, débouche sur cette conclusion : *"Elle [cette critique] met en garde contre une littérature ramenée à des formules ou à des recettes. Elle nous rappelle que le prolétariat [...] a droit aussi à de bons romans, qui ne soient pas des thèses ennuyeuses, mais des histoires vivantes capables de jouer leur rôle dans la lutte entre l'ancien et le nouveau, entre ce qui naît et dépérit"*. Mais d'où vient que des communistes puissent écrire de mauvais romans, et d'autres se satisfaire d'en lire ? Est-ce seulement affaire de *"sectarisme"*, un sectarisme qui serait

partagé par nombre d'écrivains, de critiques, et de lecteurs ? Dans ce texte de 1950 se lisent déjà les intentions et les limites de la critique d'Aragon, de cette forme de résistance intérieure qu'il en vient régulièrement à mener face aux développements concrets de l'art et de la critique de parti. A évoquer dans le langage politique convenu, comme il le fera dans son discours d'Ivry, des problèmes qui sont, pour une part au moins, d'ordre spécifiquement littéraire, il ne peut, nous semble-t-il, que reconduire le malentendu, aussi longtemps que le cadre même dans lequel se trouvent situés ces problèmes et leur critique n'est pas questionné, ou perturbé par le cours historique. Compter sur les écrivains non communistes pour bousculer ce cadre est tout de même paradoxal, même si, en France, cette attitude d'ouverture aide à trouver des compromis utiles pour la cause de la littérature et enrichissants pour les lecteurs ⁴⁶. Quand il se tourne vers des écrivains du passé, que la question du communisme et de l'art de parti ne tourmentait certes pas, le recours est moins paradoxal, et plus sûrement profitable.

Les études rassemblées dans *La Lumière de Stendhal* et celles portant sur Victor Hugo sont très caractéristiques de la démarche d'appropriation critique qu'Aragon a mis au service de son plaidoyer pour le réalisme socialiste depuis les années trente. Et comme précédemment, la reprise de l'héritage national permet de donner corps et crédit à ce réalisme des temps nouveaux. Mais en mettant en valeur la dimension critique du réalisme, elle relativise d'autant sa dimension positive, celle qui est censée caractériser en propre le réalisme inventé en URSS. C'est donc bien là qu'il faut situer la cohérence du pari d'Aragon, et sa marque propre : seule la perspective est essentielle, et non la conclusion. Qu'il s'agisse d'établir qu'il y a un "*précédent Barrès dans le roman politique*" ou de refuser les fins heureuses du roman communiste, l'important est de faire valoir le prix du patrimoine et la beauté des commencements. La révolution littéraire peut attendre, elle y gagnera de s'instruire, et de ne pas célébrer prématurément les victoires annoncées. Déjà Aragon concluait son refus d'obéir à une commande sociale trop encline aux simplifications ⁴⁷ par cet apparent truisme : "*L'essentiel, voyez-vous, dans le roman, c'est que l'essentiel y soit*" ⁴⁸; l'essentiel, c'est-à-dire ces "*graines de*

⁴⁶ *Ibid.*, p. 89. En appelant à Lénine et à "*un très important article sur la critique en URSS*" paru dans la *Pravda*, Aragon rejette l'idée que seuls des écrivains membres du Parti puissent concourir à la littérature nouvelle (idée qu'il reformulera dans son discours d'Ivry) ; il montre en exemple la place accordée en URSS à Ajaev et à Ehrenbourg, et par analogie à Lyssenko, un sans-parti lui aussi. La question de savoir quelles sont les conditions, et les limites, de cette belle tolérance, n'est pas évoquée.

⁴⁷ "*Eh bien, si on suivait les conseils des lecteurs qui nous demandent de simplifier nos livres, je vous jure que le plus souvent Hamlet ne serait plus Hamlet ! Et chaque critique n'est pas Goethe*", ("*Le roman et les critiques*", *op.cit.*, pp. 89-90).

⁴⁸ *Ibid.*, p. 90.

l'avenir"⁴⁹ qu'on ne trouve pas dans la littérature asservie à la bourgeoisie, la "*lueur*" qui fait reprendre courage, le parti pris du bien et le souci de la réalité. Autrement dit, Aragon brandit le repoussoir d'une littérature considérée comme politiquement ennemie, non pour mieux vanter les mérites d'une littérature politiquement correcte, mais pour attirer l'attention sur les écrivains, d'aujourd'hui et d'hier, qui ont le bon goût de se contenter d'aller à "*l'essentiel*". C'est là une différence notoire par rapport à l'ordinaire de la critique communiste. Au roman, n'allez pas demander, dit encore Aragon, "*de répéter mot pour mot tout ce qui est dans votre journal, qu'aucun roman ne peut vous dispenser de lire !*" Nous verrons comment il précise sa pensée sur les fonctions propres du roman ; il faut maintenant dire un mot de la façon dont il recueille la part de l'essentiel, si l'on peut dire, la part du réalisme, chez les écrivains du passé qui lui sont chers.

Dès son premier article sur Stendhal, Aragon place son entreprise sous le signe de "*l'enthousiasme*"⁵⁰, ce qui lui permet de concilier ses goûts personnels avec les convictions partagées de ceux pour qui c'est la réalité elle-même, saisie dans son devenir, qui est enthousiasmante. C'est pourquoi, nous l'avions suggéré, le romantisme révolutionnaire va garder chez lui sa valeur doctrinale, mais aussi renvoyer à quelque chose de plus vague, de plus subjectif parfois, ou de plus proche de l'acception historique du terme, avec cet effet, en tous les cas, que la perspective (socialiste) est beaucoup plus valorisée que sur ce sur quoi elle débouche. Il relit Stendhal et Hugo, comme il l'a fait de Barrès, en mimant sciemment la démarche marxiste classique, leur accordant ainsi une importance semblable à celle d'un Balzac ou d'un Tolstoï⁵¹. Du même coup, la différence des genres est à la fois prise en compte et englobée dans une problématique d'ensemble, comme c'est le cas depuis l'origine, puisque le réalisme socialiste concerne le roman et la poésie, et toutes les disciplines artistiques.

⁴⁹ Cette expression ne figure pas dans l'article étudié, elle donne son titre à un chapitre de la *Semaine Sainte* (1958), façon pour nous de suggérer la continuité de la conception qu'Aragon se fait du réalisme.

⁵⁰ Aragon s'en prend aussi aux critiques (de tous bords), qui s'offusquent et réclament qu'on abrège "*dès qu'il y a de la grandeur quelque part, dès qu'enfin c'est affaire d'enthousiasme*", "*Stendhal à la lueur des sunlights*", *Les Lettres françaises* du 3 juin 1948 (repris dans *La lumière de Stendhal*, op.cit., p. 102).

⁵¹ Aragon fait au passage la leçon à ses jeunes collègues : "*Il y a quelques lignes d'Engels sur Balzac, c'est pourquoi les jeunes gens qui font dans le marxisme n'oseraient pas s'attaquer à Rastignac ou à Rubempré. Mais Engels n'avait pas lu Stendhal : toute licence contre Fabrice ! Curieux marxisme, à vrai dire, qui tient pour démodée une des images les plus saisissantes de la littérature, qui explique mieux son temps que bien des traités historiques*" (ibid., p. 107).

Hugo offre une riche matière à l'illustration d'une vision enthousiaste du devenir. Dans l'anthologie qu'il lui consacre ⁵², Aragon caractérise le XIX^{ème} siècle comme ce "*siècle qui fut celui des révolutions, des émeutes, des chemins de fer, du préfet Haussmann, de la Commune de Paris*" ⁵³. Un siècle particulièrement instable, enfant de la Révolution de 89, traversé de contradictions, mais travaillé par une volonté de progrès, technique, social, politique, un siècle orienté par la nécessité d'une transformation plus radicale. Ainsi, Hugo peut être dit le "*miroir de la Révolution française*" (à l'image de Tolstoï pour la Russie, selon Lénine) : "*Son œuvre oscille aux vents de ce long orage appelé le dix-neuvième siècle. Elle naît sur les ruines de la Bastille, elle meurt quand les associations ouvrières vont proclamer, avec le Premier Mai, que le printemps appartient à leur classe*". L'œuvre reflèterait à la fois les soubresauts du siècle et son mouvement de fond, celui de la montée du peuple, ou du prolétariat, on peut hésiter sur le terme. Aragon sait bien que la pensée sociale et politique du poète diffère de la sienne, l'important est de lui prêter, sinon la science, du moins l'intuition, même mêlée d'utopie, du sens de l'Histoire : de sa direction et de sa courbe, qui est ascendante. Il souligne son "*optimisme historique*" ⁵⁴, il dit sa prédilection pour le poème "*Plein ciel*", cet hymne au "*glorieux navire*" du Progrès, à l'homme libéré de ses chaînes, "*élévation illimitée*" s'il en fut (Aragon aime user de la formule rituelle par laquelle on désigne les Communards : "*Ils montèrent à l'assaut du ciel*"). Il considère comme essentielle chez Hugo "*la morale du progrès*", car en dépit de ce qui semble la contredire, "*tout y mène, tout y converge : l'histoire et la légende, la mythologie et la religion, l'expérience propre du poète*" ⁵⁵ ; et essentielle pareillement "*la philosophie du devenir*", qui entre dans la réussite "*des plus beaux vers français*", ce que ne supportent pas "*les hommes du non-devenir, de la réaction*" ⁵⁶. Ainsi éclairé, le réalisme poétique d'Hugo entre donc bien en résonance avec ce qui constitue le cœur de la définition soviétique du réalisme socialiste (représenter la réalité dans son développement révolutionnaire), mais il est versé au compte du réalisme français, "l'essentiel" de cette poésie n'étant pas différent de l'essentiel du roman. La marque propre du réaliste, c'est toujours son aptitude non pas seulement à embrasser le monde

⁵² *Avez-vous lu Victor Hugo ?*, EFR, 1952 ; nous citons ce texte dans sa réédition chez Messidor/Temps actuels, 1985, qui comprend un avertissement et des notes de Michel Apel-Muller, et l'indication des corrections d'Aragon pour la réédition de 1969 aux EFR. L'une des notes ajoutées en 1969 va à l'essentiel, en prenant le contre-pied de ce que ce mot désignait vingt ans plus tôt : "*L'Histoire a rendu l'enthousiasme amer, et fait de tout espoir un masque de carnaval*".

⁵³ *Ibid.*, p. 24.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 158.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 187.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 188.

réel, mais à en saisir le mouvement, et donc à déceler les germes du futur dans la réalité présente. C'est en cela que l'écrivain réaliste autorise toujours un espoir, et qu'il alimente l'enthousiasme. Et Aragon désigne aussi le réalisme de Hugo comme un "*romantisme de l'avenir*".

Dans sa conférence *Hugo, poète réaliste*⁵⁷, il évoque pareillement "*les régions où enfin se développe la lumière de l'avenir*", en en faisant à la fois la lumière nationale et celle de "*la vérité en marche*". Et il oppose sur ce double plan, non sans virulence, les leçons de Hugo à "*toute la tourbe mêlée des publications américaines, des "digests", la vase d'une littérature de démission nationale, le mensonge à la Kravchenko et l'exaltation de la boue*"⁵⁸. Nous n'y insistons plus, mais il ne faut pas perdre de vue que la démarche d'appropriation critique relève elle aussi d'un combat incessant, de cette lutte politique qui se mène sur tous les fronts, parmi lesquels Aragon accorde une très grande place à celui qui touche à la grandeur et à l'indépendance nationales. Les auteurs revendiqués sont des auteurs disputés et arrachés à l'adversaire, et comme reversés dans un patrimoine qui était menacé. La dimension polémique renforce d'autant la rhétorique de l'appropriation. Par exemple, la composante héroïque des écrits de Hugo est accaparée sous l'angle du typique, étant posé que "*le réalisme commence où commence le royaume du héros*", et que le héros n'est rien d'autre que le typique d'une époque. D'où il découle qu'il peut devenir "*le point de mire de millions d'hommes, le personnage dont l'existence même a valeur exaltante, éducative*". Il inspire et incarne "*les nobles sentiments et les nobles actions, comme les nobles écrits*" ; "*Hercule populaire*" ou héros bourgeois, il est toujours noble du moment qu'il se situe avec sa classe sur "*la pente montante*" et non sur "*la glissade du déclin*" (la bourgeoisie peut produire Balzac ou Mauriac, dit encore Aragon, "*mais il y a entre eux la différence de la grandeur et de la bassesse, de la noblesse et de l'infamie d'une même classe à deux étapes différentes de son sort historique*"). De cette façon, qui ne réclame certes pas un brevet de marxisme à l'auteur concerné, et comme Aragon l'avait déjà proclamé en 1935-1937, Hugo peut être traité en précurseur du réalisme socialiste, lui dont la grandeur est d'avoir beaucoup changé, parce que toujours guidé par le cours de l'histoire, "*par l'histoire que fait le peuple*", lui qui s'est fait l'écho "*des idées du peuple dans son devenir révolutionnaire*". Hugo estimait toutefois que les sentiments et les idées nobles viennent de "*l'âme*", ce qui ne fait pas très matérialiste. L'embarras est facile à lever :

⁵⁷ *Hugo, poète réaliste*, Editions sociales, 1952. Il s'agit du texte d'une conférence prononcée le 24 mars 1952, dans la Salle des Sociétés savantes, au cours d'une soirée organisée par l'Union française universitaire et les revues *Europe* et *La Pensée*.

⁵⁸ *Ibid.*, pp. 12-13.

"dans le cas des idées qui animent le réalisme, il faut à l'âme substituer la classe" ⁵⁹. Quant à Dieu, personnage considérable de la poésie et de la prose de Victor Hugo, il s'absente, trop atypique pour faire bonne figure parmi les héros de l'avenir.

Stendhal n'est pas moins un enjeu du combat politique de l'heure, et la démarche d'annexion use de semblables procédés ; mais, nous l'avons suggéré, la lutte est aussi dans ce cas une lutte interne, destinée à faire admettre aux critiques et aux lecteurs du Parti un auteur qui ne figure pas déjà parmi "les classiques du peuple". Quand il revient à ce romancier qu'il affectionne cinq ans après l'article de juin 48, Aragon stigmatise le ridicule de ceux qui voudraient trouver du réalisme socialiste dans les œuvres du passé, et qui estiment seules valables celles "*qui ont pour héros central l'incarnation de leur idéal, une sorte de Tarzan dialectique, muni de toutes les vertus*" ⁶⁰. Les héros de Stendhal sont bien plus enthousiasmants, et ce sont des personnages historiquement et politiquement situés. Car le père de Lucien, de Fabrice ou de Julien, a une intuition sûre du mouvement de l'histoire : malgré son fameux miroir, qui pourrait paraître refléter mécaniquement les choses, ce romancier "*n'est pas naturaliste, il fait semblant*", et ses romans sont "*des armes contre un milieu social qu'il s'agit de miner, de changer, de transformer de fond en comble*" ⁶¹. La "*lumière de Stendhal*", c'est la "*lumière historique*", non pas au sens du roman historique tourné vers la seule reconstitution du passé, mais au sens d'un roman du présent, un présent saisi dans ses tensions et sa dynamique. Ceci posé, Aragon peut se risquer à révéler ce vers quoi tend ce présent, dans *Le Rouge et le Noir* : où va Julien, demande-t-il ? Réponse : "*Où le porte l'histoire, où les mouvements du peuple, les sursauts des révolutions l'entraînent [...] Donnez-lui dix-huit ans de plus, pour qu'il puisse entendre la vraie philosophie du matérialisme qui est en lui*" ⁶². Dix huit ans de plus, cela mène en 1848 et à la publication du *Manifeste communiste*. Cette hypothèse, assez audacieuse, se justifie bien sûr par le postulat que le réalisme et la classe montante sont étroitement liés, sortes d'alliés objectifs qui concourent ensemble au progrès de l'histoire.

Aussi, tout ce qui peut ressembler chez un écrivain à une prise de parti ou à une forme d'accord avec la classe montante, à une époque donnée, est versé dans l'escarcelle du réalisme. Ainsi du "*jacobin Stendhal*", qui avec le *Rouge* écrivit un roman qui "*se*

⁵⁹ Toutes les citations de ce paragraphe sont tirées de *Hugo, poète réaliste*, pp. 27-34

⁶⁰ "Webster, Stendhal et Robert Merle", *Les Lettres françaises*, octobre 1953 ; article repris dans *La lumière de Stendhal* (p. 129 pour la citation).

⁶¹ *Ibid.*, p. 64.

⁶² *Ibid.*, p. 94.

battait contre ce qu'abattit l'ouragan populaire", "*une œuvre politique [...] qui prenait parti, et cela dans le moment de la bataille*" ⁶³. Un Stendhal précurseur de Vallès, de Barrès, et d'Aragon lui-même, qui reconstitue ainsi "*la suite logique du roman politique français*" ⁶⁴. Savoir lire Stendhal, c'est en faire "*un écrivain d'avenir*", accordé au futur ouragan populaire, dont le triomphe est "*sur toute chose la lumière de l'histoire*" ⁶⁵. Aragon n'est d'ailleurs pas loin de le traiter aussi en précurseur du communisme, eu égard à la qualité de son réalisme, et parce que disciple d'Helvétius, qui plaçait le "*bonheur personnel dans le bonheur de tous*" ⁶⁶. Fin 1954, alors que l'enthousiasme s'est déjà mêlé d'amertume, le *Roman inachevé* va bientôt le laisser deviner, il associera les deux termes de la façon la plus étroite en redéfinissant le réalisme qu'il a en vue comme "*un réalisme en marche vers le bonheur que nous appelons le communisme*" ⁶⁷. Il est vrai que ce texte est marqué par la circonstance, mais quel texte d'Aragon ne l'est pas ? Nous l'avons dit, et les analyses que nous venons d'ajouter nous semblent le confirmer, il y a une cohérence et une continuité du discours d'Aragon sur le réalisme, qui tiennent à l'accent constamment mis sur la perspective, "*la philosophie du devenir*" et "*la morale du progrès*", comme il le dit à propos de Hugo. Cette constance, qui fonde la forme nationale donnée au réalisme socialiste, autorise une ampleur de vue interdite à la stricte interprétation militante. Mais le socle théorique de ce discours, les conditions de son énonciation et de sa diffusion, ses fonctions polémiques et politiques, tout concourt en même temps à en limiter la pertinence et la portée.

Le plus frappant de l'intervention d'Aragon au II^e Congrès soviétique, de son retour dans cette Salle des Colonnes où s'était déroulé le congrès fondateur, c'est le pont par lui jeté au-dessus de l'abîme des vingt ans écoulés ⁶⁸. Rappelant les discours prononcés alors par Gorki et Jdanov, il se félicite que sa propre initiative ait été couronnée de succès. Il la rappelle en ces termes :

⁶³ *La lumière de Stendhal*, p.32 (termes soulignés par Aragon).

⁶⁴ *Ibid.*, p. 18

⁶⁵ *Ibid.*, p. 99.

⁶⁶ *Ibid.*, p.108.

⁶⁷ "*Intervention au deuxième Congrès des Ecrivains soviétiques*", Moscou, décembre 1954 ; texte publié dans *J'abais mon jeu*, pp. 181-195.

⁶⁸ Comme dans ses livres consacrés aux *Littératures soviétiques* (un volume sous ce titre, et une anthologie sous le titre *Introduction aux Littératures soviétiques*, chez Gallimard, 1955 et 1956), Aragon veut croire secondaires les "erreurs" commises, se félicitant que l'Union retrouve sa fonction originelle d'organisatrice et d'arbitre, "*alors qu'il a appris, précisément dans les coulisses de ce congrès, que c'est par centaines que les écrivains ont été jetés dans le Goulag et ont péri, que ressurgissent par dizaines les noms bannis depuis des décennies*" (Daix, *Tout mon temps*, op.cit., p. 468).

*J'ai toujours défendu le point de vue que l'existence même de l'Union soviétique pouvait donner et donnait aux écrivains de chez nous la perspective du socialisme, et que cela suffisait à changer de fond en comble les conditions de la création littéraire, bref que le réalisme socialiste était possible en pays capitaliste, si seulement l'artiste, l'écrivain, ayant fait sienne l'idéologie de la classe ouvrière montante, savait pratiquer avec cette perspective un art réaliste, basé sur la connaissance historique, scientifique de son propre peuple, de sa nation*⁶⁹.

Après ce parfait résumé d'une conviction en effet défendue depuis "le printemps" de 1934, il remercie la critique soviétique d'avoir "*donné raison à cette thèse*", et encouragé une entreprise dont elle a apprécié aussi certains des résultats probants. Il ne cite pas de noms, et ne fait pas mention du prix Staline décerné à André Stil, qu'il avait quant à lui salué comme la "*reconnaissance dans un pays étranger de la valeur d'un roman français*"⁷⁰. Il y avait vu une réussite éclatante du réalisme socialiste français, la forme nationale conférée à ce qu'il n'avait pas craint alors, en cette autre circonstance, d'appeler "*une esthétique du contenu, c'est-à-dire comportant une morale, exposée avec des moyens de valeur pédagogique*"⁷¹. Était-ce là un compliment empoisonné ? Il est très difficile d'en juger, Aragon se réservant le luxe d'approuver une démarche dont il connaît les limites, et qu'il se garde de reprendre tout à fait à son compte en tant que romancier. Il n'est pas interdit de prendre son *Neveu de M. Duval* pour une défense, non du réalisme socialiste en soi, mais du réalisme socialiste pratiqué par Stil, comme étant l'une des transpositions françaises possibles du mot d'ordre soviétique. La sienne propre, qui s'autorise de Barrès ou de Stendhal, en étant une autre.

Les quelques contributions théoriques du temps de la guerre froide n'auront donc pas changé la donne par rapport à celles qu'Aragon avait élaborées dans les années trente, lui-même demeurant fidèle aux termes du pari qu'il avait alors tenté. Celles de Daix et de Stil sont le fait de jeunes militants dont le rapport aux questions littéraires est très différent de celui de leur aîné, elles trahissent une interprétation plus militante, et plus naïve, du mot d'ordre, elles prennent très au sérieux l'impératif fait à l'ingénieur des âmes de se placer sur les positions du Parti. Aragon a plus de recul, il se garde de confondre la perspective et la propagande, et d'oublier l'héritage littéraire au profit de

⁶⁹ *In op.cit.*, p. 182.

⁷⁰ *Le Neveu de M. Duval*, EFR, 1953, p. 147.

⁷¹ *Ibid.*, p. 144.

l'actualité politique. Mais entre le réalisme socialiste français qu'il prône et la littérature de parti dont l'idée enchante ses cadets, la différence n'est pas si facile à percevoir, les termes utilisés sont à la fois très connotés et très vagues : ils permettent de préjuger de l'air de famille des œuvres faites pour leur correspondre, mais pas des manières dont les moyens de la fiction peuvent s'accommoder des exigences qu'ils expriment. Car dans cette esthétique qu'Aragon affecte d'appeler une "*esthétique du contenu*", la réflexion sur les problèmes de métier, sur les problèmes techniques du roman, principalement, reste la grande absente. Etant entendu que la critique communiste s'évertue de son côté à en dénier l'importance, nous n'en saurons davantage qu'avec l'examen des œuvres. Comme les trois principales contributions romanesques sont précisément celles d'Aragon, de Pierre Daix et d'André Stil, nous pourrions partir à la recherche des questions dont ils ne nous ont pas parlé, sûr de rencontrer en chemin celles dont ils ont fait grand bruit.

3.2. DES ÉCRIVAINS À LEUR CRÉNEAU

L'apport de Maurice Thorez à la littérature, ce n'est pas seulement l'apport du secrétaire général du Parti Communiste, du Parti qui a ouvert, qui ouvre de plus en plus largement devant les écrivains un champ d'inspirations nouvelles ; cet apport est aussi le fait d'un écrivain ; d'un homme d'une profonde culture, qui a toujours porté une très grande attention aux productions de l'esprit ; d'un grand lecteur ; d'un auteur. L'apport personnel de Maurice Thorez écrivain est considérable, parce qu'il s'agit d'un écrivain de type nouveau.

Maurice Mouillaud,
Maurice Thorez écrivain public du XX^e siècle

La présente sous-partie est consacrée à l'étude du corpus des œuvres romanesques qui nous ont semblé relever du réalisme socialiste (Aragon et Stil faisant à eux seuls l'objet des deux sous-parties suivantes). Nous les avons rassemblées dans un tableau d'ensemble (à la première page du chapitre 3.2.2.), et nous nous expliquons dans les pages qui suivent sur les critères critiques et éditoriaux qui nous ont permis de les retenir, et sur les critères croisés (thématiques et structurels) qui ont présidé à leur classement en quatre catégories. Notre choix de les lire en suspendant provisoirement les jugements de valeur s'y justifie, quant à lui, petit à petit, à mesure que se dévoile leur

fonctionnement comme romans à thèse politiques, plus ou moins asservis à la visée militante, selon qu'ils sont des romans antagoniques ou des romans d'apprentissage, et selon la distance temporelle observée entre le temps des événements racontés et celui de l'écriture ; mais aussi selon les choix plus singuliers opérés par chacun des auteurs. La difficulté de notre entreprise est que nous avons voulu embrasser beaucoup de ces romans de manière synthétique, mais demeurer sensible à des choix narratifs différents, toutes les fois que ces choix nous semblaient intéressants à prendre en compte. Au moins aurons-nous apporté quelques correctifs à la réputation qu'ils ont d'être sortis du même moule, d'avoir obéi à des directives et illustré des recettes. Les choses sont un peu moins simples. Dans certains cas, ce sont les vacillements du projet qui deviennent sensibles, les contradictions entre la logique proprement romanesque et la démonstration assumée par le narrateur ; c'est aussi ce réalisme que nous avons appelé paradoxal, et qui tient à ce que ces romans produisent des effets de vérité sur le plan de la réalité de l'imaginaire militant : en faisant vivre des personnages, ils mettent en scène le système de valeurs et de représentations des militants (au-delà même des accents imputables au climat de la guerre froide).

L'ampleur prise par l'ensemble de ce travail nous a conduit à finalement renoncer à étudier également des œuvres qui se situent à la périphérie de notre corpus, et qui ont plus de titres littéraires à faire valoir que la plupart de celles que nous aurons retenues. Nous faisons allusion surtout à Elsa Triolet, proche compagnon de route à l'époque de la guerre froide, et à Roger Vailland, stalinien de décision, fort peu conforme au modèle militant, dans sa vie comme dans son rapport au roman. Au vrai, son souci de faire œuvre politiquement utile s'est manifesté davantage dans sa pièce de théâtre *Le colonel Foster plaidera coupable*, que dans *Drôle de jeu*, *Beau Masque*, ou *Un jeune homme seul*, ou même dans son roman de la vie ouvrière, *325000 francs*. Pour lui comme pour Elsa Triolet, nous nous permettons de renvoyer aux études des spécialistes, parmi lesquels l'on peut trouver d'utiles compléments à notre enquête ¹.

Il y a enfin le cas très particulier de cet "écrivain de type nouveau" sur lequel notre épigraphe attire l'attention, Maurice Thorez lui-même, qui a fait l'objet d'un grand nombre d'articles flatteurs dans la presse communiste pour son *Fils du Peuple*, surtout

¹ Dans notre bibliographie nous renvoyons en particulier aux travaux de Michel Picard et de Christian Petr sur Vailland, et à ceux de Michel Apel-Muller, Marianne Delranc, et Marie-Thérèse Eychart (qui a consacré d'assez nombreuses pages au rapport de la romancière au réalisme socialiste dans sa thèse). Pour notre part, nous avons fait l'étude de la pièce de théâtre de Vailland, dans la communication "*Roger Vailland et l'écriture engagée*", in *Lectures de Roger Vailland*, Klincksieck, 1990 (Actes du colloque de Reims, novembre 1987).

au moment de la réédition de 1949. L'article de Maurice Mouillaud fait le tour de la question, qui se félicite que l'auteur n'ait pas eu "*la prétention de faire œuvre littéraire*", pour en mieux souligner les qualités de clarté et de simplicité (critères qu'Aragon aime lui aussi faire prévaloir), et en conclure qu'il est "*une contribution à la littérature française tout court*" (et non à une littérature ouvrière à la Vallès) ; il en fait le récit d'un apprentissage exemplaire, sur le plan intellectuel et sur le plan moral, "*un livre de sagesse*" et "*un manuel de science*" (sur le plan politique). Ainsi, il donne tout à fait raison à Bernard Pudal, qui définit *Fils du Peuple* comme "*une autobiographie édifiante, réaliste-socialiste*" ². Il offre au cadre ouvrier dont le parti a besoin le meilleur des modèles. Ce qui explique qu'il y soit souvent fait allusion dans nos romans ; mais on verra que, racontant la promotion d'un jeune docker à des responsabilités, André Stil en offre l'exemple le plus développé.

² Pudal, "*Le "Peuple" dans Fils du Peuple*", in *Société et Représentation*, décembre 1999, pp. 265-279. L'auteur confirme l'hypothèse que c'est bien Jean Fréville qui a rédigé le livre à partir des notes que lui dictait Thorez (selon un scénario semblable à celui de la confection des discours et des rapports du secrétaire général).

3.2.1. Situation du roman réaliste-socialiste

Le premier problème qu'il nous a fallu résoudre est celui de la délimitation du corpus des œuvres romanesques relevant du réalisme socialiste. La solution peut paraître plus simple que dans des cas plus classiques, quand les étiquettes en usage s'imposent, mais sans que l'on soit dupe de ce qu'elles ont de réducteur. On sait qu'elles ont une valeur toute relative même pour un Balzac ou un Zola, le réalisme ou le naturalisme étant des catégories utiles mais étroites pour rendre compte de la complexité des œuvres. Dans le cas qui nous occupe, cette complexité est *a priori* absente, ou plus rare, et le qualificatif de "réaliste-socialiste", qu'il soit utilisé en bonne ou en mauvaise part, désigne une production facile à identifier : celle d'un roman à thèse de nature politique, indissociable de la vision du monde communiste, et plus particulièrement de sa variante française, à l'époque stalinienne. Et comme, en règle générale, les auteurs, membres du Parti communiste, se sont eux-mêmes réclamés du réalisme socialiste, le repérage des œuvres se trouve facilité. Leur lecture, en revanche, réserve des surprises, et nous ne pourrions mettre sur le même plan des romans très explicitement militants, comme ceux de Stil ou Laffitte, et des romans signés d'écrivains communistes qui le sont moins, ou beaucoup moins, et parfois pas du tout, comme c'est le cas des romans de Claude Roy. Quant à ce critère, être membre ou non du Parti, il n'y a guère de réelle exception à cette règle : c'est un critère nécessaire, mais non suffisant. On imagine mal un écrivain simplement sympathisant épouser complètement la vision du monde des militants. A notre connaissance, l'exception est celle de René Jouglet.

Ce qui rend le travail de délimitation du corpus malaisé tient à ce que le critère éditorial obéit à la même règle : les romans réalistes-socialistes sont toujours publiés par les éditions du PCF, c'est-à-dire, à l'époque de la guerre froide, pour l'essentiel par les Editeurs français réunis (EFR) ou La Bibliothèque française (BF), mais tous ceux qui y sont publiés ne peuvent pas être catégorisés de cette manière, loin s'en faut. Et ceux qui le peuvent ne sont pas tous au même degré des romans à thèse ; c'est pourquoi d'ailleurs, il nous a semblé prudent et utile de distinguer entre les romans antagoniques et les romans d'apprentissage. Auparavant, il est bon de dire un mot du critère apparemment le plus simple d'identification des romans réalistes-socialistes : peuvent être considérés comme tels ceux que la critique communiste désigne ainsi. Avec toutefois cette précision que dans les chroniques des livres de la presse communiste, comme dans les

textes à caractère programmatique ou théorique que nous avons analysés, le mot de réalisme socialiste peut n'être pas prononcé, alors même que l'ensemble des idées qu'il recouvre fournit le soubassement du commentaire. Le dépouillement d'un grand nombre de chroniques permet de vérifier que les grands thèmes du discours sont constamment convoqués et qu'ils dessinent le cadre critique dans lequel les œuvres sont accueillies. Le label réaliste-socialiste n'est donc pas toujours explicitement accordé à telle ou telle œuvre, mais l'évaluation proposée repose sur les critères qui lui sont associés. Cette évaluation relève pour l'essentiel du discours de l'éloge, les réserves n'étant jamais que ponctuelles et secondaires. La critique étant elle-même une activité militante, une critique de combat, on ne peut s'étonner qu'elle puisse ressembler parfois comme une sœur à une critique de complaisance, quand il s'agit de défendre les œuvres d'hommes qui sont par définition du bon côté de la barricade. L'une de ses tâches essentielles est de dénier à l'adversaire le droit de faire la fine bouche, de contester la valeur de l'œuvre pour des raisons "purement" littéraires. En outre, création et critique fonctionnent en circuit fermé, les mêmes individus occupant tour à tour les deux rôles. Aragon et Wurmser disent tout le bien qu'ils pensent de Daix, Laffitte ou Stil, et ceux-ci l'admiration qui est la leur pour Aragon ou Wurmser, et Daix pour Stil ou Jouglet, et Gamarra pour les uns et les autres, et ainsi de suite. Et c'est déjà parmi eux que nous avons rencontré les auteurs des développements à caractère théorique sur le réalisme socialiste et l'art de parti. Il s'agit bien d'une affaire de famille.

Sur les thèmes et les procédés de la critique communiste, la manière combative dont elle distribue l'éloge et le blâme, et dont par là même elle ménage des conditions d'accueil et d'encouragement pour la littérature de parti, nous pourrions nous attarder longuement. Le dépouillement des périodiques culturels du Parti nous a permis de recueillir en ce domaine une ample matière. Mais la simple relecture du petit chapitre (2.3.2.) que nous avons consacré à cette question pour la période 1945-1947 nous dissuade de le faire : pour l'essentiel, le discours de la critique repose sur les mêmes fondements et opère selon les mêmes procédés. Autrement dit, la thèse que nous défendons de la continuité des représentations, des critères d'évaluation, des modes de raisonnement propres à l'intellectuel communiste, nous semble se vérifier amplement. Le climat de la guerre froide n'a fait qu'amplifier et généraliser un discours déjà largement constitué. A défaut, par conséquent, de pouvoir dire des choses nouvelles, nous allons produire quelques preuves de cette continuité, en donnant au passage quelques exemples de référence explicite au réalisme socialiste.

A propos de la notion clé de réalisme, le jeu même de l'explicite et de l'implicite est fort bien illustré par le chroniqueur littéraire des *Lettres françaises*, André Wurmser. Il cite d'abord des formules d'Aragon sur *La Dernière Forteresse* de Pierre Daix en disant qu'elles "*pourraient être celles du réalisme socialiste*", ce qui est parfaitement exact¹. Puis l'idée d'un roman du réel se précise avec les notions de lutte, de conscience, et de choix romanesque de "*l'essentiel*", ce qui amène à dénier qu'il puisse s'agir de littérature engagée, sinon qu'elle est engagée dans le monde réel et la vérité, au contraire de celle qui en est "*dégagée*". Enfin, comme il apprécie que les héros de Daix "*se tiennent fermes à quelques vérités solidement ancrées, parce qu'ils sont communistes*", il lui faut aussi dénier que le romancier soit "*tombé dans un schématisme de Bibliothèque rose*". Dans son article sur le tome III des *Communistes*, l'attaque est la même : "*Le réalisme socialiste, le voilà. Le romantisme révolutionnaire, le voilà*"². Et toute la suite dit et redit que tout est vrai de ce que raconte le romancier, qui n'est nullement "*un propagandiste flatteur*", avant de généraliser (c'est-à-dire de rendre explicite son présupposé) : "*L'histoire, le monde réel appartiennent à qui a raison*" (expression cardinale chez Wurmser pour définir les communistes), et "*c'est pourquoi les autres situent leurs romans dans des maisons de fous ou, plus simplement, comme M. Mauriac et M. Malraux, n'écrivent plus de romans*". Une question touchant au style est abordée, mais c'est l'occasion de mettre les choses au point : "*C'est bien le sujet qui commande le rythme, et le rythme qui veut ce style*". Impossible que la "forme" ait plus d'importance, d'autant que le style est "*accordé au vaste public pour qui Aragon, à l'encontre de Joyce et de Proust, écrit*"³. La critique consonne donc parfaitement avec ce que nous avons vu du discours plus théorique, sur ce premier point (la question de la peinture du monde réel) et son incidence quant au primat du contenu et donc du caractère secondaire de la forme.

Plus exactement, c'est la dénégation du travail littéraire qui est monnaie courante. Redoutant probablement que le style de Laffitte n'apparaisse assez pauvre, le même Wurmser en fait plus qu'à propos d'Aragon : "*Ceux pour qui le talent est une fin en soi ricaneront. Le talent, pourtant, n'est que du savoir-faire. Soyons grossier : savoir faire quoi ? Pour beaucoup le talent consiste à faire valoir son savoir-faire*" et au bout du

¹ "Joindre à l'observation du réel l'analyse des rapports réels entre les hommes d'une façon qui nous permette sous les apparences, de distinguer le mouvement de l'histoire, le destin des hommes", formule tirée de l'article de *Lettres françaises* du 16 mars 1950, et que Wurmser cite dans sa chronique du 27 septembre 1951 sur un autre roman de Daix, *Classe* 42.

² *Les Lettres françaises* du 16 mars 1950, "Aragon romancier de l'honneur".

³ On remarquera que certaines cibles n'ont pas changé depuis le Congrès soviétique de 1934.

compte à "*faire prendre rien pour quelque chose, le vide pour le beau et l'incorrection de pensée pour une nécessité du style*" ⁴. Et Wurmser donne un exemple attendu de ce vide qui pense de travers, celui de l'auteur des *Mains sales*, coupable d'avoir dépeint des communistes d'opérette, en faisant grand tort aux communistes réels. On y revient, le souci du métier, ou du style, ou du savoir-faire, dégénère très vite en faute politique. Quant à la question de la qualité littéraire du roman de Laffitte, Wurmser la reprend en faisant un parallèle avec la peinture de Fougeron, pour établir qu'elle est décidément une mauvaise question :

Critiques littéraires et critiques d'art peuvent se demander si cela est bien écrit ou bien peint : même si le livre bouleversant de Laffitte, le tableau de Fougeron étaient indignes d'être retenus par les anthologies et les musées de l'avenir, il n'en resterait pas moins que l'un et l'autre accusent une certaine littérature de n'être que de la littérature, une certaine peinture de n'être qu'un jeu, posent le problème du réalisme socialiste et aident à le résoudre ⁵.

Les auteurs repoussoirs cités en fin d'article sont cette fois Giono et Montherlant, en plus de Sartre : à travers eux, "*leur littérature continue*" ⁶, comme continue la politique qui va de Montoire au pacte Atlantique. Cette autre pièce du dispositif critique, la dénonciation de la mauvaise littérature, celle qui, "*objectivement*", a partie liée avec la classe décadente, on la rencontre aussi à longueur de colonnes, au sein des articles consacrés à la littérature saine, combative et optimiste, et plus encore à travers les articles de démolition de son contraire détesté. *La Nouvelle Critique* s'en est fait une spécialité. Relever quelques titres d'articles suffit à le suggérer : "*André Gide. Portrait d'un mystificateur*" ⁷, "*Jacques Prévert ou le clown lyrique*" ⁸, "*Jean-Paul Sartre ou le trafiquant des lettres*" ⁹, "*Prestiges et faux prestiges de Bernanos*" ¹⁰, "*William Faulkner ou le parti pris de la fausse réalité*" ¹¹, "*François Mauriac l'enchaîné*" ¹². Bien d'autres

⁴ *Les Lettres françaises* du 11 novembre 1948.

⁵ Wurmser fait manifestement allusion à la formule d'Aragon "*Peindre a cessé d'être un jeu*".

⁶ C'est Wurmser qui souligne le pronom qui renvoie en bloc à l'autre camp.

⁷ D. Desanti, *La Nouvelle Critique* n° 9, octobre 1949.

⁸ J. Gaucheron, *La Nouvelle Critique* n° 14, mars 1950.

⁹ M. Mouillaud, *La Nouvelle Critique* n° 15, avril 1950.

¹⁰ M. Verret, *La Nouvelle Critique* n° 21, décembre 1950.

¹¹ M. Denoreaz, *La Nouvelle Critique* n° 22, janvier 1951.

¹² P. Hervé, *La Nouvelle Critique* n° 41, décembre 1952.

sont mis en cause sans avoir le douteux privilège de faire les gros titres de cette revue de combat. Dès les débuts, Daix avait opposé *"les littératures noires et l'optimisme du prolétariat"*, en dénonçant au passage le battage journalistique fait autour des prix littéraires ¹³ ; selon lui, au contraire de *L'Inspecteur des ruines* d'Elsa Triolet (qui n'est pas un roman très optimiste), *"il y a une littérature noire qui est l'utilisation à des fins politiques du malheur"*, et *"de l'existentialisme aux romans policiers américains, des ex-collabos aux aventuriers, il se trouve des "écrivains" pour participer à cette entreprise d'avilissement"* ¹⁴. Kanapa s'offre le luxe de relayer une enquête du *Figaro* sur *"l'abjection en littérature"*, pour y ajouter le chaînon manquant, à savoir le lien entre ce *"snobisme de l'amoral et de l'anormal"* (expression de P. de Boisdeffre) et l'abjection politique, dont un Jouhandeau donne l'exemple. Mais Montherlant, Sartre et Genêt ne valent pas mieux, car *"ce sont ceux qui sont incapables de faire de la bonne littérature avec de bons sentiments qui répandent le bruit que c'est avec de mauvais sentiments qu'on fait de la bonne littérature"* ¹⁵. Autre thème connu, la bonté, le cœur, la santé morale sont revalorisés par les communistes et leurs écrivains.

Quatre ans plus tard (juste avant la mort de Staline et le retour de Thorez) le rédacteur en chef s'écrit à nouveau *"Feu sur la décadence"*, en réclamant aussi des écrivains qui font dans le réalisme critique qu'ils prennent plus ouvertement *"parti pour le prolétariat (le progrès)"*, et donc pour *"un art de proposition (le réalisme socialiste)"*. Mais le mal n'a pas gagné que la littérature, il faut canonner large, comme sa conclusion le fait apparaître : *"Feu sur la décadence ! Pas de ça sur nos écrans ! Pas de ça dans nos bibliothèques ! Pas de ça à la radio ! Pas de fleurs du mal aux devantures de la culture française"* ¹⁶. Kanapa aurait-il fait un Jdanov à la hauteur de cette grande promesse d'épuration ? Il est secondé dans le même numéro par Régis Bergeron qui s'en prend à *"la mobilisation des faillis"*, c'est-à-dire aux revues nouvelles, *La Parisienne* de Jacques Laurent et André Parinaud, et la *NRF* relancée par Jean Paulhan et Marcel Arland, qui témoignent d'une réaction défensive de la bourgeoisie, celle-ci appelant à son secours *"tous les écrivains de la collaboration"* (Léautaud, Blondin, Morand, Céline, Aymé, Audiberti, *"le fasciste Pauwels"*), ou misant sur un Paulhan (*"résistant*

¹³ Daix, *La Nouvelle Critique* n° 2, janvier 1949.

¹⁴ Daix ne craint pas de s'appuyer sur cet argument à fort rendement émotionnel : un camarade déporté lui a déclaré à propos des œuvres de Sartre que *"ce type-là est objectivement un assassin"*.

¹⁵ Kanapa, *La Nouvelle Critique* n° 8, juillet-août 1949 ; preuve définitive de la continuité de la vision communiste (pour l'intéressé lui-même), Kanapa rappelle les propos tenus en 1936 par le grand Vaillant-Couturier : *"Contre l'art pourri, pornographique, malsain, déraisonnable, inspiré par la décadence des mœurs bourgeoises, les communistes appellent le retour à l'art sain dans la liberté"*.

¹⁶ Kanapa, *La Nouvelle Critique* n° 43, février 1953.

repenti"), sur un Malraux ("*chef de nervis*"), ou un Blanchot (qui cultive une "*incohérence proche du délire*"). *La Nouvelle Critique* se donne mission de toujours frapper un peu plus fort, mais en dépit du relatif pluralisme qu'on y maintient, *Les Lettres françaises* offrent également bien des gages à cette entreprise de suspicion systématique.

Une cible privilégiée des deux périodiques n'est autre, évidemment, qu'une certaine littérature américaine, puisqu'il y a aussi celle des progressistes (comme Fast, Maltz ou Hughes) : Hemingway, Caldwell, Faulkner cultivent la noirceur, Wright sabote la cause des Noirs ; Miller est interdit dans son pays, pour ses "*révélations d'orgies nauséabondes et de défécation*", mais c'est qu'il est "*destiné à la consommation externe. Comme la bombe atomique. Article d'exportation*"¹⁷. Wurmser, sous le titre "*Les romans dont je ne parle pas*", fait une entorse à sa ligne de conduite en évoquant tout de même "*les livres obscènes*", qui sont le produit de l'influence américaine et du pessimisme, du refus des bons sentiments (exaltés, eux, dans la littérature soviétique, qui n'est pas puritaine pour autant, elle "*s'adresse aux hommes et non aux cochons*")¹⁸. Comme à l'accoutumée, suspicion politique et suspicion morale vont de pair, et leur duo règne en maître sur cette dernière pièce du dispositif de la critique communiste que l'exemple de la littérature américaine vient de rappeler au passage, à savoir le traitement de l'alliée, de la littérature "progressiste" ou "humaniste". Dans *Europe*, R. de Jouvenel dresse un panorama plus complet des écrivains américains dont le lecteur français peut faire son profit¹⁹, tandis que Faulkner, qui vient de recevoir le prix Nobel, est suspecté dans *La Nouvelle Critique* de chanter "*la bonne parole du fascisme*"²⁰.

Le scénario d'ensemble de la critique communiste imite à sa manière celui des romans que nous allons étudier : les combattants du Bien et de la Vérité s'appuient sur les hommes de bonne volonté, qui partagent les mêmes valeurs morales, pour mieux isoler l'ennemi et, un jour, l'emporter. Et ils ne désespèrent pas de les voir progresser sur le plan politique, c'est-à-dire en tout domaine. La critique met donc en valeur des

¹⁷ "Il y a deux littératures américaines", de Kanapa, toujours, mais invité par *Les Lettres françaises* (5 février 1948), avant les débuts de *La Nouvelle Critique*.

¹⁸ *Les Lettres françaises* du 9 août 1951.

¹⁹ "D'une bibliothèque américaine", *Europe*, mars 1949

²⁰ L'article de Denoreaz sur Faulkner (dans le n° 22) est un exemple assez effrayant de la rhétorique de la suspicion : on y passe de la concession que le romancier garde la distance de l'ironie quand il fait parler un personnage convaincu de la supériorité de la race blanche (dans *Lumière d'août*), à l'affirmation qu' "*en prenant ainsi à son compte et en propageant*" ce mythe raciste, il "*aide puissamment les impérialistes yankees*"...

romans qui sont des "*chemins vers le réel*", dit P. Daix, ou selon Wurmser "*des romans du cheminement*". Le premier entend le montrer à propos de romans signés de P. Gascar, P. Moinot, R. Merle ou Y. Gibeau²¹; le second croit déceler une conception du monde progressiste dans *Les Sauvages* de Jouvenel (que nous étudierons) ou dans *L'Enclume et le marteau* de Marc Soriano²². L'accueil peut être généreux ou plus réservé, les cas de figure sont loin d'être identiques, entre des proches (comme Elsa Triolet), des amis d'Aragon (comme le jeune François Nourissier), des sympathisants (comme J. Duvignaud, S. Arlet, J. Boissounouse, Marie-Anne Comnène ou R. Boussinot) ou tous ces écrivains "bourgeois" que même un Kanapa ne peut mettre sur les devantures de la décadence. L'important est que le carcan de la grande opposition binaire s'en trouve desserré, la sollicitude envers les écrivains "en chemin" serait-elle aussi ambiguë parfois que celle dont bénéficient les alliés du Mouvement de la paix.

D'autres lieux de rencontre entre les écrivains communistes et ceux qui ne sont pas des indésirables, ce sont les ventes du CNE et celles organisées dans le cadre de la Bataille du livre, qu'il faut en même temps verser au compte des conditions favorables à l'accueil d'une littérature proposée par des écrivains du Parti et pour un lectorat virtuellement plus large que celui des militants. Comme l'a souvent répété Elsa Triolet, il s'agissait d'"organiser la compréhension", à l'image des efforts faits en URSS pour gagner à la littérature un vaste public (ce qui fut une préoccupation majeure de Gorki). Dans cette perspective, c'est le livre "progressiste", au sens le plus large du terme, ou "*la littérature de gauche*", qui est sur la sellette, et non la seule littérature de parti, mais celle-ci avait tout à y gagner²³. Casanova avait déjà appelé à l'organisation matérielle de la promotion du livre dans son intervention du Congrès de Strasbourg. Et les romanciers dont nous allons parler ont tous bénéficié de ces entreprises animées par les militants et les proches compagnons de route.

Avant d'en venir à l'analyse des textes, il est bon de faire le point sur les études existantes. Dans le domaine littéraire, les études portant sur le réalisme socialiste français brillent par leur rareté, alors qu'elles sont un peu plus nombreuses dans le domaine de la peinture. On dispose des trente pages que lui consacre Jeannine Verdès-

²¹ Daix, *La Nouvelle Critique*, n° 51, janvier 1954.

²² Wurmser, *Les Lettres françaises* du 22 décembre 1952.

²³ Dans sa thèse sur les romans d'Elsa Triolet, Marie-Thérèse Eychart a fait aussi le point sur le rôle de l'écrivain dans la Bataille du livre ; elle souligne que son intérêt pour cette cause est antérieure à une résolution en ce sens du Kominform (de novembre 1949). En témoigne son recueil de textes *L'Ecrivain et le public* (Ed. sociales, 1948). On trouve sous la plume d'E. Triolet l'expression de "*littérature de gauche*", mais elle use plus volontiers de celle de "*littérature progressiste*".

Leroux dans son ouvrage sur les intellectuels communistes (1983)²⁴, et d'un long article d'Alain Brossat publié dans *Les Temps modernes* (1989)²⁵. Elles sont toutes deux centrées, non sans raison, sur les romans antagoniques. L'intérêt de la première étude tient à ce qu'elle se fonde sur une connaissance approfondie du contexte, des enjeux idéologiques qui présidèrent à la production des œuvres. Il tient aussi à ce que plusieurs romans y sont commentés, rapidement, mais de façon éclairante sur certains points : *Le Premier choc* et *Les Communistes*, et six romans signés de cinq auteurs considérés comme des "épigones", Laffitte, Daix, Abraham, Desanti, et Gamarra. Toutefois, le commentaire consiste surtout à résumer le roman de telle manière que soit montré "l'échec" de toute cette "littérature de propagande" ; le résumé ne porte parfois que sur un bref extrait, le seul chapitre 8 du premier tome du *Premier Choc*, par exemple, les deux autres tomes étant en bloc considérés comme n'apportant rien de plus à l'analyse. Ne pointer dans ces romans que la dimension apologétique (glorifier le parti de la classe ouvrière) et l'intention pédagogique (délivrer un message clair) est chose aisée, mais en partie contestable, de notre point de vue, car les problèmes littéraires qui ne peuvent pas ne pas se poser ne sont aucunement pris en compte. Mieux, une telle analyse prend au pied de la lettre la dénégation de ces problèmes habituelle à la critique communiste (et résumée par la formule très contestable d'"esthétique du contenu") : "*La forme romanesque n'est qu'un prétexte, une enveloppe, pour transmettre un message politique, utile, voire urgent*"²⁶. La forme ne compte pas davantage que dans les écrits journalistiques, et même, "*le roman est un tract qui a l'avantage d'avoir une surface non limitée*", "*l'écrivain de parti énonce ainsi en clair, aussi longuement et répétitivement qu'il est nécessaire ce qu'il faut penser*"²⁷. Outre qu'un tract ou un article de presse ont aussi une "forme" qui n'est nullement indifférente aux effets de sens qu'ils peuvent produire, la nature même du roman (les jeux du temps et du récit, son espace imaginaire, la mise en scène de personnages, les structures de la fiction et de la narration, d'une façon générale), même s'il est un roman à thèse, interdit de se contenter de cette perspective très réductrice.

Celle-ci présuppose également de prendre au sérieux l'idée d'une "*application directe des recettes du réalisme socialiste*"²⁸, le roman de Stil se réduisant à cela, à la

²⁴ Jeannine Verdès-Leroux, *Au service du Parti*, op.cit., pp. 269-299.

²⁵ Alain Brossat, "*La saga oubliée. Le roman jdanovien français*", *Les Temps modernes*, février 1989.

²⁶ Verdès-Leroux, op.cit., p. 297.

²⁷ *Ibid.*, pp. 298.

²⁸ *Ibid.*, p. 272.

différence de celui d'Aragon, pour Verdès-Leroux. Or, nous savons que la pauvre pensée esthétique du réalisme socialiste ne fournit aucune recette et que l'écrivain, chevronné ou très amateur, ne peut éviter d'avoir à inventer les moyens de son projet, avec une conscience et une expérience des problèmes de métier fort variables. Mais sur ce point aussi, le souci de dénoncer la nullité littéraire des romans cités empêche d'y regarder de plus près. Le propos tenu sur Aragon, cet écrivain qui de tous avait *"le plus de métier et de moyens"* (ce qui est exact), est très symptomatique : sa *"fresque ambitieuse, complexe et confuse"*, est dite ne pouvoir *"être réduite à son discours politique sectaire"*, mais tout ce qui en est dit ensuite, le culte de Thorez, la transcription des directives du parti, la singularité des héros communistes, etc., aboutit à ne rien voir d'autre que ce qui justifie une telle réduction. Et elle conclut : *"Acte de foi dans le parti, célébration d'une foi qui est celle du charbonnier, le roman d'Aragon demande, pour être pleinement apprécié, le partage de la foi"* ²⁹. Nous essaierons de montrer que cette double dimension de la foi (celle du narrateur et celle du lectorat visé) n'interdit pas de chercher à entrer dans la complexité, en effet très réelle, de cette fresque difficile à déchiffrer, et même à simplement décrire sur le plan littéraire. Mais s'agissant des "épigones", dont elle commente quelques œuvres tirées d'une *"abondante production où tout se vaut à peu près"*, nous verrons, qu'en ne partant pas d'une évaluation préalable, c'est-à-dire d'un discrédit de principe, l'on peut aussi chercher à dégager des manières différentes de faire du roman, des effets de sens indésirés, des contradictions, une part d'exploration réaliste conjuguée à l'inscription doctrinale.

La longue étude d'Alain Brossat présente des limites plus sensibles encore sur le plan de l'analyse littéraire, en même temps qu'elle a d'autres intérêts. Ses limites doivent beaucoup à un parti pris très polémique, globalement dirigé contre le phénomène stalinien. L'on peut n'avoir aucune tendresse pour celui-ci, et ne pas décréter pour autant que *"le stalinisme a inventé le roman-tract"*, dont toutes les œuvres donneraient l'exemple ; ou que les excès de la visée politique ouvrent *"toutes grandes les vannes au burlesque, au kitsch, au nonsense"* et que, *"inégalés de ce point de vue, les romans de Stil ne sont que de la politique circonstancielle mise en récit"* ; ou encore que *"l'interminable chanson de geste stalinienne que sont Les Communistes d'Aragon distille un irrésistible ennui"* ³⁰. Ce dernier bénéficie à nouveau d'une légère indulgence, non autrement justifiée dans l'article, pas plus que le jugement péremptoire qui la tempère : *"Aussi abjects et illisibles que soient Les Communistes, il y demeure quelque*

²⁹ *Ibid.*, pp. 277-283.

³⁰ Brossat, article cité, pp. 15, 17, et 3.

chose comme la trace fugace du passage de ce qui fut un écrivain – dans un champ de bataille dévasté par les canons du jdanovisme" ³¹. D'autres romans sont des cibles plus faciles et font l'objet d'un aussi féroce règlement de compte ; là encore, en signalant les faiblesses évidentes, ou les ridicules, ou la part du kitsch (mais c'est davantage le concept précieux qu'en a fait Kundera qui nous intéresse, que les facilités du style), nous tenterons de cerner dans ces romans la fabrique de leur lisibilité, et plus rarement, il est vrai, la part de ce que Barthes appelait le scriptible.

L'intérêt principal de l'étude de Brossat réside dans la comparaison qu'il esquisse, dans son introduction et sa conclusion, entre les romans du jdanovisme français et ceux du réalisme socialiste soviétique. Elle lui permet de souligner la qualité de "*romans français*" des premiers, en un sens d'abord historique : ces romans s'inscrivent et dans le contexte français de la guerre froide et dans un rapport étroit à la Deuxième Guerre mondiale, ce que nous vérifierons facilement. Leur horizon n'est pas celui d'Octobre et de la guerre civile, et ils n'ont rien à voir avec la préoccupation de servir la construction du socialisme. Le modèle héroïque forgé par Fadeïev, Ajaev, Ostrovski, Grossman ou Polevoï, celui du héros positif, incarnation de l'"*homme véritable*", ne peut se transposer tel quel, ni *a fortiori* "*l'univers sans contradictions*" qui se dessine dans les directives de Jdanov en 1946-1948 : "*Le héros positif des grands romans réaliste-socialistes soviétiques est un titan que ses émules ne sauraient égaler sous d'autres cieux*". Il faut au roman français une figure qui en approche, mais qui ne peut "*qu'incarner un homme nouveau à venir*". Il se contente d'une sorte de "*sous-héros positif*", incarné par des hommes qui nous ressemblent : "*ils sont ce que nous pourrions être ou aurions pu être en donnant le meilleur de nous-mêmes : courageux, vertueux, optimistes*". Alors que le héros soviétique est une figure du oui, de l'approbation de l'ordre social, ordre qu'il a à charge de symboliser pour en renforcer la cohésion, le héros français "*exhorte avant tout à dire non*", c'est un "*homme contre*", et comme tel il "*ne saurait être un héros positif intégral*" ³². L'analyse que nous avons mise en place nous prépare, en effet, à mettre l'accent sur cette dimension que nous résumons volontiers par le terme de "résistance". Mais Brossat n'en fait pas un argument propre à nuancer son réquisitoire, alors qu'à bien des égards, le caractère un tant soit peu problématique du héros est la

³¹ *Ibid.*, p. 37. Rien dans l'article ne montre que ce roman "illisible" ait été lu ; de même, les références aux "*deux*" (il y en a trois) tomes du *Premier Choc* sont plus qu'allusives, une seule citation (sans mention de page) vient à l'appui de l'affirmation que les romans de Stil sont "*la version la plus "hard" de cette pornographie jdanovienne*" (p. 24).

³² *Ibid.*, pp. 44-48.

chance de ce roman politique, et une autre occasion d'opérer entre les œuvres des différences.

La confrontation amorcée par Brossat soulève un ensemble de problèmes touchant aux rapports de la littérature réaliste-socialiste française avec son homologue soviétique. Nous avons fait l'hypothèse que les liens, les influences, les relations matérielles (à travers les échanges, les rencontres, les relations personnelles parfois, les traductions (dans l'un et l'autre sens), la diffusion et les fortunes éditoriales, comptaient moins que les facteurs concourant à l'autonomie relative du phénomène français à l'époque de la guerre froide. L'importance première du contexte politique et idéologique, et donc de la ligne décidée à Moscou, ne se traduit pas mécaniquement sur le plan spécifique des affaires littéraires ; le temps n'est plus de l'Internationale littéraire et des intrigues dirigés contre les rivaux prolétariens, populistes, ou surréalistes. Les Laffitte, Daix, Stil et autres militants de bonne volonté, Aragon, Morgan, ou Courtade ne répondent pas à une commande dont les Soviétiques tireraient les ficelles, ni n'essaient d'imiter les romans soviétiques. Il n'est pas toujours certain qu'ils en aient lu ³³. En revanche, que certains d'entre eux aient été traduits, fêtés, et diversement honorés, a pu jouer un rôle d'encouragement non négligeable ; et de même un rôle appréciable sur le plan économique, puisque c'était par là bénéficier d'un lectorat considérable, et assez souvent captif ³⁴, comme ce fut le cas pour Laffitte et Stil, surtout, Courtade et Wurmser également. Il reste que notre travail pourrait être utilement complété par la prise en compte de l'ensemble de ces aspects qui touchent aux relations franco-soviétiques, et à celles entretenues par les communistes français avec les démocraties populaires.

En dépouillant la presse communiste, nous avons évidemment été sensible à la relative fréquence des articles portant sur la littérature soviétique, ainsi qu'aux références assez rituelles qu'y fait la critique, portée à en dire tout le bien qu'elle en pense. Ce peut être du point de vue de l'exemple qu'on donne là-bas de la liberté de discussion, puisque "*des lecteurs*" reprochent à Vera Panova son manque d'optimisme

³³ C'est en tout cas ce que nous a confié André Stil, et rien dans ses nouvelles et ses romans ne laisse penser qu'il avait pour modèle la prose soviétique ; ses deux livres d'entretien n'y font pas non plus allusion. Mais d'autres écrivains ont écrit des articles sur cette littérature soviétique, ce qui suppose, en principe, quelques lectures (voir ci-dessous).

³⁴ Nous n'avons pas fait d'enquête systématique sur ce point, mais le hasard de conversations privées a fait que les seuls écrivains qui nous ont dit connaître des romans de Laffitte, Daix ou Wurmser (que personne en France ne connaît), sont des anciens écoliers du système scolaire russe ou tchèque, Andrei Makine et Milan Kundera.

dans la peinture de l'homme soviétique au travail ³⁵ ; ou pour vanter la simplicité et le manque d'imagination de Fadeïev dans *La Jeune garde*, puisque l'essentiel est pour les romanciers de là-bas d'avoir "*de grandes choses à dire*" et de les dire, si bien (nous sommes en terrain connu, nous n'y insisterons pas) que pour eux "*les recherches techniques n'ont qu'un intérêt secondaire*" ³⁶. Ou l'on donne la parole au président Fadeïev lui-même pour faire l'éloge d'une "*littérature au service de l'homme*" ³⁷. La revue *Europe* en fait de même, en associant à son article une biographie de l'auteur signée d'Elsa Triolet : celle-ci en fait un modèle d'"*écrivain public*", parlant "*pour ceux qui ne savent pas exprimer ce qu'ils sentent*", tandis qu'il proclame fièrement que "*le Parti et la littérature ont dans [son] pays les mêmes buts*" et qu'"*il n'y a pas plus grande force au monde que la vérité*" (ce qui a le mérite de la franchise) ³⁸. Et les notes de lecture du mensuel recensent régulièrement les traductions, tout comme le fait *La Pensée*, qui étend sa curiosité (mais c'est aussi le cas de *La Nouvelle Critique*) aux revues soviétiques. Jean Larnac donne l'exemple d'un bel enthousiasme à propos de *La Littérature soviétique* : "*C'est toujours avec une avidité joyeuse que je me plonge dans cette revue, notamment quand je suis écœuré par le pessimisme, le goût de l'absurde et du désespoir répandus à foison dans notre littérature depuis la Libération*" ³⁹. Morgan salue comme l'événement le plus marquant de la vie littéraire française la traduction massive par les EFR des chefs d'œuvre de chacune des quatre périodes de cette littérature (guerre civile, plans quinquennaux, guerre nationale, reconstruction), le contraire même d'une "*littérature de propagande*", "*une littérature saine, reflet d'une société saine*", etc. ⁴⁰. Et Abraham, pour sa part, fait le point sur "*trente-trois années de roman soviétique*", roman qui est par essence "*un roman d'amour*" ⁴¹. D. Desanti, pour *La Nouvelle Critique*, retrace à son tour les "*étapes de la littérature soviétique*", sous le

³⁵ Francis Cohen, "*Les chemins de la littérature soviétique*", *Les Lettres françaises* du 20 mai 1948 ; Cohen fait allusion aux interventions de Jdanov, pour se réjouir qu'on en finisse "*avec les derniers résidus de la servilité de l'intelligence tsariste à l'égard de l'étranger*".

³⁶ Jean Noaro, "*La Jeune Garde d'Alexandre Fadeïev est un grand livre*", *Les Lettres françaises* du 3 juin 1948

³⁷ *Les Lettres françaises* du 3 février 1949.

³⁸ *Europe* n° 38, février 1949.

³⁹ *La Pensée* n° 23, mars-avril 1949, pp. 127-129. Larnac évoque les romans de guerre qui y sont traduits, signés par exemple de Boubenkov, Pavlenko, et Gontchar, qu'il lit comme jadis Balzac ou Maupassant.

⁴⁰ *Les Lettres françaises* du 2 février 1950.

⁴¹ *Les Lettres françaises* du 9 novembre 1950.

signe de "*la formation de l'homme nouveau*", puis de la "*naissance d'un couple nouveau*", en mettant en avant les noms et les oeuvres consacrés⁴².

Ces rapides remarques laissent penser que la forte présence de la littérature soviétique dans les colonnes de la presse communiste, les traductions abondantes également, font partie des conditions d'accueil de la littérature de parti française. Ce n'est pas tant sur les écrivains qu'elle exerce une possible influence que sur le lectorat, sur le public des militants, par ailleurs concernés par le cinéma soviétique (lui aussi objet d'articles nombreux). On peut faire l'hypothèse que toutes ces œuvres, films ou romans, ont contribué à créer un horizon d'attente pour les œuvres françaises. Mais ce serait là une partie de l'enquête complémentaire à mener que d'étudier les divers aspects de cette double réception. Quant à nous, nous avons fait le choix d'aller y regarder de plus près s'agissant des textes romanesques eux-mêmes, en ne considérant pas que le discrédit de principe qui les frappe suffisait à régler la question.

⁴² *La Nouvelle Critique* n° 26 et n° 28, mai et juillet-août 1951. On peut noter que la question du "*couple nouveau*" fait l'objet, dans un contexte bien différent, de son propre roman, *A bras le corps*. On apprend aussi dans le n° 27, juin 51, qu'en 1950, toutes disciplines confondues, 567 prix Staline ont été décernés, à 2708 lauréats.

3.2.2. Le corpus romanesque : thèmes et structures

	Actualité de la guerre froide	Deuxième Guerre mondiale
A N T A G O N I Q U E S	Stil : <i>Le Premier Choc</i> (1951-1953) Abraham : <i>Tiens bon la rampe</i> (1950) Courtade : <i>La Rivière noire</i> (1953) Fréville : <i>Plein vent</i> (1950) Gamarra : <i>Les Enfants du pain noir</i> (1950) Jouglet : <i>L'Orage</i> (1949) Jouglet : <i>Le Désordre</i> (1952) Kédros : <i>L'Odéon</i> (1949) Kédros : <i>Peuple roi</i> (1952) Pozner : <i>Qui a tué H.O.Burrell ?</i> (1952) Tillard : <i>Les Roses du retour</i> (1949) Tillard : <i>Les Secrets de M. Paul</i> (1950) Willard : <i>Des yeux qui voient</i> (1954)	Aragon : <i>Les Communistes</i> (1949-51) Daix : <i>Classe 42</i> (1951-1953) Daix : <i>La Dernière Forteresse</i> (1950) Laffitte : <i>Nous retournerons cueillir les jonquilles</i> (1948) Laffitte : <i>Rose France</i> (1950) Laffitte : <i>Le Commandant Marceau</i> (1953) Lévy : <i>Une histoire vraie</i> (1953) Tillard : <i>Les Triomphants</i> (1953)
A P P R E N T I S S A G E	Chabrol : <i>La Dernière cartouche</i> (1953) Courtade : <i>Jimmy</i> (1951) Desanti : <i>A bras le corps</i> (1953) Gamarra : <i>Les Lilas de Saint-Lazare</i> (1951) Jouvenel : <i>Les Sauvages</i> (1952) Morgan : <i>Le Voyageur sans boussole</i> (1950) Morgan : <i>Me faire ça, à moi !</i> (1952)	Morgan : <i>Mauvaise graine</i> (1948) Téry : <i>Les Portes du soleil</i> (1947) Wurmser : <i>Un homme vient au monde</i> (1946-1955) Ziegler : <i>J'étais au PSF</i> (1950)

Nous avons placé ce tableau qui réunit les œuvres que nous allons étudier en début de chapitre par commodité pour le lecteur. Nous allons le justifier petit à petit, en commençant par les deux critères qui président à la répartition, le critère structurel et le critère thématique (d'ordre historique). La répartition horizontale des romans retenus en deux sous-ensembles principaux repose sur un clivage que nous avons déjà rencontré en étudiant les ambiguïtés du discours tenu en France sur le réalisme socialiste et en commentant les premiers romans d'Aragon. Une partie des œuvres publiées est faite de romans qui cherchent à mettre en scène d'une façon explicite, redondante et inambiguë les héros, les valeurs, la vision de la réalité et de l'Histoire des communistes, alors que d'autres relèvent simplement d'une mise en pratique de ce qu'Aragon appelle la "perspective socialiste", c'est-à-dire, dans les faits, davantage du réalisme critique que d'un "*art de proposition*" (comme le disait Kanapa). Ce clivage recoupe très largement celui qui sépare les romans reposant sur une structure de type antagonique et ceux qui reposent sur la structure de l'apprentissage exemplaire, et par souci de clarté c'est cette grande opposition que nous avons privilégiée. Et comme les romans d'apprentissage mettent en scène de façon parfois fort discrète les valeurs qui orientent l'évolution des personnages, les étapes de leur formation, il n'est pas toujours pertinent de les classer dans la catégorie des romans militants. Ce qui revient à dire que seule la première catégorie est tout à fait caractéristique de ce qui constitue la singularité du réalisme socialiste français, et c'est donc celle dont nous privilégierons l'étude, dans ce chapitre et les suivants. Mais la prise en compte des romans d'apprentissage permet de confronter utilement les deux modalités du roman à thèse.

A partir d'un relevé fondé sur les critères évoqués plus haut, nous avons donc réparti les titres retenus en deux groupes bien distincts, une difficulté tenant à ce que les deux structures peuvent coexister dans un même roman. Mais la structure antagonique est nécessairement dans ce cas la structure dominante, puisqu'elle consiste à mettre au premier plan, en les dramatisant, les valeurs qui orientent par ailleurs les apprentissages. Ceux-ci deviennent d'autant plus exemplaires qu'ils prennent alors place dans un système où des héros antagoniques incarnent déjà les bonnes valeurs et luttent pour les faire triompher (un cas d'école est celui des *Communistes* d'Aragon). Sur le plan quantitatif, on remarquera que le total n'est pas négligeable sans être impressionnant ; mais il est vrai aussi que la période de production est très courte. On constate également que la répartition des titres fait pencher la balance du côté des romans antagoniques, et que peu d'auteurs sont présents dans les deux listes (Pierre Gamarra, Pierre Courtade). Mais il faut surtout souligner que trois des quatre entreprises les plus ambitieuses

relèvent du roman antagonique, à savoir celle d'Aragon avec les six volumes des *Communistes*, celle de Pierre Daix avec les quatre volumes de *Classe 42*, et celle d'André Stil avec sa trilogie du *Premier Choc* (seul fait exception le vaste cycle romanesque de Wurmser). C'est donc bien cette catégorie qui a été comprise comme celle qui convenait à des écrivains particulièrement soucieux d'inventer "la littérature de parti" que réclamait la bataille idéologique et que les responsables appelaient de leurs vœux. C'est pourquoi nous accorderons à ces trois cycles romanesques des études plus substantielles que pour les autres romans. Leurs auteurs sont aussi ceux que la critique communiste désigne avec le plus de fréquence comme les romanciers de référence, à côté des noms de Jean Laffitte, de Pierre Courtade et d'André Wurmser. Seul ce dernier figure donc dans notre tableau parmi les auteurs de romans de formation, pour un ensemble lui aussi très ambitieux (le seul dans cette catégorie), puisque ce sont sept volumes édités d'abord séparément (entre 1946 et 1955) qui composent le cycle intitulé *Un homme vient au monde*. Disons en quelques mots pourquoi, à la différence des trois autres cycles romanesques, nous allons fort peu en parler.

Que le nom de Wurmser soit si souvent cité alors que son oeuvre ressemble d'assez loin à un roman militant et que la période qu'il embrasse prend fin en 1934, à une nuance près, renvoie au problème plus général de l'accueil et de l'évaluation des romans par la critique communiste. Nous l'avons vu, c'est elle qui produit le commentaire qui contribue à la reconnaissance des œuvres comme répondant aux recommandations du réalisme socialiste. Dans le cas de Wurmser, c'est sa qualité de journaliste et d'écrivain communiste qui prévaut ¹. Mais les sept volumes de son interminable roman, que nous nous sommes astreint à lire de bout en bout, présente peu d'intérêt pour notre sujet ; de façon peut-être surprenante, ou symptomatique, le journaliste très engagé qu'il est constamment s'efface devant le romancier qu'il tente de devenir. Le maître dont il se réclame est Balzac ², son entreprise se rattache à la tradition du réalisme critique, et l'objet de sa description une famille du début du siècle, de petite bourgeoisie sans fortune, dont il dépeint avec un luxe de détails les médiocres aventures et l'univers mesquin. Mais il faut noter qu'avec le volume VI publié en 1953, *Fleurs et Plumes*, l'auteur change sa manière (est-ce réaction aux critiques venus de son

¹ Dans sa recension du volume V, *Denise retrouvée*, 1951, Daix dit sa difficulté à le "classer" ; il n'y voit pas plus de héros positif que dans *Aurélien*, mais estime que dans le roman d'Aragon, l'unité de la perspective au moins l'était, ce qui n'est pas le cas chez Wurmser (*La Nouvelle Critique* n° 20, novembre 1950).

² Dans sa préface à *Denise retrouvée*, comme il le laisse entendre dans ses chroniques, il ne craint pas d'affirmer que les écrivains progressistes sont désormais "mieux armés que leur maître – génie mis à part naturellement". Le génie serait-il une "arme" moins probante ?

propre camp ?)³. Un "*journal annoté*" se substitue régulièrement au récit, un journal des années 1926-1933 tenu par le héros Julien Dubroc et annoté de façon acerbe en 1940 par Roger, un militant exemplaire. Le procédé ménage cette fois la possibilité d'asséner les dogmes du Parti, avec toute l'ironie dont est capable le feuilletoniste de *L'Humanité* (l'auteur des "*grains de sel*"), sans évidemment que l'évolution du personnage qui doit "venir au monde" en soit favorisée. Nous verrons que ce décrochage narratif est une tendance, poussée ici jusqu'à la caricature, des "*romans du cheminement*" (car nous emprunterons à Wurmser, malgré tout, sa propre formule pour désigner les romans d'apprentissage du corpus)⁴.

Il nous faut maintenant justifier l'autre critère des différenciation des œuvres du corpus auquel nous avons eu recours pour tenter d'y voir plus clair (et qui partage notre tableau verticalement). Il nous est apparu qu'un critère de type thématique était ici un critère non seulement utile mais indispensable, contrairement à ce qu'il en serait pour beaucoup d'autres corpus. Nous savons que le contenu revêt un caractère décisif dans l'esthétique du réalisme socialiste, que la notion renvoie, entre autres choses, au sujet ou au thème que l'auteur choisit de traiter, et que ce choix est nécessairement sous-tendu par des considérations politiques. Il y a ainsi une liste limitée, et assez impérative, de bons thèmes, ou de bons sujets, liés au combat présent du Parti. Il nous semble pertinent de les répartir en deux groupes selon qu'il s'agit de thèmes liés à l'actualité immédiate ou de sujets puisés dans le passé récent. Dans le premier cas, l'aspect d'agitation politique est mis au premier plan, le roman évoque des luttes en cours et y participe à sa manière ; il relève d'une conception de la littérature de parti particulièrement étroite, propagandiste, et parfois ouvriériste. Dans le second cas, un objectif avoué ou transparent est de donner une caution littéraire à l'interprétation que le Parti donne de sa

³ Avec beaucoup de courtoisie, André Kédros rend compte de *Denise retrouvée* (et rapidement des quatre volumes précédents), sans pouvoir cacher tout à fait son embarras, et en mentionnant les lecteurs qui se sont dits "*consternés*" ou "*agacés*". Il dit de Julien (le héros) qu'il "*avance aussi lentement qu'une feuille sur un lac*", et de l'auteur qu'il aurait dû épargner à son lecteur une quantité de "*petites vérités fastidieuses et sans importance*" (*Europe* n° 49, novembre 1950, pp. 104-111). En dépit de tous les compliments que comporte l'article, il y avait là de quoi s'interroger. Ajoutons que Pierre Abraham (qui est au nombre de nos auteurs), lui avait reproché d'avoir fait de son héros et de sa famille qui sont "*indéniablement juifs*" des non-juifs, malgré son grand souci d'exactitude dans la description des milieux sociaux. Qui plus est, il cachait mal sa perplexité (tout en la déniait) devant le fait que le roman (il parle du volume III, *Interdiction de séjour*) fût davantage un roman psychologique doublé d'une chronique des événements qu'un roman balzacien (*Europe* n° 41-42, mai-juin 1949, pp. 164-169).

⁴ Relevons que Wurmser a donné de son cycle romanesque une version réécrite (sur le plan littéraire mais non politique, précise-t-il dans la postface) au Livre Club Diderot (deux volumes, 1976). Il s'autorise à nouveau de Balzac, et spécialement de sa formule (tirée de l'Avant-propos de *La Comédie humaine*) selon laquelle "*ainsi dépeinte la société devait porter en elle la raison de son mouvement*", pour accepter l'enseignement du réalisme socialiste : celui-ci a couvert de son nom "*des œuvres si diverses que ce livre peut bien s'en réclamer aussi*" (tome II, p. 1058).

propre histoire, et pour l'essentiel au cours de la décennie écoulée : ces romans sont avant tout des romans de la Résistance ou de la déportation, où sont valorisés l'héroïsme et le martyre communistes, en même temps que l'Histoire y est réécrite à la manière de *Fils du Peuple*. Même si ce sont des romans tout aussi militants, leur relation différente aux luttes présentes leur confère des traits particuliers, sur le plan littéraire et sur le plan idéologique, quelque chose comme une marge de liberté, un peu de jeu avec les fortes contraintes du cahier des charges. De ce point de vue, l'opposition passe, par exemple, entre Aragon et Daix d'un côté, et Stil ou Courtade de l'autre. D'une façon plus générale, le croisement de nos deux critères de différenciation, le critère structurel et le critère thématique, permet de construire un tableau à double entrée et donc de distinguer quatre catégories de romans réalistes-socialistes. Chaque roman emprunte, par conséquent, une partie de ses traits à sa double identité de roman antagonique ou d'apprentissage, et de roman de l'actualité ou du proche passé. L'intérêt de ce tableau sera surtout de permettre, pour les besoins de l'analyse de tel ou tel d'entre eux, de jouer tantôt sur un aspect de sa spécificité, et tantôt sur l'autre. Il ne préjuge évidemment pas de ce qui peut faire la singularité propre d'une œuvre ou d'une écriture. Celle-ci n'est jamais absente, elle est d'un intérêt variable, nous essaierons sur des exemples de la rendre sensible.

Les romans d'apprentissage obéissent un peu moins que ne le fait paraître notre tableau à une répartition stricte sur le plan thématique, ce qui n'est pas illogique, puisque le cheminement raconté peut prendre sa source dans un passé plus lointain. Dans ce cas, c'est le point d'aboutissement temporel qui a commandé le classement. Ainsi, le roman de Jouvenel embrasse une très longue période, l'histoire débutant en 1907, et s'achevant en 1951, tandis que celle racontée par Ziegler débute en 1934 et trouve son terme en 1944. Chabrol, à l'inverse, part de cette année-là (avec des scènes de la Résistance), pour transporter ensuite son personnage en 1949, sur le théâtre de la guerre d'Indochine. Précisons en effet que si la plupart des romans se déroulent en France, quelques-uns situent leur action ailleurs : l'Indochine également chez Courtade avec *La Rivière noire*, la Grèce de la guerre civile chez Kédros (1946-1948), tandis que c'est la guerre d'Espagne qui met à l'épreuve l'héroïne de Simone Téry (dans ces deux cas, le classement est donc moins rigoureux : c'est le contexte de la pré-guerre froide qui nous a semblé prévaloir pour Kédros, et l'analogie avec la lutte des résistants pour Téry). Enfin, Pozner et Courtade dans *Jimmy* se donnent un héros et un univers qui nous permettent de faire connaissance avec les mœurs américaines. Pour en terminer avec ces remarques préalables, ajoutons que les livres de Maître Willard et des frères Lévy sont des recueils de nouvelles, qu'il nous a semblé intéressant de prendre en compte, parce que très représentatives du récit antagonique.

Avant d'étudier les éléments constitutifs des deux grands types de roman que nous avons distingués, les romans antagoniques et les romans d'apprentissage, il est utile de les envisager sous l'angle thématique puisque, nous l'avons dit, c'est une caractéristique de l'ensemble de cette production que la priorité accordée à des thèmes et à des sujets à fort rendement politique. Il est logique que ceux-ci apparaissent avec le plus de clarté dans les romans antagoniques, puisque les communistes et leurs luttes y jouent le rôle principal, alors que les romans d'apprentissage traitent d'abord de la vie privée de personnages au départ éloignés du "monde réel", souvent indifférents à la politique, avant que l'occasion leur soit ménagée de découvrir des gens plus avancés et plus actifs. Envisageons d'abord les romans qui sont en prise directe avec l'actualité, avant de parler de ceux qui sont centrés sur la période de la guerre. Le terme de "résistance" peut permettre de désigner ce qu'ils ont en commun, ainsi que le discours communiste y invite lui-même, nous le savons : à côté de la Résistance proprement dite, au sens historique du terme, prennent place des formes de résistance à l'oppression capitaliste et impérialiste, comme déjà ce fut le cas face à la terreur nazie dans les camps de la mort. Dans tous les cas, les événements qui sont au centre de la fiction romanesque font référence à des événements réels, consignés dans les journaux ou les livres d'histoire, et restitués de manière plus ou moins précise. Plus que vraisemblable, le récit se veut véridique, au point que la dimension propre de la fiction est parfois déniée. Ainsi nous étudierons, dans un premier temps, les romans centrés sur l'actualité de la guerre froide puis ceux de la Résistance et de la déportation, et dans un deuxième temps, nous reparcourrons notre corpus sous l'angle structurel, en étudiant d'abord les romans du combat (l'action et les héros antagoniques, puis l'opposition des valeurs) avant d'évoquer, moins longuement, les romans du cheminement⁵.

**** Les romans de la guerre froide***

L'on peut convenir de nommer ainsi les romans de l'actualité, envisagés comme tels, c'est-à-dire sous l'angle référentiel, sachant, bien sûr, que par leur inscription dans l'époque tous les autres sont aussi des romans de la guerre froide. Le préjugé de la distance romanesque, pour faire écho à ce que disait Aragon, est ici surmonté de façon spectaculaire : la distance entre l'événement et sa mise en récit est d'à peine un an chez Abraham, moindre encore chez Willard ou Stil. Mais il faut nuancer la notion d'actualité, dans la mesure où certains romans remontent d'abord dans le temps avant de

⁵ Nous nous contenterons pour l'instant d'allusions aux auteurs auxquels nous consacrons le chapitre 3.2.3 (Laffitte et Daix), la sous-partie 3.3 (Aragon), et la sous-partie 3.4. (A. Stil).

déboucher sur le présent immédiat : ainsi les romans de Paul Tillard embrassent-ils les périodes 1943-1950 (*Les Secrets de Monsieur Paul*) et 1945-1949 (*Les Roses du retour*). Gamarra fait débiter *Les Enfants du pain noir* en mai 1945, avant de progresser vers le moment qui coïncide avec le temps de l'écriture (1950). C'est encore plus vrai avec les romans d'apprentissage, qui peuvent embrasser de longues périodes avant d'atteindre les rives du présent. L'action d'*A bras le corps* (1953) de Desanti commence en 1946, celle de *Plein vent* (1950) de Fréville en 1945 ; et, nous l'avons dit, celle des *Sauvages* (1952) de Jouvenel, en 1907, cas beaucoup plus rare de longue distance (avec celui de Wurmser). Au bout du compte, assez peu de romans sont, au sens le plus restrictif du terme, des romans de l'actualité immédiate : ceux de Stil, d'Abraham, la nouvelle éponyme de Willard, et du côté des romans d'apprentissage, *Les Lilas de Saint-Lazare* de Gamarra, *Jimmy* de Courtade, *Me faire ça, à moi !* de Morgan ; ce qui correspond largement à cet autre constat que les "romans-tracts" sont loin de représenter la majorité du corpus. L'on peut toutefois y ajouter l'espèce de roman-pamphlet qu'est *Qui a tué H.O. Burrell ?* de Vladimir Pozner.

Il faut remarquer aussi qu'un certain nombre de ces œuvres font communiquer les deux grandes périodes que nous avons distinguées, celle de la guerre 1939-1945 et celle de la guerre froide. La précision que l'on peut donc formuler est que l'actualité constitue pour ces romans de la guerre froide, quand elle ne fournit pas leur matière exclusive, l'horizon vers lequel le récit progresse, plus ou moins vite, et en partant de plus ou moins loin. Tous ont quelque chose à dire sur le présent, et ils le disent en en thématissant quelques aspects. Leur stratégie n'est donc pas identique à celle des romans dont la diégèse ne déborde pas sur le présent vécu par les lecteurs. Aussi "actuels" puissent-ils se vouloir, les romans de la guerre sont des romans du passé, l'histoire de leurs héros est une histoire close, alors que les romans de l'actualité suggèrent fortement que l'histoire racontée est une histoire qui continue de s'écrire. Ainsi, Abraham ne se contente pas de plaider à la fin de *Tiens bon la rampe !* pour l'abolition de la distance historique, mais un an après les faits rapportés il nous donne vite (au moment d'achever) quelques nouvelles de ses personnages (Odette a eu un bébé, qu'elle a présenté à l'auteur, qui plus est, et Aimé, l'heureux papa, connaît aussi le bonheur de partir bientôt pour l'Ecole centrale du Parti, etc.). Remarquons enfin que deux romans placent leurs personnages dans deux époques distinctes, en les séparant par une ellipse (de cinq ans dans les deux cas) : Laffitte dans *Nous retournerons cueillir les jonquilles* fait retourner sur les lieux de leur acte de résistance accompli en 1942, haut fait qui va être l'objet principal du récit, des personnages qui entendent répondre ainsi en 1947 à une contre-vérité répandue par l'adversaire gaulliste ; Chabrol dans *La Dernière cartouche* joue sur

l'effet de miroir obtenu en faisant passer son personnage des maquis héroïques de 1944 à la sale guerre menée contre les résistants indochinois à partir de 1949.

Parmi les thèmes empruntés à l'actualité de la guerre froide, celui qui domine la période et que l'on retrouve tout naturellement dans ces romans est le thème de la défense de la paix, et donc des luttes dirigées contre les menaces ou les opérations de guerre (en Corée ou en Indochine). Comme Stil avec le premier volume du *Premier Choc*, Abraham met en scène des dockers qui s'opposent au transport de matériel de guerre et des partisans de la paix qui manifestent, l'un les situant à La Rochelle, l'autre à Nice ⁶. Willard, avec un recul de deux ans par rapport à l'événement, évoque une manifestation (pour la paix et l'indépendance nationale) de mars 1950 à Béziers, au cours de laquelle son héroïne a perdu la vue à cause d'une grenade lancée par un CRS. Morgan finit par conduire son "*voyageur sans boussole*" dans une manifestation contre le réarmement allemand, puis à Stockholm où est lancé en mars 1950 le fameux appel pour la paix et le contrôle des armes nucléaires. Gamarra réserve un sort semblable à l'un de ses personnages (Marcel), qui se trouve pris dans une manifestation sévèrement réprimée où l'on réclamait "*du pain et la paix*" ⁷. Dans ces deux derniers cas, qui concernent des romans d'apprentissage, le thème de la paix ne fournit pas la toile de fond du roman. Mais ceci est vrai aussi des *Secrets de Monsieur Paul* de Tillard : il fait état de la "*manifestation patriotique*" du 28 février 1949 à Montpellier (contre le départ de soldats pour l'Indochine), mais dans un récit qui, débutant en février 1943, brasse un grand nombre de données historiques.

Ce premier grand thème est toujours traité d'une manière conforme au discours du PCF, à savoir que les communistes sont à l'avant-garde du mouvement, et que la justesse de leurs arguments s'illustre par le vaste rassemblement qu'ils parviennent à susciter et à organiser. Le narrateur de *Tiens bon la rampe !* dénonce les mensonges de la presse qui voit dans les manifestants de Nice deux mille communistes et non des combattants de la paix ; le même jour que le Carnaval, un nouvel appel mobilise des gens jusque là passifs, tout le monde se tient au coude à coude, dockers, intellectuels, avocats, femmes foncièrement hostiles à la guerre, et même un colonel catholique, devenu anticolonialiste (et qui enfreint les recommandations du Vatican). La salle de réunion qui sert habituellement aux syndicats, aux pacifistes et aux militants du PC

⁶ Abraham, *Tiens bon la rampe !* ; le roman évoque une action des Combattants de la paix niçois, qui le 14 février 1950, avaient intercepté et jeté à la mer des rampes de lancement de V2 (d'où le titre, empreint d'humour).

⁷ Gamarra, *Les Enfants du pain noir* (1950).

devient trop petite, pour le grand meeting du 20 février 50 ; que ce soient des orateurs communistes qui y tiennent la vedette ne fait que confirmer la thèse assumée par le roman : leur capacité à tout relier (le combat pour la paix, le plan Marshall, l'attitude des socialistes, celle des magnats de la finance, etc.) est éclairante pour les braves gens écœurés par la politique de trahison du gouvernement. De même l'héroïne de Willard fait entendre que la manifestation victorieuse où elle a perdu la vue hâtera la prise de conscience de beaucoup : "*Je n'y voyais plus mais Robert Teff était acquitté. Je n'y voyais plus, mais bien des yeux s'ouvraient*" ⁸. Les romans trahissent donc pour le moins que le thème très fédérateur de la paix est un tremplin pour gagner de nouveaux adeptes à la cause. Ce qui implique aussi que le thème principal est toujours escorté d'un certain nombre d'autres, des thèmes familiers du discours communiste, et c'est leur conjugaison qui concourt, avec les procédés que nous analyserons plus loin, à l'effet de thèse global.

Nous le vérifierons avec André Stil, le thème de la paix peut recouper celui de l'occupation américaine, puisque l'impérialisme yankee est par principe fauteur de guerre. Il faut s'opposer au déchargement de matériel militaire sur le sol français comme à l'expédition d'armes à destination de la Corée. Tillard entend démonter pièce à pièce le vaste complot qui vise à intégrer l'économie française dans l'économie américaine, en amenant le général Revers à Washington ; on lui explique les plans de mainmise sur l'Europe, qui passent par l'utilisation des socialistes (pour freiner le mécontentement des masses) et la renonciation du Comité des forges à certains de ses intérêts. Auparavant, un conseiller du gouvernement, politicien corrompu, l'avait chargé de mettre au point là-bas "*le rôle que devra jouer l'armée française au sein de l'armée occidentale, en vue d'une guerre éventuelle contre l'Union soviétique*" ⁹. Le point de vue américain est, chez Morgan, expliqué par un officier en poste sur le sol français : "*Nous seuls pouvons prendre la direction du monde, mettre fin au chaos. Nous possédons la bombe atomique, nos moyens de production sont plus grands que ceux de n'importe quelle autre nation. Nous ferons céder les Russes*" ¹⁰. Avec Courtade et Pozner, qui nous transportent aux Etats-Unis, le développement du thème anti-américain atteint des proportions impressionnantes. Jimmy dresse le tableau systématique d'une Amérique fascisante, raciste, antisémite et farouchement anticommuniste, comparable à l'Allemagne de 1932. L'évocation du procès des onze dirigeants communistes débouche

⁸ Willard, *Des yeux qui voient*, op.cit., p. 61. Robert Teff est le militant qui s'était opposé au départ de soldats pour l'Indochine, et dont l'acquittement était l'un des objectifs de la manifestation.

⁹ Tillard, *Les Secrets de Monsieur Paul*, op.cit., p. 99.

¹⁰ Morgan, *Me faire ça, à moi !*, op.cit., p. 259.

sur une violente mise en cause des journalistes renégats et des intellectuels progressistes, qui voudraient tenir "*la balance égale entre l'Union soviétique et Truman*", qui sont des gens "*généralement très riches, sans contact véritable avec la population*", qui perdent leur temps "*à se désoler de l'incompréhension des masses*" ¹¹. Leurs compagnes sont entichées de psychanalyse et d'"*érot-marxisme*" ¹². Le peuple est au contraire composé de "*braves gens, des gens courageux et fiers*" ¹³, dont certains vont écouter le concert donné par Paul Robeson. Quant aux officiers qui déambulent dans Paris au bras de créatures parfumées, ils font "*comme quelques années auparavant leurs prédécesseurs, jeunes gris-fer remontant dans les Opel découvertes vers le Bois et l'avenue Foch*" ¹⁴. Ce sont bien les nouveaux occupants. De nombreux aspects du mode vie américain sont également dénigrés, mais sur ce terrain, le récit de Pozner va beaucoup plus loin.

Rien ne trouve grâce à ses yeux, pas même les paysages, qui n'ont pas été façonnés par le travail millénaire de l'homme. Tout y est détestable, les journaux, la publicité, la télévision ¹⁵, les sectes protestantes, la condition ouvrière, l'atmosphère de violence, la consommation de vitamines et de drogues, le règne de l'argent, et bien sûr l'anticommunisme encouragé par tous les médias. C'est cet univers totalement aliénant qui explique le geste suicidaire du personnage éponyme, qui s'est tranché la gorge "*pour sauver sa femme et ses enfants des communistes*" : c'est du moins le fait divers rapporté dans la presse à partir duquel Pozner dit imaginer la vie épouvantable d'un Américain moyen. On revient sur le sol français avec Gamarra qui ouvre ses *Lilas de Saint-Lazare* sur une manifestation contre Eisenhower, en liant le thème de l'impérialisme à celui du réarmement allemand. On crie : "*Pas d'armes pour les nazis ! Pas de Wehrmacht ! La Paix !*" ¹⁶, l'idée étant, on l'a vu, que les Etats-Unis cherchent à ériger un barrage contre l'URSS, ou même à se ménager une tête de pont pour l'attaquer. Lors d'une seconde manifestation, c'est la présence d'officiers allemands en France qui est dénoncée, le récit de la répression suggérant qu'un réel danger fasciste existe chez nous. Le nouvel occupant en est donc le vrai responsable, à travers ses prétentions sur l'Europe et son bellicisme. Chez Jouvenel, un ancien collabo devient tout naturellement le serviteur du

¹¹ Courtade, *Jimmy*, op.cit., p. 39.

¹² *Ibid.*, p. 70.

¹³ *Ibid.*, p. 102.

¹⁴ *Ibid.*, p. 236.

¹⁵ Elle est "*la plus grande invention du siècle américain : la machine à ne pas penser*" (*Qui a tué H.O. Burrell ?*, op.cit., p. 94).

¹⁶ Gamarra, *Les Lilas de Saint-Lazare*, op.cit., p. 16.

fascisme américain, de l'étranger, "*un étranger plus brutal et plus cynique qu'aucun autre*" ¹⁷. Morgan hâte la prise de conscience de son personnage à travers une scène de l'occupation dont Stil fera également son profit : un ouvrier est écrasé par un camion militaire américain, le chauffeur est protégé par son supérieur (il n'a fait que se défendre contre un rouge qui le menaçait), il devient clair que pour eux, "*il y a toute une hiérarchie de vies humaines. Et tout en bas de cette hiérarchie, il y a les nègres et les rouges*". Aussi, ce sont les amis communistes du héros qui "*tous avaient raison contre lui. Ces étrangers étaient prêts à se conduire comme les Allemands l'avaient fait*" ; même si individuellement, ils peuvent se montrer sympathiques et loyaux, ils sont pervertis par une idéologie de la discrimination, ce sont des "*hommes déshumanisés*", à l'image des CRS français, et ils représentent un immense péril ¹⁸.

Mais l'impérialiste, l'occupant étranger, peut aussi être français. Un autre thème de l'actualité de la guerre froide est, en effet, celui de l'Indochine, un thème très sensible que peu de romans abordent. Courtade en fait le sujet de *La Rivière noire*, et Chabrol celui de la deuxième moitié de *La Dernière cartouche*. Dans les deux cas, les héros, ceux qui sont du bon côté, appartiennent au camp d'en face, au sens militaire du terme, et les soldats français sont en situation de combattre des patriotes, des résistants, des hommes en lutte pour la noble cause de la libération de leur pays. Cette fois, ce sont les Vietnamiens à qui est prêtée la capacité de distinguer entre le peuple français, hostile à cette sale guerre (ils ont entendu parler de Raymonde Dien et de Henri Martin), et la classe dirigeante, colonialiste et corrompue. Chez Courtade, celle-ci rêve de faire barrage à l'expansion du communisme, comme les Américains en Corée, et d'ailleurs avec leur aide, et elle croit pouvoir compter sur une partie des colonisés, sur leur "*collaboration*". Le mot passe mal, pour le conseiller de l'Union française, un politicien radical opportuniste en diable, mais c'est le mot ; de même, alors qu'ils "*en ont plein la bouche de discours contre le colonialisme*" ¹⁹, ses amis socialistes ont voté les crédits de guerre. Les soldats, eux, sont obligés d'obéir à "*des ordres criminels*" ²⁰; certains se livrent pourtant à des exactions monstrueuses, qui renforcent la conviction des patriotes communistes. Le vieux militant Nguyen Hung Hoe imagine la Place rouge en fête, la délégation vietnamienne à la tribune, près de Staline, et rêve de découvrir Pékin libérée.

¹⁷ R. de Jouvenel, *Les Sauvages*, *op.cit.*, p. 224.

¹⁸ Morgan, *Me faire ça, à moi !*, *op.cit.*, pp. 290-291.

¹⁹ Courtade, *La Rivière noire*, *op.cit.*, p. 171.

²⁰ *Ibid.*, p. 201.

Chabrol met plus en relief les cruelles contradictions vécues par son personnage de jeune officier idéaliste, cinq ans après l'expérience des maquis FTP. Déjà, au moment de s'embarquer, Christian doit se heurter à ses anciens compagnons, des mineurs opposés à la guerre du Vietnam, qui manifestent et le traitent même de SS. Là-bas, bien des scènes de la Résistance lui reviennent, qui leur donnent raison sur le fond : c'est lui qui fait désormais la guerre contre le peuple, alors que toujours, *"historiquement, le peuple a raison contre une poignée d'hommes d'armes. Raison dans l'esprit et raison sur le champ de bataille. Il est assuré de la vérité et de la victoire"* ²¹. Christian est même tenté de donner raison à Ho Chi Minh, mais il en est retenu par la pensée des tortures que les Vietnamiens sont réputés infliger à leurs prisonniers. Dans ce roman d'apprentissage, la vérité n'est pas explicitement de nature politique, elle appartient au peuple, porteur des valeurs fondamentales. Mais cela semble confirmer que, pour des romanciers communistes et français, un tel sujet est beaucoup plus difficile à traiter que les autres thèmes de l'actualité de la guerre froide, tels qu'ils sont interprétés dans le discours officiel du Parti. Les deux composantes de ce discours, patriotique et internationaliste, se heurtent frontalement, et les romans reflètent à leur manière l'embarras des prises de position politiques sur le sujet. Ou plutôt, en tant que romans, ils en font une contradiction vécue, plus difficile encore à éluder, alors que faire de l'officier américain un nouveau SS et du socialiste français son allié ne pose pas problème, que le narrateur entre ou non dans leur point de vue. Courtade restitue surtout celui des colons, pour leur en faire honte, et celui des résistants vietnamiens ; Chabrol est plus audacieux en entrant dans celui d'un honnête officier français, mais il évite lui aussi de prêter voix à un soldat français communiste, chez qui le dilemme serait invivable.

Cette question, plus évitée qu'assumée, jette une ombre sur un dernier thème, que l'on rencontre surtout dans les romans qui embrassent toute la période de l'après-guerre, à savoir le thème de la trahison des idéaux de la Résistance, dans une France où ne tardent pas à réapparaître les égoïsmes de classe et les conflits d'intérêts. La thèse d'une entente naturelle entre les patriotes assoiffés de justice et de propreté morale se fissure, le combat doit reprendre, contre les anciens collaborateurs, mais aussi contre ceux que leur comportement après la Libération rend rétrospectivement suspects. Dans *Les Roses du retour*, Tillard met en scène des résistants et des déportés conduits à s'en convaincre : *"Non, le peuple ne tient pas encore la victoire. Nos ennemis sont toujours là. Ils se glissent parmi nous. Nul ne sait jusqu'où ils peuvent atteindre. Dans le maquis, ils se*

²¹ Chabrol, *La Dernière cartouche*, op.cit., p. 389

sont infiltrés dans nos rangs, et maintenant peut-être dans nos propres foyers" ²². La visée révolutionnaire, mise en sourdine à l'heure des maquis, refait donc surface, sur un mode qui peut toutefois éviter d'être trop explicitement doctrinal, puisque le peuple est censé prolonger un combat au nom de valeurs qui demeurent plus fédératrices que des convictions politiques : comme "les féroces soldats" de *La Marseillaise*, l'ennemi intérieur se glisse partout et doit être débusqué. Paradoxalement, alors que les idéaux fraternels de la Résistance sont en partie démentis par les faits, ils sont repris par les plus exigeants, et servent de drapeau à la poursuite de la lutte, une lutte dont la nature radicalement nouvelle est ainsi affirmée et déniée. Là encore, le roman traduit assez bien ce qu'a d'ambigu et de fluctuant la revendication nationale sans cesse brandie par le Parti. Les romans de Laffitte et de Chabrol qui jouent sur la mise en rapport des deux périodes, la guerre et l'après-guerre, trahissent aussi un désenchantement qui tend à puiser dans le passé proche des raisons de se dissiper : Laffitte avec ses personnages de militants qui demeurent foncièrement des résistants, Chabrol en opposant à son jeune combattant des maquis français les résistants vietnamiens.

Les romans de la guerre froide, qui accordent souvent une place centrale aux thèmes mêmes qui dominent alors le discours polémique du PCF, le font évidemment dans un cadre propice au développement des thèmes plus habituels de ce discours. Nous avons voulu marquer pour l'instant qu'un de leurs traits spécifiques tenait à cette volonté de coller aux luttes du présent, à la mobilisation considérée comme la plus urgente. Le roman politique est ici à la lettre un roman militant, et un roman qui se donne peu de chances de survivre aux circonstances qui marquent à la fois sa naissance, son écriture et sa destination. L'on pourra se demander s'il en va très différemment des romans qui se donnent un minimum de recul historique, et qui portent sur des événements par eux-mêmes achevés, sans avenir propre, sinon indirectement, dans une perspective dialectique, que le roman doit s'efforcer de prendre en charge.

*** *Les romans de la Résistance et de la déportation***

Envisagés sous l'angle thématique par lesquels nous les caractérisons ici, la distribution des romans du corpus offre un assez grand déséquilibre au regard du type de structure qui les distingue par ailleurs : les romans antagoniques y sont les plus nombreux, et les plus volumineux, puisque les cycles d'Aragon et de Daix y figurent. En outre, ce sont les seuls qui limitent l'espace de la fiction aux limites internes à la période de la guerre ; c'est-à-dire que ce sont pleinement des romans de la Résistance ou de la

²² Tillard, *Les Roses du retour*, op.cit., p. 201.

déportation. Plus précisément, les trois volumes de *Classe 42*, les trois romans de Laffitte, celui de Tillard, les nouvelles des frères Lévy, sont des récits de la Résistance, les six volumes rédigés des *Communistes* forment un roman de la drôle de guerre écrit dans la perspective de la Résistance, que le projet initial devait dépeindre jusqu'à son aboutissement de 1945. Quant aux romans de la déportation, ils peuvent difficilement être le fait d'auteurs qui n'auraient pas connu cette expérience singulière entre toutes. Nous avons déjà étudié celui de Laffitte, *Ceux qui vivent* (publié dès 1947), *Les Triomphants* de Tillard et *La Dernière Forteresse* de Daix sont ici les seuls à avoir été écrits. Les quelques romans de formation présents dans notre tableau accorde une place plus ou moins limitée aux événements de la période : Morgan y fait aboutir l'itinéraire de son personnage de *Mauvaise graine*, Gilette Ziegler y confronte son personnage (qui "était au PSF" depuis 1934) dans les deux tiers de l'ouvrage, et Chabrol, nous l'avons dit, dans la première moitié de *La Dernière cartouche*.

Avant de nous intéresser à d'autres aspects des romans de Daix et de Laffitte (dans le chapitre suivant), puis d'étudier en détail chez Aragon la question de l'interprétation communiste de l'Histoire, il faut montrer pour l'instant que ces romans de la guerre sont eux aussi écrits avec le souci manifeste de corroborer les leçons élaborées par le Parti, et donc de mettre en valeur le rôle joué par la direction et les militants dans la succession des événements. La signature du pacte germano-soviétique y est toujours justifiée, longuement par Aragon, à titre de rappel salutaire chez les autres, pour qu'il soit clair que l'URSS n'est aucunement l'alliée de l'Allemagne, et que ce pacte ne gêne en rien le patriotisme des militants ²³. Et loin que ceux-ci sabotent l'effort de guerre, ils font tout pour en assurer le succès, au contraire de ceux qui les accusent : "*C'est pas nous, c'est les manitous de l'usine et du gouvernement qui sabotent, vous le savez bien ! C'est eux, pas les ouvriers !*" ²⁴. Sur le plan politique, Daladier passe pour avoir de longue date organisé le sabotage de la défense nationale, ce qui permet de comprendre "*pourquoi le parti faisait chanter La Marseillaise*" ²⁵. En mai-juin 40, les ouvriers mobilisés se battent loyalement, mieux, ils sont les seuls à le faire avec une conviction totale, alors que les autres préfèrent la défaite et la capitulation, par haine du peuple et peur des Soviétiques. Il est vrai que Daix ne cache pas que cette revendication, "*Thorez au pouvoir, des Soviétiques partout*", a bien été formulée par le PCF en pleine débâcle, alors qu'Aragon avait mis davantage l'accent sur le loyalisme des communistes. Ses personnages de

²³ Chez Chabrol, à l'annonce du pacte un vieux militant proclame sa foi sincère et sans nuances : "*Les Soviétiques nous sauveront*" (*op.cit.*, p. 110).

²⁴ *Classe 42*, volume I, p. 111.

²⁵ *Ibid.*, p. 48.

jeunes gens, animés d'une farouche volonté d'en découdre, disent plus crûment que la prise du pouvoir est un objectif que les circonstances favorisent. Ils prennent tout à fait au sérieux l'idée qu'un gouvernement populaire à Paris changerait la nature de la guerre, Hitler devenant l'agresseur, et l'URSS la garante de l'indépendance nationale. Au moins avec eux, les choses sont claires, et le cours des choses se charge de ne pas humilier leur naïveté, puisque la seule question qui soit à l'ordre du jour, c'est la poursuite ou l'arrêt des combats, au-delà de l'armistice signé par Pétain. Et leur position est d'une grande netteté, il faut par tous les moyens protester contre la capitulation et continuer la guerre.

Pour les personnages de Daix, le fameux appel du 10 juillet de Thorez et Duclos ne souffre pas d'ambiguïté, il est un appel à résister, et le seul qui soit lancé depuis le sol national. De Gaulle ne peut pas en dire autant. On peut donc approuver qui ne veut pas se rendre, mais c'est ici que l'on se bat : *"Je suis Français et pas Anglais. Je n'ai pas attendu Pétain pour me battre contre Hitler [...] je ne veux pas me battre dans une armée qui m'est étrangère. Bien sûr, j'ai été en Espagne. Mais la cause du peuple espagnol, c'était la cause du peuple français"* ²⁶. Comme chez Aragon, patriotisme et antifascisme sont inséparables, et leur couple n'empêche pas de rêver de révolution ; de même pour l'idée que, à cause de la dissolution, dès la fin septembre 39 *"le parti s'est battu clandestinement"*, et qu'il est donc prêt à poursuivre le combat ²⁷. Daix accorde une place importante aux premières formes de propagande hostile à l'occupant, à la manifestation du 11 novembre 40 place de l'Etoile, au sentiment des jeunes militants qu'ils *"tenaient entre leurs mains une partie du destin du pays"* ²⁸, et peu à peu à des idées ou à des initiatives qui anticipent sur celles qui sont venues du Parti, mais dont le roman le crédite généreusement. Bien avant l'heure (début 41), ses activistes discutent du passage à la lutte armée, si bien que la décision qui en sera prise (en août 41) apparaîtra comme la bonne réponse à l'attente des plus décidés.

Mais cette anticipation permet aussi de bien ancrer l'idée que la rupture du pacte par Hitler ne change pas radicalement la position du Parti ; certains camarades ont tort de compter sur une intervention de l'URSS (donnée au passage comme probable), c'est précisément ce que l'ennemi attend *"pour que nous restions les bras croisés"*, d'autant qu'alors *"l'Angleterre et les USA laisseraient faire et commerceraient avec Hitler"* ²⁹.

²⁶ *Ibid.*, pp. 284-285.

²⁷ *Ibid.*, p. 278.

²⁸ *Classe 42*, volume II, p. 150.

²⁹ *Classe 42*, volume III, p. 18.

Les alliés sont donc, à l'avance, discrédités, les vrais anti-hitlériens savent se compter ; qui plus est, *"jamais l'Armée rouge n'a servi à exporter le régime soviétique à des peuples qui n'en voudraient pas"*, les révolutionnaires français doivent donc d'abord s'aider eux-mêmes, avant de recevoir un jour peut-être une aide précieuse, comme les Pays baltes, en somme ³⁰. Tout de même, après l'attaque allemande, on écoute Radio-Moscou, on commente l'appel de Staline aux peuples d'Europe, et l'on s'avise que l'on n'a pas vraiment jusqu'ici travaillé à enrayer la machine de guerre allemande. Or, pour que se réalise la prédiction de Staline (Hitler sera vaincu), il faut que *"le peuple français devienne un véritable allié de l'URSS"* ³¹; il faut donc passer à la vitesse supérieure. Et comme le dit un personnage de Laffitte, si les ouvriers font du sabotage, si en même temps *"on tue des Boches [...] disons mille Boches dans le mois"*, cela oblige l'ennemi à remplacer les tués, et c'est *"autant de moins sur le front russe"* ³². Voilà qui coupe court au débat possible sur les motivations de la direction du PC, quand elle se met à prôner des formes radicales de lutte contre l'occupant. D'autant que pour les militants, ce passage résolu à l'action a un sens politique clair : *"C'est la revanche du peuple, des peuples sur les trahisons. De Blum à Reynaud et à Pétain, ils ont livré l'Europe à Hitler pour lui permettre d'attaquer l'Union soviétique"* ³³. Et lors de la manifestation du 14 juillet 41, on crie à la fois *"Vive Staline ! Vive Thorez ! Vive de Gaulle !"*, tandis que pour entrer dans les groupes armés qui vont perpétrer les premiers attentats (au sein de l'Organisation spéciale), on prête serment de *"n'avoir aucun repos jusqu'à la libération de la patrie"*, de se battre *"dans la discipline militaire la plus stricte, pour l'honneur de la France, à l'exemple des héros de l'Armée rouge, selon l'enseignement de Maurice Thorez"* ³⁴.

Prononcer le nom du secrétaire général est important ; la question de son absence sur le sol français est éludée, les doutes de quelques-uns doivent être dissipés : *"Maurice c'est notre dirigeant à tous, c'est lui avec la direction clandestine du parti qui oriente toute notre action. Lui qui nous donne nos directives"* ³⁵. De même, quand l'heure vient des maquis et des réfractaires du STO (qui vont gonfler leurs rangs), Laffitte confie le soin à son commandant Marceau d'expliquer : *"Il va falloir les recevoir, les organiser,*

³⁰ Nous reviendrons sur cette question avec l'étude des *Communistes*.

³¹ *Ibid.*, p. 79.

³² Laffitte, *Rose France, op.cit.*, pp. 181-182.

³³ Daix, *op.cit.*, p.82.

³⁴ *Ibid.*, p. 148.

³⁵ *Ibid.*, p 176.

les entraîner dans le combat...la direction du Parti a prévu le coup. Il doit y avoir du Maurice là-dessous" ³⁶. C'est un fait avéré, Maurice ou pas Maurice, la direction du Parti a préconisé à partir de l'été 41 les actes de "terrorisme" et les sabotages, Daix et Laffitte en restituent des exemples ; mais ils doivent aussi prendre en charge le débat qui s'est ouvert à l'époque sur les représailles, les exécutions d'otages, qui leur ont répondu. Les jeunes activistes de Daix considèrent que *"l'action révolutionnaire, c'est de tuer des Boches"* et que celui qui flanche est un traître : *"Qui écoute les menaces de l'ennemi, trahit la patrie, mérite la mort infâme donnée par ses propres camarades"* ³⁷. C'est pourquoi, quand de Gaulle appelle à la résistance armée tout en donnant la consigne, pour le territoire occupé, *"de ne pas tuer d'Allemands"*, un militant ressent cela comme *"un coup de poignard dans le dos"* ³⁸. Chez Laffitte, qui embrasse une période de temps plus longue, le thème de l'opposition entre la résistance gaulliste et celle qui est conduite par les FTP est régulièrement abordé. C'est la persistance de leur rivalité qui est à l'origine de *Nous retournerons cueillir les jonquilles* (nous en traitons plus loin). Dans *Le Commandant Marceau*, les gaullistes sont soupçonnés d'avoir surtout des préoccupations politiques, de vouloir prendre de vitesse les FTP pour préparer la restauration du régime ; ils se battent également avec moins d'ardeur et de courage : *"les maquis de l'AS rentraient dans l'ombre à la première alerte"*, alors que *"les FTP, organisés sur la base des détachements et des bataillons, se disloquaient à la dernière extrémité, parcourant de grandes distances pour éviter l'encerclement, surgissant partout à l'improviste pour attaquer de nouveau"* ³⁹. On sait, donc, où sont les héros.

Les résistants gaullistes ont aussi contre eux d'être trop liés aux Anglais et aux Américains, alors que les communistes accueillent nombre de combattants étrangers, tous attachés à la libération de la France, et non à des intérêts particuliers. La rivalité demeure quand en 1944 tous doivent se fondre dans les FFI, alors que les maquisards FTP estiment être, *"et de loin, ceux qui, à l'intérieur du pays, commandent aux plus grandes forces organisées, tant sur le plan politique que sur le plan militaire"* ⁴⁰. Mais précisément, cette force politique fait peur, les alliés de la veille vont trouver des

³⁶ *Ibid.*, p. 257.

³⁷ *Ibid.*, pp.222 et 254.

³⁸ *Ibid.*, p. 259. Aussitôt après, ce personnage (Jean, nous reparlerons de lui dans le prochain chapitre), qui avait flanché auparavant, tue un Allemand dans la rue, au couteau, et se donne raison en ces termes : il fallait le tuer, *"à cause de de Gaulle"*.

³⁹ *Op.cit.*, pp. 69-70. Chez Chabrol aussi les FTP s'activent, tandis que les gaullistes préparent la suite.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 349.

prétextes "*pour rétablir l'ordre*" ; et ils se rassurent en apprenant que de Gaulle prendra des ministres communistes dans son gouvernement, bonne façon de prévenir une insurrection populaire. Si le danger demeure, on se dit que de toute façon "*Les Américains ne nous laisseront pas tomber...*" ⁴¹. Derrière le libérateur se dissimule déjà le nouvel occupant.

La thèse qui domine ces romans de la Résistance est donc très claire, et elle correspond bien, pour l'essentiel, au discours que le Parti a tenu sur lui-même : les communistes ont été les patriotes les plus sincères et les plus constants, les combattants les mieux organisés, les plus résolus et les plus actifs ; ils ont donné à la cause de la libération nationale des héros en grand nombre, sortis des rangs du peuple, et que seul le Parti pouvait mobiliser ; la qualité de ses dirigeants, leur capacité d'anticiper sur le cours des événements, ont permis de transformer en force puissante et efficace les énergies individuelles. Le Parti aura été l'organisateur de la guerre du peuple, celle, on le verra, qui est annoncée à la fin des *Communistes*, et qui aurait dû, idéalement, déboucher sur une libération politique, une transformation en profondeur de la société. Mais le plus souvent, s'ils évoquent ces lendemains heureux, s'ils font du combat contre l'occupant un combat en même temps dirigé contre un régime parvenu à son point extrême de pourrissement, les romans de la Résistance se referment sur eux-mêmes, ils laissent à d'autres la tâche assez ingrate de justifier le renoncement à l'insurrection, la dissolution des milices patriotiques et la politique de collaboration à la reconstruction du pays. Leur spécificité thématique, à elle seule, en fait des romans voués à consolider la mémoire du Parti et son inscription dans l'histoire nationale, sous l'angle de la geste héroïque. Et sous l'angle du martyrologe, en écho au titre de "*parti des fusillés*" revendiqué à la Libération. A travers ses nombreuses scènes de la répression et de la persécution dont les communistes, combattants ou otages, sont les victimes, Daix (plus encore que Laffitte) fait revivre les derniers mois passés en prison, les derniers jours, et parfois les derniers instants des fusillés de Châteaubriant ou du Mont-Valérien. Il évoque les interrogatoires, les tortures, les humiliations, le grand courage des condamnés, et de celles et ceux qui allaient connaître la déportation vers les camps de la mort.

Il faut dire un mot pour terminer de la spécificité du roman de la déportation, très peu représenté dans notre corpus, on l'a dit. Contrairement au précédent, il n'est pas à proprement parler porteur d'une thèse sur le sujet qui le caractérise, sinon que le camp est nécessairement décrit comme l'aboutissement logique de l'ignominie fasciste, et non

⁴¹ *Ibid.*, p. 403.

comme une réalité incompréhensible. Et comme le fascisme, même sous son pire aspect, n'est jamais qu'une excroissance des sociétés capitalistes, la charge politique de la description des camps est potentiellement très forte. Mais si cette description est en soi accusatrice, l'accent est mis bien davantage sur le pôle opposé, c'est-à-dire sur celui des lutteurs, comme nous l'avions vu déjà avec Laffitte : son titre emprunté à Hugo fournit à lui seul un bon résumé du parti pris romanesque, "*ceux qui vivent*", ce sont ceux qui luttent ; et les communistes sont par excellence ceux qui luttent, et ceux qui savent organiser la lutte. Laffitte et Daix empruntent à leur expérience personnelle cette donnée qu'ils privilégient dans leurs romans, que les militants, de toute nationalité, ont dans les camps nazis joué un rôle majeur dans l'organisation de la survie ; qu'ils ont volontairement assumé des tâches d'administration pour atténuer les effets de la terreur généralisée, et pour protéger ce qu'ils pouvaient protéger. Ce qui introduit un débat dont nous avons parlé et dont le roman de Daix fait également mention : on a pu reprocher aux communistes de protéger surtout les leurs, et parfois les cadres au détriment des militants de base. La réponse mise en scène dans les romans sur ce dernier point est que c'était là une démarche spontanée, qui honore la mémoire de ceux qui se sont sacrifiés ; et sur le premier point, elle est qu'il est impossible de secourir qui ne s'aide pas lui-même, qui n'est pas animé de cette farouche et lucide volonté de vivre qui est l'apanage des communistes ⁴². Ceux-ci s'autorisent donc à favoriser les meilleurs résistants, après les avoir détectés, contactés et organisés au sein de groupes qui reconstituent ainsi des noyaux du Parti.

Le roman de la déportation est donc lui aussi un roman de la lutte, un roman de la résistance à l'oppression ; et que celle-ci prenne en ce cas des formes extrêmes, qu'elle soit pour les militants la mise à l'épreuve la plus accablante, n'empêche pas non plus qu'il soit au bout du compte un roman optimiste, à l'image du roman réaliste-socialiste dans son ensemble. L'enfer et la mort y peuvent bien régner, ils n'y triomphent pas ; les morts comme les vivants y témoignent que la vie est la plus forte quand elle s'allie au courage et au refus de l'avilissement. Ce qui y triomphe, c'est la résistance à la déshumanisation programmée, et à l'extermination elle-même. Mais alors que ce faisant, ce type de roman pourrait purement témoigner pour "*l'espèce humaine*", il sert lui aussi la cause des communistes, en en faisant plus que jamais une autre espèce d'hommes.

⁴² Daix l'explique fort bien, à travers son personnage d'André : de nouveaux arrivants français s'étonnant de le voir correctement nourri et habillé, il les met en face de cette loi fondamentale du camp, que celui qui n'a pas la volonté de rentrer un jour en France est perdu, aussi chimérique que puisse paraître cet espoir ; leurs compatriotes de l'encadrement "*ne peuvent aider que ceux qui luttent pour vivre*" (p. 93), et qui acceptent de se conformer aux règles draconiennes qu'il faut observer sans cesse.

Au-delà de cette première approche fondée sur la matière historique dont s'emparent les romans du réalisme socialiste français, sur les sujets fournis par l'histoire en train de se faire ou à peine refermée, nous allons tenter maintenant d'en repérer les éléments constitutifs en tant que romans à thèse, et d'en analyser le fonctionnement. Comme annoncé, nous réserverons la première place aux romans antagoniques, qui sont les plus significatifs, et qui en forment la part la plus substantielle.

*** *Les romans du combat***

Avant d'étudier en détail les romans de Laffitte et Daix, puis de façon encore plus précise ceux d'Aragon et de Stil, nous proposerons ici une étude synthétique de ce premier volet du corpus, en essayant de dégager les traits communs d'œuvres qui forment un ensemble assez fortement homogène ; les traits singuliers de telle ou telle d'entre elles feront l'objet de remarques plus rapides, mais indispensables, car elles sont loin de sortir du même moule. Les étudier en tant que romans reposant sur une structure de type antagonique implique d'examiner d'abord la question du héros communiste qui en est l'élément central, ainsi que les formes de son action. Il faut aussi cerner la figure de l'opposant, et dégager les valeurs et les anti-valeurs qu'incarnent les protagonistes. Seront évoquées du même coup les scènes les plus typiques : celles qui sont centrées sur l'affrontement ou celles qui s'intéressent uniquement à l'univers propre des militants.

Rappelons auparavant que ces romans qui se veulent véridiques, prétention que la critique communiste ne cesse d'accréditer, vont parfois jusqu'à dénier eux-mêmes leur nature de fiction. Abraham, après avoir débuté son récit (inspiré d'actions conduites par les combattants de la paix niçois), fait dire à son narrateur qu'il ne sait pas ce que vont faire les manifestants après avoir enfoncé le barrage des CRS, et demande au lecteur d'en tirer la conclusion : "*Ce que vous lisez là n'est pas un roman. Ce que c'est, je n'en sais rien. J'attends, pour le savoir, que vous l'ayez lu et que vous me le disiez*" ⁴³. Le présumé est évidemment qu'un romancier invente, peut à loisir se transporter dans la tête de ses personnages, et que le chroniqueur s'y refuse. Mais comme Abraham, par ailleurs, ne s'y refuse pas, il apparaît que son roman est bien un roman, dont le narrateur s'interroge plus loin sur ce qui est typiquement un problème de romancier : avec quels personnages poursuivre le récit, et lesquels laisser dans les coulisses ? Quel point de vue de personnage restituer ? Celui des "*acteurs avertis*" que sont les manifestants ou celui

⁴³ Abraham, *Tiens bon la rampe !*, op.cit., p. 40.

de "*spectateurs impartiaux*" (mais *a priori* bienveillants) ⁴⁴? Il s'était défendu de céder aux mensonges de la fiction, pour ne pas non plus introduire de complications psychologiques, ingrédient romanesque classique dont se passe fort bien une "*histoire vraie*" ⁴⁵. Il se contente donc d'une psychologie sommaire, dans un roman qu'il finit par nommer "roman", mais en refusant les limites habituelles. Ayant expliqué que la capacité d'analyse de sa conseillère municipale communiste tenait à sa connaissance des classiques du marxisme (dont Thorez), il demande : "*Pourquoi faudrait-il que les lecteurs d'un roman soient privés de ces constats évidents ? En vertu de quels faux principes de la séparation des genres devrait-on laisser les lecteurs dans une ignorance complice ?*" ⁴⁶. Aragon a dit et redit que les bases de la littérature réaliste étaient désormais d'ordre scientifique ; voici un romancier qui le fait savoir avec plus de naïveté que de savoir-faire. Il faut qu'il soit dit que le roman doit maintenant compter avec la vérité, et avec la connaissance des lois que "*la chaîne ininterrompue des penseurs et de leurs travaux*" met à la disposition des auteurs, et ceux-ci à la disposition des lecteurs. Si, par conséquent, il se confirme qu'il y a de la thèse dans le roman à thèse, il faut montrer maintenant de quoi il est fait en tant que roman.

Le héros et l'action antagoniques

La première caractéristique du communiste comme personnage de roman est qu'il doit partager les privilèges de l'individualité avec les droits de la collectivité. En d'autres termes, si le roman réaliste-socialiste ne peut éviter de mettre en scène des personnages, pourvus de traits singuliers, d'une identité et d'un nom propre, il doit en même temps veiller à en faire les simples représentants du héros collectif. Celui-ci prend lui-même plusieurs visages : il est avant tout la communauté des militants, l'ensemble des membres de la "famille", avec ses règles et ses valeurs propres ; il est l'entité plus abstraite, mais essentielle, du "Parti", qui s'incarne dans les hautes figures de ses

⁴⁴ *Ibid.*, p. 139. "*Spectateurs*" désignent les gens qui assistent à un conseil municipal, dont le récit a donné lieu à cette pertinente réflexion méta-romanesque : "*Selon que je choisirai ce spectateur ou cet autre, l'optique sera différente, et le lecteur ne verra pas les mêmes choses*" (p. 131).

⁴⁵ Cette expression qu'utilise Abraham, les frères Lévy l'ont choisie comme titre de leur recueil de nouvelles, et la première d'entre elles en fournit la justification. Elle s'intitule "*Des types qui racontent des histoires*", et elle est ponctuée à trois reprises par une longue mise au point du personnage-narrateur, qui assure rapporter les choses véridiquement : "*Parce que depuis, j'ai entendu des types raconter tellement d'histoires ! Des histoires avec des cas de conscience à chaque coup de pétard, et souvent des cas de conscience sans coup de pétard du tout. Des tas de problèmes. Et de l'argent, des autos, des drôles de mœurs. Un drôle de jeu, quoi ! Tellement d'histoires, que moi, je veux raconter comment ça s'est passé vraiment, cette fois-là*" (*op.cit.*, pp. 10, 15, et 22). Roger Vailland aurait donc été bien avisé de ne pas faire "du roman".

⁴⁶ *Ibid.*, p. 169.

dirigeants, divinités lointaines, souvent nommées, mais fort peu ramenées au rang de personnages de la fiction. Le héros collectif, c'est enfin le pluriel des camarades engagés dans les diverses formes de la lutte et de la résistance communistes, les masses en mouvement, la foule anonyme des manifestants, les ouvriers des piquets de grève, les combattants des maquis, les déportés des camps. Mais il est rare que ces entités collectives soient évoquées pour elles-mêmes, que le roman cède longuement la place à l'épopée, sauf à en désigner les figures héroïques. En tant que roman, il ne peut s'écrire qu'en prenant au sérieux ses personnages, c'est-à-dire ses individus fictifs, même si son souci de vérité le conduit à en dénier et le caractère de fiction et la dimension singulière.

Le point d'équilibre que les œuvres parviennent à trouver avec plus ou moins de bonheur se situe dans la manière de rendre les personnages représentatifs : la pente de ce roman à thèse est de forcer sur leur caractère typique, de si bien durcir leurs traits de communistes qu'ils en deviennent interchangeable. Le roman réaliste met en scène avec prédilection, on le sait, l'homme moyen et la vie ordinaire, mais il ne se passe pas de héros problématiques, de types pittoresques, de personnalités fortes. Son avatar réaliste-socialiste court le risque de manipuler des marionnettes. Aragon, bien sûr, mais les romanciers novices ou occasionnels également, ne l'ignorent pas, sans pouvoir éviter de faire monter sur la scène quelques-uns de ces acteurs parfaitement ajustés à leur rôle. Et comme le rôle commun à tous est celui du lutteur, du protagoniste d'une action par essence collective, la part de l'individu ne peut qu'y être relativisée, il ne tient pas ses raisons d'agir de lui-même, et ses mérites ne lui appartiennent pas. Sur lui pèse donc une double menace aux effets convergents, d'effacement du singulier et de grossissement de l'anonyme. Comme le suggère par exemple le narrateur d'*Une histoire vraie*, le résistant est le contraire d'un aventurier ; et le jeune homme qui raconte sa propre histoire ne se pose que des problèmes d'efficacité : réussir son attentat contre un général français, "*un salaud*" et "*un traître*", et mesurer la popularité de son acte. Il ne doute pas de répondre à une attente des Français patriotes ; dans son cas, le peuple est le bénéficiaire de son action, et il semble en être aussi le destinataire. Mais le jeune résistant est un franc-tireur de la MOI, et son modèle est celui des camarades soviétiques : pour lui, les gens vont comprendre son attentat "*comme l'écho ici même de Stalingrad*" ⁴⁷. Le Parti est toujours le véritable destinataire de l'action, en même temps qu'il incarne par excellence le héros collectif ; et le destinataire des luttes qu'il organise, c'est toujours à la fois la France, occupée et trahie en temps de paix comme en temps de guerre, et la société future. Nos

⁴⁷ Lévy, *op.cit.*, p. 19.

héros répètent après Aragon que le communiste est un homme qui ne veut rien pour lui, qui ne verra pas le fruit ultime de ses entreprises.

La dimension de part en part collective de l'action antagonique est donc sans cesse rappelée, et le militant ne doit jamais se laisser griser, ni oublier qu'il a des comptes à rendre devant les responsables de son parti. Une règle des romans antagoniques est que les militants de base qui y sont mis en scène ne sont jamais livrés à eux-mêmes, autrement dit qu'ils sont toujours escortés de personnages de cadres, de permanents chargés de les instruire et de les corriger. Le commandant Marceau de Laffitte et le Drouet de Daix en sont d'excellents exemples, nous le verrons ; avec eux, les vertus de la critique et de l'autocritique, le devoir d'humilité et les principes de la discipline de parti ne se laissent jamais oublier. Sur le fond, ce dont les jeunes militants doivent se convaincre et les moins jeunes se souvenir, c'est qu'une erreur personnelle révèle un excès d'individualisme, et que ce péché trahit en réalité une faute politique. Il est donc bien difficile à l'individu romanesque d'exister comme tel, le communiste est par définition quelqu'un qui doit humilier en lui "le vieil homme", et travailler à n'être qu'une parcelle du tout, "*un petit morceau du parti*", un "*outil*" ou un "*instrument forgé par les meilleurs de ce peuple*" (Daix). La marge dont dispose le roman est celle qui sépare encore certains militants de ce complet oubli de soi, et de la ressemblance parfaite avec les modèles qui jalonnent leur itinéraire.

Une leçon rituellement invoquée est celle que Staline en personne a formulée, en demandant à tous, même aux meilleurs des bolcheviks, de se garder de "l'esprit de suffisance". Par exemple, le Jacques Ramon de Gamarra est un ouvrier communiste qui, à la Libération, s'inquiète de l'attitude peu respectueuse vis-à-vis des directives du Parti de son fils Marcel, qui vient de revenir des maquis FTP. Il y voit d'abord la mauvaise influence de son copain Daniel, "*sympathique au premier abord mais avec de quelque chose de pas net au premier regard. Un sourire en coin dans une figure en lame de couteau, un air de suffisance*"⁴⁸. Le mot clé est prononcé, il faut à Jacques se demander ensuite si le mal n'est pas plus profond, et aller jusqu'au bout du raisonnement : "*En réalité, il avait le mépris du peuple, ce gosse. C'était ça, l'incroyable, il avait le mépris du peuple et le mépris du Parti. c'était la même chose. L'esprit de suffisance*"⁴⁹. Comprendons, ce que le fils a mal accepté n'est rien d'autre que la décision du Parti de dissoudre les milices patriotiques, et donc de renoncer à l'insurrection populaire. Pour

⁴⁸ Gamarra, *Les Enfants du pain noir*, op.cit., p. 86.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 126.

son père, cette décision était la bonne, il fallait songer à rassembler, à "*éviter la rupture entre la classe ouvrière et la classe moyenne*", il fallait aussi "*isoler les éléments douteux, les éléments aventuriers*" ⁵⁰. Esprit de suffisance et goût de l'aventure sont bien les deux faces d'une faute qui est de nature politique. Jacques ne veut pourtant pas réagir en dogmatique, il va jusqu'à se poser cette question à propos de Marcel : "*Est-ce qu'il n'avait pas le droit de penser à sa guise ? Est-ce que le fils d'un communiste ne pouvait pas penser autrement que son père ?*" ⁵¹. Il est clair qu'un tel scrupule, dans la tête d'un ouvrier, qui plus est, relève d'une mentalité typiquement petite-bourgeoise ; père ou fils, un militant est toujours un enfant du Parti (l'on sait que son dirigeant suprême n'est que "*le fils du Peuple*"), et l'on voit mal par quel étrange caprice l'un pourrait penser différemment de l'autre puisque ni l'un ni l'autre ne sont censés penser en individus. Jacques reprend "*son Huma*", relit le rapport de Maurice au X^e Congrès, et se remet à penser droit, non sans écarter l'objection qui menace : "*Les ennemis disent que nous sommes des robots, des gens mystérieux. Il n'y a pas d'énigme. Les choses sont dites. Elles sont écrites, les choses, noir sur blanc*" ⁵². La vérité aussi est en son essence collective, telle que dite ou écrite par les meilleurs de ses porte-parole, elle ne se partage pas, elle n'est pas affaire d'examen individuel. En ce sens, elle est bien le contraire du "roman" des aventuriers, et un obstacle à l'expansion du récit romanesque.

La marge dont le roman réaliste-socialiste dispose tout de même, sur le plan de la conception du héros antagonique, se traduit aussi dans le roman de Gamarra, une fois écartées les incertitudes du père, par l'évolution du fils, c'est-à-dire par son retour vers la pensée commune et les valeurs partagées. Son copain Daniel prétend garder son indépendance d'esprit, il se convainc que "*la société est pourrie*" et rêve de partir au Venezuela ; Marcel, lui, se souvient du maquis, d'une vie qui avait un sens d'être en osmose avec les réalités profondes, avec "*la chanson d'une enfant, les moissons des hommes, les bonnes maisons du pays*" ⁵³. Surtout, déambulant seul dans la ville, il se trouve pris dans une manifestation, où l'on chante *La Marseillaise* et *L'Internationale*, il est le témoin de la sauvagerie des flics, il aide à dégager une vieille femme tabassée, et comprend quelle puissance irrésistible émane de la foule (qui a enfoncé le barrage des CRS). Gamarra ne le fera pas revenir dans le rang de façon plus explicite, il se contente de suggérer, nous semble-t-il, que pour les jeunes gens sortis de la Résistance il a fallu

⁵⁰ *Ibid.*, p. 61.

⁵¹ *Ibid.*, p. 129.

⁵² *Ibid.*, p. 131.

⁵³ *Ibid.*, p. 154.

passer de ce qui ressemble malgré tout à une aventure palpitante, intensément vécue sur le plan individuel, à la lutte plus prosaïque et très concrètement collective du temps de paix. Nous verrons que les jeunes communistes de Daix auront à ne pas céder au romantisme de l'action favorisé par les circonstances, l'action de petits groupes obligés de prendre des initiatives, et de penser parfois en termes individuels.

Un communiste expérimenté, très solide idéologiquement, peut être pris en défaut sur le plan de la vie privée et des sentiments, nous y reviendrons en détail avec Daix et Laffitte. Chez Abraham, le secrétaire du syndicat des métaux Aimé Beltramo se surprend à être malheureux et *"jaloux comme un bourgeois"*, ou comme n'importe qui, parce qu'on lui a dit qu'Odette, son amoureuse, responsable à l'UJFF, a été vue en compagnie d'un Américain. Or, à l'image de ses camarades, il se sentait différent, ayant en lui une loi, *"une sorte de tuteur interne"* qui fait tenir debout ⁵⁴, une conception du monde qui repose sur le refus du mensonge, la loyauté et la confiance. Une pensée suicidaire lui traverse l'esprit, faute plus grave encore. Lors d'une balade à bicyclette, il se plonge dans un long monologue intérieur pour analyser son accès de déraison, et il y voit le symptôme d'une éducation communiste encore imparfaite, et donc une concession qui n'a rien de superficiel à la façon bourgeoise de penser et de ressentir les choses : *"On n'a pas raison ici et tort là. On a raison en tout, ou bien on a tort en tout. C'est un bloc [...] Penser que les bourgeois peuvent avoir raison sur un point, sur un seul petit point, c'est tout flanquer par terre d'un coup"* ⁵⁵. L'avantage du personnage de roman, on le vérifie une fois de plus, c'est qu'il dit, et avec une parfaite clarté, à quel point chacun doit intérioriser les certitudes du discours, se les incorporer ; celle qu'Aimé formule ici est fondamentale : non seulement la vérité est *"un bloc"*, un monolithe qui appartient au Parti, et secondairement à ses membres, mais le mensonge aussi, propriété exclusive de l'ennemi de classe. Réviser cet impeccable partage, c'est franchir la ligne de démarcation, c'est abolir la barrière des classes sociales. Comme il le dit si bien, *"c'est tout flanquer par terre"*, c'est faire s'écrouler, dirons-nous pour notre part, l'édifice de la croyance. Dans cet exemple, le refus du sacrilège débouche sur cet étonnant paradoxe : il faut apprendre à aimer à la manière d'un homme de marbre.

Aragon, grand romancier de la jalousie, ne serait certes pas d'accord avec cette extrapolation de la manière communiste de penser et de sentir ; l'on se demandera plus loin comment il règle la question s'agissant de personnages qui n'appartiennent plus à ce

⁵⁴ Abraham, *Tiens bon la rampe !*, op.cit., p. 107.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 182.

monde bourgeois qu'il peint avec prédilection. Aimé, le bien nommé, complète son examen de conscience, et le syllogisme qui le sous-tend, par la pensée qu'Odette et lui étant d'accord à cent pour cent avec le Parti, ils ne peuvent être dans l'erreur, ni dans le mensonge : il n'y a donc pas de malentendu possible, au-delà du quiproquo dont ils ont été victimes ⁵⁶. On achèvera de s'éduquer ensemble, en vivant sous le même toit, heureux au moins de "*travailler au bonheur du monde*" ⁵⁷. Un peu plus tard, Aimé en vient à faire sa demande en mariage ; il faut derechef prévenir l'objection, ou les ricanements : le mariage, ce n'est pas seulement bon pour les bourgeois, et d'ailleurs, quand il est le fait de communistes, "*ce sont les mariages les plus solides*" ⁵⁸. Celui-ci donne tout de même lieu à la naissance d'un enfant (celui qu'un an après les événements les parents présentent au narrateur), ce qui frôle cette fois la concession à un cliché fort traditionnel (Aragon a-t-il pensé qu'en se plaignant qu'il fût remplacé par celui de l'adhésion finale, le danger était de lui redonner vie ?). Il est vrai que ce happy end est rendu plus prolétarien, on y a fait allusion, par le départ d'Aimé pour l'Ecole centrale du Parti, et donc la promesse d'une meilleure éducation communiste.

La marge de liberté que nous avons essayé de repérer au sein du roman antagonique n'est donc pas nulle, mais son destin est d'être annulée, en ce qui concerne le traitement du héros communiste. Elle ménage au sein de ce type de roman voué à la représentation de luttes fondées sur un "bloc" de certitudes, une part légère et provisoire d'incertitude, le temps que se parachève la formation du personnage. C'est à l'excellence qu'il doit viser, comme le dit chez Gamarra le père à son autre fils (qui le console des errances de Marcel) : "*Les communistes doivent être les meilleurs, les premiers partout. Tu entends. Et toi, tu es le fils d'un communiste. Et il faut que tu sois le premier*" ⁵⁹. Certes, on ne dit pas autre chose dans les familles bourgeoises, mais c'est ici "le contenu socialiste" qui compte, et qui permet de "revaloriser" les valeurs qu'une classe en plein déclin a laissé se corrompre (Thorez l'a déclaré, et Aragon s'en est réjoui). Le point qui nous importe est que le roman s'écrit presque toujours en jouant de cette petite marge de progression, même s'il n'a de cesse de la supprimer. Elle maintient un intérêt que le récit de l'action antagonique ne suffit pas à entretenir, ne serait-ce que parce que celle-ci n'est

⁵⁶ Selon une recette éprouvée, tant pis pour cette concession à la vieille littérature bourgeoise, c'est une autre Odette qui avait séduit l'Américain Stanley, une jeune fille "*au visage de vierge florentine*", mais qui ne manque pas de conscience politique, puisqu'elle lui parle longuement de Staline et de la lutte pour la paix, non sans ébranler ses certitudes, c'est-à-dire les mensonges de l'impérialisme.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 188.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 206.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 134.

jamais une, mais fragmentée, et tributaire du cours historique sur lequel elle est fortement indexée. Il y a des temps forts de l'action, mais aussi beaucoup de temps morts, des récits de hauts faits (dans les romans de la Résistance, surtout), mais globalement peu d'offensives (il s'agit toujours de "résister", de réagir aux menées de l'ennemi) et beaucoup de replis défensifs, et plus d'actes symboliques que d'opérations militaires⁶⁰.

Ce que nous avons dit de la spécificité thématique de nos romans comporte cette implication sur le plan de l'exploitation narrative : c'est l'enjeu idéologique qui est premier, la victoire remportée s'évalue à l'aune du profit politique que le Parti peut en tirer, et sur ce terrain, on voit mal que le récit puisse ménager des surprises. Le romancier doit donc bien en revenir sur son terrain propre, le terrain où quelque chose est à inventer, celui de la psychologie du personnage, de sa façon de vivre son rapport au monde et à ses propres convictions, son rapport à sa condition d'animal politique. En même temps, l'on commence de vérifier que le romancier réaliste-socialiste se débat avec des contraintes extrêmement fortes. Le modèle écrasant qui pèse sur le portrait du militant, c'est celui du cadre du Parti, celui du responsable presque parfait, adéquat à l'image idéale de l'homme communiste. Les différences sociologiques elles-mêmes ont tendance à en être estompées, quand elles ne disparaissent pas plus franchement, au point que parfois on ne sache plus si tel responsable est, ou plutôt était à l'origine, un ouvrier, un paysan, un employé ou un intellectuel. A l'école du Parti, ces différences sont destinées à être surmontées, il ne peut y avoir plusieurs modèles de cadres. En revanche, sachant que le bon cadre est d'origine ouvrière, l'on peut s'attendre à ce qu'une place à part lui soit réservée dans les romans du corpus ; et que l'opposition entre l'intellectuel et l'ouvrier contribue à la dynamique du récit. On vérifiera l'un et l'autre point, le premier avec Daix et Laffitte, le second avec Aragon tout spécialement. Mais il faut clairement poser que mettre en scène des cadres d'origine ouvrière et représenter le monde ouvrier dans un roman sont deux choses tout à fait distinctes.

Un paradoxe des romans du parti de la classe ouvrière que sont les romans que nous étudions, est qu'ils sont très peu des romans du monde ouvrier, et encore moins des romans du monde du travail. Les ouvriers que nous rencontrons, autres que ceux qui sont devenus des cadres, ne sont pas montrés en train de travailler, mais de militer, ou de se battre (dans la Résistance). Ils manifestent, tiennent des réunions (bien encadrées), distribuent des tracts, dans la rue ou à la porte des usines ; on ne pénètre pas dans les

⁶⁰ Nous reviendrons longuement sur tous ces points avec l'étude des *Communistes*.

lieux de travail, sauf épisodiquement avec le métallo Raoul Blanchard d'Aragon, et plus souvent avec les ouvriers d'André Stil. De même, avec lui (et un peu avec Aragon) on pénétrera dans les foyers ouvriers, on découvrira des comportements, des manières de vivre, des goûts, des usages sociaux spécifiques. Mais dans la majorité des romans, les ouvriers sont mis en scène sur le théâtre de la vie politique, où les rejoignent les autres acteurs, ou sur le théâtre de la guerre clandestine et du camp de déportation. Le monde plus large du "peuple" est davantage représenté, comme chez Gamarra, qui décrit le monde des petites gens de l'immeuble où habitent ses militants, Jacques et Odette. Il le fait d'ailleurs en épousant le point de vue d'un vieux cordonnier, qui a une réputation de vieil "anar", sceptique sur les chances que tous ces gens puissent un jour s'entendre, car *"les choses les plus simples et les plus faciles, ils ne les voient pas"* ⁶¹. Cet homme du peuple, qui multiplie les objections aux thèses communistes, qui pense que les hommes ne pourront fondamentalement changer, que la grève ne dérange pas les "gros", qu'on n'en finira pas avec les guerres, le romancier lui accorde une attention assez grande, même si le reste du roman se charge de contredire son scepticisme. Mais il est vrai que le peuple, chez Gamarra et les autres, sert surtout à donner raison aux communistes, à leur procurer des alliés, nous allons en redire un mot. Il faut d'abord revenir sur le personnage de l'ouvrier.

Plus exactement, ce sont l'image et la valorisation politiques de l'ouvrier que les romans reprennent à leur compte. L'ouvrier est de plain-pied avec les choses, il les voit comme elles sont, il n'a rien à cacher, ni à oublier, car à la différence de l'intellectuel bourgeois, il ne revient pas "de loin", il y est depuis toujours. Il habite le monde réel, il n'a besoin que d'une avant-garde organisée pour le transformer. En réalité, les romans trahissent également que cet ouvrier idéal n'accède à l'existence que dans et par le Parti, comme nous l'avions vu déjà à propos du discours qui opère la critique de l'ouvriérisme. Il est pourtant doué d'une lucidité particulière, ainsi que le rappelle la militante ouvrière qui est la narratrice de *Des yeux qui voient* : Michèle a travaillé dès l'âge de onze ans, dans un bistrot où elle écoute les conversations des ouvriers ; elle reçoit d'eux les leçons décisives : *"L'instinct de classe me pénétrait, m'entrouvait les yeux"* ⁶². Cet instinct de classe fait cruellement défaut aux autres, mais il n'empêche qu'il n'est pas à lui seul la "conscience de classe". Michèle dit s'être éduquée politiquement, dans les années trente, à travers les petites brochures de Maurice Thorez et son adhésion aux Jeunes Filles, puis au Parti en 37. Certes, "instinct" ou "conscience", sa lucidité a le cachet de la "classe",

⁶¹ Gamarra, *Les Enfants du pain noir*, op.cit., p. 62.

⁶² Willard, op.cit., p. 24.

elle est de nature collective, elle échappe d'emblée aux travers de la pensée individuelle, et aux dangers de l'individualisme. Simplement, en passant de l'instinct à la conscience, de la spontanéité à la science de parti, elle garantit contre les dangers qui guettent l'ouvrier lui-même. Écoutons encore Michèle : *"Notre ennemi habituel, l'ennemi de classe, il ne nous attaque pas toujours de front : il nous pénètre, s'insinue en nous. Avec la complicité de notre paresse et de notre suffisance. Opportunisme et sectarisme, c'est en nous sa double face"* ⁶³.

L'ouvrier peut donc lui aussi tomber dans ces deux travers : ou manquer de rigueur, penser mollement, abuser de la main tendue, manquer de discipline ; ou céder au dogmatisme, se replier sur la classe, oublier les alliances, bref, ne penser qu'en ouvrier. Et ce n'est pas lui qui décide des limites de cet étroit défilé, de ce Charybde et Scylla de la navigation politique. Abraham fait dire à ses ouvriers qui manifestent et se font molester : *"Nous sommes tellement sûrs d'être dans le vrai, nous sommes tellement certains de voir l'avenir nous rendre justice, que nous pouvons bien supporter les injures pendant quelque temps"* ⁶⁴. Gamarra choisit d'opposer à l'impatience révolutionnaire de son jeune résistant la sagesse nouvelle dont le Parti vient de décider : lors d'une réunion de cellule, on cite les propos de Fajon au X^e Congrès : *"Les bavardages sur l'instauration du socialisme en France à l'époque actuelle n'ont aucun sens ou sont le fait de provocateurs chargés de diviser les forces démocratiques"* ⁶⁵. Dans un cas l'ouvrier a raison de penser qu'il est dans le vrai, dans l'autre il a tort. Celui qui ne se trompe jamais, c'est l'ouvrier-de-parti.

Les alliés et les ennemis de la classe ouvrière ; valeurs et anti-valeurs

Les bonnes valeurs se déduisent facilement de ce qui précède, et nous y reviendrons à la faveur de nos exemples développés. La part du corpus que nous étudions pour l'instant amène à mettre en relief la distinction entre les valeurs spécifiques du monde des militants et celles du peuple tout entier. Entre les deux, la cloison n'est pas étanche puisque la dimension plus morale et plus universelle des secondes offre aux premières le terrain d'entente dont elles ont besoin pour s'imposer plus largement. D'une part, les romans reflètent le repli sur les valeurs du groupe caractéristique du contexte idéologique de la guerre froide, d'autre part, en tablant sur

⁶³ *Ibid.*, p. 49.

⁶⁴ Abraham, *op.cit.*, p. 77.

⁶⁵ Gamarra, *op.cit.*, p. 86.

les grands thèmes de l'actualité comme sur ceux de la guerre, ils mettent souvent au premier plan des valeurs plus fédératrices, plus adéquates à la perspective d'un rassemblement des forces populaires. Les communistes sont toujours à l'avant-garde des luttes, mais cela signifie aussi qu'ils s'efforcent d'organiser la résistance : de convaincre et de mobiliser autour d'eux les patriotes attachés aux valeurs nationales les plus fondamentales ou les honnêtes gens attentifs aux dangers de guerre, pour qui la cause de la paix l'emporte sur les préoccupations partisans. C'est pourquoi, même dans les romans antagoniques, l'on rencontre un univers axiologique et une atmosphère morale qui sont la marque plus spécifique des romans d'apprentissage. On peut le montrer sur quelques exemples, avant de décrire dans nos prochains chapitres les valeurs qui soutiennent la vie dans le Parti, dans sa double dimension, sociétale (la famille, le parti-église) et militante (l'avant-garde, le parti-armée) : disons pour simplifier, les valeurs de la camaraderie et celles de la discipline, que coiffe la valeur clé impliquée par l'adhésion, la fidélité.

Les valeurs mises en avant sont celles que la société bourgeoise est réputée bafouer, la course au profit et la décadence des mœurs conjuguant leurs effets. En régime capitaliste, une valeur fréquemment piétinée est celle de l'honnêteté, et les premiers alliés de la classe ouvrière se recrutent parmi les gens honnêtes (que sont en principe les honnêtes gens). Le narrateur du roman d'Abraham se plaît, sous cet angle du refus de la vénalité, à faire l'éloge d'un vieux monsieur très digne qui assiste au conseil municipal. Il en profite pour se lancer dans une longue digression sur ce thème, qui débouche sur la révélation de ce qui a motivé son admiration pour l'URSS : non pas tant la construction du socialisme que la consécration de cette valeur. Le nouveau régime a fait exécuter les ministres du tsar, tous coupables de concussion sauf un ; celui-ci, pourtant réactionnaire en diable, a été nommé directeur des haras nationaux : *"J'ai compris d'un coup ce qu'allait être un régime qui savait reconnaître l'honnêteté, où qu'elle fût, qui entendait lui rendre hommage, et la faire concourir à l'organisation du pays"* ⁶⁶. L'argument sent sa propagande, il est pourtant fait pour l'éviter, en substituant le terrain moral au terrain politique. On ne sait si le vieux monsieur très digne aurait été convaincu ; il lui aurait fallu pour cela admettre le présupposé que nous rappelions : les communistes ont pour mission de revaloriser les valeurs que les classes décadentes ont discréditées, les bolcheviks ayant manifestement frayé la voie à Maurice Thorez. Impossible de sortir de ce cercle : la morale éloigne de la politique, mais c'est pour mieux y ramener.

⁶⁶ Abraham, *op.cit.*, p. 138.

Dans un roman comme *Les Secrets de Monsieur Paul ou les Chéquards*, qui associe le procès systématique de la société capitaliste à l'apologie du Parti, les deux dimensions sont inextricablement mêlées. Comme le dit Kriegel-Valrimont dans la préface du roman, "*le scandale des chéquards illustre la déchéance du gouvernement et des classes dominantes*" ; l'immoralité va de pair avec "*l'abandon de l'indépendance nationale et la soumission aveugle à l'impérialisme américain*". Dans le camp opposé, les communistes, et le romancier lui-même, incarnent "*la lutte pour la propreté et pour la paix*" ⁶⁷. A travers les diverses formes d'une malhonnêteté scandaleuse, d'une saleté radicale, se cristallise toute l'ignominie du système ; qui ne veut pas en être souillé peut se reconnaître en ceux qui ont le courage de dénoncer le scandale, et qui ont à leur tête Maurice Thorez, "*le guide irréprochable*", et le parlementaire Jacques Duclos, "*l'homme le plus haï de la bourgeoisie française*" ⁶⁸. Là encore, le lecteur est implicitement invité à en tirer les conséquences, puisque toutes les choses sont liées. Chez Tillard, elles le sont à un point extrême : pendant la guerre, collaboration, collusion avec les services secrets de Tito, menées américaines contre les résistants communistes, exactions aux colonies, traite des blanches, trafics en tout genre ; mainmise américaine sur l'Europe après la guerre, corruption généralisée, enrichissement frauduleux (dans les rangs de la SFIO et de FO), trafic des piastres et du poivre en Indochine, fumerie d'opium à Paris, recrutement d'anciens SS par la DST, etc., etc. Impossible d'en douter, le manque d'honnêteté condense et révèle un mal profond, le scandale éclabousse en France "*toute une classe qui s'était installée au pouvoir en trahissant, au profit des trusts américains, un peuple qui avait lutté héroïquement pour sa liberté*" ⁶⁹.

L'invocation du peuple et de la Résistance est importante, elle donne sa pleine justification à une argumentation qui ne cesse pas d'être politique mais qui cherche à mobiliser sur le terrain moral. Dans son roman précédent, Tillard mettait en avant les valeurs revivifiées dans la lutte fraternelle contre l'occupant, sans en rendre explicites les implications politiques. La vérité et la "propreté" n'étaient pas encore l'apanage du Parti et de ses dirigeants. Le héros des *Roses du retour*, Georges Fromont est un intellectuel (un professeur d'histoire), qui "*au souffle de la Résistance [...] s'était transformé*" :

⁶⁷ *Op.cit.*, préface, pp. 10-13.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 180.

⁶⁹ Tillard, *op.cit.*, p. 177.

*Il avait trouvé la réalité du peuple, compris à son contact, dans le maquis, ce qu'était le vrai patriotisme fait de cet amour profond de la paix pour lequel on ordonne sa vie ; fait également du sentiment de la justice, du besoin de la liberté, du sens de la dignité, toutes choses pour lesquelles un homme doit sacrifier ses satisfactions de chaque jour et son bien-être pour la grande cause de tous les hommes*⁷⁰.

Ce langage n'est pas incompatible avec celui de Thorez et de Casanova (le contact vivifiant avec le peuple, les masses comme source des valeurs), mais il est ici rendu intelligible en dehors de ces possibles connotations. Il fait fond sur un ensemble de valeurs dont la dimension universelle s'enracine dans "le peuple", et c'est en y restant fidèle que Fromont reprend pied, au retour de Mauthausen. Son copain Lucien Mercier et lui repartent au combat, contre l'ennemi demeuré dans la place : le maire du village, un industriel compromis dans la collaboration, saboteur de la résistance intérieure conduite par les communistes, ayant fait inculper de trahison et incarcérer le jeune frère de Lucien (Emile), les deux hommes entreprennent de confondre l'accusateur et de faire libérer le "*héros bafoué*". A mesure que se déroulent les péripéties de cette lutte, "*une année de meetings, une année d'enthousiasme*"⁷¹, Fromont fait de l'opposition des valeurs qui la sous-tendent une grille d'interprétation à tout usage. Ainsi, il remanie son ouvrage sur la croisade des Albigeois pour donner à Simon de Montfort "*une gueule de SS, une gueule d'assassin fasciste*", il se convainc que "*c'est un peu pour cela qu'il avait combattu, pour son droit à exprimer la vérité historique*", et il comprend mieux l'utilité de son travail d'historien : "*Il fallait écrire l'éternelle aventure des hommes luttant pour leur liberté*"⁷².

Il déchiffre de la même manière ses déboires conjugaux, Nicole l'ayant trompé, alors qu'il était déporté, avec le neveu du maire, un collabo lui aussi (qui s'engagera dans la Légion, pour combattre en Indochine). Avant de l'apprendre, il avait renoué avec elle peu à peu, incapable d'abord de revivre pleinement au sortir de Mauthausen, puis il avait souhaité d'elle un enfant. Mais parallèlement, au contact de Simone, la jeune sœur de sa femme, il découvre la "*différence de mentalité existant entre les deux sœurs*", et même "*l'abîme séparant les deux femmes*", abîme qui se révèle au grand jour à travers leur réaction opposée devant les témoignages de la déportation : alors que Simone s'y

⁷⁰ Tillard, *Les Roses du retour*, op.cit., p. 211.

⁷¹ Ibid., pp. 99 et 201.

⁷² Ibid., p. 169.

intéresse vivement, et ressent aussi de la honte pour tous ceux qui n'ont pas aidé à la libération du pays, Nicole ne peut dissimuler son dégoût, et provoque ainsi *"une grande cassure entre elle et lui"* ⁷³. Celle que l'épreuve qualifie devient la dévouée collaboratrice de Fromont dans l'action en faveur de Mercier, *"une compagne toujours présente, au beau visage transfiguré par la lutte sociale"* ⁷⁴, ce qui, on s'en doute prépare un double happy end, d'autant que l'infidélité de l'épouse est découverte. On obtient la mise en liberté du héros de la Résistance, Georges surmonte la douleur que lui ont infligée sa femme et son amant, prend conscience que l'affaire Mercier s'élargissait aux dimensions *"d'un combat immense qui reprenait sous tous les cieux du monde"*, marche dans Paris en se sentant enfin *"maître de sa vie"*, et ses pas le conduisent là où il sait qu'*"il n'aurait plus à souffrir"* ⁷⁵. Pour que triomphent la morale et les idéaux de la Résistance, il lui a fallu tout de même surmonter un scrupule de taille : se résoudre à quitter sa femme au moment où elle vient d'accoucher de leur bébé. Mais, découvrant son infortune en pleine affaire Mercier, il s'était convaincu que ses problèmes privés ne comptaient pas au regard de la cause qu'il défendait, cette cause de la liberté qui s'étend au monde entier, et dont en historien il veut aussi se faire le champion. Il estime donc de son devoir de quitter Nicole, l'ennemie de cette cause, et parvient à se convaincre que ce *"n'était pas du reste abandonner sa fille"* puisqu'il lutterait pour une société plus juste et mériterait par là son amour ⁷⁶.

Revaloriser les valeurs n'est pas une mince affaire, payer d'exemple encore moins. L'intérêt du roman à thèse, même littérairement médiocre, est qu'il met sa propre thèse à l'épreuve, en la faisant endosser à ses personnages. Cette thèse est ici de coloration moins explicitement communiste, mais elle est tout aussi tranchée, et la cohérence du personnage chargé de l'incarner n'y résiste pas, du moins aux yeux du lecteur qui rechigne à en épouser le point de vue, et la bonne conscience.

L'opposition binaire des valeurs est rarement atténuée dans les romans antagoniques, même si Gamarra témoigne de plus de compassion envers les petites gens, Daix envers certains compagnons de déportation, ou Laffitte envers les paysans

⁷³ Ibid., pp. 182 et 189.

⁷⁴ Ibid., p. 195.

⁷⁵ Ibid., pp. 215-219.

⁷⁶ Ibid., p. 218. L'épouse a aggravé son cas en revoyant son amant Michel qui, de son côté, a fait agresser Fromont dans la rue pour tenter d'entraver son action, et qui avait dérobé un exemplaire du dossier Mercier. Le partage des valeurs ne souffre donc pas de la moindre incertitude. On comprend que les pas de Fromont errant dans Paris lui aient fait éviter la maternité, avant de le diriger vers la jeune sœur de l'accouchée.

patriotes de Dordogne. L'aspect circonstanciel de l'entente sur des valeurs *a priori* partageables finit toujours par apparaître comme tel. Laffitte, par exemple, dit la sympathie des paysans pour les résistants qu'ils hébergent en en faisant "*les descendants des serfs de jadis*", des "*filles et petits-fils des Jacques*", et en leur prêtant la pensée que les combattants de l'ombre "*se battaient pour que quelque chose changeât dans leur vie de misère*" ⁷⁷. Être simplement patriote ne suffit pas pour que le fossé soit franchi. Le narrateur, ou son personnage de militant, se tourne vers l'allié potentiel, mais c'est à celui-ci, en somme, de faire le pas qui les rapprocherait. Le Lousteau de Laffitte est un paysan qui estime que les communistes sont de "*bons Français*", tout en n'appréciant pas leurs idées ; mais déçu par l'Armée secrète des gaullistes, il souhaitera entrer dans les FTP. D'autres romans donnent des preuves plus nettes de ce qui relève de la force de l'exemple. Gamarra propose un personnage de jeune veuve, Angèle Lassalle, qui vit dans la misère et bénéficie de l'entraide organisée par les locataires de l'immeuble lorsque son fils tombe gravement malade. A cause des menaces de guerre, elle décide comme d'une chose allant de soi de donner son adhésion au PCF. Jacques, ce militant dont nous avons évoqué les tracasseries que lui cause son fils Marcel, est pris d'une forte émotion en songeant à travers elle aux "*bonnes gens*", aux petites gens qui "*ont le cœur pur*", "*le cœur noble*", des gens de peu qui sont en réalité "*des gens nobles et dignes*" ⁷⁸. Il faut donc supposer que ce vers quoi se dirige Angèle est de même nature que ce qui la pousse à franchir le pas, même noblesse, même dignité.

Il apparaît, en résumé, que le domaine des valeurs n'est pas vraiment dissociable de celui des certitudes politiques, et qu'il n'échappe aux antithèses du discours que superficiellement, et de façon circonstancielle. Sur ce plan aussi, la marge de manœuvre est étroite, et le roman à thèse de type antagonique, en fin de compte, est un bon révélateur des contradictions inhérentes à ces thèmes fédérateurs, mais faussement œcuméniques, que sont la défense de la paix, le refus de la nouvelle occupation ou le patriotisme de la Résistance. A la fin de son violent réquisitoire contre les Etats-Unis, Courtade élève le débat ; il oppose à son personnage de Burrell, aliéné par la "civilisation atlantique" (comme dirait Fougeron) et intoxiqué par l'anticommunisme, la valeur suprême, le Bien auquel prétend le communisme : celui-ci ne veut rien d'autre que l'épanouissement de l'homme, "*ce qu'il y a de plus précieux au monde et de plus digne de respect*". Mais Burrell est maintenu dans l'ignorance, il ne sait pas "*que plus d'un tiers de l'humanité dont on lui conte qu'il veut sa perte*" travaille déjà à réaliser

⁷⁷ Laffitte, *Le Commandant Marceau*, op.cit., p. 86.

⁷⁸ Gamarra, *Les Enfants du pain noir*, op.cit., p.167.

"l'âge du pain et des roses" annoncé par Karl Marx, l'âge de la dignité humaine, "*pour la première fois dans l'histoire*", et du bonheur ⁷⁹. Les romans antagoniques, forts de cette certitude, mettent en scène des luttes de résistance, destinées à lever les obstacles qui retardent l'entreprise. Les romans d'apprentissage font cheminer l'ignorant jusqu'à proximité de cette très simple vérité.

*** *Les romans du cheminement***

L'on sait que le propre de la structure d'apprentissage dans le roman à thèse est d'offrir au héros un itinéraire orienté et balisé ; dans son parcours il subit des épreuves qui sont essentiellement des épreuves d'interprétation, les étapes d'une prise de conscience, qui mènent à la possession d'un savoir vrai et d'une vie nouvelle (une vie selon la vérité). C'est pourquoi les catégories actantielles du sujet, de l'objet et du destinataire peuvent, comme dans le *Bildungsroman*, être syncrétisées en un seul acteur, l'objet recouvrant pour sa part et l'être authentique auquel le sujet accède (il est son propre destinataire) et la bonne doctrine à découvrir. Celle-ci a souvent un statut paradoxal puisqu'elle appartient aussi à la catégorie de l'adjuvant (ce peut être grâce à elle que le héros s'approche de la vérité). Du même coup, cette catégorie de l'adjuvant est une catégorie surdéterminée où convergent des forces animées et inanimées, extérieures ou intérieures au héros : il rencontre des gens qui le conseillent et l'instruisent, mais il a également besoin de qualités personnelles fortes pour progresser, et résister aux diverses figures de l'opposant qui lui barrent la route. Comme la catégorie du destinataire est elle-même complexe et, en principe, présente de façon redondante, S. Suleiman, rappelons-le, estime que "*c'est la surdétermination de l'adjuvant et/ou du destinataire qui est le trait distinctif de l'apprentissage exemplaire positif*" ⁸⁰.

A considérer l'ensemble des romans d'apprentissage de notre corpus, on remarque plusieurs variantes significatives. Le cheminement peut être très long, il l'est à l'extrême chez Wurmser, il prend tout son temps avec le personnage de Pichegorne que Morgan fait apparaître dans *Le Voyageur sans boussole* et revenir pour une seconde chance (et un complément de formation) dans *Me faire ça, à moi !*. Il peut aussi ne pas aboutir, une force fait défaut ou le temps manque pour que le bon objet soit connu ou obtenu, comme pour le jeune officier de Chabrol en Indochine, alors que le narrateur a rendu sensible le partage des valeurs. A l'inverse, le roman peut ne pas éviter la fin heureuse

⁷⁹ Pozner, *op.cit.*, p. 195.

⁸⁰ Suleiman, *Le roman à thèse*, *op.cit.*, p. 104.

redoutée par Aragon, l'adhésion du nouveau converti, comme chez Jouvenel, ou sur un mode plus allusif chez Gamarra et Ziegler. Une autre différence frappante est celle qui sépare les romans où l'itinéraire du personnage est très balisé, grâce à la présence d'acteurs ou de forces relevant des catégories de l'adjuvant et du destinataire, comme celui de Gamarra (ou de Simone Téry), et les romans où le héros se perd dans le vaste monde (au point de ressembler au picaresque), comme c'est le cas du bien nommé "*voyageur sans boussole*" de Morgan, malgré la présence à ses côtés d'une compagne qui a rapidement trouvé, quant à elle, la bonne issue (mais il est vrai qu'il s'en éloigne souvent, jusqu'à lui être infidèle sur tous les plans). Nous avons terminé le point précédent sur un roman de type antagonique, avec des héros pleins de certitudes, où étaient estompées les connotations communistes du langage des personnages et des valeurs qui fondaient leurs actions. Nous commencerons, à l'inverse, avec un roman qui est sans conteste structuré comme un roman d'apprentissage, avec un personnage principal qui est en chemin, qui s'éveille au monde réel, mais dont l'évolution est très fortement encouragée par la présence des bonnes valeurs. Nous pourrions ensuite parcourir plus facilement, à cette lumière, les romans qui s'en rapprochent en plusieurs points, où la présence de la thèse s'affirme avec une certaine force, et leur opposer ceux qui s'en éloignent et dont l'effet de thèse peut être plus discret. Mais nous verrons que ce problème est moins simple qu'il n'y paraît.

Dans *Les Lilas de Saint-Lazare*, Gamarra met en scène un personnage d'employé, Etienne Roy, un modeste comptable, en ouvrant son récit sur une scène classique de manifestation. Mais le narrateur impersonnel épouse d'abord le point de vue d'Etienne, venu par curiosité, et dont la vision est toute intérieure, d'autant que la scène est nocturne et qu'on distingue mal ce qui est en train de se dérouler. Ce sont ses angoisses, ses songes, ses interrogations, qui nous sont rapportés et non l'événement, même quand on devine qu'il est poursuivi par des policiers. Il n'est donc pas un relais narratif capable de rendre intelligible ce qui est raconté, sa manière subjective de voir les choses exclut qu'il puisse être un communiste. Il faut un retour en arrière pour que le narrateur fournisse les explications attendues, et avant qu'il prenne la suite du récit à son compte : Michel a été interpellé et gardé à vue avec d'autres manifestants, auprès de qui il signe une pétition contre le réarmement allemand, ce qui traduit une forme de solidarité dans l'épreuve, mais rien de plus. Le romancier élargit ensuite son champ de vision, en évoquant avec sympathie, comme dans le roman précédent, le monde des petites gens, et des petits métiers (ceux du quartier Saint-Lazare), le pittoresque des lieux, la foule anonyme aussi, qui passe dans les rues, la foule de ceux qui "*coulent*" sans qu'on puisse rien saisir de ce qu'ils sont, car "*un visage efface un autre visage*", "*on n'a pas le temps*

de saisir leur drame ou leur amour" ⁸¹. Puis l'on fait connaissance avec des voisins d'immeuble d'Etienne, la petite Flora, en particulier, dont le père est un ouvrier communiste, et qui malgré son jeune âge, est capable d'expliquer très sereinement la manifestation en cours et les risques encourus. Elle est donc en avance sur Etienne, mais elle a de qui tenir.

Après sa première soirée au poste, Etienne ne se sent pas déshonoré, il lui semble qu'il a payé pour d'autres : "*On vivait une étrange époque, troublée, obscure. Les mêmes mots ne signifiaient plus les mêmes choses. Où allait-on ?*" ⁸². En rentrant dans la nuit, il tombe sur le père de Flora, Fernand Giacchetto (lui aussi a été interpellé), il le sait brave homme, mais il n'a guère envie d'entendre son couplet de communiste. Il faut attendre l'événement du lendemain : une locataire, Madame Rességuier a tenté de se suicider pour avoir été licenciée la veille, Etienne se désole de l'anonymat dans lequel on vit dans l'immeuble, et il a confusément conscience qu'on ne peut rien tout seul, que les autres sont là. Giacchetto, lui, y voit "*un exemple concret*", à partir duquel "*on peut tirer des conclusions*", car "*il n'y a pas de raisons qu'on puisse manquer de boulot dans la chaussure*" ⁸³. Le narrateur nous introduit sous son toit, le militant y lit la Une de *L'Huma* (qui porte sur la manifestation), et commente les photos d'Américains devant des têtes coupées de Coréens, et de maisons effondrées sous une avalanche : "*Dans un régime socialiste, est-ce qu'il y aurait des photos affreuses, des têtes coupées, des maisons détruites, des femmes qui ouvrent le gaz ?*" ⁸⁴. Il fait circuler l'appel de Stockholm, Etienne refuse de le signer parce que c'est une affaire politique, que ce sont les communistes qui sont derrière, cela le gêne, alors qu'il pense d'eux plutôt du bien. Le narrateur use de ses droits dans ce passage pour valoriser le point de vue de Giacchetto, qui se souvient de l'article de Maurice sur la nécessité d'expliquer, d'expliquer sans cesse, jusqu'à ce que les gens surmontent les contradictions de leurs opinions, car "*les idées vont leur chemin. On sème*" ⁸⁵. On perçoit mieux que l'apprenti est en situation de recevoir de l'aide.

⁸¹ Gamarra, *Les Lilas de Saint-Lazare*, op.cit., p. 36. Cette idée affleure souvent (et déjà dans le roman précédent), elle nous semble trahir une hantise de romancier, et un regret : que le cahier des charges du réalisme socialiste ne permette pas de s'arrêter davantage en chemin, pour tenter de mieux comprendre les gens comme ils sont, dans leur complexité ordinaire. C'est ce programme délesté de la contrainte politique que Gamarra a plus tard mis au premier plan de son travail.

⁸² *Ibid.*, p. 62.

⁸³ *Ibid.*, pp. 87-88.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 89. "*Dans un régime socialiste...*" est la formule rituelle, appréciée de sa fille, par laquelle le militant aime commencer ses phrases

⁸⁵ *Ibid.*, p. 106.

Mais pour l'instant, son cheminement prend la forme symbolique de la recherche du "Visage", de quelque chose qui arracherait à la foule son anonymat, et il croit plusieurs fois l'apercevoir dans le visage des passantes. Quant aux communistes, il continue de penser que ce sont des gens qui obéissent servilement à des mots d'ordre. Il va pourtant accomplir un grand pas à l'occasion d'une nouvelle manifestation (contre la présence d'officiers allemands à Paris) : *"C'est la nuit de l'Opéra que les choses se sont passées. Les chemins qui conduisent les hommes sont quelquefois étranges. Tout n'est pas simple"* ⁸⁶. Gamarra use du même scénario, en faisant venir là son personnage par curiosité et en optant d'abord pour une focalisation interne, le temps qu'Etienne voie une jeune fille être matraquée sous ses yeux, puis en allant au-delà de son point de vue, comme pour le sortir de sa confusion, et clamer que la manifestation prouve que les gens *"peuvent poser leurs masques de gens pressés, d'indifférence pour devenir de la chair, des cris, de la colère. De la justice"*. Et le narrateur s'adresse plus encore au lecteur : *"Ils existent, ils vivent, vous entendez [...] ils disent qu'ils existent. Ils le prouvent"* ⁸⁷. Puis il évoque de façon épique ce peuple des livres d'histoire redevenu vivant, à travers les combats avec les CRS, qui frappent les déportés (en costume rayé), et piétinent le drapeau tricolore, des combats qui repoussent les *"assassins"*, *"les chiens du malheur, les chiens de l'injustice"*, si bien que la lutte symbolique qu'est une manifestation prend des allures de victoire militaire historique : *"Les policiers reculent. C'est le peuple qui avance. Les rues de Paris, ce soir sont des chemins d'histoire"*. Le narrateur, enthousiaste et pressé prend de l'avance sur son personnage, et sur cette leçon qu'il tire qu'*"on ne peut rien contre le peuple rassemblé"* ⁸⁸.

En revanche, il est sensible à la leçon des visages, celui d'un homme qui court dans la rue, *"un visage marqué de sang et qui tremble et pleure de douleur comme la toile de Sainte Véronique...Et d'autres visages qui rient et qui chantent"*, si bien que même pour lui *"on entend un grondement victorieux aux carrefours de Paris"* ⁸⁹. Son éveil ne se fait par les voies et les mots de la politique, mais de façon émotionnelle, à travers le spectacle de la manifestation, son chemin est celui de l'amour des humbles et de la compassion. Mais l'épisode suivant combine de façon étonnante les deux registres. Croyant identifier le Visage qui l'obsède sous les traits d'une jeune femme blonde, il la

⁸⁶ *Ibid.*, p. 134.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 147.

⁸⁸ *Ibid.*, pp. 149-150.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 159. La dernière formule est celle qui clôt le chapitre consacré au récit de la manifestation.

suit et se trouve ainsi mêlé à la foule qui assiste aux obsèques d'Ambroise Croizat, l'ancien ministre communiste. Le narrateur fait de la scène une description très lyrique, rouges de toutes nuances et lilas blancs, vénération des militants et pleurs d'une jeune femme, immense tristesse adoucie par la sérénité chez *"le peuple de Paris, fort sous sa peine, fort sous sa douleur, fort de sa douleur"*. Etienne est touché par la solennité de la cérémonie, et par les pleurs de l'ouvrière, *"les pleurs de la classe ouvrière"*, corrige-t-il, *"oui, c'était très émouvant et très beau"*. Puis resongeant à la jeune femme qu'il a suivie, il se dit que *"l'homme qui cherche un visage vient de rencontrer une communiste"*, mais que *"ce n'est peut-être pas une communiste"* ⁹⁰. La preuve par la compassion partagée, le romancier l'avait préparée dans une scène où la concierge de l'immeuble, Mme Récompense, une fervente catholique, était allée prier pour le défunt, à la Maison des Métallos où était déposé le cercueil : *"Il fallait qu'elle vienne. Elle a lu la vie de cet homme et elle a voulu le remercier"*, car *"celui-là a pensé à la retraite des vieux, aux jours de la solitude à la fin de la vie, aux mains qui tremblent et ne savent plus le chemin des outils"*. Dans ce lieu désigné comme *"la chapelle mortuaire de la rue Jean-Pierre Timbaud"*, dans cette salle *"immense, tendue tout entière de noir et de blanc comme une cathédrale"*, la brave femme récite le *Notre-Père*, tandis qu'une autre récite le *Je vous salue Marie*. Athées ou croyants, les humbles sont donc réunis dans une même ferveur, et dans un même hommage à leur bienfaiteur.

Etienne ne se recueille pas, mais poursuit son chemin vers les hommes, un chemin de compassion et d'amour, sous le visage desquels la politique vient peu à peu à lui. A l'occasion d'une grève des transports, qui fait fulminer Delâtre, le patron de Giacchetto, celui-ci lui explique que pour les travailleurs le problème est tout simplement de pouvoir vivre. Puis il va tenter de lui ouvrir les yeux en s'appuyant sur le malheur qui survient : l'enfant auquel Etienne avait demandé de lui acheter des cigarettes se fait renverser par une voiture ; en réponse à son accablement, Giacchetto lui demande de songer à tous les enfants menacés dans le monde entier, car : *"ce sont les mêmes qui les tuent, monsieur Roy, ceux qui refusent aux ouvriers le droit de vivre [...] dans un monde bien fait, monsieur Roy, on ne tue pas les enfants"*. La guerre prend alors pour Etienne le visage *"d'un enfant endormi dans la douleur"*, *"Etienne écoute les enfants qui l'appellent"* ⁹¹. L'explication a le mérite d'être simple, elle est celle d'un homme bon, et d'un bon lecteur de *L'Huma* ⁹². Elle est probablement trop simple pour le narrateur et

⁹⁰ *Ibid.*, pp. 170-173.

⁹¹ *Ibid.*, p. 202.

⁹² C'est lui qui explique à Etienne : *"Je ne sais pas si vous avez remarqué, les communistes disent toujours "mon" Huma. Où est passé mon Huma ? Je n'ai pas encore ouvert mon Huma..."* (p. 183).

pour Etienne, qui s'estime responsable du malheur survenu. Pour le conduire plus près de la vérité, selon une logique plusieurs fois rencontrée déjà, il faut qu'aille jusqu'à son terme le sacrifice qui se prépare.

L'enfant renversé, le petit Daniel, un enfant que son père a abandonné depuis longtemps (en partant avec une autre femme), succombe à ses blessures. Les prières de Mme Récompense auront été vaines, le narrateur avait rapporté son périple vers le Sacré-Cœur sans y mettre d'ironie, évoquant *"le Christ qui fait fleurir les lilas"* (ce qui renvoie au titre du roman), le Christ qui a dit : *"En vérité, celui qui offenserait le moindre de ses petits, mieux vaudrait qu'une meule fût attachée à son cou et qu'il fût jeté à la mer"* ⁹³. C'est au moment où Etienne connaît la plus grande douleur qu'il se sent envahi par l'amour pour Marguerite, la jeune femme qu'il avait suivie jusque dans le cortège funèbre : *"Comme si la joie de son amour était sortie de la tristesse de cette mort d'un enfant. Daniel, Daniel était mort mais d'autres allaient naître qu'il faudrait défendre et sauver"* ⁹⁴. Ce ne sont pas des arguments politiques qui auront fait accomplir à Etienne le pas décisif, c'est la mort sacrificielle d'un enfant qui rend sacrées la cause des enfants et la religion de l'amour ; car l'Amour est plus fort que les tristesses et que la Mort même, et *"l'amour des hommes est plus fort que la Nuit"* ⁹⁵. Ainsi, aux élections de juin, ce sont presque les derniers mots du roman, Etienne Roy votera *"pour Daniel, pour les enfants du monde et pour Marguerite"* ⁹⁶. On voit mal qu'il n'accorde pas sa voix au candidat du Parti communiste, mais on ne peut pas dire que ce soit la voix du Parti qui ait joué le rôle décisif dans son choix. Cette formule finale le confirme, par sa manière même de dire l'aboutissement de l'évolution du personnage. Il est vrai qu'il y a bien du *"schématisme"*, de *"la pédagogie naïve"*, comme dit Verdès-Leroux, dans ce roman, une propension du narrateur à ne pas laisser de doute sur la bonne parole et sur qui la détient (c'est pourquoi nous avons avancé, à propos d'Etienne, l'idée d'un itinéraire nettement balisé). Pour autant, il faut bien convenir que la thèse, en se faisant roman, subit des aventures romanesques, qui ont pour effet de lever le voile, ici sur l'inconscient religieux du discours qui la fonde, ailleurs sur ses impasses et ses contradictions.

⁹³ *Ibid.*, p. 203. Le long périple que s'inflige la vieille dame a lui-même été décrit comme une sorte de sacrifice accompli pour susciter la clémence divine.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 218.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 220.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 219.

L'analyse de ce premier exemple invite à s'interroger sur la nature exacte de la dynamique de l'apprentissage, dans les romans de notre corpus. Si le principe de base est bien celui du passage de l'ignorance à la connaissance du vrai, et au-delà, à la vie nouvelle "selon la vérité", passage qui se double de celui de la passivité à l'action valable ⁹⁷, on pourra se demander ce qu'il en est exactement des raisons de la transformation du personnage. Il est un aspect du fonctionnement de ces romans à thèse qui complique l'analyse. Cet aspect est sensible chez Gamarra, et plus encore dans d'autres romans, à savoir que se produit un relatif découplage entre le strict récit de l'apprentissage et l'ensemble du roman, des histoires, des anecdotes, des sujets qu'il prend en charge (sur des modes non narratifs parfois) ; du même coup s'opère une disjonction entre la logique de l'évolution du personnage et la logique de la démonstration d'ensemble. Cette disjonction passe souvent par les ruptures du mode et du point de vue narratifs, les écarts entre la voix et la vue du personnage et celles d'un narrateur plus bavard et plus lucide que lui. Dans les termes mêmes de l'intertexte doctrinal, ce phénomène s'exprime par la différence entre la nécessité d'expliquer (topos thorézien qui était rappelé par Giacchetto) et la nécessité de l'épreuve à subir. Le narrateur de *Jimmy* en vient à ce constat dans la fin du roman : pour que les gens comprennent, il faut qu'il leur "*arrive quelque chose personnellement*" ou il faut "*leur expliquer*" ⁹⁸. Eh bien, souvent le narrateur explique plus, ou beaucoup plus, à son narrataire, que le personnage ne reçoit, lui, d'explications, ou ne rencontre d'occasions de comprendre, sur un plan purement intellectuel. Parfois, c'était le cas avec Gamarra, cela le rend disponible pour subir d'autres sortes d'épreuves, et ce qui lui "*arrive personnellement*" peut réserver quelques surprises par rapport à la thèse dont ces épreuves ne devraient être que la confirmation.

Dans les romans où la part du réalisme critique est importante, le découplage et la disjonction dont nous parlons sont particulièrement visibles. Occupé à tirer à boulets rouges sur un ennemi de classe abondamment représenté, le narrateur oublie son apprenti et néglige de lui faire découvrir, grâce à d'autres personnages ou à des épreuves nombreuses, tout ce qui lui permettrait de combler son ignorance. C'est le cas, dans des proportions variables, de Courtade dans *Jimmy*, de Jouvenel dans *Les Sauvages* ou de Ziegler dans *J'étais au PSF*, trois romans qui ont aussi en commun de mener le héros au plus près de la vérité. Nous avons évoqué plus haut le procès impitoyable des Etats-Unis, dépeints à l'époque du maccarthysme, auquel donne lieu le roman de Courtade ;

⁹⁷ Nous reprenons là l'analyse et les termes mêmes de S. Suleiman (voir *op.cit.*, p. 97).

⁹⁸ Courtade, *Jimmy*, *op.cit.*, p. 327.

chez Jouvenel, c'est celui de la classe dirigeante française depuis le début du siècle qui forme la toile de fond du roman, tandis que Ziegler traite surtout de la France de la démission et de la trahison face à la montée du danger nazi et pendant l'Occupation. Jimmy Reeds est un Américain moyen, employé dans une compagnie d'assurance, plutôt satisfait de son sort, comme sa femme Lucy, et quelque peu dédaigneux envers les Européens. Gabriel de Cienfuegos est un enfant de la bonne société (né en 1907), Jouvenel lui donne une mère qui descend de la très vieille noblesse espagnole et un père, Ladislas Merten, qui est un brillant journaliste libéral, et un républicain intègre, dreyfusard, cultivé et désintéressé. L'Hélène Wetterlé de Ziegler est surtout définie par sa qualité d'Alsacienne patriote, journaliste au *Petit journal*, convaincue d'abord d'avoir trouvé dans le Parti social français l'expression de son sentiment national et une forme de communauté élective. Les données biographiques et les contextes des apprentissages sont donc très différents, mais dans les trois cas la lucidité critique du narrateur déborde et devance les progrès du personnage.

Chez Jimmy, le premier signe de l'éveil apparaît avec le dégoût soudain qui lui vient, à la lecture des publicités, d'une vie vouée à travailler, en cherchant à se faire bien voir du patron, pour gagner du fric et le dépenser. Mais, si la guerre menace à nouveau, il estime, comme Lucy, que c'est la faute de l'Europe, qu'il imagine misérable, sale et pleine de Rouges. Il ne trouve de recours que dans l'alcool, une tentative de flirt et la comédie jouée au boulot : "*Il ne désirait pas combattre. D'une manière ou d'une autre, il ne pensait qu'à fuir*" ⁹⁹. Il ne donne pas dans les pires délires anticomunistes et fascisants de son patron (White), mais il est en retard sur ses amis qui organisent le concert Paul Robeson, dont Ward, un communiste qui se pose la question clé, qui est aussi celle qui est au cœur de ce type de roman : "*Dans combien de cervelles parmi ces millions allait s'allumer la petite flamme de la conscience ?*" ¹⁰⁰. Le spectacle de la répression ne va pas suffire pour Jimmy, qui assiste passivement au passage à tabac de plusieurs membres du comité d'organisation du concert, comme Ehrlich, fils d'un avocat juif qui a fui l'Allemagne hitlérienne, et Bullard, un vieux militant noir progressiste. La première étincelle, à défaut déjà de "*la petite flamme*", est dans la révélation "*qu'il existait autre chose que sa propre vie [...] et qu'il y avait des questions dont on ne pouvait pas trouver la réponse tout seul*" ¹⁰¹. Cette étape est classique, elle est un

⁹⁹ Courtade, *Jimmy, op.cit.*, p. 81. Le flirt ne donne rien parce que Jimmy est victime à la fois "*d'une publicité sexuelle qui envahissait toute la vie*", et du puritanisme hypocrite qui enferme les gens dans le mariage (p. 74).

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 101.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 150.

préalable obligé pour tous ceux qui ne vivent pas d'emblée dans la solidarité propre à la communauté ouvrière. Mais la péripétie originale qu'invente ensuite Courtade est d'envoyer son apprenti américain faire un stage de formation à Paris. Tandis qu'il va y réviser lentement ses préjugés, le narrateur continuera de dépeindre l'obsession du complot communiste à travers des personnages de responsables américains en poste dans la capitale.

Peu touché, donc, par les propos décapants que le narrateur réserve au lecteur, le personnage refuse de signer une pétition contre l'usage de l'arme atomique, non sans quelque remords, mais il ne veut pas se mêler de politique. Il s'étonne tout de même que ce Roger Craux qui fait circuler l'Appel de Stockholm, "*avec sa feuille de papier, allant de maison en maison, donne du fil à retordre au Département d'Etat*" ¹⁰². Il se surprend ainsi à s'intéresser un tant soit peu à la politique, tout en ressassant sa rancœur envers les progressistes américains et les Juifs des beaux quartiers de Rock Field. Courtade le place donc à la croisée des chemins : céder au nihilisme et à la tentation fasciste (autant que tout saute puisque "*les gens sont tellement salauds et la vie tellement idiote*" ¹⁰³) ou franchir enfin le pas. Le remède de la manifestation sévèrement réprimée va cette fois être un peu plus efficace : il assiste à nouveau passivement au scénario, mais Roger, qui le retrouve dans un bistrot, obtient qu'il signe la pétition et témoigne en sa faveur (il est accusé d'avoir frappé un flic). Jimmy, tout en se sachant profondément américain, rêve de devenir un citoyen du monde, rêve explicitement dénoncé par le narrateur, car "*on ne peut pas devenir un homme de nulle part*" ¹⁰⁴. Sa confusion idéologique reste grande, il ne supporte pas que sa collaboratrice française puisse danser avec un nègre, mais se laisse aller à tenir publiquement des propos anti-américains (en rapport avec la guerre de Corée), ce qui lui vaut d'être convoqué par le FBI, qui veut lui faire avouer ses sympathies communistes. Il n'est pas exclu que cette accusation elle-même aide à la prise de conscience.

Quand on retrouve Jimmy dans son pays, il explique à son ancien patron ce que sont en réalité les Rouges : "*Des hommes comme vous et moi, ni plus ni moins [...] Ils veulent la justice. Ils ont énormément souffert pendant la guerre. Ils ne veulent pas que ça recommence*" ¹⁰⁵. L'argument de la défense de la paix, l'expérience vécue en France,

¹⁰² *Ibid.*, p. 204.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 228.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 280.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 337.

le rendent mieux armé pour rejeter l'omniprésence de la publicité et de la propagande, il sent qu'il y a des choses qu'il ne pourra plus faire ni accepter : "*Il était las mais point découragé. Un autre homme naissait lentement avec tout ce qui avait été l'homme ancien*" ¹⁰⁶. Les délires du maccarthysme, les violations de la légalité, achèvent de le conduire vers une issue que Courtade ne nomme pas explicitement, mais dont il est peu douteux qu'elle s'accorde avec la vérité et les valeurs que le roman a laissé entrevoir, à travers les personnages de militants, communistes américains ou partisans de la paix français, et qu'il n'a cessé de suggérer à travers le procès systématique du mensonge et des anti-valeurs américaines. Jimmy ne daigne même pas répondre aux accusations de la commission d'enquête, et le roman se termine sur ces mots, qui font écho à ceux du militant Ward :

*Il savait qu'une vie tout à fait nouvelle commençait pour lui. Qu'il serait un homme très profondément différent. Que ni le bonheur, ni la vie quotidienne n'auraient le même goût. Il ne savait pas encore à quel point il serait exigé de lui, ni combien il serait difficile de garder vive dans la tempête la petite flamme qu'il avait allumée...*¹⁰⁷

Voici des termes très caractéristiques de l'aboutissement d'un apprentissage exemplaire positif. Relevons que l'accent y est mis sur la vie nouvelle plus que sur l'accès à la connaissance de la vérité, ce qui sanctionne une évolution où le personnage a reçu, quant à lui, peu d'explications, à la différence du lecteur. Mais pour l'un et l'autre c'est la réalité insupportable de l'anticommunisme qui fait argument, plus que la vérité communiste, peu exprimée directement ¹⁰⁸.

En dépit de ce qui les différencie très nettement, les romans de Jouvenel et Ziegler, on l'a indiqué, reposent sur des choix narratifs en partie semblables. L'évolution de Gabriel, qui débouche explicitement sur l'adhésion, est même loin de ponctuer un

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 343. Dans une scène où, déambulant à la recherche d'un nouveau travail, il passe devant le temple du capitalisme américain, son point de vue semble cette fois rejoindre celui du narrateur : Wall Street "*fait penser à un gigantesque Père-Lachaise. Les buildings y sont autant de tombeaux, muets, scellés de lourdes portes ornées de cuivre et de bronze. A l'heure du déjeuner, les tombeaux s'ouvrent et vomissent des centaines de milliers de Lazare qui grouillent dans les rues de la nécropole*" (p. 339).

¹⁰⁷ Ces lignes finales du roman sont écrites en gros caractères (p. 358).

¹⁰⁸ Courtade a, par exemple, fait un portrait féroce d'un ancien communiste, Slaugherty, devenu le théoricien d'un anticommunisme rigoureux, qui doit se donner tous les moyens de réaliser le seul objectif sérieux de la politique extérieure américaine, la destruction complète du communisme, au risque de la guerre (ce qui, bien sûr, accrédite la thèse stalinienne) ; il préconise en particulier l'utilisation de ses semblables, les ex-communistes.

itinéraire complètement probant, tant le narrateur le laisse dans l'ignorance, alors qu'il ne nous cache rien de la France de Munich et de la trahison. Cette évolution s'est nourrie pour partie de ce qu'il a été confié, étant enfant, à des gens du peuple et qu'il a même connu, en travaillant dans les travaux publics, le monde des ouvriers et des artisans. Il perçoit mieux ainsi le parasitisme des gens de son monde, le Tout-Paris "*des gens inutiles*" que reçoit sa mère, "*dont le respect de l'argent délimitait la conscience*" ¹⁰⁹. Jeune homme, il fonde une revue et rêve de révolutionner la littérature, et il a le bon goût d'admirer Aragon et Eluard tout en détestant les surréalistes. Il écrit un poème dédié à Dimitrov, pour son "*appel éclatant à la conscience humaine*" ¹¹⁰, et non pour des raisons politiques, encore qu'il se sente attiré par le marxisme. Il a l'occasion, lors de l'enterrement de son père de découvrir l'hypocrisie des personnalités présentes et la rapacité de sa famille maternelle ; puis sa haine du peuple au moment du Front populaire. Gabriel a d'ailleurs voté communiste, mais sans vraiment savoir pourquoi. Relevons que c'est le narrateur qui fait alors un long exposé sur le processus historique du fascisme, tandis que son personnage écrit un roman dont on sait surtout qu'il y exprime "*tout son dégoût de la société*", et qu'il se termine "*sur le défilé populaire du 1^{er} mai 1936*" ¹¹¹. Peut-être un roman à thèse. Mais l'enchaînement des événements va le conduire à choisir son camp.

Au moment de Munich, il s'insurge, mais en étant "*de ceux qui n'osaient suivre les communistes, par ignorance ou crainte de se compromettre*". En revanche, avec la signature du pacte et la dissolution du PCF, il se sent solidaire des persécutés, au contraire de son ami Love (qui avait refusé la dérobade de Munich) : "*Gabriel comprit fort bien qu'il ne s'agissait pas d'une divergence d'opinion, mais d'une lâcheté. Love ne voulait pas être compté au nombre de ceux que l'on poursuivait alors pour leur fidélité à l'Union soviétique [...] L'Humanité était interdite et le Parti communiste mis hors la loi. Il n'en fallait pas tant pour effrayer un Love, s'il en fallait davantage pour contraindre les communistes au silence*" ¹¹². Quand on sait à quel point la question du pacte a joué le rôle d'un test crucial en matière de fidélité, on mesure ce que ce renfort d'un étranger a de précieux, même s'il ne signifie pas une approbation politique. La guerre donne à Gabriel l'occasion d'aider de jeunes maquisards, puis d'écrire pour le

¹⁰⁹ Jouvenel, *Les Sauvages*, op.cit., p. 83.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 114.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 160.

¹¹² *Ibid.*, p. 171. Gabriel est aussi éclairé par l'apprentissage négatif de son demi-frère, qui ne veut être député que pour le traitement ; plus tard, celui-ci se fait le complice des nazis, puis des Américains. Mais le procédé des apprentissages opposés (entre deux frères) est ici fort peu développé.

journal du Front national. Il a le sentiment de vivre alors une vie nouvelle ; et l'amour fait le reste, puisque c'est sous l'impulsion d'une femme (qui n'est pas communiste) qu'il donne, après la guerre, son adhésion. Il compte pourtant "*rester sur la touche*", estimant qu'il a encore "*un petit pas à faire pour être tout à fait d'accord avec [lui-même]*". Est-ce scrupule, ou prudente réserve d'intellectuel bourgeois vis-à-vis du parti de la classe ouvrière ? Sans qu'il ait beaucoup côtoyé les communistes, il se dit sûr que "*ce sont les meilleurs*"; peut-être le déduit-il de sa lecture des classiques du marxisme¹¹³. Dans son cas, l'adhésion a quelque chose d'à la fois sentimental et très abstrait, elle clôt de façon précipitée un itinéraire qui semble avoir peu préparé l'impétrant aux dures réalités du militantisme. Par comparaison, celui du modeste employé américain, persécuté pour des opinions qu'il ne professe pas encore, apparaît plus consistant.

Quant à l'itinéraire d'Hélène Wetterlé, il tient un peu des deux précédents, en ce qu'il est celui d'une intellectuelle, qu'un ami communiste cherche à instruire, et qu'il comporte une part importante d'expérience personnelle. Mais il a aussi quelque chose d'original, à savoir qu'il consiste en un désapprentissage plus encore qu'en un apprentissage positif, et cela sur un terrain d'emblée politique : Hélène va devoir comprendre et admettre qu'elle s'est fourvoyée en militant au sein du PSF, et que ses idéaux sont en réalité ceux que défend le PCF. G. Ziegler place expressément son histoire sous le signe du "*On revient de loin*" de Vaillant-Couturier, mais en lui donnant ce sens, revenir d'une première appartenance, vécue à la fois sur le mode de l'idéal et sur celui d'une sociabilité électorale ; qui plus est, au nom des valeurs de justice, de dignité et d'amour de la patrie. L'analogie avec le Parti communiste est si forte qu'on pourrait considérer que l'héroïne aura à revenir non de loin mais de très près. Mais le problème du personnage est de faire son deuil de cette appartenance intensément vécue, et celui de la romancière de dénier que la seconde lui soit en tous points comparable : "*Peu à peu sournoisement, le Parti avait pris Hélène, comme tant d'autres, jusqu'aux moelles*", avec son lot de charges et de responsabilités croissantes, de discours, de meetings au Vél' d'Hiv', de dévouement et de dévotion envers le chef (le colonel de La Rocque, dont frappe le "*grand air de sincérité et de bonhomie*")¹¹⁴. En 1934, Hélène avait hésité, on parlait aussi de "*liberté et de propreté*" du côté des communistes, mais ceux-ci n'étaient

¹¹³ Pendant l'Occupation, de jeunes maquisards viennent chez lui s'approvisionner en ouvrages de Marx, Engels, Lénine et Staline, pour former leurs cadres.

¹¹⁴ Ziegler, *J'étais au PSF*, op.cit., pp. 18-19. Un ami d'Hélène confesse que pendant sept ans le parti lui a tenu lieu de tout, "*de famille, de foyer, de métier même*" (p. 12). Difficile donc de penser que toute ressemblance avec un parti existant serait purement fortuite.

pas pour elle des patriotes. C'est donc la preuve par la Résistance, renforcée par celle de la trahison des "Nationaux", que le roman va mettre au premier plan.

Hélène quitte le PSF après l'entrevue de Montoire (approuvée par La Rocque), se nourrit d'exemples de patriotisme spontané, et de contre-exemples de servilité envers l'occupant. Pour son premier contact avec la Résistance, elle a la chance de tomber sur son ami communiste, le médecin Daniel Hirsch, à qui elle disait naguère : "*Ce qui m'attache au Parti [le PSF] d'une façon indestructible, c'est qu'il nous rendu à tous le sens de la Patrie*" ¹¹⁵. Elle doit donc garder sa foi, mais changer d'église, Daniel est là pour l'y aider, qui lui explique que "*la Justice et la Liberté sont inséparables de l'amour de la Patrie*" ¹¹⁶. Au contact d'un ouvrier (rencontré par hasard dans un train), défini comme un communiste "*d'instinct plus que de formation*" ¹¹⁷, elle comprendra mieux la profondeur de ce patriotisme, alors qu'elle avait brandi contre des gens comme lui le drapeau tricolore en 1936. Mais apprenant par ailleurs que beaucoup d'anciens du PSF sont devenus des collabos, elle est tentée de ne plus croire à rien. Le travail de deuil est donc long et pénible, elle-même réfléchit dans les dernières pages sur la formule "*On revient de loin*", et mesure quel chemin lui reste à parcourir pour vraiment rejoindre "*ceux qui luttent depuis toujours*". La direction est donc clairement donnée, mais le terme n'est pas encore atteint par le personnage, au contraire de Gabriel et, semble-t-il, de Jimmy ou d'Etienne. Dans son cas, c'est une éducation politique qui est à refaire, et non simplement une fausse conscience à supprimer.

Les romans de D. Desanti, Morgan et Chabrol retracent aussi le long cheminement de personnages qui reviennent de loin, pour des raisons tenant à leur origine sociale, à leur éducation, ou à leur métier : une jeune bourgeoise du XVI^e arrondissement, un ancien percepteur devenu écrivain public, et un jeune officier idéaliste envoyé en Indochine. La première, amoureuse d'un métallo communiste, découvre grâce à lui le monde ouvrier, la lutte syndicale, la politique qui se niche partout, et "*la vraie vie*" ; alors que la romancière rend toute chose claire pour le lecteur, et que l'héroïne apprend vite et bien, celle-ci résiste tout de même assez longtemps à la difficulté de changer de

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 30. L'auteur place en exergue de la III^e partie de son roman des vers d'Aragon, dont on sait qu'il a célébré son parti en termes voisins ("*Mon parti m'a rendu les couleurs de la France*").

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 135. Hélène réfléchira elle-même à la force de "*la foi communiste*", qui aura résisté à quatre ans de persécution.

¹¹⁷ Cet ouvrier communiste et patriote est dit tout de même avoir une "*faculté d'assimilation étonnante*" ; à preuve, il est en train de se coltiner *Le Capital* ; très émus l'un et l'autre par leur conviction commune, Hélène et lui s'embrassent, "*non comme un homme et une femme, mais comme des frères réconciliés*" (pp. 149-151). Nous retrouverons plus loin le motif du chaste baiser militant.

monde et d'accepter les simplifications de ceux qui ont raison. Morgan semble tant se plaire en la compagnie de son candide, au demeurant assez sympathique, qu'il le fait résister au-delà du vraisemblable aux multiples preuves qu'il est dans l'illusion et que la vérité est celle là-même que sa propre compagne tente patiemment de lui faire entendre. Nous avons déjà évoqué la situation plus tragique du héros de Chabrol confronté aux résistants vietnamiens, condamné à se donner tort du tout au tout, mais sans même qu'un travail de deuil et une autre expérience puissent, comme pour l'Hélène de Ziegler, l'amener jusqu'au seuil d'une possible renaissance. Il ne peut ni désobéir aux ordres, ni continuer à participer à cette sale guerre ; rien ne peut se substituer à ses illusions perdues ¹¹⁸. A la dernière page du roman, il ôte ses galons, décharge son revolver, et quitte son poste en n'emportant que "*la dernière cartouche*", pour ne pas tomber vivant aux mains de l'ennemi, mais sans que le lecteur puisse savoir si celui-ci prendra le visage des combattants vietnamiens ou celui des militaires français. Il n'aura appris qu'à désapprendre, et il aura entrevu trop tard une vérité fondamentale, dont Chabrol ne fait pas mystère, mais sans accabler son personnage. Il fournit là un cas rare, parmi les œuvres de notre corpus, y compris parmi les romans d'apprentissage, d'attitude de compréhension envers un héros négatif. Ceci va de pair avec le fait que l'effet de thèse global n'y est pas assez fort pour étouffer la sympathie du narrateur.

Cet effet de thèse est au contraire très appuyé chez Desanti, alors que Morgan réussit partiellement à obtenir sur le mode comique ce que Chabrol obtient dans un registre grave. Le point commun entre Desanti et Morgan tient au fait d'associer la structure d'apprentissage et la thématique du couple, couple qui réunit des êtres socialement éloignés : la jeune bourgeoise et le métallo, l'intellectuel et l'ouvrière. Et dans les deux cas, le principe de l'apprentissage repose sur ce que nous savons être le principe même du Parti comme école. Le personnage de l'apprenti doit en effet se convaincre d'une vérité qui fonde toutes les autres et le condamne à la plus grande humilité : l'intellectuel solitaire pense moins bien que l'intellectuel collectif ; celui qui prétend penser par lui-même ne peut avoir raison contre ceux qui pensent ensemble, et l'enfant de la bourgeoisie contre la classe ouvrière ; l'union ne fait pas seulement la force, elle fait aussi la vérité. Les multiples péripéties du diptyque romanesque de Morgan font le tour des réticences tenaces de Pichegorne, celles du roman de Desanti tiennent en partie aux scrupules intellectuels de l'enfant de bonne famille, mais plus

¹¹⁸ "Christian s'était trompé. Sur tout : sur sa vocation et sur l'idée même qu'il se faisait de ce qu'il croyait être sa vocation. Ainsi les capitaines ne naissent plus dans les familles à particules [...] les grands capitaines de notre temps étaient ailleurs. En face" (p. 470).

encore à la volonté de l'auteur de nous proposer une visite guidée du monde ouvrier et de son avant-garde.

L'ex-percepteur, devenu écrivain public (pour aider les honnêtes gens à se battre contre le fisc et les amoureux à régler leurs affaires de cœur), puis conseiller littéraire par hasard, croit pouvoir proclamer : "*Je ne suis d'aucun parti politique, mais je fais ce que ma conscience me dicte*" ¹¹⁹. Sa jeune compagne, dite "la Sarrazine", lui rétorque : "*Tout intellectuel que tu es, il te reste beaucoup à apprendre des autres, des simples gens, des travailleurs de tous ordres. Et ton seul cerveau ne peut prétendre avoir raison contre l'intelligence et la conscience de la classe ouvrière tout entière*" ¹²⁰. Lucien, un permanent du Parti ami de la Sarrazine, a ensuite le privilège de donner à Pichegorne le titre qui revient à l'homme seul, "*vulnérable et faillible*", en disant qu'"*il est comme un voyageur sans boussole*" ¹²¹.

La seule boussole qui vaille, bien sûr, c'est celle du Parti. Nous venons de le voir, dans les romans du cheminement, les personnages sont loin de toujours la trouver de manière incontestable, et définitive ; parfois même il est trop tard, leur défaite est consommée, ils n'auront eu le temps que de désapprendre. Même l'existence des bonnes valeurs peut n'être que suggérée, ou demeurer affaire de morale plus que de politique. Mais une règle fréquente de ces romans est celle du décrochage entre la logique du roman à thèse, telle qu'elle est prise en charge par le narrateur, et la logique du personnage. C'est d'ailleurs par là qu'ils se distinguent de romans de formation qui échappent à la démonstration (même si on pourrait nuancer l'appréciation), qu'ils soient des romans de l'intégration sociale comme le *Wilhelm Meister* de Goethe, ou plus encore des romans des illusions perdues comme *L'Education sentimentale* de Flaubert. Il n'est pas toujours facile, pour ce qui est des romans de notre corpus, de démêler la part de la volonté militante et celle de la gaucherie littéraire dans le fait que les personnages paraissent si souvent en retard sur la voix d'un narrateur bien informé. Nous aurons laissé entendre que cette gaucherie n'est pas telle, dans certains cas, qu'elle condamne les romans à l'illisibilité.

¹¹⁹ Morgan, *Le Voyageur sans boussole*, op.cit., p. 157.

¹²⁰ *Ibid.*, p.163.

¹²¹ *Ibid.*, p. 189.

3.2.3. Deux romanciers exemplaires : J. Laffitte et P. Daix

Nous avons distingué les romans antagoniques (les romans de la lutte) des romans d'apprentissage (les romans du cheminement), et sur le plan thématique ceux de l'actualité immédiate (les romans de la guerre froide) des romans du proche passé (les romans de la guerre). Les romans antagoniques sont les plus significatifs sur le plan de l'engagement politique, et nous allons leur accorder une plus grande place encore, non seulement avec Aragon et Stil, mais en traitant ici de deux romanciers qui ont été spécialement en faveur, auprès du public français, et à travers les traductions dont ils ont bénéficié. Leur situation dans le Parti et leur profil de romancier ne sont pas les mêmes. Nous avons déjà largement fait connaissance avec Daix, proche collaborateur d'Aragon, rédacteur en chef des *Lettres françaises*, responsable littéraire à *La Nouvelle Critique*, proche de Casanova et familier des coulisses du pouvoir au sein du PCF. C'est un jeune intellectuel, doté d'un bagage culturel important, entré au Parti aux heures sombres de l'illégalité et des premières actions contre l'occupant. Laffitte est plus âgé, il est d'origine ouvrière, c'est un cadre thorézien typique, responsable à partir de 1947 de la Commission des éditions ; on l'avait dit plus haut, son lancement littéraire a été assuré par Aragon, dont il incarne l'un des aspects de la stratégie, celui qui consiste à faire leur place à des militants ne disposant pas d'une légitimité préalable dans l'exercice du métier littéraire, et qui assument tout naturellement l'interprétation la plus simple du réalisme socialiste (en privilégiant le contenu politique), celle qui peut aussi lui conférer sa couleur populaire ou ouvrière. Tous deux ont écrit des romans de la Résistance et de la déportation ; mais leurs expériences ne sont pas identiques, ni leur manière d'en faire une matière romanesque.

* *Les résistants de Jean Laffitte*

Les romans de Jean Laffitte et de Pierre Daix, *Les Triomphants* de Paul Tillard également, sont typiquement des romans destinés à dépeindre l'héroïsme des militants dans des situations périlleuses ou tragiques, des situations d'épreuve dont triomphent leur courage et leur volonté de vivre. Nous avons étudié précédemment le premier roman de Laffitte, *Ceux qui luttent*, qui mettait en scène des communistes résistants de la première heure et organisateurs de la lutte pour la survie dans le camp de Mauthausen. Son second roman recroise l'un des thèmes du roman de Tillard, *Les*

Combattants de la nuit, que nous avons aussi analysé. L'essentiel du récit est, en effet, consacré à un haut fait de la Résistance communiste, le sabotage de l'émetteur de Sainte-Assise (été 1942). Dans un chapitre de la fin, le roman justifie lui-même la raison de son écriture : cinq ans après l'événement, l'exploit est attribué par le colonel Rémy, dans le numéro du 1^{er} octobre 1947 de *Carrefour*, à des parachutistes de Londres. Il s'agissait donc de répondre à l'adversaire, de rétablir la vérité, par le moyen d'un récit de type romanesque, mais véridique. Un article des *Lettres françaises* révèle qu'Aragon a lui-même suggéré à Laffitte, qui avait sur place fait son enquête, de s'en charger ¹. L'auteur y rapporte qu'il a "*constamment soumis son manuscrit aux véritables héros du drame*", qui l'ont "*aidé à fixer certains points particuliers de leur action, l'accord, en revanche, [étant] total sur le fond*" : bel exemple de connivence entre un romancier réaliste, ses pilotes et son public, puisque "*l'accord*" porte à la fois sur les faits et leur mise en fiction, et très sûr indice que les valeurs et la vision partagées doivent être clairement lisibles dans le roman. La surprise vient de la construction du récit : l'essentiel est consacré à l'acte de résistance et à ses suites (arrestation, interrogatoires et prisons), puis une première ellipse d'un an transporte les acteurs, pour deux courts chapitres, à Mauthausen ², avant qu'une seconde ramène les déportés à Paris en 1945, et qu'une troisième ne les emmène enfin "*cueillir les jonquilles*" sur le plateau de Sainte-Assise, fin 1947 (où l'on vérifie que les gaullistes ont menti). Cette construction, qu'on trouvera maladroite ou audacieuse, a pour effet de refermer le récit sur sa raison d'être, sur ce qu'il s'agissait de démontrer ³.

Le récit est conduit au présent par un narrateur impersonnel, il est laconique, rapide, sans descriptions ni analyses, et essentiellement dialogué. La part de la voix auctoriale est donc faible, et l'intérêt pour l'histoire racontée efficacement ménagé, mais les brefs commentaires narratifs, les portraits des personnages et la nature de leurs actions ne laissent planer aucun doute sur le sens et les valeurs véhiculés. Le sabotage est minutieusement organisé par André, ancien des Brigades d'Espagne et membre de l'état-major de la Région parisienne, Raymond, militant et FTP expérimenté prend sur le

¹ Il s'agit d'un petit article d'Emile Danoen, dans la rubrique "*Secrets de fabrication*", sous le titre "*Etre aussi vrai que possible, c'est le secret de Jean Laffitte*" (article accompagné d'un dessin de Taslitzky montrant l'écrivain au travail), *Les Lettres françaises* du 10 octobre 1948.

² Wurmser commente ainsi le lien tissé avec le premier roman : "*Ainsi s'ébauche une légende dorée, un cycle épique, une chanson de geste dont les héros sont des patriotes*", *Les Lettres françaises* du 11 novembre 1948.

³ Laffitte prend soin, aussitôt après la scène du sabotage, de prêter cette intuition prémonitoire à l'un des personnages : "*Tu verras que les hommes de Londres sont capables de nous raconter que ce sont des parachutistes qui ont fait le coup*" (p. 119).

terrain la direction du groupe Valmy, Gégène commet une imprudence dont il devra rendre compte lors de l'autocritique du lendemain. Un seul manque de sang-froid, mais aussi de courage puisque, interrogé plus tard par la police, il livrera les noms de ses camarades, *"un lâche, Armand. Il a tout donné"* ⁴. Laffitte n'en dit pas plus, sinon que cette lâcheté devient aussitôt *"trahison"*, et qu'il répète simplement, quand tous se retrouvent à Mauthausen, que *"c'est lui qui a fait arrêter l'ensemble du groupe"* ⁵, et qu'il est mis en quarantaine. Mais le groupe obtient réparation par *kapos* interposés : Raymond est amené à révéler à l'un d'eux la raison de la mise à l'écart, cela s'ébruite, et *"la loi du bagne"* veut que les mouchards soient battus à mort. Les Français laissent faire longuement, Raymond n'intervient qu'au dernier moment pour faire cesser le lynchage : *"Nous ne pouvons pas accepter cela, même avec un traître. Nous sommes encore des hommes"* ⁶. La plupart des choses sont dites sur ce ton, qui pourrait laisser au lecteur le soin de les interpréter, si l'ensemble du récit ne les enfermait dans un inentamable bloc de certitudes. Les héros sont des hommes ordinaires dont le comportement a l'évidence tranquille de qui est dans le juste et le vrai ⁷. Comme le dit Wurmser, *"étant admis que [ce] sont des communistes, le reste va de soi"* ! Le texte peut donc aller droit au but, sans état d'âme. Par exemple :

A quelques mètres plus loin, une fille outrageusement fardée et aux cheveux décolorés, est assise en compagnie de deux soldats allemands. Elle a une façon provocante de dévisager les gens.

- Salope ! murmure Robert. ⁸

Ou bien, en réponse à la question posée de savoir pourquoi se procurer des explosifs : *"Pour tuer des boches"* ⁹. Ou encore : *"Ma femme vient d'être arrêtée. Mais Albert aussi doit être arrêté. Ça c'est beaucoup plus grave pour l'organisation"*. De même que le texte, sec, direct, ne fait pas de "littérature", les acteurs ne font pas de sentiment ; ils ont le sens de l'action efficace, et leur énergie se déploie, même dans un camp de la mort,

⁴ *Op.cit.*, p. 123.

⁵ *Op.cit.*, p. 154.

⁶ *Ibid.*, p. 158.

⁷ Selon cette logique, il advient que le traître Armand fait fortune à la Libération, car *"il a dû se faire des amis lors de son passage à la Préfecture"* (p. 189).

⁸ *Ibid.*, p. 11.

⁹ *Ibid.*, p. 17.

avec un optimisme tranquille, qui "*traduit surtout cet accord avec soi-même que les croyants ne connaissent guère plus*" ¹⁰.

Ce type de récit antagonique se passe, par conséquent, de discours démonstratif, et même de mise en scène substantielle de l'adversaire : il y a en face de soi "*les Frisés*", les Boches qu'il faut tuer, et les mauvais Français. Dans ce monde très simple, nul besoin de propagande, l'action parle d'elle-même, et l'ancien gaulliste qui avait fait partie du groupe Valmy (dégoûté par l'inaction des siens), continuera de donner raison à "ceux qui luttent", même s'il n'est pas politiquement convaincu : "*Moi, tu sais, je ne suis pas encore mûr. Mais s'il faut à nouveau aller à la bagarre, je pense que nous nous retrouverons du même côté de la barricade comme au temps de la Résistance*". Le "*bolchevik*" lui répond que le sens du combat présent c'est de "*s'entendre entre bons Français*" ¹¹. Et les bons Français sont aussi des hommes bons. On le sait, cette littérature de l'action rationnelle, où la dureté et la haine sont un devoir, a aussi réhabilité les bons sentiments.

Laffitte passe d'un registre à l'autre avec un parfait naturel, et dès qu'ils peuvent souffler, ses militants s'autorisent émotion et tendresse. Sur l'oreiller, au retour du sabotage, on se redit "*je t'aime*" ou "*mon amour*", l'épouse regarde le mari "*avec des yeux humides*", fière de ses exploits ; mais elle qui participe aussi à des actions de résistance, minaude pour être traitée en égale, alors que l'époux lui dit "*ma femme*", en désirant manifestement la traiter comme telle : "*Ta femme et ta camarade, je veux être les deux*". L'accord s'obtient facilement, et "*dans la petite chambre, tapissée de fleurs bleues, la lumière s'est éteinte*" ¹². Amour et bonté, vie de couple, tout est politique. Les hommes doivent admettre que les femmes ont pendant la guerre accédé à un autre statut, en les suppléant, et les femmes accepter que l'on prenne peu le temps de se reposer. Ce qui prête parfois à discussion :

- *Marcelle a raison, dit Robert, le Parti ne nous demande pas d'être toujours sur la brèche. Il faut vivre.*
- *Mais je vis, moi.*
- *L'un n'empêche pas l'autre. Tu dois aussi te reposer.*
- *On se reposera plus tard.*

¹⁰ Wurmser, article cité.

¹¹ *Op.cit.*, p. 193.

¹² *Ibid.*, p. 116.

- *Tu crois ? Moi je pense au contraire qu'il nous faudra travailler encore davantage.*
- *C'est naturel, nous sommes faits pour lutter jusqu'à notre dernier souffle.*
- *D'accord, mais nous sommes également des hommes et des femmes comme les autres* ¹³.

Laffitte a le mérite d'aller à l'essentiel, et le réalisme de son récit tient à ce qu'il formule sans détour des problèmes vécus au quotidien par les militants, que tout invite à se dévouer corps et âme, à entrer dans la peau du personnage de celui qui n'attend rien pour lui, qui sacrifie son bonheur personnel au nom de la lutte pour le bonheur de tous, mais qui mesurent parfois le prix du sacrifice, au point d'aspirer à se défaire d'un costume lourd à porter, à redevenir "*des hommes et des femmes comme les autres*". Et le léger clivage qui réapparaît entre elles et eux a probablement lui aussi valeur documentaire, en dépit des protestations d'égalité. Dans la fiction, le dilemme doit trouver une solution rapide, mais Laffitte, avec la verve populaire qui est aussi sa marque, s'autorise à ne pas gommer tout à fait le clivage. Ainsi, quand Raymond décide qu'on ira à Sainte-Assise un dimanche cueillir les jonquilles depuis longtemps promises à Marcelle, celle-ci rétorque : "*Ça va être gai*", puis, en prenant à témoin une autre femme : "*Le voilà reparti, avec son Sainte-Assise. Ça promet*" ¹⁴. Mais la partie de campagne fera le bonheur de chacun, les femmes cueillent des bouquets pendant que les hommes obtiennent les preuves recherchées, et dans les dernières lignes Raymond cède à l'émotion en repensant au passé : "*Ses yeux sont devenus humides.- ça fait tout de même quelque chose, dit-il, à Robert comme pour s'excuser. A la place qu'il désigne du doigt, la petite Rose-Marie se dresse en plein soleil. Débordante de vie et jouant au milieu des fleurs, elle sourit*" ¹⁵.

Le nom de Rose-Marie a été donné à la petite en souvenir d'une jeune militante du groupe Valmy, qui n'est pas revenue de déportation ¹⁶. Ce personnage croisé au détour

¹³ *Ibid.*, p. 190.

¹⁴ *Ibid.*, p. 191.

¹⁵ De même le roman s'était ouvert sur une scène d'enfants qui "*se poursuivent en jouant au milieu des pelouses*". Laffitte donne raison à Kundera : "*Le kitsch fait naître coup sur coup deux larmes d'émotion. La première larme dit : Comme c'est beau, des gosses courant sur une pelouse ! La deuxième larme dit : Comme c'est beau d'être ému avec toute l'humanité à la vue de gosses courant sur une pelouse !*" (*L'insoutenable légèreté de l'être*, Folio, p. 361). Wurmser invite les lecteurs à verser avec lui la deuxième larme : "*Pour moi, je considérerai avec curiosité, mais sans sympathie, le lecteur qui n'aura pas les larmes aux yeux...*" (article cité).

¹⁶ "*La vie est une chose qui ne s'arrête pas*", venait de dire son père ; ce que Marcelle avait ponctué d'un "*Bois donc, j'attends le verre*" (p. 202), autre indice de réalisme moins socialiste.

d'une phrase permet une facile transition avec les deux autres romans de Laffitte. Leurs titres désignent les deux figures principales de ces récits de la résistance communiste, l'un et l'autre présentes dans *Rose France* (1950) et dans *Le Commandant Marceau* (1953)¹⁷, et à la fin réunies dans une idylle très longtemps contrariée. La question de l'amour est d'ailleurs l'un des intérêts de ces deux romans à thèse d'une parfaite clarté politique. L'interprétation de l'Histoire, que nous avons évoquée dans le chapitre précédent, et la façon dont sont campés les héros antagoniques forment les deux autres axes importants. Sur ce triple plan, le monde des valeurs communistes est facilement identifiable. Les deux œuvres sont plus élaborées que les précédentes, plus complexes aussi sur le plan de la diégèse, le récit d'actions y relaie davantage les dialogues, et la part du commentaire narratif y est plus grande. Mais ce sont à nouveau des récits au présent et à la troisième personne, vivants et rapides, qui mettent en scène des personnages de milieux sociaux différents. Les figures de l'opposant et de l'adjuvant y sont assez bien représentées. A travers *Rose* c'est "*l'éloge des femmes dans la Résistance*"¹⁸ qu'écrit Laffitte (alors qu'Aragon, en interrompant ses *Communistes* en 1951 en sera resté au rôle joué par les femmes dans le passage à l'illégalité en 1939-40).

Rose France est le nom de guerre très parlant de l'institutrice Marie Vernon, qui renonce bien vite à son métier pour entrer dans la clandestinité. C'est une sorte de développement de la figure fugitive de Rose Marie, résistante efficace, en qui on a toute confiance, et très féminine, s'acquittant de ses tâches "*avec grâce*", et même "*une part de coquetterie*", affrontant sciemment les dangers "*avec un sourire de midinette*", pour mieux détourner les soupçons. Qu'elle puisse troubler les hommes n'est pas exclu, mais prend une forme acceptable :

Le soir, sa rencontre était pour les gars du groupe Valmy une récompense, un encouragement. L'image même de la vie. Sa gaieté, sa jeunesse, renforçaient la confiance. Après d'elle, les craintes du lendemain tombaient les unes après les autres. Elle était la mascotte, le porte-bonheur. Ils l'aimaient tous comme une sœur.

La dernière précision coupe court aux pensées ambiguës, sinon au naïf machisme du narrateur, et la scène où elle apparaît se termine de saine manière : "*Ils se serraient la*

¹⁷ *Rose France* a été écrit d'avril 49 à avril 50, et embrasse la période d'octobre 41 à l'été 42 ; *Le Commandant Marceau*, écrit de janvier 52 à février 53, débute le jour du débarquement et couvre l'été et l'automne 44.

¹⁸ Pierre Gamarra, note de lecture sur *Rose France*, in *Europe*, octobre 1950, p. 113.

main comme de vieux camarades" ¹⁹. La jeune institutrice est également très jeune et très jolie, le romancier n'en fait pas mystère ²⁰, ce qui l'expose à recevoir des avances, même de la part des camarades, dans le cadre de leurs tâches militantes communes. Son mentor, le commandant Marceau, pourtant d'une rigueur implacable, lui demande de comprendre que *"les communistes sont tout de même des hommes"*, alors qu'elle trouve que *"ça ne doit pas se faire entre camarades"* (que l'un d'eux ait voulu l'embrasser). Le récit va donc prendre en charge le problème, c'est-à-dire tenter de surmonter ce qui demeure de contradictions entre l'éthique militante, rationnelle et puritaine, et l'érotique bourgeoise, débridée et hédoniste. Rose elle-même, *"lorsqu'il lui arrive de voir un couple s'embrasser, elle a quelquefois un petit pincement au cœur : ça doit être bon d'aimer. Mais dans le tourbillon qui l'emporte, elle n'a pas le temps de se raccrocher à cette idée"*. Elle se satisfait donc, pour l'instant, d'être traitée (elle aussi) *"comme une sœur"* par les camarades, car *"c'est bien là le genre d'affection qui la lie à eux"* ²¹.

La transition est ménagée avec tact, à travers un incident du travail clandestin : pour donner le change à une sentinelle allemande, un membre de son groupe *"dépose sur ses lèvres un long baiser"* ²². L'action de cette nuit-là étant une totale réussite, Rose nage dans le bonheur les jours suivants, le parfait bonheur communiste, celui que procure aux lutteurs l'action collective (c'est-à-dire tout le bonheur possible avant que celle-ci ne débouche sur le bonheur universel). Sur ce sujet d'un bonheur qui doit tout à l'appartenance, Laffitte devient extrêmement prolix et lyrique, l'affiliation politique l'emportant sur les liens de la filiation ²³, mais il laisse deviner que s'y ajoute chez Rose une raison nouvelle. Celui qui l'a embrassée est un jeune professeur de philosophie, Bernard Kalma, un intellectuel qu'elle a d'abord mis à l'épreuve ²⁴, et qui s'est montré d'un courage et d'une efficacité exemplaires. Ses derniers scrupules vont tomber lors d'une scène tout à fait étonnante (elle compte parmi les plus exemplaires que nous ayons lues). Bernard a invité Rose au restaurant, pour faire le bilan de l'action de leur groupe ;

¹⁹ *Nous irons cueillir les jonquilles, op.cit.*, pp. 108-109.

²⁰ C'est même sur cette information que s'ouvre le roman à travers les commentaires émoustillés des élèves dans la cour de récréation, du genre *"elle est rien bath la nouvelle !"*, ou *"je vous assure qu'elle est drôlement roulée"*, avis partagé par les deux instituteurs, en émoi devant leur nouvelle collègue (*Rose France, op.cit.*, p. 8).

²¹ *Ibid.*, p. 90.

²² *Ibid.*, p. 112.

²³ *"On poursuit le même combat, on a le même but et il lui semble qu'il se noue dans le collectif, des liens aussi forts et peut-être plus solides encore que les liens du sang"* (*ibid.*, p. 116).

²⁴ *"Pour commencer, on va lui donner le pot de colle, à l'intellectuel"* (il s'agit de réaliser un affichage, dans des conditions très périlleuses, *ibid.*, p. 92).

il se confie, et s'enthousiasme, résumant au passage la conception marxiste du monde, et la façon dont elle a été, dans les faits, vulgarisée et profondément incorporée :

*Quelle vie extraordinaire que la nôtre !...Sentir couler le sang de la France...Lutter avec le sentiment d'aider à transformer le monde...Avoir l'impression que l'on est un rouage de cet immense mouvement qui a nom le progrès et savoir que, quoiqu'il arrive, notre pensée vaincra...Quelle chose énorme ! Un homme qui n'a pas connu cela est comme celui qui, ballotté dans les entrailles de l'océan humain, n'a jamais vu la lumière [...] agir, là est le secret de la vie*²⁵.

Que Bernard soit un professeur de philosophie permet de mettre dans sa bouche la philosophie même du Parti, et de consacrer la supériorité de la pratique sur la spéculation, au point que la renaissance éprouvée dans l'action collective soit considérée comme la véritable naissance humaine. Et avec beaucoup d'à-propos, le militant va passer de la parole à l'action : un officier allemand dîne là, au champagne, en compagnie d'une "fille blonde largement décolletée", Rose dit son dégoût, Bernard se penche vers elle, "comme si, une fois de plus, il allait l'embrasser", mais c'est pour lui chuchoter : "Je te propose de tuer l'officier". Et d'expliquer : "c'est l'aboutissement de ma philosophie". Elle est d'accord, et il abat l'Allemand à sa sortie du restaurant. Il dit à Rose sa joie : "J'avais besoin de cela pour me sentir un homme". Troublant aveu, sur lequel la vertu militante jette aussitôt un voile. Il rédigera un communiqué, au nom des francs-tireurs, "c'est Marceau qui va être content". Rose, elle, en a la tête à l'envers : elle le suit dans son appartement, lui souhaite bonne nuit, se relève, va vers lui, pose doucement "sa main sur la sienne", "elle est brûlante", ils s'embrassent, et Bernard, qui connaît le code, lui déclare : "Je t'aime, Rose. Comme on aime une femme..." ; elle, "qui déjà s'abandonne, n'entend plus...C'est la faute à la vie"²⁶. Et à la mort violente de l'ennemi, qui a fait du jeune philosophe "un homme"²⁷.

Gamarra voit là, par l'identité établie entre l'amour et le courage, la preuve que "Jean Laffitte retrouve et renouvelle un grand thème humain"²⁸. Ce n'est pas faux, l'auteur le renouvelle en en proposant une parfaite variation réaliste-socialiste.

²⁵ *Ibid.*, p. 121.

²⁶ *Ibid.*, pp. 119-126.

²⁷ Un peu de psychocritique : Bernard s'est d'abord extasié de "sentir couler le sang de la France" ; puis il a fait couler le sang de l'Allemand : devenu un homme, il peut faire couler celui de Rose France.

²⁸ Article cité, p. 112.

Conventions et stéréotypes sont revisités par l'éclairage politique (la perspective socialiste), et du même coup redorés, ré-autorisés. Le cliché est d'avant-garde et le kitsch révolutionnaire. Mais l'auteur ne s'arrête pas en chemin ; soumise aux aléas de l'action, ancrée dans la vie de parti, la scène amoureuse connaît d'autres péripéties. La première tient à l'obligation de prévenir le responsable, pour savoir si le Parti permet à des militants clandestins de vivre ensemble. Marceau, qui trouvait aussi la jeune femme à son goût mais savait prendre sur lui, encaisse le coup, et le leur accorde, au vu de leurs états de service et parce que Rose est "*sa femme*"²⁹, non sans les avertir :

*Le Parti n'y voit pas d'inconvénient majeur. Il vous souhaite d'être heureux, mais il demande que votre activité n'ait pas à en souffrir [...] Tâchez de ne pas oublier, l'un et l'autre, qu'il n'y a pas que votre bonheur qui compte et, qu'avant tout, vous appartenez au Parti*³⁰.

Autre convention corrigée (remise sur ses pieds) : les époux, qui se sont juré fidélité, ne s'appartiennent qu'en appartenant à Celui envers lequel leur dette est infinie. Ils continueront à Le servir humblement. La lutte demeure une activité à plein temps, les scènes de répit sont rares, et c'est, par exemple, après avoir gravement discoursé ensemble que Rose peut un jour murmurer : "*Si tu le veux, chéri, en cet instant, ne pensons plus à rien...*"³¹. Auparavant, elle a rêvé de l'avenir, qu'elle "*voit très simplement : son mari, des enfants, des chansons et des jeux dans une cour d'école*", mais elle songe aussi aux transformations plus profondes de la société, dont la pensée lui arrache ce cri sincère : "*Quel bonheur, Bernard, d'être communiste !*"³². Pourtant, peu de temps après, c'est le malheur qu'elle connaît, bien des copains sont arrêtés, et Bernard à son tour. Le motif du lâche qui devient un traître réapparaît, et vient corser le mélodrame. Car le coupable n'est autre que le jeune Giroux, celui qui avait essayé naguère d'embrasser Rose contre son gré : le procédé est classique (l'amalgame), l'obsédé sexuel est aussi un lâche, qui a craqué lors d'un interrogatoire ; avant cela, il s'était souvent montré imprudent dans les opérations clandestines ; et il a accepté de l'argent pour ses mouchardages. Qui ne contrôle pas ses pulsions et ses actes s'expose à cette fatale évolution, le libidineux et l'aventurier sont des traîtres en puissance.

²⁹ L'expression, employée par Rose auparavant, signifie qu'elle sera la femme d'un seul homme. Le "mariage" militant est officiellement consacré par les paroles de Marceau, qui n'est que la voix du Parti.

³⁰ *Ibid.*, pp. 147-148.

³¹ *Ibid.*, p. 188. La circonstance est celle de l'anniversaire de Bernard.

³² Nous reviendrons plus loin sur cet autre topos du roman réaliste-socialiste.

Sur la proposition de Marceau, Rose accepte d'attirer le coupable dans un guet-apens, en misant sur sa concupiscence. Celui-ci se démasque, sur tous les plans, et il est abattu. Rose, qui n'est pas tout à fait une femme de marbre ³³, quitte les lieux bouleversée, sa robe tachée de sang. Elle se remet difficilement de l'arrestation de Bernard, puis de la nouvelle de son exécution prochaine. L'idée du suicide l'effleure même, qui contrevient à l'éthique du parti des lutteurs, avant que le désir de se mettre à nouveau au service des autres, dans la lutte armée, ne la sauve : "*Les vivants, comme les morts, lui commandent de vivre*" ³⁴. Quand elle réapparaît dans le roman suivant, deux ans ont passé, elle est devenue une responsable aguerrie, une agent de liaison parfois amenée à rencontrer Marceau. Dans ce roman dont il est la figure principale, une place très restreinte est accordée à l'amour : les retrouvailles ont lieu au premier quart du livre, la seconde rencontre à la moitié, mais celle-ci donne lieu à des confidences. Cet homme de cinq ans plus âgé qu'elle, un métallo (et non un intellectuel comme Bernard, et comme elle), qui avait joué un rôle décisif dans son adhésion, qui l'intimidait (elle ne parvenait pas à le tutoyer), qui lui avait choisi son nom de guerre (consacrant sa nouvelle identité), cet homme avoue avoir vu en elle, dès le premier jour, "*la camarade et aussi la femme*", alors que "*d'habitude, en voyant une camarade, on voit seulement la militante*". Elle lui dit combien il a compté dans son évolution politique, il proteste que "*c'est le Parti dans son ensemble qui nous fait ce que nous sommes*", et explique longuement qu'il lui doit en retour d'avoir mieux compris à quel point l'idée de la supériorité masculine avait été mise à mal à travers le militantisme des années de guerre. Puis il lui déclare son amour, héroïquement étouffé, un peu trop vite aux yeux de Rose, "*ce serait tromper Bernard, trahir sa mémoire*". Seul, Marceau tente de se reprendre, "*voyons, je suis communiste, je suis fort*", mais s'avoue malheureux ³⁵. Eros a décidément le don de ne pas s'en laisser conter. Pour en canaliser l'énergie, pour le rendre plus vertueux, il faut un surcroît d'épreuves.

Rose, arrêtée, battue, et menacée d'être fusillée, se remémore les étapes de son itinéraire, la voix de Thorez à la radio, celle de Marceau le jour du meeting de Bordeaux

³³ L'un des justiciers dit aussi : "*Eh bien, les gars, ça n'a rien de marrant, ce boulot là*". A plusieurs reprises, le roman essaie d'atténuer l'impression d'inhumanité qui pourrait se dégager des personnages, en particulier quand sont en jeu terrorisme contre l'occupant et justice expéditive.

³⁴ *Ibid.*, p. 256. Rose France s'ouvre et se ferme, comme le précédent, sur des scènes d'enfants ; il se termine sur la vision de "*la campagne où triomphe la vie*", d'un enfant qui "*poursuit sa course*" dans la prairie, et le sourire de Rose "*au milieu de ses larmes*" (p. 266).

³⁵ *Ibid.*, pp. 203-206.

en avril 39, "*son grand pas dans la vie*" ³⁶. Quatre-vingt maquisards sont emprisonnés avec elle, leurs camarades lancent un assaut très audacieux pour les délivrer, sous la direction de Marceau, prêt à risquer sa vie, en chef qui avait le devoir de tout tenter pour sauver ses compagnons d'armes (se dit-il en substance). L'opération réussit, il est gravement blessé, Rose se rend chaque jour à son chevet, un médecin (qui est un résistant socialiste) lui demande sa main, ce qui l'oblige à dire qu'elle aime Marceau. Reste à annoncer la bonne nouvelle à l'intéressé : celui-ci ne veut d'abord pas la croire, elle doit expliquer que, certes, elle a aimé Bernard et aurait pu demeurer "*sa femme*", mais que "*si la vie et les circonstances avaient décidé autrement*", c'est avec lui, Marceau, qu'elle aurait vécu l'amour, ayant été dès leurs premières rencontres attirée vers lui (comme lui-même a dit l'avoir été). Voici qui met à mal le topos du coup de foudre, en donnant une explication moins romantique des choix amoureux, tout en le renouvelant grâce à l'éclairage politique : Marceau, l'ouvrier métallurgiste, est aimable d'être depuis l'origine la voix et l'incarnation du Parti ³⁷, sa stature de combattant héroïque n'a fait que s'affirmer, et il s'est avancé jusqu'au seuil du martyre. Car il est passé pour mort (après l'assaut de la prison), et la lumière s'est faite pour Rose : "*J'ai lutté contre moi-même. Jusqu'au jour récent où j'ai reçu en plein cœur l'annonce de ta mort. Le coup m'a été terrible. Je me suis aperçue avec un déchirement que je t'aimais, que j'aurais pu t'aimer...*". Ce "*coup*" plus "*terrible*" qu'un coup de foudre situe l'amour dans la gloire réservée aux martyrs. Faute d'aimer un mort glorieux, Rose va devoir aimer un vivant "*diminué*" : c'est lui qui le dit, qui ne se sent "*plus un homme comme les autres*", pour avoir été amputé de la main droite. Comment Rose pourrait-elle se détourner de lui, et lui "*croire qu'une main coupée peut briser l'amour d'une femme*" ³⁸? Il se soignera, avec son aide, il redeviendra un homme utile au Parti ; annonce que la fin du roman confirme amplement (Marceau en profite pour étudier les brochures théoriques, il apprend à se servir de la main gauche, etc.). Et ils échangent enfin leur premier baiser d'amour, tandis que les camarades fêtent la promotion du commandant à de nouveaux postes de responsabilité.

Fin heureuse s'il en est, politiquement prévisible, au terme toutefois d'un itinéraire amoureux dont le roman a dû maîtriser tant bien que mal les aléas, les résistances, en puisant dans le répertoire des conventions, mais aussi, de façon moins contrôlée, dans

³⁶ *Ibid.*, p. 324 ; de Thorez, elle garde en tête la formule qui justifie avec la plus grande hauteur de vue l'engagement communiste, et toutes ses implications logiques : "*Nous sommes les partisans du plus pur et du plus noble idéal que puissent se proposer les hommes*".

³⁷ Songeant à son bonheur de communiste, Rose s'est dit naguère que "*tout cela, elle le doit à Marceau, elle le doit au Parti et, à ses yeux, le Parti, c'est lui*" (*Rose France*, p. 115).

³⁸ *Ibid.*, pp. 379-381.

un imaginaire de l'épreuve et du sacrifice dont on a vu qu'il structurait souvent l'évocation (romanesque ou poétique) de la vie des lutteurs communistes. Ainsi, Bernard et Marceau en passent tous deux par des épreuves qualifiantes pour conquérir, tour à tour, la belle. Le premier tue, devant ses yeux, pour devenir un homme, un héros communiste, et un amant. Le second ne supplante le premier dans le cœur de Rose qu'en s'approchant de la gloire conquise par le premier (celle du martyr). Le sacrifice de sa main est le prix à payer de son bonheur personnel, qu'il va bien falloir toute une vie de militant exemplaire pour mériter. Bernard, lui, en faisant le sacrifice de sa vie, est entré dans la gloire définitive du "parti des fusillés", et il vit à jamais dans le souvenir de celle qui l'a aimé ³⁹. Ajoutons que l'épreuve et la mutilation subies par Marceau peuvent aussi n'être pas étrangères, sur le plan symbolique, au fait que celui-ci se sent responsable de l'arrestation de son rival : d'autres camarades étaient déjà tombés, il n'avait pas cru en l'existence d'un traître infiltré dans leurs rangs, il n'avait pas pris les mesures de sécurité qui auraient pu éviter un nouveau drame (il avait fallu "*l'aide d'un camarade du centre*" pour corriger cette fatale erreur), comme il le dit dans "*une autocritique sérieuse*" devant ses compagnons ⁴⁰. Etrangement, le traître qu'il n'a pas deviné n'est autre que celui à propos duquel il avait réclamé l'indulgence de Rose ("les communistes sont tout de même des hommes", des hommes comme les autres, sur ce plan). Malgré tous ses efforts, la fiction réaliste-socialiste ne parvient donc pas à colmater toutes les brèches.

On l'a laissé entendre, les deux romans de Laffitte sont par ailleurs des romans très démonstratifs, dans lesquels la vérité et les valeurs communistes sont sans cesse énoncées ou tissées dans la trame de l'histoire racontée. A côté de la version orthodoxe de la Résistance, quelques autres aspects du monde des militants méritent d'être relevés rapidement. Ainsi des débuts de la jeune institutrice, et de ses déboires lors de ses premiers contacts avec la classe ouvrière. Elle prend d'un peu haut les dockers du secteur dont elle a la charge, en les rappelant à la discipline, en désignant un coupable de trafic d'armes, Leroux, qui lui rétorque : "*Le coupable ? Il te dit merde*" ⁴¹. Marceau lui fait la leçon, le trafic n'était qu'une broutille, elle ne sait rien de la misère de ces gens-là, elle devra apprendre à les respecter et à les comprendre. Elle comprend vite, et

³⁹ A la veille de son exécution, Bernard envoie à Rose une émouvante "lettre de fusillé" (dont la fin affirme que "*le droit du peuple sera sacré*", au prix du sacrifice qu'il faut consentir, "*à l'exemple de ceux qui sont morts*"). Une note en bas de page révèle qu'elle est authentique, que son auteur est un ouvrier métallurgiste, Maurice Lacazette, fusillé le 25 août 1943, et qui fut un ami du romancier (*Rose France*, pp. 234-235).

⁴⁰ *Ibid.*, p. 211.

⁴¹ *Ibid.*, p. 44. Elle a aussi cru bon de se faire passer pour "*une ouvrière d'usine*", comme elle le dit naïvement.

surtout renonce, après être s'être rendue dans "*le taudis de Leroux*", à sa conception petite-bourgeoise du dévouement : "*Les sacrifices ? Ça n'existe pas quand une cause est sienne. Se dévouer pour quelqu'un, c'est lui faire l'aumône de soi-même et rien de plus. La classe ouvrière n'accepte pas l'aumône [...] Elle accueille avec joie, comme l'a fait Leroux aujourd'hui, ceux qui viennent dans ses rangs, mais elle n'a que du mépris pour ceux qui s'y aventurent en se bouchant le nez*" ⁴². On notera au passage que le narrateur fait ici entendre sa voix, comme il le fait assez fréquemment, au contraire du livre précédent, pour relayer la parole des militants. Il ne ménage pas non plus de péripéties dans le processus d'intégration de Rose, dont l'itinéraire est solidement balisé. Elle peut par exemple, puiser d'utiles leçons chez un personnage d'adhérent de la première heure comme le père Cadieu, un homme simple et honnête, qui a "*cette conviction que le Parti a raison dans ce qu'il dit, dans ce qu'il fait et que, par conséquent, le meilleur moyen de ne pas se tromper consiste à lui témoigner une confiance absolue*". Leçon essentielle, dont l'intérêt est ici qu'elle est prise en charge, non par un intellectuel-de-parti, qui en remettrait dans l'humiliation de son esprit critique, mais par un homme plein de bon sens, qui appartient "*à la foule des militants modestes et obscurs*", un homme que tout le monde adore, pas idiot, car il lui est souvent arrivé de se poser des questions, de douter, mais assez humble pour reconnaître que c'était à tort. Aussi son exemple permet-il de liquider la question (le faux problème) du libre examen, si cher aux intellectuels : "*A ceux qui, raillant son raisonnement simpliste, lui reprochaient de suivre aveuglément le parti, il répondait : J'ai toujours été d'accord après. Il n'y a pas de raison que je ne lui fasse pas confiance avant*" ⁴³. Autre remarquable maxime dont la vie de parti est friande, autre ruse de la croyance.

L'importance de premier plan accordée à la confiance et la discipline, qui contribue à renforcer la thèse politique, on peut aussi, pour en terminer, la lire dans l'exemple d'un personnage très différent, celui du jeune Roland, un ouvrier, très courageux, apprécié de ses compagnons d'armes, mais imprudent et peu respectueux des directives. Il se voit retirer le commandement du secteur par les chefs du comité départemental, et sévèrement rabroué aussi, tout étant lié, pour "*l'insuffisance du travail politique au sein de ses unités*" ⁴⁴. La faute, c'est de prendre trop d'initiatives, quand celles-ci s'écartent des consignes de la direction. Marceau le remplace, et tente de

⁴² *Ibid.*, p. 56. Elle a aussi bu son verre de rouge au bistrot, crânement, avec les dockers : "*Elle est des nôtres*", s'est écrié Leroux, humour populaire qu'elle semble prendre au premier degré (au sens politique, donc).

⁴³ *Ibid.*, p. 104.

⁴⁴ *Le Commandant Marceau, op.cit.*, p. 95.

gagner sa sympathie pour le recadrer ; Roland refuse d'abord l'idée de la réorganisation des maquis en une "*véritable armée nationale*", un problème d'efficacité militaire, mais aussi "*un problème de Parti*", explique Marceau, de contrôle à exercer sur l'ensemble des combattants ⁴⁵. Plus clairement, ce qui lui va être reproché, c'est de faire passer les FTP avant le Parti (faute, réelle ou imaginaire, dont on sait qu'elle se paiera cher après la Libération). En réalité, il a cru bien faire, il a entendu "*des camarades plus responsables*" dire "*d'abord les FTP*" (dont le journal est *France d'abord*), si bien qu'il ne sait plus quel est l'avis du Parti. L'incident trahit un débat réel, mais le roman ne s'y attarde pas, et Roland, qui avait accepté de combattre dans un bataillon réorganisé, convient devant Marceau de son manque d'éducation politique, avant de formuler la concession capitale : "*On ne peut pas discuter avec toi. Tu as toujours raison*" ⁴⁶. Roland est donc mûr maintenant pour se conformer à la maxime du père Cadieu, en l'appliquant au domaine de l'action : mieux vaut bien agir tout de suite, en obéissant aux directives du Parti, qu'avoir mal agi en se fiant à soi.

*** *Les jeunes communistes de Pierre Daix***

Le cycle romanesque de Daix, les quatre volumes de *Classe 42* ⁴⁷, représente la plus ambitieuse tentative de roman politique de notre corpus, avec la trilogie du *Premier Choc* de Stil et les six volumes des *Communistes* d'Aragon. A certains égards, l'on peut même penser que Daix reprend les choses là où Aragon les abandonne : le premier volume de *Classe 42* paraît en octobre 51, au moment où Aragon vient de renoncer à poursuivre sa vaste entreprise, et ce volume inaugural s'ouvre sur la débâcle de mai-juin 40 sur laquelle se ferme le dernier volume des *Communistes*. Il en prolonge le projet en mettant en scène l'histoire du Parti depuis son entrée en résistance jusqu'à la bataille de Stalingrad en février 43, et en en donnant lui aussi une version pour l'essentiel conforme à celle que le PCF a lui-même élaborée à partir de 1943, version qui, au moment de la guerre froide et donc de l'écriture (1949-1951 pour Aragon, 1951-1953 pour Daix), est

⁴⁵ *Ibid.*, p. 106.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 227.

⁴⁷ *Classe 42* a d'abord été le titre du premier volume, à une date où une suite n'était peut-être pas encore envisagée par l'auteur, puis c'est devenu le titre de l'ensemble, qui comporte trois tomes et quatre volumes publiés aux EFR, pour un total de 1270 pages :

I - *Classe 42* (1951)

II – *Dix-neuvième printemps*, I^e partie (1952)

III - *Dix-neuvième printemps*, II^e partie (1952)

IV – *Trois jours de deuil et une aurore* (1953)

devenue la version de référence pour les militants, écrivains ou non ⁴⁸. Ce constat amène à poser une question difficile : comment Daix peut-il croire possible de donner un prolongement à un projet qu'Aragon vient d'interrompre pour des raisons qui ne sont pas que personnelles, mais qui touchent à l'évolution récente du Parti, et spécialement au sort réservé à ceux-là mêmes qui ont montré la voie en 40-41, et à ceux qui ont été ensuite les grands organisateurs de la résistance communiste ? Comment surmonte-t-il les contradictions entre ce qu'il sait de l'insurrection des jeunes militants (pour y avoir participé) et la récupération qu'en a effectué le PCF ? Dans son témoignage le plus récent, il dit de *Classe 42* qu'il fut "*sous un masque de réalisme, même socialiste, une façon de désobéir à un PCF qui, antititisme aidant, oubliait ses combattants*" ⁴⁹ ; il ne nie pas pour autant que cette désobéissance s'est faite dans les limites d'un "*alignement sur la vulgate officielle*" ⁵⁰, ce qui implique que la part autobiographique y fût elle-même rendue compatible avec cette vulgate ⁵¹. Ce double aspect nous semble tout à fait vérifiable, avec la nuance qu'opérait son témoignage antérieur : c'est dans les tomes II et III qu'il dit avoir magnifié "*le parti antinazi, le parti de la guerre d'Espagne et de la résistance armée, contre ce qui le déconsidérerait*" ⁵², et qu'il distinguait mal, ne déchiffrant pas encore le sens de l'affaire Tillon-Marty.

Sur le plan littéraire, l'œuvre du jeune romancier, qui s'est inspiré des techniques narratives de son glorieux aîné, appelle également la confrontation, même si l'imitation n'égale pas l'original. En particulier, le récit s'efforce de maîtriser une pluralité de centres d'intérêt à travers l'alternance des scènes, et donc des groupes de personnages et des lieux. La parenté des ambitions se lit dans la tentative de composer une fresque qui embrasse une diversité de milieux sociaux, qui conjugue roman de société et roman historique, de même que roman politique et roman d'amour ; et bien sûr elle se lit dans ce qui est la marque propre des romans antagoniques du corpus, les portraits et les "histoires vivantes" de communistes. Daix lui aussi tente de trouver des solutions littéraires à ce problème entre tous difficile, pour peu que l'auteur soit conscient des risques de l'aventure. Nous ne sommes pas certain qu'il les ait mesurés aussi bien que son modèle, même si celui-ci, nous le verrons, n'avait pas craint d'en prendre de

⁴⁸ Wurmser avait noté, en ne croyant peut-être pas, à cette date, si bien dire: "*La grande fresque d'Aragon n'est pas achevée que le premier volume de Classe 42 paraît*", *Les Lettres françaises* du 27 septembre 1951.

⁴⁹ *Tout mon temps*, *op.cit.*, p. 163.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 312.

⁵¹ On le mesure facilement en comparant le roman et les ouvrages autobiographiques de Daix.

⁵² *J'ai cru au matin*, *op.cit.*, p. 307.

nombreux. Relevons enfin que l'auteur s'est assez peu exprimé après coup sur ce roman, alors qu'il est souvent revenu sur son roman de la déportation, *La Dernière forteresse*, et qu'il n'a pas, au contraire d'Aragon, cru possible ou souhaitable d'en donner une version corrigée.

Comme dans le roman d'Aragon, la temporalité du récit est étroitement indexée sur le temps historique, de façon linéaire, et les personnages sont constamment saisis dans leur manière d'interpréter les événements et d'y réagir. La fracture entre les classes sociales et les options politiques y est clairement dessinée. Aux nombreuses figures de communistes s'ajoutent quelques représentants de la classe dominante, comme l'industriel Rocheux, favorable à la collaboration, alors que d'autres, comme le commandant Trélon, sont des patriotes hostiles à Vichy, et donc de possibles alliés. Mais pour l'essentiel, le roman dépeint des jeunes gens, adhérents du parti persécuté de la drôle de guerre, d'origine bourgeoise le plus souvent (la plupart sont des étudiants), pris dans les tourments de l'amour en même temps que dans la tourmente de l'Histoire. L'intérêt romanesque de leur manque d'expérience est qu'ils ne sont pas encore des hommes communistes accomplis, qu'une marge de progression leur est ménagée, dans une période où il faut parfois prendre des initiatives, deviner ou devancer les consignes de la direction. Sur ce plan, le roman bénéficie d'une dynamique absente chez Laffitte, qui jouait davantage, en revanche, sur le simple récit des péripéties de l'action. Mais Pierre Daix, qui a beaucoup puisé dans sa propre expérience de très jeune et très précoce résistant ("*dix-neuvième printemps*" renvoie à son propre âge en 1941), a choisi de rendre un hommage appuyé à un parti dont la direction a tardé à être en phase avec le patriotisme de la base, mais qu'il avait rejoint, quant à lui, pour la ligne antifasciste et anti-munichoise qui avait été la sienne avant le pacte germano-soviétique. Et le rôle joué par ce pacte chez Aragon trouve une sorte d'équivalent chez lui dans celui du passage aux formes les plus radicales de résistance à l'occupant : un rôle de mise à l'épreuve de la qualité de communiste.

Il n'est pas possible de rendre compte longuement dans le cadre de ce travail de cette œuvre volumineuse. A côté de la thèse historique, dont nous avons dit qu'elle portait sur un très grand nombre de péripéties et de caractéristiques de la période, les intérêts que nous y voyons concernent quelques aspects de la manière qu'ont les jeunes protagonistes de vivre leur engagement, et le processus de leur intégration, tout en cherchant à donner un sens à leur vie personnelle. La question amoureuse ménage à nouveau une bonne entrée dans le roman, pour ce qu'elle réserve d'incertitudes par rapport aux valeurs bien tranchées avec lesquelles doit se concilier la vie sentimentale.

Elle recoupe en partie dans ce roman la question de la représentation de la classe ouvrière et du heurt des classes sociales, et elle met au premier plan celle de l'éducation politique .

Daix met en scène deux histoires amoureuses en jouant sur un certain nombre de différences, d'ordre social et idéologique. Jean, étudiant en lettres, qui a adhéré par bravade lors de la dissolution du PC (fin septembre 39), aime Marguerite, fille de toubib, étudiante en médecine, politiquement insouciant, mais assez rapidement acquise aux idées de Jean et de ses amis. Laure, dix-sept ans, fille de patron, est encore lycéenne, elle a rompu ses fiançailles avec Henri, un jeune industriel belge qu'elle n'a pas voulu suivre en Angleterre, par réflexe patriotique ; elle rencontre pendant l'exode Julien Roussel (qui lit Stendhal), un ouvrier communiste, ancien d'Espagne, séparé de sa femme parce qu'elle n'approuvait pas son activité politique. Marguerite va droit au mariage et à l'adhésion, Laure a des obstacles à surmonter, et Julien un fossé à franchir. Tous ont à compter avec la dureté des temps, et au premier chef avec la persécution dont les communistes sont l'objet.

Comme la Cécile d'Aragon, on le verra, Laure découvre par elle-même le monde de mensonges dans lequel vit la bourgeoisie, et sa rencontre avec Julien (aux deux tiers du premier volume), sur les routes de l'exode bombardées par l'ennemi, est vécue sur le mode d'une aventure pleine de fraîcheur qui la dédommage des déceptions subies parmi les siens. Julien lui cache d'abord qu'il est ouvrier et communiste, il l'éblouit par sa débrouillardise, par la considération dont il jouit partout où il passe, par son énergie maîtrisée : "*Ce qui l'impressionne le plus, Laure, c'est cette manière qu'il a de savoir commander aux hommes et aux choses. Il sait se faire obéir. Et il réussit*" ⁵³. Et comme, heureuse d'être pour la première fois traitée en adulte, elle brosse de son monde un tableau ironique, Julien s'amuse et s'émeut : "*Ce qu'il entend correspond si bien à ce qu'il croyait de ces gens-là. C'est le temps des vérifications qui continue. Chaque fait de chaque heure semble conçu pour confirmer tout ce que le parti lui a appris*" ⁵⁴. L'accord est donc total entre les leçons de la débâcle, de la trahison nationale, à laquelle seuls les communistes ne consentent pas, et celles de cette idylle naissante, qui lui fait désirer se battre pour Laure, "*pour qu'elle connaisse le monde où elle pourra s'épanouir*" ⁵⁵. Très vite ce héros néo-stendhalien, emporté mais responsable, donne à son aventure le cachet

⁵³ *Classe 42*, vol. I, p. 254.

⁵⁴ *Ibid.*, pp. 255-256.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 259.

de vertu qui peut seul la lui faire accepter : *"Il n'a pas envie de jouer les gigolos, Julien. Ça lui fait mal cette idée, mais il fallait qu'elle sorte. Laure peut devenir une bonne communiste"*. Il se convainc que Vaillant-Couturier, à sa place, n'aurait pas laissé choir la jeune fille, qu'il peut *"lui faire comprendre la pourriture de sa classe"*, à charge pour lui *"de donner une bonne image du parti, de ce que c'est qu'un communiste"* ⁵⁶. Sur quoi, il lui demande, pour lever toute ambiguïté, en la vouvoyant, si elle veut être sa femme. Il nous semble que Daix prête sciemment quelque naïveté à ses personnages, qu'il tente d'en restituer le point de vue, d'en faire entendre la voix (à l'image d'Aragon, là encore), de ménager une place pour de futurs retours critiques (surtout parce que Julien, séparé de sa femme, se fait d'elle une image déplorable, et fausse, qui l'arrange), mais en même temps, la distance prise par le narrateur demeure d'une minceur confondante. Dans un contexte où tout converge pour donner raison à la vision des communistes, il est exclu que Julien, qui a combattu en Espagne, connu les horreurs de la détention, organisé une évasion collective, tout compris de la faillite de la classe dirigeante et de la trahison des chefs militaires, se leurre profondément.

Aussi, après un bref temps de réflexion, et quelques premières leçons d'éducation politique délivrées à la jeune ignorante, et alors que celle-ci lui dit son admiration pour la maîtrise de soi dont il fait preuve, il lui livre la clé de sa façon d'être : *"Laure, il faut que je vous sachiez la vérité. Je suis communiste"*. Et pour que le lecteur ne s'y trompe pas, au risque de frôler la goujaterie, il donne cet éclaircissement :

Tu es la fille d'un patron. Moi, je suis un ouvrier communiste. Ce pays, c'est le mien. Je me suis battu pour lui. Ce n'est pas parce que tu es belle et que je t'aime que j'invente cela pour te faire plaisir ou t'amadouer. Je ne croyais pas, lorsque nous sommes partis qu'il y aurait entre nous ce qu'il y a [...] et voilà maintenant que nous continuons la route ensemble ⁵⁷.

Comprenons que Julien doit protester de la sincérité de son patriotisme (sachant que Laure a la fibre nationale), que la beauté n'est pas une raison suffisante, et que la route à poursuivre ensemble est bien celle sur laquelle il marche, quant à lui, depuis longtemps. A cette nuance près que le romancier conduit d'abord ses amoureux en Avignon (où Laure se souvient de Pétrarque), puis à Marseille, pour quarante jours de vacances heureuses. Mais le réveil pour Julien est brutal, qui se fustige d'avoir pu ainsi

⁵⁶ *Ibid.*, pp. 268-269.

⁵⁷ *Ibid.*, pp. 273-274.

oublier le pays "*aux deux tiers occupé*", "*la dictature fasciste dans l'autre tiers*", et les copains qui se battent ; et de s'être montré aussi un bien mauvais communiste en ne disant pas toute la vérité, en ne faisant pas confiance à Laure, puisqu'il s'est gardé de lui parler de sa situation conjugale ⁵⁸. Quand on retrouve le couple six mois plus tard (dans la fin du deuxième volume), il est tout de suite très clair que les vacances n'ont eu qu'un temps, que Julien se dépense sans compter dans le travail clandestin, et qu'il est le plus souvent absent. Toutefois, sa fouguese énergie lui joue un dernier vilain tour : découvrant un dessin qui représente Laure les épaules nues, il est pris envers "*la fille du patron*" d'un terrible accès de jalousie, qui le conduit à une forme d'aveuglement qui pourrait passer pour le comble de la lucidité, si le narrateur n'y mettait bon ordre dans les pages suivantes :

*Laure ne comprendrait jamais cette lutte, l'usine au petit matin, la chienlit de la vie exploitée. Elle se plaçait de l'autre côté de la barricade, dans le monde des appartements calfeutrés, où l'on danse pendant que s'affaire l'équipe de nuit [...] le prolo et la fille du patron. Un roman à quatre sous et quelle rigolade !*⁵⁹

Il faut donc du temps pour que l'éducation sentimentale s'harmonise avec la conscience de classe, et que le sérieux du roman politique conjure le spectre du roman à l'eau de rose. La chance des personnages et du romancier, c'est que les circonstances ne vont bientôt laisser qu'une place tout à fait restreinte à la vie privée. Une perquisition précipite le passage de Laure elle-même à la clandestinité, puis ses débuts comme agent de liaison, au moment où, après la rupture du pacte le 21 juin 41, les communistes français cherchent à entraîner ceux qui peuvent être gagnés à la cause de la libération nationale. Elle éprouve "*un plaisir inconnu*" à la pensée qu'on lui fait confiance, elle sait qu'elle va être pour longtemps séparée de son amant, mais aussi qu'elle est "*vraiment entrée dans le monde de Julien*", dans "*le monde des copains*" ⁶⁰. Relevons que de son côté, contrairement à presque tous ses semblables dans notre corpus, Julien connaît encore quelques états d'âme, des difficultés à penser et ressentir toute chose en parfait communiste : il supporte mal de s'être trompé sur Roberte, sa femme, qu'il croise lors de

⁵⁸ Voici un passage de son discours intérieur : "*L'aveugle et l'imbécile. Il s'était conduit comme un gigolo qui veut garder sa place. Parlons-en du camarade Roussel. Elle aurait une bonne idée des communistes, Laure, s'il n'était pas capable de corriger*" (*ibid.*, p. 318).

⁵⁹ *Classe 42*, II, p. 269. Témoignage de bonne volonté chez Laure, un peu plus tard : elle demande à Julien pourquoi il ne lui apporte plus *L'Huma*, et elle achète chez un bouquiniste deux tomes dépareillés de *L'Anti-Dühring*. Elle découvre aussi Aragon, à travers le poème publié dans la revue *Fontaine* en décembre 40, "*Les Croisés*" (recueilli ensuite dans le *Crève-cœur*).

⁶⁰ *Classe 42*, III, p. 84.

la manifestation du 27 juillet 41 au bras d'un camarade, heureuse et bonne militante – ce qui dément en réalité un schéma très habituel qui veut que le moindre signe de faiblesse marque le début de la trahison. Mais Julien prend toute la faute sur lui ⁶¹. C'est à lui de devenir meilleur, il faut qu'il soit vrai que les communistes sont "taillés dans une étoffe à part", ce dont son parcours final va apporter la preuve éclatante : arrêté pour actes de terrorisme, affamé, battu, torturé, il ne se laisse pas briser, à l'image de tous les copains emprisonnés. Et ce n'est pas là qu'une affaire personnelle : "*Ils n'auront pas la peau du parti*", c'est de tous la ligne de conduite ⁶².

Pendant ce temps, Laure est devenue communiste, et comme elle l'explique à tonton Trélon, le patriote en mal de certitudes, "*ce n'est plus la vie et les autres qui me mènent, mais moi qui dirige ma vie. C'est au parti que je dois cela [...] je ne suis pas une fanatique. Je n'ai jamais été si raisonnable*". Elle a donc accompli le pas décisif, et vis-à-vis des non-communistes, elle est une preuve précieuse : ce ne sont pas les livres de doctrine qui l'ont convaincue, mais de voir "*comment ils vivent*" ⁶³. C'est pourquoi elle vit désormais à l'unisson, supportant de savoir que Julien endure le calvaire des prisons, se réjouissant du "*démarrage formidable des maquis*" comme du "*sabordage de la flotte à Toulon*" ⁶⁴, et dans les toutes dernières lignes du roman, du "*jour de joie pour Stalingrad*", alors même qu'avec la nouvelle des "*trois jours de deuil*" décrétés par Hitler, elle vient d'apprendre celle de l'exécution de Julien ⁶⁵. Le traitement de cette première intrigue amoureuse aura donc permis au romancier de mettre à l'épreuve son ouvrier communiste et de faire accomplir à la jeune bourgeoise le déclassement positif qui lui fait rejoindre, non pas exactement les positions de la classe ouvrière, mais celles du peuple, à travers une communauté de patriotes exemplaires. Les circonstances sont mieux faites pour illustrer leur héroïsme que pour permettre d'approfondir les problèmes du couple communiste. Avec Marguerite et Jean, quelques aperçus supplémentaires sont apportés, à travers le problème plus général vécu par ces jeunes étudiants, celui du perfectionnement de leur éducation politique.

⁶¹ Wurmser commente en ces termes la victoire de Julien sur son amour-propre : "*Ce n'est ni cornélien, ni romain, ni bibliothèque rose ; cela est naturel – du moins au communiste Julien*", car il se conduit dans sa vie privée comme sur le plan politique, en ne se pardonnant rien, en pratiquant une autocritique sans failles (*Les Lettres françaises* du 2 octobre 1952).

⁶² *Classe 42*, IV, p. 130.

⁶³ *Classe 42*, III, pp. 244-245.

⁶⁴ *Classe 42*, IV, p. 305.

⁶⁵ *Ibid.*, pp. 342-343. Ainsi s'explique le titre de ce dernier volume, *Trois jours de deuil et une aurore*, Laure ayant d'abord répété machinalement, l'air égaré, "*le jour de deuil pour Stalingrad*", avant de se reprendre et de songer à l'aurore qu'annonce la victoire soviétique.

Marguerite a souhaité très vite s'inclure dans le petit groupe des amis communistes de Jean, sur une base qui est, là aussi, celle d'un réflexe patriotique spontané devant le spectacle de la débâcle. Les choses vont vite, les jeunes gens se marient en octobre 40, et ce mariage fournit l'occasion d'un morceau de bravoure réaliste-socialiste. La jeune fille avait déclaré : *"Je veux bien me marier avec toi, mais il faut que ton responsable soit là. C'est sérieux, Jean, sinon je n'y croirai pas"* ; précisons que Jean lui avait avoué une petite infidélité, et qu'il trouve la requête opportune : *"sans le parti, il n'aurait rien éclairci ; il montait du parti, de l'exigence du parti, ce besoin d'être lavé, bien pur, bien propre"*. Le lecteur est prévenu, une odeur de sainteté va régner sur la cérémonie, où l'Eglise ne joue évidemment aucun rôle, et la Mairie un rôle négligeable : c'est en en sortant que *"le vrai mariage allait commencer"*. Celui-ci se déroule d'abord dans le salon familial, puis au Père-Lachaise. Le personnage clé en est bien le responsable de Jean, Drouet, un cadre communiste expérimenté, ancien d'Espagne lui aussi, organisateur principal de l'évasion des prisonniers politiques (dont Julien) en juin 40. Grâce à sa présence, Jean peut se tenir à lui-même ce discours :

*Le parti allait lui donner sa femme, l'autorisation sociale, pas seulement une manière ou une autre d'entériner que ces deux-là se connaissent, mais l'acceptation et l'investiture pour qu'ils poussent ensemble plus avant*⁶⁶.

Très sciemment, Drouet se met à faire un vibrant historique du Parti (en regardant *"la petite flamme qu'il a allumée dans les yeux bleus de Marguerite"*) devant les parents des mariés pour qu'ils *"en finissent avec leur jeunesse au passé"*. Cette rupture d'avec la famille est solennellement prononcée par Marguerite : *"Je veux désormais qu'en tout vous me considériez comme l'égale de Jean. En tout, je prends les mêmes engagements que lui"* ; et pour les parents incrédules : *"C'est le premier cadeau que je fais à mon mari"*⁶⁷. L'adhésion de la mariée est donc le couronnement du mariage. *"Je me fais l'effet d'un maire"* dit Drouet avant de les quitter, mais cette union ainsi *"marquée et consacrée"*, cette *"communion scellée"*, trouve en un mort prestigieux un garant plus incontestable encore : les jeunes mariés vont se recueillir sur la tombe de Vaillant-Couturier, où l'on voit inscrit *"en lettres d'or"* *"Comité Central du Parti Communiste Français"* ; c'est là que la cérémonie connaît son apothéose : *"Le silence autour, avait quelque chose de sacré, Marguerite prit la main de Jean et la leva... Leur mariage*

⁶⁶ Classe 42, II, p. 121.

⁶⁷ Ibid., p. 125.

venait de se célébrer" ⁶⁸. Le mariage communiste ne se passe pas plus de rituel et de sacré que le mariage traditionnel, il en renouvelle les formes, à l'image de tout ce que la vie au sein de la communauté des camarades connaît de moments forts.

La logique est qu'ensuite Marguerite "*se détache de ses parents*", car "*sa famille, à présent c'est Jean. Jean et le parti, et la lutte où elle grandit*" ⁶⁹. Elle distribue des tracts, participe à la manifestation du 11 novembre (1940), et se fait arrêter, comme beaucoup des amis de Jean. Celui-ci, condamné à deux ans par défaut, traqué par la police, connaît des moments de découragement, Drouet doit le recadrer : "*Tu es un jeune bourgeois et tu as des idées romantiques sur notre combat. Tu raisones par rapport à une poignée de jeunes camarades et tu ne vois qu'eux, comme si vous étiez seuls au monde*" ⁷⁰. Sa faute est bien sûr de penser que le mérite de leurs initiatives leur revient, alors que, même à leur insu, c'est le parti qui toujours les met sur la voie (il ne devrait pas oublier que l'inspiration décisive est venue de l'appel du 10 juillet de Maurice et Jacques) ; elle est aussi d'oublier qu'une organisation peut tomber, mais que "*le parti, lui, est indestructible, comme le peuple*" ⁷¹. Enfin, le jeune intellectuel bourgeois doit savoir mieux placer son orgueil : "*Considère que tu es un petit morceau du parti, que nous sommes l'outil, l'instrument forgé par les meilleurs de ce peuple*". Jean s'illumine ; passionné de grec, il connaît ses classiques, et évoque fort à propos le mythe d'Antée, dont nous savons que Staline a effectué la réappropriation critique ⁷². Marguerite et lui connaîtront d'autres moments difficiles, à cause des exécutions d'otages et des défaites de l'Armée rouge (au début de l'offensive allemande), mais aussi parce que Jean accepte mal que des tâches qu'il estime subalternes, moins excitantes que les attentats, lui soient confiées au moment même où Marguerite est appelée à des responsabilités plus hautes. Il devra donc vaincre à la fois ce qui lui reste de préjugés masculins et de tendances à l'indiscipline politique.

⁶⁸ *Ibid.*, pp. 125-127.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 148.

⁷⁰ *Classe 42*, III, p. 19. "*Mon travail, c'est de t'aider à te corriger*", lui a rappelé Drouet. A la fin de l'entrevue Jean se confondra en remerciements.

⁷¹ *Ibid.*, p. 20.

⁷² *Ibid.*, pp. 21-22. Jean confie à Drouet (que cela n'impressionne guère) : "*Moi, le jour où j'ai lu ça à la fin de l'Histoire du Parti Communiste bolchevik, j'étais heureux. Tu ne peux pas savoir. Les mythes grecs, c'est un peu mon métier. Quand j'ai adhéré, je me suis demandé si cela pouvait servir à quelque chose et puis un jour, j'ai découvert cet exemple. Ça ne m'a pas empêché de l'oublier*". Remarquons que Daix met en exergue de la dernière partie de son roman (volume IV) le passage tiré de Saint-Jean qui en justifie le titre, "*Si le grain ne meurt...*", dans le texte grec (suivi d'une traduction française).

Sa femme refuse de rien céder sur ce double plan, elle se plaît à le traiter de "*vieux réactionnaire*" et à son souhait qu'ils militent à nouveau ensemble elle répond que "*le parti décidera*" ⁷³. Un de ses camarades le reprend également sur la nature des tâches qu'il faut savoir accepter, et considérer comme étant aussi dignes l'une que l'autre, tâches présentes (lutte armée ou "*travaux abrités*"), ou futures : "*Mon vieux, il faut bien te dire que lorsque nous aurons le pouvoir, il est possible que tu te trouves de nouveau dans de telles situations, où le parti l'enverra, elle, dans un secteur où elle sera indispensable et, où ce sera à toi de changer de travail, ou à toi de la rejoindre*". Le bonheur personnel n'est décidément pas pour demain, et la leçon de féminisme octroyée en passant ("*Pourquoi se sacrifierait-elle ?*", ajoute le militant) vient ici à l'appui de l'avertissement : homme ou femme, celui qui lutte pour qu'advienne un jour le bonheur universel doit renoncer à toute forme de joie individuelle qui ne serait pas compatible avec le service du Parti. Après tout, le communisme n'est pas autre chose que le contraire absolu de l'individualisme. Jean aura encore l'impudence de trouver détestable "*que le Parti s'occupât de ses difficultés avec sa femme*", il se sent "*la main forcée*" ⁷⁴ quand Drouet arrange un rendez-vous entre eux. Celui qui avait présidé à leur mariage se voit pourtant donner raison, Jean se hisse enfin à la hauteur de Marguerite, et d'un "*amour façonné par leur combat commun, grandi des épreuves surmontées à deux*", tandis que Marguerite continuera de s'arranger des "*faiblesses*" de Jean, sachant que, "*s'il pouvait tout sacrifier au parti, à la patrie, elle pouvait avoir confiance en lui*" ⁷⁵. Réconciliés, ils acceptent d'être pour longtemps séparés, rêvant au mieux d'une "*Arcadie au milieu des combats*". Leur destin est laissé en suspens, la fin du roman ne les réunit pas, mais tous deux échappent pour l'instant au pire. Jean est arrêté et emprisonné, il donne des cours à ses camarades, dont beaucoup vont être fusillés, et il déjoue la menace de l'exécution en parvenant à s'évader, le jour de la victoire de Stalingrad.

Le désarroi d'un autre personnage du roman a valeur de symptôme : "*Un camarade, c'est un soldat du bonheur, d'accord avec le monde, avec l'histoire, il apprend à bien vivre, pour tous. Comment alors faisait-il pleurer Roberte en lui parlant d'amour, de son amour ?*" ⁷⁶. L'étude de la question amoureuse aura permis de montrer comment ce qui relève de la vie la plus personnelle, du cœur de la vie privée, et qui s'offre le moins aisément à une saisie rationnelle, se trouve peu à peu appréhendé,

⁷³ *Classe 42*, IV, p. 197.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 273.

⁷⁵ *Ibid.*, pp. 275-276.

⁷⁶ *Classe 42*, II, p. 73.

assimilé, et au bout du compte intégré dans l'univers de valeurs propre à la communauté des militants, assujetti à la loi nouvelle que le Parti incarne. En mettant en scène des jeunes gens, Daix accorde une place non négligeable à ce long et pénible travail d'assimilation, à ce laborieux processus d'arasement des singularités, des sursauts d'amour-propre et des caprices du sentiment. Ce faisant, l'idée peu à peu s'impose que l'amour aussi est affaire de discipline, et l'on a vu plusieurs fois le roman suggérer que celui qui ne commande pas à ses sentiments est en grand péril de ne pas laisser le Parti commander. Le différend amoureux revêt toujours, d'une manière directe ou plus lointaine, un aspect politique. Quand il ne traduit pas une incapacité à se dominer et à faire entrer ses sentiments dans le cadre qui doit les contenir, il est mis en parallèle avec des attitudes politiquement irresponsables⁷⁷. Là aussi le procédé de l'amalgame rend des services, il consolide le barrage que le roman réaliste-socialiste oppose aux forces obscures du désir.

D'une manière plus générale, l'intérêt propre de *Classe 42* comme roman des jeunes communistes est qu'il met en scène le travail d'éducation politique qui doit, sur le terrain, compléter la formation théorique et, surtout, canaliser l'enthousiasme et la volonté d'en découdre. La nature même des événements rapportés oblige le romancier à mettre au premier plan ce travail de mise au pas, mais aussi à témoigner de la réalité de ce sur quoi il s'exerce. Il rencontre donc en chemin des questions sensibles, qui touchent aux initiatives prises spontanément dès l'été 40, à l'absence de préparation de la lutte armée par la direction, au caractère tardif de la décision de recourir aux attentats, à l'absence prolongée de directives à l'intention des jeunes activistes clandestins, aux habitudes prises d'avoir à se débrouiller seuls⁷⁸. Bref, même si son souci est encore à l'époque de l'écriture du roman de ne surtout pas porter tort au Parti, en tant que tel⁷⁹, le romancier ne pouvait éviter de se heurter, nous y avons fait allusion, aux réponses apportées à ces questions par son parti après la guerre. Donnons-en un indice tiré du dernier volume, écrit après l'éviction de Charles Tillon et la mise à l'écart de nombreux résistants, en citant longuement le texte, tant chaque mot nous semble pesé. C'est Julien

⁷⁷ Ainsi Drouet doit-il mettre en cause les imprudences, "*les jeux idiots*", et les initiatives individuelles de Jean (*Classe 42*, III, p. 69).

⁷⁸ Sur tous ces points, voir les témoignages cités ; évoquant par exemple le projet qui fut le sien (et qui est transposé dans le roman) d'un attentat contre le juge présidant la Cour spéciale, il redit l'absence de préparation, de service de renseignement, de stratégie, dans laquelle les jeunes combattants évoluaient (*Tout mon temps*, *op.cit.*, p. 166).

⁷⁹ Il ajouterait lui-même : au "parti de Maurice Thorez", puisqu'il dit avoir conçu le projet de *Classe 42* contre la ligne Lecoœur privilégiant les romans de l'actualité politique immédiate (*J'ai cru au matin*, *op.cit.*, p. 289).

qui parle; en s'adressant à Jean et à Frédo, personnage dont le pilotis transparent n'est autre que le glorieux "colonel Fabien" (l'auteur du premier attentat contre un officier allemand, le 21 août 41 au métro Barbès), ancien des Brigades d'Espagne, comme Julien, tous étant alors emprisonnés au Fort de Romainville (pour leur participation au "terrorisme") :

L'illégalité n'est pas une école. Ce n'est pas nous qui la choisissons, on nous force à y vivre, et on finit par l'oublier. Les jeunes y sont livrés à eux-mêmes, à faire la guerre. Il m'arrive de penser à ce que des garçons comme toi, Jean, qui ne connais rien du fonctionnement régulier du parti, vous rencontrerez comme difficultés à la libération. A vingt ans ou à peu près, vous allez déjà avoir un passé, des tas de trucs héroïques dont vous serez très fiers. Et puis, du jour au lendemain, il faudra vous habituer à considérer que cela ne compte pas, que tout est toujours à recommencer quand on se bat. Que votre vie est devant vous, pas derrière vous [...] il te faudra te sortir de la clandestinité, mon petit, des méthodes où l'on décide seul, en bien ou en mal, où les autres n'ont qu'à obéir, de toutes ces choses qui ne valent qu'un temps et qu'il faut se hâter d'oublier après. Frédo et moi, on en sait quelque chose, on est déjà passé par l'Espagne...⁸⁰.

Ces propos ne pourraient pas être tenus par Drouet, ils ne sont pas de la même encre que les rappels incessants à la discipline, que les hommages répétés au Parti et à son infaillible direction ; la lucidité prêtée à Julien est peu vraisemblable et ne s'explique que par celle qui a commencé de venir à l'auteur au cours de l'année 1953⁸¹. Le rapprochement avec l'expérience espagnole de ces francs-tireurs est à lui seul très éloquent, l'allusion au "*fonctionnement régulier du parti*", suivie de la mention des difficultés qu'ils rencontreront à la libération, renvoie à ce qui s'est effectivement passé, avec la reprise en main par l'appareil et le contrôle exercé sur l'ensemble de ses membres, avec la démarche qui a consisté à trier parmi les actions des résistants et à n'en assumer que la part la plus profitable politiquement⁸². Tout ce passage suggère assez clairement, au-delà des dénégations que le roman a fréquemment produites auparavant, que le mérite de bien des actions contre l'occupant, impossibles à confondre

⁸⁰ *Classe 42*, IV, pp. 327-328.

⁸¹ Le dernier volume est sorti le 17 octobre 53, les dernières pages sont écrites à un moment où certains secrets du communisme stalinien ont commencé à filtrer.

⁸² Daix a à cœur, entres autres exemples, de revenir sur le cas de Gilbert Brustlein, auteur de l'attentat de Nantes en octobre 41, attentat non programmé par Duclos (au contraire de celui de Fabien), et ignoré ensuite du livre d'histoire du Parti (*Tout mon temps*, op.cit., pp. 162-168).

avec des "*jeux idiots*", ne revient nullement à la direction. C'est ce qui peut expliquer que les deux derniers tomes aient été tièdement accueillis par *L'Humanité*, et très froidement par Jacques Duclos⁸³, l'hommage rendu à la dimension antifasciste du Parti s'approchant de trop près de limites à ne pas franchir.

Il est rare qu'un roman à thèse, parce qu'il est un roman, ne trahisse pas la présence de ce qui lui résiste, la rugosité de ses points d'achoppement, les faiblesses de sa démonstration. L'exemple de Pierre Daix confirme que l'inscription du désir et du réel historique ne s'y fait pas sans engendrer des failles dans sa solide armature. Et quand la réalité qui fait la matière de l'œuvre a été intimement vécue, il est peu plausible que la mise en récit parvienne à en dominer tous les aspects, à en rendre raison dans un langage strictement ajusté au discours doctrinal. Une tension, plus ou moins sensible, ne peut manquer alors de s'immiscer dans la fiction, aussi fortement commandée soit-elle par la perspective militante. Daix a lui-même parfaitement rendu compte des conditions de son passage au roman, quand il s'est agi pour lui de témoigner de la singularité de son expérience communiste : celle du noyau d'étudiants manifestant contre l'occupant dès l'automne 40, des petits groupes de l'OS préparant les attentats, des prisonniers politiques apprenant à s'organiser solidairement, celle, enfin des déportés de Mauthausen confrontés aux pires difficultés de la survie. Il explique très bien comment le roman s'est substitué pour lui au récit historique (quand il a perçu que le Parti ne souhaitait pas faire toute la lumière sur les années de guerre), tout en remplissant les fonctions apologétiques attendues :

*Nous avons été un morceau autonome de parti communiste et je m'aperçus qu'il était impossible d'en écrire l'histoire. Il convenait que d'abord la hiérarchie en établisse un schéma conforme, marquant bien qui avait eu raison le premier et le dernier. Le rapport avec les faits était secondaire. Il fallait que l'ensemble fût cohérent avec la vision du Parti. Les écarts individuels devaient être gommés, voire transformés selon la "perspective", c'est-à-dire la vue après coup des choses. C'est cette constatation qui libéra brusquement en moi la plongée dans le roman*⁸⁴.

Le roman tout court, non dominé par la visée politique, pourrait être un excellent recours, en effet, contre cette manière bien peu véridique d'écrire l'Histoire, mais qu'en

⁸³ Voir *J'ai cru au matin*, *op.cit.*, pp. 307-308.

⁸⁴ Daix, *Le Futur indocile*, *op.cit.*, pp. 58-59.

est-il quand l'auteur est le premier, en 1949-50, à le vouloir réaliste-socialiste ? Comment réussir à ne pas traiter comme secondaire "*le rapport avec les faits*", à ne pas gommer "*les écarts individuels*" ? Nous savons que la contradiction est insurmontable, que ce roman est condamné à récrire l'Histoire selon la "perspective" conforme, et que sa contestation est donc à la fois lisible et circonscrite. Daix poursuit (à propos de son premier roman, *La Dernière Forteresse*) : "*Il serait trop simple d'y voir une réaction contre le Parti. Certes, je me substituais au Parti. Je créais un modèle réduit du camp, de notre résistance, de la société détenue, un monde hors de la conformité hiérarchique, mais j'adhérais de toute mon âme au Parti. Je m'identifiais à lui. J'allais en somme, par mes personnages, à sa rencontre*". C'est pourquoi, en dépit de ce qu'il traduit de la singularité de l'expérience communiste, en dépit de sa fin faussement optimiste, il a été accueilli de la meilleure façon, avec la caution de Thorez, et avec celle d'Aragon, qui en a immédiatement assuré la promotion.

* *L'ombre de la forteresse*

Daix ne l'ignore pas, la perspective politique a gâché son roman de la déportation, le roman qui était nourri de la plus terrible des expériences, et qui aurait pu prendre rang à côté des œuvres irremplaçables qu'a suscitées la tragédie des camps nazis. Mais, comme l'article d'Aragon en est la preuve manifeste, il fallait que la vérité communiste réponde à "*la mystique*" d'un David Rousset, le "*regard scientifique sur la réalité des camps*" à la tentation de "*cacher pudiquement une réalité déplaisante*" ⁸⁵. Ce roman est donc le plus exemplaire qui soit de la tension entre l'âpre crudité du regard réaliste et le mensonge vertueux de la propagande. Son auteur dit encore de lui, trente ans plus tard : "*Tout mon roman n'était que transgression de cette bibliothèque rose de l'horreur qui alimentait la bonne conscience de ceux que notre déportation n'avait jamais empêché de dormir. Mais le Parti y était le recours suprême*" ⁸⁶. Et comme le point de vue stalinien ne s'exprime pas dans des "*épisodes surajoutés*", mais imprègne "*de manière indélébile tout le roman*", le lecteur n'a accès à ce qui lui est donné à voir qu'à travers le filtre omniprésent de ce qui lui est donné à comprendre. Pour son édification : "*Dieu*

⁸⁵ "La Dernière Forteresse est un livre pour vous", *Les Lettres françaises* du 16 mars 1950. Aragon met en cause ceux qui font de leur qualité de déportés "*un argument d'autorité*", et un argument politique, en ajoutant : "*On sait jusqu'où cela a mené un David Rousset ou un Révérend Père Riquet*", allusion à des déportés des camps nazis qui avaient eu le mauvais goût de dénoncer l'existence des camps soviétiques, et contre le témoignage desquels Daix fut le premier à monter au créneau, fort de l'argument d'autorité que lui conférait son passé !

⁸⁶ *Ibid.*, p. 51.

sait que mon roman était noir, impitoyable, mais la tragédie n'y était que le contrepoint du triomphe du bien" ⁸⁷.

L'on peut tenter de donner à travers quelques remarques une idée de cette double face, noire et rose, du roman et aussi de quelques-unes des libertés prises avec la vérité historique ⁸⁸. Font partie de la réalité du camp restituée par le roman, outre les formes quotidiennes de l'horreur, et entre autres exemples, le bordel et ses intrigues, le milieu pédérastique et la "traite des Blancs", les différences d'attitude au sein même des SS ⁸⁹, le clivage entre les communistes allemands ou tchèques, partisans de la protection des cadres et d'une position attentiste, et d'autres, espagnols ou français, partisans d'une résistance unie des antifascistes et d'une lutte résolue pour sortir vivants de l'enfer ; ou encore l'évasion collective réalisée par des prisonniers russes, les problèmes de conscience posés aux détenus qui reçoivent l'ordre de choisir ceux qui échapperont aux pires tâches ou qui seront du convoi des premiers libérés. Mais tout doit en même temps entrer dans un cadre où le rôle des communistes, leurs valeurs, l'exemple qu'ils incarnent, sont sans cesse exaltés, directement ou à travers des personnages étrangers à leur cause. Pour le Père Sylvaine, qui fut hostile à la Résistance, sauvé par des détenus soviétiques, *"les communistes sont comparables aux meilleurs des chrétiens"*, tandis que l'abbé Ballanger a découvert dans les maquis *"la joie"* vraie, celle des *"jeunes ouvriers décidés et lucides"*, et *"le maître du trésor : son peuple"* ⁹⁰. Pour l'ingénieur militaire Malaraigne, les communistes sont des gens loyaux, ils ont *"la fraîcheur du cœur"*, ils ont été *"de bons, de vrais patriotes"*, et ce sont ses propres ouvriers qui lui montrent l'exemple. Le militant Maistre lui livre leur secret : *"Nous avons confiance dans les hommes. Nous croyons que les hommes peuvent apprendre et devenir meilleurs. C'est notre responsabilité de communistes que de les y aider"* ⁹¹. C'est en physicien que Daniel, étranger à la politique, a jugé que *"l'interprétation marxiste était la seule qui rendait compte des faits"* ⁹², et le goût de l'action aidant, il décide de franchir le pas :

⁸⁷ *Ibid.*, pp. 59-60.

⁸⁸ La période embrassée par le roman correspond à celle de la déportation de l'auteur, février 1944-avril 1945. Daix a prêté beaucoup de lui-même à André, le personnage principal.

⁸⁹ Daix a voulu sur ce point resté fidèle à son expérience, à savoir que *"les SS n'étaient pas tous conformes au portrait robot du surhomme sadique et tueur"* ; il ajoute : *"S'ils avaient tous été de cette trempe, nous n'aurions pu organiser notre résistance. Certains s'étaient planqués dans les SS. La corruption avait eu raison d'autres. Quelques-uns même ont dû être capables de réfléchir"* (*J'ai cru au matin, op.cit.*, pp. 136-137).

⁹⁰ *La Dernière Forteresse, op.cit.*, pp. 77-78.

⁹¹ *Ibid.*, pp. 80-82.

⁹² *Ibid.*, p. 109. Ceci est écrit au moment de la théorie des deux sciences.

non seulement, il entre dans l'organisation de Résistance du camp, mais il rejoint les rangs de ceux qui la dirigent. Les communistes ne manquent donc pas d'alliés et de bons avocats. Mais leurs ennemis, tous ceux qui incarnent les anti-valeurs, prouvent aussi, *a contrario*, qu'ils sont dans le juste et le vrai.

Contre les rouges se coalisent des renégats du Parti, des Polonais blancs, des Yougoslaves nationalistes (de futurs titistes), qui s'appuient en outre sur les droits communs et collaborent avec la Gestapo. Pour les fascistes polonais, tous les Français sont des rouges, l'un d'eux imagine que Paris leur sera livré, et ne voit d'autre solution que de filer aux Etats-Unis après la guerre. Une figure particulièrement odieuse est celle du médecin français Holtzmann, un renégat qui a approuvé la dissolution du Parti par le gouvernement Daladier, et qui accepte au camp de se charger de l'infirmerie, c'est-à-dire d'expédier médicalement les malades dans l'autre monde. Pire, on le soupçonne de les tuer lui-même, sans ordres, pour les voler. Daniel, le néo-communiste, lui tend un jour un matricule avec l'étoile jaune pour le confondre, puisqu'il dissimulait qu'il était juif. On fait savoir que "*le petit homme à l'étoile jaune était un assassin, un tortionnaire des Juifs*" ⁹³; celui-ci ne voit de salut que du côté des SS, bien à tort puisque le port de l'étoile lui vaut d'être passé à tabac, jusqu'à ce qu'il s'évanouisse, par celui qu'il voulait implorer. Le discours intérieur que le narrateur lui prête achève de le rendre infâme. Les copains le livrent à "*la justice de Schwalben*", c'est-à-dire qu'ils le font expédier dans un Kommando extérieur dont on ne revient pas (on apprendra qu'il y est mort deux jours après son arrivée). Daniel s'étonnant tout de même que celui qui fut autrefois "*un type bien*", qui avait combattu en Espagne, soit devenu "*une fripouille et un lâche*", André a cette formule définitive : "*Tu sais, quand un type commence à trahir... Tu en connais qui se sont arrêtés en chemin ?*" ⁹⁴. Que cette logique impeccablement stalinienne soit ici illustrée par un personnage de Juif comme n'en rêvent pas les pires antisémites, n'a pas été pour l'auteur, on s'en doute, un motif de fierté. C'est aussi une caractéristique des romans antagoniques du corpus : il faut y faire flèche de tout bois, il faut occuper tout le terrain, la morale communiste peut tout se permettre, qui a pour elle d'être du côté de la vie, de la lutte solidaire pour la vie, contre toutes les puissances de mort. Tel est, plus

⁹³ *Ibid.*, p. 275.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 279. Le personnage avait été d'emblée présenté sous un jour très déplaisant (à travers le regard de Daniel) : "*petite tête chafouine et lippue*", "*ton lent et mielleux*", "*léger accent étranger qui avait traîné sur l'r de compatriote*", tout cela faisant "*un commentaire déplaisant à ce visage déjà par lui-même antipathique*" (p. 36).

que jamais en cette circonstance, le grand thème du roman. A Schwalben, mouraient, outre les vieux et les faibles, *"tous ceux qui n'avaient pas envie de se battre"* ⁹⁵.

Sur le plan de la morale, le Père Sylvaine s'indigne que les communistes *"osent juger de la qualité des hommes"* et *"s'arrogent le droit de choisir qui doit vivre"* ⁹⁶, mais l'abbé Ballanger comprend qu'André puisse définir ses camarades comme *"des pèlerins de la justice"*, des êtres pour qui *"le communisme, c'est le meilleur de ce que les hommes peuvent réaliser"*. Il dit son trouble de les voir *"vivre selon Dieu"* tout en ignorant son nom, et concède : *"Mais vous faites que le règne de l'homme arrive"* ⁹⁷. André d'ailleurs fait preuve devant lui d'humilité, confessant *"fautes"* et *"faiblesses"*, mais proclamant aussi la force et l'espérance qui reviennent aux camarades dès qu'ils reconstituent dans les épreuves *"un fragment du Parti"*. Poussant lui-même assez loin l'analogie avec les hommes qui vivent selon Dieu, il avait expliqué à l'abbé : *"Si je fais quelque chose de bien, c'est grâce à mon Parti. Là où j'échoue, c'est moi que ça met en cause"* ⁹⁸. Précisons-le, que la foi communiste ait permis à des militants de survivre ne peut pas être mis en doute ; ce qu'il y a de réaliste dans ce roman se situe aussi sur ce plan, celui de la restitution d'un univers mental. Pour ces hommes confrontés au pire, la foi politique a pu être, à la lettre, une foi qui sauve, et une foi qui pouvait entrer en dialogue avec celle des chrétiens. Mais le réalisme du roman se perd quand cette foi y est sans cesse donnée comme étant l'expression psychologique d'une certitude rationnelle, d'une vérité que les faits confirment au quotidien. L'expérience du camp devient une preuve expérimentale. Et comme il se doit, le processus de la vérification se soutient de la manipulation des données.

Pierre Daix s'est expliqué à plusieurs reprises sur *"l'idéalisation des Soviétiques"* à l'œuvre dans ce roman, dont il dit qu'elle lui *"était alors indispensable pour vivre"* ⁹⁹. Elle passe par la construction d'un héros positif, officier de l'Armée rouge, et comme tel

⁹⁵ *Ibid.*, p. 301. Brossat analyse les marques d'antisémitisme de plusieurs romans communistes en les rapprochant de la chasse aux cosmopolites décrétés par Staline et Jdanov (article cité, pp. 28-33); nous en avons déjà trouvé des exemples dans la période de l'immédiat après-guerre, et à chaque fois il apparaît que le personnage du Juif est une figure antithétique du lutteur, il est celui qui ne lutte pas, et donc qui s'expose à mourir ; c'est *"un lâche"*, comme il est dit ici, d'une lâcheté essentielle, qui fait aussi de lui un traître en puissance, ce qui s'illustre parfois dans le personnage du trotskiste (chez Daix lui-même, dans *Classe 42*, avec son Rosenzweig)

⁹⁶ *Ibid.*, p. 351.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 355.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 353.

⁹⁹ *Le Futur indocile, op.cit.*, p. 59. Le "alors" semble renvoyer à la fois à l'époque de la déportation (1944-1945) et à celle de l'écriture du roman (1949-1950).

protégé par André, au nom de l'organisation des déportés, dès son arrivée. A ceux qui protestent face à ce choix, il fait valoir sa qualité de membre d'une nation qui "*se bat pour notre libération*", alors qu'Allemands et Autrichiens ont "*le handicap et la responsabilité d'appartenir à la nation qui opprime*" ¹⁰⁰. Plus tard, parmi un groupe d'hommes emmenés au crématoire, et alors que tous "*étaient guidés par les lois de la terreur et se laissaient faire*", il est le seul à refuser cette "*sorte de fascination de la mort*", en songeant à "*l'intense solidarité des lutteurs de la liberté*", et à triompher ainsi de ses bourreaux ¹⁰¹. Son exécution remise aux jours suivants, il choisit de mourir en précipitant avec lui dans le vide l'un des pires tortionnaires SS, un geste que personne n'avait osé commettre auparavant. Entre-temps, l'on avait appris que, jeune vagabond dans son pays, il avait été rééduqué et transformé en un homme exemplaire. Autrement dit, le roman en avait fait la preuve manifeste de la réussite du système pénitentiaire soviétique, ce système célébré par Gorki, par Aragon en 1935, par *Les Lettres françaises* ou telle autre publication du Parti dans la période qui nous intéresse, et spécialement au moment de l'affaire Kravchenko. Le Pavel réel que Daix avait croisé à Mauthausen lui avait dit être devenu un homme à travers cette expérience ; il fallait comprendre, écrira-t-il plus tard, que "*ce n'était pas en acceptant la rééducation, mais en la refusant*" qu'il l'était devenu, comme lui-même avait refusé de se laisser avilir dans le camp nazi. "*Je l'ai donc trahi*", conclut-il ¹⁰².

De même a-t-il idéalisé la tentative d'évasion collective des détenus du block 20 qui s'est déroulée en février 1945, en en faisant un modèle d'organisation communiste et de patriotisme soviétique : "*Ils avaient décidé de tout sacrifier aux meilleurs d'entre eux. Ils en avaient désigné quarante. Tous les cadres supérieurs de l'Armée rouge et du Parti*" ¹⁰³. Une trentaine ne sont pas repris, à qui sont attribués des actes de guerre contre des civils autrichiens, et qui passent pour être allés rejoindre les combattants de leur pays. La réalité s'avèrera moins enthousiasmante. Les évadés cherchèrent du soutien auprès de la population, pour se nourrir et se vêtir ; surtout, pas plus que Pavel,

¹⁰⁰ *Op.cit.*, pp. 48-49.

¹⁰¹ *Ibid.*, pp. 101-103.

¹⁰² *Tout mon temps, op.cit.*, pp. 198-199. Daix a renoncé à republier son roman, trop encombré par ses diverses concessions à la vision stalinienne du temps. Il ne l'a pas non plus réécrit à la manière d'Aragon pour les *Communistes*. En revanche, il en a opéré une sorte de reprise critique dans *L'Ombre de la forteresse* (d'où notre intertitre), écrit et publié quarante ans plus tard (Laffont, 1990). Dès les premières pages, le personnage du déporté soviétique dit en clair d'où lui vient sa capacité de survivre dans le camp nazi : "*Je l'ai appris dans ce pays dont tu rêves. Là-bas, du haut du parti aux bas-fonds du Goulag, il y a partout des seigneurs et des manants. Tu dois pratiquer les règles de préséance, et sans erreur, pour survivre. Ça m'a beaucoup servi parce que c'est pareil ici*" (p. 22).

¹⁰³ *Op.cit.*, p. 346.

les auteurs de cette insurrection sans précédent n'étaient de bons staliniens. Il leur a fallu en rentrant chez eux se faire discrets et ne souffler mot de leur vaillance, pour éviter le sort de leurs pareils. Daix connut, en effet, la honte et la douleur de comprendre que les survivants russes de Mauthausen avaient été aussitôt jetés au Goulag, "*Staline assimilant tous les prisonniers de guerre à des traîtres*" ¹⁰⁴, alors qu'il était tellement fier d'avoir fait des Soviétiques dans leur ensemble, les évadés et les autres, des héros admirés de tous. Il reste que cette admiration a pu réellement produire des effets, c'est-à-dire aider certains déportés à ne pas désespérer, même si elle n'était pas formulée dans les termes qui sont ceux d'André ou de Daniel dans le roman. Pour eux, il y a "*la leçon du Block 20*", ce "*Stalingrad du camp*", la "*première victoire collective des pires ennemis des SS*", et il y a qu' "*à chaque fois c'étaient les camarades russes qui faisaient jaillir les problèmes nouveaux*", et indiquaient des solutions ¹⁰⁵. C'est avec ce langage que s'effectue le passage du roman réaliste à la fiction réaliste-socialiste. Et il est rendu possible, inévitable même, par la conviction sincère qui était alors celle de l'auteur du roman. Qui plus est, celui-ci voit une source profonde de sa conviction dans l'expérience même de la déportation qui fait la matière du roman :

Quand j'en suis venu à me demander comment j'avais pu en arriver à être un stalinien, il m'a semblé que cela s'était fait à Mauthausen. Je m'y identifiais à l'Armée rouge frayant son chemin vers la victoire, ce qui était naturel, mais moi j'avais cru en Staline même dans l'effroyable débâcle de 1941. Ma prescience me remplissait d'orgueil. Je la transformais en intelligence politique. Staline avait tout prévu en signant son pacte avec Hitler et j'étais de la petite troupe qui voyait juste dès ce moment. Tout poussait mes camarades et moi à un tel sentiment de supériorité. Notre vie de tous les jours était héroïque. Elle nous haussait au-dessus de nous-mêmes, nous conduisant à des actes dont nous ne nous serions jamais cru capables. Et c'était au Parti que nous le devons, que nous devons cette victoire sur nous-mêmes et la victoire tout court. Au Parti de Staline et à Staline lui-même. Ai-je survécu parce que je me suis forgé cette foi ? ¹⁰⁶.

Nous citons ce long extrait d'un témoignage de premier ordre parce qu'il permet de prendre toute la mesure de problèmes que nous cessons de rencontrer dans notre étude.

¹⁰⁴ C'est en traduisant *Une journée d'Ivan Denissovitch*, en 1963, dont l'un des héros sort de Buchenwald, que la lumière se fit pour Daix ; il avait revu en 1955 des survivants, mais ceux-ci n'avaient rien voulu trahir du sort qui leur avait été réservé dans leur beau pays (*Tout mon temps*, op.cit., pp. 215-218).

¹⁰⁵ Op.cit., pp. 356-357.

¹⁰⁶ *J'ai cru au matin*, op.cit., p. 106.

Que la foi communiste suppose une grande capacité d'aveuglement volontaire, l'étude de *La Dernière Forteresse* le confirme. Mais cela n'enlève rien à sa réalité propre de croyance, ni à la réalité de ses effets. Aussi mensonger soit-il, le roman réaliste-socialiste nous plonge au cœur de l'une et de l'autre, il dit à sa manière la vérité de l'illusion intensément vécue. Il dépeint avec le sérieux de l'adhésion ce qu'analyse de façon critique le témoignage. A travers le recours à la fiction, où est capitale l'invention de personnages, il nous fait entrer dans le point de vue de ces croyants très singuliers que furent les militants staliniens. C'est pourquoi, la perspective d'étude que nous avons choisie nous permettra de nous interroger plus avant, à travers les œuvres d'Aragon et de Stil, sur la manière dont toute chose est perçue dans la lumière de cette foi, qui s'éprouve comme le comble de la rationalité. Entre mille autres exemples, citons-en un qui nous servira ici de conclusion et de transition. Dans le numéro des *Lettres françaises* où Aragon rend compte de *La Dernière Forteresse*, figure aussi une recension du livre, hagiographique entre tous, de Fernand Grenier, *Au pays de Staline* ; elle débute excellemment : "*Jamais on n'a autant menti que de notre temps*", et va à l'essentiel, en faisant de ce livre "*le témoignage d'un homme qui a consacré sa vie entière à la proclamation de la vérité*", avant de révéler la nature toute spécifique du témoignage : "*Son livre est un acte de foi, d'une foi sincère, qui toujours a été en harmonie avec ses actes*" ¹⁰⁷. C'est ainsi, la vérité de cette foi, plus que la foi en la vérité, a pu produire toutes sortes d'actes, dont des actes très courageux (dans le combat patriotique), des actes d'une importance vitale dans le cas du jeune Pierre Daix, qui a fait ses apprentissages décisifs dans les prisons de Vichy et dans l'enfer de Mauthausen ¹⁰⁸.

¹⁰⁷ Jean-Maurice Hermann, *Les Lettres françaises* du 16 mars 1950.

¹⁰⁸ Grenier a lui-même été un acteur important de la Résistance et le représentant à Alger du PCF pendant les années sombres.

3.3. LES COMMUNISTES D'ARAGON :

DES PIONNIERS DE LA RÉSISTANCE

Nous ne cesserons de nous demander ce qu'Aragon fait dans ce camp qui représente tout ce qu'il devrait haïr et contre quoi il a bataillé dans sa jeunesse. Lui qui témoigna d'une passion si pure et si dévorante de la liberté, pourquoi n'est-il plus avec nous dans notre combat contre la tyrannie, de quelque masque qu'elle s'affuble, blanc ou rouge, notre lutte contre le conformisme, la bêtise et la suffisance officielles ? Que fait-il dans le camp de l'économie d'Etat et du parti unique ?

Armand Pierhal (à propos des
Communistes, *La Nef*, 1949)

C'est un grand point pour les idées qu'on persécute, d'être les idées qu'on persécute.

Louis Aragon, *Les Communistes*

Il est loisible de considérer ce volumineux roman d'Aragon (deux mille pages dans l'édition originale) comme l'œuvre la plus significative du réalisme socialiste français : c'est le roman le plus ouvertement politique de son auteur, son roman le plus délibérément militant, celui où la thèse communiste s'exprime de la manière la plus constante et la moins ambiguë, en même temps qu'il est le roman où la matière historique et sociale l'emporte de beaucoup sur la dimension psychologique, sur la part du "contre-monde" personnel et sur celle de l'imaginaire ¹. Bref, il est son roman à la fois le plus "réaliste" et le plus "socialiste". Cette considération justifierait que nous en propositions une étude détaillée et approfondie, au lieu que pour les romans précédents du *"Monde réel"* notre tâche se limitait à évaluer les formes de manifestation, la part relative, parfois très limitée, du réalisme socialiste. Cette étude devrait, en outre, être d'une ampleur qui fût à la mesure de celle de l'ouvrage : c'est dire la difficulté de lui assigner des limites pertinentes dans le cadre général de notre travail, puisque les raisons même qui nous invitent à en parler longuement nous font obligation de viser à la synthèse. Compte tenu, par ailleurs, que de tous les romans d'Aragon il est le moins étudié et le plus méconnu, il importe de ne pas en prendre une vue trop cavalière ou exagérément synthétique, qui risquerait d'en accroître la méconnaissance, ou d'en réduire la portée, celle-ci ne se ramenant pas aux enjeux militants, pour fondamentaux que soient ces derniers.

De fait, ce qui nous semble définir le mieux ce roman écrit, pour l'essentiel, à partir de 1948, dans le contexte de la *"nouvelle résistance"* ², c'est la volonté de prendre en charge une matière de part en part historique, mais d'une historicité de si fraîche date qu'elle communique directement avec l'actualité, et d'en proposer une mise en perspective susceptible de conforter sur bien des plans le discours communiste, dans son interprétation du passé récent comme dans sa vision de la lutte à poursuivre. Ainsi que son auteur le dira lui-même à ses premiers lecteurs, il s'est agi de montrer *"à quel point le Parti en 1939 avait raison"*, et de faire comprendre *"une politique qui a de la suite"*

¹ On s'est servi déjà de cette expression de P. Daix, *"le contre-monde"*, à propos des romans antérieurs ; voici comment il juge *Les Communistes* à la lumière de cette notion : *"Aragon n'y rejoue rien de son enfance, de sa jeunesse, de son âge d'homme. Il s'évertue à construire un tableau exhaustif de la réalité extérieure. Le moi d'Aragon a disparu. Il n'est plus là que pour l'information, les souvenirs concrets, la chair vivante du roman. Mais la conduite du roman se confond avec celle de l'histoire du pays. Il n'y a plus ces soubassements intimes qui donnèrent à Aurélien sa profondeur, ses puissants échos"* (Aragon, 2^e éd., *op.cit.*, pp. 448-449).

² B. Leuilliot fait état d'une déclaration radiodiffusée d'Aragon, le 8 juin 1948, provenant de la série des *"samedis du CNE"*, sous le titre : *"Elle est commencée la nouvelle résistance"* (notice Pléiade du tome III des *Œuvres romanesques*, à paraître en 2003).

dans les idées"³. Ces deux aspects, historique et politique, très intimement liés, sont si fondamentaux qu'ils commandent l'architecture du cycle tout entier, son découpage en cinq grandes périodes (de février 1939 à juin 1940), ainsi que la distribution des personnages et la mise en intrigue, opérées selon le double schéma propre au roman à thèse (structure antagonique et structure d'apprentissage) : autrement dit, c'est dans le cadre même d'une chronologie scrupuleusement respectée, d'une histoire collective retracée jour après jour, que les protagonistes s'affrontent, que la Vérité fait son chemin, que le Bien fait entendre de plus en plus clairement sa voix.

En même temps, rien n'est aussi simple avec Aragon qu'avec les auteurs déjà étudiés, ou avec André Stil dont nous parlerons. S'il tente avec ce roman de toucher un public peu concerné par ses romans antérieurs, un public qui se reconnaisse dans les personnages mis en scène, il apparaît aussi qu'il cherche à faire prévaloir une image du Parti qui n'est pas exactement conforme à la réalité du Parti de la guerre froide, au Parti du Kominform, que nous avons évoqué. Même faible, la distance historique prise par le romancier permet ce léger écart politique. Le Parti de 1939-1940 qu'il fait revivre, c'est celui des antifascistes et des patriotes, des pionniers de la Résistance, des futurs héros et des martyrs ; c'est celui qui correspond à la ligne du communisme national pour laquelle il a marqué de longue date sa préférence (celle que symbolise dans ses poèmes et ses écrits de la Résistance l'invocation du Congrès d'Arles). Une ligne dont il aimerait croire qu'elle a plus que jamais un avenir, au moment même où elle est compromise par les implications de la politique stalinienne. Aussi son projet a-t-il quelque chose de paradoxal. D'une part, il présuppose un accord de fond avec le Parti communiste, avec sa direction thorézienne comme avec ses militants, avec ce parti profond que le roman va mettre au premier plan, il prend sa source également dans l'étrange euphorie de la guerre froide et dans la croyance que l'heure d'une littérature de parti a enfin sonné, que le réalisme socialiste est en France à l'ordre du jour⁴. D'autre part, il réclame de donner de la période racontée, au prix d'une lecture sélective et orientée de la réalité historique, on le verra, une interprétation qui donne raison à ce Parti qui allait devenir, au-delà de 1939-1940, celui de la résistance puis de la renaissance françaises, mais qui, au moment

³ "Les Communistes à la Grange-aux-Belles, Aragon répond à ses témoins", *La Nouvelle critique* n° 8, juillet 1949.

⁴ Aragon a rédigé lui-même une plaquette de présentation du roman à l'occasion de la sortie du premier volume ; elle est reproduite au dos de la couverture du n° 8 de *La Nouvelle Critique*, juillet-août 1949, et elle place sans la moindre équivoque le roman sous le signe de "la méthode du réalisme socialiste", qu'il rappelle avoir "toujours défendue depuis vingt ans" (ce qui est excessif, puisque cela nous ramènerait en 1929-1930), et qu'il désigne sans surprise comme "unissant aux méthodes de documentation du socialisme scientifique le lyrisme du romantisme [...] car le roman doit aussi être un outil à transformer le monde qu'il décrit, et on ne peut rien transformer sans l'enthousiasme".

où s'écrit le roman, est sommé de relayer les campagnes contre Tito, contre Rajk, contre tous ceux qui incarnent cette ligne antifasciste nationale chère au romancier. Comme le dit P. Daix, on retire à Aragon "*les héros qui justifiaient son roman*" ⁵ ; et c'est pour lui une cause essentielle de l'interruption de la rédaction en 1951, de l'inachèvement d'une entreprise à la fois démesurée et contradictoire.

Le projet apparaît plus problématique encore, en effet, si l'on se souvient que le contexte de la guerre froide invite les communistes français à s'engager plus que jamais au côté de l'URSS, menacée par le bellicisme américain et le réarmement de l'Allemagne. L'heure n'est donc pas aux états d'âme, et aussi dommageable puisse paraître à Aragon une politique fondée, non sur le rassemblement national, mais sur la dissidence, il ne peut marquer dans son roman la moindre réticence envers la stratégie de Staline qui, dix ans plus tôt, avait déjà eu pour effet de mettre le PCF au ban de la société française. La justification du pacte germano-soviétique s'inscrit nécessairement à son programme, de même que celle de ses conséquences immédiates sur le plan international. Aragon a l'ambition d'écrire le "*Le Roman de France*", mais il ne peut éviter qu'il soit aussi le roman de la politique stalinienne ⁶. Dans ces conditions, comment aurait-il pu poursuivre la rédaction du roman au-delà de 1951, et mettre en scène les acteurs de la résistance à l'hitlérisme, dont certains, comme Charles Tillon ou Auguste Lecoœur, furent des acteurs de premier plan, alors que ceux-ci étaient sur le point d'être rayés de la mémoire officielle du Parti ? Alors que le mot d'ordre de "la nouvelle" Résistance rendait un son de plus en plus aigre ?

Nous ne donnerons de prolongements qu'indirects à cette question, dans une étude qui cherche à cerner ce que ce roman doit au programme du réalisme socialiste, programme depuis longtemps tracé par son auteur, mais encore fort peu mis en pratique. Celle-ci commencera par une réflexion générale sur les particularités narratives et structurelles de l'œuvre, et spécialement sur la tension entre les contraintes de la chronique et le libre jeu de la fiction, entre les impératifs du roman politique et l'exploration réaliste. Elle s'appuiera sur une description de la composition d'ensemble du roman, pour poser plus concrètement les problèmes de l'écriture du roman à thèse. Elle examinera ainsi la question de savoir comment on peut lire aujourd'hui *Les Communistes* (3.3.1). Elle devra ensuite accorder toute sa place à la dimension

⁵ Daix, *Aragon*, *ibid.*, p. 451.

⁶ "*Le Roman de France*" est la formule retenue par Aragon pour le bandeau accompagnant la livraison du premier volume ; c'est cette formule dont Garaudy, dans son *Itinéraire d'Aragon*, fait le titre du chapitre consacré aux *Communistes*.

historique du roman, et spécialement à ce qui touche à l'interprétation des événements, au mode complexe de leur inscription dans la fiction, qu'il faudra mettre en relation avec le discours historique du PCF et confronter avec les récits proposés par des historiens de la période. Nous essaierons de cerner du même coup la manière dont Aragon fait passer dans le texte son communisme national, si compromis dans le contexte historique de la fiction comme dans celui de l'écriture (3.3.2). A cette lumière, nous pourrions rendre compte ensuite de la grande structure antagonique qui régit l'action des personnages, leur rôle dans la diégèse se confondant largement avec leur participation au processus historique (3.3.3.). Ceci nous conduira à traiter d'abord de la figure de l'opposant, de certains personnages représentatifs de la classe dirigeante (3.3.3.1.) ; puis à prêter la plus grande attention à cette nouveauté majeure de la pratique romanesque d'Aragon, annoncée par le titre même de l'œuvre, la peinture de personnages de communistes, à la fois comme héros collectif et comme individus singularisés (3.3.3.2.). Enfin, nous montrerons comment la thèse historique et politique, elle-même adossée à un univers de valeurs spécifique, se renforce à travers le récit de plusieurs apprentissages exemplaires positifs, à commencer par celui qui intéresse les personnages de Cécile Wisner et Jean de Moncey, les deux protagonistes de la grande histoire d'amour, qui contribue également, de manière moins décisive que l'Histoire elle-même, mais plus classiquement romanesque, à structurer cette vaste épopée (3.3.4).

Cette présentation d'ensemble et le choix des trois axes principaux (l'interprétation de l'Histoire, la structure antagonique, les apprentissages exemplaires), devrait permettre de décrire avec une certaine précision les caractéristiques des *Communistes* comme roman politique, principalement, et comme nouveau "*roman de l'énergie nationale*", ainsi que nous l'avons annoncé en commentant les propos d'Aragon sur "*le précédent Barrès dans le roman politique*". Nous l'aborderons nécessairement aussi comme roman de société, sans pouvoir étudier l'ensemble de son très nombreux personnel romanesque, représentatif de la quasi-totalité du spectre social, pas plus que nous ne pourrions faire le tour du roman parlementaire qu'il est également (comme son précédent barrésien), ni rendre pleinement justice à sa dimension de roman militaire, alors même que les scènes de régiment, puis les scènes de combat, occupent un très grand nombre de chapitres, puisqu'elles forment la toile de fond de ce roman de la drôle de guerre et de la débâcle. Quant au roman d'amour, que la critique a parfois mis au premier plan, c'est à travers ses liens étroits avec le roman politique et le roman d'apprentissage que nous le rencontrerons, puisqu'il concerne principalement, mais non exclusivement, les deux personnages qui progressent de la façon la plus significative vers la vérité et les bonnes valeurs.

3.3.1 Lire *Les Communistes*

Dans son étude sur "*la saga oubliée*" du roman réaliste-socialiste français, Alain Brossat déclare *Les Communistes* "illisibles" (et "*abjects*", on s'en souvient). Que ce roman d'Aragon soit un roman fort peu lu, assez peu étudié, et mal considéré, n'est guère contestable, mais cela fait-il de lui un roman aujourd'hui illisible ? Est-il un roman politique moins lisible, par exemple, que *Le Roman de l'énergie nationale*, dont on sait que l'auteur revendique l'héritage ? Il ne nous semble pas que la question soit à l'avance réglée. Ce n'est pas en soi une question simple, et tout spécialement dans le champ que l'on estime être celui du roman à thèse, puisque la thèse passe pour y étouffer le roman. Nous avons eu maintes confirmations, avec les œuvres étudiées jusque là, de ce que la nature exploratoire et hypothétique de la fiction romanesque résiste mal à la pression dogmatique, et l'imagination du possible à l'illustration du certain. Si un roman a pour vocation de formuler des hypothèses, les thèses n'y ont pas leur place, sinon pour y être questionnées. Aragon lui-même en viendra à le soutenir, en redonnant un sens plein à la notion de roman expérimental, ou en avançant celle de "*réalisme expérimental*", des notions compatibles avec les définitions du genre romanesque en général (telles que celles auxquelles nous nous sommes référé). Mais, précisément, il formule en clair cette idée dans la postface à la réédition des *Communistes*, ce roman, dit-il, qu'il a "*de bout en bout, de fond en comble, ré-écrit* ", "*ré-écrit, c'est-à-dire corrigé*" ¹. C'est bien là ce qui complique la question de la lisibilité que nous posions, ou qui la simplifie : elle en devient plus simple si l'on juge que le romancier a rendu lisible un texte qui ne l'était pas, ou qui ne l'était plus, elle n'en est que plus compliquée si l'on soutient que l'opération de ré-écriture ne change pas sur le fond la nature du problème, que le dit politique continue d'y dominer le dire de la fiction.

Nous ne pourrions pas, dans le cadre de ce travail, nous aventurer loin sur le terrain de la comparaison entre les deux versions du roman. Mais nous ferons référence à la seconde pour montrer, sur un certain nombre d'exemples, comment Aragon allège la démonstration, la fait vaciller parfois, tout en en préservant l'armature, nous semble-t-il.

¹ Aragon, "*La fin du Monde Réel*", in *Les Communistes*, réédition Livre Club Diderot, *op.cit.*, tome II, p. 910. On y trouve ces formules : "*Je demande droit de cité pour un réalisme expérimental. Et à ceux-là qui veulent même prendre le réalisme dans ses limites traditionnelles, et à ceux qui prétendent détenir le monopole de l'expérimentation. Je demande droit de cité pour un réalisme expérimental, ce qui suppose un statut de l'artiste, analogue à celui du chercheur scientifique*" (p. 931).

Comme il l'indique lui-même, il a ré-écrit et corrigé "*tant pour la prose que pour les choses dites, ou tout au moins, - disant les mêmes choses, - pour la manière ici et là de les éclairer*". On peut hésiter sur le sens de cette phrase : *a priori*, si ce sont les mêmes choses qui sont "*dites*", alors les variations de l'éclairage en affectent peu la signification ; en même temps, elles n'ont pas été introduites pour ne rien changer sur ce plan. Il y aurait donc bien, comme nous en aurons la confirmation, un assouplissement réel et contrôlé de la perspective politique. Mais notre objet principal est évidemment le roman écrit et publié (en 1949-1951) dans le contexte de la guerre froide, et c'est en nous plongeant dans les deux mille pages de l'édition originale que nous aurons chance de montrer qu'il n'est ni abject, ni illisible, encore que fortement soumis aux contraintes de l'idéologie.

Nous allons tenter, dans ce chapitre introductif, de formuler les problèmes qu'il pose du point de vue de l'écriture du roman à thèse, et de cerner ses caractéristiques majeures, spécialement dans le traitement de la voix et de la focalisation narratives, dans la régulation de l'information et des silences, dans la conjugaison des procédés réalistes et des effets d'argumentation. Nous pourrions alors revenir de façon plus précise sur les manières de lire ce roman, sur la réception dont il avait été l'objet et les possibilités présentes de le déchiffrer, de même que sur cette étrange façon qu'a eu son auteur de l'achever quinze ans plus tard, non en le prolongeant, mais en le ré-écrivant ². Mais afin de donner une base concrète à cette première série de réflexions, il nous semble indispensable d'embrasser une première fois dans son ensemble cette vaste fresque romanesque, de mettre en lumière quelques aspects essentiels de sa composition, et de dégager ainsi les éléments structurels de la grande action antagonique qui le parcourt.

La tâche que s'est donnée Aragon avec ce roman monumental que sont *Les Communistes* est d'une grande complexité. Pour construire une diégèse fortement indexée sur la chronologie historique qui soit en même temps le support du grand affrontement des classes sociales et le théâtre de plusieurs apprentissages, pour dresser un tableau de la société française susceptible d'embrasser une grande diversité de milieux, de professions, d'intérêts, d'opinions, pour bâtir quelques scènes représentatives de la vie politique et parlementaire, pour rendre compte de la vie militaire et, avec une grande minutie, du déroulement des opérations à partir du 10 mai 40, le romancier a dû faire un usage plus systématique encore que dans ses romans précédents de la

² Les derniers mots de la seconde version sont suivis de la mention de ces dates d'écriture : 1949-1966.

fragmentation du récit, de l'alternance des scènes, de la multiplication des chronotopes, des changements de focalisation et de distance narrative ³. Du même coup, il lui a fallu équilibrer l'effet de dispersion de ces techniques par divers procédés de liaison ou de conjonction, liens familiaux, scènes de réunion, lieux de rassemblement, interactions motivées ou rencontres de hasard, etc. La structure d'ensemble, solidement organisée, n'en est pas pour autant moins complexe, et si la rigueur de la mise en perspective politique introduit un élément décisif de lisibilité, l'ambition de la représentation *réaliste* peut sembler parfois menacer la clarté de la leçon *socialiste*.

* *La composition d'ensemble*

On l'aura compris, le roman n'est pas fondé sur une unité d'action, il ne raconte pas l'histoire propre d'un personnage privilégié, le héros communiste collectif se monnaie en une multitude de protagonistes, tandis que les militants s'opposent eux-mêmes à un grand nombre de représentants de la classe dominante, et se différencient des membres de la classe intermédiaire, idéologiquement incertains ou fluctuants, ce qui porte à plus de deux cents le nombre de personnages décrits et mis en scène, auxquels s'ajoutent des cohortes de figurants, de silhouettes rapidement évoquées, de noms propres appartenant à l'Histoire. La polarisation de cet abondant personnel romanesque en deux ensembles antagoniques s'effectue progressivement, à travers une alternance plus ou moins régulière de scènes, scènes qui reposent principalement sur la disjonction des deux principaux groupes d'acteurs, et dont la dimension correspond souvent à celle des chapitres. Mais ceux-ci peuvent aussi se subdiviser en plusieurs séquences distinctes et rendre plus fréquents les changements de scène, procédé qui va s'accroissant de volume en volume. Plus rarement s'effectuent des rencontres entre personnages des deux camps opposés, qui donnent lieu à des interactions directes ; mais les scènes militaires permettent tout naturellement de plonger les militants dans le vaste milieu des mobilisés et de leur faire côtoyer la hiérarchie, rarement proche de leurs convictions, même sur le terrain du patriotisme. En revanche, elles accentuent évidemment la

³ Jean Fréville avait évoqué en ces termes la complexité de l'entreprise, dans son compte rendu final du roman : "*A la précipitation et à l'ampleur des événements, il fallait répondre par la multiplicité des personnages et les changements continuels de décors. Le romancier devait, comme l'Asmodée de Lesage, soulever tous les toits, pénétrer dans toutes les âmes, courir d'une réunion de cellule au Quai d'Orsay, d'une usine à un salon, d'un cantonnement de l'arrière à une discussion d'état-major, plonger brusquement dans les milieux les plus divers, les saisir dans le rapide éclair du magnésium, repartir ailleurs à la recherche du fait essentiel, du détail typique, du fait saillant, ne rien omettre, lier l'individuel au social, tenir constamment le lecteur en haleine, l'entraîner au rythme des événements, lui donner une vue multiple des hommes et des armées en marche, le baigner dans la réalité de l'histoire*" (*La Pensée*, n° 39, novembre-décembre 1951, p. 90).

disjonction narrative entre protagonistes masculins et féminins, ce qui est à relier avec le fait qu'Aragon a demandé qu'on entende au féminin le titre de son roman, les militantes ayant dû prendre une part majeure dans la reconstitution clandestine d'un parti privé d'existence légale dès la fin septembre 1939.

Il nous semble donc utile de faire apparaître et de commenter rapidement, en parcourant chacun des volumes, les quelques principes sur lesquels repose la composition d'ensemble du roman ⁴, le plus important étant celui de la distribution des chapitres (et éventuellement des séquences qu'ils comportent) en fonction des groupes de personnages qui y apparaissent, à quoi s'ajoutent les variations de lieux, les types de situations sociales (réception privée, séance du Parlement, réunion de cellule, etc.), les professions (ou la distinction entre intellectuels et ouvriers), les types d'actions (la plupart sont verbales, avant les scènes de guerre), et les événements ou faits historiques que le romancier choisit d'inscrire dans la diégèse, ou, significativement, qu'il préfère taire malgré leur retentissement implicite sur les acteurs du drame.

Arrêtons-nous d'abord sur la façon dont le roman débute, et donc met en place les procédés de sa construction. Avec le *Prologue* du fascicule I (février-septembre 1939) l'ensemble du cycle s'ouvre sur la défaite et l'exode des républicains espagnols (Barcelone est tombée le 26 janvier) ; des militants communistes, Pierre Cormeilles (professeur à Paris), Albert Oustric (instituteur à Perpignan), membres du Comité d'aide aux intellectuels espagnols, et Raoul Blanchard (ouvrier parisien), membre des Brigades internationales de retour en France, font franchir la frontière à Antonio (combattant, ami de Raoul), grièvement blessé (en le faisant passer pour ingénieur). Sont mis en cause Blum et sa politique de non intervention, les anarchistes espagnols, la sympathie pour Franco du député néo-socialiste des Pyrénées-Orientales, Romain Visconti. Ensuite, les quatre premiers chapitres nous font pénétrer dans le monde de la bourgeoisie, à travers Cécile, fille du banquier Denis d'Aigrefeuille, épouse de Fred Wisner (un neveu du "grand Wisner", le magnat des automobiles), cousine de Louise de Sivry (mariée au baron Heckert), amie des Leurtillois (Aurélien dirige une entreprise textile dans le

⁴ Notre étude portant sur la première version du roman, et non sur la réécriture de 1966, nous citerons le texte dans l'édition originale de *La Bibliothèque Française*, en cinq "fascicules" et six volumes (le fascicule V, *Mai-juin 40*, comportant deux volumes, le premier les chapitres de I à XV, le second les chapitres de XVI à XXX, suivis de l'Epilogue) publiés du 5 mai 1949 au 27 avril 1951. La référence au fascicule I, chapitre 1, sera notée I-1, et ainsi de suite (I-2, I-3...). Le texte original est désormais consultable dans sa réédition établie par Bernard Leuilliot (Stock, 1998). Ce dernier prépare actuellement la réédition de la seconde version pour la Bibliothèque de la Pléiade (volume III des *Œuvres romanesques* à paraître en 2003). Nous ferons référence, en marquant notre dette, à la notice qu'il a bien voulu nous communiquer avant même cette parution.

Nord), des de Cautèle, des Barbentane ⁵, etc., tout ce monde, que fréquentent Visconti ou le député "*radical de droite*" Dominique Malot, se croisant à Paris, ou lors des vacances au Cap d'Antibes ou à Biarritz. On y professe des idées de droite ou d'extrême droite, Simon de Cautèle est "*entiché d'Hitler*" (p. 28), le jeune frère de Cécile, Nicolas, est au PPF de Doriot, son père a subventionné les Croix-de-Feu et rêve de "*liquider le Front Popu*" (p. 45), Fred Wisner est fascisant et antisémite (même vis à vis de sa femme, Cécile étant une Seligmann par sa mère), on se réjouit bien sûr de la défaite des rouges en Espagne, etc. Sur cette toile de fond se détache d'emblée la silhouette de Cécile, effrayée par les "*gens horribles*" qui l'entourent, éloignée de son mari, et sensible à l'adoration que lui voue le jeune homme rencontré à Biarritz (où l'a invité Nicolas, à Pâques) et revu à Paris, Jean de Moncey, étudiant en médecine, élevé dans la foi catholique. Les bases du roman de la lutte des classes sont donc posées, mais sont amorcés aussi dès ce premier groupe de chapitres le roman d'apprentissage et le roman d'amour.

Le prologue et ces quatre chapitres introduisent le principe d'alternance qui va régir le développement du récit et qui repose sur l'opposition des mondes sociaux. Dans ce fascicule initial, les personnages de communistes sont, avec le *Prologue*, au centre des chapitres 5-6-7, 11, puis 13 à 16, et 20 à 23, et les bourgeois au centre des chapitres 8-9, 19, 24 et 25, les autres chapitres, 10, 12, 17 et 18, portant sur des personnages socialement intermédiaires ou idéologiquement proches, ou en devenir. Par conséquent, les personnages *a priori* positifs ou sur la voie d'une prise de conscience sont davantage représentés que l'ennemi de classe. Le récit se donne plusieurs moyens de justifier ses passages d'un monde à l'autre, ou de rendre vraisemblable la mobilité de certains personnages. Ainsi, Jean est le jeune frère d'Yvonne, épouse de Robert Gaillard, petit bijoutier des Halles, sympathisant, président de section des *Amis de l'URSS*, et comme il loge chez eux en leur absence, il découvre, en même temps que l'amour (pour Cécile), la politique, à travers la lecture de *L'Humanité*, que reçoivent les Gaillard. Ceux-ci sont en vacances, dans une ville d'eaux où ils croisent leurs propres voisins d'immeuble, les Vallier ; lui, Guillaume, ouvrier plombier, est communiste (sa femme, Micheline, va le devenir). A ces chapitres 5 et 6 consacrés à leurs échanges fait suite un chapitre fondé sur un lien à distance, puisqu'il réintroduit deux des personnages du prologue

⁵ Du côté d'Edmond, remarié à Carlotta, la veuve de son beau-père Quesnel, "*curieux carrousel*", comme le dit le romancier en renvoyant aux *Beaux Quartiers*, d'où proviennent ces personnages. Mais c'est son frère, Armand, qui intéresse le présent roman, le frère qui a mal tourné, celui dont "*on ne parle jamais*", et que sa nièce Marie-Victoire imagine comme un "*personnage romantique*", "*une manière de Tristan*" (I-2, pp. 37, 39 et 41).

(Corneilles, lui, réapparaîtra au chapitre 17, et Oustric plus loin encore, au ch. 7 du fascicule II) : Antonio et, surtout, Raoul Blanchard, appelé à jouer un grand rôle dans l'ensemble du roman. L'ami espagnol est accueilli à Paris par Paulette, la femme de Raoul, elle aussi membre du Parti et ouvrière, première militante à être nommée, avant Marguerite Corvisart (ch. 13), secrétaire de l'avocat Maître Watrin (collègue de l'avocat communiste Lévine, et appelé à évoluer politiquement). Celle-ci est membre de la même cellule de quartier que Vallier, et on assiste un peu plus loin à une réunion de cette cellule du XIV^e arrondissement (ch. 16), situation qui permet d'introduire quelques nouveaux personnages de militants, comme François Lebecq, employé de banque (et secrétaire de la cellule) ou Mireille Taboureau (dont on apprendra plus tard, en III-6, qu'elle hébergeait des réfugiés espagnols). D'autres liens, plus ou moins ténus, motivent l'entrée dans le roman de quelques autres communistes : Mlle Corvisart se souvient (au ch.13) que Patrice Orfilat, le journaliste de *L'Humanité*, a été membre de sa cellule, et les deux chapitres suivants lui sont consacrés (sous l'angle de la trahison et du couple méprisable qu'il forme avec Edith) ; Bastien Prache, garagiste, secrétaire de cellule à Saint-Lubin, monte en camionnette de la Drôme à Paris et en profitera pour apporter aux Blanchard un colis confié par les parents de Paulette (mais l'intérêt du ch. 11 réside dans la discussion qui l'oppose à son passager, le socialiste César Dansette) ; Isabelle Baranger permet de mettre en scène le compagnon de route qu'est son père, un grand savant, au moment de son erreur d'appréciation sur le pacte germano-soviétique.

D'une façon plus générale, la diversité des personnages à l'intérieur même de chaque groupe social, outre qu'elle donne corps au roman de société (à travers une gamme de métiers et de conditions), permet de mettre en scène un large éventail de réactions face à l'actualité (le pacte et ses conséquences françaises dans le fascicule I), réactions qui servent de révélateur, et parfois de mise à l'épreuve, des opinions ou des convictions. La variété des situations où évoluent les protagonistes est propre à servir ces deux ambitions du roman. Les plus fréquentes sont les situations de parole : rencontres familiales et conjugales (chez les d'Aigrefeuille, les Wisner, ou les Leurtillois, chez les Blanchard ou les Orfilat) rencontres amicales (des Vallier et des Gaillard, d'Antonio et de Raoul), premiers rendez-vous amoureux (de Cécile et Jean), visites (d'Aurélien à l'oncle Blaise, du député Malot aux d'Aigrefeuille), entrevues (de Watrin avec le "Ministre M", d'Yvonne Gaillard avec des responsables de l'association communiste des *Jeunes Filles de France*, d'Orfilat avec Benjamin Crémieux), réunion de cellule, scènes de café (où pérorent des gens de droite, où s'improvise une réunion syndicale)...S'y ajoutent quelques récits d'action, liés aux événements (l'interdiction de la presse communiste, la mobilisation) ou des scènes de travail (aux usines Wisner, avec

Raoul). Le discours politique du roman se construit donc pièce à pièce, dans le corps même de la fiction, en se frayant un chemin à travers la distribution réglée des scènes et des chapitres, et selon les emplois et les situations offerts à la multiplicité des personnages.

Les fascicules suivants font réapparaître, de façon très inégale, la plupart de ces personnages, mais ils en introduisent également de nouveaux, en nombre très important s'agissant des régiments où sont mobilisés des militants. Le second fascicule (septembre-novembre 1939), constitué de vingt chapitres, en comporte six qui se déroulent aux armées (2, 4, 7, 9, 11, 14), le premier rapportant d'abord le voyage en train d'Armand Barbentane pour rejoindre son unité. Les communistes non mobilisés apparaissent dans sept autres chapitres, où les personnages féminins deviennent logiquement les plus nombreux (5, 8, 12, 15, 18, 19, 20) ; six seulement sont réservés exclusivement à des représentants de la classe dominante (1, 3, 6, 10, 13, 16), le chapitre 17 étant consacré à Jean, de même que le dernier est centré sur Cécile (accompagnant sa femme de chambre, Eugénie Gigoix, à l'hôpital de Verdun, elle y fait la rencontre de son frère Joseph, grièvement blessé, le militant et martyr exemplaire). Les scènes militaires sont distribuées sur deux lieux, à la faveur de quoi s'opèrent deux groupements de personnages : à Coulommiers, Barbentane fait la connaissance de Watrin, côtoie un ami de son frère Edmond, Xavier de Sivry (frère de Louise, et donc cousin de Cécile), découvre le colonel Avoine, les commandants Naplouse, Brest et Müller ⁶, etc. ; à Carcassonne (dans un régiment de spahis), se retrouvent Vallier et Oustric, le capitaine de Bréa, le docteur Blaze ⁷, et apparaissent le secrétaire de cellule Victor Pezet, le député du Parti Lucien Cesbron, etc. Les scènes parisiennes de la vie civile reposent surtout sur des visites ou des réceptions du côté des bourgeois (la baronne Louise Heckert donne une garden-party à Chaillot, les de Cautéle fêtent l'anniversaire de Simon à Maisons-Laffitte) ; du côté des militants, on organise le passage à la clandestinité, en préservant les moyens de publication et en établissant un réseau nouveau de liaisons.

Avec le fascicule III (novembre 1939-mars 1940) le roman militaire s'étoffe : onze chapitres sur vingt-quatre se déroulent aux armées, chapitres placés en début de volume (1, 3, 4, 7), au milieu (11, 12, 13), et à la fin (21 à 24) ; tous concernent le régiment de

⁶ On fait la connaissance de Müller et du commandant Benedetti en II-1, tous deux sont farouchement anticomunistes, antisémites, fascistes ; nous nous intéresserons à ces deux personnages un peu plus loin.

⁷ Il a été introduit dans le roman comme médecin de l'épouse du député Malot.

Barbentane, désormais cantonné dans le Mulcien ⁸, une seule mention étant faite de Carcassonne. Dans la I^{re} compagnie, Barbentane, lieutenant de réserve, a sous ses ordres Raoul Blanchard et Etienne Decker (un mineur du Nord, délégué syndical) ; dans la 3^e se retrouvent Watrin et Gaillard, tous deux lieutenants. Ce sont ces chapitres qui sont maintenant chargés de mettre également en scène l'ennemi de classe, à travers la surveillance exercée sur "les rouges" ou les propos fascistes, antisémites, ou antisoviétiques, des officiers ou des soldats, aucun autre ne lui étant exclusivement réservé. En revanche sept des treize chapitres restants sont centrés sur les personnages en devenir, Cécile et Jean, Robert Gaillard (auprès de sa femme, lors d'une permission), ou sur des honnêtes gens, de possibles alliés, comme Baranger (revenu de son erreur), l'oncle Blaise ou son neveu, le sculpteur Jean-Blaise Mercadier. Enfin, les six autres chapitres ont pour acteurs Blanchard, qui s'est fait réembaucher chez Wisner pendant les dix jours de sa permission, début janvier, Lebecq (arrêté par la police, avec Antonio et Mireille Taboureau), des responsables (Frachon, Dallidet) et surtout des députés communistes (comme Etienne Fajon et son double fictif, Lucien Cesbron), à l'occasion des incidents créés à l'Assemblée par quatre d'entre eux (le refus de rendre hommage aux combattants) et de la séance du 16 janvier où est votée leur déchéance.

Le fascicule IV (mars-mai 1940) se caractérise par l'importance moindre accordée aux scènes situées directement dans l'armée (cinq chapitres sur dix-sept), par le fractionnement accru des chapitres, par la part plus grande donnée aux péripéties de la vie politique, aux considérations de stratégie militaire, et au contexte international. Il débute à la caserne Mortier, plaque tournante des affectations au service de santé, ce qui permet d'y retrouver Jean, l'étudiant en médecine ayant été conduit à s'engager, Prache (apparu en I-11), et le docteur Blaze ; on y forme un groupe sanitaire divisionnaire (le GSD 39), rattaché à une division légère mécanique (la 3^e DLM), et c'est avec ces unités (alors intégrées à la 1^{re} armée du général Blanchard) que le dernier chapitre nous fait entrer dans la guerre à l'aube du 10 mai 40. Jean vit ce moment dramatique au côté de Raoul (l'autre Blanchard, le héros communiste), affecté entre-temps dans le même groupe, dont trois chapitres intermédiaires (9, 11, 13) nous ont relaté les mouvements en direction de la frontière nord. Seuls trois chapitres (4, 7, 10) mettent en scène exclusivement ou presque la classe dirigeante, toute à ses rivalités et à ses intrigues politico-militaires : remaniement ministériel et remplacement de Daladier par Reynaud (19-22 mars), règlements de compte liés à la Cagoule avec Fred Wisner, projet anglo-

⁸ Il s'agit d'un "*régiment régional de travailleurs*" (RRT), qui mêle suspects politiques et condamnés de droit commun. Aragon écrit toujours "*Mulcien*" au lieu de "*Multien*" (le pays de Meaux).

français d'intervention en Norvège et à Bakou, dissensions à la tête de l'Etat et de l'Armée, procès intenté aux quarante-quatre députés communistes. Mais des chapitres plus nombreux mêlent des représentants des différents groupes sociaux, soit à la faveur de scènes séparées à l'intérieur d'un chapitre, soit en les confrontant dans des interactions directes (les deux procédés pouvant aussi se combiner). Dans le premier cas, le récit joue de façon plus éloquente que précédemment sur l'opposition des mondes et des valeurs : par exemple, des militantes qui continuent le combat en risquant la peine de mort, et aussitôt après des cagouleurs qui s'entredéchirent ou trempent dans des affaires d'espionnage économique (ch. 12) ; dans le second cas, des militants peuvent répondre directement à leurs calomnieurs, dans l'enceinte de la Chambre, et hâter la prise de conscience d'un personnage en devenir comme Watrin, qui assiste au procès des députés (ch. 5). A l'heure de la montée des périls, le choix du romancier, lisible dans la composition même du quatrième volume, a donc été de mettre l'accent sur la dramatisation des antagonismes sociaux, qu'il s'agisse de la contradiction principale entre les deux camps ou des conflits internes à la classe dominante. Le roman de société s'est ainsi complété, tout en investissant de manière plus sensible le monde militaire lui-même.

Avec les deux volumes du fascicule V (mai 1940 et mai-juin 1940), la priorité absolue est donnée au roman de la guerre : dans cette période qui va du 10 mai, le premier jour de l'attaque allemande (sur lequel se terminait le fascicule précédent), au 1^{er} juin (pour le trentième et dernier chapitre) puis jusqu'au 9 juin (pour l'Epilogue), le récit ne quitte que très rarement le théâtre des opérations militaires, seul le chapitre 14 se déroulant entièrement à Paris, quelques autres nous y ramenant épisodiquement, dans des séquences souvent très courtes (20, 22, 24, 27, 28, et l'Epilogue). Ces retours à Paris permettent d'évoquer les hésitations des responsables politiques dans la conduite de la guerre, la grande peur de certains (comme Visconti ou Paul Reynaud) que les communistes profitent de la situation pour fomenter une insurrection, et surtout la demande faite à l'URSS de fournir à la France des avions, ainsi que la démarche conduite par Monzie auprès du PC pour connaître sa position dans l'hypothèse où le gouvernement déciderait de défendre la capitale. Nous serons donc loin d'être renseignés, à la fin du dernier volume, sur le sort des multiples personnages rencontrés antérieurement, surtout quand ce ne sont pas des combattants, dans un roman, il est vrai, qui devait continuer de nous intéresser à leur destin jusqu'en 1945. Il reste que cette fois, contrairement aux ouvrages antérieurs du cycle du *Monde réel*, le récit ne s'arrête pas au seuil de la guerre, mais plonge au cœur de "*l'apocalypse moderne*".

L'ambition des deux derniers volumes est à la fois de rendre compte en détail des opérations militaires les plus décisives, des choix stratégiques qui les commandent, des options tactiques prises au jour le jour, des responsabilités engagées dans la débâcle des forces françaises, des réalités de l'enfer vécu par les combattants, et cela à travers un récit qui, aussi lourdement lesté soit-il de matière historique, ne renonce pas à ses personnages. Le romancier doit donc combiner la petite échelle des destins singuliers et la grande échelle de l'aventure collective, mais aussi décrire le mouvement des troupes, en passant d'un lieu à un autre, et embrasser l'immense champ de bataille, sans cesser d'en rapporter les modifications incessantes. La composition d'un tel ensemble est nécessairement complexe, la réussite du roman militaire (saluée par Pierre Daix) tient, pour partie, aux solutions trouvées sur ce plan. Le premier des deux volumes, dont les quinze chapitres racontent par le menu les huit premiers jours de la guerre (du 10 au 17 mai), se donne un principe d'organisation avec la répartition des personnages de communistes (ou de proches) en quatre ensembles, correspondant à quatre unités combattantes : le régiment de spahis venu de Carcassonne, avec Vallier, Oustric, Pezet ; la DLM et son GSD où l'on retrouve Jean de Moncey, Prache, Blanchard et Cormeilles ; le RRT de Barbentane et Gaillard, dans deux compagnies différentes ; et enfin, le régiment de zouaves de Jean-Blaise (la 1^{re} DINA). Passer régulièrement d'un groupe à l'autre introduit un minimum de clarté dans la vaste fresque en construction, étant entendu que les péripéties des combats peuvent amener l'éclatement de ces groupes, et donc une complication supplémentaire du récit (ce qui peut servir le choix, par exemple, de montrer Blanchard, un temps séparé de son unité, surmontant seul les épreuves, ou Barbentane escorté de quatre soldats communistes cherchant à reprendre le combat, et non à désertir).

Un autre principe de structuration romanesque repose, dans le tout dernier volume, sur le choix de faire converger vers un même lieu, la région de Lille et de Dunkerque, les divers groupes de personnages. En dépit de la complexité des opérations sur le terrain, de la multiplicité des objets pris en charge par le texte, de la débâcle grandissante qui fait toucher à l'indicible, la relative unité de lieu qui préside au récit aide à préserver une vision d'ensemble de l'événement. Que ce lieu coïncide largement avec le pays minier est évidemment d'une grande importance : la clarification historique passe par la réactualisation des antagonismes sociaux et politiques, par le rôle symbolique conféré aux mineurs, ces héros par excellence de la geste communiste, et à une région (celle de Maurice Thorez) où le Parti est fortement implanté. Le premier chapitre de cet ultime volume (c'est-à-dire V-16) le rappelle, en évoquant la crainte que le communisme suscite dans le patronat local, et en s'ouvrant sur le thème des militants

suspects et incarcérés (dans la prison de Loos-lès-Lille), parmi lesquels le romancier va se donner de nouveaux personnages, comme Eloi Watteblé et Nestor Platiau (ch. 19). Il en ajoute d'autres comme Gaspard Boquette, mineur à Carvin, sur lequel le roman se terminera, et fait réapparaître, au côté de Charles Debarge (dont il est le double fictif), Etienne Decker, démobilisé un mois plus tôt et réembauché à la mine de Courrières. Ainsi Blanchard pourra-t-il espérer reprendre contact avec le Parti à travers lui, et Barbentane être par lui efficacement protégé au sein de la communauté ouvrière, après qu'il a été mis aux arrêts pour avoir ramassé des armes et qu'il a combattu héroïquement dans la défense de Courrières. Car qu'il s'agisse de lui ou de ces militants du "pays des mines", mobilisés ou civils, tous entendent poursuivre le combat, en songeant ou en se préparant déjà aux formes nouvelles qu'il va prendre bientôt. L'Epilogue le confirme, alors que la débâcle est consommée, tout en déplaçant l'intérêt sur la résolution de l'histoire d'amour de Cécile et Jean.

Ainsi, loin d'être commandée par la volonté de raconter une action d'ensemble, clairement identifiable, la composition du récit, complexe, étoilée, répond à de multiples fonctions, les unes habituelles au roman réaliste, les autres plus spécifiques du roman historique. Si notre description laisse entrevoir la façon dont la structure antagonique, comme mise en scène de la lutte des classes, est mise en place dans la série des cinq fascicules, il est plus difficile de repérer les principes de sa dramatisation, de sa traduction dans les comportements des militants. La pluralité des acteurs et l'émiettement de leurs actions ne sont pas seuls en cause. La situation historique où les personnages prennent place confère à l'activité militante un caractère paradoxal : l'interdiction de la presse communiste (fin août) et la dissolution du Parti (fin septembre), la mobilisation et l'état de guerre, tout conspire à empêcher les militants d'agir, ou à limiter leurs entreprises. Leurs actions sont assez peu des actions, et elles ne relèvent pas d'une stratégie concertée. Contraints de subir le nouveau cours des choses, où la signature du pacte germano-soviétique a joué un rôle déclencheur décisif, l'initiative ne leur appartient pas. Tout leur interdit d'être les héros d'une action antagonique d'envergure. Seule la période suivante, celle de la résistance armée à l'occupant, leur aurait offert une telle perspective. L'inachèvement du roman les a privés de ce dédommagement, et de leur part de gloire.

En se faisant le peintre scrupuleux de la drôle de guerre et de la défaite de mai-juin 40, le romancier se devait d'exploiter au mieux ce qui confèrerait un visage acceptable à cette situation d'inaction forcée où se trouvaient rejetés les militants. Condamnés à subir le sort qui les accable, ils se voient offrir, à défaut d'une liberté

d'action, une capacité de réaction si forte et si méritoire qu'elle tient lieu d'assomption héroïque. Victimes d'une répression incessante, ils font figure de persécutés, leur destin inique devient martyre, et leur passivité passion. Les hautes qualités dont ils font preuve dans l'adversité les dispensent d'accomplir des exploits incontestables. Plus que jamais, le roman politique se fait avec eux, qui sont pris dans une situation historique où se dérobent les conditions pratiques du combat, un roman des convictions, de l'expression des idées, véhiculées dans des actes de langage ou incarnées dans des comportements symboliques. Et les prises de parole elles-mêmes peuvent rarement s'adresser à l'adversaire, les choses dites circulent entre soi, les arguments visent à corriger les erreurs d'appréciation des camarades, ou à instruire les nouveaux sympathisants. En ce sens, *Les Communistes* est un roman plus pleinement politique que d'autres : le rôle clé y est joué par l'affrontement des conceptions du monde, par la rivalité des idéologies, par la dramatisation du discours des personnages. La part du récit d'action y est réduite à la portion congrue, alors qu'abondent les situations de parole, les scènes propices à l'expression des opinions, les descriptions focalisées par le discours intérieur des protagonistes. Si ce roman est bien, on le vérifiera amplement, un roman de la lutte des classes, il est voué à rapporter non une action révolutionnaire, mais la réaction défensive à laquelle les circonstances réduisent ces lutteurs que sont par essence les militants.

Comment Aragon choisit-il de mettre en scène son héros collectif en butte à l'offensive de l'ennemi de classe ? Comment la structure antagonique qui régit les rapports des deux camps est-elle dramatisée, compte tenu de l'ensemble des contraintes narratives que nous venons de décrire ? Le fait essentiel, au-delà du premier fascicule, est celui du clivage que le roman opère, en puisant dans son matériau historique, entre le monde des mobilisés et celui des civils, entre le théâtre des armées où les militants, soldats ou officiers, se trouvent confondus dans la masse des appelés, des réservistes et des militaires de carrière, et le théâtre de la vie sociale parisienne où les militants sont privés de moyens de propagande et, bientôt, d'existence légale. Dans le premier cas, les possibilités d'action politique sont inexistantes, sauf à prôner l'insoumission et à concevoir des menées subversives destinées à saboter l'effort de guerre, ce qui, on le verra, n'est pas la position adoptée par les communistes du roman, même sur le plan de la simple propagande. Enrôlés dans un conflit "impérialiste" qu'ils désapprouvent, ils sont de fait placés en situation d'*intégration* au sein de la nation mobilisée. Dans le second cas, les possibilités d'action sont extrêmement restreintes, mais ne sont pas nulles : les unes concernent les députés qui tentent de faire encore entendre la voix de leur Parti, d'en réaffirmer l'existence politique sur la scène publique, en dépit même de la dissolution de l'ensemble de ses organisations ; les autres appartiennent aux militants

de base non mobilisés; et donc spécialement aux femmes, on l'a indiqué, qui se lancent dans le "travail illégal" et la reconstitution clandestine des liaisons indispensables à la survie du groupe. Au contraire de leurs camarades appelés à faire leur devoir au service de la patrie en danger, tous ceux-ci agissent et s'expriment sur la base d'une *dissidence* radicale, à la fois subie et revendiquée. Affrontant ouvertement ou secrètement le pouvoir bourgeois, ils font à l'occasion figure de héros, parfois de martyrs, et toujours de victimes.

Nous accorderons donc toute son importance à ce grand clivage qui, à partir du tournant historique de la déclaration de guerre, régit le développement de l'action antagonique et commande en partie la façon dont se construit le personnage collectif du communiste ⁹. Nous nous demanderons comment Aragon en joue pour aborder des problèmes politiques de fond et leur trouver une solution romanesque ; comment il combine le loyalisme des uns et la protestation des autres pour élaborer l'image d'un parti demeuré fidèle à la fois à ses convictions révolutionnaires et à la ligne antifasciste et patriotique des années antérieures, malgré le séisme provoqué par le pacte germano-soviétique et ses suites immédiates. Nous verrons du même coup que la thématization de la persécution remplit un rôle majeur : elle permet de dessiner une toile de fond commune aux deux grands types de situations que le roman distingue, de créer une même atmosphère qui colore et complète l'argumentation doctrinale, en en palliant souvent les difficultés, en en estompant les contradictions. Tout militant des *Communistes* vit sous le règne odieux d'une persécution permanente. Qu'il soit contraint de s'abstenir de poursuivre le combat qui fait sa raison d'être ou qu'il brave les interdictions dont son parti fait l'objet, qu'il ait l'occasion de prouver sur le front son attachement sincère au sort de la patrie ou qu'il ait le courage de pâtir de sa fidélité idéologique, qu'il soit étroitement surveillé par ses supérieurs ou arrêté à son domicile par la police, qu'il coure le risque d'être fusillé à l'approche de l'envahisseur ou qu'il devienne passible de la peine de mort pour ses opinions, il est toujours, dans ce roman, en situation d'endosser le rôle de la victime innocente. Et il est une victime de la pire des injustices : on le traque pour ses idées, c'est-à-dire pour ce qu'il est, et non pour ce qu'il fait, puisqu'il se contente de se défendre, quand il n'est pas réduit à l'impuissance. De son point de vue, il ne serait pas ainsi pourchassé s'il n'avait fondamentalement raison. La persécution est donc la preuve la plus forte de la justesse de son combat.

⁹ C'est pourquoi le plan de notre sous-chapitre 3.3.3.2. consacré au héros et l'action antagoniques reposera sur ce clivage entre les deux grands théâtres de l'action, entre ces deux situations, d'intégration et de dissidence.

*** *L'écriture du roman à thèse***

Rédiger la chronique des événements sous l'angle de la persécution est l'un des moyens les plus efficaces que se donne Aragon de substituer aux aspérités de la démonstration la logique propre du romanesque. La façon dont sont levées les interrogations de la militante Corvisart à propos du pacte germano-soviétique en fournit l'exemple canonique :

*Tous les doutes, toutes les perplexités des premiers jours, la police les avait dissipés en matraquant Brillant, en fendant la lèvre au Papa Blanc, en arrêtant Molinier, en dépendant le portrait de Jaurès, en volant celui de Lénine... Qu'est-ce que Lévine ou Cormeilles aurait pu lui dire de mieux ? Le pacte ! Il s'agissait bien du pacte : on avait supprimé L'Huma, tout était parfaitement clair...*¹⁰

L'évidence des brimades envers les camarades de la cellule, l'indignation qu'elle suscite (d'autant que Brillant est un mutilé de guerre), la violence symbolique (l'atteinte aux figures tutélaires) qui ajoute à l'odieux de la répression, voici qui remet les têtes à l'endroit, voici qui clarifie, en la simplifiant de beaucoup, une situation que l'étrange accord entre les ennemis jurés menaçait de rendre très obscure, du moins pour certains militants (non guidés, on le verra, par l'infailible instinct de classe, ou non sauvés par la virtuosité dialectique). L'absence de commune mesure entre les événements ne fait pas problème : la lèvre fendue du Papa Blanc et l'interdiction du journal dispensent par avance de s'apitoyer sur le sort prochain des Polonais, des Baltes ou des Finlandais, sur le sort même des Français et de leurs alliés occidentaux, dont Hitler et Staline viennent pourtant, pour l'essentiel, de décider. *A fortiori* les camarades sont-ils dispensés de réfléchir aux conséquences directes, et désastreuses, de ce pacte contre-nature sur leur propre existence de communistes. Que la stratégie allemande de Staline puisse être pour quelque chose dans les malheurs qui vont les frapper est l'un de ces non-dits capitaux sur lesquels repose la cohérence idéologique du roman.

D'une façon plus générale, nous verrons que les silences jouent un rôle au moins aussi important que les arguments dans l'économie de ce roman partisan, et qu'ils ont le grand avantage d'alléger la démonstration tout en limitant la part du débat. Faire le compte des silences est une tâche évidemment impossible, et qui serait absurde s'il

¹⁰ *Op.cit.*, I-16, p. 181.

s'agissait d'attendre du romancier qu'il remplisse, sur ce plan, un cahier des charges dont il est après tout le seul maître. Mais dans une fiction réaliste à ce point lestée de matière historique, et indexée avec une telle précision sur le temps des événements, la sélection même des faits, la simple décision de dire ou de ne pas dire, vérifiable par la confrontation avec les récits des historiens, est en soi porteuse de sens. Comme l'est *a fortiori* la façon dont s'organisent ces silences, et dont ils font système avec le dit romanesque. On touche là à l'un des grands paradoxes de ce roman réaliste: il est saturé d'informations et troué de silences. Il peut décrire avec minutie, jour par jour, les péripéties du remplacement de Daladier par Reynaud, ou heure par heure le mouvement des armées françaises attaquées de toutes parts, et observer un mutisme presque total sur la dévastation germano-soviétique de la Pologne ou, plus significativement encore, sur le contenu réel de la propagande clandestine du PCF. Du même coup, parlant abondamment de ce dont il parle, et se refusant, autant qu'il est possible, de faire même allusion à ce dont il ne souhaite pas parler, il s'offre très peu le luxe de flâner, il fait argument de tout ce qu'il prend en charge. La régulation de l'information semble constamment obéir à un principe d'efficacité. Il faut, en somme, que le lecteur s'y reconnaisse, qu'on n'aille pas l'égarer avec des histoires dont on ne verrait pas bien le rapport, c'est-à-dire le lien avec la grande histoire de ceux qui ont raison.

Aragon livre de ce principe, qui contribue de façon essentielle à l'effet de thèse global, une sorte d'image en abyme : A Carcassonne, dans le régiment de spahis où ils sont mobilisés, Victor Pezet (qui est viticulteur dans cette région) emmène Guillaume Vallier (ouvrier parisien) faire une petite promenade, en ne sachant trop encore à qui il a affaire ; c'est l'occasion d'ouvrir les yeux sur le paysage et de parler de tout et de rien. En réalité, Pezet s'arrange pour faire allusion à l'histoire des viticulteurs du midi, pour prononcer quelques mots clés, "*la féodalité*" (en détachant les syllabes), "*la social-démocratie*", puis il se tait, "*pour juger de l'effet*". Autrement dit, il envoie à son interlocuteur des signes de reconnaissance, Vallier est mis en alerte, c'est à lui de faire savoir en retour qu'il parle le même langage, et donc qu'il partage les mêmes convictions ¹¹. Semblablement, le romancier ne cesse d'envoyer au lecteur des informations qu'il est invité à identifier comme des signes reconnaissables, des signes à intégrer dans le système d'interprétation que, dès les premières pages, le récit a

¹¹ La conclusion de cette scène rituelle de reconnaissance ne manque pas d'humour (un humour, hélas, assez typiquement stalinien) : Pezet conduit sciemment son compagnon, alors qu'on parle de boire un verre, près d'un "*rinse-gueule*" dont on peut voir encore qu'il a eu comme enseigne l'inscription "*A Trotski*" ; Guillaume, quand il s'en aperçoit, réagit de la bonne façon : "*Non, on a qu'à retourner, à un kilomètre d'ici, il y avait une buvette*", si bien que "*Victor, il lui a tapé sur l'épaule, il était content, mais content*" (II-7, pp. 111-112).

commencé de construire. Le lecteur lui aussi, qu'il partage ou non au départ les convictions de l'auteur, est mis en alerte, on ne lui dit pas tout ce qu'il faut penser, le narrateur sait s'abstenir de mettre trop souvent les points sur les i, mais rien de ce qu'il lit ne doit lui paraître gratuit par rapport à ce qui est la grande affaire du roman. Au retour de la promenade, il découvre qu'à la caserne les conversations roulent sur le pacte, que ce sont surtout les socialistes qui s'acharnent sur le sujet, car "*dans l'ensemble, les gars ne trouvaient pas qu'il avait eu tort, Staline. A part quelques-uns, des fils à papa comme toujours dans la cavalerie, si soigneusement réacs, que ce n'était pas à Staline qu'ils en voulaient du pacte, eux, mais à Hitler*" ¹². On est en terrain de reconnaissance, ou si l'on veut, la chose dite sur le ton du constat objectif prend sens de s'inscrire dans le climat de connivence qui, depuis le Prologue, s'est peu à peu installé.

Toutefois, cette analyse que nous étairons peu à peu mérite d'être nuancée ; c'est l'une des différences du roman d'Aragon avec celui d'André Stil, on le verra, qui ne s'accorde aucune excursion hors du champ de bataille idéologique, à l'image de ses personnages de militants partout et toujours sur la brèche (pas d'école buissonnière, dira l'un d'eux). Il arrive qu'Aragon porte intérêt à ses personnages au-delà de ce qui importe à la leçon politique, surtout quand il s'agit d'évoquer des destins plus ou moins pathétiques. Donnons-en trois exemples : celui, d'abord, de la communiste Marguerite Corvisart, qui fut une enfant tôt abandonnée par un père volage, une adolescente endeuillée par la perte d'une sœur (morte au Congo) et d'un frère (tué à Verdun), une jeune femme quittée par son prétendant et conduite à avorter, puis une militante dévouée, mais qui découvre l'étendue de sa solitude quand sa mère meurt à son tour, avec qui elle vivait (et qui la tyrannisait pourtant), dans le pressentiment qu'enfin "*seule, indépendante*", "*il était trop tard*" ; si bien, que dans les conditions de la clandestinité "*heureusement que le Parti lui donnait du travail*", car, loin de penser jamais au danger, "*elle n'avait peur que de la solitude*" ¹³. Voici donc une militante qui a des raisons très personnelles de militer, ce qui n'est ordinairement pas souhaitable ¹⁴. Le colonel Avoine fournit un exemple très différent : c'est un patriote sincère, à la différence de beaucoup d'officiers supérieurs, détesté de tous, un militaire qui préfère la paix à la guerre, "*il avait horreur du massacre*" ¹⁵, quelque peu illuminé, mais lucide sur la forme des

¹² *Ibid.*, pp. 112-113.

¹³ *Ibid.*, IV-2, p. 38. Aragon a donné à ce personnage le prénom de sa propre mère et quelque chose de son destin gâché (par la défection des siens et la liaison adultère dont l'enfant Louis est le fruit).

¹⁴ On verra que l'employé de banque François Lebecq commet des erreurs liées à un engagement qui revêt la forme d'une compensation euphorique à une condition sociale médiocre.

¹⁵ *Ibid.*, IV-22, p. 354.

combats futurs (il en parle avec Barbentane), mais réduit à les préparer avec des moyens dérisoires ; c'est aussi un croyant qui accepte sans broncher les épreuves nombreuses qu'il subit dans sa vie familiale, et qui a le sentiment qu'une grande mission lui est enfin accordée par Dieu, à l'approche de l'invasion allemande. Le troisième exemple est celui d'un chrétien moins conventionnel.

L'abbé Bernard Blomet est un prêtre au parler faubourien mêlé de latin, franc, sportif, respectueux du peuple, mais ébranlé dans sa foi par le spectacle de l'apocalypse, trop amateur d'explosions pour éviter de donner la mort, et trop désespéré pour la fuir, agonisant hurlant de douleur, porté à blasphémer dans la terreur que le salut éternel ne lui soit accordé. Ce qui l'emporte alors sous la plume d'Aragon, ce n'est pas la leçon, même si elle demeure déchiffrable, mais la compassion, celle qui est propre à l'effort de compréhension romanesque, et non simple pathos convenu et effet facile. En élargissant la scène de la mort de l'abbé Blomet à la vision des détachements défaits, obligés de défiler devant le général vainqueur, il écrit : "*O douleur, douleur des hommes ! Il y a des moments où l'on préférerait mourir*" ¹⁶. Cette petite phrase, à elle seule, a quelque chose (elle aussi) de blasphématoire, au regard de l'interdiction faite au militant de préférer un seul instant à la vie et au combat le renoncement et la mort.

Mais elle est plus encore un indice de ce que, avec la peinture des combats dans les deux derniers volumes, le roman devient aussi un roman de la débâcle, et un roman de la déploration face à la dissolution des armées, la perte d'intégrité du territoire national, la fracture de ce qui forme le socle mental et matériel de la condition politique des hommes. Et comme nous l'avons laissé entendre, Aragon est un grand romancier, et un poète inspiré, de cette dimension fondamentale du politique, plus encore que de l'introduction de la politique dans le roman. C'est sous cet angle que nous comprenons son invocation répétée du sentiment national, cet attachement premier à un territoire, à un espace et à une histoire sans lesquels il n'y a pas de communauté possible, comme le montrent, *a contrario*, la longue dérive individuelle de Pierre Mercadier dans *Les Voyageurs de l'impériale*, et la fuite du souverain hors de la patrie française dans *La Semaine sainte* ¹⁷. Nous n'allons donc pas rendre tout à fait justice à cet aspect du roman, sensible dès sa première version, et fortement accentué dans la seconde, en cherchant à en cerner le caractère de roman à thèse. Car, il faut aussi, à notre sens, ne

¹⁶ *Ibid.*, V-29, p. 287.

¹⁷ Nous avons étudié, en partie sous cet angle, le passage des *Communistes* à *La Semaine sainte* dans l'itinéraire romanesque d'Aragon, in *Histoire/Roman*, Actes du colloque d'Aix-en-Provence (1987), Publications de l'Université de Provence, 1988, pp. 47-60.

pas perdre de vue que la peinture de la débâcle dans ce roman demeure tout de même enfermée dans le cadre doctrinal, c'est-à-dire ici dans la démonstration que la France a été trahie par ses responsables politiques et par le commandement militaire, que la défaite a été précipitée par la hantise d'une rébellion populaire, et donc par le refus d'armer le peuple et la priorité donnée à la chasse aux communistes, et aussi, sur le terrain même de la guerre, par l'incompétence des généraux, le défaut de courage et le peu de patriotisme vrai. Tout ceci contrastant avec l'attitude irréprochable de tous les militants appelés à combattre dans une guerre qu'ils n'approuvaient pourtant pas.

Nous reviendrons dans notre étude du roman sur cet aspect de son fonctionnement qui commence à se dégager, celui de la marge de liberté qu'il se donne dans les limites solidement tracées du roman à thèse. On peut la résumer pour l'instant grâce à une formule avancée par le romancier lui-même ; elle est astucieusement ambiguë, puisqu'elle semble trahir ce que nous avons dit plus haut du rôle des silences, alors que, dans son contexte, elle renvoie à la part de l'intime chez les militants, celle qu'il vaut mieux garder pour soi : "*Le plus important, c'est toujours ce qu'on ne dit pas*". Ainsi, l'instituteur Oustric, à la différence de bien des militants étudiés jusqu'ici, qui ne sont pas censés avoir de secrets, a droit à son quant à soi : "*Oustric pense à tout ce qu'il ne dit pas, lui. A ce qui lui tient à cœur, qui paraîtrait étrange à un ouvrier comme Vallier, et dont il ne peut parler avec son frère paysan [...]* Et qu'est-ce que dirait Guillaume, s'il savait qu'Oustric, en cachette, écrit des vers ? Avant d'avouer ça !" ¹⁸. Ce type de silence plaide pour le romancier, qui se garde de réduire ses personnages de militants à des marionnettes ; celui qui consiste à taire des vérités historiques désagréables relève de la pratique du roman militant : même les informations qui recouvrent à grand bruit ces silences sont alors comme des écrans par rapport à ce monde réel qu'il s'agit en principe de dévoiler.

De la part du narrateur également, le plus important, c'est ce qu'il ne dit pas ; plus exactement, c'est que les choses dites, ce ne soit pas lui principalement qui les dise, mais les personnages eux-mêmes. Son abstention permet à la voix auctoriale de se faire discrète, à proportion que les voix des acteurs restituent des manières singulières de voir et de comprendre. Le roman peut ainsi apparaître comme étant vraiment le roman des communistes, et non un roman sur les communistes ; un roman qui s'attache à restituer des manières subjectives de vivre les événements, et non à déployer la seule vision

¹⁸ *Ibid.*, II-9, p. 153.

d'une "autorité fictive"¹⁹. Il faudrait évidemment y regarder de très près, et tout au long des deux mille pages, pour apprécier la part exacte de la parole des personnages, et celle, tout de même présente, du narrateur impersonnel, plus savant et plus lucide que les protagonistes ; pour étudier aussi la combinaison des voix et des points de vue, puisqu'elle affecte le coefficient "d'objectivité" du récit. Pour résumer notre expérience de la lecture des *Communistes*, nous dirons que non seulement le romancier fait constamment entendre ou deviner les voix de ses personnages (et pas seulement celles des communistes), en jouant de toutes les modalités du discours rapporté, mais il use le plus souvent de focalisations internes, qui produisent sur le lecteur un effet très fort de proximité avec le monde mental des acteurs. C'est à chacun selon sa vérité²⁰. A ce qu'il semble du moins. Certaines des études récentes ont mis l'accent sur cette technique, héritée de l'écriture des romans antérieurs, où ces jeux de la narration peuvent se déployer avec une extrême virtuosité ; à tout le moins, la continuité entre ces romans et celui-ci serait sur ce plan peu contestable.

Cette caractérisation de la technique narrative est le fait, par exemple, de Bernard Leuilliot quand il souligne l'art que maîtrise Aragon "de faire entendre sa voix à la jointure des discours d'autrui", ces discours que les personnages se tiennent à eux-mêmes dans leur effort plus ou moins éclairé pour appréhender leur propre histoire. Et comme ce que chacun raconte importe moins, ou pas davantage, que ce qu'il ne dit pas, le réalisme se situerait "à la limite du dire et du non-dit, de l'archive documentaire et de la fiction, de la "chose vue" et de l'irreprésentable"²¹. Corinne Grenouillet avait déjà attiré l'attention sur l'importance de la délégation narrative dans ce roman pourtant pris en charge par un narrateur omniscient, le recours fréquent aux dialogues permettant de desserrer l'emprise de la voix auctoriale²². D'une façon plus générale, alors même que nous allons devoir établir à quel point la dimension partisane est consubstantielle à cette œuvre d'Aragon, il convient de faire droit aux relectures récentes qui, dégagées des partis pris aveuglants, dans l'éloge ou dans le blâme, ont suggéré quel intérêt le roman pouvait encore revêtir. Pierre Daix évoque ce qu'il contient de "pamphlets insoutenables", de "dialogues relevant de l'apologétique du parti", mais poursuit :

¹⁹ On se souvient que le titre complet du livre de S. Suleiman est *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*.

²⁰ Un exemple entre mille : "La camarade Corvisart est comme elle est, ce n'est pas non plus ce que j'appellerais un élément prolétarien... prolétarien. Elle est sûrement honnête. Elle croit bien faire. Seulement pour quelqu'un comme Lebecq, c'est choquant" (II-12, p. 198). Et pour le narrateur est-ce choquant (qu'elle ait empiété sur les prérogatives du secrétaire de cellule qu'est Lebecq) ? Le contexte laisse entendre que non, mais la caractérisation de la camarade, elle, n'est pas que subjective.

²¹ Préface de la réédition des *Communistes*, *op.cit.*, p. X.

²² *Lecteurs, lectures et réception du texte romanesque*, *op.cit.*, pp.112-120.

"Malgré tout, c'est une grande œuvre : un des meilleurs romans militaires de la prose française et même européenne. Aragon possède cette compréhension de l'armée qui est chose si rare, et il s'inscrit à cet égard entre le Vigny de *Servitude et grandeur militaires* et le Soljenitsyne d'Août 1914"²³. Pour Olivier Barbarant, "le roman traduit avec finesse l'impact de l'histoire collective sur chacun des individus qu'il met en scène", son réalisme, plus subtil que ce que laissent penser les définitions d'école, "restitue la chair d'un temps, et tente d'expliquer le frémissement du particulier dans une mise en perspective où l'écriture en tant que telle a plus de poids que le sujet" ; c'est pourquoi, en dépit de ses aspects didactiques et partisans, il le considère, "par la peinture d'une forme d'hypnose de l'Histoire ou la magistrale restitution de ce qu'est une débâcle [comme] l'un des plus beaux romans dits historiques du siècle, dont *La Semaine sainte* apparaît comme la véritable correction"²⁴. Nous expliquerons pourquoi l'éloge nous semble devoir être nuancé, sur ce terrain du roman historique.

Selon une perspective à laquelle nous avons nous-même souvent recouru pour d'autres œuvres, Maryse Vassevière a fait apparaître quelques-unes des "failles" de ce roman à thèse, en y pointant la part de l'humour dada, des clins d'œil intertextuels, de la dimension carnavalesque, qui de façon plus ou moins souterraine, introduiraient un langage second, à distance du sérieux propre au réalisme et au discours communiste²⁵. Nous reviendrons sur cette analyse, qui tire surtout argument de la seconde version, et qui ne porte, quant à l'édition originale, que sur des objets limités, afin de reposer à l'échelle du roman dans son entier la question de ses éventuelles concessions au dialogisme. De telles approches permettent assurément de ne pas confondre Aragon avec le premier romancier militant venu, alors même que son roman de la guerre froide constitue l'œuvre la moins détachable de ses circonstances, la moins intelligible en dehors des enjeux politiques qui présidèrent à sa conception. C'est pourquoi elles nous invitent aussi, personnellement, à ne pas oublier trop vite sa dimension de roman à thèse. En particulier, si toutes ces remarques qui sont le gage d'une lisibilité retrouvée se justifient, il y a lieu de ne pas en surestimer la portée.

²³ Pierre Daix, *Aragon*, 1994, p.447.

²⁴ Notice du *Nouveau dictionnaire des œuvres*, Laffont, coll."Bouquins", 1994, vol.I, p.1304.

²⁵ "Les Communistes : un roman à thèse et ses anomalies", *Recherches croisées* n° 7, 2001. Voir également son ouvrage *Aragon romancier intertextuel*, L'Harmattan, 1998. De son côté, Jean-Claude Weil adopte une perspective semblable dans son article "Avez-vous lu *Les Communistes* ?", in *RCAET* n° 3, pp. 105-116 ; une étude suggestive, dont l'auteur ne cache pas qu'elle se veut "un plaidoyer" en faveur du roman.

Ce que nous avons aperçu d'un certain effacement de la voix auctoriale a l'intérêt de restituer au roman sa part, non négligeable, de réalisme : le climat de la drôle de guerre, les mondes sociaux, les partis pris politiques, les intrigues, les intérêts, les ambitions, les rivalités, mais aussi les manières de vivre en communistes l'Histoire en train de se faire, tout cela relève d'une ambition dont le lecteur, plus soucieux de découvrir et de réfléchir que de glaner des réponses, peut à bon droit faire son profit. Mais il lui faut aussi faire preuve d'un certain entêtement, pour résister au retour de cette autorité fictive dont on pensait avoir fait reculer le spectre. Car son autre procédé, quand elle a le bon goût de contourner le piège de la voix et du mode narratifs les plus attendus (disons la posture du narrateur divin), c'est la redondance et la convergence des effets. Or, le roman des *Communistes* pousse très loin ce procédé, qui donne au récit, aussi étoilé et complexe soit-il, une cohérence maximale. Aragon peut bien, par exemple, mettre en scène une certaine diversité de réactions, chez les militants, face au pacte Hitler-Staline, ou aux contraintes du travail illégal, il n'empêche qu'au bout du compte il n'y a pas place pour deux positions justes, de même que, pour l'ensemble des personnages, il n'y a pas plus de deux positions, dont l'une est la mauvaise, face à la trahison nationale et à la persécution des communistes. Telle qu'elle est reprise par le romancier dix ans plus tard, l'Histoire n'a plus le caractère pour une part imprévisible qu'elle est censée garder pour les personnages qui la vivent, elle est reconstruite, filtrée, interprétée, à la lumière d'une conviction ²⁶. Et celle-ci peut bien parfois se faire discrète, elle ne s'absente jamais des lieux innombrables où le roman joue sa partie.

C'est pourquoi nous ne dirons pas avec Bernard Leuilliot qu'on aurait là un roman de "*faits*", par opposition à un roman qui serait fondé sur des "*idées générales*", et que le cheminement de Cécile et Jean, par exemple, en fournirait la preuve : que celui-ci ne se fasse pas "*à partir d'une conviction*", c'est le propre de tout apprentissage, mais en déduire qu'il s'opère "*à l'épreuve des faits*" est peu satisfaisant ²⁷. Les faits ne tiennent pas leur sens d'eux-mêmes, la lumière qui vient aux personnages est celle-là même que le roman ne cesse de diffuser sur tout ce qu'il prend en charge. Et nous verrons (dans notre chapitre 3.3.4) que les jeunes gens ne sont pas sans recevoir des secours précieux de la part des militants que le romancier est habile à mettre sur leur route. De manière

²⁶ On sait que c'est une transformation majeure de la seconde version que tout y soit ré-écrit au présent ; Aragon dit s'être rendu compte en se relisant que "*presque tout y était raconté comme après coup*", du point de vue de quelqu'un qui "*sait déjà ce que sera (ou même été) le lendemain, ce que réservent les années à ces personnages*". En optant pour "*le grand écran*" du présent (analogue à celui du cinéma), le romancier leur restitue l'imprévisibilité de ce qui est, par définition, toujours vécu au présent (Postface, "*La fin du Monde réel*", *op.cit.*, pp. 916-918).

²⁷ B. Leuilliot, préface citée, p. XV.

cohérente, B. Leuilliot récuse en même temps la notion de roman à thèse, en général, et pas seulement à propos des *Communistes* ²⁸. S'appuyant sur l'idée qu'Aragon défend avec passion, non la ligne sectaire du moment (la politique stalinienne de la guerre froide), mais celle d'un communisme national, il estime que l'auteur met ainsi de côté le Parti lui-même au profit des militants. Nous montrerons qu'une chose n'empêche pas l'autre (que la voix du Parti, incarnée par des hommes qui portent leur véritable nom, fait bon ménage avec celle des militants), et que l'effet de thèse, qu'il concède finalement, ne s'obtient pas de cette hasardeuse manière : *"Les événements ne sont jamais pris en compte qu'à partir du "vécu-parlé" des contemporains, et la thèse ne se déduit que de la multitude des opinions et tendances formulées"*. Il nous semble que c'est là ne pas appeler par son nom la convergence programmée non seulement des opinions, mais des significations prêtées aux événements, historiques ou privés.

Pour résumer, notre position est que *Les Communistes* est bien un roman à thèse, mais qu'il n'est pas pour autant un roman illisible, ni un roman exécration. Nous essaierons de le montrer dans les trois chapitres consacrés à l'étude du texte, sans pouvoir, nous l'avons dit, lui rendre tout à fait justice dans le cadre de ce travail. Au moins les études récentes, encore peu nombreuses, ont-elles permis d'en amorcer une relecture de nature littéraire ²⁹, qui tranche avec les appréciations de nature idéologique dont il a fait le plus souvent l'objet. Corinne Grenouillet l'a montré s'agissant de la réception critique de sa première publication ³⁰, nous avons fait mention pour notre part du caractère limité des quelques appréciations récentes. Verdès-Leroux est moins expéditive que ne l'est Alain Brossat, elle est surtout soucieuse de repérer les éléments les plus voyants de la thèse politique, et de conclure à la ruine du projet romanesque. Elle tend à confondre le roman d'Aragon avec ceux des autres auteurs dont elle parle, en affirmant par exemple : *"Le parti, les directives du parti, Aragon brode cela sur tous les tons, et sans doute est-ce là une des sources de son échec"*, ce qui convient beaucoup mieux au *Premier Choc* qu'aux *Communistes* (de même que le recours à la notion de visée éducative) ; même si le culte de Thorez et du Parti est bien présent dans l'univers

²⁸ Nous nous référons cette fois à sa notice à paraître dans le volume Pléiade (p. 31 de la copie qu'il nous a transmise). Sa position de principe est la suivante : *"On a pris l'habitude d'appeler "romans à thèse" ceux dont la thèse ne plaît pas, bien que tous les romans dignes de ce nom(cela va des Misérables ou des Frères Karamazov à la Recherche du temps perdu), soient des romans à thèse"*.

²⁹ Le numéro 7 des *RCAET* où figure l'article de Maryse Vassevière propose un ensemble de neuf études sur le roman.

³⁰ Son travail confirme notre appréciation d'ensemble sur la dénégation des problèmes littéraires dans la critique communiste, sur le type de lecture référentielle qu'elle pratique ; il confirme aussi que les syntagmes habituels sont au rendez-vous (littérature optimiste, épique, véridique, etc.) mais que le terme même de "réalisme socialiste" est peu fréquent (*op.cit.*, *"La critique militante"*, pp. 172-268).

mental de beaucoup des communistes du roman. Mais de façon très symptomatique, elle verse au compte de l'auteur les propos les plus fidéistes de certains personnages, sans que la question soit au moins posée de la légitimité de ce type de lecture ³¹. Il est vrai qu'il est dans la nature de ce roman à thèse, qui avait l'ambition d'être pleinement un roman, d'être mal lu, y compris par ses destinataires privilégiés. Comme Aragon l'a amèrement déploré, ceux-ci le louaient d'avoir écrit autre chose que ce qu'il avait voulu écrire, aussi peu attentifs au roman lui-même que ses détracteurs :

Mes amis et mes ennemis étaient d'accord sur un point, ils avaient entendu que je disais du bien d'une certaine politique. Sans doute. Mais ce n'était pas là mon sujet. Tout cela relève d'une conception que j'ai du roman, d'une conception fort ambitieuse que j'ai du roman : je crois que là et nulle part ailleurs, on peut toucher à ce qui est proprement l'homme. A la formation de la conscience dans l'homme. Dans ses rapports avec les autres que, pour simplifier, on appelle la politique ³².

Toute la question est de savoir comment l'on peut démêler dans ce roman, pour reprendre nos propres termes, *la politique* proprement dite (et le bien qui y est dit de celle du Parti), de ce qui relève davantage, en effet, de l'exploration romanesque, la dimension *du politique* ³³ : "*la formation de la conscience*", le processus de la conviction, la manière dont se forment les idées, l'étrange circulation qui se fait entre les conditions sociales d'existence, les intérêts (de classe ou non), les rêves, les illusions, les raisons de vivre que chacun se donne. Dans le cadre, trop limité de ce point de vue, de notre étude, nous essaierons d'être attentif au traitement des personnages, amis ou ennemis, à l'effort de compréhension, de sympathie spécifiquement romanesque, dont ils peuvent bénéficier. Non pas indépendamment, mais dans la lumière même où ils sont exposés.

³¹ Verdès-Leroux, *op.cit.*, p. 280. Elle cite la réflexion que se fait François Lebecq à un moment où il est gagné par une coupable euphorie, qu'il va payer cher, comme le contexte le souligne fort bien (nous le montrerons plus loin, chap. 3.3.3.2.) : "*Qu'est-ce que nous serions sans le Parti ? Des idiots comme les autres [...] Je me demande comment on peut vivre, si on est pas du Parti*" (II-19, p. 340).

³² "*La fin du Monde réel*", *op.cit.*, p. 914.

³³ Aragon distingue, pour sa part, entre "*d'une part la politique, et partout les hommes qui la font, et d'autre part ce qu'elle fait de ces hommes, ce qu'elle fait d'un homme. Et ce que cet homme en éprouve pour lui*" (idem). C'est lui qui souligne le "*pour lui*", qui met l'accent sur l'individu.

3.3.2. L'interprétation communiste de l'Histoire

A travers les titres des six volumes qui le composent, le roman se donne très explicitement comme une sorte de chronique d'une période de l'histoire de France, sans pour autant que ces titres en désignent les dates et les événements-clés (l'invasion de la Pologne le 1^{er} septembre, l'offensive hitlérienne du 10 mai 1940, ou l'Appel du 18 juin, par exemple). L'unité temporelle est celle du mois, et la périodisation revêt un caractère d'autant plus aléatoire et empirique que, par le jeu des titres, les séquences se chevauchent, comme si la continuité du cours historique était tenue pour plus importante que les événements décisifs, que les moments de rupture ou de basculement, pourtant nombreux et de grande conséquence. Rappelons quels sont ces titres, et donc les six séquences indexées sur la trame temporelle du calendrier :

- 1- *Février-Septembre 1939*
- 2- *Septembre-Novembre 1939*
- 3- *Novembre 1939-Mars 1940*
- 4- *Mars-Mai 1940*
- 5- *Mai 1940*
- 6- *Mai-Juin 1940*

Si ces titres sont par eux-mêmes peu parlants, on peut toutefois observer qu'ils embrassent des durées inégales, qui elles-mêmes renvoient à des périodes inégalement riches en événements au cours de ces seize mois environ qu'au total le roman prend en charge. L'effet de sommaire est le plus sensible avec les volumes 1 et 3, qui prennent en charge respectivement les sept mois de l'immédiat avant-guerre (266 p.) et les cinq mois de la période centrale de la drôle de guerre (414 p.) ; encore faut-il préciser pour le fascicule I que dès la fin du chapitre 9 nous parvenons à la date du pacte germano-soviétique (23 août) et que les seize chapitres suivants ne concernent donc que la très courte mais ô combien décisive décennie commandée par cet événement. Mais globalement, le récit se ralentit, selon un rythme semblable, dans les volumes 2 et 4, qui ne couvrent que deux mois chacun, pour les lendemains du pacte germano-soviétique et la guerre à l'Est, allemande et russe (364 p.), et pour les menaces grandissantes de conflit ouvert (336 p.), c'est-à-dire pour le début et la fin de la drôle de guerre. Il se fait bien plus détaillé encore dans les deux derniers volumes, qui relatent au jour le jour les

opérations militaires, de l'offensive allemande du 10 mai aux débuts de la débâcle, le premier d'entre eux n'embrassant, on l'a vu, que la première semaine de la guerre (298 p.), le second nous amenant au 1^{er} juin, le jour de Dunkerque, et son épilogue jusqu'au 9 juin (344 p.). Mais si la vitesse du récit varie en fonction de la plus ou moins grande densité des événements, elle reflète aussi des choix narratifs et idéologiques que nous allons peu à peu identifier et commenter.

Pour en prendre la mesure, nous allons d'abord parcourir la trajectoire complète du roman, de son point de départ (début février 39), la débâcle des Républicains espagnols, à son point d'arrivée, la débâcle française et l'annonce de la forme future des combats, sans oublier que ce terme ne devait être que celui de la première "série", les deux suivantes devant couvrir, dans le projet initial, l'ensemble des années de guerre. En tant que tel, ce terme reste pertinent, puisqu'il est celui d'un "épilogue" qui répond au "prologue" espagnol : s'interroger sur le mouvement par lequel on passe de l'un à l'autre permettra de dégager l'essentiel, à savoir la mise en perspective de toute la période narrée et les enjeux politiques du récit historique. Avant même d'étudier la façon dont le roman interprète certains événements majeurs ou certaines péripéties significatives, nous allons donc faire apparaître le choix de la perspective d'ensemble qui leur donne sens.

*** *La question du "caractère de la guerre"***

La question majeure à laquelle s'affronte le roman est celle des causes et de la nature de la guerre, et l'événement décisif qui en complique singulièrement la compréhension n'est autre que la signature du pacte germano-soviétique. Plus qu'un thème parmi d'autres, la guerre est, en effet la toile de fond des *Communistes*. Les militants, qu'ils soient mobilisés ou non, affectés spéciaux en usine, mineurs, employés, députés, hommes ou femmes, tous sont pris dans l'engrenage de la drôle de guerre, puis de l'offensive allemande et de la défaite française en mai-juin 40. Surtout, en tant que communistes, la définition politique de la guerre, la détermination de son "*caractère*", leur importe au plus haut point : leur discours et leur comportement en dépendent. Or, cette définition doit être bien incertaine, ou être peu satisfaisante (au regard de cette définition) la conduite qu'on leur demande d'observer, pour que l'un d'entre eux en vienne à s'adresser en ces termes à l'un de ses camarades de parti (tous deux sont

mobilisés) : "*Une guerre injuste, oui ou merde ?*" ¹. Un communiste n'est pas censé prendre part à une "*guerre injuste*", pas plus qu'à ses préparatifs militaires. Puisque la réponse ne va pas de soi, bien des questions se posent touchant les raisons de cette incertitude, la ligne politique privilégiée par le Parti, les attitudes effectives adoptées par les militants, leur perception des événements. Il faut attendre les dernières pages du roman pour que la clarification soit totale dans l'esprit des protagonistes. Aussi est-il pertinent de commencer par la fin, c'est-à-dire par la longue explication du dernier chapitre sur "*le caractère de la guerre*", au moment précis où ce caractère est supposé avoir changé.

Dans ce dernier chapitre, alors que les personnages sont plongés dans la débâcle de Dunkerque, le 1^{er} juin 1940, Constantin Boquette demande : "*Puisque les soldats ne nous défendent pas, pourquoi ne nous laisse-t-on pas nous défendre ?*" ². Il revient à Armand Barbentane, le journaliste de *L'Humanité*, d'apporter une longue réponse davantage destinée aux lecteurs qu'à ses camarades puisque "*la réponse, tout le monde la connaît [...] c'est une donnée naturelle, une conscience de l'échine et du ventre*". Barbentane n'est donc autorisé à parler avec autorité qu'à cette condition : ne pas bien savoir que l'instinct de classe a déjà permis aux ouvriers, aux mineurs, et non à l'intellectuel, de pressentir la bonne réponse. Mais c'est le contenu de cette réponse qui nous importe ici. Le Lieutenant Barbentane explique, en effet, que "*la guerre a changé de caractère*", formule deux fois reprise par le personnage, et trois fois encore par le narrateur : sa définition politique a changé, ce qui présuppose que la guerre avait été définie, caractérisée, d'une autre manière dans la période précédente, autrement dit depuis septembre 1939, et donc depuis le début du roman. Barbentane résume ce qui en a été dit, avec une clarté relative, qui n'est pas sans refléter certaines hésitations, mais en développant un raisonnement simple et une antithèse tranchée. Le raisonnement est le suivant :

1) La guerre et "*l'état de guerre*" qui l'a précédée ont été les moyens d'un "*plan politique*" dirigé contre le peuple (liquider les conquêtes de 1936), et ceci dans un contexte où, depuis vingt ans, il s'agissait de faire une guerre à l'Est (spécialement en combinant de laisser face à face l'Allemagne et l'URSS).

¹ C'est le mineur Étienne Decker qui pose cette question, dans une scène située fin février 1940 (III, 23, p. 383) ; nous y reviendrons.

² V, 30, p. 301 ; toutes les citations suivantes se référeront aux pages 302-304.

2) Mais les auteurs de ce plan, *"ils n'ont pas été les plus malins"*, Hitler l'a été davantage, et surtout ses Panzers ont laminé les défenses françaises et envahi le territoire national (depuis le 10 mai 1940 jusqu'à cette débâcle de Dunkerque).

3) *"Alors, la guerre a changé de caractère, dans les faits, pour toi et pour moi, pour les nôtres, nos maisons, nos champs, nos mines"*, Barbantane ajoutant aussitôt : *"mais pas pour eux !"*.

Le changement de caractère de la guerre est du même coup fondé sur cette antithèse familière au discours marxiste : eux et nous, les classes dirigeantes (l'ennemi de classe) et le peuple (les camarades) ; pour celles-là rien ne change, pour le peuple tout est différent. Les classes dirigeantes ont mal préparé cette guerre, même sur le plan stratégique le caractère de la guerre avait changé, et elles ne l'avaient pas compris ; mais surtout, leur souci n'était pas de défendre le peuple, *"ni toi, ni ta femme, ni tes vieux, ni tes gosses"*. Et elles acceptent déjà la défaite, pas nous ! C'était *leur* guerre, c'est désormais la *nôtre* : *"Elle n'est plus leur affaire. Elle est l'affaire de tous, qui vont juger de leur stratégie, leur interdire de disposer de la France, de notre vie, de nos libertés"*. C'était la guerre des classes dirigeantes, ces *"gens qui passent naturellement des postes de commandement aux conseils d'administration des grandes affaires...des expéditions coloniales ou antisoviétiques aux brisages de grève, aux Ligues factieuses, aux Cagoules"*, et cela le demeure pour elles. Mais *"la guerre nouvelle qui va commencer"*, c'est *"notre guerre à nous. Celle du peuple"*.

C'était, et cela demeure donc, une guerre de classes, *"mais ce n'est plus la même guerre, c'est une guerre nationale"*, comme en 1793 ; une guerre à la fois patriotique (la patrie est en danger) et révolutionnaire (les promesses de la révolution, à défaut de ses conquêtes, sont en danger). Ces promesses sont celles d'une nouvelle Commune : c'est d'une guerre contre l'Allemagne qu'était née la Commune de Paris, d'une autre guerre *"la Commune de là-bas, la Commune des peuples soviétiques...tu comprends ?"*³. De ce point de vue, *"la guerre nouvelle qui va commencer"* sera bien une guerre de classes, mais en tant que guerre dirigée contre la classe dominante qui, pour sa part, va poursuivre sa guerre dirigée contre le peuple. Le paradoxe de cette guerre dite *"nationale"*, c'est bien qu'elle va être pleinement une guerre des classes sociales, menée

³ Barbantane s'abstient de rappeler que Lénine n'avait pas craint de signer avec l'ennemi allemand la paix séparée de Brest-Litovsk (en mars 1918) pour préserver les chances de la Commune soviétique, traité qui donne un arrière-plan à la carte allemande que la diplomatie russe s'est toujours ménagée et qu'elle rejouera en août 1939 (voir le livre cité ci-dessous d'Yves Santamaria).

comme telle de part et d'autre. De son côté, la bourgeoisie va d'autant plus résolument continuer à mener sa guerre politique qu'elle redoute la "*guerre nationale*", qui suppose le peuple armé, et que "*le peuple si on l'arme, c'est pour défendre ses droits, ses conquêtes*". Aussi, il est bien des gens en France qui vont préférer Hitler, le fascisme, "*le gendarme étranger*", pour mater le peuple. Quant au peuple, il va d'autant plus volontiers se lancer dans la guerre nouvelle, c'est-à-dire dans la *résistance* à l'occupant hitlérien et à ses collaborateurs français, qu'il nourrit l'espoir que d'un nouveau 93 pourra naître un nouvel Octobre 17.

En résumé, pour Armand Barbentane, la situation est désormais claire, et c'est la défaite française qui vient de tout clarifier : quand l'ennemi étranger est là, sur le sol national, et que l'ennemi intérieur s'apprête à pactiser avec lui, le choix d'un communiste français est on ne peut plus simple : se battre. Et plutôt deux fois qu'une : se battre en tant que Français, se battre en tant que communiste. Maintenant que la guerre a changé de caractère, "*il s'agit seulement de créer l'enthousiasme pour la guerre nouvelle qui va commencer. Notre guerre à nous. Celle du peuple*". Qu'il faille "*créer l'enthousiasme*", cela va de soi, les camarades doivent l'admettre d'autant plus aisément que la victoire pourrait être pleinement *leur* victoire, une victoire politique. Mais pourquoi "*seulement*" (le terme est souligné dans le texte) ? Parce que l'essentiel est acquis : le caractère de la guerre a changé, grâce à cette défaite qui a tout clarifié ; et cela s'est fait tout seul, sans que *nous* ayons eu à le faire...alors que la question ne pouvait manquer de se poser depuis septembre 1939 puisque le caractère de cette guerre était inacceptable : qu'il était inacceptable d'y participer, à moins précisément de travailler à en changer le caractère. À moins, donc, de chercher à transformer une "*guerre injuste*" en une "*guerre juste*", pour reprendre les termes consacrés, que le romancier lui-même utilise. Mais encore fallait-il que la situation historique le permît. Elle semble l'avoir interdit. Nous allons le vérifier, en retournant au début du roman, une fois formulées les questions que le raisonnement et l'antithèse développés par Barbentane font surgir.

Si, pour lui et ses camarades, la guerre déclarée neuf mois plus tôt, et effective depuis le 10 mai n'était pas *leur* guerre, n'était pas la guerre du peuple, n'était pas une guerre nationale, qu'en a-t-il été de leur attitude, en particulier quand ils étaient mobilisés ? Qu'en a-t-il été de leur sens national, présumé intact en ce jour du 1^{er} juin 1940 ? Comment cette guerre a-t-elle été plus précisément caractérisée dès les premiers chapitres du roman, s'il apparaît que, d'une part, elle n'était pas transformable d'emblée en une guerre juste, et que, d'autre part, seule la défaite militaire a réussi à relégitimer

une attitude clairement patriotique ? Enfin, comment se fait-il que les choses aient été si peu simples et si peu claires auparavant pour les militants, c'est-à-dire avant cette clarification lumineuse qu'apporte Aragon par la voix de Barbentane dans l'ultime chapitre de son roman ?

La clé de la réponse à ces questions réside essentiellement dans l'événement qui commande à la fois la période de la drôle de guerre et le récit qu'en propose Aragon, à savoir le pacte germano-soviétique. L'importance de l'événement se lit dans le processus historique qu'il enclenche, dans la tempête politique qu'il provoque en France, dans le désarroi ou le trouble qu'il suscite chez beaucoup de militants, toutes choses qui s'inscrivent dans le roman, selon une mise en perspective qui doit beaucoup à l'interprétation officielle peu à peu construite par le PCF. Et ceci au prix de distorsions inévitables par rapport aux prises de positions communistes formulées sur le moment, et au prix d'un traitement parfois très libre de vérités historiques attestées ⁴. Rappelons que le pacte Hitler-Staline bouleverse les cartes sur le plan idéologique et place les communistes français dans une position très inconfortable : alors que le clivage entre fascisme (ou nazisme) et communisme paraissait si limpide et qu'il avait si clairement défini la période historique précédente, alors que l'URSS était aux yeux des

⁴ Nous avons une première fois évoqué ces problèmes dans notre chapitre 2.1.1. Les principales sources historiques auxquelles nous confrontons le roman sont les suivantes :

- Crémieux-Brilhac, Jean-Louis, *Les Français de l'An 40*, deux volumes, Gallimard, 1990.
- Azéma, Jean-Pierre, *1940. L'Année terrible*, Le Seuil, "XX^e siècle", 1990.
- Azéma, Jean-Pierre, *De Munich à la Libération, 1938-1944*, Le Seuil, "Points", 1979.
- Daix, Pierre, *Le Socialisme du silence*, Le Seuil, 1976.
- Michel, Henri, *La Drôle de guerre*, Hachette, 1971.
- Bloch, Marc, *L'Étrange défaite*, A. Colin, 1957.
- Courtois, Stéphane, *Le PCF dans la guerre*, Ramsay, 1980.
- Buton, Philippe, "Le Parti, la guerre et la Révolution, 1939-40", *Communisme* n°32-33-34, L'Âge d'Homme, 1993.
- Santamaria, Yves, "De la paix de Moscou à l'armistice de Rethondes (mars-juin 40)", *Communisme* n°32-33-34, L'Âge d'Homme, 1993.
- Santamaria, Yves, *1939, Le Pacte germano-soviétique*, Complexe, "Questions au XX^e siècle", 1998.
- Courtois, Stéphane, et Lazar, Marc, *Histoire du PCF*, PUF, "Thémis", 1995.
- Rossi Amilcare, *Le Pacte germano-soviétique : l'Histoire et le mythe*, Preuves, 1954 ;
- Rossi Amilcare, *Les Communistes français pendant la drôle de guerre*, Les Iles d'or, 1951.

militants l'incontestable chef de file de la résistance au fascisme, alors que des négociations, certes très laborieuses, pouvaient encore aboutir entre les puissances occidentales et l'URSS (pour la conclusion d'un pacte d'alliance ⁵), la signature d'un pacte de non-agression entre Staline et Hitler ne pouvait que semer la confusion dans les esprits et entraîner des conséquences fatales, à commencer par l'éclatement de conflits qu'il s'agissait d'éviter. Rappelons que les événements principaux s'enchaînent de la manière suivante :

- le pacte est signé par Molotov et Ribbentrop, à Moscou, le 23 août ;
- les armées d'Hitler envahissent la Pologne le 1^{er} septembre ;
- la mobilisation est décrétée en France dès cette date ;
- la France et La Grande-Bretagne, au nom des engagements pris auprès des Polonais, se déclarent en guerre contre l'Allemagne le 3 septembre ;
- l'Armée rouge envahit à son tour la Pologne le 17 septembre ;
- l'Allemagne et l'URSS signent le 28 septembre un second pacte, un "*traité de délimitation (des frontières) et d'amitiés*" qui entérine le partage de la Pologne.

En un mois, même faute de connaître les protocoles additionnels secrets annexés à l'un et l'autre pactes ⁶, apparaissent aux yeux de beaucoup les vrais enjeux de ces accords entre grandes puissances, leurs effets concrets immédiats (les sphères d'influence élargies et mutuellement reconnues), les menaces accrues d'une guerre à l'Ouest pour laquelle Hitler pourrait concentrer un maximum de forces sans craindre que l'URSS ne vienne, en quelque manière, le gêner (l'article 4 spécifiait, dès le 23 août, qu'elle ne participerait à aucune coalition dirigée contre l'autre partie).

Quel écho trouve-t-on dans le roman de cette première série d'événements ? Il n'y est pas question du traité du 28 septembre, assez peu de la double invasion de la Pologne, et beaucoup du pacte du 23 août, tout le problème étant de le justifier (nous

⁵ La plupart des historiens cités dans notre bibliographie font l'étude des négociations tripartites (entre la France, l'Angleterre et la Russie) et montrent que Staline avait préparé de longue date la carte de rechange d'un traité avec l'Allemagne, solution qui lui est finalement apparue comme beaucoup plus avantageuse que celle d'une alliance avec les démocraties, au mépris de toute considération idéologique. Comme Paul Nizan l'avait aussitôt compris, le pacte Hitler-Staline marquait bien le triomphe de la *Real politik*.

⁶ Ces documents sont reproduits dans le livre cité de Santamaria ; ils portent sur la délimitation précise "*des sphères d'influence*", c'est-à-dire des nouveaux territoires occupés ou "protégés" (pour l'URSS : l'Est de la Pologne, les États baltes et la Bessarabie).

verrons plus loin comment le narrateur s'y emploie)⁷. Ce que le roman met au premier plan, ce n'est pas la guerre dans laquelle les nations sont précipitées, mais la guerre intérieure menée contre le PCF, dont les publications sont interdites dès les 25-26 août et les organisations dissoutes un mois plus tard (le 26 septembre). Dans le même temps, il passe sous silence le changement de ligne politique imposé courant septembre aux PC par l'Internationale communiste (IC), et donc par Staline, et qui concerne précisément le caractère de la guerre : elle n'a plus rien d'antifasciste, c'est une guerre impérialiste, et ce sont la France et la Grande-Bretagne qui sont les puissances bellicistes. C'est bien cette caractérisation que le roman reprend à son compte, mais en se gardant de la référer à sa source historique (l'IC, et non le PCF), en la privilégiant même d'emblée, dès les premiers chapitres, sans donc devoir l'opposer à une première caractérisation qui eût été toute différente (celle d'une guerre des démocraties dirigée contre Hitler et ses visées expansionnistes). Comment, à défaut de se succéder, ces deux définitions *a priori* incompatibles auraient-elles pu coexister dans le roman ? Pour autant, la guerre est-elle seulement désignée, ainsi que l'explication finale de Barbentane le donne à penser, comme une guerre "injuste", avec toutes les conséquences pratiques que cela doit normalement entraîner pour les communistes français ? Essayons de mieux comprendre le problème posé au romancier et la manière dont il le résout.

Le prologue permet de placer tout le roman dans une perspective antifasciste : la débâcle des républicains espagnols, en février 39, est la conséquence tragique de la non-intervention, elle devrait servir d'avertissement aux Français, à moins qu'il ne soit trop tard (un peu plus loin, Antonio, le réfugié accueilli par les camarades, se prend à songer que "*ça va leur arriver, ce sera leur tour...*"⁸). La suite, en effet, le confirme, et dans le dernier chapitre du roman, le premier juin 1940 également, Raoul Blanchard et Pierre Cormeilles (deux des protagonistes du prologue) se souviendront de l'Espagne "*avec tous les développements tragiques de la non-intervention jusqu'à ceci...*"⁹. C'était déjà le sort de la France qui se jouait, déjà les gouvernements avaient baissé les bras devant le fascisme, ils ont continué de ne pas vraiment s'y opposer, jusqu'à la débâcle présente. Les premiers chapitres développent abondamment le thème de la guerre de classes menée par la bourgeoisie, de la volonté de liquider le Front populaire, et aussi celui du bellicisme anglais : ainsi, française ou anglaise, la bourgeoisie ne voit dans la guerre que des avantages, politiques ou économiques ; mais ce n'est pas contre le nazisme en

⁷ Mais le contenu même du pacte, ses différents articles, ne sont pas reproduits dans le roman, comme l'a remarqué S. Ravis dans sa thèse (tome II, pp. 520 sq.).

⁸ *Op.cit.*, I-7, p. 87.

⁹ *Op.cit.*, V-30, p. 296.

tant que tel qu'elle s'apprête à se battre, au contraire des communistes, si l'on en croit leurs propres ennemis ¹⁰.

Dans un tel contexte, la signature du pacte germano-soviétique fournit à la classe dominante une formidable occasion de "*régler son compte à la canaille*" ¹¹, de tomber à bras raccourcis sur les communistes, traîtres et imposteurs, faux patriotes et alliés d'Hitler. Cette explication politique du pacte, appuyée sur une campagne de mensonges, d'injures, de désinformation, est destinée à nourrir "*l'esprit de revanche intérieure*", et elle favorise la tentation de la guerre que de braves gens imaginent être une solution à la crise et à leur désarroi présent :

Ce peuple qui haïssait la guerre, soudain, commençait à la souhaiter comme l'éclair qui va mettre fin à l'atmosphère intolérable d'avant l'orage [...] Il montait dans cette apocalypse des croyances une sorte d'immense ricanement, qui exprimait le triomphe sans pudeur d'une minorité sur la masse ¹².

Aragon dépeint les manœuvres cyniques de cette minorité pour que l'État décrète la mobilisation générale, mobilisation qui n'est pas censée déboucher nécessairement sur la guerre, (on se dit qu'"*Hitler bluffe, voyons, Hitler bluffe*") mais qui permettrait de "*canaliser les énergies*" et par exemple d'"*enlever les ouvriers trompés à leurs chefs communistes*". Suit une page très ironique sur l'Union sacrée, le "*Tous derrière Daladier*" ¹³, la responsabilité de la guerre incombant pour le Président du Conseil à Staline et Molotov, et non pas à Hitler. Or, dans les faits, le PCF au lendemain du pacte a bien réaffirmé son patriotisme et sa solidarité avec le gouvernement, ce qui s'est traduit le 2 septembre par le vote des crédits de guerre. Aragon lui-même dans *Ce soir* a soutenu une position clairement anti-hitlérienne, en la conjuguant avec l'approbation du pacte. Si le roman ne fait pas état de cette attitude de solidarité nationale, pourtant fort honorable, c'est qu'historiquement elle fut rapidement remise en cause, de même que la définition de la guerre qu'elle supposait, si bien que le romancier a choisi d'anticiper sur les définitions qui allaient prévaloir pendant les mois suivants (et qui avaient été imposées par Staline), tout en les retouchant.

¹⁰ Habilement, Aragon le fait dire à des hommes de droite (les d'Aigrefeuille, de Cautéle et Malot, I-10) qui, bien sûr, en tiennent grief aux bellicistes rouges.

¹¹ *Op.cit.*, I-9, p. 112.

¹² *Ibid.*, I-12, p. 135.

¹³ *Ibid.*, p. 137.

Avant d'y revenir, il faut remarquer qu'Aragon doit régler le même type de problème à propos des justifications du pacte, et là aussi, le romancier doit corriger le journaliste : on sait que son article du 23 août dans *Ce Soir* présentait le pacte comme un "*gain pour la paix*" et comme la confirmation de "*la volonté de paix avec tous*" de l'URSS. Citons pour mémoire la fin de cet article :

Silence à la meute antisoviétique ! Nous sommes au jour de l'effondrement de ses espérances. Nous sommes au jour où l'on devra reconnaître qu'il y a quelque chose de changé dans le monde, et que, parce qu'il y a l'URSS, on ne fait pas la guerre comme on veut.

L'argument est évidemment intenable après coup puisqu'une semaine plus tard "*M. Hitler*" (ainsi que l'on s'exprime dans *Ce Soir*) faisait la guerre comme il le voulait, et chose plus grave, avec l'assentiment de M. Staline. C'est pourquoi on ne trouve pas trace de cet argument dans le roman ¹⁴. Pour la même raison, le romancier doit opérer une autre correction significative : dans son article de *Ce Soir*, le journaliste Aragon expliquait que le pacte, "*triomphe de la politique stalinienne*", avait été imposé à "*l'agresseur professionnel*", le fascisme, que "*M. Hitler n'avait pas d'autre possibilité que de capituler ainsi ou de faire la guerre*". Impossible, bien sûr, de reprendre dans le roman une telle analyse, totalement démentie par les faits puisque Hitler n'a "capitulé" devant l'URSS, c'est-à-dire traité avec elle, que pour mieux faire la guerre. Le romancier lui substitue une analyse moins glorieuse pour l'URSS, plus réaliste, mais tout aussi partisane : Raoul Blanchard explique que l'URSS a été conduite à "*traiter avec les Allemands*" (il cite les termes de Molotov) à cause de la mauvaise volonté des Occidentaux dans leurs négociations avec elle ; pour lui, "*on n'a jamais voulu s'entendre avec les Soviétiques*" ¹⁵. De même, la militante Rose Ducellier invoque le discours de mars 39 de Molotov selon lequel l'URSS pourrait être obligée de s'entendre avec l'Allemagne ¹⁶.

¹⁴ Sinon d'une manière ironique à travers le personnage de Robichon dans une discussion avec le pacifiste Pelletier (*Ibid.*, I-10, p. 122).

¹⁵ *Ibid.*, I-11, p. 133. Dans son *Histoire parallèle* (Presses de la Cité, 1962, p. 371-373), Aragon reprend cette idée, mais pour mieux montrer, à la différence du roman (qui n'allait pas jusque là), que l'URSS a été acculée par Hitler à accepter la solution du pacte.

¹⁶ *Ibid.*, II-12, p.215. Dans sa thèse de doctorat, *Lecteurs et lectures des Communistes d'Aragon* (Presses Universitaires Franc-Comtoises, Coll. "Annales Littéraires", 2000), Corinne Grenouillet étudie l'ensemble des références à Molotov (pp. 260-266). Elle montre en particulier, que le romancier s'est servi du discours de Staline au XVIII^e Congrès (10 mars 1939), discours qui posait le principe de la neutralité de

Mais s'entendre pour quoi faire ? Pour assurer la sécurité de sa frontière occidentale, vis-à-vis d'un "*voisin dangereux*" qui était susceptible de l'attaquer en passant par la Pologne ou par les Pays baltes. Les Occidentaux n'ont pas voulu donner à l'URSS "*les mains libres de ce côté-là*", du côté de territoires convoités par l'Allemagne. Mais alors, s'entendre avec Hitler lui-même, le "*voisin dangereux*", quelle garantie est-ce obtenir, "*de ce côté-là*" ? Le roman s'approche assez près de la vraie réponse : la garantie pour l'URSS d'y étendre sa propre zone d'influence, ce qui revient à justifier à l'avance les futures occupations territoriales. Mais il le fait en déniant que le pacte ait pu en réalité servir une politique d'annexion, une politique de grande puissance. Cette expansion pacifique devient une sorte de ruse géniale qui permet à l'URSS à la fois de préserver son territoire et de s'opposer aux ambitions nazies. Lucien Cesbron explique, par exemple, que "*sans guerre*", l'Armée rouge "*a limité Hitler... tout le monde le voit... les Pays baltes, la moitié de la Pologne [...], l'Armée du pays de Molotov a limité Hitler sur des centaines de kilomètres de profondeur et de front*"¹⁷. Et un peu plus loin, le roman va jusqu'à parler d'"*une véritable guerre non sanglante entre Berlin et Moscou*"¹⁸, en dépit des apparences qui sont celles d'une alliance et d'une bonne entente. Ce qui se trouve dénié est donc aussi cette implication fondamentale du pacte germano-soviétique, à savoir que l'URSS en faisant prévaloir ses intérêts de grande puissance s'est engagée à ne pas faire la guerre au nazisme, à suspendre le combat antifasciste. C'est pourquoi le roman ne mentionne pas un autre discours de Molotov (dont l'autorité est pourtant souvent invoquée), le discours du 31 août devant le Soviet suprême, selon lequel le pacte est un tournant dans l'histoire de l'Europe et du monde : son importance "*réside dans le fait que les deux plus grands États d'Europe se sont entendus pour mettre fin à leur hostilité réciproque*". Le traité d'amitié du 28 septembre était donc déjà largement programmé : autre vérité inadmissible dans l'univers de valeurs des *Communistes*.

En résumé, le roman construit la représentation historique suivante : l'URSS, en faisant la paix avec Hitler, devient une force antifasciste encore plus puissante, loin de rien céder à son ennemi ; à l'inverse, la France en déclarant la guerre à Hitler ne songe

l'URSS, pour prêter à Molotov des propos qu'il n'avait pas prononcés à cette date (il ne remplace Litvinov à la tête des Affaires Étrangères que le 3 mai 1939).

¹⁷ *Ibid.*, II-14, pp. 267-268.

¹⁸ *Ibid.*, II-19, p. 337. De même Cécile Wisner, qui a l'excuse d'un apprentissage politique encore balbutiant, croit comprendre qui si les Allemands quittent les Pays baltes (conformément, en fait, aux accords passés avec le "protecteur" soviétique), "*c'est comme si Hitler, là-bas, il avait été battu*"(II-15, p. 295).

qu'à lui donner *"les mains libres à l'Est"*, et surtout elle mène une guerre intérieure, contre les vrais anti-hitlériens, c'est-à-dire les communistes, qui sont aussi les seuls patriotes dignes de ce nom. Le roman, en effet, ne renonce pas à ce thème, tout au contraire, et Maurice Thorez demeure *"l'homme qui a ramené dans la classe ouvrière une conception juste de la Nation, une conception de la Patrie même"*. Et même si Thorez a rapidement quitté son régiment, *"la place des communistes est aux armées"*, et *"le départ de Maurice Thorez ne sera suivi d'aucune désertion"* ¹⁹. Leur patriotisme est sauf, leur loyalisme insoupçonnable, alors même qu'on destine les camarades à participer à une guerre injuste, une guerre qui n'est pas la *leur*.

Dans sa discussion avec le communiste Pierre Cormeilles, Robert Gaillard, un sympathisant, croit pouvoir pointer cette contradiction : *"si j'étais vous autres...je ne me laisserais pas mobiliser...puisque vous êtes contre cette guerre"*. Cormeilles réplique : *"on peut transformer une guerre injuste en guerre juste"* ²⁰ en étant aux armées. Par quels moyens ? Et que serait exactement cette guerre juste ? La réponse n'est pas formulée. Semblablement, l'anarchiste Toto, après s'être fait expliquer le pacte par Raoul Blanchard, exprime intérieurement son trouble : en Espagne, *"tout était clair. Cette fois...c'était Daladier et consorts qui appelaient à la guerre contre Hitler et voilà les communistes qui ne marchaient plus"*. Il n'avait donc pas trouvé suffisants les propos de Raoul : ce qu'*"ils y gagnent à leur guerre c'est liquider tes droits, à toi, Toto, tes libertés, ta démocratie syndicale"* ²¹, propos qui fournissaient une réponse à la question apparemment décisive qu'il avait posée, Toto : *"cette guerre-ci, c'est-il la guerre du peuple ?"*. Manifestement non, puisque c'est une guerre contre le peuple, sous les apparences d'une guerre contre Hitler. D'où le désarroi, le sentiment d'impuissance de Toto, que le communiste, pour sa part, dit ne pas partager, car malgré l'absence d'unité ouvrière, il a toute confiance en l'ouvrier français, qui est capable de comprendre...*"On verra ce que c'est, les ouvriers français"*. Qu'est-ce à dire ? Là encore, le roman n'en dit pas davantage. De même Raoul se répète-t-il intérieurement *"qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire"* ²², sans s'expliquer plus avant et sans suggérer que les ouvriers pourraient eux-mêmes transformer le caractère de la guerre, ou au moins s'opposer à *"cette guerre-ci"*, qui n'est pas la guerre du peuple. Il est pourtant convaincu qu'il faudrait faire quelque chose contre la guerre, afin qu'on ne soit pas battus en France

¹⁹ *Ibid.*, II-14, pp. 266-267.

²⁰ *Ibid.*, I-17, p.185.

²¹ *Op.cit.*, I-22, p.225.

²² *Ibid.*, p.228.

comme on l'a été en Espagne. Mais décidément la solution se dérobe.

La question ici frôlée par le roman est celle des moyens, de la marge de manœuvre dont disposent, non pas tant les ouvriers français en général, mais les camarades, eux qui sont les premiers concernés par cette définition de la guerre, eux qui sont désormais rejetés dans la clandestinité, étroitement surveillés quand ils sont mobilisés, accablés dans l'opinion et à tous égards en position de faiblesse. Mais que cette situation dramatique et cette impuissance soient les conséquences, entre toutes dommageables, de la signature du pacte Hitler-Staline, voici qui est nécessairement ignoré, car proprement impensable. C'est même là, selon nous, une fonction essentielle de l'interprétation de l'Histoire construite par le roman : ne surtout pas penser les effets désastreux pour les communistes eux-mêmes de la politique soviétique. Et parallèlement, la difficulté que doit régler le romancier est celle de faire apparaître comme compatibles ces deux aspects de l'attitude communiste : la revendication du patriotisme et le désaveu complet de la politique d'opposition à Hitler du gouvernement français. Plus encore, elle est de concilier le sens national avec d'éventuelles initiatives dirigées contre cette politique de guerre. Le fait est que le roman à la fois élude la question d'une action immédiatement efficace contre la guerre, ou visant à en transformer le caractère, et s'efforce de ne pas opposer le sentiment patriotique et le refus de principe d'une guerre jugée inacceptable.

Le deuxième volume du roman accentue le procès de la guerre déclarée par Daladier, et l'idée d'une défaite prévisible et même souhaitée par le clan Pétain et par des militaires fort peu patriotes, prêts à miser sur une "*catastrophe nationale*"²³. Cette guerre est rendue en tous points injustifiable et essentiellement imputable aux fauteurs de guerre impérialistes que sont la France et l'Angleterre, la France se transformant même, avec la dissolution du PCF et de ses organisations, en "*une espèce de camp de concentration où il n'y a plus ni loi ni règles*"²⁴. Ce tableau s'inscrit dans la logique mise en place depuis les premiers chapitres, même si le trait se durcit, et c'est cette continuité qui va permettre de fondre dans le roman diverses données historiques qui ne sont en fait pleinement compréhensibles que si on les rapporte au revirement de la ligne politique de l'Internationale Communiste, revirement dont le roman, on l'a vu, s'interdit

²³ Le Commandant Benedetti dit de Pétain, qui a été consulté par Daladier lors du remaniement ministériel de Septembre qu' "*il partage le point de vue de pas mal de gens dans l'Armée, qui n'attendent le salut que du pire*" (II-3, p. 54).

²⁴ *Op.cit.*, II-18, p. 320. Appliquée à la France, et non à l'Allemagne nazie ou à l'URSS du Goulag, la formule relève de la propagande qui fut, en effet, celle du PCF pendant la drôle de guerre. À titre d'exemple, citons ce tract mural reproduit par Crémieux-Brilhac : "*Grâce à M. Adolf-Édouard Daladier / La liberté n'existe plus en France / C'est le règne de la prison et du camp de concentration*".

de faire mention.

Il en est ainsi de la lettre ouverte adressée à Édouard Herriot (le président de la Chambre), le 1^{er} octobre, par les députés Ramette et Bonte. À travers les extraits qui en sont cités, cette lettre désigne clairement "*les fauteurs de guerre impérialistes*", et réclame qu'on négocie rapidement "*une paix juste et durable*", qui sera garantie par la "*puissance de l'Union soviétique*", en même temps que sera garantie "*l'indépendance de la France*". Rappelons que cette lettre (nullement fictive) est écrite dans le contexte du traité d'amitié du 28 septembre, que le roman ignore également, de même qu'il ignore le communiqué public qui l'accompagnait, et dont les termes sont fort proches de ceux des deux députés. Plus crûment, ce communiqué signé des deux parties rendait à l'avance la France et l'Angleterre responsables de la continuation de la guerre. Ce qui ne peut davantage être dit est que la lettre à Herriot prend acte des directives de l'Internationale parvenues en France dix jours plus tôt, qui caractérisaient la guerre non plus comme antifasciste mais comme impérialiste, le thème de la paix se trouvant alors porté en avant et celui de la lutte anti-hitlérienne mis en sourdine, en même temps qu'étaient stigmatisées les visées impérialistes de la France luttant pour "*un traité de Versailles aggravé, pour faire de l'Allemagne un État vassal*" ²⁵. Aragon ne fait pas état non plus de l'allusion que contenait la lettre à des propositions de paix imminentes dues aux initiatives politiques de l'URSS, allusion qui avait soulevé un tollé à la Chambre puisqu'elle supposait, pour le moins, que le PCF avait été mis dans la confidence. Surtout, cette lettre tout entière était apparue comme une provocation délibérée, qui avait d'ailleurs entraîné l'inculpation de ses auteurs. Aux yeux d'un historien comme Crémieux-Brilhac, elle revêt même un aspect d'intelligence avec l'ennemi étant donné que les propositions de paix, en effet confirmées par Hitler (le 6 octobre dans un discours au Reichstag), impliquaient que soit entériné le dépeçage de la Pologne, alliée de la France et victime conjointe de l'Allemagne et de l'URSS.

Le traitement romanesque éloigne donc beaucoup de la vérité historique. Il fait des députés communistes des héros courageux et bientôt des martyrs, en même temps qu'il accrédite la thèse d'un patriotisme et d'un antifascisme inaltérables. La lettre à Herriot est pourtant un bon indice d'une ligne politique devenue "pacifiste" (elle appelle à

²⁵ L'expression est de Maurice Thorez, dans un texte daté du 20 novembre 1939 (cf. l'article cité de Ph. Buton) ; elle donne une idée du caractère très relatif du patriotisme communiste dans cette conjoncture historique où l'URSS entend consolider ses relations "amicales" avec l'Allemagne. Ajoutons que Benoît Frachon (il assume alors des responsabilités majeures à la tête du PCF, en l'absence de Thorez qui a été sommé de désertir et de rejoindre Moscou) demandera aux députés inculpés, après le scandale de la lettre à Herriot, de cesser de se proclamer anti-hitlériens (la consigne passant par leur avocat M^e Willard).

suspendre le combat anti-hitlérien), et un indice non moins sûr de la subordination du PCF aux directives soviétiques. Il en va de même du "*départ*" de Thorez, qui oblige le député Cesbron à faire preuve d'une étonnante agilité "dialectique" : Thorez n'a fait qu'obéir, non à Moscou (comme le suggère son interlocuteur), mais à "*la décision du Parti*", la décision qu'il reprenne la direction du Parti...et c'est depuis ce "*poste dangereux du soldat Thorez*" que sera conduite la vraie guerre contre Hitler ²⁶. Comme le dit encore Cesbron, "*il s'agit de savoir ce que c'est que désert*", puisque ce peut être le comble du patriotisme. Le roman entretiendra l'idée que "*Thorez a rejoint son poste de combat*", qu'il n'a pas quitté la France, et que la police échoue à mettre la main sur lui.

À travers le traitement romanesque de semblables données historiques, la dimension propre du roman à thèse apparaît en toute clarté. L'on peut en découvrir d'autres modalités avec la mention du discours du 31 octobre 39 de Molotov. Ce discours est introduit par le militant François Lebecq en ces termes : nous, "*on explique aux gens...on dégonfle les mensonges*", et Molotov "*qu'est-ce-qu'il leur a mis dans les gencives ! [...] Comme toujours, un discours simple, calme, qu'on peut comprendre, nous autres...pas du Giraudoux ! Ni des hurlements comme l'autre !*" ²⁷. Aragon cite ensuite partiellement ce discours et le commente d'une manière telle que se trouve renforcée l'opposition entre l'exemplaire politique soviétique (paix et émancipation) et la très haïssable politique occidentale (guerre et tyrannie) ; ce qui revient à escamoter ce qu'a d'incroyablement cynique et de tout à fait inquiétant le propos du ministre de Staline. En effet, le roman reprend du discours de Molotov l'idée qu'"*il fallait réviser les notions périmées d'agression et d'agresseurs*". Ce que F. Lebecq explique ainsi : "*on le voit bien ce qu'il veut dire, Molotov : on a fait aujourd'hui de très grands progrès pour présenter l'agression comme la défense nationale, pour camoufler l'agression*". Comme la suite le confirme, c'est bien la France qui est principalement visée (et non l'Allemagne) : c'est elle qui mènerait "*une guerre idéologique*" dissimulée sous le "*drapeau de la lutte pour la démocratie*", une guerre anti-ouvrière à l'intérieur, colonialiste à l'extérieur. Molotov lui-même allait plus loin en dédouanant l'Allemagne de toute intention agressive, ce qui disait plus crûment la vérité du moment, à défaut de celle du lendemain (à savoir l'invasion de l'URSS par les armées d'Hitler le 22 juin 1941), que le romancier évidemment n'ignore pas au moment où il écrit. L'Allemagne

²⁶ *Op.cit.*, II-14, pp. 266-269. On sait que la trouvaille dialectique prêtée à Cesbron figure en réalité dans l'édition de 1949 de *Fils du Peuple* : "*par une exception à la règle que j'avais moi-même appliquée [...] la direction du Parti prit la décision juste de me faire passer à l'activité clandestine*" (p. 166).

²⁷ *Op.cit.*, II-19, p. 340 ("*l'autre*" est bien sûr une allusion à Hitler).

devenait une force de paix, l'URSS lui apportant son soutien, tandis que la France et la Grande-Bretagne étaient tenues pour les seules puissances agressives : par peur de perdre l'hégémonie mondiale, elles menaient *"une politique d'excitation à la guerre contre l'Allemagne"*. Ce que consacre un tel discours n'est donc rien moins que la mise au rancart de la grande opposition entre les démocraties et le fascisme ! Et Molotov, tout en parlant de la politique de neutralité (idée reprise dans le roman), réaffirmait l'idée de l'amitié avec l'Allemagne (idée ignorée par le roman), une Allemagne forte étant une *"condition nécessaire de la paix solide en Europe"* ²⁸. Enfin, Molotov développait une thèse nouvelle et promise à un grand avenir : celle de l'émancipation socialiste apportée aux peuples opprimés par l'Armée rouge. Quand elle occupe des territoires étrangers, elle contient la puissance voisine, elle la *"limite"*, et elle libère ces territoires. Toute mensongère qu'elle soit, cette vérité-là est beaucoup plus flatteuse et Aragon ne manque pas de l'exposer complaisamment : *"les Russes flanquent les gros propriétaires à la porte de la Lettonie, de l'Esthonie (sic) et tout le bazar, ils établissent leur armée devant celle des Nazis...vous ne ferez pas un pas de plus...la guerre n'ira pas plus loin"* ²⁹. Le romancier fait donc du Molotov en le trahissant partiellement, en gommant ce que son discours avait de plus insupportable, et en dissimulant tant bien que mal la contradiction entre le maintien du thème anti-hitlérien et patriotique et une caractérisation de la guerre qui, en bonne logique, rend ce thème intenable. L'on peut donc supposer qu'un tel thème, présent dès le Prologue, est indispensable à la structure même du roman et à la mise en perspective historique sur laquelle il est construit.

Il est très frappant, par exemple, qu'au chapitre suivant Aragon introduise dans son roman le personnage de Joseph Gigoix, le héros positif tout à fait exemplaire, nous y reviendrons, comme étant le premier martyr de la drôle de guerre : il est le soldat *"mutilé au cours des batailles de Lorraine"* ³⁰, comme le dit Cécile Wisner³¹, en jetant cela au visage de militaires en goguette, rencontrés accidentellement au retour de l'hôpital de Verdun...Le thème patriotique est donc ainsi brièvement recroisé avec celui de la guerre *"injuste"*, de la guerre qu'il ne faudrait pas faire. Ceci n'empêche pas que

²⁸ Crémieux-Brilhac cite cet autre passage confondant du discours : *"Le but de guerre des puissances occidentales, à savoir l'anéantissement de l'hitlérisme, poursuivi, qui plus est, sous la bannière des démocraties, est tout bonnement criminel"*, et il rappelle que les propos de Molotov furent répandus sous forme de tracts aériens, en 250 000 exemplaires, sur la région parisienne (*op.cit.*, t.I, p.179).

²⁹ *Ibid.*, p. 343.

³⁰ *Ibid.*, II-20, p. 344.

³¹ Ces *"batailles de Lorraine"* (octobre-novembre 1939) n'ont été que des escarmouches de faible portée (même s'il est vrai qu'elles ont fait quelques victimes).

soit mis en scène de manière approbatrice le refus des députés communistes mobilisés de se lever pour rendre hommage aux soldats qui se battent au front, lors de la séance à la Chambre du 9 janvier 1940 : les communistes, persécutés, sont contre cette guerre, contre ceux qui l'ont votée et qui envoient d'autres la faire pour des buts qu'eux désapprouvent ; ils sont pour la paix immédiate, contre l'impérialisme français, et pour la "*cause véritable du peuple de France, la cause du socialisme*" ³². De cette façon, Aragon fait clairement écho à la position *pacifiste révolutionnaire*, qui est bien alors celle du discours de l'IC, et dont on trouve des traces abondantes dans la presse clandestine de l'époque. Mais le romancier s'évertue toujours à la désigner comme étant en parfaite continuité avec des convictions fondamentales : c'est ainsi qu'il fait dire à Jean de Moncey que les communistes "*se bornent à continuer à défendre ce qu'ils ont défendu toute leur vie, même si le monde entier se tourne contre eux*" ³³. Plus loin, avec le procès des quarante-quatre députés du PCF, qui s'ouvre le 20 mars 1940, est abordée à travers le personnage de Watrin (non communiste et patriote) la question de "*l'obéissance aux consignes de l'IC*" ³⁴. Mais la réponse de François Billoux est intemporelle ; l'orateur cite le Manifeste de 1848 et le refus de principe des seules guerres impérialistes, il donne dans le lyrisme révolutionnaire qui permet de dissoudre le poison sécrété par le pacte germano-soviétique.

Aragon pouvait encore moins faire sa place à un thème beaucoup plus corrosif que celui, en soi embarrassant, du *pacifisme révolutionnaire*, le thème du *défaitisme révolutionnaire*, qui correspond pourtant à une position qui fut un temps soutenue (en septembre-octobre 1939), et qui affleure constamment derrière la position pacifiste ³⁵ : elle réclame de concourir à la défaite de son propre pays et de transformer la guerre impérialiste en guerre civile ; dans cette optique, "*le travail dans l'armée devient une des parties essentielles du travail du Parti*" ³⁶. Cette position fut recadrée fin octobre par Staline au profit de la position *pacifiste révolutionnaire* qui conjugue le mot d'ordre de "*Paix immédiate*" et le slogan "*Notre ennemi est chez nous*". Les ambiguïtés inhérentes à cette ligne politique demeurent elles-mêmes très sensibles dans les moments où apparaît la menace d'une intervention contre l'URSS, comme ce fut le cas lors de la

³² III-19, p. 314. Aragon reproduit ici l'intervention d'Étienne Fajon lors du procès des députés (voir *infra*), pour qui "*le véritable caractère de la guerre actuelle*" (p. 312) doit être apprécié à l'aune des "*persécutions*" dont les communistes sont l'objet.

³³ *Ibid.*, III-14, p. 238.

³⁴ *Ibid.*, IV-5, p. 110.

³⁵ Voir *supra* notre chapitre 2.1.1. (Le PCF dans la guerre).

³⁶ Formule d'André Marty dans une note du 3 octobre 1939 transmise depuis Moscou.

guerre de Finlande ou de l'expédition de Bakou. La propagande est alors devenue démoralisatrice et antimilitariste, elle est allée du thème du refus de combattre contre l'Armée rouge à celui de la mutinerie collective. Et ce thème explicitement subversif est lui-même allé jusqu'au projet d'un plan de sabotages dans les usines d'armement (en janvier-février, au plus fort de la guerre de Finlande)³⁷.

On peut mieux saisir maintenant les difficultés rencontrées par le romancier dans le traitement des personnages de militants mobilisés sous les drapeaux, ses silences inévitables et ses choix embarrassés. Ainsi, le Lieutenant Barbentane est évidemment hostile à *"leur guerre"*, mais il ne donne pas pour autant dans l'antimilitarisme, à la différence de Lombard (qui renseigne les journalistes du *Populaire*, le journal socialiste). Il est en proie au tourment d'être enrôlé dans une guerre injuste, mais il se dit que *"cette fois encore, d'un malheur, il peut naître un grand bien"*. Il se console aussi en pensant aux copains soviétiques qui se battent en Finlande, comme Raoul Blanchard, qui se souvient également des Brigades internationales d'Espagne : à leurs yeux, dans l'une et l'autre circonstance, c'est contre le fascisme que l'on se bat. Par ailleurs, le problème de Raoul est de choisir entre rester mobilisé ou demander à rejoindre l'usine (comme affecté spécial). Beaucoup d'ouvriers ont choisi l'usine, mais demeurent deux bonnes raisons de rester dans l'armée, *"quel que fût le caractère de la guerre, d'abord parce que ce caractère pouvait changer, et ensuite pour qu'il n'y ait pas de rupture, de fossé entre la classe ouvrière et la Nation mobilisée"*³⁸. Le thème final de la *"guerre nationale"* est donc amorcé dès ici, mais on comprend mieux que les communistes du roman ne puissent pas eux-mêmes entreprendre de changer le caractère de la guerre en cours. Attendre semble décidément la seule solution.

Étienne Decker, le délégué des mineurs, formule avec plus d'acuité la contradiction inhérente au fait de participer aux préparatifs d'une guerre que l'on désapprouve. Une première fois, il se laisse aller à dire devant Blanchard : *"Quand même, puisque c'est une guerre injuste, c'est travailler pour une guerre injuste, qu'il nous fait, le Lieutenant"*³⁹. Ses tourments le portent même à s'enivrer (ce qui est indigne d'un bon communiste) mais il insiste, il se plaint à nouveau auprès de Blanchard des ordres du Lieutenant, c'est-à-dire de leur camarade Barbentane : *"Et*

³⁷ Pour un bilan détaillé de cette question, voir l'ouvrage cité de Crémieux-Brilhac (t.II, ch. 8, *"Le front des usines"*).

³⁸ *Op.cit.*, III-16, p. 268.

³⁹ *Ibid.*, III-23, p. 380.

alors, dis-moi pourquoi il nous fait turbiner le Lieutenant...hein ? pourquoi...puisque c'est une guerre injuste, c'est une guerre injuste, le Parti l'a dit...". Blanchard ne le contredit pas. Comment le pourrait-il, lui qui se trouve constamment en phase avec les analyses de son parti, et avec celles de Molotov ? Il éprouve "un sentiment désagréable, non pas tant pour les propos d'Étienne que parce que c'était un homme saoul qui tenait ces propos" – ce qui ressemble fort à une dénégation. Et tandis qu'il le reconduit, Decker continue de murmurer : "Une guerre injuste, oui ou merde ? une guerre injuste..."⁴⁰. Le lendemain, le Lieutenant Barbentane lui explique qu'il vaut mieux "travailler comme un homme" que de ne rien foutre : ce sont "tes ennemis", lui dit-il (en désignant par là les ennemis de classe, "tes" étant souligné dans le texte), qui se réjouiraient "que vous soyez là, à ne rien faire, à perdre vos bras d'hommes, votre vie d'hommes...hein ? Alors, prends ça comme du sport"⁴¹. Il est vrai que Barbentane songe déjà à "la forme future des combats" évoquée dans ses discussions avec le colonel Avoine, à savoir celle d'une résistance sur le sol français, dans l'hypothèse d'une invasion allemande. C'est ce qui lui permet d'esquiver la question portant pertinente de son camarade, même si le narrateur en brouillait le bien-fondé en en faisant la question d'un homme ivre. Blanchard choisit, pour sa part, de quitter "ce fichu RRT où, sous la conduite du colonel Avoine, on creusait des fortifs pour Paris, à soixante kilomètres", ce qui met en cause les moyens utilisés par le colonel, et non sa lucidité ; mais le militant déplore d'une façon générale que dans l'armée française les choses se passent comme elles se passent, même si "on peut ne pas trouver que cette guerre-ci soit une guerre juste"⁴².

La drôle de guerre est bien pour les militants une période de confusion et d'attente, et le romancier ne livre au bout du compte que fort peu d'indices sur leur état d'esprit pour ce qui touche à cette question si importante de la définition de la guerre. Qu'en est-il à partir de l'offensive allemande du 10 mai 40 ? Quand ils passent ce jour-là la frontière belge avec leur DLM, Raoul Blanchard et Jean de Moncey entendent fuser des "Vive la France !" et chanter la Marseillaise : "'Ça fait tout de même quelque chose", dit Blanchard. Et Jean le regarde : tout de même ?"⁴³. Est-ce à dire que Blanchard avait auparavant senti vaciller son sens national, et que les circonstances nouvelles le lui feraient bientôt retrouver ? Le fait est que pour lui la guerre n'a pas

⁴⁰ *Ibid.*, p. 383.

⁴¹ *Ibid.*, p. 387.

⁴² *Ibid.*, IV-1, p. 210.

⁴³ *Ibid.*, IV-17, p. 306.

encore à cette date changé de caractère, et que sa rêverie le porte surtout du côté de l'Espagne et d'une future "*République Socialiste Française*" ⁴⁴.

Toutefois, maintenant que la guerre est là, qu'elle n'a pas été évitée par les gouvernements, ni empêchée par ceux qui la rejetaient, ni déjà transformée en guerre juste, l'attitude pacifiste, ou abstentionniste, n'est plus de saison. Ce qui va être affirmé de façon de plus en plus sensible dans les deux derniers volumes du roman (le tome V), c'est une sorte de *patriotisme révolutionnaire* (actif, solidaire, et tourné vers une transformation politique), qui ne prendra tout son sens qu'avec la débâcle, débâcle qui aura ce mérite singulier de faire d'un certain passé table rase. Le spectacle du grand désordre des opérations militaires, des rivalités entre généraux, amène Barbentane à s'interroger : "*Où allaient-ils mener la France ?*" ⁴⁵ ; Blanchard se porte volontaire pour combattre en poste avancé, en mettant à profit son expérience espagnole ; Robert Gaillard en vient à penser que le communiste Barbentane pourrait avoir raison pour ce qui est de "*son dada, à ce type : les vrais patriotes, c'est nous*" ⁴⁶, et plus loin, lors de son interrogatoire, il se mettra, en incarnant "*l'officier français*", à parler "*comme un communiste*" ⁴⁷. Quand le lieutenant Barbentane se retrouve à la tête d'un petit groupe de camarades, l'un d'eux suggère : "*nous sommes peut-être le premier groupe de la nouvelle armée [...] celle qui les chassera de France*", et qui bâtira l'avenir ⁴⁸. Ces deux objectifs, cette double signification de la lutte armée, vont être constamment réaffirmés, et c'est assez clairement le second aspect (bâtir l'avenir) qui commande le premier (ce qui interdit à nouveau de voir là l'expression d'un patriotisme pur et simple). Le texte mentionne aussi le slogan crié par les communistes fusillés : "*Vive la France ! Vive Staline !*" ⁴⁹ ; Raoul Blanchard, atterré par la débâcle, fatigué, un instant découragé, reprend confiance en lui-même quand il découvre l'inscription toute fraîche "*Vive Thorez*", et il se convainc que "*dans le dos d'Hitler il y aura encore les camarades, il y aura toujours le Parti*" ⁵⁰. En cela, le roman répond bien au programme du réalisme socialiste français défendu par son auteur.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 316.

⁴⁵ *Ibid.*, V-1, p. 25.

⁴⁶ *Ibid.*, V-5, p. 83.

⁴⁷ *Ibid.*, V-9, p. 189. Nous reviendrons plus loin sur ce cas d'apprentissage positif.

⁴⁸ *Ibid.*, V-12, p. 219.

⁴⁹ V-18, p. 58 ; dans la version réécrite de 1966, Aragon ajoute : "*il y a des choses comme cela, qui prendront sens, diversement par la suite*".

⁵⁰ *Ibid.*, V-20, p. 89.

Ainsi, le roman livre de multiples indices que la guerre des classes continue, que la répression s'intensifie, qu'on redoute plus que tout la volonté populaire, et, au bout du compte, qu'on a tout fait pour livrer la France à Hitler (ainsi que les premiers chapitres le laissent présager). Blanchard s'emporte contre ceux qui préféreraient la défaite "*plutôt que de devoir leur salut à l'Armée rouge*". Il est pourtant clair que le problème ne se pose pas, puisque le pacte germano-soviétique n'a, quant à lui, pas changé de caractère ⁵¹ ! Du côté des militants, on se bat très courageusement, on protège les "*hommes du Parti qui peuvent être utiles pour l'action*" ⁵², on ramasse les armes abandonnées en prévision de la future guerre de résistance, on n'accepte pas la défaite, même quand elle ne fait plus aucun doute : "*la défaite ne signifie rien. Il n'y a de sens que dans la victoire*". Le roman développe alors le thème plus général, qui nous est devenu familier, du communiste comme lutteur : la rage de lutter "*c'est le sens même de la vie*", la force de lutter "*c'est ce qui fait véritablement l'homme*" ; c'est pourquoi "*un Raoul, toute sa vie, il a été au front*" ⁵³. Face à la débâcle, le communiste est par excellence celui qui ne sombre pas, celui qui ne succombe pas à "*cette pourriture qui se défait*", puisque sa grande force est de lui opposer "*la vertu de l'organisation*" ⁵⁴.

À défaut d'ouvrir une perspective politique immédiate, c'est bien la défaite de juin 40 qui, dans le roman, permet de soutenir l'idée que la guerre a changé de caractère. C'est elle qui apporte la grande clarification attendue, qui permet de surmonter la confusion créée par l'alliance contre-nature du communisme et du nazisme. Mais de même qu'ont été gommés le changement de ligne politique consécutif au pacte germano-soviétique et la singulière redéfinition du caractère de la guerre qu'il impliquait, de même le roman anticipe dans ses dernières pages sur une attitude de résistance qui ne sera ouvertement prônée et systématiquement pratiquée qu'à partir du moment où Hitler choisira, le 22 juin 1941, de mettre un terme brutal au pacte de non-agression du 23 août et au traité d'amitié du 28 septembre 1939.

⁵¹ V-28, p. 266. On peut en juger à travers ces propos tenus par Molotov à l'ambassadeur allemand Schulemburg : le jour de l'offensive allemande (le 10 mai) il convient que "*l'Allemagne doit se défendre contre l'attaque anglo-française*" ; et le jour où les troupes d'Hitler parquent sur les Champs-Élysées (le 14 juin), il le félicite "*pour les magnifiques succès de l'Armée allemande*" (Santamaria, *op. cit.*, pp. 45-47).

⁵² *Ibid.*, V-25, p.210.

⁵³ *Ibid.*, V-26, pp. 219-220.

⁵⁴ *Ibid.*, V-20, p. 90.

Comme nous l'avons montré en nous appuyant sur de nombreux travaux d'historiens (dans notre chapitre 2.1.1.), affirmer que le PCF a prôné la résistance à l'occupant allemand dès la défaite de juin 40 est une contre-vérité ; nous avons vu, en particulier, ce qu'il faut penser de la preuve que constituerait "*l'Appel du 10 juillet*"⁵⁵. Quant au communiqué du Comité central du 6 juin, transmis par Politzer au ministre de Monzie (qui avait sondé les intentions du PCF dans le cas où le gouvernement refuserait de livrer Paris), et dont *Les Communistes* font grand cas, il nous apparaît à peine plus probant que les autres documents de cette période, où la volonté d'un règlement de comptes politique, dans une perspective de conquête du pouvoir, est particulièrement lisible, alors que le contexte la rendait à plus d'un titre irréaliste, ou très compromettante, ainsi que le seront les négociations avec l'occupant et les tentatives de réparation légale de *L'Humanité* en juin-juillet. Aux documents déjà cités, l'on peut en ajouter un, daté du 10 juin et émanant de la direction du PCF, qui contredit totalement l'idée d'une "*guerre nationale*" (de résistance), idée revendiquée après coup et à laquelle le roman accorde une importance décisive : il y est dit en clair que "*l'invasion de la France par l'armée allemande ne modifie pas le caractère impérialiste de la guerre en France dans la mesure où c'est la bourgeoisie qui reste au pouvoir*", cette guerre demeurant ce qu'elle était, une guerre injuste dans laquelle les communistes mobilisés ont été "*contraints de combattre*" (sans pour autant s'y opposer par le sabotage ou la désertion)⁵⁶. Cette dernière expression rend bien compte de l'embarras d'un Étienne Decker, mais ce que le roman invente est que cet embarras aurait été surmonté dès le 1^{er} juin 1940 au niveau des militants ou dès le 6 juin au niveau des instances dirigeantes du parti.

Mais il faut à ce sujet prendre en compte une hypothèse qui pourrait justifier l'importance donnée par Aragon au communiqué du 6 juin : selon Pierre Daix, il en aurait appris l'existence de la bouche de Politzer lui-même au cours de l'été 41, et il l'aurait pris en toute bonne foi pour l'expression de la ligne du parti en exil⁵⁷, alors qu'elle émanait de Benoît Frachon, qui dirigeait l'antenne du PC sur le sol national, et qui, de son propre chef, "*avait adopté une position de résistance à l'envahisseur*", si

⁵⁵ Thorez le cite dans *Fils de peuple*, en mentionnant aussi l'Appel du 18 juin, mais pour mieux faire valoir que "*sur le sol même de la patrie*" seul le parti, "*guidé par les intérêts supérieurs de la France et de son peuple, prenait d'emblée le chemin qui devait conduire à la libération du pays*" (op.cit., pp. 196-197).

⁵⁶ Document élaboré à Moscou, en concertation avec les représentants de l'IC, et reproduit par Yves Santamaria, étude citée, p. 77

⁵⁷ Dans le roman, Aragon rend explicite l'attribution du texte au Comité central, par le jeu d'une réponse faite à la question du ministre : "*On doit considérer cela comme émanant de...*" (op.cit., V-Epilogue, p. 325).

bien qu'il y avait eu "*à ce moment-là deux lignes diamétralement opposées*". L'essentiel pour Aragon aurait été cette preuve du patriotisme de son parti, clairement réaffirmé à cette date, accordé à sa préférence personnelle pour un communisme national, preuve qui aurait "*compté pour beaucoup dans l'élaboration de la trame des Communistes*"⁵⁸. Mais s'agit-il bien d'une "preuve" ? En quoi ce texte de Frachon se distingue-t-il de ceux élaborés à la même date par Thorez, Marty ou le Komintern ? Le romancier le qualifie de "*parfaitement clair*" et Daix l'estime "*sans équivoque*" : il appelle à la résistance populaire afin de faire de Paris "*une citadelle inexpugnable*", au lieu de l'abandonner aux "*envahisseurs fascistes*" ; il se prononce pour une transformation du "*caractère de la guerre*", qui deviendrait "*une guerre nationale*", grâce à "*une levée en masse*" et à la libération préalable de tous les communistes et ouvriers emprisonnés⁵⁹. Indéniablement, il y a là une rupture par rapport à la position défaitiste ou pacifiste, mais il est plus douteux que la dimension révolutionnaire du combat en soit pour autant tout à fait écartée, comme le laisse penser la troisième proposition, qui exige une épuration systématique de l'appareil d'Etat. Or, dans le contexte des menaces extrêmes qui pèsent alors sur le pays, une telle exigence rend bien peu crédible l'ensemble de "l'Appel" : étrangement, le seul commentaire dont Aragon fasse suivre son énoncé est celui, très réaliste, prêté à de Monzie : "*C'est un point de vue. Je crains que le point 3 ne suffise à le faire considérer comme pas très sérieux*"⁶⁰. Voici qui pourrait témoigner des limites de l'entendement bourgeois, selon la logique propre du roman ; mais c'est une logique qui réclame aussi qu'on trouve plus réaliste, plus légitime, et fondamentalement nécessaire, la réévaluation de l'intérêt national à l'aune du projet révolutionnaire.

⁵⁸ Daix, *Aragon, op.cit.*, p. 452. L'auteur accorde sur la question des deux lignes politiques beaucoup d'importance au témoignage de Tillon (que nous avons invoqué dans le chapitre 2.1.1.).

⁵⁹ Le texte complet de ce communiqué figure dans l'Epilogue du roman, *op.cit.*, V, p. 326. Y. Santamaria émet des doutes (en 1993) sur "*la matérialité de l'affaire*", n'en ayant trouvé aucune trace dans les fonds consultés à Moscou ; il ajoute : "*Une démarche aussi capitale ne pouvait échapper à Jacques Duclos, lorsque dans l'Humanité du 1^{er} juillet 1943, sous le titre "Anniversaires" il date de juin 1940 le début du "dur et glorieux combat déclenché par le PCF" contre l'ennemi. Or, son article est aussi muet sur les propositions de Frachon qu'il l'est sur ce qui n'est pas encore l'Appel "du 10 juillet" "*" (*op.cit.*, pp. 74-76). Ce silence tient-il au fait que Duclos, en liaison directe avec l'IC depuis Bruxelles, incarnait alors la position opposée ? Ou faut-il voir là un indice de plus, sinon d'une fabrication pure et simple, du moins de la réécriture tardive de toute cette période ? Ajoutons que Thorez présente le document du 6 juin comme le fruit d'une démarche spontanée du CC, et non comme une réponse à de Monzie (*Fils du peuple, op.cit.*, pp. 192-193).

⁶⁰ *Ibid.*, p. 326. Dans la démarche effectuée auprès du parti, de Monzie avait clairement cherché des assurances sur le plan politique, envisageant "*une collaboration à la défense nationale...dans une guerre qui a changé de caractère...et où la part la plus active, la plus vivante de la population semble pourtant toujours garder des arrière-pensées*" (cité par Daix, *ibid.*, p. 452). Il est donc logique que la réponse du CC ne l'ait pas rassuré.

Sur le plan historique, "*l'Appel du 6 juin*" n'est donc pas la preuve d'un changement de ligne radical, et qui serait intervenu dès cette date, même si la position qu'il reflète, celle prise par Frachon en dehors des consignes de l'IC, marque une avancée dont la direction pourra se prévaloir après coup, et dont Aragon attribue indûment à celle-ci le mérite. Ajoutons que ce que nous avons appelé le *patriotisme révolutionnaire* que le romancier prête à ses personnages apparaît plus spontané, moins tributaire d'un calcul politique, que ne le sont les déclarations des responsables, même quand leur tonalité patriotique va devenir plus sensible : le roman fait bien de la débâcle, de la menace de désagrégation de l'entité nationale, ce qui provoque le sursaut et fait dire que "*la guerre a changé de caractère*". En cela, il est finalement plus proche des propos attribués à de Monzie ("*dans une guerre qui a changé de caractère*", dit-il, l'heure est à l'union nationale) que de ceux d'un André Marty qui, le 19 juin (de Moscou), envisage d'appeler les soldats allemands à fraterniser avec les soldats français au nom d'un combat commun à mener contre les "*impérialistes*" et les "*ploutocrates*" de leurs deux pays, "*qui veulent se mettre d'accord ensemble contre le peuple français*" ⁶¹. Nous verrons que l'analyse de classe des *Communistes* est tout de même plus nuancée sur la question du patriotisme, encore que la "trahison" y soit durement stigmatisée.

Pour en terminer avec ce premier volet de notre réflexion sur la réécriture de l'Histoire, redisons que c'est dès le début du récit que les événements sont décrits et interprétés en fonction d'une sorte de projection vers l'avant (vers la délivrance paradoxale de la débâcle) ; c'est-à-dire en fonction de cette thèse sous-jacente au roman qu'en dépit du caractère injuste de la guerre déclarée par la France à Hitler, les communistes sont demeurés de vrais patriotes (les seuls vrais patriotes), des antifascistes conséquents, et qu'ils ont été les premiers résistants (dès avant la capitulation). Les heures glorieuses de la Résistance, qui allaient permettre au PCF de faire quelque peu oublier les heures sombres du pacte, forment bien l'horizon vers lequel devait tendre le cycle complet des *Communistes*. Demeuré inachevé, ne portant que sur la période la plus problématique, le roman ne laisse que mieux transparaître la nature de son projet et les difficultés de sa mise en œuvre. Ni pour le Parti, ni pour le romancier qui entend servir, il n'est simple d'avoir toujours raison, encore moins d'avoir toujours eu raison et de réécrire l'Histoire en conséquence ⁶².

⁶¹ Document transcrit par Francis Crémieux, à partir des carnets de Marty, et qui nous a été transmis par Jean Albertini.

⁶² Selon Pierre Daix, Maurice Thorez a lui-même encouragé Aragon à soutenir dans son roman la version de l'Histoire que le PC a élaborée après la victoire de 1945, à commencer par la thèse selon laquelle la

Pour compléter cette réflexion sur la mise en perspective des données historiques à laquelle procède le roman, il faudrait se demander comment sont traités et interprétés certains événements importants qui jalonnent la période : le déclenchement de la guerre intérieure menée contre les communistes, la double invasion de la Pologne, l'occupation des pays baltes, la guerre de Finlande, l'attaque allemande et la conduite des opérations militaires, la débâcle de Dunkerque et les prémices de la capitulation. Devant l'ampleur de la tâche, nous nous contenterons de quelques aperçus (sachant que nous recroiserons ces thèmes dans les volets suivants de notre étude), en ayant le souci d'aller à l'essentiel, au risque de ne pouvoir fournir le détail des arguments, et en restant au plus près de notre questionnement de fond : en quoi la dimension historique du roman relève-t-elle d'un projet de nature réaliste-socialiste ?

*** *La caractérisation politique des événements.***

On y a fait allusion plus haut, Aragon accorde une place de premier plan au thème de la "revanche intérieure", de la volonté de la droite de "liquider le Front populaire", une droite qui peut compter sur l'aide des anciens alliés de gauche, les socialistes et les radicaux, partisans de miser sur Daladier, le signataire des accords de Munich, le liquidateur de l'hypothèque communiste depuis l'échec de la grève "générale" du 30 novembre 1938 ⁶³. Un personnage comme Denis d'Aigrefeuille, le directeur de la Banque Immobilière, incarne cette attitude de ralliement opportuniste et cynique à un gouvernement qui n'a pas su jouer de la carte Hitler/Franco, mais duquel on peut attendre qu'il favorise la bonne marche des affaires et la mise au pas définitive des meneurs ouvriers. Les intérêts de classe, et non les intérêts de la France, commandent exclusivement les positions des divers courants de droite. La crainte de certains est même qu'en cas de guerre on rejoue, avec l'appui des communistes, "*la comédie de l'union nationale*", ce que seul empêcherait la survenue improbable d'un "*événement qui dégonflerait la baudruche du nationalisme communiste*" ; et voici que le miracle se produit, "*le miracle attendu... Hitler et Staline*" ⁶⁴. Autrement dit, la signature du pacte

guerre avait changé de caractère dès mai-juin 40, et que ceux qui s'étaient trouvés sur des positions anti-hitlériennes (il y en eut à titre individuel, comme il y eut des résistants communistes de la première heure) avaient incarné la ligne juste, celle du Parti lui-même (*Le Socialisme du silence*, p. 95).

⁶³ Il est aussi rappelé de Daladier qu'il a été partisan en 1933 d'un rapprochement franco-allemand, et qu'il garde Georges Bonnet aux Affaires étrangères, qui est constamment désigné comme le partisan d'une alliance avec Hitler.

⁶⁴ Ces propos sont mis dans la bouche de Simon de Cautèle, un personnage louche, sauvé en 1934 par l'intervention d'un préfet, en pleine affaire Stavisky, et ils sont ponctués par la formule citée plus haut :

est cet heureux événement qui va légitimer l'entreprise à laquelle beaucoup rêvaient depuis 1936, la guerre intérieure, la chasse aux communistes, la mise au pas de la classe ouvrière. Se rallier à Daladier n'est donc pas un mauvais calcul, puisque celui-ci va devoir décréter la mobilisation et procéder à l'organisation de la nation en temps de guerre, ce qui implique de conjurer toute menace de dissidence ; et on sait bien que le "Fusilleur" (comme l'appelle l'extrême droite depuis le 6 février 34), l'ancien chef de file radical du Front populaire, a donné des gages répétés de son éloignement par rapport à ses partenaires de gauche ⁶⁵. La longue préparation de ce thème (le déchaînement de l'anticommunisme) à travers les neuf premiers chapitres, après un prologue, on l'a dit, qui plaçait tout le roman dans une perspective antifasciste, permet de déplacer le scandale du pacte lui-même sur l'utilisation politique qui en est faite. Avant même que des militants ne fournissent les arguments destinés à le justifier, il est ramené à la dimension d'une affaire intérieure, d'un prétexte fallacieux pour se débarrasser des gêneurs communistes, l'opération étant aussitôt amorcée par une vaste campagne de désinformation à leur encontre, et réalisée à travers l'interdiction de leurs publications, puis de leurs organisations, la destitution de leurs élus, les poursuites, les arrestations, bref, leur mise au ban de la société française.

Aragon n'invente rien des faits historiques qu'il réinscrit dans son roman, mais de ce qui forme une réalité complexe, parfois confuse, difficile à interpréter dans le détail de ses péripéties, il fait une réalité simple et claire : on a persécuté les communistes, on a tiré parti des circonstances pour se venger ; ils ont été d'autant plus injustement persécutés qu'ils étaient les seuls véritables opposants au nazisme ; et à travers eux, c'est la classe ouvrière qu'on a voulu humilier. Il n'est historiquement pas douteux qu'une telle volonté de revanche animait une partie de l'opinion, et que la répression répondit à des fins de politique intérieure plus encore qu'au souci de sécurité nationale : pour Daladier, *"elle est le gage qu'il donne à la droite pour la maintenir dans sa majorité, elle est l'exemple qu'il brandit pour contraindre les partisans de la paix à se taire"* ; il en use une première fois *"pour rassembler l'opinion publique au lendemain du pacte de*

"On va pouvoir régler son compte à la canaille" (I-9, pp. 108-114). Ce personnage emprunte beaucoup de ses traits à Fernand de Brinon, le créateur du comité France-Allemagne (1935), ami d'Otto Abetz, futur collaborateur et représentant de Vichy auprès des autorités allemandes.

⁶⁵ C'est ce qu'explique d'Aigrefeuille à de Cautèle : *"Daladier n'abandonnera pas les Nationaux à ses anciens alliés, avec lesquels il est plutôt en coquetterie"* (I-9, p.109), et qui est corroboré un peu plus tard par Watrin dans un dialogue avec Barbentane : *"Oui, naturellement, vous lui en voulez [...] à Daladier, parce qu'il vous a pris comme bouc émissaire"* (II-4, p.64)

Moscou", puis fin septembre "*pour désamorcer le complot de la paix*" ⁶⁶, avant de la renforcer au cours des mois suivants. Dans la logique mise en place par le roman, la réalité de la répression, immédiate, sans nuances, puis systématique, vient du même coup confirmer le bien-fondé de la position abstentionniste (on l'a évoquée passant du défaitisme au pacifisme révolutionnaire), qui est d'emblée prêtée aux personnages de militants : puisque c'est à eux qu'incontestablement on fait la guerre, la guerre que le gouvernement prétend faire à Hitler n'est que faux semblant (à preuve l'absence de secours apporté à la Pologne) ; ou c'est vraiment une guerre impérialiste, entre brigands capitalistes (à preuve le bellicisme anglais) ; ou c'est en réalité une guerre déguisée contre l'URSS (à preuve l'aide apportée à la Finlande). En aucun cas, ce n'est *leur* guerre, et c'est l'ennemi de classe, et non pas Staline, qui les oblige à mettre provisoirement en sourdine leur indéfectible patriotisme. La répression leur donne raison. Ce sont sa description et sa dramatisation romanesque qui vont dominer l'explication de toute cette période, et non le pacte, la politique soviétique, leur propre attitude. La répression fait preuve, et elle est la cause qui transforme en conséquences bien des causes, à commencer par certaines causes du renforcement de la répression.

Parmi ces dernières, il faut compter, explique Crémieux-Brilhac, la volonté d'un Parlement où la droite "*se rencontre avec des radicaux jacobins qui se réclament de Clemenceau et de la Convention, et avec des socialistes qui ont une querelle de famille à vider avec les communistes*", et la hantise du complot "*moscoutaire*", qui redouble alors d'intensité, jusqu'à atteindre des proportions délirantes (chez le général Héring par exemple, gouverneur militaire de Paris), et faire réclamer des mesures extrêmes ⁶⁷. De bien des façons, le roman dépeint cette atmosphère empoisonnée, les intrigues des uns et des autres, les calomnies, les "*criailleries*" ⁶⁸ de la radio et des journaux, les accusations et les rumeurs mêlées, toute une vague de désinformation, franche ou insidieuse, qui alimente un climat de peur et de consternation, qui accroît la confusion des esprits tout en désignant des boucs émissaires: "*tout cela n'était pas le seul effet du*

⁶⁶ Crémieux-Brilhac, *op.cit.*, t. I, p. 174. "*Le complot de la paix*" a été une tentative d'hommes de droite de soustraire la France du conflit, et qui s'est trouvé coïncider avec le changement de ligne de l'IC, désormais hostile à la "guerre impérialiste" et favorable à la paix, et donc avec les nouveaux mots d'ordre du PC.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 181 ; l'historien montre que le renforcement de la répression a répondu à des logiques politiques convergentes (alors qu'elle n'était pas la préoccupation d'une majorité de la population française) : "*logique manœuvrière de Daladier et logique jacobine des députés patriotes, logique de défense sociale de la France conservatrice et logique de diversion des fascistes et des défaitistes "politico-salonnards", logique enfin d'une fraction socialiste militante, acharnée à reconquérir des positions perdues*" (p. 187).

⁶⁸ "*Et les criailleries commencèrent*", écrit Aragon dans la page, teintée d'ironie, qui évoque la diffusion de la nouvelle de la signature du pacte (I-11, p.123).

hasard, d'une indignation spontanée" ; quant au pacte de non agression, abusivement transformé en *"alliance militaire, du bolchevisme et du fascisme, tout un monde haineux y voyait l'éclatante démonstration de l'erreur populaire, la faillite d'une politique détestée"* ⁶⁹. Mais si les mesures réelles de répression se sont aggravées à partir de la fin septembre, c'est aussi, évidemment, à cause de la ligne défendue dans les publications clandestines et des provocations délibérées des députés du Parti envers un gouvernement qui ne pouvait en aucune manière *"tolérer une propagande contestant l'effort de guerre et tendant à déstabiliser la nation"* ⁷⁰. Le roman s'évertue pourtant à faire de toute forme de rétorsion envers les communistes une confirmation de la justesse de leur attitude : la preuve qu'ils ont raison, c'est précisément qu'on les persécute. Une persécution accrue en est donc une preuve confortée. Impossible *a priori* de sortir de ce cercle ⁷¹.

L'anticommunisme et son usage politique seront régulièrement rappelés dans la suite du roman. La franchise cynique prêtée au vieil industriel Wisner permet par exemple, de redire (début septembre) que *"suspendre les élections, interdire les meetings, mettre les communistes à la raison, voilà d'abord le plan du Gouvernement"*, et que la guerre n'est pas évitable précisément parce qu'il faut *"en finir avec toute cette politicaillerie, nettoyer la maison française [...] en finir avec les saboteurs de l'intérieur"* ⁷². Plus loin, au moment du remplacement de Daladier par Paul Reynaud (en mars 40), le grand patron explique à Fred, son neveu : *"Il nous faut un socialiste à la Justice, tu comprends ? non ? pour que ces messieurs prennent leurs responsabilités dans le nettoyage du communisme, afin qu'ensuite il y ait des cadavres à enjamber entre eux, et plus de trente-six possible !"* ⁷³. L'anticommunisme est aussi une passion très

⁶⁹ *Ibid.*, I-12, p.135.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 181. Nous avons évoqué plus haut, et nous y reviendrons sous l'angle de la structure antagonique, la lettre à Herriot et le refus de rendre hommage aux armées lors d'une séance du Parlement.

⁷¹ Un tel cercle étant l'expression de la clôture propre au roman à thèse, et sachant que celui-ci est rarement sans failles, on peut aussi en suggérer une lecture plus "ouverte" : les quatre pages qui ouvrent le chapitre I-12 ont beau cherché à démontrer que la confusion des esprits a été sciemment entretenue, elles laissent percer que le désarroi a été immense et profond, et que *"l'apocalypse des croyances"* n'était peut-être pas réductible au *"triomphe sans pudeur d'une minorité sur la masse"* (*Ibid.*, p. 136 ; voir *supra*, note 17).

⁷² *Ibid.*, I-19, p. 206-207.

⁷³ Aragon anticipe ainsi sur la nomination du socialiste Albert Sérol, le futur auteur du décret-loi du 6 avril instituant la peine de mort en cas de participation à une *"entreprise de démoralisation de l'armée ou de la nation ayant pour objet de nuire à la défense nationale"*, mesure qui sera interprétée comme visant les seuls communistes : *"La peine de mort aux propagandistes du bolchevisme"*. Là encore, le romancier a l'habileté de mettre l'expression dans la bouche d'un ennemi de classe, le général Nullement, qui regrette que la mesure vienne trop tard pour s'appliquer aux quarante-quatre députés inculpés. Mais Wisner lui

répandue au sein de l'Armée, une passion souvent plus forte que le patriotisme, ce qui constitue une exagération manifeste. Un officier comme Benedetti, de surcroît très antisémite, estime même que "*le danger de Septembre, c'est la menace intérieure*" et que "*la mobilisation faite... l'Armée matraque la révolution*" ⁷⁴. Nous verrons comment Aragon rend compte de la surveillance dont seront l'objet les militants mobilisés, en particulier ceux qui sont classés PR, c'est-à-dire "propagandistes révolutionnaires", par principe soupçonnés d'être plus fidèles à l'URSS qu'à la France. Indiquons simplement avec Crémieux-Brilhac que le contrôle fut "*incomparablement moins ample et plus lâche qu'on ne l'imagine*", pour deux raisons : le nombre de militaires fichés pour motifs politiques est demeuré faible, et "*l'état d'esprit de nombreux officiers subalternes et de la troupe*" a permis que "*la fraternité d'armes, ou du moins la camaraderie militaire*" soit devenue une réalité au printemps 1940 ⁷⁵. La confiance l'a donc emporté sur la suspicion. Mais, d'une façon générale, si le soupçon tient une grande place dans le roman, c'est que le narrateur n'a de cesse de le démentir quand il porte sur les communistes (puisqu'ils incarnent le juste et le vrai), et au contraire de l'alimenter s'agissant de la plupart des autres acteurs (puisque les raisons qu'ils allèguent masquent les intérêts qui les animent). De ce point de vue, le roman à thèse est nécessairement un roman du soupçon ⁷⁶.

Sur la question de la Pologne, envahie par les armées allemandes dès le 1^{er} septembre, le soupçon plusieurs fois formulé est que le gouvernement de Daladier n'a jamais vraiment eu l'intention de la secourir, en dépit des engagements pris, et qui l'ont conduit, avec la Grande-Bretagne, à déclarer une guerre qu'il n'avait pas davantage la volonté de mener. Pour Wisner, à cause de "*cette absurdité de Dantzig*", "*on fait apparemment la guerre : le temps que les Allemands règlent leurs histoires là-bas*", et qu'ici on en finisse avec "*les saboteurs*" ⁷⁷. Pour le communiste Blanchard, on s'apprêtait de toute façon à "*recommencer le coup de la non-intervention*", pour mieux

demande d'admettre que "*c'est pour ça qu'on a mis un ami de Blum à la Justice*" –petite phrase supprimée dans la seconde édition (IV-11, pp. 197-198).

⁷⁴ *Ibid.*, II-1, p. 19.

⁷⁵ *Op.cit.*, t. II, pp. 485-487. L'historien ajoute : "*Au sommet de la hiérarchie militaire, en outre, Gamelin et la plupart de ses généraux d'armées, bien que sévères pour le PCF, font confiance à l'image du soldat français qu'ils ont rapportée de la guerre de 1914. Au surplus, ayant pris les précautions qu'ils jugent suffisantes, ils ont des raisons de ne pas exagérer la gravité du danger communiste dans l'armée*".

⁷⁶ Son autre ressource, on le sait, est d'inventer au contraire des personnages caractérisés par une franchise cynique qui, à la fois, les accuse et donne raison à leurs adversaires : ainsi, "le Ministre", l'ami de Watrin, explique qu'il croit au patriotisme des communistes, mais que si l'anticommunisme "*peut servir à unir les Français*", alors il est "*prêt à mettre [sa] main dans celle du diable*" (I-24, p. 246).

⁷⁷ *Ibid.*, I-19, p. 207.

précipiter les Nazis contre les Soviétiques (calcul que le pacte a su ingénieusement déjoué) ; et comme les Polonais eux-mêmes avaient refusé l'aide proposée par Staline, il n'y a pas de raisons de s'apitoyer sur le sort de "*la pauvre petite Pologne*", ainsi qu'on le fait hypocritement ⁷⁸. Le romancier s'en garde bien, qui évoque fort peu son écrasement éclair, après avoir gommé l'enchaînement logique des événements qui y ont conduit, où le pacte a joué le rôle déclencheur décisif. Il se contente d'allusions, comme "*On parlait de la guerre en Pologne, maintenant*" ⁷⁹, (sans un mot de plus, alors que le "on" renvoie aux nombreux militants réunis chez M^e Lévine) ; ou des propos cyniques d'un Benedetti expliquant à propos de "*l'offensive du 6 septembre*" qu'on fait semblant de se battre : "*C'était surtout une démonstration. Pour les Polonais. Mais en Pologne. Les Polonais sont foutus. Avec tout ce que nous avons dépensé pour leur éducation militaire !*" ⁸⁰ ; ou encore de ceux du député URSS Romain Visconti, partisan d'un vrai "*fascisme français*", et pour l'heure (nous sommes à la mi-septembre) d'un désengagement de la France : "*On n'aurait qu'à se tirer du jeu, puisque la Pologne est foutue ! On aurait fait semblant, les traités et tout ce qu'on raconte, on accepterait le fait acquis, voilà tout*" ⁸¹. Ce faisant, le romancier accorde une importance disproportionnée à des opinions minoritaires, sans rendre compte du problème difficile alors posé au gouvernement français, mais en tablant sur un fait majeur incontestable, l'absence de soutien militaire direct accordé à la Pologne.

Le fossé séparant les promesses d'assistance (conclues dès avril) et les moyens réels d'intervention était considérable, et cet engagement même s'inscrivait dans une perspective de sauvegarde de la paix, et non d'offensive. En outre, au lendemain du pacte, qui changeait radicalement les données, la priorité est donnée à l'organisation de la mobilisation générale, une opération très lourde, et qui s'inscrit elle-même dans une stratégie essentiellement défensive. Le rapport de force militaire avait été, par ailleurs, gravement surestimé en un sens favorable aux Alliés et aux Polonais, alors que la foudroyante attaque allemande allait apporter la preuve du contraire. Des facteurs nombreux ont donc convergé qui expliquent la passivité française, dont beaucoup joueront un rôle dans la défaite de mai-juin 40 ; les leçons mêmes de la campagne de

⁷⁸ *Ibid.*, I-22, p. 224.

⁷⁹ *Ibid.*, II-5, p. 78.

⁸⁰ *Ibid.*, II-3, p. 55.

⁸¹ *Ibid.*, II-6, p. 105.

Pologne seront loin d'avoir été toutes prises en considération⁸². Mais comme le roman fournit sa propre explication du drame majeur, la débâcle française, nous y reviendrons. Marquons pour l'instant que ses prémices de septembre 39 ne sont pas réductibles à des raisons de basse politique ou à des arrière-pensées idéologiques. Quant au second volet du destin tragique de la Pologne qui s'ouvre avec l'invasion des troupes soviétiques le 17 septembre, le roman ne peut certes pas l'ignorer, mais il en parle tout de même fort peu, et c'est pour en fournir une interprétation encore plus étroitement politique.

L'indignation qu'elle avait soulevée dans l'opinion est une première fois évoquée, pour être immédiatement tournée en ridicule, à travers un monologue intérieur de l'ouvrier Guillaume Vallier : "*...ils ne feront pas tourner l'histoire comme ils veulent, toute cette racaille à Daladier, et leurs PPF, leurs PSF, et les grandes gueules socialistes. Ce Blum ! Un des radios lui a passé le Populaire : son article de ce matin, l'atroce événement... quel crocodile !*" ; le narrateur enchaînant : "*Cet amour qu'ils ont, tout d'un coup, pour les Polonais, tous... depuis ce matin*"⁸³. Le thème est développé ensuite par deux intellectuels, Felzer, puis Cesbron, en des termes aussi virulents envers Blum et les socialistes, incapables de comprendre le bien-fondé de ce qu'ils appellent à tort "*l'invasion de la Pologne par les Soviets*" : "*En vérité, il s'agit d'une libération de ces parties de l'Ukraine et de la Russie Blanche qu'avec l'aide de Weygand les Pans polonais avaient annexé il y a vingt ans*"⁸⁴. Nous connaissons déjà le double argument que les militants vont également appliquer au cas des pays baltes et de la Finlande : l'URSS "limite" l'expansion allemande et elle "libère" politiquement les territoires qu'elle occupe, dont certains n'auraient jamais dû cesser de lui appartenir. C'est l'argument que dans les faits le PCF avait avancé, fin octobre seulement, après être resté muet sur l'offensive soviétique, silence qui valait approbation "*d'un acte de guerre contre une nation alliée de la France*"⁸⁵; d'où le déchaînement de la presse de droite, mais aussi la réprobation de larges secteurs de l'opinion. A la CGT par exemple,

⁸² Notre rapide évocation du problème polonais s'appuie surtout sur le livre de Henri Michel, *La Drôle de guerre*, op.cit. l'auteur y rappelle que le mémorandum très perspicace de colonel de Gaulle sur les raisons de la victoire foudroyante de la Wehrmacht fut ignoré par la hiérarchie.

⁸³ La scène est située le matin du 18 à Carcassonne, dans le régiment de spahis où sont mobilisés plusieurs militants (II-7, pp. 120-121). Là aussi, la mention de Blum est supprimée dans la seconde édition, ainsi que le terme "*socialistes*" (appliqué aux "*grandes gueules*").

⁸⁴ *Ibid.*, II-8, p. 135. Aragon fait allusion, à sa manière, au traité de Riga qui en 1921 avait remis à la Pologne les provinces orientales peuplées de Biélorusses, et au retour, historiquement légitime, à la ligne Curzon. Il laisse ensuite Felzer ironiser sur "*l'omniobéissance de Blum aux fins du capitalisme*", celui-ci ayant parlé dans son journal de "*l'omniobéissance de Cachin au Kremlin*".

⁸⁵ Crémieux-Brilhac, op.cit., t. I, p. 169.

Jouhaux fait condamner les syndicalistes fidèles à Moscou, le pacte prenant alors *"toute sa signification d'aide à l'agresseur"* et constituant *"une trahison préméditée envers les prolétaires que l'on avait appelés à se dresser contre le nazisme"* ⁸⁶. Quant au second pacte, signé le 28 septembre, qui dévoilait crûment la réalité du quatrième partage de la Pologne, nous avons dit que le roman n'en faisait aucune mention.

Ce qui mérite toutefois d'être rappelé est que la thèse d'un Staline "limitant" Hitler correspondait à *"la croyance des militants qui, à l'époque, vont constituer le parti en instrument de la résistance hitlérienne"*, si l'on en croit Pierre Daix, qui poursuit : *"Aragon privilégie cette croyance contre les éléments réels de la compromission entre Staline et Hitler"* ⁸⁷. Elle aurait donc été un moyen pour les militants de ne pas désespérer du Parti et de l'URSS au moment où leurs convictions les plus solides étaient menacées de s'effondrer. Cette fuite en avant dans la croyance aura au moins permis de préserver la ligne du communisme national, à laquelle Aragon demeurait attaché, en attendant des jours meilleurs, c'est-à-dire, nous le savons, les pires jours de la débâcle, puisque c'est d'elle seulement que devait venir la clarification (pour les communistes du roman).

Un autre exemple intéressant du traitement de la réalité historique est celui de la guerre de Finlande, en ce qu'il concerne au premier chef le discours tenu sur l'Union soviétique, mais aussi l'image critique donnée de la vie politique française. Cette guerre correspond à la période embrassée par le volume III, l'offensive de l'Armée rouge débutant le 30 novembre et l'armistice consacrant sa victoire étant signé le 12 mars. L'événement n'est rapporté que par petites touches successives, en fonction de la chronologie, et le plus souvent à travers des paroles ou des pensées de personnage, le narrateur ne prenant qu'assez rarement à son compte les mentions qui en sont faites (ce qui est conforme aux modalités relativement ingénieuses de ce roman à thèse). Du même coup, l'information proprement historique est assez pauvre, s'agissant des causes et des enjeux de ce conflit, de son déroulement, de son issue, et de son impact sur la politique et l'opinion françaises. Mais l'important est dans la représentation peu à peu construite de ces divers aspects de l'événement, qui est, quant à elle, d'une grande netteté.

⁸⁶ *Idem.*

⁸⁷ Aragon, *op.cit.*, 2ème édit., p. 450.

Sur les causes de l'intervention soviétique, le texte est particulièrement sibyllin ; la toute première allusion est destinée à dénier toute intention agressive : *"Les discours des journaux sur la Finlande, la pression exercée par les Soviets, il se disait : A d'autres ! ça sent le nickel !" ⁸⁸*. La seconde suggère que l'agresseur potentiel était le petit pays frontalier lui-même : *"Comment veux-tu que l'idée de voir l'armée finlandaise à Leningrad, ça ne fasse pas mal au ventre à un Russe ?"*, et que ce pays servirait de base avancée, de *"forteresse" ⁸⁹*, pour les puissances occidentales hostiles à l'URSS. Celle-ci aurait donc à nouveau agi préventivement pour assurer sa défense. En réalité, dans le contexte des partages territoriaux garanties par les deux pactes avec l'Allemagne, eux-mêmes prolongés par des traités commerciaux, elle cherchait à consolider ses acquisitions, en tirant le meilleur parti de cette entente. Selon André Fontaine, *"les Russes, qui n'avaient pas caché tout au long de l'année leur intention d'obtenir des bases en Finlande, étaient décidés, maintenant que le Reich leur laissait les mains libres, à parvenir à leurs fins" ⁹⁰*. Jean-Jacques Marie rappelle quelles furent les exigences formulées par Staline auprès du gouvernement finlandais : celui-ci devait accepter de *"céder une bande frontière d'une cinquantaine de kilomètres, les six îles du détroit de Finlande qui en commandent l'accès, la majeure partie de l'isthme de Carélie, au nord, les mines de Petsamo, riches en nickel, plus la location de la presqu'île de Hanko qu'il veut transformer en base militaire" ⁹¹*. Devant le refus d'Helsinki, refus encouragé en sous-main par Berlin, Staline choisit l'agression armée, convaincu d'amener très vite les Finlandais à capituler.

Le roman préfère mettre l'accent sur la nature du régime finlandais et ses sympathies allemandes, également intolérables pour les tenants de la démocratie. Gavrilenko explique : *"Ils ont la croix gammée sur leur drapeau. Et les Lotas, tu sais, ces bataillons de femmes qui vous font pleurer d'attendrissement, hein ? Eh bien, c'est kif kif les organisations nazies... Kraft durch Freude" ⁹²*. En somme, s'en prendre à ce pays fasciste, c'est mener le bon combat, c'est déjà faire la guerre à Hitler et au nazisme,

⁸⁸ C'est le secrétaire de cellule François Lebecq qui réagit ainsi (III-6, p. 97).

⁸⁹ Propos du Russe blanc Gavrilenko, qui confesse avoir été autrefois un criminel envers sa patrie, en travaillant contre les bolcheviks, depuis le sol finlandais (III-7, p. 137). Son avis est donc crédible, ce que confirme celui, tout à fait autorisé, du député Fajon : *"ce que vous appelez l'agression soviétique contre la Finlande... Messieurs, certains d'entre vous savent aussi bien que nous que le territoire finlandais constitue aux yeux de Paris et de Londres [...] une base d'attaque contre l'Union soviétique et une base d'élargissement de la guerre"* (III-19, p. 311).

⁹⁰ *Histoire de la guerre froide, op.cit.*, t. I, p. 149.

⁹¹ *Staline*, Fayard, 2001, p. 583.

⁹² *Op.cit.*, III-7, p. 138.

comme le suggère d'ailleurs un autre personnage : "*en Finlande... la guerre russo-allemande vient de commencer*" ⁹³. Rappelons que l'URSS s'était empressée d'installer un "*gouvernement populaire de la République de Finlande*" présidé par le docile kominternien Otto Kuusinen, et entièrement composé de communistes, un "*gouvernement aussi fantôme que fantoche*" ⁹⁴, ce qui avait permis à Molotov de déclarer très sérieusement, le 4 décembre, que son pays ne faisait pas la guerre mais apportait son aide à cette "*République démocratique*". Rien à voir, par conséquent, avec les fantasmes d'un intellectuel égaré parlant de "*l'attaque par le monstre cosaque d'une petite nation courageuse*" ⁹⁵.

Quant au déroulement des opérations militaires, le texte fait quelques allusions à leur lenteur, et aux difficultés rencontrées par l'Armée rouge, en les réduisant à des effets de propagande, qui visent aussi à détourner l'attention de l'inaction française dans la guerre déclarée à Hitler :

L'URSS, comme elle s'en tire ! Je sais bien, ils disent qu'en Finlande, ça ne marche pas fort... il y a trois mois qu'ils font la guerre, eux, sans avancer d'un pas, et il leur faudrait que les Russes enfoncent dans les huit jours une ligne fortifiée réputée imprenable, qu'ils ont tous ensemble collaboré à établir [...] Oui, oui, la Finlande : attendez, attendez seulement... ⁹⁶

Un mois plus tard (mi-janvier), Blanchard fait écho à des conversations entendues à l'usine, parmi les ouvriers : "*c'est-il vrai que s'ils sont battus, les Russes, c'est parce qu'ils n'ont pas de cadres, ils ont fusillé tous leurs généraux, il paraît... Et Kaganovitch, il a été limogé ?*" ⁹⁷. Parmi les soldats, de semblables erreurs circulent, Vallier s'entend

⁹³ C'est l'oncle Blaise qui le dit, nullement communiste, mais plein de bon sens (III-8, p. 155).

⁹⁴ Marie, *op.cit.*, p. 584.

⁹⁵ Il s'agit de Jofret, antifasciste dévoyé depuis le pacte, dans une discussion où Baranger, quant à lui revenu de la même erreur, et l'oncle Blaise (voir ci-dessus) rétablissent la vérité. Baranger use au passage du même argument que Gavrilenko : "*Moi, j'y ai été en Finlande : ce sont des Allemands, vous savez, ils ont la croix gammée sur leur drapeau...*" (III-8, p. 155).

⁹⁶ Ce sont les pensées de Barbentane, peu de temps avant que l'URSS ne soit exclue de la SDN, le 14 décembre, *Ibid.*, III-11, p. 185.

⁹⁷ *Ibid.*, III-16, p. 266. Comment comprendre qu'Aragon ose faire cette allusion à une réalité tragique du stalinisme sans y apporter de commentaire ? Certes, le contexte d'ensemble du roman invite à penser que ces ouvriers sont égarés par la propagande antisoviétique ; mais dans la même page, ils sont supposés bien comprendre les supercheries du gouvernement français : "*Il fallait voir le dégoût des gars pour la guerre telle qu'elle se faisait chez nous*". Est-ce là une marque de discrète "contrebande" au sein même de l'écriture réaliste-socialiste ? Un mot encore, beaucoup moins contourné, sur cet aspect de la guerre russo-

dire (fin janvier) que les Finlandais auraient "*sept points de supériorité*" sur l'Armée rouge, c'est écrit dans *Paris-Soir*. Fin février, alors que dure depuis trois mois une offensive qui devait être brève, le narrateur prend cette fois assez longuement la parole, avec une ironie appuyée, pour évoquer les prétendues pertes et la défaite annoncée des Soviétiques :

*Les pertes russes étaient si énormes, et tout cela sur tous les fronts, en Carélie, dans le Nord, sur la ligne Mannerheim, qu'on se demandait vraiment par quelle obstination monstrueuse, qui ne pouvait bien sûr s'expliquer que par le caractère profondément inhumain de toutes les choses au pays des Soviets, par quelle obstination se poursuivait une guerre perdue depuis le premier jour, où ce n'étaient que divisions hachées, reculs perpétuels, souffrances terribles et sacrifices inutiles [...] La Carélie serait le Verdun finlandais, personne n'en doutait. La ligne Mannerheim était imperçable*⁹⁸.

L'ironie permet de ne rien dire de ce que furent les pertes en hommes, réellement très élevées, ni des faiblesses de la doctrine militaire révélées par le long piétinement de l'offensive, en dépit de la supériorité technique écrasante de l'Armée rouge⁹⁹. Ce parti pris triomphe avec l'annonce de l'ouverture des négociations et de la victoire russe, qui sont censées apporter la preuve des mensonges entretenus par la presse. En témoigne la prise de conscience du Capitaine Beausire, homme de bon sens (rendu inquiet par certains dysfonctionnements qu'il observe dans l'armée française) : "*Ah, nous aura-t-on assez menti ! Trois mois, tous les jours, une division russe écrasée, ils mangeaient leurs chevaux gelés, et les morts par cent mille, et les Soviets qui reculent... Nous marchions. Trop heureux. On nous a eus. Jusqu'au trognon*"¹⁰⁰. La vérité rétablie, "*les gens*" en viendront à s'étonner, en la reconnaissant, de "*la modération des conditions faites aux Finlandais par les Russes vainqueurs*"¹⁰¹, modération à la fois réelle (dans le contexte des engagements pris vis à vis de l'Allemagne) et relative, Staline obtenant "*la*

finnoise, tiré des *Souvenirs* de Khrouchtchev et cité par J.J. Marie (*op.cit.*, p. 589) : "*Un soir, Staline accuse Vorochilov d'avoir "pataugé" dans la campagne de Finlande. Vorochilov, rouge de colère, se lève et hurle à Staline : "C'est de ta faute ! Tu as détruit tous les cadres militaires"*".

⁹⁸ *Ibid.*, III-22, p. 366.

⁹⁹ Les chiffres sont fournis par J.J. Marie (*op.cit.*, pp. 585 et 587), qui évalue ainsi le bilan humain : "*L'Armée rouge a perdu 126 908 hommes, tués ou prisonniers, et compte 264 908 blessés. Le bilan est catastrophique. La Finlande, elle, a perdu un peu plus de 20 000 hommes*".

¹⁰⁰ *Op.cit.*, III-24, p. 407.

¹⁰¹ *Ibid.*, IV-2, p. 36 (c'est ici à travers le personnage de Watrin que l'idée est formulée).

rectification de frontières souhaitée, et même plus, puisque voici restaurées celles de l'époque glorieuse de Pierre le Grand" ¹⁰².

S'agissant de la campagne d'opinion qui s'était développée en France en faveur de la Finlande et de la politique d'intervention échafaudée par le gouvernement, l'ironie du romancier ne manquait pas d'arguments, même si ces deux thèmes sont destinés à s'intégrer dans le procès systématique que le roman propose de la conduite des affaires durant toute la période. On sait que plusieurs projets d'aide militaire furent élaborés, non pas tant pour aider le pays agressé que pour des raisons stratégiques (couper la route du pétrole caucasien, priver les Allemands du fer suédois) et pour des raisons de politique intérieure (satisfaire l'opinion et parer aux intrigues parlementaires) ; et que, pour l'essentiel, les engagements ne furent pas tenus ou donnèrent lieu à des échecs calamiteux (l'aide promise par Daladier, par exemple, bute (début mars) sur le refus des Alliés et la neutralité revendiquée par la Suède). Le roman peut donc faire valoir que le bruit orchestré autour de cette affaire a permis une coupable diversion par rapport au problème posé par la menace hitlérienne, en même temps qu'il désignait l'Union soviétique comme l'ennemi principal. La droite ne pouvait que chercher à exploiter à fond le slogan alors très en vogue de "Vive la Finlande" ¹⁰³. Ainsi, *"tous, Déat, Monzie, Frossard... ils se sont prononcés pour l'aide immédiate à Mannerheim. Bien sûr. Ça, c'est le moyen de nous tirer en beauté de cette guerre ! Et puis, c'est du tout cuit"* ¹⁰⁴. Quant à Herriot, le romancier pouvait difficilement se refuser d'épingler ses propos inspirés selon lesquels la victoire de la Finlande représenterait *"une première victoire de l'esprit sur la matière"* ¹⁰⁵.

¹⁰² Marie, *op.cit.*, p. 586. Aragon avait prêté à un personnage dont il est clair qu'il est dans l'erreur (il ne comprend pas que son gendre, F. Lebecq, soit communiste) cette étrange lucidité : *"M. Combe, qui n'a rien d'un révolutionnaire, explique que Staline de nos jours, il s'est trompé de route : il a pris celle de Pierre le Grand, sans s'occuper de ce qui adviendrait ailleurs des communistes"* (III-8, p. 143).

¹⁰³ Aragon s'amuse, par exemple, d'un *"gala de l'Opéra au profit de la Finlande"*, où *"Sacha Guitry avait arbitré à cette occasion la querelle des fracs et des vestons"* (III-21, p. 336).

¹⁰⁴ Par le jeu du discours indirect libre, ces pensées sont attribuées au jeune militant Pastorelli, étudiant en médecine, condisciple de Jean de Moncey (III-20, p. 332).

¹⁰⁵ Voir III-14, pp. 236-237 ; Aragon englobe dans le même ridicule la phrase *"loin dans le Nord, une petite nation se bat, avec un héroïsme dont le monde s'émerveille"*, alors qu'elle semble moins contestable. Selon A. Fontaine, *"l'héroïsme de la Finlande provoqua dans le monde entier un élan d'enthousiasme extraordinaire. Le renom de l'URSS déjà fort ébranlé par les grands procès de Moscou en fut atteint"* (*op.cit.*, t. II, p. 153).

Dès le début de son évocation, Aragon avait avancé l'idée que ce conflit signifiait pour certains l'ouverture d' "*un front à l'est*" ¹⁰⁶, sachant bien que telle fut l'attente des pacifistes de droite (mués en bellicistes à distance du sol national), des munichois partisans de renoncer à l'affrontement avec le Reich, qui intriguèrent pour faire chuter Daladier ; sachant également que l'occasion était excellente pour l'ensemble de la presse de droite de redoubler de virulence envers la patrie du bolchevisme ¹⁰⁷. Dans son roman, tout ceci prend donc place dans la grande structure antagonique qui fait des communistes, français surtout, soviétiques à l'occasion, des héros injustement calomniés et persécutés. L'exemple finlandais, après l'exemple polonais et la question décisive de la définition du caractère de la guerre, permet de confirmer que, dans le traitement de la matière historique, une écriture qui se réclame du réalisme socialiste joue principalement du discours interprétatif propre à "la perspective socialiste", de façon redondante, en faisant converger vers les mêmes conclusions les opinions opposées ou graduées des personnages, que ces conclusions soient explicitement tirées ou non. Mais on a vu aussi cette écriture jouer du non-dit, passant sous silence ce que le discours doctrinal, en dépit de sa formidable productivité, éprouverait plus de difficulté à absorber : ainsi des preuves les plus scandaleuses de la compromission du pays du socialisme avec le diable nazi, ou des conséquences les plus désastreuses de cette alliance cynique pour les militants communistes, déchirés entre leur fidélité de principe et leurs convictions profondes. Enfin, entre silence et argumentation inlassable, il apparaît que le recours à la dénégation offre bien des avantages, puisque celle-ci permet de ne pas dire ce qu'on dit tout en disant ce qu'on ne dit pas : les communistes français ont certes estimé que la guerre déclarée à Hitler n'était pas *leur* guerre, tout en dénonçant sans relâche le fait que l'Etat n'ait pas voulu la mener, cette guerre injuste, ce qui prouve qu'ils étaient demeurés les plus conséquents des patriotes, des patriotes qui se devaient d'attendre qu'une telle guerre fût perdue pour commencer d'envisager de la poursuivre... Ce qui peut se reformuler ainsi (pour reprendre à nouveau la formule de Mannoni) : *je sais bien* qu'un communiste n'est pas aveuglément patriote, ce qui le rend à l'occasion suspect (suspect d'être toujours moins patriote qu'internationaliste, ou trop fidèle à Moscou), *mais quand même*, admettons que cela tient à ce qu'il l'est plus profondément. Comme quoi dénier permet, à moindres frais, de toucher les mêmes dividendes que ceux que procure le bon usage de la dialectique.

¹⁰⁶ "*Un front à l'est*", dit naïvement le "*petit juif*" Kraemer avec lequel parle Gavrilenko, "*alors les Finlandais sont nos alliés à cette heure ?*" (III-7, p. 127).

¹⁰⁷ Crémieux-Brilhac fait une analyse détaillée de cette campagne d'opinion (*op.cit.*, t. I, pp. 361-372).

3.3.3. Le roman antagonique

Les pages précédentes ont déjà fait apparaître que le roman dans son ensemble reposait bien sur une lecture des événements et une vision de la société commandées par le discours élaboré par le PCF, discours qui forme l'intertexte doctrinal auquel se réfèrent, plus ou moins explicitement selon les moments, le narrateur et les personnages eux-mêmes. Il faut maintenant décrire et examiner avec plus de précision le système d'oppositions qui régit l'univers diégétique, sur le plan synchronique comme sur le plan diachronique. Les oppositions paradigmatiques touchant aux qualifications, aux idées, aux valeurs des personnages donnent corps au roman de la lutte des classes que constitue, à n'en pas douter, *Les Communistes*. La critique militante l'avait immédiatement salué comme tel, de même que Garaudy dix ans plus tard ¹. Mais ces lecteurs se réjouissaient tout autant que le roman fût, à leurs yeux, une confirmation de l'exactitude de leur conception marxiste de l'Histoire : le déroulement de l'action racontée était à la fois le reflet véridique des antagonismes sociaux, en cette période de crise aiguë de l'histoire française, et le reflet du mouvement qui les emportait vers leur nécessaire dépassement. Garaudy l'affirme : "*la progression dramatique est commandée par la résolution dialectique de cette crise*" ², c'est-à-dire par la perspective de la guerre nouvelle, "*qui sera victorieuse, celle de la résistance populaire*" ; Aragon, "*parce que l'histoire a pour lui un sens*", fort de surcroît de sa participation personnelle aux événements, "*sait où il va*" : "*la ligne maîtresse de développement du roman est la ligne maîtresse du développement de l'histoire et aussi la ligne maîtresse de développement de la vie de son auteur*" ³. Autrement dit, ce roman est conforme au réalisme socialiste dans son essence même : il est, à travers un exemple significatif, "*la représentation véridique et historiquement concrète de la réalité dans son développement révolutionnaire*".

Ces propos sont parfaitement défendables, ils rendent compte du projet d'Aragon et, en un certain sens, de sa réalisation, ils semblent faire écho à ce que nous avons déjà pu avancer concernant le rôle capital de la mise en perspective qui structure tout le roman. Mais évidemment, en postulant que la réalité se conforme à la théorie, ils

¹ *L'itinéraire d'Aragon, op.cit.*, pp. 397-434.

² *Ibid.*, p. 397.

³ *Ibid.*, pp. 410-411.

tiennent pour acquis ce qu'il s'agirait de démontrer⁴, et ils interdisent de s'interroger sur les procédés romanesques qui opèrent cette heureuse coïncidence entre la tension dramatique et la tension historique, entre les solutions offertes aux personnages et le dénouement supposé de la crise. Examiner de façon critique la structure antagonique devrait permettre de révéler ces procédés et, du même coup, les limites de la démonstration.

Puisque l'originalité de ce roman est qu'il met en scène de façon privilégiée le héros-sujet communiste, pour la première fois dans l'œuvre d'Aragon (et dans la littérature française tout entière), nous nous y arrêterons plus longuement que sur la figure de l'opposant. A ce que nous savons déjà de cette dernière, dont le propre est de faire obstacle à l'obtention de l'objet de la quête héroïque (la révolution, la société sans classes, les valeurs qui leur sont attachées), nous allons simplement ajouter quelques données qui en précisent les traits essentiels. Par-dessus tout, ce qui caractérise la classe dominante, outre l'exploitation économique qui fonde son existence même, ce sont : sa haine des ouvriers et des communistes, son indifférence à l'intérêt national, qui culmine dans la trahison, ses sympathies pour le fascisme et l'antisémitisme, la décadence de ses mœurs. Ces traits sont très souvent associés entre eux dans la peinture de la fraction dirigeante, les portraits des détenteurs du pouvoir dans les domaines clés de la société, si bien que les responsables politiques, économiques et militaires ont cet air de famille qui les désigne, au singulier, comme l'ennemi de classe, au-delà de leurs rivalités ou des nuances de leurs opinions. La remarque s'applique aux autres représentants de la bourgeoisie, aux épouses, aux maris, aux fils de famille, aux idéologues et aux artistes qui les servent ou les flattent. Toutes ces catégories sont représentées dans le roman, le monde politique étant le plus riche en personnages, avec bien sûr le monde militaire. Quelques exemples permettront de comprendre que les portraits sont construits, le plus souvent (mais les exceptions sont importantes, nous y reviendrons), de manière à aggraver le discrédit de principe que font peser l'appartenance de classe ou le fourvoiement idéologique.

⁴ Dans un article qui rend hommage aux qualités de l'écrivain et qui fait preuve de compréhension envers son engagement, Gilbert Sigaux écrivait qu'à condition d'épouser le point de vue des communistes, de nous situer comme eux à l'intérieur d'un drame vécu en vainqueurs, "*nous ne lisons plus un roman [...] mais un des commencements de notre histoire*" (*La Table Ronde*, mars 1953, pp. 124-131).

3.3.3.1 La classe dominante : figures de l'opposant

Comme nous aurons à étudier l'apprentissage positif de Cécile Wisner, il n'est pas mauvais d'évoquer ici son premier regard critique sur ses proches et les gens de son monde, qu'elle se met un jour à voir "*autrement*" : Frédéric, son mari (nommé Fred, le plus souvent), mais aussi "*son père, par exemple, et tous les amis de Fred, et les amis de son père, et ses amies à elle*", tous ces gens qui ont en commun d'être "*des gens horribles*" :

*Des gens parfaitement inhumains. Sans bonté. Dont l'apparence était mensonge. Beaux, bien tenus, nets. Et l'âme sale. Capables de tout*¹.

Le jugement moral précède dans son cas l'analyse politique, mais il n'est jamais absent des portraits proposés par le narrateur puisque l'affrontement des classes est aussi celui du Bien et du Mal (tels qu'ils sont redéfinis dans le discours doctrinal). Fred donnera des preuves abondantes de son infamie : mari volage, antisémite, affairiste, spécialiste du double jeu, y compris avec ses compagnons d'extrême droite ou son oncle, "*le vieux Wisner*", le grand industriel (qui l'emploie et lui confie des missions auprès du milieu militaire, puisqu'il est aussi fabricant de chars), toute son "*apparence*" est en effet "*mensonge*", et le roman ménage quelques péripéties destinées à le démasquer, et à le punir². Tout l'odieux du fascisme à la française rejaillit sur lui, à travers l'évocation des complots et des attentats de la Cagoule, des crimes perpétrés, des services rendus au franquisme, des intrigues destinées à en finir avec "*la Gueuse*", ou de la sombre affaire "*d'intelligence avec l'ennemi*" dont il est lui-même suspect³.

¹ *Op.cit.*, pp. 30-31. La première et les deux dernières expressions disparaissent de la 2^e version, ce qui atténue le manichéisme du point de vue.

² En introduisant au ch. IV-7 le personnage très louche de Gaëtan Le Bozec, un ancien ami de Fred, Aragon fait une sorte d'histoire de l'extrême droite en France, où sont mentionnées nombre d'exactions, dont certaines avaient défrayé la chronique : ainsi de l'assassinat des socialistes italiens, les frères Rosselli, à Bagnoles-de l'Orne (9 juin 1937), de l'affaire des bombes de l'Etoile (11 septembre 1937), des intrigues des "cagouleurs" fomentées par Deloncle et le général Duseigneur (arrêté, celui-ci mourra en prison). Fred s'est donc gravement compromis, et de surcroît il a livré à la police le nom de son ami, en fait revenu pour régler ses comptes (un peu plus loin, ch. IV-10, Fred est retrouvé chez lui sérieusement blessé et sans connaissance).

³ Fred est amené à avouer certaines de ses manigances à l'oncle Wisner, dont il est un chargé de mission, en même temps qu'il est officier et affecté spécial au service du Ministre des Transports (Anatole de

L'oncle Wisner, en capitaine d'industrie avisé, est "*plutôt enclin à composer avec le pouvoir*" ⁴, son carnet d'adresses est copieusement rempli, il entretient des relations privilégiées avec différents cercles de la droite et de l'Armée, "*il a rendu de grands services à certains ministres*" ⁵, il est constamment informé de ce qui se prépare dans les coulisses du pouvoir, le général Duseigneur était l'un de ses grands amis, il a fait du général Nullement le "*chef de la publicité et du service des ventes*" ⁶ de son entreprise, il est "*très lié avec le Prince R..., ami du Comte Ciano*" ⁷, ce qui lui permet d'être tenu au courant des intentions italiennes, etc. Son anticommunisme est sans failles, il est de ceux qui comptent sur Pétain et Weygand pour remettre de l'ordre et favoriser les affaires, y compris avec les partenaires allemands (fournisseurs de matières premières), il ne voit pas, au demeurant, quel mal il y a à être nazi ⁸. Bref, il est un représentant typique du grand capital, à l'époque de l'impérialisme, qui subordonne les questions de la nation, de la paix et de la guerre, aux impératifs économiques. Ceux-ci commandent de "*fabriquer vite et à bon marché*" ⁹ : lors des combats, la piètre qualité des nouveaux chars Wisner (les W 40), sera plusieurs fois stigmatisée ¹⁰. Le vrai problème, pour lui, est de maintenir "*l'ordre dans la maison*", et comme il ne suffit pas d'arrêter les meneurs et qu'on ne peut pas se passer d'ouvriers, "*le tout est de changer la condition ouvrière pour rendre le communisme impossible*", en supprimant les taudis, en dispersant les individus pour parer au danger de contagion, en octroyant à chacun "*la petite maison*

Monzie) ; situation dont il a profité pour se lancer dans une affaire de corruption (concernant des travaux publics dans le port de Dunkerque) qui obligera l'Etat français, *via* Monzie, à payer "*une reconnaissance de dette*" à l'Etat allemand, le scandale étant évité de justesse : "*qu'est-ce qu'il prenait le capitalisme !* ", conclut le vieux Wisner, si *L'Humanité* avait pu s'emparer de l'affaire (*ibid.*, ch.IV-4, p. 91).

⁴ *Ibid.*, IV-7, p. 142.

⁵ *Ibid.*, V-14, p. 260.

⁶ *Ibid.*, IV-4, p. 73. Ami de Weygand, Nullement est l'un des bons informateurs de Wisner ; au chapitre IV-11, il lui fait un point complet de la crise de commandement, civil et militaire, qui caractérise les débuts du gouvernement Reynaud.

⁷ *Ibid.*, IV-7, p. 143.

⁸ Il le dit en clair à son neveu, afin de dissiper un possible malentendu : que M. Lehrer soit nazi (l'Allemand expulsé de France pour espionnage économique avec lequel Fred a conclu sa très compromettante affaire), ce n'est pas ce qui le gêne, mais que le nom de Wisner ait failli être cité (*ibid.*, IV-4, p. 87).

⁹ *Ibid.*, IV-4, p. 77.

¹⁰ Leur lenteur et leur blindage insuffisant sont mis en cause (voir V-4, p. 74) ; les soldats s'étaient aussi aperçu qu'il était impossible d'ouvrir du dehors la tourelle pour secourir des conducteurs blessés, "*ces messieurs n'y ont pas pensé*", proteste le médecin-chef du GSD, Dasvin de Cessac, "*nous sommes en plein artisanat !*" (IV-1, p. 34)-la dernière phrase, excessive, est supprimée dans la seconde version. Aragon attribuera à Prache, son militant garagiste, la solution technique que, dans les faits, il avait lui-même trouvée et pour laquelle il fut décoré.

avec le bout de jardin" : "*quand on bêche ses patates, on ne va pas au bistro, on ne court pas les meetings*"¹¹. En attendant, il table dans ses usines à la fois sur un syndicat maison, un directeur du personnel du "*genre paternaliste*" (M. Falempin), "*un bel hypocrite*", selon Blanchard, et sur des hommes de main recrutés par l'extrême droite en cas de grève¹². Et pour gérer au mieux ses intérêts, il compte sur son réseau de relations mêlant responsables militaires et hommes politiques (ce qui permet au passage que soient à chaque fois étouffés les possibles scandales liés au nom de Fred Wisner)¹³; il est informé avant tout le monde des remaniements ministériels qui se préparent ou des nouvelles orientations dans la conduite de la guerre.

Du même coup, le roman accrédite peu à peu l'idée que l'Etat est bien, d'une façon générale, une superstructure au service du capital et de la bourgeoisie. Il nous fait entrer dans les coulisses de cette coalition de classe tout en décrivant les aspects mondains d'une complicité qui est aussi morale et culturelle. Le bon mot prêté au vieux Wisner : "*nous sommes tous des deux cents familles*"¹⁴, s'illustre de bien des manières. Visites, entrevues, réceptions sont de bons moyens de peindre l'appartenance à un même monde. En dépit des rivalités et des divergences, on y est entre soi. Les hommes politiques y sont à leur place, et ils y sont difficilement évitables¹⁵. C'est ainsi que les deux personnages de députés que le roman privilégie (à côté des figures empruntées à l'Histoire), ceux de Malot et de Visconti, sont mis en scène dans une diversité de situations, privées ou publiques, grâce à quoi sont soulignés cette appartenance et le réseau de dépendances qu'elle implique. Nous avons croisé plus haut ces deux personnages ; compléter leur portrait permettra de mieux saisir les rôles assignés dans la structure antagonique aux collaborateurs du pouvoir bourgeois.

¹¹ *Ibid.*, IV-4, p. 77. Wisner critique dans la même page la solution d'un autre patron, Mercereau, ex-ouvrier, qui préconise de substituer les corporations aux syndicats. Cette option de collaboration de classe est décrite et dénigrée dans le roman à travers les rencontres de Jean de Moncey avec le fils Mercereau, également étudiant en médecine (voir III-5, pp. 89-96).

¹² *Ibid.*, III-16, pp. 258-259, et pour les allusions aux nervis payés pour mater les grévistes, IV-7, p. 144 (Fred a rendu ce genre de service à Deloncle, ingénieur aux Chantiers de Penhoët).

¹³ On le voit, par exemple, aller trouver Monzie à propos de l'affaire Lehrer ; et en profiter pour parler de matières premières et s'informer sur le projet d'intervention en Norvège (IV-11, pp. 194-196).

¹⁴ *Ibid.*, IV-4, p. 75.

¹⁵ Reçue par la baronne Heckert, sa cousine, dans sa maison de Chaillot, Cécile le remarque avec quelque agacement : "*On ne pouvait décidément pas faire un pas sans mettre le pied sur un homme politique...*" (II-10, p. 164).

Dominique Malot et Romain Visconti sont amis, ils sont fréquemment associés dans les lieux où ils paraissent, leurs nombreuses conversations fournissent une partie de l'information, très abondante, livrée par le roman sur les péripéties compliquées de la vie politique française. Surtout, ces parlementaires incarnent, à travers deux partis et deux générations ¹⁶, deux façons de faire allégeance à la bourgeoisie, et deux façons de renier l'éphémère rapprochement avec le peuple et la classe ouvrière qu'avait favorisé le Front populaire. Le radical Malot et le "néo-socialiste" Visconti sont à cent lieues d'éprouver la moindre sympathie pour les idées de gauche, et il ne fait pas de doute que chez eux la politique d'union n'a obéi qu'à des considérations tactiques ¹⁷ ; au-delà de leurs désaccords, souvent exprimés, le vrai socle de leur connivence n'est autre que l'anticommunisme. Visconti affiche cette conviction avec beaucoup de force et de franchise, Malot de manière plus embarrassée. Celui-ci incarne le type du "*radical de droite, infidèle au programme, mais fidèle au parti*" ; avec "*ses amis franchement antirusses*" ¹⁸, il est hostile à Herriot, il est très lié à Bonnet (le partisan d'un rapprochement avec l'Allemagne) et assez proche de Flandin (partisan de la paix à tout prix). Celui-là représente l'aspiration de la jeune génération à un ordre nouveau, fondé sur un "*fascisme français*", qui eût été le seul moyen de s'opposer au "*fascisme étranger*" et de ne pas céder au "*chantage du communisme*" ¹⁹. Mais l'occasion de février 34 n'a pas été saisie, si bien que l'enthousiasme a cédé la place à l'amertume et à l'aigreur, et que l'espoir d'une révolution nationale ne se fonde plus que sur l'attente de la défaite. Par là, le discours du député USR, argumenté, volontiers provocateur, laisse rapidement percevoir derrière le brillant de ses paradoxes de très plates contradictions. La dérision dont il est l'objet rejoint alors celle qui pèse d'emblée sur son confrère.

Le vieux député radical est, en effet, désigné dès sa première apparition comme un "*personnage un peu ridicule*" ²⁰; son physique peu avantageux de "*gros homme*", qui mange trop et digère mal, est régulièrement rappelé, son malheur privé (sa femme est une grande malade, toujours alitée) suscite autour de lui un réflexe de compassion, mais

¹⁶ Malot est sexagénaire et a d'abord été un ami du père de Visconti.

¹⁷ Visconti est membre de l'Union socialiste républicaine (USR), qui est née d'une scission d'une partie de la droite de la SFIO en 1933 ; Marcel Déat (dont Visconti est dit être un ami) s'était fait le théoricien du rejet des thèses marxistes, et Adrien Marquet celui d'un socialisme national qui augurait d'une possible dérive vers le fascisme. Ces "néo-socialistes" (ou "néos") apportèrent, avec les socialistes indépendants, 106 sièges à la majorité du Front populaire (à côté des 147 sièges des socialistes de la SFIO, des 72 du PCF, et des 51 des radicaux).

¹⁸ *Op.cit.*, I-3, p. 46.

¹⁹ *Ibid.*, II-6, p. 98.

²⁰ *Ibid.*, I-3, p. 45.

le narrateur met surtout l'accent sur le risible souci du mari de faire partager à l'épouse sa grande ambition : se voir offrir enfin un portefeuille ministériel. Car *"il n'avait été sous-secrétaire d'Etat qu'une fois dans sa vie...et juste dans ce gouvernement Bourgeois qui n'a duré qu'un jour !"*²¹. Faute que son rêve soit exaucé à l'occasion du remaniement de septembre 39, dont les péripéties (du 6 au 14 du mois) sont très longuement rapportées à partir de son point de vue, il ne peut retenir ses larmes et c'est la malade qui doit consoler *"cette grosse masse d'homme [qui] s'abat contre le lit"* : *"Pleure, dit Raymonde, pleure mon joli Minochet..."*²². Cette chute assez cruelle ponctue un chapitre qui avait débuté en peignant la naïve satisfaction du personnage de s'être vu accorder une entrevue par Daladier, l'ami de jeunesse, le grand homme du parti radical, Président du Conseil et Ministre de la Guerre. Le récit de son attente pleine d'espoir avait permis ensuite de prendre la mesure de ce politicien médiocre, tout en en faisant un bon symbole de la conception typiquement bourgeoise de la politique : la dispute pour les places et le recours aux combinaisons. Au passage, il a été mis en situation de compter sur un arrangement qui, dans le contexte du roman, serait appelé à signifier la compromission la plus déshonorante : *"Dans une combinaison Daladier-Pétain, Malot est sûr de son affaire : il a sa place"*²³. Sa déconvenue finale est rendue d'autant plus dérisoire, sinon grotesque, que son admiration et son indéfectible fidélité envers Daladier ne sont d'aucune façon payées de retour. Le Président refuse même de le recevoir et pour s'en débarrasser lui fait transmettre un message destiné à son ami Visconti, puisque ce brave Malot *"adore faire les commissions"*²⁴.

Son jeune collègue de la Chambre fait l'objet d'un traitement plus sérieux, il incarne une espèce politique plus dangereuse, il a davantage de talent et de perspicacité, il est membre de la commission des Affaires étrangères, et, à ce titre, bien informé ; il

²¹ *Ibid.*, II-3, p. 40.

²² *Ibid.*, II-3, p. 56.

²³ *Ibid.*, p. 43. Malot avait lui-même conseillé à Daladier, lors de leur entrevue, de faire appel à Pétain, alors ambassadeur en Espagne, et en excellents termes avec Franco.

²⁴ *Ibid.*, p. 53. Chose troublante, Aragon fait vivre les affres de la fidélité politique à son personnage dans les termes mêmes auxquels recourent les communistes pour expliquer les atteintes à leur idéal et les "erreurs" dont ils pouvaient être eux-mêmes victimes (en étant, par exemple, déportés au Goulag) : contre l'évidence, on se dit que le chef suprême, le guide révérend, n'est pas au courant, qu'on lui cache la vérité, qu'on complotte dans son dos. Ainsi, on murmure que *"nous serions les vassaux de la City"*, que *"les ministres se font à Londres"*, mais Daladier (dont le texte vient de suggérer qu'il a eu une entrevue secrète avec Chamberlain), celui que tout un peuple a considéré au lendemain du pacte comme *"le nouvel homme providentiel"* (I-12, p. 137), *"est-ce qu'il sait tout ce qui se passe, isolé dans son cabinet ? [...] Bien sûr que le Président n'est pas au courant !"* (p. 52). Et Malot va demeurer héroïquement fidèle, et aveugle, *"le brave vieux Malot, dévoué comme un chien à son ami d'enfance"* (IV-5, p. 105).

est par ailleurs cultivé, mondain, élégant et sportif. Pour autant, Romain Visconti fait son entrée dans le roman (dès le prologue) en étant désigné, par le militant Oustric, comme "*un sale petit bonhomme avec les cheveux coupés en frange sur le front*", "*un sale bavard*", qui plaide déjà pour un rapprochement avec Franco et se rend complice des "*insaisissables saboteurs du sentiment public*" qui semblent vouloir faire échouer "*toute tentative d'humanité*" (envers les réfugiés espagnols) ²⁵. La mention récurrente de sa "*frange à la Debussy*" connotera la prétention de ce peu sympathique personnage, de même que sa façon d'étaler sa culture et de faire des citations. Mais son goût du paradoxe et son cynisme vont surtout permettre au romancier de faire s'exprimer ouvertement ce que beaucoup dissimulent, refusent de voir, ou ne comprennent pas. Ses fréquentes conversations avec Malot reposent toujours sur ce scénario bien réglé. Un exemple privilégié en est celui du chapitre II-6, le seul qui soit tout entier consacré au duo à la fois comique et inquiétant que forment les deux parlementaires.

Quelques jours après le remaniement ministériel et sa déconvenue personnelle, le député radical, suant de peur à l'idée de la guerre, se rend quai Malaquais, où il se fait administrer une leçon de réalisme politique. Son rôle se limite à quelques molles protestations et à quelques concessions révélatrices, face aux vérités claironnées par son jeune collègue. Ainsi du thème de la soumission à l'Angleterre, Visconti évoquant "*nos capitulations successives*", allant jusqu'à proclamer : "*Tous d'ailleurs aux ordres de Sa Majesté : Flandin, Blum, Daladier [...] les Anglais feront la guerre jusqu'au dernier Français*", et Malot en venant à se demander : "*Avons-nous perdu le sens de l'indépendance nationale ?*" ²⁶. Ce faisant, le romancier fait dire une fois de plus par l'ennemi de classe une "vérité" corroborée par l'ensemble du livre, dans certaines limites toutefois, puisque ses propos ont habituellement un caractère partisan et peu nuancé. C'est au lecteur de s'y retrouver. Que Daladier se soit mis à loucher "*vers les dictateurs*", que le soir devant son miroir il se fasse "*la mèche d'Hitler*", apparaît peu sérieux ²⁷ ; en revanche, le roman accrédite bien l'idée que le bellicisme est franco-anglais, et non pas allemand, ou que le recours à Pétain a été préparé de longue date, comme Visconti l'avoue fièrement, le tenant de l'intéressé lui-même, et étant très informé des voyages à Biarritz du Maréchal, ambassadeur français en Espagne. De même estime-t-il que la guerre est devenue peu évitable, à moins de lâcher la Pologne, et que l'issue la plus

²⁵ *Ibid.*, Prologue, pp. 12-13. Oustric parle même de "*ce cochon de Visconti [...] avec sa frange..., et son costume sport*" (p. 21).

²⁶ *Ibid.*, II-6, p. 97-98.

²⁷ *Ibid.*, p. 100. Il y eut pourtant des tracts à l'époque pour faire ce genre d'insinuations.

probable d'un conflit serait celle de la défaite, et même : *"la raclée : les Allemands à Brest"*. Et d'expliquer : *"Il y a des gens qui disent que c'est à souhaiter; qu'il n'y a qu'eux qui pourront remettre de l'ordre chez nous"*. Malot trouve ce calcul *"un peu excessif"*, préférant partager ce qui est, à cette date, l'illusion de son interlocuteur : *"cela s'éviterait pourtant, si on prouvait qu'on est capable de le mettre nous-même !"* ²⁸. Sa certitude, du moins, elle aussi abondamment illustrée dans le roman, est bien qu'il faut de toute façon *"faire proprement la police dans ce pays"* ²⁹.

Sur ce point, le vieux radical n'est pas mécontent de détenir une information et de pouvoir rassurer son ami : *"Tout de même, mon petit Romain, le Président va combattre le communisme... tu verras, tu verras ! Je sais ce que je sais"*, à ceci près que c'est pour l'autre *"un secret de Polichinelle"* ³⁰ (Monzie lui a déjà parlé du projet de dissolution du PC). Le vrai problème, pour lui, c'est que les communistes ne sont pas des gens à *"se laisser faire"* : ce sont *"des gens décidés, tu sais, obstinés"* ; mais les lâchages, les défections, dont on fait grand cas ? La sorte de perspicacité prêtée à Visconti ne manque pas d'intérêt dans l'économie du roman :

Ecoute, il n'y a rien d'absurde comme de croire à sa propre propagande. Encore qu'on se laisse prendre à celle des autres ! Ces quelques cas dont on mène grand bruit, ces reniements montés en épingle, tu y crois, toi ? Imagine-toi que j'en connais... que le Ministère de l'Intérieur a préparés de longue main... ³¹

Voici qui annonce, en confirmant l'idée de la fidélité maintenue de presque tous, en dépit du pacte, la résistance des communistes à la guerre intérieure qui va leur être faite. Mais voici qui suggère aussi une explication bien commode aux rares cas supposés de *"trahison"*, celle-là même qui fut produite par Thorez à propos de Nizan. Nous verrons ce qu'il en est dans le roman du personnage du renégat, et plus spécialement d'Orfilat. Quant aux autres vérités qui sortent de la bouche de Visconti dans la suite du livre, elles sont encore, pour partie, une façon de donner indirectement raison aux communistes. Ainsi refuse-t-il d'être dupe de l'explication avancée dès le 16 mai de la déroute militaire, et dont Malot se fait l'interprète : *"L'armée minée par le communisme... tu comprends... alors, ça a craqué de partout !"*. Selon lui, c'est là un

²⁸ *Ibid.*, p. 105.

²⁹ *Ibid.*, p. 102.

³⁰ *Ibid.*, pp. 105-106.

³¹ *Ibid.*, p.106.

alibi facile brandi par les généraux et le gouvernement, les vrais responsables de la défaite menaçante ; *"l'armée pourrie par le communisme... Cela ressemble beaucoup à un mot d'ordre"* ³², continue-t-il de penser après avoir téléphoné à Monzie. En revanche, celui-ci a fait allusion à ce qui fait la hantise de beaucoup, à savoir qu'il faille craindre le communisme non pas tant au front qu'à Paris. A partir de là, le raisonnement politique de Visconti va aller jusqu'à son terme logique.

Sorti de chez lui, saisi par la beauté de la ville, en proie à *"l'ivresse de la fragilité"*, se souvenant de s'être complu souvent dans l'obsession de voir un jour les Allemands à Versailles ³³, et songeant par association d'idées au Versailles de 1871 et au Paris des Communards, le député a une sorte d'illumination, *"c'est comme un voile qui se déchire"* :

Ce qu'ils craignent tous. La Commune. Alors aussi les armées allemandes étaient là, et pourtant ! Mais Hitler, ce n'est pas Bismarck. Hitler a pris la tête, de façon proclamée, d'une croisade pour l'anéantissement du désordre. Hitler, s'il est déjà là, ne laissera pas faire ³⁴.

Avec la défaite, devenue très probable à cette date, le masque tombe : la logique du *"fascisme français"* est dans la soumission au *"fascisme étranger"*, l'illusion a fait long feu qu'on puisse prévenir l'intervention hitlérienne en faisant la police soi-même, c'est-à-dire en venant à bout de ces gens *"acharnés"*, fidèles à leur idéal, écoutés dans le peuple, que sont les communistes. Du moins Visconti peut-il savourer *"la satisfaction terrible"* d'avoir eu *"depuis si longtemps raison"* ³⁵, lui qui ne cessait de faire le procès des responsables politiques et militaires, de dénoncer les pratiques clientélistes de ses collègues, la soumission de beaucoup aux bellicistes anglais, leur sous-estimation de la puissance réelle du communisme. L'habileté du romancier est bien d'avoir fait du personnage un relais de la vision critique des militants, abondant dans leur sens à partir

³² *Ibid.*, V-14, pp. 253-255. Précédemment, Visconti avait déjà fait valoir à son ami Malot que le gouvernement n'avait pas vraiment voulu faire la guerre, ni à Hitler (ce que disent aussi les militants), ni à Staline (en dépit de quelques velléités, dûment dénoncées par les militants) : *"Pour une fois qu'on était tous d'accord ! Tu m'entends, tous ? Il n'avait qu'à faire la guerre à Moscou !"* (IV-5, p. 94).

³³ Visconti a lu *Mein Kampf*, il a été frappé par l'ambition proclamée d'Hitler (arpenter les salles de la Galerie des Glaces), *"des rodomontades"* qui lui laissaient pourtant *"au fond du cœur, une inquiétude vague"* (*ibid.*, p. 256), et le plaisir trouble de jouer à se faire peur, ou à effrayer Dominique Malot (voir, par exemple, IV-5, p. 94).

³⁴ *Ibid.*, V-14, p. 256.

³⁵ *Ibid.*, p. 257.

de présupposés contraires. Mais il semble avoir fait plus, car cet extrémiste de droite devient peu à peu une sorte d'image inversée, négative, du révolutionnaire : lui aussi se comporte en partisan résolu, qui compte sur la violence et une épuration sévère des organes de l'Etat pour bâtir un ordre nouveau, grâce à des "*hommes nouveaux*" (comme Déat, Deloncle ou lui-même), bien différents des vieux radicaux-socialistes :

Ce malheureux Dominique appartenait vraiment au passé. Il ne pouvait comprendre que tout s'enfante dans la douleur : la France avait besoin d'une césarienne, on allait y mettre les fers, voilà tout. Naturellement, cela supposait un joli coup de balai. Tous les Reynaud, tous les Daladier... C'est pourquoi Romain se préoccupait des cadres de remplacement, les hommes nouveaux. Il s'agissait d'en être ³⁶.

L'imposture de cette révolution qui se dira "nationale", outre qu'elle incarne les anti-valeurs de la "nouvelle Commune" (en effet désirée par Barbentane et ses camarades), tient évidemment à ce qu'elle passe par la capitulation et la collaboration. Pour ceux qui s'y préparent, ce n'est pas la guerre qui va changer de caractère, mais la paix. C'est en acceptant la catastrophe, et non pas en la refusant les armes à la main, que l'on pourra appartenir "*au monde vivant, celui des maîtres*", être quand même des "*vainqueurs*". Gagné un instant par "*le vertige du désastre*", trouvant cela "*trop barrésien*", Visconti "*cherche ailleurs ses professeurs d'énergie*" ³⁷, c'est-à-dire du côté de Pétain et des futurs occupants. S'apprêtant à la trahison, il en devient "*nerveux, agité, sarcastique*", car "*dans les circonstances présentes*" ses propos perdent "*le caractère de paradoxes, qui faisait jusque là leur charme offensant*" ³⁸ : la trahison risque fort d'être tout simplement la trahison ! Il n'en est encore, pour s'en défendre, qu'à balbutier ce qui sera la rhétorique du Maréchal (il multiplie fin mai "*les occasions de lui présenter ses devoirs*"), imaginant "*quelle reconnaissance le pays aura aux hommes qui feront cesser le cauchemar*" ³⁹. Mais à tous égards, Visconti se met à incarner le dévoiement le plus grave des valeurs fondamentales liées aux idées de patrie et de révolution. Par ailleurs lucide, intelligent, et déterminé, il apparaît comme un ennemi plus consistant qu'un

³⁶ *Ibid.*, V-25, pp. 188-189. Nous sommes cette fois le 28 mai, la défaite est devenue une certitude.

³⁷ *Ibid.*, V-14, p. 257. S'écartant du premier Barrès (celui du culte du moi et de la séduction de la mort), Visconti ne retrouve donc pas les leçons du patriote et du romancier de "*l'énergie nationale*", à la différence de l'auteur des *Communistes*. Mais une telle référence confirme que ce personnage de fasciste français est conçu comme une image inversée du révolutionnaire patriote.

³⁸ *Ibid.*, V-25, p. 188.

³⁹ *Ibid.*, p. 189.

Dominique Malot, certes, ou qu'un grand nombre de serviteurs de la classe dominante, plus caricaturaux ou de peu d'envergure, mais parfois inquiétants.

Sous cet angle, on s'intéressera d'abord rapidement aux deux figures de militaires auxquels Aragon réserve un traitement particulier, à côté des innombrables personnages de soldats et d'officiers que le roman prend peu à peu en charge. Les commandants Müller et Benedetti sont introduits ensemble à l'incipit du fascicule II, qui s'ouvre sur le jour de la déclaration de guerre (le 3 septembre). Ils semblent amis et rivaux, trop différents pour s'estimer vraiment, et pour former un duo semblable au précédent ; ils évolueront ensuite séparément dans le roman. Il est frappant qu'ils soient immédiatement caractérisés négativement par leur apparence physique : *"L'un avait l'air d'un dogue noir, l'autre d'un squelette habillé"* ⁴⁰, et que le procédé soit repris ensuite systématiquement. Le Corse Benedetti, le *"squelette"*, a *"des cils brûlés"* qui lui font *"tout à fait l'air d'un mort"* ⁴¹ ; Malot le voit comme un homme *"à qui on ne prêterait aucun sentiment humain, tant il l'air d'un uniforme sur un porte-manteau"*, puis comme une *"une tête de mort [qui] ne ricane pas"* : *"il a simplement les lèvres trop courtes"* ⁴². Plus tard, au cours d'une conversation, la métaphore macabre connaît cette étrange variation : il *"secoua sa belle tête de mort"* ⁴³. Müller, le *"dogue"*, a au contraire un physique d'homme fort, à la *"nuque puissante"*, tel *"un de ces tombeurs comme on en voit dans les foires avec une peau de tigre"* ⁴⁴ ; il a aussi un rire qui ne s'oublie pas, *"un de ces rires du ventre"* qui s'achève dans la gorge, *"aigu, féminin, hystérique"*, et qui a pour effet de rendre ses interlocuteurs *"muets et sérieux"* ⁴⁵. Il en devient plus inquiétant encore que l'homme à tête de mort, d'autant que sa brutalité est immédiatement associée à la passion antisémite qui le domine : dans la scène initiale, il prête main-forte à son *"grand homme"*, qui n'est autre que Darquier de Pellepoix, en assommant un garçon de café venu en aide à une passante, une *"youpine"*, une *"truie"*, qui avait osé gifler

⁴⁰ *Ibid.*, II-1, p. 9.

⁴¹ *Ibid.*, p. 10. Dans ces deux cas, l'apparence n'est donc pas mensonge ; le procédé de la caricature présuppose que le physique soit le miroir du moral.

⁴² *Ibid.*, II-3, pp. 53-54.

⁴³ *Ibid.*, IV-4, p. 67. Ou encore : *"Benedetti siffla dans son masque d'os, et ça lui plissa le cuir des oreilles au nez"* (p. 68).

⁴⁴ *Ibid.*, II-1, pp. 9 et 16. C'est une femme, l'épouse du capitaine de Bréa, qui le voit ainsi (elle deviendra sa maîtresse) ; mais plus loin, le lieutenant Gautier lui voit également un *"physique de lutteur de foire"* (III-21, p. 342).

⁴⁵ *Ibid.*, III-21, p. 344.

publiquement le futur "commissaire aux Questions juives"⁴⁶. Il passe même pour en être le bras droit⁴⁷, son obsession est de faire la chasse aux Juifs puisqu'ils sont partout, dans "*les bureaux*" (qui commandent aux généraux) comme dans les ministères ("*le véritable gouvernement, c'est Mandel et Zay*")⁴⁸, et l'Union sacrée prônée par Daladier "*c'est donner sa main aux Juifs*"⁴⁹.

Il ne lui suffit donc pas, même s'il ne manque pas de s'en réjouir, qu'on ait "*combattu la peste rouge dans l'Armée*", comme Benedetti s'en porte garant, lui qui est attaché au Cabinet de Daladier rue Saint-Dominique, et qui en rapporte "*la théorie*" pour les mois à venir : "*du moment que le patron mène la lutte contre le bolchevisme en France, La Rocque, Doriot ou Maurras deviennent inutiles. Pour assurer l'assiette du gouvernement, que fallait-il ? Un ennemi commun...*"⁵⁰. Sa parole, relativement autorisée, est de celles qui confortent l'idée de la persécution décrétée en haut lieu contre les communistes. Mais ses propos trahissent vite que sa confiance va davantage, chez lui aussi, à Pétain qu'à Daladier, ce dont Malot a l'intuition (lors du remaniement de septembre) : "*il se pourrait bien que ce Benedetti-là mange à plusieurs râteliers [...] S'il y avait une catastrophe nationale, demain, un Daladier pourrait-il compter sur un homme de ce genre ?*"⁵¹. Cette position ambiguë permet au romancier de se servir du personnage comme d'un bon informateur sur les intrigues et les dissensions qui minent les sphères gouvernementales, les querelles de personnes l'emportant sur les vraies questions de politique et de stratégie. Il nous est donné de comprendre que les choses empirent à mesure que les mois passent et qu'on se rapproche de la date fatidique du 10 mai 40 ; le remplacement de Daladier par Reynaud ajoutant encore à la confusion. Le nouveau Président du Conseil, qui va garder à la Défense nationale et à la Guerre son

⁴⁶ La scène se déroule à la terrasse d'une brasserie du boulevard Saint-Germain ; escorté d'un grotesque "*nabot à perruque jaune*", l'écrivain Charly Marin (dit "*Lolotte*", voir *infra*), Darquier est venu s'asseoir non loin des deux commandants, auxquels se sont joints le capitaine de Bréa et sa femme. Müller a salué Darquier "*avec une obséquiosité qui cadrerait mal avec son physique, ses manières habituelles*" (p. 12).

⁴⁷ C'est la conviction du lieutenant Gautier, qui incarne pour sa part le type, très répandu, de l'antisémite honteux : "*il ne pouvait pas blairer les Juifs, mais il n'était pas antisémite*" (III-21, p. 343).

⁴⁸ "*Nous sommes enjuivés*", explique-t-il encore à l'inspecteur Durand (qui traque les suspects politiques dans l'Armée), "*Enjuivés. Jusqu'au trognon*" (*ibid.*, pp. 342- 343).

⁴⁹ *Ibid.*, II-1, p. 11.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 15.

⁵¹ *Ibid.*, II-3, p. 54. A travers Benedetti est mis en place dès ce moment (début septembre) le thème du recours à Pétain, défini comme partageant "*le point de vue de pas mal de gens dans l'Armée, qui n'attendent leur salut que du pire*".

prédécesseur, qui rêve de "*balancer Gamelin*" (le général en chef) ⁵², est conseillé par le colonel de Gaulle, le seul partisan d'une stratégie offensive (les moyens n'en ont pas été prévus, on fera donc semblant), et il est par excellence l'homme du parti anglais. Mais si sa nomination revêt une allure de "*catastrophe*", aux yeux des proches de Benedetti elle a cet inappréciable avantage : "*frayer la voie à Pétain*" ⁵³.

Ce qui ajoute au caractère louche du "*squelette*" Benedetti, et qui le rapproche de Müller, le "*dogue noir*", est qu'il a appartenu à "*un groupe de militaires qui avaient pris sur eux d'organiser la lutte anticomuniste dans l'armée*". Aragon fait manifestement allusion aux officiers que Deloncle avait réussi à persuader de l'imminence d'un putsch communiste (en novembre 36), et qui avaient créé une Union des comités d'autodéfense favorable à des actions illégales (et présidée par le général Duseigneur), d'autres ayant constitué parallèlement au sein de l'Armée une organisation destinée à déjouer un prétendu putsch militaire préparé à Moscou ⁵⁴. Son instigateur, avec l'aval des maréchaux Pétain et Franchet d'Espérey, était le commandant Loustanau-Lacau : Aragon ne le nomme pas, mais le désigne, en parlant de "*ce commandant avec un nom double*" qui prend sur lui de dénoncer Monzie pour son rôle dans l'affaire des travaux du port de Dunkerque ⁵⁵. Surtout, il en fait un ami de Benedetti : il est cet ami qui se met à avoir des "*ennuis très graves*" ⁵⁶ (courant mars), et l'on peut deviner que cela tient précisément à cette dénonciation, qui lui vaut finalement d'être arrêté et emprisonné dans une forteresse d'Alsace. Benedetti est amené par sa fonction à devoir transmettre lui-même l'acte d'arrestation ; il envisage "*d'en référer au Maréchal Franchet d'Espérey qui était leur grand appui*" ⁵⁷. Avec ce personnage situé à la charnière des mondes politique et militaire se précisent, par conséquent, plusieurs des traits typiques de la classe dominante : les réseaux parallèles, la vaste coalition anticomuniste, le

⁵² *Ibid.*, IV-4, p. 68. Gamelin est le chef d'état-major de la Défense nationale et le commandant en chef des forces terrestres ; Reynaud le remplacera par Weygand le 18 mai.

⁵³ En entendant Benedetti, le capitaine de Bréa a cette intuition de la "*catastrophe*" (comme beaucoup avant lui), et la tentation le gagne de "*la politique du pire*" ; il comprend aussitôt après que telle est bien la position du vieux Wisner (voir *supra*).

⁵⁴ Sur cette question, voir Crémieux-Brilhac, *op.cit.*, tome I, pp. 183-184. L'historien rappelle que le général Duseigneur avait été "*une des gloires de l'aviation française pendant la Grande Guerre*" ; nous l'avons rencontré plus haut à propos des liens de Fred Wisner avec la Cagoule, nous le retrouverons avec les articles de *L'Humanité* attribués à Barbentane.

⁵⁵ *Op.cit.*, IV-5, p. 97. Voir *supra* sur cette affaire liée, dans le roman, aux noms de Fred Wisner et de l'Allemand Franz Lehrer.

⁵⁶ *Ibid.*, IV-4, p. 70.

⁵⁷ *Ibid.*, IV-5, pp. 115-116.

défaitisme d'inspiration fascisante, le double jeu et l'irresponsabilité dans la conduite de la nation en guerre.

Le commandant Müller, que Benedetti voit comme "*un raté*" et un autre officier comme "*un incapable*", apparaît à la fois comme plus caricatural et plus trouble. Il a servi en Indochine, il spéculé, semble-t-il, sur les variations du cours de la piastre, son entourage détecte en lui l'homme issu des "*bas-fonds*", d'une grande "*vulgarité*"⁵⁸; Aragon lui prête un côté *lumpen prolétariat*, cette sous-classe où se recrutent certains exécuteurs des basses œuvres de la bourgeoisie, profitant du système, mais pleins de ressentiment envers "*les fils à papa*"⁵⁹. Le lieutenant Gautier le résume assez bien, non sans une certaine admiration :

*Mais c'était un homme, ce Commandant, avec sa carrure de catcheur, ses yeux de chien de garde qui ne laissaient rien passer... Peut-être pas fait pour de très hautes situations... Mais il faut de tout dans un Etat... On a besoin d'hommes cyniques et résolus, qui ne s'embarrassent ni de Dieu ni du Diable*⁶⁰.

Cette brute sans scrupule, ce "*chien de garde*" plein de rancœur envers les Juifs et les "*enjuivés*", mais aussi envers les chrétiens et les francs-maçons, est évidemment tout désigné pour continuer dans l'Armée la chasse aux communistes, qu'on ne mène pas à son goût avec suffisamment de fermeté : "*Le nettoyage ne se fait pas*"⁶¹. Dès les premiers signes du reflux (le 14 mai), il formule ce qui sera l'explication (l'alibi, on l'a vu avec Visconti), brandie par le pouvoir et les généraux : "*Allez tenir avec une armée où il y a partout des communistes !*"⁶². Le lendemain, il sera lui-même impuissant à empêcher la désintégration de son unité, mais surtout, il se hâte de se replier "*sur Hirson avec ses bureaux sans se préoccuper*" de ses compagnies menacées par les chars

⁵⁸ *Ibid.*, III-11, p. 191. Le commandant Naplouse (qui le voit comme "*un incapable*") estime aussi qu'il "*crève d'envie de commander un régiment*", et qu'il intrigue dans le dos du colonel Avoine pour y parvenir.

⁵⁹ Müller utilise l'expression à propos de la SDN, qu'il a en horreur : "*Ce parlement inventé pour donner des fromages aux fils à papa*" (*ibid.*, p. 197).

⁶⁰ *Ibid.*, III-21, p. 349.

⁶¹ *Ibid.*, p. 348. Il déplore en particulier que le "*judéo-chrétien*" colonel Avoine protège le "*judéo-marxiste*" Barbentane, "*cette crapule de Barbentane*". Il s'emploiera à se débarrasser des rouges au sein de son propre bataillon. Ajoutons que par ses amalgames idéologiques, son ressentiment paranoïaque, ce personnage de brute n'est pas éloigné d'une figure d'intellectuel et d'écrivain comme Lucien Rebatet, l'auteur des *Décombres* (le plus grand succès de librairie sous l'Occupation).

⁶² *Ibid.*, V-9, p. 175.

allemands ⁶³. Il est donc aussi de ces militaires chez qui le patriotisme et le courage ont cessé d'être des vertus cardinales.

Il réapparaît mystérieusement à Paris quelques jours plus tard, surgissant un soir chez Marie-Adèle de Bréa : *"Il arrivait directement du front. Plus brutal que jamais. Sale, pas rasé, avec sur ses talons un homme tatoué, un véritable assassin"* ; ce tatoué qui a tout d'un repris de justice est le bien nommé soldat Lafuite, dont Müller avait choisi de faire son ordonnance ⁶⁴. Il rentre chaque soir chez son amie (et désormais maîtresse) ayant trop à craindre de la police et du *"Juif Mandel à l'Intérieur"* pour aller dormir chez lui. Mais dans l'atmosphère de fin du monde qui règne à Paris, il jubile, il rêve d'un nouvel Attila, il dit son admiration *"pour l'ordre, l'équipement, la stratégie, la diplomatie, la grandeur de vues des Allemands"* ⁶⁵. Pourquoi trembler ? De la catastrophe pourrait naître un monde neuf, *"une aristocratie chasse l'autre"*, de nouveaux maîtres vont supplanter les *"maîtres d'hier"* ⁶⁶. Comme le très policé Romain Visconti, le dogue noir se prépare à être un vainqueur. En attendant les Barbares.

Cet horizon de la catastrophe, qui forme la toile de fond de cette étrange période dite de *"la drôle de guerre"*, et qui devait déboucher sur la collaboration officielle avec le vainqueur étranger, n'est donc pas traité dans le roman comme un simple fait historique. L'important est dans les manières qu'ont eu les individus de vivre les circonstances nouvelles de leur existence, de donner sens à cette menace de la catastrophe, de l'élaborer en paroles, en opinions, en discours, et d'y réagir concrètement, par des attitudes spontanées, des comportements quotidiens, ou des engagements réfléchis. Du côté de la classe dominante, il apparaît que l'on s'accommode plutôt bien de cette perspective de la catastrophe : elle n'empêche pas les usines Wisner de tourner (au contraire, production de guerre oblige), elle est prometteuse de places à conquérir, de pouvoirs nouveaux à exercer, et surtout, miser sur la défaite n'est pas un mauvais calcul si la menace intérieure s'en trouve conjurée. Tous n'en ont pas la même conscience, il faut du temps à un Dominique Malot pour changer d'homme providentiel,

⁶³ *Ibid.*, V-11, pp. 208-209.

⁶⁴ *Ibid.*, V-24; p. 168. ; Müller a déserté le champ de bataille avec ce *"soldat Lafuite dont le nom prend aujourd'hui de la grandeur"*, ironise Aragon (p. 166). Il a repéré ce *"personnage pittoresque, qui lui rappelle des souvenirs du Tonkin"*, en visitant la prison du régiment (III-22,p. 360).

⁶⁵ *Ibid.*, V-24, p. 168.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 169. Müller (l'homme des *"bas-fonds"*) compte que le peuple abattra *"ses maîtres d'hier"*, non pas un peuple politiquement instruit et majeur, mais un peuple avec lequel *"il suffit de trouver les mots qu'il faut"*, un peuple docile aux discours des démagogues.

un Visconti, un Wisner, ou un Benedetti savaient depuis longtemps pouvoir compter sur le Maréchal, un Müller ne compte que sur lui-même pour prospérer sur les décombres. Avant de voir comment les communistes refusent, quant à eux, de céder au "*vertige du désastre*", disons un mot du discours d'escorte qui au contraire l'encourage ou l'exalte. L'étudier à travers quelques personnages d'écrivains permettra en même temps de compléter cette première approche de la représentation de la bourgeoisie, comme ennemi de classe, dans le roman d'Aragon.

Charly Marin, que nous avons croisé plus haut, est un personnage de peu d'intérêt. Le "*nabot à perruque jaune*", "*l'affreux nain qui porte une moumoute de soie jaune*", "*l'écrivain que Tout Paris, le Tout Paris le plus restreint, appelait Lolotte*"⁶⁷, est traité en grotesque. Qu'il soit associé d'emblée à Darquier de Pellepoix le discrédite plus gravement, ce à quoi s'ajoute que ses origines familiales lui font estimer que "*les êtres normalement constitués étaient ambassadeurs ou banquiers*"⁶⁸. Comme en d'autres cas, le discrédit dont il est l'objet rejaillit sur les gens qui le reçoivent ; ainsi de la baronne Heckert et de ses hôtes, pour la réception qu'elle donne à Chaillot en septembre, où Cécile sait devoir subir "*des sots et des snobs*", ce que la scène confirme amplement. Le seul souci de Lolotte est de savoir où passe exactement "*la ligne entre les Nazis et les Soviétiques*", non parce qu'il s'intéresse à l'actualité politique, mais parce qu'il s'inquiète pour les propriétés polonaises de son amie la comtesse Dolly Radziwill, situées dans la zone de contact des armées⁶⁹. On a les catastrophes qu'on peut.

Un peu moins inconsistent est le personnage de Luc Fresnoy, "*l'auteur de Mélusine d'Auteuil*", dit-on rituellement de lui (ce premier roman lui a valu un prix littéraire). Mobilisé, il est dès octobre affecté au Commissariat général à l'Information, sous la direction de Giraudoux. Il entre dans le roman à la faveur d'une rencontre avec Malot, en qui il voit, à tort (début septembre), un futur ministre, et à qui il demande d'intervenir en faveur d'un antifasciste allemand, "*un bon antifasciste... un catholique*". D'ailleurs, "*Luc ne passe pas pour un homme de gauche, mais enfin il collabore à la fois à Candide et à Marianne, il a des amis de toute sorte*"⁷⁰. Ce flou idéologique étant posé, on découvre un peu mieux le personnage lors de la réception des Cautèle (le 6 octobre, à

⁶⁷ *Ibid.*, II-10, p. 176.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 177.

⁶⁹ Il s'en enquiert auprès de Visconti (puisque celui-ci est aux Affaires étrangères), qui en est importuné, car il était en grande conversation avec "*la Comtesse*", la nouvelle "*Pompadour*", très liée au parti italien.

⁷⁰ *Ibid.*, II-3, p. 43. *Candide*, dont Rebatet est un collaborateur, se situe dans le sillage de *L'Action Française*, en moins doctrinal, alors que *Marianne* est un hebdomadaire de gauche.

Maisons-Laffitte), assez souvent à travers le regard de Cécile, puisqu'il entreprend de lui faire la cour (en l'absence de sa propre épouse). La jeune femme n'est pas insensible à son voisin de table, avec *"son joli visage, un peu fané, cet air d'épuisement, les cheveux cendrés qu'il porte un peu trop longs"*, avant de se reprendre et de ne voir plus chez lui qu'une *"insignifiance des traits, une faiblesse de l'expression"* ⁷¹. Il aura fait preuve entre-temps d'une faiblesse plus fondamentale : affecté, confus, abusant des citations inachevées ⁷², s'étourdissant de ses propres paroles, il explique, en bref, qu'il vaut mieux faire la cour que la guerre. Ne surtout pas parler de la guerre, *"opposer à la réalité ignoble [...] le plus secret de ce qui est en nous"*, tel est le credo d'un homme qui avoue aussi *"une peur profonde, panique"* de la mort, et qui ne croit pas *"en notre pouvoir de faire autrement"* que de nous résigner au cataclysme qui vient ⁷³. Fort logiquement cette attitude se traduit sur le plan littéraire par le refus de tout engagement, car *"en temps de guerre, le mieux est de ne rien écrire du tout, pour ne pas participer à l'hystérie générale"* ⁷⁴.

Il n'en continue pas moins de travailler à la Propagande, où il a obtenu de Giraudoux que soit détaché un ami à lui, mobilisé dans les Vosges, l'écrivain Roger Bresle ⁷⁵. On les retrouve tous deux sortant de leur bureau du *Continental*, commentant avec beaucoup de détachement les consignes de la Censure et les querelles des partis. Mais s'abstenir de la politique, on le sait, est encore une façon de consentir à une politique, celle qui fait le jeu de l'ennemi de classe ; une petite phrase de Fresnoy semble en être un indice plus explicite : *"Ces messieurs qui levaient le poing place de la Nation vont avoir une drôle de mine, quand des Nationaux leur diront, vous auriez pu nous croire en trente-six"* ⁷⁶. Quant à Bresle, il déplore que les affaires se portent mal,

⁷¹ *Ibid.*, II-13, pp. 221 et 228. Cécile et Luc se connaissaient déjà, sans avoir été le moins du monde attirés l'un par l'autre ; plus loin, il lui rendra le service de l'accompagner à la Chambre, pour assister à la séance du 16 janvier (voir *infra*).

⁷² Aragon s'amuse à en faire un marqueur social : *"Le propre des citations entre gens bien élevés est de ne jamais s'achever"* (p. 224).

⁷³ *Ibid.*, pp. 226-227.

⁷⁴ *Ibid.*, III-17, p. 280. Il répond ainsi à son ami Bresle, dans la scène évoquée ci-dessous (à la date du 16 janvier).

⁷⁵ Ce personnage apparaît au chapitre II-17, sous un jour peu favorable : il se fait payer à boire par le jeune frère de Cécile, Nicolas d'Aigrefeuille (il sait qu'il a de l'argent, et voit qu'il est ivre), il a partagé avec lui une maîtresse (Josette, que Nicolas a fait entrer au PPF, et que nous retrouverons dans l'histoire de Jean de Moncey), ses manières et son langage en font une sorte de pendant faubourien du très mondain Luc Fresnoy. Aragon lui fait mentionner qu'il côtoie dans son travail Drieu La Rochelle (p. 307).

⁷⁶ *Ibid.*, p. 279. La scène se déroule symboliquement le 16 janvier 40, dans le contexte du vote de la déchéance des députés communistes à la Chambre. Dans l'ambiance de la réception des Cautèle, Fresnoy

sur le marché du cinéma ou du théâtre (il avait pensé à "*une comédie passe-partout, pour qu'on puisse la montrer sur les boulevards*"), il gardera dans ses cartons un projet de pièce que lui inspirent les jeunes gens comme Nicolas, ce doriote exalté, mais en transposant : "*j'ai remplacé le PPF par un gang [...] rien de politique*" ⁷⁷. Fresnoy et lui ont donc un air de famille avec Pierre Mercadier, qui fondait son "*individualisme forcené*" sur le serment de s'abstenir de toute politique et qui collaborait par là-même passivement au processus débouchant sur la catastrophe de la guerre. Pour autant, Aragon semble avoir accordé à l'écrivain qu'est Luc Fresnoy une certaine intuition du moment historique. A travers le regard bienveillant de Benjamin Crémieux, *Mélusine d'Auteuil* est apprécié comme "*un bon roman*", le livre lui a plu "*à cause de cette dérision tragique, de ce genre trompette de Jéricho*" qui lui rappelle l'atmosphère d'*Henri IV*, la pièce de Pirandello qu'au fond il préfère ⁷⁸. Henri IV d'Allemagne est ce souverain du XI^e siècle qui dut subir l'humiliation de Canossa ; dans cette scène située au début de la débâcle, l'allusion renvoie manifestement à une autre capitulation.

A côté de ces figures d'écrivains cantonnés dans un apolitisme illusoire, Aragon place un personnage d'idéologue patenté de la catastrophe, l'académicien Ambroise Berdoulat, qui lui-même redouble en partie la personne de Paul Valéry. Celui-ci est présent dans le roman à travers deux longues citations, l'une produite par Romain Visconti, l'autre par Simon de Cautèle, en écho à leurs sympathies fascisantes. Le premier se complaît dans la pensée que "*toutes les grandes idées sont mortes*" par laquelle il résume le texte qu'il cite, et dont il savoure aussi la formule : "*Alors, entre l'ordre et le désordre règne un moment délicieux...*" ⁷⁹. Le second s'émerveille que Valéry ait pu écrire "*Toute politique tend à traiter les hommes comme des choses*" : "*depuis Machiavel, on n'a jamais apporté ce charme dans le cynisme, cette cruauté dans le vrai*" ; et plus encore qu'il ait fort savamment justifié l'idée de dictature :

s'était davantage découvert : "*Nous avons tous connu des communistes... mon cher Visconti... c'est une maladie qui atteint les salons depuis trente-six... et jadis, au Quartier, moi-même... Dans les milieux littéraires... Je ne sais pas s'ils croyaient à ceci ou cela... mais c'étaient de sacrés menteurs... des gens bas... pas un qu'on puisse estimer...*" (II-13, p. 247).

⁷⁷ *Ibid.*, p. 280. Cette abstention de la politique devrait en fait leur assurer à terme un gagne-pain ; Cécile fait l'hypothèse, dans l'*Epilogue* du roman, que Luc écrira des dialogues de films pour la UFA, la firme allemande qui avait dès 1933 lié son sort à celui du régime nazi (p.318).

⁷⁸ *Ibid.*, V-14, p. 263. Traducteur de Pirandello, Crémieux s'occupe des affaires italiennes au Quai d'Orsay, où Fresnoy passe le voir : ils se sont connus à *Candide*, mais Aragon voit en Crémieux l'homme "*qui ne peut pas plus croire au malheur qu'au mal*" (p. 264), et dont il sait qu'il a été un antifasciste convaincu, un sympathisant de gauche, puis un résistant, déporté à Buchenwald (où il meurt en avril 1944).

⁷⁹ *Ibid.*, I-2, pp. 42-43. La source est la "*Préface aux Lettres persanes*" (1926).

*L'image d'une Dictature est la réponse inévitable (et comme instinctive) de l'esprit quand il ne reconnaît plus dans la conduite des affaires l'autorité, la continuité, l'unité, qui sont les marques de la volonté réfléchie et de l'empire de la connaissance organisée*⁸⁰.

La première scène baigne dans une atmosphère de délectation irresponsable, qu'Aragon coupe sciemment par l'irruption brutale de l'actualité :

*C'est à l'aube suivante qu'à Prague, au Hradschin [...] le chancelier Hitler, dont l'arrivée n'avait pas réveillé les serviteurs du palais, sanctionnait de sa présence la mort de la Tchécoslovaquie, cette construction artificielle du traité de Versailles, comme l'avait écrit l'autre jour le député des Pyrénées-Orientales, Romain Visconti*⁸¹.

Le moment délicieux qui sépare l'ordre du désordre est en fait le moment terrible où un ordre social inique, en ce qu'il repose sur la domination de classe, est remplacé par un ordre plus brutal encore. La seconde scène complète la démonstration : la dictature est le recours, et la mort des grandes idées l'alibi. La théorisation du désordre masque le futur consentement à l'ordre nouveau, celle de la dictature sert de caution élégante à ses partisans les plus résolus.

Paul Valéry n'est pas nécessairement comptable des usages politiques faits de ses idées⁸². Tout en suggérant qu'il l'est pourtant à ses yeux, le romancier s'est donné la

⁸⁰ *Ibid.*, II-9, pp. 112-114. Corinne Grenouillet (*op. cit.*, pp. 398-406) a analysé avec précision la manière dont ces citations sont mises en scène (Cautèle met Cécile au défi de deviner leur auteur, elle cite Louis Bertrand [académicien et auteur d'un *Hitler* enthousiaste, Fayard, 1936] et le baron Seillière [secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales, et pétainiste], ce qui ajoute au discrédit implicite infligé à Valéry). Elle a aussi identifié les sources : ici, il s'agit de *L'idée de dictature*, préface au livre d'A. Ferro, *Salazar. Le Portugal et son chef*. Rappelons, enfin, que ce chapitre II-9 se termine opportunément sur l'annonce du pacte et le cri de victoire de Simon de Cautèle : "On va pouvoir régler son compte à la canaille" (p. 114).

⁸¹ *Ibid.*, I-2, p. 44.

⁸² Il faut observer que dans la seconde version, Aragon supprime les citations faites par de Cautèle. Tout en demeurant sévère pour la poésie de Valéry, "*une admirable escroquerie*", il dira (en 1958) son admiration pour certains textes de prose, *Monsieur Teste* et *Le Cantique des Colonnes*. C. Grenouillet a fait le point sur cette question (*op.cit.*, pp. 401-402). Nous avons, quant à nous, évoqué plus haut le sort réservé à Valéry par la critique communiste.

liberté d'en dire plus en l'accompagnant d'un double fictif ⁸³. "*Ambroise Berdoulat, de l'Académie française*", est le voisin de table de Cécile lors de la réception donnée par les Cautèle (son voisin de droite, Fresnoy étant son voisin de gauche, précise Aragon). "*Ambroise le volubile*" se lance dans un très long monologue, dont le point de départ est que la politique est "*la misère et la grandeur de ce temps de chienneries et de colères*", et la suite logique que toutes les valeurs ont été piétinées, "*les anciennes lumières naturelles*" obscurcies. Nous vivons une époque "*de pourriture*", où la démocratie tient lieu de philosophie et de religion, où "*le monstre de la science*" prétend tout réduire à des explications rationnelles, où l'on a chassé le hasard, l'individu, le mystère séduisant et la précieuse obscurité. Mais l'intérêt de ce "*bavardage*" réactionnaire est dans les conclusions qu'il autorise : "*Tout le monde attend la catastrophe*" (Visconti, Daladier, Hitler lui-même) ; "*Moi, j'attends, j'attends le cinquième acte de la tragédie, le grand patatras dont on ne pourra pas se tirer*", où s'effondreront "*des siècles de sottise humaine*", "*d'humanitarisme à la tribune, de cléricalisme du cœur*", où Paris même sera menacée ⁸⁴. Plus tard, la guerre devenue réalité, il estimera que, "*dans l'état où était la France, le pis eût été une victoire militaire*", car "*nous ne nous en serions plus sortis*" ⁸⁵. A l'épilogue du roman, Cécile se souviendra des discours entendus au dîner de Maisons-Laffitte, et tirera les leçons de la coupable complaisance de Berdoulat et de bien d'autres pour la rumination de la catastrophe :

Comme il disait : tout le monde attend la catastrophe... ça nous fouille à tous le ventre... Paris ! Il disait ça, c'étaient les premiers jours d'octobre... huit mois. Tous ces gens-là voyaient venir de loin. Ils y sont. Ils l'ont, la catastrophe. Ils vont venir tirer les traites de leur perspicacité ⁸⁶.

L'Académicien de la fiction, plus encore que celui de l'histoire littéraire, apparaît donc bien comme le prophète équivoque du désastre. "*Nous sommes les messianiques*

⁸³ On a fait remarquer qu'Aragon donne à cet autre académicien le premier prénom de Valéry pour l'état civil, et quatre phonèmes de son nom. Mais il s'inspire aussi d'autres figures pour bâtir un personnage typique de cette institution très conservatrice, et il lui donne les initiales d'Abel Bonnard (qui sera un chantre de la collaboration et le ministre de l'Enseignement de Vichy). Ajoutons que Berdoulat rime avec Orfilat.

⁸⁴ *Ibid.*, II-13, pp.229-236.

⁸⁵ *Ibid.*, V-24, p. 167. C'est Marie-Adèle de Bréa qui rapporte ses propos à son ami Müller lors de sa réapparition à Paris. Un lien très révélateur est ainsi établi, sous l'angle de la catastrophe attendue entre le très honorable académicien et le peu respectable officier de l'Armée française.

⁸⁶ *Ibid.*, V-Épilogue, p. 318.

du malheur, les masochistes de la destruction", disait-il à Cécile ⁸⁷. Ce *nous* peu à peu fait sens, il engage toute une classe dont le roman cherche à montrer qu'elle n'a attendu son salut que du pire. Il renvoie symboliquement aussi à une institution prestigieuse, dont Aragon et ses premiers lecteurs savaient bien quelles furent les complaisances envers l'occupant ⁸⁸. L'horizon de la catastrophe, que ce *nous* contribue à illustrer, permet au romancier marxiste de relier les faits de conscience, opinions ordinaires ou élaborations idéologiques, et les pratiques sociales réelles qu'ils ont fonction de justifier. Du même coup, le sentiment se confirme que la partie rédigée du roman était destinée à mettre en place la représentation de l'épreuve de réalité qui attendait chacun au-delà de la consommation de la débâcle : c'est dans les conditions de l'occupation étrangère, à travers la peinture des comportements effectifs, que devaient se dissiper tout à fait les mensonges intéressés de la classe dominante et de ses serviteurs. Et que devait se confirmer à l'inverse à quel point le peuple et ses meilleurs représentants avaient eu raison de penser et d'agir comme ils l'avaient fait dès avant le tournant de mai-juin 40. Dans une scène de régiment située début septembre; un médecin d'*Action Française* dit à Barbentane : "*En attendant, vous y croyez, à la catastrophe, vous ? Tous mes amis me disent qu'on court à la catastrophe. Je nous vois mal partis, je nous vois mal partis*". Le journaliste de *L'Humanité* se tait mais réfléchit : "*La catastrophe ? enfin... La différence entre lui et l'autre, c'est que l'autre, il ne croit pas à l'existence du peuple français*" ⁸⁹. Il faut analyser à présent la manière dont Aragon donne la parole au peuple, dépeint le refus du désastre et orchestre la mise en scène du nouveau héros.

⁸⁷ *Ibid.*, II-13, p. 234.

⁸⁸ Sur cette question des positions prises par l'Académie française sous l'Occupation, voir l'excellente étude de Gisèle Sapiro, *La guerre des écrivains*, *op.cit.*, ch. 4 ; elle montre en particulier que les liens de l'institution avec la droite conservatrice en ont fait "*l'un des lieux de recrutement des élites politiques et intellectuelles du régime de Vichy*" (p. 281).

⁸⁹ *Ibid.*, II-4 p. 59.

3.3.3.2. Le héros et l'action antagoniques

Avant d'étudier quelques scènes significatives et de prendre la mesure de l'action antagonique qui parcourt tout le roman, avant de commenter également la dichotomie des valeurs qui surdétermine l'affrontement politique, on commencera par s'interroger sur la distribution et la caractérisation des personnages de militants. La distribution des scènes dans chacun des cinq fascicules a permis d'établir que ceux-ci sont des acteurs importants, essentiels, ou même uniques, dans plus des trois quarts des chapitres ; et dans le petit quart restant (compris pour l'essentiel dans les fascicules I et II), ils ne sont pas tout à fait absents puisqu'ils font souvent les frais des conversations. L'abondance des acteurs, et des noms parfois simplement cités, ajoute à cet effet de présence massive du parti, et fait se conjuguer le pluriel de sa réalité humaine avec le singulier de son statut héroïque.

L'on peut dénombrer dans l'ensemble des six volumes une bonne centaine de personnages définis par leur qualité de communistes et qui sont identifiés par un nom propre, quelques autres demeurant anonymes. Une trentaine de ces noms appartiennent à des individus réels, à commencer par ceux des hauts dirigeants, Thorez, Duclos et Marty ; mais ceux-ci ne sont pas des acteurs dans la diégèse (la mention de leurs noms répondant à d'autres fonctions), à la différence de responsables connus comme, par exemple, Benoît Frachon, Etienne Fajon, Arthur Dallidet, François Billoux, Florimond Bonte, Marcel Willard ou Charles Debarge, qui sont des protagonistes épisodiques, dans des scènes souvent liées à la vie parlementaire. Mais les véritables acteurs, à la différence de ce qui concerne la classe dominante, se recrutent très majoritairement du côté des personnages inventés. Ils sont là aussi une trentaine, dont les rôles sont toutefois très inégaux, par le nombre de scènes où ils sont présents, par la répartition de ces scènes dans les six volumes, et par l'importance propre de leurs actions. Enfin, une vingtaine d'autres personnages fictifs, dont la présence peut se réduire à une ou deux apparitions ponctuelles, et d'autres encore qui font l'objet d'une simple allusion, ajoutent une sorte d'arrière-plan qui enrichit la représentation et en renforce l'effet de réel.

Le nombre des personnages féminins est de loin inférieur à celui des hommes, mais leurs fonctions dans la tâche difficile de reconstruction illégale du parti compensent en partie cette inégalité. Elles sont des protagonistes actives et efficaces

dans le temps même où beaucoup de militants mobilisés doivent subir la situation (la longue attente de la drôle de guerre, puis le déclenchement des hostilités). Là aussi, les responsables historiques ne sont que mentionnées, à travers leur prénom, sauf pour Rose Blanc : Jeannette [Thorez-Vermeersch], Marie-Claude [Vaillant-Couturier], Claudine [Chomat], ou elles ne sont qu'entrevues fugitivement, comme Danielle [Casanova]. Et celles qui apparaissent le plus sont également du côté des personnages fictifs, dont on sait qu'ils imposent moins de contraintes au romancier réaliste, allégeant un cahier des charges par ailleurs très lourd. Trois d'entre elles se détachent, par le nombre de scènes où elles figurent : Marguerite Corvisart (la secrétaire de M^e Watrin), Micheline Vallier (ouvrière, et néophyte), Rose Ducellier (ouvrière, "Marinette" dans la clandestinité) ; une quatrième, Yvonne Gaillard, n'est pas adhérente mais se comporte de façon exemplaire. Elles sont du même coup moins nombreuses que leurs homologues de la bourgeoisie, mais elles ne sont pas comme celles-ci réduites à des rôles de comparses, ni enfermées dans des cadres et des stéréotypes sociaux aliénants.

La proportion des militants ouvriers (hommes ou femmes) est elle aussi relativement faible, ce qui est en partie compensé par les nombreux personnages épisodiques et les noms mentionnés dans quelques scènes, surtout avec l'introduction du pays minier dans le dernier volume. D'autres appartiennent au monde plus large du peuple : ce sont des employés, comme Lebecq ou Corvisart, ou des artisans, comme Prache, Pezet, ou Taboureau ¹. Mais très peu des acteurs clés de la diégèse appartiennent à la classe qui fait l'identité même du Parti communiste : les membres de la classe ouvrière que sont Blanchard, Rose Ducellier, les époux Vallier, le mineur Decker (plus Platiau et Watteblé dans la partie finale), sont en concurrence (très loyale) avec les autres catégories, et surtout avec les intellectuels et les élus (les députés). Cesbron est un journaliste de la presse militante (devenu député en 36), comme Barbentane (et Orfilat, le renégat) ; Cormeilles et Felzer sont professeurs, Oustric est instituteur, Levine avocat, Pastorelli étudiant. L'expérience propre de l'auteur se reflète évidemment dans cette distribution du personnel romanesque, et dans la rareté des scènes consacrées au monde de l'usine et du travail manuel. Son histoire personnelle affleure également dans la question ici reprise du clivage plus ou moins bien surmonté entre l'intellectuel (d'origine bourgeoise) et l'ouvrier. Les deux personnages qui sont, de loin, les plus continûment présents, qui sont les supports du plus grand nombre d'actions et les objets du commentaire narratif le plus fréquent, sont d'une part l'ouvrier de chez Wisner Raoul Blanchard, et de l'autre le journaliste de *L'Humanité* Armand Barbentane.

¹ Rappelons que Bastien Prache est garagiste, Victor Pezet viticulteur, et Mireille Taboureau couturière.

Ils en deviennent presque un fil conducteur, dédoublé, dans un roman qui ne comporte pas d'action une et suivie ; il n'y a que les deux protagonistes du roman d'amour et d'apprentissage, Cécile et Jean, qui jouent un rôle semblable dans la construction d'ensemble.

Afin de croiser plusieurs aspects constitutifs de cette construction, nous procéderons de la manière suivante : la disjonction de l'action (que nous avons décrite plus haut, chap. 3.1.1) entre le théâtre des armées et celui de la vie civile qui s'opère au-delà du premier fascicule invite à les envisager l'un après l'autre, en traitant dans un premier temps des personnages masculins mobilisés, à commencer par les deux protagonistes principaux, envisagés également sous l'angle des différences caractéristiques de l'ouvrier et de l'intellectuel ² ; étude qui sera complétée à mesure par la prise en compte d'autres personnages de militants acteurs du drame militaire (ou plongés dans la tourmente de la guerre). Dans un second temps, sur le théâtre parisien de la vie civile, la distinction entre les protagonistes de l'action légale et ceux qui passent à la clandestinité permettra de traiter d'abord des députés et de leurs initiatives, puis du travail illégal dont les femmes sont les actrices efficaces.

*** *Les communistes aux armées (l'intellectuel et le prolétaire)***

Par le nombre de chapitres où il apparaît, c'est l'ouvrier Blanchard qui l'emporte sur l'intellectuel Barbentane (vingt-six contre dix-sept) avantage qui pourrait n'être pas purement quantitatif ³. Etudier leur caractérisation respective permettra d'explorer cette hypothèse, et de commencer à saisir comment est construit le système des personnages de communistes, comment le jeu des différences participe de l'élaboration du type spécifique du militant. Le contexte de leur première apparition mérite d'être rappelé : Blanchard intervient dès le prologue, avant la déclaration de guerre donc, mais déjà sous

² La symétrie n'est que partielle sur le plan de l'action antagonique, puisque Blanchard est également mis en scène hors du cadre des armées : comme ouvrier et syndicaliste avant la mobilisation (en I-7, 11, 20-22) et à la faveur d'une permission (en III-16).

³ Il faut rapporter ces chiffres au nombre total de chapitres, qui est de 118 (en comptant le *Prologue* et l'*Epilogue*) ; la proportion préserve l'idée du héros collectif, Blanchard étant présent dans moins d'un quart des chapitres, mais comme Barbentane et lui se côtoient très rarement, ils figurent à eux deux dans un tiers environ du total. L'ouvrier est présent dans tous les volumes, sauf le second ; le journaliste est absent des fascicules I et IV. Voici le détail des présences respectives par chapitre (sachant que le nombre de pages de présence est très variable, et que nous ne tenons pas compte des simples allusions) :
 Barbentane : II-2, 4 ; III-11, 21, 22 ; V-1, 5, 9, 12, 15 (5^e vol.) ; V-16, 17, 21, 23, 24, 25, 30 (6^e vol.)
 Blanchard : I-Prologue, 7, 20, 21, 22 ; III-11, 12, 13, 16, 23 ; IV-11, 13, 17 ; V-2, 4, 6, 7, 8, 15 (5^e vol.) ; V-16, 17, 19, 23, 26, 30 (6^e vol.).

la figure du combattant, sa qualité de volontaire des Brigades internationales contribuant à la mise en place de la perspective antifasciste, tandis que Barbentane n'est introduit qu'à la faveur de la mobilisation, au début du fascicule II (le seul dont Raoul soit absent), rejoignant son unité, méditant sur lui-même et sur les opinions des passagers (dans le train) ou de ses premiers interlocuteurs (au régiment). Blanchard, c'est d'abord "*une voix française*", "*un type aux épaules larges*", un "*grand diable, dans toute la force de sa jeunesse*", et malgré son accoutrement hybride il est "*impossible de ne pas reconnaître en lui l'ouvrier français*"; et il est celui qui n'accepte pas la défaite présente, répétant à Antonio (grièvement blessé) : "*Il faut vivre*", "*le combat continue [...] il faut guérir..., on va continuer le combat..., rien n'est perdu*". Leçon essentielle, donnée par un homme exemplaire, un lutteur, français et solidaire, qui a su sacrifier sa vie privée à son devoir d'internationaliste : parti en Espagne depuis fin 36, il s'accorde enfin le droit "*de penser à Paulette, et à Mondinet, son petit Raymond qu'il ne connaissait presque pas*" ⁴.

Armand n'est pas concerné par cet aspect (parfois problématique, on le verra) de la vie de militant ; étrangement, sa condition de célibataire est le premier thème implicite de la formule introductrice du personnage : "*Personne n'avait accompagné le Lieutenant Barbentane*" (à la gare) ⁵, le second étant sa qualité d'officier : il choisit de voyager non en première (il y a aperçu "*des types à quatre, cinq ficelles*"), mais en troisième, en classe populaire, tout en craignant que sa tenue ne creuse "*déjà un abîme entre lui et les autres*", "*un abîme de plus*". Et le romancier fait immédiatement allusion à ses origines sociales et à son histoire : "*les jours de Sérianne-le-Vieux, où son père était le maire radical, le lycée, la rupture avec les siens, et ce jour où, pour une phrase de Jaurès, il avait voulu se faire ouvrier, en 1913*"; décision dont nous est maintenant révélée la part d'échec ⁶ : "*L'usine à Levallois, l'impossibilité physique de soutenir un travail auquel il était déjà trop tard pour se soumettre*". A défaut d'avoir la force d'un ouvrier, comme Raoul, le jeune bourgeois est allé jusqu'au bout de sa rupture, il s'est, à la lettre, aguerri, et défait de ses illusions pacifistes : "*C'est la guerre ou plutôt le front qui lui a refait à la fois sa santé, et sa conception du monde. Trois ans de front. Deux*

⁴ Prologue, pp. 16-21. La toute première formule, qui introduit le personnage, "*une voix française*", est motivée par le fait qu'elle contraste avec les voix espagnoles qu'on entend là, mais elle prend une portée symbolique (le qualificatif "français" est six fois repris aussitôt après, Blanchard est même appelé "*le Français*", implicitement par Cormeilles, à travers qui la scène est focalisée).

⁵ *Ibid.*, II-2, p. 22.

⁶ *Ibid.*, p. 23. Aragon renvoie dans une note en bas de page aux *Beaux Quartiers*, le roman de l'apprentissage d'Armand, qui se terminait sur son embauche aux usines Wisner (le choix d'y faire travailler Raoul, le "vrai" ouvrier, n'est donc pas fortuit), puis sur sa décision de rejoindre les grévistes.

blesures" ⁷. Armand, qui a quarante-quatre ans (Raoul en a vingt-neuf), est un ancien combattant, un homme qui a gagné durement son pain, qui a fait de la prison, qui se souvient d'un martyr, non de 1914-18, mais de 1919, Delorge tué à côté de lui par la police dans une manifestation ⁸. Il a rencontré les hommes capables de le mettre sur la voie, Raymond Lefebvre, Vaillant-Couturier surtout, un modèle d'intégration dans le parti ouvrier : lors de la montée au mur des Fédérés, on le reconnaît, on le salue, on l'embrasse, preuve qu'*"il était l'un d'eux charnellement"* ⁹. Armand, lui, continue d'expié le péché de son origine sociale, de se sentir *"en dette"*, de craindre d'être par ses scrupules mêmes *"moins utile au Parti qu'il aurait pu l'être"* :

*Un homme sorti du peuple, tout droit, ne pense pas à tout ça, et s'il pousse des épaules pour avancer, il a l'impression que c'est toute sa classe qu'il promeut avec lui-même. Aussi toute son énergie est-elle employée contre l'ennemi de classe, rien contre lui-même. Tandis qu'un homme comme Armand, à tout moment une part de sa force est tournée contre quelque chose de lui-même, quelque chose obscurément en lui qui survit, et qu'il hait, ou craint de ne pas haïr assez...*¹⁰

La mauvaise conscience de l'intellectuel bourgeois de toute façon le stigmatise et l'accuse, ses scrupules seraient-ils excessifs ; mais elle ne se nourrit pas que d'elle-même, elle révèle la méfiance très réelle dont il souffre, tout en se sentant absolument tenu de l'accepter ! Armand a *"assez longtemps"* subi la suspicion de ses camarades, mais *"une suspicion qu'il trouve aujourd'hui légitime, de tant de trahisons vues au cours des années... et regardez, par exemple, ce Patrice Orfilat"* : autrement dit, un homme qui *"vient de loin"* peut toujours retourner d'où il vient, un ex-bourgeois peut toujours trahir, un intellectuel ne jamais s'égaliser à l'ouvrier. Aussi se sent-il tenu d'appeler, contre ses pareils, contre les possibles Orfilat, à une vigilance accrue : *"Est-ce qu'aujourd'hui on est assez sévère avec des types de ce genre-là ? On n'exige plus la rupture totale*

⁷ Le texte dit : *"ses illusions au début de la guerre"* ; l'allusion qui précédait à la phrase de Jaurès (qui fut décisive pour lui) et la suite du passage permettent de comprendre qu'il a dépassé le pacifisme socialiste d'avant 1914. La phrase de Jaurès, *"Alors la France finit là"* commentait le vote de la loi de Trois ans, à laquelle son parti s'était en vain opposé : la vraie France était celle qui refusait ainsi la course à la guerre. On remarque qu'Armand fait précisément, au front, ses trois ans de service militaire, et que la chose est versée au compte de ses apprentissages.

⁸ *"Ce n'étaient plus les Fritz qui tiraient maintenant"*, précise Aragon : vingt ans après, c'est donc aussi à cela, à la guerre intérieure, que le militant doit se préparer.

⁹ *Ibid.*, p. 24. On se souvient de l'importance pour Aragon de la fameuse petite phrase de Vaillant, *"On vient de loin"*, qui dit cet *"abîme"* que doit franchir l'intellectuel bourgeois.

¹⁰ *Idem.* Ce drame, que nous avons rencontré dès le début de notre travail, est ici formulé de façon exemplaire ; dans le contexte d'un roman intitulé *Les Communistes*, il mérite qu'on y revienne.

avec les milieux dont ils sont issus, comme autrefois, dans les temps difficiles du Parti : alors voilà ce qui arrive". Le contexte pèse donc d'un poids certain dans la manière dont est introduite dans le roman cette figure majeure d'intellectuel communiste ; en même temps, ces lignes invitent à se demander ce que serait pour le Parti le contraire des "temps difficiles" : 1939 fait miroir pour 1949, 1936 s'est très vite éloigné, et de même le front national de la Résistance. Qu'en est-il du rêve d'unité dans ce roman de la guerre intérieure de 1939-40 qui est aussi un roman de la guerre froide ? En gardant à l'esprit cette question, revenons à l'ouvrier communiste.

Le roman fait incontestablement de Raoul Blanchard, ajusteur-monteur chez Wisner et délégué syndical, une figure exemplaire en tous points, ses qualités de clairvoyance et de fidélité politiques se conjuguant à ses qualités humaines. Le premier fascicule, qui couvre la période précédant la mobilisation, permet de le mettre en situation d'ouvrier militant, et de communiste confronté à l'annonce de la signature du pacte ¹¹. Son portrait se précise aussi par contraste avec les attitudes d'autres militants. Ainsi, à la différence de Prache, il n'est ni troublé par le pacte, ni sectaire dans sa relation au socialiste César Dansette, bien que celui-ci ait osé confondre "*le sens de classe*" (invoqué par Prache) avec une forme de "*foi*" : énervé tout de même, il réussit à se dominer, puis regarde à nouveau son contradicteur "*comme un être humain, avec lequel il fallait de la patience, sacrement de la patience*", et explique (Molotov avait prévenu, etc.) ¹². Prache dit s'en remettre au Parti, lui faire d'abord confiance, quand il ne voit pas clair par lui-même. Et Blanchard ? "*Le sens de classe, ça veut dire qu'on voit les choses en face, qu'on perd pas de vue ce que les autres, ils voudraient nous faire perdre de vue*" ; "*les autres*", c'est-à-dire "*des gens en qui, en tout cas, on ne l'a pas, la foi*" ¹³. Pour l'un et l'autre, il y a cette opposition évidente entre ceux à qui, par principe, on ne peut accorder sa confiance, et ceux à qui *a priori* on l'accorde : le Parti, Molotov, ou Blanchard lui-même pour Prache ¹⁴. Car la différence entre eux, c'est que l'un (l'ouvrier) possède ce privilège dont l'autre (le garagiste) est dépourvu : le sens de

¹¹ Dès avant l'événement, il rapporte avoir tenté de s'opposer à la police, qui s'en prenait à des camarades (des vendeurs de la VO, la *Vie Ouvrière*), preuve au passage que la répression était déjà projetée par le pouvoir (ch. I-7). Ceci coïncide avec la réintroduction de l'ex-brigadiste dans le roman, et illustre sa conviction : le combat continue.

¹² *Ibid.*, I-11, p. 132.

¹³ *Ibid.*, p. 131.

¹⁴ Mis très en colère par les insinuations du socialiste ("*Tous au garde-à-vous*", "*Vous ne pensez pas par vous-mêmes...*"), ne sachant que penser du pacte ("*Si seulement on pouvait avoir L'Huma...*"), Prache se console en pensant à Blanchard : "*Tiens, je lui souhaite du bonheur, quand il ira poser son paquet chez Blanchard [...] un camarade, celui-là, et qui s'est battu en Espagne*" (pp. 127-128).

classe, l'instinct de classe, cette étrange "*conscience de l'échine et du ventre*" que le romancier invoquera. Et nous le savons, cette lucidité a l'étonnante propriété de coïncider avec le point de vue du Parti. C'est ce qui explique qu'un Blanchard puisse le cas échéant le devancer, voir clair par lui-même, et qu'un Prache ait pu être désorienté faute d'en avoir eu connaissance. C'est ce qui explique aussi que celui-ci soit dit "*assez sectaire*" (il se fâche, devient "*injuste*", et il s'en remet à ce que dira le Parti, sûr au moins que "*si les socialistes sont contre, c'est contre les communistes qu'ils sont*")¹⁵, tandis que celui-là s'arme de "*patience*", pour faire calmement entendre la vérité à qui se laisse prendre aux mensonges, mais qu'il vaut la peine de chercher à convaincre.

En effet, Aragon fait de Blanchard un militant que préoccupe constamment la question de savoir sur qui les ouvriers, et donc le Parti, peuvent compter ; et donc de savoir où faire passer exactement la ligne de partage de la confiance. Dans le contexte ouvert par la signature du pacte, la réponse devient particulièrement incertaine. Envers les socialistes, la méfiance est de règle, mais on peut discuter avec un Dansette, qui n'est même pas un ouvrier¹⁶, ou avec un copain d'usine comme Toto, qui raisonne en "*anar*" et qui témoigne d'un désarroi général dans les ateliers. Le présupposé de Raoul est que les esprits sont "*assourdis*" par le vacarme de la propagande, de "*leur presse*"¹⁷, qui est en train d'aggraver la division, alors que l'unité ouvrière est pour lui la clé de tout. Malgré sa colère, il fait donc à nouveau l'effort de se dominer et explique longuement à Toto le bien-fondé du pacte. Il ne le convainc qu'à moitié, et le problème demeure de savoir ce que les ouvriers dans leur ensemble vont penser de la position des communistes : "*Personne ne vous comprend. Vos Russes, ils ont peut-être raison pour leurs intérêts, mais comment veux-tu que l'ouvrier français, il comprenne ? Il n'y a rien*

¹⁵ *Idem.* Prache dit "*honnêtement*" ne pas savoir (ce qu'il faut penser du pacte), mais son raisonnement présuppose en bonne logique que les communistes sont pour le pacte (puisque'en étant contre, les socialistes sont aussi contre les communistes). Il ajoute : "*Tort ou raison, c'est une autre affaire*" : mais si les socialistes ont raison, les communistes ont nécessairement tort, et réciproquement... Mieux vaut donc, en effet, présupposer que les communistes ont raison d'être pour.

¹⁶ "*C'est un socialiste, c'est entendu. Mais tout de même... demain, est-ce qu'il va être contre nous ? Raoul pense aux socialistes d'Espagne. On les a tués comme les autres, au front, sur les routes de l'exode*"; puis, en suivant toujours le discours intérieur de Raoul, Aragon complète : "*D'abord, ce n'est pas un ouvrier, M. Dansette... seulement si maintenant on ne peut plus compter que sur les ouvriers...*" (*ibid.*, p. 130). Il faut ajouter que les deux hommes avaient noué des relations amicales pendant que Raoul se reposait dans la Drôme (à son retour d'Espagne, en mars), chez les parents de Paulette, qui sont des voisins de César Dansette (qui est percepteur).

¹⁷ *Ibid.*, I-22, p. 222. Nous sommes maintenant fin août, Blanchard peut rembarquer sur ce plan un délégué socialiste : "*T'as pas besoin de venir nous crier ici les mensonges du Popu*" (I-21, p. 217) ; de même, il reproche à Toto de croire ce qu'il a lu dans le *Matin*, et si d'autres journaux disent la même chose, eh bien, cela suffit à les juger !

à faire. *Il est trop tard*" ¹⁸. A court d'arguments, Raoul se contente d'opposer à la conclusion pessimiste de Toto l'adage selon lequel "*Il n'est jamais trop tard pour bien faire*", avant de se raccrocher muettement à cette conviction que, malgré tout, "*il comprend, l'ouvrier français*" ¹⁹. Auparavant, il se sera risqué à formuler quelque chose qui ressemble faussement à un avis personnel, sur la tactique syndicale suivie depuis 1936, et qui a contribué, selon lui, à l'échec de la grève générale (du 30 novembre 38) et à la désunion présente. Son "*sentiment*" est qu'il aurait fallu consolider l'union à la base, constituer des "*comités populaires du Front populaire*", soutenir "*par en bas*" les dirigeants, au lieu de faire confiance à "*des réunions d'en haut*" ²⁰. Le Parti n'est pas en cause : "*Tout n'est pas possible. Il avait raison, le Parti. Tout n'est pas possible*". A qui la faute, alors ? A l'ivresse du succès ²¹.

L'on peut rattacher ce "*sentiment vague*" prêté à Blanchard (que la désunion n'était pas fatale) à une préférence politique qui est aussi celle du romancier, aussi difficile soit-il pour lui de la faire passer dans ce contexte historique. Retenons que la question de l'unité ouvrière ou "populaire" est décisive pour Raoul, et la scène de son retour à l'usine (lors de sa permission de janvier) le confirme : sa préoccupation, à côté de celle de retrouver le contact avec le Parti, est de savoir où en est le syndicat, et sa joie est d'apprendre que "*l'organisation est absolument reconstituée*", qu'elle est solide grâce aux délégués communistes. Et qu'elle s'appuie aussi sur "*de très bons copains, des sympathisants ou pas même, mais des gens sérieux, qui ont à cœur les revendications, les affaires de l'ouvrier*" ²². Sur ce plan au moins, il a donc eu raison de faire confiance à l'ouvrier français. On ne parle plus du pacte, la dissolution du Parti a "*tout éclairé, pour les plus bouchés*" ²³. En revanche, incarnant l'idée du lien à "*garder entre la classe ouvrière et la nation mobilisée*" (en demeurant aux armées), Blanchard s'écarte de la

¹⁸ *Ibid.*, I-22, p. 227-228. Suggestion capitale (les Russes ont agi selon leurs intérêts propres) et question cruciale : l'ouvrier français pourra-t-il admettre que leurs intérêts et les siens se confondent ?

¹⁹ Dans la deuxième version, Aragon garde l'adage mais supprime l'acte de foi (les six lignes du paragraphe final, p. 228).

²⁰ En réalité, ce type d'analyse est fourni par Thorez, après l'échec du Front populaire, de même qu'après la fin de l'expérience gouvernementale de 1945-1947. C'est une forme d'autocritique bien contrôlée, qui permet d'attribuer la responsabilité principale des erreurs à la trahison des autres états-majors politiques.

²¹ *Ibid.*, p. 227. Voici les termes de cette autocritique, formulée à voix haute devant Toto : "*Qu'est-ce qui nous a pris ? On était ivres, le succès, petite tête, le succès, ça grise...*"

²² *Ibid.*, III-16, pp. 263-264.

²³ *Ibid.*, p. 257. Il faut donc déduire de ce qui précède qu'à cette date l'ouvrier français aurait déjà compris que les intérêts des Russes et les siens propres coïncident. Ce serait le cas de Toto lui-même, qui n'y croyait pas mais qui posait la bonne question, puisqu'on apprend dans ce chapitre que l'anar a adhéré. Mais cette conclusion demeure implicite.

position majoritaire sur la question des demandes d'affectation spéciale : il est obligé de "*constater qu'elles sont un fait de masse, l'expression même de l'instinct ouvrier*", qui fait préférer l'usine au régiment ²⁴. La thèse d'ensemble du roman amène à ce que le personnage se montre ici un peu plus patriote qu'ouvrier, et qu'il subordonne son souci de l'unité syndicale à son sens de l'unité nationale.

Rien pourtant n'encourage à se réjouir de la vie militaire, ni évidemment "*le caractère de la guerre*", ni "*le temps gâché à ne rien faire. Les travaux stupides*" ²⁵. La chose est vraie pour Blanchard comme pour Barbentane. Etudier quelques aspects des scènes de régiment permettra de compléter les portraits des deux militants que le roman privilégie (dans une mesure relative), et que distingue leur condition sociale ; distinction redoublée désormais par celle de l'officier et de l'homme de troupe. En tant que communistes, le lieutenant et le soldat gardent bien sûr la même vision critique de la guerre, la guerre qu'on ne fait pas vraiment et qu'on prépare mal. Ils adoptent aussi la même attitude de prudence, se sachant étroitement surveillés, soucieux de ne pas alimenter la suspicion de principe, ni les préjugés plus ou moins outrageants, dont ils sont l'objet. Versés dans le même régiment, ils s'identifient l'un l'autre, mais jamais ne se parlent, heureux de simplement partager un "*secret lourd et ardent*" ²⁶. Ils sont donc loin de donner dans l'antimilitarisme ou l'action subversive, et d'œuvrer en quoi que ce soit, comme nous le laissions entendre, pour changer le caractère de la guerre. Contraints de subir et d'attendre, ils ne bronchent pas, ni ne conspirent, pas plus qu'ils ne cherchent à se défilier, à trouver des planques. Ils ont à cœur, au contraire, de se montrer irréprochables, au point de parfois sembler faire du zèle aux yeux de leurs propres camarades.

Tous deux estiment que travailler vaut mieux que ne rien faire. Question de dignité, et d'éthique militante ²⁷. Blanchard a beau déplorer qu'on les emploie à exécuter des "*travaux absurdes*", il dit et répète à son camarade Decker, plus désabusé, qu'il n'aime pas "*les tireurs au cul*", que tricher pour en faire le moins possible n'est "*pas une*

²⁴ *Ibid.*, pp. 268-269. Aragon doit avec Blanchard multiplier les astuces dialectiques : préserver son sens national dans une guerre "injuste", poser que "*malgré tout, ici [chez Wisner], Raoul se sentait dans son élément*", l'usine étant l'usine, "*le lieu où se joue le destin d'une classe, des siens*". Et il est immédiatement montré allant porter les revendications ouvrières du moment dans le bureau de Falempin.

²⁵ *Ibid.*, p. 263. C'est ce que rapporte Raoul lui-même à ses camarades de l'usine.

²⁶ *Ibid.*, III-11, p. 184. L'essentiel est pour eux dans la certitude du lien sauvegardé : "*Tout se passe comme s'il n'y avait plus rien. Mais rien n'est rompu. Rien n'est rompu*".

²⁷ Nous avons analysé les plaintes de Decker et la réponse de Barbentane : c'est l'ennemi de classe qui a tout intérêt à ce que tu perdes tes bras d'hommes ; alors, prends ça pour du sport (ch. 3.3.3.1.).

solution"²⁸. Le soldat et l'officier font preuve, d'une façon générale, de la même rigueur de comportement, et de la même vigilance envers les membres du Parti qui donnent des signes de faiblesse. Face à Decker, ils se partagent la tâche, on l'a vu plus haut ; le lieutenant en fait plus que le soldat en jouant précisément, et avec habileté, de son autorité : s'adressant au mineur expert en boisage, il le convainc, en somme, d'obéir à son ordre de diriger lui-même le travail de terrassement qui le rebutait. Au passage, il invoque l'argument patriotique (dans le langage qui convient) : "*qu'est-ce que tu penserais si les Boches arrivaient ici ? Tu les a déjà vus à Courrières il y a vingt et quelques années*"²⁹, avant de faire allusion à l'autre ennemi. Comme en bien des cas, le roman s'avance sur les deux fronts : le front immédiat, incontestable, de la guerre intérieure, le front différé, problématique, de la guerre nationale. Remis au travail, et même si parfois, a confessé le lieutenant, "*on ne sait pas pourquoi on apprend à faire les choses*", Decker peut retrouver ses raisons de lutter, et renoncer à ses questions. En revanche, face à Lombard, un conseiller municipal communiste, la partie est déjà perdue, Barbentane le comprend dès qu'il le rencontre, à son langage relâché, à son peu de discrétion, à son antimilitarisme primaire, au fait qu'il renseigne le *Popu*, que celui-ci s'est éloigné du Parti, ce qui se confirmera amplement³⁰.

Pour sa part, Blanchard a une nouvelle fois l'occasion d'évaluer le degré d'excellence des camarades quand il obtient son affectation pour le GSD. Il y fait la connaissance de Manach, conducteur d'autobus, un "*Breton avec le cou dans les épaules, qui ne dédaigne pas un verre*"³¹, et il y retrouve Bastien Prache chez qui le sens de classe semble toujours défaillant. Raoul se surprend à penser de lui : "*un bon camarade quand même*" ; et il réfléchit : "*Quand même, ça veut dire bien que ça ne soit pas tout à fait un ouvrier, que ça ne soit pas un Parisien, qu'il lui faille repenser deux ou trois fois les choses avant de les saisir*". C'est donc une certaine intelligence politique, une vivacité d'esprit propre au prolétariat urbain, qui fait défaut à ce garagiste de province. Raoul concède toutefois : "*Si on était tous faits de la même façon...*" Se montrer réaliste, faire avec les hommes tels qu'ils sont, des hommes non pas devenus déjà des incarnations de "*l'homme communiste*", voici qui l'invite à la fois à payer

²⁸ *Ibid.*, pp. 205-207. Raoul ne donne pas d'arguments, "*c'est trop long à dire*" (p. 207) ; il suggère quand même qu'en d'autres circonstances ceux qui se défilent agiraient pareillement.

²⁹ *Ibid.*, III-23, p. 387.

³⁰ *Ibid.*, III-11, pp. 186-188 ; Lombard sera "*le premier renégat que Barbentane voie en face*", "*une drôle d'impression*". Il refuse de lui serrer la main, en le rappelant à la discipline (militaire) : parlant à un supérieur, le "*soldat Lombard*" est prié de "*rectifier la position*" (III-22, p. 364).

³¹ *Ibid.*, IV-13, p. 238.

d'exemple et à ne pas se montrer trop élitiste. Passant ensuite à Manach, un cas semblable, sa pensée se précise :

*C'est un camarade, bien sûr. Il n'est pas idiot. Il a eu des responsabilités dans sa section. Pour le travail courant, on peut lui faire confiance. Mais ce qu'il est lent ! Et puis il aime bien sa petite existence. Il y a comme ça des copains, ils ne sont pas bien préparés pour les temps où nous sommes. Si, au lieu d'être mobilisé, il avait eu le travail illégal à faire, peut-être que cela l'aurait déjà un peu changé. Les hommes, le travail les change. Peut-être que je lui cause tort, à Manach, mais il me fait l'effet d'être plutôt froussard*³².

Blanchard le lutteur, l'ancien d'Espagne, le métallo de chez Wisner, le syndicaliste résolu, est évidemment d'une autre trempe. Surtout, son expérience de la lutte armée, son courage, son énergie, sa lucidité, en font un homme préparé aux formes nouvelles du combat ; mobilisé, il ne participe pas plus que Manach au "*travail illégal*" du présent, mais il est prêt pour celui qui s'annonce. Sa méfiance relative lui vient de sa compréhension de la forme future de la guerre et de ses rudes exigences. Son comportement dans les opérations de mai-juin 40 va apporter la preuve que, sachant se battre et analyser les situations en patriote et en communiste, il est digne de rejoindre les rangs de "*la nouvelle armée*" dont ses camarades ont l'intuition³³.

*** Des combattants exemplaires (le patriotisme révolutionnaire)**

Aragon choisit en effet de développer cette thèse essentielle de son roman en portant régulièrement l'attention du lecteur, dans les deux volumes du dernier fascicule, sur les péripéties de la guerre vécues par le soldat Blanchard. Mais ceci s'applique tout autant au lieutenant Barbentane, un militant patriote exemplaire lui aussi, et dont nous savons qu'il lui reviendra de formuler les leçons politiques de la débâcle et la théorie du changement de caractère de la guerre. Nous apporterons ainsi les dernières touches utiles à la compréhension des deux personnages, tout en faisant mention de quelques autres protagonistes de cette phase nouvelle de l'action antagonique. Par-dessus tout, ils illustrent l'un et l'autre l'attitude des communistes dans cette guerre qui n'est pourtant pas la leur, à savoir une irréprochable loyauté. Dès le début de l'offensive allemande, leur profond patriotisme est clairement signifié, et leur courage. Raoul se porte

³² *Ibid.*, p. 240.

³³ *Ibid.*, V-12, p. 219. "*la nouvelle armée... celle qui les chassera de France*" (nous avons cité plus haut cette expression de l'un des soldats communistes encadrés par Barbentane).

volontaire pour aller secourir des blessés au plus près de la ligne de front ; grâce à son expérience espagnole, *"il comprend tout un peu avant, il traduit"* (pour de Moncey, son jeune compagnon du groupe sanitaire) ³⁴. Amené à se débrouiller seul, séparé de son unité, il réussit à passer à travers les détachements avancés de l'ennemi, en comprenant *"comme en plein jour ce qu'il faudrait faire"* pour les isoler (mais il n'est pas en situation d'en faire profiter le commandement). Risquant d'être encerclé, il est résolu à défendre chèrement sa peau, et écarte rapidement les pensées consolatrices qui lui étaient venues en songeant aux pires éventualités : il ne veut ni mourir, ni *"être fait prisonnier d'Hitler"*, car il y a Paulette, et leur fils, mais aussi le Parti ³⁵, et l'avenir à édifier :

La France. On aura chassé les cochons. Pour du boulot, il y aura du boulot. Comme en URSS. Ce n'est pas nous, ni Mondinet non plus, qui nous reposerons. Tout ce travail devant nous ! Et on voudrait se laisser crever, quand il y a tout ce travail devant nous ? Laissez-moi rire... ³⁶.

Un bon militant voit loin (et, nous le savons, ne veut rien pour lui), son souci de la patrie ne se distingue pas de son aspiration à en faire un territoire libéré, dans tous les sens du terme. En pleine débâcle (au soir du 29 mai), il est celui qui réaffirme qu'*"il n'y a de sens que dans la victoire"*, celui qui toujours cherche à *"rejoindre"* : pensant à la mer (près de Dunkerque), il la voit comme *"un chemin"*, un moyen de gagner *"un autre point du front"* :

Raoul... il rejoint, il sait que ce qu'il fait c'est rejoindre, ce poste lointain, séparé, où se bat Paulette, il rejoint Paulette, et les siens, tous ceux qui là-bas ont la conscience claire qui manque à cette cohue rêvant de la mer ³⁷.

Comme ses camarades qui ramassent les armes abandonnées en prévision des combats futurs, comme Barbentane qui voit venir *"la guerre du peuple"*, Raoul ne se reconnaît pas dans *"la cohue rêvant de la mer"* : il appartient à la cohorte rêvant de l'avenir.

³⁴ *Ibid.*, V-4, p. 71. Plus loin, ils iront tous deux ramasser des blessés sous les balles, tandis que des médecins officiers s'éloignent du danger (V-23, pp. 156-157).

³⁵ *"Le Parti et Paulette ont tout à fait besoin de la même façon d'un Raoul libre"* (*ibid.*, V-8, pp. 143-144).

³⁶ *Ibid.*, pp. 145-146.

³⁷ *Ibid.*, V-26, p. 219.

Bien que l'essentiel les réunisse, une légère différence de traitement continue de distinguer le soldat et l'officier, l'ouvrier et l'enfant de la bourgeoisie. Le premier est souvent montré, à la faveur de la dislocation répétée des unités, en train d'agir hors du cadre hiérarchique, prenant des initiatives, et guidant le novice qu'est Jean de Moncey. Le second se fait apprécier de ses hommes, il est respecté comme camarade par le petit groupe de communistes qui s'est porté volontaire autour de lui, en même temps que comme officier. Étrangement, quand ils se retrouvent "*cinq communistes ensemble*" (et isolés), les soldats continuent de lui donner du "*mon lieutenant*" et de le vouvoyer. Lui-même entend ne pas déroger à son statut : "*Ils avaient beau être tous les quatre du Parti, c'était lui, l'officier, qui avait d'eux responsabilité double*" ³⁸. Le romancier en avait fait la remarque : "*C'est curieux, il y a quelque chose en lui de militaire*" ³⁹, un trait qui se traduit par son respect de la hiérarchie, par son loyalisme scrupuleux, et qui n'est pas sans lui poser problème. Mis aux arrêts pour avoir récupéré des armes abandonnées, le lieutenant refuse l'occasion de s'évader que lui offre son gardien (un tirailleur tunisien) : provocation ou non, dans les deux cas cela ferait de lui un "*déserteur*" ⁴⁰. Un Blanchard, animé d'une farouche volonté de rester libre pour reprendre la lutte, n'aurait-il pas agi de façon opposée ? Son sens de classe n'aurait-il pas balayé ce genre de scrupule ? Le lecteur peut à bon droit le supposer, le texte ne le dit pas explicitement, qui fait prévaloir ici la leçon de loyalisme, démenti supplémentaire infligé aux préjugés des anticommunistes ; leçon qui apparaît du même coup comme peu compatible avec la thèse plus essentielle du patriotisme révolutionnaire constamment avancée, et désormais illustrée par le comportement des militants mobilisés, Barbentane y compris ⁴¹. Mais le "*quelque chose de militaire*" qui lui est

³⁸ *Ibid.*, V-12, p. 217. Barbentane est ému par le fait que leur commune appartenance politique les a réunis, et il se réjouit de la composition du groupe : il y a là l'infirmier Tinchebray, un républicain espagnol, Cristobal (engagé volontaire), un intellectuel russe, Gréboff (météorologiste, quarante-cinq ans, résidant en France dès avant 1917), et l'ouvrier Vidal, un gars du bâtiment, "*solide au travail*". C'est ce dernier qui les définira comme formant "*le premier groupe de la nouvelle armée*" ; c'est lui aussi, dès le 10 mai, puis quatre jours plus tard quand des menaces pèsent sur les cadres communistes, qui a fait savoir au lieutenant que les camarades du RRT étaient décidés à le protéger.

³⁹ *Ibid.*, III-11, p. 182.

⁴⁰ *Ibid.*, V-21, p. 124. Précisons que, politiquement suspects, les hommes du RRT avaient été laissés sans armes ; isolé, le groupe Barbentane, sous l'impulsion de l'Espagnol Cristobal, cherche à en récupérer, pour combattre loyalement, au lieu de profiter des circonstances pour se joindre aux fuyards.

⁴¹ Dans la seconde version, Aragon corrige cette démonstration assez voyante de loyalisme en remettant au premier plan la thèse du patriotisme révolutionnaire, dans un long ajout où, fort logiquement, est rendu explicite le préjugé bourgeois de son personnage : "*Jamais un ouvrier n'aurait rejeté ainsi, pour une idée toute faite, la possibilité de continuer la lutte, autrement, d'échapper aux mains de l'ennemi, de l'ennemi de classe. Et ne sait-il pas, lui, Armand, que c'est en échappant à ceux-là qui ont mené la guerre de telle façon que l'ennemi national avance ainsi chez nous, que désormais un ouvrier se fera le soldat de la patrie ?*" (*op.cit.*, vol. II, p. 657).

prêté était également associé au fait qu'il "*aime s'occuper de ses hommes*", "*ces types jetés là, on ne sait trop pourquoi, chacun avec une tête, un cœur... tout le souci des leurs abandonnés*". L'armée lui permet de se rapprocher des êtres, des individus concrets, non pas ignorés (ce serait un comble pour un militant), mais quelque peu perdus de vue, dans la routine et l'éloignement propres à l'activité de journaliste : "*à la rédaction, on finissait par ne plus s'intéresser qu'aux faits, à ce qui arrive aux gens*" et non aux gens eux-mêmes, à ce "*qui est bon à mettre dans le journal*" et non à "*ceux qui sont pourtant le monde comme il va*" ⁴². Il s'en faut de peu que l'armée ne soit pour l'éditorialiste de *L'Humanité* ce que l'usine est pour le métallo Blanchard : le lieu privilégié du contact avec les masses.

Les derniers chapitres du roman alimentent cette idée d'une sorte de requalification du personnage de l'intellectuel à travers les épreuves de la guerre et la proximité avec les hommes : le lieutenant prend spontanément la tête d'un groupe de soldats marocains, il se comporte en organisateur efficace, puis en combattant héroïque dans l'épisode de la défense de Courrières ⁴³ ; et en ce haut lieu de la geste des mineurs un hasard bien agencé lui permet de retrouver son camarade Decker et de bénéficier de la protection de la base ⁴⁴. Il est de ces hommes du Parti qu'il faut sauver en prévision de l'action future, et pour échapper aux patrouilles allemandes, qui multiplient les actes de barbarie, il n'existe qu'un moyen, aussi efficace que symbolique : qu'il accepte de troquer ses "*frusques militaires*" pour des "*hardes de mineur*", et qu'il laisse Decker inscrire sur son livret le mot MINEUR. Il lui faut pour cela se faire violence, et s'en remettre à son guide ; surmonter ce qui reste en lui de son éducation bourgeoise, et se fier à la présence d'esprit du prolétaire ⁴⁵. En se faisant mineur, il échappe à l'ennemi, et il accomplit un pas de plus dans la conquête de l'identité nouvelle à laquelle il prétend

⁴² *Ibid.*, III-11, p. 182.

⁴³ Les Marocains ont investi l'église où Barbentane était aux arrêts ; il lui revient de leur distribuer les munitions trouvées sur place et de les ramener à un officier de leur régiment ; à Courrières, il protège la retraite des soldats avec une poignée d'hommes, qui harcèlent toute la nuit les Allemands, après avoir convaincu un lieutenant marocain de le laisser s'acquitter de cette tâche périlleuse : "*Armand lui dit simplement que le danger était moins grand pour un Français que pour un Marocain, avec les hommes d'Hitler. Et puis il était le plus ancien en grade. C'est ce second argument qui convainquit le lieutenant*" (*ibid.*, V-24, p. 181).

⁴⁴ Rappelons que Decker a été démobilisé le 20 avril et rendu, comme beaucoup d'autres, à son travail de mineur avec le statut d'affecté spécial.

⁴⁵ "*Ce que c'est que l'éducation !*", se dit Armand, lui-même surpris d'éprouver une réticence devant la proposition de Decker : "*cela lui semblait impossible de quitter l'uniforme, de se déguiser*" ; et il a le réflexe de s'insurger quand celui-ci prend l'initiative de maquiller son livret militaire, ce qui fait qu'il s'entend dire : "*Vous troublez pas mon Lieutenant...*" (*ibid.*, V-25, p. 201).

de longue date. Du même coup, il cesse d'être pour Decker "le lieutenant" pour devenir le "camarade", et il revient à l'ancien soldat de conseiller et d'orienter à son tour celui qui fut son officier, et qui l'avait remis sur la bonne voie.

A partir de ce moment, Barbentane n'apparaîtra plus que mêlé à la foule des travailleurs retenus prisonniers par les Allemands et bientôt réquisitionnés pour reprendre, au service de l'occupant, le chemin des usines et des mines. Il devient l'un des leurs, tous l'appellent Armand, et c'est sous son costume d'emprunt, entouré de ses camarades ouvriers, des "*mineurs d'Oignies, de Libercourt, de Carvin, de Courrières*", qu'il formule sa longue analyse du changement de caractère de la guerre. Et même s'il ne fait que dire à haute voix ce que leur dicte l'instinct de classe, sa prise de parole a un double intérêt : le propos véhicule la grande leçon que le romancier veut manifestement rendre la plus claire possible pour son lecteur, et la situation de discours parachève l'intégration de l'intellectuel bourgeois dans le parti ouvrier. Ayant cessé de parler, le sentiment lui vient de cette osmose nouvelle : "*Armand regarde les hommes autour de lui, leurs figures graves, leurs traits émaciés, les marques de la vie... Il sourit. Il se sentait à l'abri. Il avait confiance dans ces hommes*" ⁴⁶. Ainsi, le choix du romancier est bien de faire passer son personnage du statut de lieutenant (dans l'armée trahie par ses responsables civils et par beaucoup de ses propres généraux) à celui de futur fantassin de la guerre nationale et populaire (dans l'armée nouvelle des patriotes révolutionnaires). Et ceci grâce à la localisation de scènes nombreuses du dernier volume dans le pays minier et à la convocation de quelques figures nouvelles, représentatives de la résistance spontanée qui s'amorce.

Etienne Decker sert de fil conducteur, son nom est immédiatement associé à celui de Charles Debarge, le futur organisateur de la grande grève des mineurs de mai-juin 1941 ⁴⁷, et ses efforts pour rétablir les liaisons du Parti permettent d'introduire dans le roman des nouveaux militants comme Jérôme, les trois frères Boquette, ou Quentin Guillot, eux-mêmes liés, à travers le thème de la chasse aux communistes, aux noms de Nestor Platiau et d'Eloi Watteblé. Le nom de Debarge pallie, de façon allusive et par anticipation, l'absence de bonne réponse immédiate au désarroi de certains de devoir travailler pour la machine de guerre allemande : "*Il y en a qui disent : ce ne sera pas pis que les Compagnies*" ⁴⁸, la guerre contre les ouvriers va continuer. Mais que faire, si l'on

⁴⁶ *Ibid.*, V-30, p. 304.

⁴⁷ Nous l'avons évoquée plus haut, chapitre 2.1.1 (voir la note 39).

⁴⁸ *Ibid.*, p. 301.

ne veut pas que cela dure, comme en 14-18 ? Utiliser, le moment venu l'arme classique de la grève. Et en attendant, se préparer à la résistance armée. Dans le court passage où il est mis en scène, Debarge lui-même s'interrogeait déjà devant sa femme : *"Alors, tu vas travailler pour les Allemands ? Dis donc, est-ce que je travaillais pour la Compagnie de Courrières ou pour qu'on se nourrisse, pour nous ?"*. Et au-delà de cette réponse à demi satisfaisante (puisqu'elle ne fait aucune différence entre l'ennemi de classe et l'ennemi de la patrie), il lui revenait en tête la phrase de Lénine selon laquelle *"une classe qui ne s'exerce pas au maniement des armes est indigne de vivre"* ⁴⁹. Du même coup, Aragon fait se dessiner à travers les militants eux-mêmes la perspective qui n'est pas encore tracée par la hiérarchie du Parti, et qui sera celle de la Résistance. Douze jours plus tôt (le 19 mai), Blanchard s'était réjoui à l'idée de retrouver Decker et de connaître par lui la position juste : *"Savoir. Au milieu de toute cette saleté, de ces événements terribles, de ce massacre. Savoir ce que le Parti avait à dire, et ce qu'il disait..."* ⁵⁰. Or, le camarade était absent de chez lui, la rencontre n'avait pas eu lieu, le Parti demeurerait muet, et le lecteur devait s'en accommoder : *"Allons, on ne saurait rien encore, que leurs sottises"* (celles de la propagande gouvernementale) ⁵¹.

Cette petite ruse romanesque nous semble un indice de plus de l'impossibilité de sortir, avant la supposée clarification apportée par le cours même de la guerre (la débâcle devenue certaine), des impasses de la position abstentionniste à laquelle conduit l'idée de la guerre injuste. Que pourrait dire le Parti tant que la situation n'est pas allée jusqu'à son point extrême de pourrissement ? Il ne pourrait ni justifier une attitude de pur patriotisme, ni encourager une subversion politique qui affaiblirait un peu plus la nation en grand péril, et apparaîtrait comme une collusion avec l'ennemi, en même temps que comme une soumission à la ligne de Moscou. Pour ne rien concéder à ce que furent les errements réels du PCF, le roman ne peut que tabler sur la position du patriotisme révolutionnaire, clairement lisible dans les dernières pages, on l'a vu, et dans la longue analyse de Barbentane (datée du 1^{er} juin) et dans le communiqué du Comité central (daté du 6 juin). Cette position, le comportement des militants la laisse peu à peu entrevoir, mais il faut au romancier l'avancer pas à pas, en gommer les possibles contradictions internes, inventer même que celles-ci se résolvent dialectiquement dans le processus réel de la défaite française. En bref, le texte peut immédiatement livrer des preuves concrètes du patriotisme spontané des personnages, mais il doit se contenter

⁴⁹ *Ibid.*, p. 281.

⁵⁰ *Ibid.*, V-18, p. 48.

⁵¹ *Ibid.*, p. 51.

d'invoquer abstraitement sa composante révolutionnaire. Puisqu'il devait s'agir ensuite de lutter à la fois contre l'occupant étranger et ses collaborateurs français, les deux aspects sont par avance donnés comme parfaitement conciliables, encore que, dans le contexte de mai-juin 40, historiquement dissociés sur le plan pratique.

Le premier aspect est spécialement mis en avant, sans évidemment estomper tout à fait le second, sous l'angle du tribut payé à la défense de la patrie. Victor Pezet, le vigneron secrétaire de cellule, est grièvement blessé et évacué ; Albert Oustric, l'instituteur membre du comité d'aide aux réfugiés espagnols, meurt au combat. Tous deux appartenaient à des régiments de spahis, composés surtout de soldats algériens et marocains, des hommes sacrifiés, envoyés sur leurs chevaux à l'assaut des chars allemands. Pezet s'était posé à sa façon le problème du caractère de la guerre : "*Est-ce notre affaire d'être ici ?*", Oustric lui avait renvoyé la question à propos de leurs camarades d'infortune, avant de trancher : "*Nous, c'est la France qu'on défend [...] Tu imagines... Hitler à Paris ?*" ⁵². Mais dans la vision d'un militant, "*Paris, c'est la Commune, et c'est aussi le cœur du Parti*", tandis qu'Hitler est celui que Dimitrov avait fait reculer au procès de Leipzig, et auquel l'armée française ne semble pas, quant à elle, capable de s'opposer ⁵³. Oustric ne voit pas les soldats arabes comme des patriotes, mais comme des hommes qui trouvent dans la guerre un emploi dévoyé de leurs forces, "*des gens magnifiques s'ils le savaient*", mais qui n'ont pas, eux, "*appris le sens du monde*". De même voit-il les officiers soucieux de leur honneur comme des hommes trahis par "*ceux devant qui ils se sentent comptables*", et qui "*en réalité se moquent d'eux, et de loin trafiquent de leur peau, de leur fidélité, de leur énergie*" ; s'ils pouvaient le comprendre, "*s'ils travaillaient avec le peuple*", alors tout serait différent, bien sûr. L'obstacle, on le connaît : "*Un homme, ça ne sait pas toujours son chemin*" ⁵⁴ ; la grande affaire est d'avoir trouvé le bon chemin, celui sur lequel nul militant ne doute de progresser. C'est dans la lumière de cette certitude, où baigne le roman lui-même, que s'élève parfois le chant profond de la déploration devant les malheurs atroces de la guerre, que se fait entendre le murmure tremblé de la compassion pour "*cette valeur humaine qui se perd*", pour cette énergie mal employée, ce courage gaspillé, ou cette force trop tôt brisée qui eût été celle d'un "*bâtisseur de l'avenir*" ⁵⁵.

⁵² *Ibid.*, V-11, p. 200.

⁵³ *Ibid.*, V-12, p. 222. Tels sont les propos et les pensées prêtés à Pezet alors que, blessé et perdant son sang en abondance, il repense aux paroles de son camarade.

⁵⁴ *Ibid.*, V-11, pp. 207-209.

⁵⁵ *Ibid.*, V-12, p. 231. Aragon désigne sous ce terme son personnage d'Oustric au moment de sa mort, en évoquant à la fois le destin personnel qui lui est refusé (se marier, avoir des enfants, éduquer les enfants

Même si les contraintes du roman à thèse n'interdisent pas que s'exprime, dans la représentation des combats et de la débâcle, une compassion moins tributaire des certitudes doctrinales, ces contraintes demeurent constamment sensibles à travers le parti pris de multiplier les preuves du patriotisme communiste et les signes de sa supériorité. Aux simples patriotes, aux soldats qui se battent héroïquement, aux officiers dont l'honneur est inflexible, il manque ce quelque chose qui donnerait un sens plein à leurs actes : la connaissance du "chemin". La faute leur en incombe rarement, ils sont bien plutôt les victimes du mensonge et de la trahison. L'explication permet tout à la fois de préserver l'idée d'un patriotisme populaire, d'imputer à la classe dominante le dévoiement de beaucoup, et de désigner le Parti comme la seule force capable de remettre sur le bon chemin les égarés, en même temps qu'elle y maintient les clairvoyants. Ceux-ci doivent donc être parfois capables de patience et d'indulgence. Ainsi, pour Pierre Cormeilles, la rage égoïste de survivre qui s'observe dans la grande "*décomposition des hommes*" de Dunkerque, n'est-elle pas lâcheté, mais désarroi : on n'a pas donné de raisons de mourir à ces soldats effarés, et on les a désorientés un peu plus en les obligeant à se replier, quand ils auraient voulu encore "*retarder l'ennemi une demi-journée, une heure*" ⁵⁶. A l'inverse, sont impardonnables ceux des militaires qui leur ont menti, qui les ont manipulés comme "*des pions sur un échiquier*", qui ont agi en hommes "*pour qui la nation n'est pas une réalité*". Car le sentiment national ne se conçoit pas sans la considération, sinon l'amour, pour le peuple. C'est pourquoi d'ailleurs, il n'y a toujours pas lieu de céder à l'antimilitarisme, ainsi que l'explique le capitaine Cormeilles au soldat Manach : "*un jour viendra où il y aura des militaires que nous pourrions tous, et toujours croire*" ⁵⁷. En attendant, à l'heure même des plus grands périls pour la nation, il y a des militaires pour continuer la sale guerre menée contre les vrais patriotes depuis la fin août 1939.

Les vrais patriotes se reconnaissent entre eux à ce qu'ils réclament le droit de chanter la *Marseillaise* et à ce qu'ils nourrissent pour Hitler une haine "*rarement rencontrée chez les autres*" : c'est à cette singularité que Cormeilles identifie sous

des autres dans une petite école de montagne) et les leçons apprises au cours de sa vie de militant qui auraient pu faire de lui un acteur du destin collectif.

⁵⁶ *Ibid.*, V-30, pp. 293-294. Cormeilles s'adresse à Jean de Moncey, son ancien élève de Janson-de-Sailly, révolté par le spectacle des pillages, des saouleries, et de la lâcheté.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 298. Le respect de la hiérarchie entre ces deux membres du Parti, maintenu au cœur du chaos de Dunkerque, va jusqu'à s'exprimer de cette exquise manière dans la bouche du capitaine : "*Je comprends votre émotion, mon ami...*". Quant à Manach, on se souvient que Blanchard déplorait déjà sa lenteur à concevoir les idées justes.

l'uniforme d'un maréchal des logis son camarade Auguste Delaune, le dirigeant de la FSGT ⁵⁸. Mais c'est elle aussi qui voue les communistes à être les victimes d'une oppression impitoyable : les uns tombent sous les balles françaises des pelotons d'exécution, d'autres vivent sous cette menace entre les murs de leur prison. Mais si la logique de l'ennemi de classe est d'en finir avec le risque de subversion, la logique du roman est de mêler si étroitement le thème patriotique au thème révolutionnaire qu'ils en deviennent indiscernables : un militant tué sur le front, un militant fusillé par des soldats français, tous deux paient la rançon de leur patriotisme. Tous deux auraient pu être des "bâtisseurs de l'avenir", mais ils se sont bel et bien comportés comme des patriotes du présent. Ainsi fonctionne l'étrange ruse dialectique du récit : les fusillés peuvent bien tomber au cri de "*Vive la France ! Vive Staline !*" ⁵⁹, le texte les exonère de toute velléité actuelle de subversion, en même temps qu'il dépeint leurs camarades en pionniers de la résistance nationale. Ils sont les meilleurs patriotes parce que communistes, et résolument communistes parce que patriotes. Ils seront donc des résistants exemplaires.

Nous avons signalé que dans le sillage d'Etienne Decker et de Charles Debarge étaient introduits d'autres personnages du pays minier, personnages dont les fonctions principales intéressent le développement final du thème du patriotisme révolutionnaire. Aragon tisse d'abord deux actions parallèles, qu'il fait ensuite converger : d'une part, nous sont rapportées les péripéties de l'emprisonnement de Platiau et Watteblé, de leur évasion lors du bombardement de la prison de Loos, de leur retour parmi les leurs ; d'autre part, on assiste, avec Decker, Jérôme, les frères Boquette, au rétablissement des liaisons du Parti, à la reprise de son activité de propagande, à la recherche de caches pour les armes ramassées. Rendu à la liberté, Nestor Platiau s'empresse de leur prêter main-forte, et c'est à lui que revient la fierté de récupérer "l'arme" entre toutes précieuses aux militants, une ronéo ⁶⁰. Le sang-froid, la détermination des individus, leur sens de l'organisation sont tels que se dessinent en pointillés les contours de la résistance populaire, sur le terrain, sans analyse politique élaborée, et sans qu'aucune consigne n'ait été reçue de la direction du Parti. Dans l'action collective, les militants de

⁵⁸ *Ibid.*, V-20, p. 103.

⁵⁹ *Ibid.*, V-18, p. 58. Aragon fait raconter l'histoire de ces fusillés d'Abbeville par un commandant qui commente en ces termes leurs dernières paroles : "*Qu'est-ce qu'on a bien pu leur raconter ? Quelle confusion dans ces têtes !*" Dans la seconde version, il ajoute son propre commentaire : "*Il y a des choses comme cela, qui prendront sens, diversement, par la suite*" (*op.cit.*, tome II, p. 583).

⁶⁰ Dans la récapitulation des événements survenus en un jour mémorable (celui du communiqué du CC), est annoncé comme une victoire que "*ce 6 juin, à Avion, chez un camarade cheminot, Nestor a porté le stencil du premier journal de Lens*" (V-Epilogue, p. 334).

base accomplissent sans tarder ce que leur dicte l'instinct de classe, et dont Barbentane va fournir la théorisation. Comme Jérôme l'explique à Nestor à sa façon :

*Ch'est pas tout ça, camarade... Faudrot se mettre à ramasser les armes... Pendant queuq'jours, ça s'ra facile... - Quoi ? demanda Nestor. Tu vas faire la guerr' à ch't' heure ? - A ch't' heure, ch'est nous qui allons s'in charger, camarade. Te vois bin qu'on peut point faire sans nous !*⁶¹

Le recours au patois du Nord ajoute à la vraisemblance réaliste, mais connote plus encore le fond de vérité populaire de la position communiste. Et il n'est pas exclu qu'en faisant sourire le lecteur, il augmente en même temps le capital de sympathie dont sont pourvus ces personnages.

A cet égard, il faut relever qu'Aragon accorde à Nestor Platiau un traitement de faveur⁶². Il le fait entrer en scène en victime de la répression anticomuniste, mais sur le mode surprenant d'un contrepoint comique aux scènes de guerre. C'est un personnage pittoresque, plein de malice, perspicace, un anticlérical qui ne déteste pas "*les anecdotes croustillantes sur les curés*", un raconteur d'histoires à la langue bien pendue, et "*quand il raconte, Nestor, tout le visage et tout le corps parlent*"⁶³. Il donne immédiatement un aperçu de son talent, en rapportant avec drôlerie (et non sans faire languir Watteblé, son auditeur) la mésaventure que lui a valu sa concession à la politique de la main tendue, l'aide apportée dans le train à deux bonnes sœurs que, sur une dénonciation, la police a soupçonnées d'être "*des espions déguisés*"⁶⁴. Mais lors du bombardement de la prison, il fait preuve du sang-froid et du courage habituels aux militants, échappant de peu aux obus tirés sur le quartier des politiques par des artilleurs français. C'est aussi un ancien combattant (il est membre de l'ARAC), un homme d'expérience, qui compte partout des copains, un communiste fier de se proclamer tel, tout désigné pour œuvrer à la reconstitution du Parti. Il accomplit son travail de liaison sans se départir de sa bonne humeur, et il contribue à ce que s'établissent, à l'heure de l'occupation allemande, "*de*

⁶¹ *Ibid.*, V-27, p. 249.

⁶² Selon B. Leuilliot, le pilotis du personnage pourrait être Nestor Calonne, organisateur avec Debarge de la grève des mineurs de mai-juin 41.

⁶³ *Ibid.*, V-19, p.66.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 70. Maryse Vassevière y voit une trace de "*la permanence de Dada sous la "lakirova" réaliste-socialiste*" (RCAET n° 7, étude citée, p. 199).

nouveaux rapports entre les gens" ⁶⁵. En lui se combinent les qualités du militant et les vertus populaires. Habitué à tout endurer (les malheurs de la guerre, la répression, les conditions de travail), il symbolise à merveille la capacité de "résistance" de la classe ouvrière en même temps que sa détermination à changer l'ordre des choses.

Contrairement à bien des représentants de la classe bourgeoise, les militants et le peuple du pays minier sont donc à cent lieues de se complaire dans le sentiment de la catastrophe. Le processus de la débâcle a même pour effet de hâter en eux la prise de conscience des formes prochaines de la lutte, de la nouvelle donne de la résistance communiste à l'oppression, en même temps qu'il les arrache à cette situation d'impuissance qui avait, au cours des mois précédents, paralysé plus encore les mobilisés. Ces derniers, bientôt rendus à la vie civile, vont donc retrouver eux aussi une vraie capacité d'action et d'initiative, grâce aux liens entre eux renoués, grâce aux vertus reconquises de l'organisation. En cela, ils sont en passe de reconquérir quelque chose de la marge de manœuvre, étroite et périlleuse, qui était demeurée celle de leurs camarades non mobilisés. Mais les circonstances auront changé : les malheurs de la patrie vont redonner au sentiment national une signification moins formelle qu'au lendemain de la signature du pacte germano-soviétique. Nous verrons d'abord comment les militants parisiens avaient alors réagi à la situation dramatique qui leur était faite et s'étaient lancés dans la reconstitution illégale du Parti, avant d'étudier quelques aspects des tentatives des députés de faire du Parlement la dernière tribune légale où proclamer le point de vue du Parti.

*** *Les héros du travail illégal***

A la situation d'intégration forcée dans la nation en armes et à l'attitude loyaliste observée par les militants mobilisés s'opposent la situation d'exclusion sociale et l'attitude de dissidence politique qui sont le lot des autres membres du Parti. Ce sont eux qui sont en première ligne face aux offensives du pouvoir bourgeois et à la vindicte de l'ennemi de classe. Dans l'épreuve, la plupart tiennent bon, même si le roman ne cache pas que certains flanchent ou trahissent, "*des gens inattendus*" ⁶⁶ parfois, ou plus

⁶⁵ *Ibid.*, V-29, pp. 278-280. Cette formule sert de leitmotiv à des pages qui évoquent l'amorce de la mobilisation impulsée par les militants ; on y voit Nestor prendre contact avec Barbette Lerond, la femme de l'un d'entre eux qui, lui, "*ne voulait rien faire*", alors qu'elle "*qui ne savait ni lire ni écrire, quand il y avait eu la guerre et le Parti dissous, elle avait décidé d'apprendre à faire les deux*". Bel exemple, au passage, de conversion spontanée, et donc particulièrement probante, au patriotisme révolutionnaire.

⁶⁶ *Ibid.*, II-5, p. 79.

prévisibles, comme ce Patrice Orfilat que le récit dépeint au moment même de l'interdiction de *L'Huma* (où il travaille), assez lâche pour ne pas porter secours à son camarade Brillant (l'infirme matraqué sous ses yeux alors qu'il tentait de distribuer des tracts), et assez odieux pour se soucier surtout de savoir si on lui payerait son mois au journal ⁶⁷. Lors de la réunion de cellule qui suit l'événement ⁶⁸, on affronte calmement les difficultés : la répression commençante resserre les rangs, déjà le départ prochain des hommes pour l'armée fait dire à Lebecq (qui, lui, est réformé) qu'il va falloir "*mettre les femmes en avant*" ⁶⁹, et une tâche prioritaire est de planquer la ronéo (qui a échappé à la première perquisition), pour pouvoir continuer à faire entendre la voix du Parti. La période qui s'ouvre est celle d'une "*fausse légalité*", un piège auquel "*trop de copains*" vont se laisser prendre ⁷⁰, mais avec la dissolution de l'ensemble des organisations communistes prononcée un mois plus tard (le 26 septembre) le doute n'est plus permis : condamnés à l'illégalité, les militants doivent entrer en clandestinité, en se lançant dans un travail de réorganisation où les femmes vont jouer un rôle de premier plan. C'est alors que le titre du roman peut commencer de s'entendre au féminin. Les qualités prêtées aux femmes communistes, mais parfois aussi aux simples sympathisantes (comme Yvonne Gaillard ou Martine Lebecq), l'emportent en général sur celles de leurs compagnons, ne serait-ce qu'à cause des difficultés que ceux-ci éprouvent à leur faire une entière confiance ou à accepter qu'elles s'exposent aux risques et aux dangers de l'illégalité. Même chez des militants idéologiquement irréprochables, les "lunettes masculines" sont un héritage tenace de la vieille société.

Aragon ne consacre pas au total un grand nombre de pages à cet aspect de l'action antagonique, mais il l'orchestre d'une manière propre à lui conférer toute sa portée historique ⁷¹, en choisissant d'en dépeindre surtout les commencements. C'est pourquoi une série de chapitres du fascicule II (septembre-novembre 1939), qui souvent mettent en scène des couples, remplissent cette fonction, en même temps qu'ils permettent de broser de nouveaux portraits de communistes et de parfaire la figure du héros collectif. Le chapitre 5 fait entendre à demi-mot que "*la petite Rose*", "*fille d'ouvriers, ouvrière*

⁶⁷ *Ibid.*, I-14, pp. 156-158. Voir *infra* (3.3.4.).

⁶⁸ La saisie de *L'Huma* et de *Ce Soir* (le 25 août) est suivie de décrets qui interdisent l'ensemble des 179 publications communistes (les 26 et 27 août).

⁶⁹ *Ibid.*, I-16, p. 180. Symboliquement, cette réunion est aussi le moment où le jeune Vallier, qui va devoir rejoindre son régiment de spahis à Carcassonne, confie Micheline, sa jeune épouse, qui est enceinte, aux camarades, la vraie famille, bien qu'elle ne soit pas encore des leurs.

⁷⁰ C'est le point de vue formulé par le député Cesbron (*ibid.*, II-11, p. 188).

⁷¹ Selon Robrieux, par exemple, le PCF de 39-40 doit tout aux militantes qui ont su en organiser la survie.

du textile avant son mariage avec Ducellier, de la Fédération de la Seine" ⁷², est mandatée pour faire éditer un tract en appliquant déjà (avant la dissolution) des mesures qui seront de rigueur dans la clandestinité. Son appartenance et ses responsabilités aux *Jeunes Filles* ⁷³ lui donnent un temps d'avance ; en particulier sur le secrétaire de cellule François Lebecq, qui peine à régler la question de la ronéo (il l'a confiée à Lemerle, un adhérent récent et très louche), et qui a peur de sortir un tract illégal, faute d'en avoir officiellement reçu l'ordre : employé de banque très sérieux et très méthodique, militant respectueux de la démocratie interne du parti, "*Lebecq ne semblait pas fait pour les circonstances*" ⁷⁴. Sa camarade de cellule, Marguerite Corvisart, puis sa femme Martine devront le bousculer et prendre à sa place des initiatives appropriées à ces circonstances nouvelles. Elles l'aideront du même coup à surmonter ses peurs et à progresser. Relevons que Martine lui aura donné aussi une leçon de confiance envers de simples sympathisants, comme le sculpteur Jean-Blaise, comme elle-même, preuve que le Parti doit oser ne pas compter que sur lui-même au moment où il est lâché par certains des siens et calomnié dans l'opinion.

Plutôt que de mettre directement en scène le travail illégal ⁷⁵ accompli par les militantes, Aragon choisit à plusieurs reprises d'en faire les messagères qui rapportent à leurs compagnons mobilisés les nouvelles de l'arrière et leur propre entrée dans la clandestinité. Ainsi, Micheline Vallier évoque dans les lettres qu'elle envoie régulièrement à Guillaume (chapitre 7) l'aggravation des conditions de travail en usine, les effets de la désunion syndicale, mais aussi le fait qu'elle travaille désormais avec Marguerite : pour Guillaume, qui en est transporté de joie et d'orgueil, cela signifie qu' "*elle va travailler pour le Parti*", et que l'on n'avait donc pas le droit de douter des ouvriers français, de croire qu'ils auraient pu trahir, et qu'on pourrait venir à bout du Parti ⁷⁶. Les adhésions nouvelles pèsent d'un poids beaucoup plus lourd que les lâchetés et les trahisons. De même, au chapitre 11, il reviendra à l'épouse, Bernadette Cesbron, d'informer son mari mobilisé à Carcassonne, le jour même de la dissolution. Disons un mot, auparavant, de la scène intermédiaire qui réunit un autre couple.

⁷² *Op. cit.*, II-5, p. 75.

⁷³ Rose a été associée à la mention de cette organisation féminine du Parti dès sa première apparition dans le roman, quand Danielle et elle rencontrent Yvonne Gaillard et l'invitent au meeting de Montreuil des *Jeunes Filles*, où l'on expliquera le pacte, meeting qui sera interdit (I-25, pp. 257-259).

⁷⁴ *Ibid.*, II-5, p. 84.

⁷⁵ "Travail" est le terme constamment utilisé dans le roman pour désigner l'ensemble des tâches militantes.

⁷⁶ *Ibid.*, II-7, pp. 116-120.

On apprend de la bouche de Michel Felzer au chapitre 8 que le parti lui a "*fait dire de passer dans l'illégalité*" ⁷⁷, sans plus attendre (le décret n'a pas encore été pris), ce qui est une façon de suggérer que "la direction" du PCF n'est pas démantelée (malgré la mobilisation), et qu'elle est assez avisée pour anticiper sur la mesure d'interdiction totale que va prendre le pouvoir. Professeur, il ne pourra exercer son métier à la rentrée, une forme de "*désertion en temps de guerre*", ironise-t-il, sûr d'être en réalité "*mobilisé*" : "*Par le Parti seulement. Mobilisé comme les autres. Et pour une meilleure cause*" ⁷⁸. Relevons que le jeu sur le mot "mobilisé" résout à bon compte la question alors très sensible du patriotisme communiste et que cette trouvaille romanesque devance de quelques jours les propos fameux, et historiques, grâce auxquels sera dénié que Maurice Thorez ait déserté ⁷⁹. Le problème de l'heure, celui dont traite le roman (la question des consignes de l'IC n'y ayant évidemment aucune place), est celui de la survie du parti, des formes de résistance qu'il lui faut inventer pour s'opposer aux assauts de l'ennemi de classe. Ajoutons qu'une interrogation de portée générale restera pour l'instant sans réponse ; Annette Felzer (l'épouse dont Michel est séparé) la formule pour son propre compte : "*est-ce qu'il y a une position de principe du Parti qui m'empêche de passer dans l'illégalité avec toi ?*" ⁸⁰. Au moins la question témoigne-t-elle de ce que les femmes se sentent décidément concernées, alors même que leurs compagnons tardent à l'admettre. Ce qui n'empêche pas Annette d'éprouver, comme il se doit, "*un grand orgueil*" : "*le Parti avait fait confiance à Michel... confiance à Michel... Et il ne se trompait pas le Parti*" ⁸¹.

Le lieutenant Cesbron, affecté dans un régiment de spahis de Carcassonne, apprend par la radio la nouvelle de la dissolution des organisations communistes au moment où sa femme a été autorisée à lui rendre visite. Elle lui fait un bilan de la situation du parti depuis son départ : avec la mobilisation, la plupart des membres du Comité central envoyés aux armées, tout avait été "*désorganisé, décapité*", mais "*c'était*

⁷⁷ *Ibid.*, II-8, p. 133.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 141.

⁷⁹ Nous avons cité plus haut ces propos de Thorez lui-même et leur reprise par le personnage de Lucien Cesbron (voir 3.3.2, note 25). Ajoutons que le roman fait état de cette autre formule fameuse que le PCF fit circuler pour nier qu'il y eut désertion : "*Maurice Thorez n'a pas déserté, il a rejoint son poste de combat à la tête de son parti*" ; et il la présente comme l'expression de la conviction même des ouvriers : "*ils écrivent ça partout [...] c'est comme si l'usine pensait à voix haute*" (II-15, pp. 276-277).

⁸⁰ *Ibid.*, II-8, p. 139. La demande est paradoxale et trahit un désir personnel de retour à une vie commune. La suite montrera que la règle de prudence qui prévaudra sera celle de la séparation des couples.

⁸¹ *Ibid.*, p. 143.

comme ça que c'était prévu, les députés se substituaient", puisqu'ils étaient protégés par leur immunité, la crainte étant qu'on y mette un terme d'un jour à l'autre ; la bourgeoisie a voulu *"épouvanter les militants"*, mais elle a *"fait un faux calcul"*, car elle a ainsi *"brûlé"* ses hommes, c'est-à-dire que *"tous les salauds se sont montrés"*. L'inconvénient est qu'*"on ne peut plus compter sur l'organisation que connaissent les traîtres"*, que *"tout est à reprendre de bout en bout"* ; mais l'avantage est que le parti s'en trouve renforcé (un parti révolutionnaire, on le sait, se renforce en s'épurant). Comme il se renforce aussi en grossissant, le roman nous en a livré des exemples, Lucien se permet d'ajouter : *"un de perdu, dix de retrouvés !"*. Bernadette lui révèle encore comment dès l'interdiction du meeting des *Jeunes Filles* (à Montreuil, début septembre), les femmes avaient mis au point une nouvelle façon d'organiser le travail politique, de faire circuler les directives, et de rester à tout prix en contact, car Jeannette (Mme Thorez) pensait déjà *"qu'il fallait s'attendre à être mises dans l'illégalité"* ⁸². Elles sont donc prêtes à affronter la situation que le décret de dissolution vient de créer et appelées à assumer de grandes responsabilités, Lucien aurait tort d'en douter. Et comme, en outre, elle dit avoir répondu spontanément à une camarade que la guerre en cours était une guerre injuste, *"injuste, bien sûr !"*, il est non seulement convaincu du rôle désormais essentiel des militantes, mais il se montre bouleversé (*"il ne se souvenait pas d'avoir jamais été aussi heureux"*) par la lucidité de sa compagne et les progrès remarquables de sa conscience politique. C'est ici que prend place la scène plus qu'attendrissante ouverte par la question qui lui vient : *"Qu'est-ce qui m'a changé ma petite gosse ?"*, et qu'il se reproche tout aussitôt comme le signe qu' *"il retombait dans son manque de confiance envers les femmes... Maurice l'avait engueulé une fois : il avait raison"* ⁸³. Il se rattrape en justifiant sa question par rapport à l'époque lointaine de leur rencontre, puisque les progrès de sa compagne ne datent pas d'hier, ce qui permet à celle-ci de formuler la sublime réponse, murmurée *"comme un aveu"*, tandis qu'elle abandonne sa tête contre son épaule et que ses yeux se perdent : *"Le Parti..."*. C'est le Parti qui l'a changée, le seul rival dont un militant amoureux ne saurait être jaloux.

Sa transformation immédiate en parti clandestin est mise en scène au chapitre suivant à travers les personnages de Lebecq d'abord, puis de Rose et de Marguerite. L'employé de banque est contacté discrètement au guichet de son agence par

⁸² *Ibid.*, II-11, pp. 189-191. Bernadette fait aussi mention des responsables nommées précédemment : Rose, Danielle, Claudine, Georgette.

⁸³ *Ibid.*, II-11, p. 192. Dans la seconde édition, Aragon supprime l'allusion à Maurice, et atténue la réponse de l'épouse, qui avait suscité une certaine hilarité (si l'on en croit les confidences de D. Desanti). Il écrit : *"Elle aurait bien murmuré : 'le parti', mais..."*.

Charpentier, un responsable syndical, dont il comprend qu'il agit "*ici au nom du Parti*". Il est le premier à s'enthousiasmer de la vitesse avec laquelle la liaison a été établie, de l'efficacité de la méthode : "*Charpentier était bien placé, de banque en banque, pour atteindre les copains de leur spécialité. Et ceux qui diraient qu'il mêlait la politique avec le syndicat... on leur ferait remarquer qu'il n'avait pas parlé du syndicat, Charpentier !*"⁸⁴. Ce trait d'humour est un signe, l'employé Lebecq progresse, il commence à se faire aux circonstances, sa récompense est précisément d'avoir été choisi pour diriger toute l'activité illégale de propagande du XIV^e, il se promet de se montrer digne, lui aussi, de ce bien précieux entre tous qu'il se voit offrir, la confiance : "*Au parti, ils ont su qu'ils pouvaient s'adresser à moi. Ils me connaissent. J'ai beau ne pas être un ouvrier d'usine*". Ces propos renvoient à la hantise du personnage, à la dignité qu'il revendique, celle "*de ne pas être simplement un employé, mais d'être un employé communiste*"⁸⁵. C'est là "*son aristocratie*", et c'est aussi son roman, l'histoire qu'il a besoin de se raconter. Se voyant, ou se croyant, enfin pleinement reconnu, il jubile, il cède à "*l'ivresse de son aristocratie*". Il affiche d'ailleurs un optimisme excessif, et commet de nouvelles erreurs. Ses premiers pas maladroits dans le travail illégal contrastent avec l'aisance et la sagacité de Rose Ducellier.

Dans la scène de son rendez-vous avec Marguerite Corvisart, au Luxembourg, Rose, devenue Marinette⁸⁶, apparaît en effet comme parfaitement taillée pour le rôle, non sans un reste de candeur qui ajoute à la séduction du personnage. Elle raconte "*la visite domiciliaire*" subie le 27 au matin, l'appartement dévasté, "*toute la littérature du parti*" (sauf l'irremplaçable discours de Molotov) emportée par "*les salauds*", qui ont toutefois échoué à mettre la main sur Ducellier, prévenu trois jours plus tôt par un camarade d'avoir à partir, et à militer séparément d'avec sa femme. Elle a accepté sans drame ce "*divorce*" exigé par le parti, de même qu'elle a quitté son domicile, "*sans regarder derrière*". Elle évoque aussi les efforts fournis pour sortir le journal des *Jeunes Filles* (avec en couverture "*la maman à Jeannette avec le petit Jean, le fils à Maurice*"), un numéro que les flics ont saisi alors que tombait le décret de dissolution (à croire qu'ils "*n'attendaient qu'un coup de fil*"). Mais elle se met en colère quand elle apprend que "*le responsable*" Lebecq n'a rien trouvé de mieux que de donner ses "*directives*" à Marguerite, celle-ci étant membre de sa cellule, au lieu de songer que sa qualité de

⁸⁴ *Ibid.*, II-12, p. 205.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 198.

⁸⁶ Dans ce chapitre II-12, Aragon lui donne le pseudonyme de "Mariette", avant de passer à "Marinette" dans les scènes suivantes (même chose dans l'édition de 1966). Et Marguerite devient "Gérard".

secrétaire de Maître Watrin la désignait *"pour faire la liaison avec le Palais...les Avocats"* ; elle le lui fera dire, en ajoutant qu'il devra s'aviser de doubler chaque militant, la règle étant de prévoir *"en cas que quelqu'un tombe, qui le remplacera, comment il sera mécaniquement alerté, comment il reprendra la liaison"* ⁸⁷. Bref, concédant elle-même qu' *"on en est encore à tout inventer"*, elle n'en témoigne pas moins par l'exemple des ressources de courage et d'intelligence des femmes communistes, de la formidable vitalité du parti, et de sa transformation rapide en appareil de "résistance". Nul doute que le roman entendait ainsi jeter un pont, en brouillant les cartes, entre ce parti qui joue sa survie en réaction à l'offensive de l'ennemi de classe et le futur parti de la lutte contre l'occupant.

Dans une dernière scène intéressant cette période décisive du basculement dans l'illégalité, située un mois plus tard (fin octobre), est brossé un tableau flatteur de cette résistance. Marguerite est chargée de la liaison *"avec le copain de la maison Gédalge"*, une mission de la plus haute importance puisque le faux *"grand malade"* censé se reposer là, sur les bords de la Marne, n'est autre que Benoît Frachon ⁸⁸. Elle est *"sans nouvelles de Rose Ducellier...c'est-à-dire de Marinette"*, et c'est le narrateur, pour une fois, qui se charge de nous en donner directement, non sans entrer souvent dans le point de vue même de son personnage. Il nous montre cette jeune femme infatigable voyageant à travers toute la France, sachant *"par cœur toutes les adresses des secrétaires départementales des Jeunes Filles de France"*, car c'est bien à travers elles qu' *"on va rétablir les liaisons du Parti"*, ainsi que Danielle en avait eu l'idée :

Elles s'étaient partagées le pays, comme ça à plusieurs. Patiemment, par des chemins imprévus, elles rétablissaient l'appareil désarticulé par la mobilisation, disjoint par les arrestations, et qu'on ne pouvait directement remettre en marche à cause des défections, des gens pas sûrs. Avec ça, la fraction parlementaire qui assurait en septembre la cohésion du Parti, elle était presque toute en prison ⁸⁹.

⁸⁷ *Ibid.*, pp. 213-218. On apprendra que Rose a obtenu gain de cause, Marguerite ayant été enlevée à Lebecq, sur un *"un ordre du Parti passé par Charpentier"* (II-19, p. 336).

⁸⁸ *Ibid.*, II-18, p. 315. Frachon, dont le rôle fut essentiel, en l'absence de Thorez, s'était effectivement planqué à Gagny.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 316.

Marinette a aussi, entre autres missions, celle de sauver de la police des membres du Comité central restés à Paris, "*parce qu'un membre du CC c'est trop précieux*"⁹⁰. C'est à Dallidet, qui change de nom "*tous les quinze jours*", qu'elle fait ses rapports. Le ton en est sans doute enthousiaste, puisqu'elle est dite partout "*reçue à bras ouverts*", et que les gens acceptent le travail ("*ils vont au devant même*") ; elle n'a rencontré qu'une exception, "*un salaud, qui a passé de l'autre côté*", un secrétaire fédéral pourtant, mais "*pas un élément ouvrier, il faut dire*"⁹¹. Son analyse est que les camarades, qui ont d'abord réagi "*d'après leur confiance*"⁹², se sont mis à discuter, et qu'ils se réjouissent d'avoir des tracts, du matériel de propagande : "*Ils demandent ce qu'il faut penser de ceci ou de cela : ce n'est pas pour critiquer, ou par manque de confiance. Ils veulent répondre aux gens, river leur clou aux salauds. Ils veulent des arguments*". Le thème est développé avec insistance, "*c'est maintenant qu'on discute vraiment, partout dans le pays*", sans que ses aspects paradoxaux entrent dans la conscience de l'héroïne, ni ne soient rendus explicites par le narrateur.

Car si le militant a tant besoin d'arguments, c'est qu'il en manque ; si pour faire "*le travail qu'on lui demande, il faut que rien ne lui soit obscur*", c'est qu'il n'y voit pas clair par lui-même. Et nous savons que les événements des deux derniers mois, depuis la signature du pacte, n'étaient rien moins que faciles à déchiffrer. Or, dans le roman, ce moment venu de la discussion et du besoin d'arguments, le "*maintenant*" (sept fois répété), renvoie à l'idée "*qu'à la lumière de ce qui se passe [...] on comprend ce qui s'est passé il y a un mois, il y a deux mois, et plus*" : ce qui se passe, c'est en résumé la transformation de la France en "*une espèce de camp de concentration où il n'y a plus ni loi ni règle*"⁹³. Autrement dit, c'est à la lumière de l'exploitation aggravée des ouvriers⁹⁴ et de la persécution systématique des communistes que la vérité commence à se faire jour, que les choses deviennent moins obscures, que le militant parfois désorienté se

⁹⁰ Un exemple donné dans le roman est celui d'un personnage déguisé en artiste peintre, et qui correspond à Charles Tillon.

⁹¹ *Ibid.*, pp. 316-317. Ce flanchard tient un débit de boissons, sa femme et lui, "*des petits-bourgeois*", sont submergés par la peur et prétendent que "*le pacte avait démoralisé tout le monde*".

⁹² La forme en est typiquement celle de la foi du charbonnier : "*Les Russes ne peuvent pas faire mal... le Parti dit que c'est bien, alors c'est bien*" (p. 317).

⁹³ *Ibid.*, p. 320. Nous avons cité plus haut cette formule qui donne à la France d'avant le gouvernement de Vichy le visage d'un pays pré-fasciste ; évoquant la multiplication des camps de concentration "*dans toute la France*", Thorez explique dans *Fils du Peuple* (1949) : "*La dictature réactionnaire de Daladier ouvrait la voie à la "révolution nationale" de Pétain*" (pp. 169-170).

⁹⁴ Rose y fait une simple allusion, mais le roman évoque fréquemment, sous l'angle du combat syndical, la législation du temps de guerre sur les horaires de travail et les salaires.

reprend et comprend. Mais, selon un schéma en fait très habituel, la lumière de l'événement ne suffit pas, ni non plus l'avisée conscience de classe : ce dont le militant a toujours besoin, et plus que jamais besoin après deux mois d'interdiction de la presse légale, c'est qu'on lui apporte *"le point de vue du Parti, la solution que la direction du Parti donne aux problèmes"*. Et *"jamais on n'a mieux compris combien c'est nécessaire d'expliquer"*. C'est ce que fait, par exemple, Arthur Dallidet : *"Il expliquait. Parce qu'expliquer, c'est le principal"*, si bien que le rôle de Marinette apparaît mieux, il est de faire remonter vers le Centre les questions, parfois *"inattendues"*, ou *"des trucs plus calés auxquels on n'avait pas pensé"*, et de transmettre aux responsables locaux les réponses du dirigeant autorisé ⁹⁵. Ainsi, si la survie du Parti doit beaucoup aux initiatives de ses militants, de ses cadres, et spécialement des cadres appartenant aux organisations féminines, le roman laisse clairement transparaître (dans ces pages comme dans bien d'autres) qu'il s'est recomposé clandestinement en préservant les structures et le mode de fonctionnement hiérarchiques qui fondent son existence. Le roman des militantes, dont Rose Ducellier est l'héroïne privilégiée, n'en demeure pas moins le roman du Parti, de la direction du Parti ; un roman qui fait toute sa place au *"point de vue du Parti"*.

Aragon n'a pas choisi d'étoffer son personnage d'actrice exemplaire de la reconstruction clandestine du Parti. Au-delà de la période clé de septembre-octobre, il ne la fait réintervenir que deux fois, début avril (ch. IV-12) et fin mai (V-28). La première scène repose à nouveau sur un rendez-vous avec Gérard (Marguerite), qui doit lui rendre compte de son travail ; le contexte est celui du décret Sérol, de la peine de mort que risquent désormais les militants ⁹⁶. Selon Rose, on veut frapper le courage, car *"la frousse récompensée, c'est la morale de ce gouvernement de canailles"* ; les députés qui ont échappé à la police, condamnés à cinq ans de prison, sont *"en fait condamnés à mort"*, et *"s'ils prennent Péri ou Maurice, la mort"* ⁹⁷. Mais à ce comble de la persécution les camarades répondent par un courage plus héroïque encore : *"c'est extraordinaire comme tous prennent ça, pas un qui flanche...même des petits jeunes, des membres du parti tout récents"*. Et loin de se lamenter, Rose se réjouit, car il ne fait pas de doute qu'à cette date *"le Parti a gagné la bataille de l'illégalité"* ; elle en éprouve une fierté que Marguerite trouve *"un peu nationaliste"* (ce qui fait pièce, au passage, au

⁹⁵ *Ibid.*, pp. 319-320.

⁹⁶ Voir *supra*, note 72 du ch. 3.3.2

⁹⁷ *Ibid.*, IV-12, pp. 218-219. Aragon sait que Thorez ne sera pas un martyr du décret socialiste, et que Gabriel Péri sera un des otages fusillés par les Allemands ; il dépeint donc la crainte qui a pu alors habiter des militants, non sans brouiller les cartes. Il supprimera cette petite phrase dans l'édition de 1966.

décret qui punit les atteintes à la défense nationale), si bien qu'elle s'empresse de préciser : *"Mais je n'oublie pas que si le Parti se tient comme ça, c'est parce qu'il a étudié l'exemple des Bolcheviks... On a eu de bons professeurs"* (ce qui tempère la touche proprement française du patriotisme révolutionnaire)⁹⁸.

Dans la seconde scène, dont le contexte est cette fois celui de la débâcle, la menace capitale continue de planer, et sur les militants de base qui vont être jugés, et sur les dirigeants emprisonnés, *"tant d'hommes et de femmes qui sont les yeux, la tête, le cœur de la classe ouvrière"*, qui seront peut-être tués sommairement, *"comme Hitler a l'habitude : abattus en fuite... par exemple"*⁹⁹. A travers Rose s'inscrit aussi dans la fin du roman cette idée essentielle aux yeux de l'auteur qu'on aurait pu et dû armer la classe ouvrière au lieu de lui faire la guerre, à elle, et de livrer la France à l'ennemi : *"Maintenant les fascistes auront nos mines, notre charbon, tout quoi ! [...] Si les ouvriers avaient des armes ! C'est ce que Dallidet lui disait"*. La dénégation qui suit est intéressante, qui fait passer, au profit de la légende, ce qu'a de fort peu réaliste une telle hypothèse : *"Bien sûr, dans ces guerres modernes, avec les chars, les lignes percées... mais si les ouvriers avaient des armes ! La nation armée, l'idée de Jaurès"*. Mais nous savons qu'Aragon entendait produire une preuve à ses yeux décisive du patriotisme communiste, et ces lignes débouchent sur la première allusion à la démarche qui allait donner lieu au communiqué du 6 juin. Rose est contactée à l'improviste par Politzer, qui sait qu'elle a la liaison directe avec Frachon, pour que soit transmise la demande faite par Monzie au nom du gouvernement¹⁰⁰.

La fonction propre du personnage de Rose Ducellier aura donc été d'incarner cet aspect de l'action antagonique des *Communistes*, la résistance organisée, courageuse, efficace, à la guerre intérieure conduite par le pouvoir pour en finir avec le parti de la classe ouvrière. Cette réaction de survie, la partie rédigée du roman la montre en pointillés comme une entreprise, alors même que les apparences sont contraires, dont la vraie finalité était de poursuivre coûte que coûte la lutte contre Hitler¹⁰¹. Contraint de

⁹⁸ *Ibid.*, pp. 219-220. Rose ne s'en tenait pas là (mais Aragon supprimera en 1966 cet excès de zèle stalinien) : *"Tu te rappelles comment la direction a insisté, dans L'Huma, en mai, juin, pour la vente de masse de l'Histoire du Parti Communiste de l'URSS ? Les camarades, ils voyaient loin... On dit que c'est Staline lui-même qui l'a écrit, ce livre-là"* (p. 220).

⁹⁹ *Ibid.*, V-28, p. 257.

¹⁰⁰ Aragon, avec un humour probablement en usage chez les militants parisiens, se plaît à situer cette scène sur la plate-forme de l'autobus PC (celui de la Petite Ceinture).

¹⁰¹ Thorez, de façon plus abrupte, ne se fait pas scrupule d'amalgamer totalement les deux thèmes (la survie et la lutte contre Hitler) et de légitimer ainsi plus fortement ce qu'il dit avoir été son passage à

se transformer en appareil clandestin, le PCF allait se trouver le mieux préparé à affronter la situation nouvelle créée par la défaite et l'Occupation. Nous l'avons vu, les militants mobilisés n'étaient pas en mesure de changer le caractère de la guerre ; nous comprenons mieux maintenant que leurs camarades demeurés dans la vie civile détenaient la clé du problème : ils auront conduit, loin de se résigner à subir la situation injuste qui leur était faite, la seule action à la fois possible et nécessaire pour préparer cette guerre enfin devenue, au prix de la défaite, une guerre juste.

Parfait petit soldat de la première phase de la résistance communiste, Rose Ducellier est aussi, au féminin, une incarnation exemplaire du cadre issu de la classe ouvrière et formé à l'école du Parti : les qualités nombreuses dont elle fait preuve, son courage, son énergie, son enthousiasme, s'accordent parfaitement avec son sens de la hiérarchie, sa discipline idéologique, son esprit de parti. Elle est une actrice d'autant plus sûre du travail illégal, elle contribue d'autant plus efficacement à la réorganisation de l'appareil, qu'elle était mieux intégrée dans le parti légal. Aragon ne craint pas de prêter à *"cette petite ouvrière du textile"*, qu'il appelle aussi *"cette enfant avec sa frimousse"* ou *"cette petite fille"*, un manichéisme tranquille, et même *"ce ton un peu moralisateur qu'ont beaucoup de camarades"*, mais qui a chez elle *"quelque chose de touchant"* ¹⁰². Pour elle, on l'aura constaté au passage, il y a clairement *"les copains"* et *"les salauds"*, et tout un monde de certitudes garanties par les dirigeants, par les discours de Molotov et les pensées de Staline. Sa façon exemplaire d'incarner le Parti est fort bien résumée dans sa propre remarque sur la peine de mort (qu'elle risque elle aussi) : *"Ce n'est pas personnel"*. Le militant digne de ce nom est celui qui toujours place le souci du Parti au-dessus de ses préoccupations personnelles, celui qui se réalise dans cette forme supérieure d'impersonnalité qu'offre l'appartenance, celui qui souvent sacrifie tout ou partie de sa vie privée ¹⁰³; ou même, le cas échéant, celui qui sait ne pas faire de sa mort une affaire personnelle. Sous cet angle, le contraste que Rose forme avec François Lebecq devient extrêmement significatif.

l'activité clandestine : *"Le Parti et sa direction avaient le devoir de prendre les mesures permettant de faire échec au complot des hitlériens, qui visaient à l'invasion et à l'anéantissement de la France. Le Parti, dans l'intérêt exclusif du peuple de France, avait le devoir de maintenir coûte que coûte des organisations qui devaient jouer un rôle de premier plan dans la lutte de libération nationale. Le Parti avait le devoir d'assurer la sécurité et la continuité de sa direction, et de veiller à l'existence même de ses dirigeants"* (*Fils du Peuple*, 1949, pp. 166-167).

¹⁰² *Ibid.*, IV-12, p. 220.

¹⁰³ Après des mois de séparation, *"Marinette est sans nouvelles de Ducellier [...] La vie du Parti, parfois, c'est dur. Il serait arrêté, son mari, elle pourrait l'ignorer des mois"* ; mais ce qui lui met *"la tête à l'envers"*, c'est le sort des militants emprisonnés, et non pas son sort personnel (V-28, p. 256).

Cet autre acteur du passage à la clandestinité, très dévoué mais peu efficace, le modeste employé de banque quelque peu écrasé par la nouveauté et la difficulté du travail illégal, qui confesse connaître la peur, qui commet de graves erreurs, est surtout un homme chez qui l'appartenance au Parti est une affaire personnelle. Nous l'avons vu, c'est là son "*aristocratie*", et "*il faut bien comprendre Lebecq*", plaide le narrateur, car "*on peut plus mal placer sa dignité*". Il n'empêche, son adhésion est placée sous le signe d'un processus trivial de compensation qui jette sur elle un certain discrédit : "*Tous les hommes ont besoin de se raconter une histoire pour avaler leurs emmerdements*" ¹⁰⁴, et lui, "*ce qu'il se raconte, ce qui lui tient lieu de rêves, ce qui peuple ses moments de solitude, ce à quoi il se réfère quand les clients sont insupportables, c'est qu'il est communiste*" ¹⁰⁵. Cette dimension personnelle se traduit dans le motif récurrent de la griserie : Lebecq ne connaît pas seulement la fierté des convictions, l'optimisme de principe, la foi et l'enthousiasme qui sont naturels au militant, il s'emporte, il s'enflamme, et s'aveugle. S'émerveillant de la résistance syndicale des deux premiers mois, "*cet exemple le grise*", des mots mécaniques comme "*la défense des droits des travailleurs*" deviennent pour lui "*comme de l'alcool*", "*des mots magiques*" ; son euphorie est si manifeste que son épouse, Martine, lui demande sérieusement : "*Tu n'as pas un peu bu ?*". Son ivresse, ce jour-là, lui vient de ce qu'il a enfin "*casé Nénette*" (la ronéo) ; or, il n'y a réussi qu'en ignorant les réticences très fortes d'une camarade, Mireille Taboureau, obligée de garder le secret sur son propre travail illégal avec les réfugiés espagnols ¹⁰⁶. Un mois plus tard (fin novembre), il se fait "*virer*" de son emploi (pour avoir refusé de désavouer Staline), il se fait "*engueuler*" par Charpentier ("*ça fait plus de huit jours qu'il n'y a pas d'Huma dans le quatorzième*") : peu importe, "*Lebecq avait décidé que rien ne renverserait son optimisme*", que tout s'arrangerait puisque "*c'est le Parti qui a raison*" ¹⁰⁷. Aussitôt après, la planque est perquisitionnée, la ronéo est saisie, le journal ne sera pas tiré, et tous sont arrêtés, Mireille, l'Espagnol Antonio, et François lui-même, dégrisé et honteux.

Rose le disait à son sujet, "*on travaille avec les hommes qu'on a*" ¹⁰⁸, ordinaires, imparfaits, certes dévoués, capables d'actes courageux, pleins d'admiration pour le Parti,

¹⁰⁴ Maryse Vassevière relève l'allusion à l'incipit du *Manifeste du surréalisme*, dans son étude sur le pilotis du personnage de Lebecq (Pierre Kaldor, collaborateur d'Aragon à *Commune* et à *Ce Soir*, avocat, et un temps employé d'assurances, avant son arrestation en octobre 39), in *RCAET* n°5, pp. 261-273.

¹⁰⁵ *Ibid.*, II-12, pp. 197-198.

¹⁰⁶ Scènes du ch. II-19, citations pp. 338-339.

¹⁰⁷ *Ibid.*, III-6, pp. 97-100.

¹⁰⁸ *Ibid.*, II-12, p. 217.

confiants dans ses analyses, ses décisions, et ses mots d'ordre¹⁰⁹, mais trop embarrassés d'eux-mêmes, trop subjectifs, incapables encore de renoncer à cette part de leur individualité qui n'est pas soluble dans la communauté. Ils ne peuvent pas être des héros positifs. Le romancier leur fait pourtant toute leur place, mais sans pouvoir éviter qu'ils souffrent de la comparaison avec les figures exemplaires : hommes ou femmes, militants de base ou dirigeants, ouvriers de préférence, ou intellectuels rééduqués, qui sont le Parti même, qui forment les membres du grand corps. Parmi eux figurent sans nul doute les élus de la classe ouvrière, les députés que les circonstances ont amené à se substituer aux dirigeants mobilisés, mais aussi à tenter de résister sur le plan légal malgré les risques rapidement encourus que ne soit plus respectée leur immunité, normalement garantie dans le cadre des lois républicaines. Reprenant là quelques hauts faits inscrits dans la geste communiste, Aragon tend à traiter ces personnages empruntés à l'Histoire en héros, mais plus encore en victimes de la persécution.

*** *Les martyrs de la résistance parlementaire***

Les trois moments significatifs retenus par le roman ont pour noyau respectif la lettre à Herriot du 1^{er} octobre, les incidents à la Chambre du 9 janvier, et le procès des 44 députés communistes ouvert le 20 mars 1940¹¹⁰. Nous avons déjà évoqué ces trois faits sous l'angle historique, en les inscrivant dans la logique de l'interprétation que le roman fait prévaloir. Rappelons d'un mot que, tout en passant sous silence le changement brutal de ligne politique imposé par Moscou courant septembre, Aragon choisit de lui faire écho, sur le fond, en caractérisant la guerre comme une guerre injuste, mais en s'efforçant toutefois de concilier ce thème avec celui d'un attachement indéfectible du Parti à la cause nationale et antifasciste. Les communistes refuseraient la guerre de Daladier, considérée comme étant en fait une guerre contre le peuple, préméditée de longue date, pour mieux poursuivre leur combat contre Hitler. En portant à présent notre attention sur la mise en scène romanesque des trois batailles menées par les députés, et pour en terminer avec notre étude de l'action antagonique, nous mesurerons mieux comment les libertés de la fiction se conjuguent avec les contraintes de la thèse et les données historiques.

¹⁰⁹ Sur ce plan, il n'y a pas de vraie différence entre Rose et François : leurs analyses sur tous les problèmes de l'heure sont les mêmes, la justification du "départ" de Thorez, le passage réussi à l'illégalité, le crédit à donner aux discours de Molotov, etc. Le contraste est bien dans le ton euphorique et auto-satisfait avec lequel l'employé se met "à parler sans fin du Parti" et à célébrer ainsi sa propre aristocratie : "*Qu'est-ce que nous serions sans le Parti ? Des idiots comme les autres [...] je me demande comment on peut vivre si l'on n'est pas du Parti !*" (II-19, pp. 319-340).

¹¹⁰ Nous ferons allusion dans le chapitre suivant (3.3.4.) à la démonstration solitaire de F. Bonte.

La façon dont sont traités les événements liés à la lettre à Herriot livre quelques clés. Ils font l'objet des échanges entre les invités des de Cautèle, lors de leur soirée du 6 octobre (ch.II-13), après les explications fournies par le capitaine de Saint-Garin, qui a été chargé de l'instruction du procès des députés ¹¹¹. En effet, à la dissolution du 26 septembre le Parti avait réagi par la création du Groupe Ouvrier et Paysan, au nom duquel les députés Ramette et Bonte avaient adressé leur lettre : son contenu jugé intolérable et le crime de reconstitution de ligue dissoute avaient conduit le gouvernement à lancer l'instruction de ce procès. Il lui avait fallu clore la session parlementaire pour suspendre l'immunité des inculpés. Visconti ne craint pas de voir là une "*comédie de légalité*" ; c'est lui qui lit un assez long extrait de la lettre, d'après sa reproduction dans l'*Humanité* clandestine (une feuille "*d'un aspect misérable*", un "*torchon*" dont on se gausse). Le plus frappant est qu'aucune analyse sérieuse n'est faite de ce document par ces bourgeois plus antisoviétiques qu'antihitlériens, et plus "pacifistes" que patriotes. Mais leurs préjugés et leur aveuglement sont fort utiles. Pas plus que le narrateur, ils ne voient de contradiction entre la volonté de paix affichée et la prétention de poursuivre la lutte contre le nazisme. Au contraire, Visconti crédite les communistes du projet de "*faire la paix pour ensuite combattre Hitler avec Staline*" ¹¹², alors que rien dans la lettre à Herriot ne permet une telle interprétation ¹¹³. Mais évidemment, pour le lecteur de 1950, la formule fait mouche. Une fois de plus, à l'image de l'historiographie communiste, le roman joue du futur antérieur, en substituant à la vérité du moment celle qui aura fini par advenir. En même temps, il dissimule ses propres silences en donnant abondamment la parole à l'adversaire ; et celui-ci a le bon goût de ne rien cacher de son ignominie tout en témoignant souvent de la crainte admirative que lui inspirent ces êtres étranges que sont les communistes ¹¹⁴.

Dans le chapitre suivant nous retrouvons la voix d'un militant concerné au premier chef, puisqu'il s'agit du député mobilisé Lucien Cesbron. Mais sa longue méditation

¹¹¹ Ce personnage est le double fictif du capitaine de Moissac.

¹¹² *Ibid.*, II-12, p. 246 ; Visconti ajoute cyniquement que son propre clan veut, à l'inverse, "*la paix avec Hitler contre Staline*".

¹¹³ Voir *supra* (3.3.2.) notre propre étude de cette lettre comme reflet de la nouvelle ligne imposée par l'IC, et comme provocation délibérée imposée au parti français pour qu'il cesse d'afficher sa solidarité nationale.

¹¹⁴ Dans le petit jeu, plus mondain que sérieux, qui l'oppose à Saint-Garin, Visconti demande : "*des gens qui croient assez à quelque chose pour risquer leur vie... ça ne vous paraît pas respectable ?*" ; et par deux fois il reviendra sur cette idée de gens, "*aujourd'hui peut-être les seuls chez nous*", capables de risquer leur vie pour leurs idées, et pour un "*un chiffon de papier*", ce qui lui vaut de se faire gentiment traiter de "*bolcho*" (pp. 246-248).

nocturne sur le thème de "*la compréhension de masse*", une méditation ponctuée par des rafales de vent et le grincement obsédant d'une girouette, a surtout valeur de *symptôme* : jamais l'embarras n'a été aussi grand qu'à cette heure où les militants, à peine remis du choc provoqué par le pacte, sont censés désormais pousser la confiance en l'URSS jusqu'à accepter de voir en elle "*la garante de l'indépendance française*" ¹¹⁵ ; où la dénonciation des "*fauteurs de guerre impérialistes*" et le slogan de "*Paix immédiate*" entrent en contradiction avec les convictions antifascistes du parti profond. Comment comprendre vraiment ce qui frôle l'incompréhensible ? La méditation sinieuse de Cesbron nous semble le symptôme de cet embarras dans la mesure où, au double sens du terme, elle le "trahit" : elle n'en dit pas les motifs réels, mais elle fait de la difficulté de comprendre le nouveau cours des choses son thème central : "*La compréhension de masse. Qu'est-ce qu'on allait faire pour l'aider, la compréhension de masse ? [...] qu'est-ce que je peux faire pour organiser, pour faciliter la compréhension par les masses de la situation nouvelle ?*" ¹¹⁶. Le vent redouble, la girouette grince plus fort, les idées tournoient dans la tête du lieutenant Cesbron, qui ne songe pas tant à la lettre à Herriot qu'à ses suites immédiates, l'inculpation de ses collègues, et plus encore la fuite du soldat Thorez ¹¹⁷. "*Maurice est Maurice... En attendant ils vont organiser un de ces boucans contre lui !*". A entendre le boucan que fait alors la girouette, par une facétieuse coïncidence, il se dit qu'elle "*devait buter contre quelque chose*".

Mais aussitôt après, les idées s'ordonnent, l'esprit cesse de buter contre l'invisible obstacle, l'embarras est levé : "*Il fallait y arriver. On y est. C'est le combat qui commence. Alors Maurice en prend la tête*" ¹¹⁸. La méditation de Cesbron débouche sur cet exploit dialectique, l'inversion de la causalité historique : les événements récents ne s'expliquent pas par la politique de rupture délibérée imposée par Staline au PCF, mais par le pas décisif qu'a franchi le gouvernement dans sa guerre contre les communistes.

¹¹⁵ Lebecq se fâchera de trouver cette formule de la lettre à Herriot dans *Gringoire*, avant de se reprendre, et d'accéder lui aussi à la "compréhension de masse" : "*D'abord, c'est vrai, l'Union Soviétique est la garante de l'indépendance nationale*" (II-15, p. 271).

¹¹⁶ *Ibid.*, II-14, pp. 253-254. Cesbron estime qu'au moment du pacte "*on n'avait pas bien expliqué tout de suite aux gens*", puis qu'on "*s'était ressaisi*", l'autocritique aidant ; avant d'enchaîner : "*puis voilà cette histoire*", qu'à son tour il va falloir expliquer (pp. 252-253).

¹¹⁷ Rappelons que c'est dans le contexte de la lettre des députés et des inculpations que, sur l'ordre de l'Internationale, Thorez s'enfuit de son régiment le 4 octobre (pour Bruxelles, avant de gagner l'URSS où il passera toute la guerre).

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 254. Peu après ce déblocage mental, Cesbron s'endormira, tandis que la girouette s'est mise à ronronner "*bien paisiblement*" ; la venue de la pluie avait entre-temps annoncé de rudes lendemains : "*Il faut en passer par la pluie, là aussi. Tant pis si on est trempés, on se séchera après. Nous n'avons pas fini d'en voir*" (pp. 255-257).

Son but était désormais simple : "*Frapper le parti dans Maurice... Bon Dieu ! ça crève les yeux*". Explication lumineuse, en effet, si bien qu'on "*n'avait pas le droit de courir le risque avec Maurice... d'une balle*". Et c'est à peine s'il est besoin, sur ce point, d'organiser la compréhension des masses ; le lendemain, Vallier le prolétaire soufflera à Cesbron l'intellectuel : "*Ils l'auraient descendu [...] Ils croyaient le tenir... Et puis, minute papillon !*" ¹¹⁹. C'est donc sur la base de cet argument à forte charge émotive que se construit aussitôt après le discours que nous connaissons, qui fait du soldat Thorez le premier des opposants à Hitler, le premier combattant de l'ombre. La vérité de la lettre à Herriot aura très vite été rendue indéchiffrable. La mention de ce document et le traitement des événements qui lui font suite marquent, non l'apparition, mais la relance et l'intensification du thème clé de la persécution, et éloignent un peu plus le soupçon sacrilège que le plus cruel des persécuteurs pourrait bien n'être pas celui qui est désigné à la compréhension des masses.

Avec les incidents du 9 janvier, les acteurs réels deviennent des personnages de la fiction : les quatre députés mobilisés qui ont refusé de se lever pour rendre hommage aux soldats du front sont nommés ¹²⁰, et l'un d'eux, Mercier, est amené à rapporter lui-même les faits, chez Georges Cogniot et en présence d'Etienne Fajon. Sont également nommés et mis en scène les "*lâcheurs*", les trois députés qui se sont levés ¹²¹, puis les hauts dirigeants que sont Arthur Dallidet et Benoît Frachon ¹²², consultés par Fajon avant son intervention à la Chambre du 16 janvier : c'est ce dernier, à travers la mission qui lui est confiée de faire entendre la voix du Parti, qui accède au rôle romanesque le plus étoffé. Dans la discussion qui l'oppose d'abord aux trois "*lâcheurs*", il s'est lui-même défini comme ayant "*le contact avec la direction du Parti*", s'autorisant ainsi à discréditer leur initiative. Celle-ci relève d'une tactique qui a le tort de n'être plus conforme à la ligne du moment, et comme elle s'appuie sur l'idée d'une "*politique de*

¹¹⁹ Notons que le romancier avait prêté à Rose Ducellier une semblable intuition (lors de la réunion chez M^e Lévine, début septembre, dans le simple contexte de la mobilisation) : "*Bon, mais s'ils voulaient le supprimer ?*" (II-5, p. 75). Ce sont les tout premiers mots qu'elle prononce.

¹²⁰ Ils sont d'abord nommés par Pastorelli, qui explique à Jean de Moncey que Grenier, Michels, Guyot et Mercier sont tout bonnement contre cette guerre (III-14, pp. 237-238).

¹²¹ Langumier, Le Corre et Parsal sont d'emblée mis au même rang que les députés dissidents du POP (III-15, p. 246), et donc traités comme des renégats en puissance.

¹²² Chacun d'eux fait l'objet d'un portrait en "homme communiste" exemplaire, d'autant plus sympathique que bien français. Dallidet, un métallurgiste "*fils de métallurgiste*", c'est lui-même "*du métal*", "*un infatigable*", et un "*mordu de la Petite Reine*" ; Frachon, "*fils de mineur, métallurgiste depuis l'âge de treize ans*", est le grand syndicaliste hâï des patrons, un amoureux des vins et un adepte de la pipe, "*une science bien française*" (III-17, pp. 273-275).

présence" ("*conserver des parlementaires au Parti*")¹²³, on peut en déduire que la ligne officielle consiste bien alors à miser sur la politique du pire (rejeter les parlementaires eux-mêmes dans l'illégalité). Ne pas rendre hommage aux soldats du front revêt, comme la lettre à Herriot, un caractère de franche provocation qui ne pouvait que fournir des armes supplémentaires à l'ennemi de classe et à son entreprise de répression¹²⁴. Alors même qu'il autorise ce constat critique assez simple, le roman va continuer de stigmatiser l'arbitraire du pouvoir ; mais il y gagne, après tout, de pouvoir pleinement s'écrire comme roman de la persécution, tant il est vrai que "*c'est un grand point pour les idées qu'on persécute, d'être les idées qu'on persécute*"¹²⁵.

C'est sous cet angle, qui fait de la seule action légale encore permise au PCF une action purement et pleinement symbolique, qu'est traitée la séance du 16 janvier, à travers trois chapitres successifs, qui culminent dans la grande scène où, enfin, le député Fajon affronte courageusement "*les fauves*"¹²⁶. L'ensemble de ce long épisode est ouvert de façon solennelle par une mise au point significative : "*Une affaire comme celle du seize janvier nécessitait l'intervention de la direction du Parti*". L'important est de marquer que le Parti n'a pas été décapité par la dissolution, et qu'il continue de parler d'une seule voix. Malgré ce que font semblant de croire les "*lâcheurs*" (pour justifier leur lâcheté), la direction, "*tout le monde savait que c'étaient trois hommes, Maurice, Jacques, Benoît... ceux qu'on recherchait partout, la police, elle, ne s'y trompait pas, les dirigeants effectifs de ce grand corps, dont la présence était partout sensible*"¹²⁷. Aragon ne pourra, et pour cause, faire de Duclos et Thorez des personnages de son "*roman de France*"¹²⁸ ; mais les associer ici à Benoît Frachon permettra d'entretenir la légende d'un Parti qui, de la fin août au communiqué du 6 juin, n'aura connu aucun flottement à sa tête, aucun tiraillement entre sa vocation nationale et son appartenance

¹²³ *Ibid.*, III-15, p. 248.

¹²⁴ Daix a fait l'analyse des avantages qu'offrait à Moscou la mise dans l'illégalité du PCF, qui y gagnait lui-même d'en être réduit à des actions symboliques, moins compromettantes que ce qui aurait été une traduction au quotidien de la politique allemande de Staline ; ce dont la presse clandestine fournit tout de même un écho (voir *supra*, ch. 2.1.1), à l'image de la première version, non publiée, de la lettre à Herriot qui allait jusqu'à parler de "*fraternisation entre soldats français et allemands*", à la grande colère de Gabriel Péri. Pour Daix, il est clair que le texte publié, sous forme d'une lettre ouverte communiquée à l'agence Havas, "*est calculé de façon à provoquer le gouvernement à accentuer la répression*" (*Les Hérétiques du PCF, op.cit.*, pp. 145-147).

¹²⁵ Le propos est mis dans la bouche de Jean de Moncey, nous y reviendrons, *op.cit.*, III-6, p. 108.

¹²⁶ "*Etienne Fajon est à la tribune. Il regarde l'arène, les fauves*" (III-19, p. 307).

¹²⁷ *Ibid.*, III-17, p. 272.

¹²⁸ Dans l'édition de 1966, Aragon, un peu plus soucieux sur ce point de la vérité historique, supprime ce passage (et l'évocation épique de l'omniprésence du Parti qui le prolongeait).

au mouvement communiste international, aucune faille dans sa ligne de "résistance". Le 16 janvier, Fajon est donc l'incarnation même de cette permanence et le porte-parole de cette vérité unique, même si le contenu de son intervention ne peut que trahir que le Parti exprimait là sa vérité du moment. Il est vrai que la longue préparation et la mise en scène romanesques de sa profération permettent de ne pas la rendre tout à fait audible.

Avant que les huées de l'hémicycle ne la recouvrent, l'orchestration du thème de l'illégalité de la mesure de déchéance qui va être votée l'avait grandement désamorcée. L'arbitraire de la mesure, comme de toutes celles qui ont frappé le Parti depuis le pacte, est si patent que bien des persécuteurs en sont gênés, ou même honteux. Mais tous se rejoignent, de l'extrême droite aux socialistes, pour perpétrer l'injustice contre ceux dont le crime majeur est en fait celui de la fidélité. Le désaveu qu'on attend d'eux serait un "reniement", la moindre concession fait le renégat : "*Quant à nous, nous restons fidèles, inébranlablement, à notre commun idéal !*", proclame l'orateur ¹²⁹, avant de dénoncer très longuement à son tour (après le narrateur) la démocratie bafouée, en bravant les clameurs, les rires, les hurlements et les menaces. Ce faisant, il va à la fois rendre très explicite le grand thème de la persécution, en usant par cinq fois du terme, et réaffirmer l'idée clé du caractère impérialiste de la guerre ¹³⁰. Voici qui amène à pointer ce qu'il y a de plus remarquable dans le collage auquel procède le roman en incorporant ce document. La très grande proximité des thèmes entre le discours du député et le récit de fiction qui l'intègre suscite un effet de légitimation réciproque : par la citation, et la façon dont elle est dramatisée, le roman peut s'autoriser d'une vérité historique dont il n'a cessé de préparer la juste interprétation. Et de celle-ci il existe un indice peu visible mais convaincant, parce qu'il touche au cœur du problème : seule la citation use du terme "*impérialiste*", politiquement très connoté, tandis que la fiction ne recourt qu'à celui de "*injuste*", plus vague, plus populaire, et plus acceptable. Et ceci vaut pour les trois seules occurrences (dans tout le roman) du terme "*impérialiste*" ¹³¹, qui se trouvent coïncider avec les trois scènes dont les députés sont les héros. Le roman peut ainsi sembler marquer une légère distance, comme pour toutes les voix communistes qu'il fait entendre : nous y voyons le jeu dont il a besoin pour orchestrer leur convergence, autour

¹²⁹ *Ibid.*, III-19, p. 308. On ne renie pas ses "*premières amours*", dit encore Fajon, formule qui va aller droit au cœur de Jean, spectateur privilégié de toute cette scène, et à la fin gagné par l'euphorie de son ami Pastorelli : de celui-ci, le narrateur rapporte que désormais "*Fajon était son Dieu*" (p. 316).

¹³⁰ Par exemple : "*Les persécutions étaient décidées bien avant le pacte [...] vos persécutions les éclairent [les travailleurs] sur le caractère véritable de la guerre actuelle*".

¹³¹ B. Leuilliot l'a relevé dans sa notice de l'édition "Pléiade" à paraître.

de la voix même du Parti, cette voix confiée aux porte-parole autorisés, discrètement recadrée par la perspective romanesque, et auréolée du prestige de la persécution.

L'analyse que nous venons de construire trouve sa pleine confirmation dans le troisième et ultime épisode de la geste des députés, qu'il est convenu d'appeler "le procès des quarante-quatre" ¹³². Nous relèverons surtout les quelques variantes offertes par les procédés utilisés, principalement dans le rapport de la fiction au matériau historique. De ce procès ouvert le 20 mars devant le Tribunal militaire et qui s'est achevé le 3 avril par la condamnation des inculpés à cinq ans de prison ¹³³, Aragon n'a retenu que la journée initiale et celle du 22 mars. Le choix du premier moment lui permet de jouer sur la coïncidence temporelle avec le remaniement ministériel. Grâce à l'alternance régulière des scènes, il oppose la trahison imaginaire dont on accuse les députés communistes à la trahison réelle des intérêts nationaux dont se sont rendus coupables les politiciens bourgeois, et que le remplacement de Daladier par Reynaud ne fait qu'aggraver. Mais le choix du second moment est tout aussi efficace : à travers le personnage de Watrin, c'est la coïncidence de la date du 22 mars avec le Vendredi saint de l'année quarante qui va générer la charge symbolique de la scène.

Maître Watrin, démocrate passionné de politique, de plus en plus mal à l'aise devant le sort infligé aux militants et à leurs représentants élus, devient ici le garant du bien-fondé de leur protestation contre l'injustice criante qui leur est faite. Qu'il s'avoue à lui-même être plus inquiet encore, à travers eux, du sort de la France, plaide en leur faveur. Même la reprise par le député Cornavin du thème central de la lettre à Herriot, l'URSS comme garante de l'indépendance nationale, trouve en lui un écho favorable. La seconde intervention citée par Aragon a sur lui un effet plus confondant encore : saisissant que François Billoux use de la tribune qui lui est concédée, avant que le huis clos ne soit prononcé, pour faire "*la propagande*" du communisme, il a la révélation que c'est là précisément "*ce que le gouvernement redoute*", "*la propagande que peuvent faire quelques hommes emprisonnés, du banc d'infamie où on les assied*" ; il redoute que "*la patrie*" entende leurs paroles ; au bout du compte, ce contre quoi il dresse son

¹³² L'un des avocats communistes, Jean Fonteyne, fait paraître sous ce titre un livre sur le procès dès la fin de 1940, en Belgique, sous occupation allemande, ce qui l'amène à supprimer de la déclaration finale de F. Billoux les quelques passages critiques envers le régime hitlérien (voir *infra*).

¹³³ Le verdict est rapporté dans le chapitre IV-11 (p. 200) : "*Tous condamnés à cinq ans, sauf les dégonflards qui ont le sursis, comme les mutilés*", ceux-ci étant envoyés "*dans un camp de concentration*" (ils étaient quatre) ; "*dégonflards*" désigne les trois députés qui avaient désavoué pendant le procès la ligne fixée dans la lettre à Herriot.

"appareil de coercition, sa police", ce n'est rien d'autre que "*la force des idées*" ¹³⁴. Révélation troublante : que serait cette force intrinsèque des idées, l'évidence de leur pouvoir, pour peu qu'elles trouvent à s'exprimer, en particulier leur pouvoir sur "*la patrie*" (que n'incarne donc pas le gouvernement), si elles n'avaient de rapport étroit avec la vérité ? De ne pas la partager, Watrin se fait l'effet d'un "*monstre*" : "*Il sait bien, à cette minute du Vendredi-Saint, ce nouveau Ponce-Pilate, que cette fois personne, personne ne pourra s'en laver les mains*" ¹³⁵. A nouveau, l'héroïsme dont est porteur l'homme communiste culmine dans l'évocation pathétique de son martyr.

Ce choix se soutient d'une exploitation particulière des données historiques. Si les fonctions en sont semblables, la place accordée à la citation est moindre que dans l'épisode précédent. Lors du procès, treize des trente-cinq députés présents (les neuf autres avaient échappé à l'arrestation) ont pris la parole ; la déclaration finale du 3 avril était revenue au représentant du Parti le plus autorisé à faire entendre sa voix, François Billoux, membre du Bureau politique. Aragon lui rend hommage en citant, très brièvement, sa déclaration initiale, mais pas cette déclaration finale, il est vrai prononcée à huis clos, et donc en l'absence de son témoin privilégié. Il reste qu'elle avait connue une fortune éditoriale que le romancier ne pouvait ignorer ¹³⁶. Analyse politique en règle de toute la période et violent réquisitoire contre le gouvernement, elle constituait, par le contexte où elle était prononcée, l'ultime étape de la fuite en avant amorcée avec la lettre à Herriot. C'est peu dire qu'elle n'était pas faite pour susciter la clémence des juges, le plus intolérable étant certainement qu'elle poussât le refus de la guerre impérialiste jusqu'à rappeler la thèse léniniste du défaitisme révolutionnaire. Pas davantage que les documents de la même eau venus de la presse clandestine, Aragon ne pouvait donc faire entrer dans son roman un matériau dangereux pour le fragile équilibre sur lequel repose sa perspective d'ensemble.

¹³⁴ *Ibid.*, IV-5, p. 111.

¹³⁵ *Ibid.*, IV-6, p. 121. Watrin se pose par trois fois cette question : "*Est-ce que je suis un monstre ?*" (cet homme mûr, qui est veuf, est alors tiraillé entre la tentation de la solidarité et celle du bonheur personnel, étant sur le point de connaître à nouveau l'amour et la vie de couple).

¹³⁶ Avant même sa reproduction (retouchée) dans le livre de Fonteyne, elle avait été publiée dans la revue de l'IC, *The Communist International*, n° 5, mai 1940 ; le fait qu'elle parle du gouvernement Daladier au présent laisse supposer que le texte en a été préparé avant le début du procès (avant d'être actualisé par l'orateur le 3 avril), et probablement en contact étroit avec l'Internationale par l'intermédiaire de maître Willard, le principal défenseur des députés (Aragon, qui fait aussi allusion à Fonteyne, en a fait un personnage de son roman). Un indice probant en est que dans le livre de Bonte *Le Chemin de l'honneur* (paru en 1949), où elle est à nouveau publiée, cette mention est corrigée en "*ex-gouvernement Daladier*". Sur cette question, voir le livre cité de Stéphane Courtois *Le PCF dans la guerre*, qui rend compte du procès (pp. 113-117), reproduit et commente le texte de la déclaration finale de Billoux, avec ses variantes (Annexes, pp. 512-522).

L'étude de cet aspect de l'action antagonique, la geste des députés du Parti, nous semble confirmer que le romancier a bien cherché, selon la formule d'André Wurmser, à dépeindre les communistes en "*héros, saints et martyrs de notre temps*" ¹³⁷. Par rapport à leurs camarades mobilisés et empêchés d'agir, et par différence avec ceux qui n'ont d'autres ressources que le passage immédiat dans la clandestinité, ils ont le privilège de pouvoir répondre à cette attente supposée : "*Le pays doit entendre la voix du Parti*" ¹³⁸. Mais alors qu'historiquement l'affirmation résolue de la nouvelle ligne politique a eu pour effet, et probablement pour objectif, de condamner cette voix au silence, sa mise en fiction entretient la légende d'une volonté de préserver à tout prix ce dernier reste d'expression légale. C'est que cette expression ne comporte rien que de légitime et parfaitement avouable : la légende, en effet, se soutient de l'idée que la fidélité à l'idéal commande d'en approuver les apparentes contradictions. Ce sont ruses de la raison révolutionnaire. Qu'elles résistent à "*la compréhension de masse*" invite à redoubler d'ardeur argumentative. C'est ce que font les militants du roman, ouvriers guidés par leur conscience de classe, intellectuels formés à l'école du Parti, dirigeants détenteurs de la ligne juste, ou porte-parole autorisés.

Mais le romancier dispose d'autres moyens, moins démonstratifs, mais peut-être plus efficaces (comme la focalisation du récit par des témoins compréhensifs ou l'effet de pathétique tiré de la mise en scène de la persécution), et parfois très discrets : ainsi des silences observés sur les aspects de l'histoire du Parti les moins compatibles avec la perspective qui lui est chère d'un communisme national, fidèlement antifasciste et patriote. C'est pourquoi, s'il fait état de l'intense activité de propagande illégale, il ne cite presque jamais le contenu de *L'Humanité* ou des tracts clandestins, dont on sait qu'ils ont reflété très scrupuleusement les implications de la stratégie allemande du "*robuste bâtisseur du socialisme*" ¹³⁹. Une exception mérite d'être soulignée, celle du tract préparé par François Lebecq, qu'il déchire dans sa poche lors de son arrestation, et qu'un policier reconstitue patiemment à la manière d'un puzzle. A la fin la vérité se fait jour, dont la mine est fort présentable : "*Daladier ne fera pas la paix... Alliance avec l'URSS pour battre Hitler*" ¹⁴⁰. On sait, par le témoignage de Pierre Kaldor, le pilotis du

¹³⁷ *L'Humanité* du 5 mai 1949. La date de l'article indique que Wurmser n'avait nul besoin de juger sur pièces. Il ne fait donc aucun doute pour lui qu'il s'agit là du sens même du projet d'Aragon.

¹³⁸ *Ibid.*, III-15, p. 246.

¹³⁹ L'expression figure dans la déclaration finale de Billoux. Nous avons évoqué le contenu de la presse clandestine dans notre chapitre 2.1.1.

¹⁴⁰ *Ibid.*, III-6, p. 116.

personnage, qu'Aragon tenait beaucoup à cette citation, qui lui semblait apporter la preuve de la permanence de la position antihitlérienne. On ne peut que lui redonner raison s'agissant du parti profond, souvent peu touché par la diffusion de la nouvelle ligne. Mais précisément, comme Kaldor en témoigne également, les militants qui en eurent connaissance purent n'être pas dupes de la contradiction entre cette ligne et leur propre attitude patriotique ¹⁴¹. Nous en avons la confirmation, dans sa façon de leur rendre hommage, Aragon s'est toutefois autorisé à en créditer le Parti lui-même et ses dirigeants.

¹⁴¹ Voir l'entretien avec Maryse Vassevière, RCAET n° 5, *op.cit.*, p. 268. Redisons toutefois que l'idée d'une alliance avec l'URSS, au moment où Staline respecte ses engagements envers Hitler (sur le plan diplomatique, mais aussi économique), a quelque chose de totalement irréaliste.

3.3.4. Les apprentissages exemplaires

A la différence des romans du cheminement que nous avons étudiés, où la structure d'apprentissage jouait un rôle essentiel, c'est au sein même de la grande structure antagonique qui régit la totalité du roman que prennent place les évolutions positives dans *Les Communistes*. Les problèmes ne s'y posent donc pas exactement de la même manière, en particulier ceux de la stratégie narrative : les apprentissages exemplaires ne supportent pas tout le poids de la thèse, ils baignent dans un milieu où la voie de la vérité et des bonnes valeurs est clairement tracée, où celles-ci sont déjà incarnées, et de façon en soi peu ambiguë pour le lecteur. Ils semblent donc remplir une fonction de confirmation, ils viennent comme une sorte de preuve à l'appui de la force de la Vérité et du pouvoir d'attraction du Bien. Mais loin que cela leur confère une importance secondaire dans l'économie du roman, on peut faire l'hypothèse qu'ils apportent en retour à la thèse qui s'y déploie un pouvoir de persuasion plus grand, en même temps qu'ils lui confèrent un visage moins sévère. La preuve la plus convaincante que les communistes ont raison, ce n'est pas tant qu'ils le disent et qu'ils le manifestent par ce qu'ils sont et ce qu'ils font, mais que d'autres finissent par s'en convaincre qui venaient pourtant "de loin". En ce cas, ce renfort précieux ne ferait que concourir à la clôture déjà solidement aménagée du roman à thèse.

Toutefois, nous devons nous demander si le cheminement de ces personnages longtemps éloignés des certitudes familières aux militants ne produit au bout du compte que des effets de renforcement, ou s'il contribue par ailleurs, de façon délibérée ou non, à ouvrir l'espace de la démonstration ; à étayer ce qu'Aragon appelle la perspective, et qu'il tient pour le contraire de la propagande et la vraie vocation du réalisme socialiste. Ce que nous savons avec l'étude des romans précédents est que le terrain de prédilection où se font les éveils, les naissances au monde réel, est celui des valeurs morales et non des idées politiques ; le processus de la prise de conscience, puis éventuellement de la conviction, prend place dans un monde où des valeurs fondamentales sont menacées et bafouées, dans un monde en crise ou en pleine décadence, ou pire, dans un monde qui se prépare ou aspire à la catastrophe. Nous savons aussi avec nos premiers chapitres sur *Les Communistes* que tel est bien le cas de la société française de la drôle de guerre. C'est pourquoi nous serons surtout attentif aux rapports de la politique et de la morale dans une analyse, non pas exhaustive, mais elle-même centrée sur la dynamique de

l'éveil chez les personnages concernés. Rappelons d'abord quels ils sont, sans oublier que leur exemple s'oppose à celui des personnages qui connaissent une évolution négative, avant de commencer l'étude proprement dite des exemples d'évolution positive que nous aurons retenus.

Nous l'avons laissé entendre plus haut (chap. 3.3.1.), la part globale des histoires d'apprentissage dans le roman est importante. Surtout, à côté de ce double fil conducteur formé par les scènes consacrées aux militants Raoul Blanchard et Armand Barbentane, les évolutions à la fois parallèles et croisées de Cécile Wisner et Jean de Moncey donnent au roman un autre principe de structuration et de continuité. Dès les premiers chapitres le romancier nous introduit dans les univers sociaux et mentaux de ces deux enfants de la bourgeoisie, et il met en place l'histoire d'amour qui va former l'horizon de leur double apprentissage. Cécile et Jean sont présents, à des degrés variables, dans chacun des tomes du roman, Cécile dans une quinzaine de chapitres et Jean dans dix de plus, à la faveur de son engagement militaire mais aussi des méandres de son itinéraire, plus tourmenté que celui de Cécile. Tous deux sont mis en contact, Jean plus que Cécile, avec des personnages d'instructeurs, des communistes dont l'exemple et la parole favorisent ou accélèrent leur éveil. Mais sur un plan plus général, et comme pour la plupart des autres personnages, la pression des circonstances, la manière de vivre les événements et d'affronter le monde réel, la réfraction de l'Histoire dans les consciences individuelles, tout cela forme à la fois une toile de fond, un ensemble d'incitations, et un enjeu du processus d'apprentissage. Cela est vrai aussi des autres personnages qui peu à peu progressent, sans avoir dans le roman une place comparable à ces deux-là, qui sont aussi les protagonistes principaux du roman d'amour. Mais leurs histoires sont entre elles fort différentes.

Nous ne reviendrons pas sur le cas de Toto, ce personnage d'ouvrier considéré comme un peu "anar", et qui très vite, avec l'aide de Blanchard, rejoint les positions du Parti ; dans son cas, la simple solidarité ouvrière joue un rôle clé ¹. Nous parlerons peu du sculpteur Jean-Blaise Mercadier, dès le départ dépeint en sympathisant, solidaire des persécutés, et qui à l'épreuve de la guerre s'inclut dans le nous de la communauté des militants. Plus consistants sont les itinéraires du petit bijoutier Robert Gaillard, compagnon de route apeuré, très en retard par rapport à sa propre épouse (Yvonne, la sœur aînée de Jean de Moncey), et de l'avocat Thomas Watrin, un homme d'âge mur, passionné de politique, interlocuteur du "Ministre M", et dont on a vu qu'il était le

¹ Rappelons aussi que la jeune Micheline Vallier, confiée au Parti par Guillaume lors de son départ pour l'armée, devient immédiatement une excellente camarade.

témoin tourmenté du procès des quarante-quatre députés le jour du Vendredi saint. Leur expérience du monde social et la dynamique de leur évolution ne sont donc pas identiques. Avec l'ensemble des personnages que nous venons de citer, il apparaît que le romancier a, sur ce plan aussi, joué sur les contrastes et les analogies (il a construit un sous-système des personnages d'apprentis). Mais par principe, ceux-ci ont moins de points communs que les diverses incarnations du héros collectif, même si elles étaient assez fortement singularisées. Ce sont tous des individus, en mal d'une communauté authentique. Relevons qu'aucun d'entre eux n'est ouvrier, à part cet anar de Toto très vite remis en selle ², et qu'ils appartiennent à des couches différentes de la classe bourgeoise, de la plus haute (avec Cécile) à la plus modeste (avec Gaillard), et que, socialement, Watrin est aussi intégré que l'artiste Jean-Blaise est marginal. Sauf pour ce dernier, il est difficile d'imaginer jusqu'où irait la rupture avec leur milieu, et *a fortiori* comment s'opérerait leur intégration dans la communauté des camarades, Aragon évitant fort sagement le scénario convenu de l'adhésion finale (dont on a vu qu'il n'en pensait pas que du bien).

En revanche, il n'a pas évité de recourir au scénario inverse, tout aussi risqué sur le plan de la qualité littéraire du roman politique, celui de la dés-adhésion, c'est-à-dire de la trahison, au regard du système de valeurs du roman. Les apprentissages négatifs font sens, bien sûr, par rapport à l'ensemble des apprentissages positifs, ils en renforcent la valeur exemplaire, mais ils exposent aussi à un traitement de la figure du renégat bien moins amène que celui réservé aux alliés, aux braves gens, aux patriotes sincères ou à ceux qui sont en chemin. Nous avons fait allusion précédemment aux députés discrédités par leur refus d'une solidarité inconditionnelle, au cas peu glorieux et assez vite expédié de Lombard (présent dans le régiment de Barbentane) ³, mais, on le sait bien, parfois même on ne sait que cela de ce roman fort peu lu, le renégat vraiment odieux du roman c'est Patrice Orfilat, personnage dont on considère, non sans raison, que Paul Nizan est le pilotis. Et qu'Aragon a supprimé de la seconde version, sans jamais répondre, sinon de cette manière, à la polémique qu'il avait contribué à nourrir. Rouvrir ce dossier ne s'impose pas dans le cadre de ce travail ⁴, notre seul propos est de

² De façon allusive, un personnage très secondaire du dernier volume, le jeune Fulbert Dejean, est montré comme étant, à la faveur de la débâcle, le sujet d'une prise de conscience.

³ L'autre cas est celui de Lemerle, un personnage louche, adhérent récent, tenu par la police, moralement infâme (il va jusqu'à faire la cour à la petite Vallier, enceinte).

⁴ Jean Albertini a entrepris de le faire dans son article "*Nizan et Aragon*" donné aux *RCAET* n° 7, *op.cit.*, pp. 111-123 ; mais il renvoie les preuves d'une argumentation très favorable à Aragon à un ouvrage à paraître, qui devrait s'appeler *L'Affaire Nizan* (sans mention d'éditeur).

rappeler le rôle joué par ce type de personnage dans l'économie globale des *Communistes*, sous l'angle des problèmes du roman à thèse.

La fonction du personnage du renégat est évidemment de fournir le contre-exemple de la valeur qui est la plus fondamentale pour un membre de la famille communiste, à savoir la fidélité, absolue, sans conditions, et définitive. Tout manquement est trahison, et la trahison est toujours un crime. Et le crime est plus monstrueux si la rupture survient quand la communauté est mise en accusation et persécutée. S'éloigner du Parti dans le contexte du pacte germano-soviétique est un crime de cet ordre, et c'est celui dont Orfilat se rend coupable. Alors que le romancier a ingénieusement gradué les réactions à cet événement brutal ⁵, qu'il a ainsi fait droit à certaines interrogations, à des motifs de trouble, à des formes de désarroi sincère, et qu'il se fait indulgent envers ceux qui, il est vrai, rentrent rapidement dans le rang, il se montre impitoyable avec celui qui consomme la rupture. L'argumentation cède alors la place au procédé habituel de l'amalgame, et celui-ci étouffe les possibles raisons politiques du désaccord sous la disqualification morale de l'énergumène. Dès sa première mention dans le roman, il est désigné (par une actrice à la morale douteuse qui dit l'avoir rencontré) comme "*ce garçon très intelligent qui est à L'Humanité*", qui "*ne veut pas la guerre*", car "*il a aussi peur que nous*", et qui trompe sa femme ⁶. Son compte est ensuite réglé à travers les deux chapitres qui lui sont consacrés, avant qu'il ne disparaisse du roman ⁷.

L'incipit du premier de ces chapitres donne le ton : "*Le ménage Orfilat s'était disputé toute la nuit*", chose inconcevable de la part d'un couple de bons communistes ⁸. Le discrédit est donc aussi jeté, par contagion, sur l'épouse. Et si le mari est assez goujat pour dire à Edith qu'elle a "*les seins qui dégringolent*", elle est assez retorse pour mettre

⁵ Suzanne Ravis dans sa thèse a étudié cette question (*op.cit.*, Tome II, pp. 520-524) ; elle y oppose "*le développement d'une compréhension déjà acquise*", qui caractérise la méthode des *Communistes*, à "*la recherche d'une intelligibilité à découvrir et à construire*" qui est celle du roman suivant, *La Semaine sainte* (p. 524).

⁶ *Les Communistes*, I-8, p. 98.

⁷ Les chapitres 14 et 15 du tome premier ; il a droit tout de même à une allusion dans le tome II, que nous avons citée (Barbentane regrette qu'on ne soit plus assez exigeant en matière de rupture avec le milieu social d'origine, au vu du cas Orfilat, II-2, p. 24). Sa femme fait quelques réapparitions dans le tome II, en mettant mal à l'aise les camarades, et pour sa sortie du roman, Annette Felzer la décrit comme "*une pimbêche, une ambitieuse, une mauvaise camarade*" (II-8, p. 144).

⁸ *Ibid.*, I-14, p. 152. Jacqueline Lévi-Valensi a montré la fonction de contre-exemple que joue "*le ménage Orfilat*" par rapport aux couples de militants, in "*Le couple dans Les Communistes*, RCAET n° 7, *op.cit.*, pp. 171-183.

du bleu "*parce que Patrice détestait le bleu*". Elle le méprise non pas tant pour ses coucheries que pour son indécision politique, "*une loque*", un "*poltron*", mais "*elle n'aurait pas pu vivre avec un homme qu'elle n'aurait pas méprisé*". A la maison, en cachette donc, il lit *Le Figaro* ; sur le pacte, c'est lui qui n'a pas envie de discuter avec ses camarades. Il pense à Thorez "*avec rage*" , "*il savait que Maurice ne l'aimait pas*", il lui garde rancune d'avoir été rayé de la liste des candidats aux élections de 1936. Il craint de quitter *L'Huma*, parce que le vrai c'est qu'il "*faut bouffer*" ⁹. Il peut bien s'arrêter sur le Pont-Neuf, un endroit idéal "*pour les grandes résolutions humaines*", et le narrateur le faire songer à Julien Sorel, Frédéric Moreau, François Sturel et Lafcadio, pour lui "*les problèmes du destin se posaient bien différemment : lui payerait-on son mois au journal ? Telle était la question, sans fard, sans déguisement déclamatoire*" ¹⁰. Il va chercher consolation auprès de Benjamin Crémieux, s'effondre en pleurs devant lui, et tente de lui expliquer que "*les Russes alliés d'Hitler, ce ne sont plus les Russes*" ; un "*syllogisme*" que Crémieux, avec "*son goût de l'objectivité*", démonte facilement (ayant cessé d'être alliés de Staline, les Français à ce compte ne seraient plus les Français tels qu'Orfilat lui-même les entendait).

Sur ce qui est le fond de l'affaire, Aragon enfonce le clou, en prenant le risque de placer dans la bouche du personnage des propos où affleure une vérité indésirable, sûr que le discrédit a déjà produit ses effets : "*Nous avoir fait ça, à nous ! [...] Ils ne nous ont pas prévenu. Ils ont joué leur jeu sans se préoccuper le moins du monde des communistes français. Nous ne comptons pas pour eux*". Comme le disait Nizan, en effet, c'est la *Realpolitik* qui a triomphé, et non le souci de la solidarité communiste. Mais que les sections nationales du Komintern aient été les premières victimes de la politique stalinienne, tout le roman s'attache, on l'a vu, à ne surtout pas le laisser supposer. Et Aragon attribue à Crémieux ce subtil argument : "*Vous disiez toujours, Patrice, que c'était mensonge que de prétendre que la politique de votre parti dépendait de Moscou, alors tout naturellement...*" ¹¹. Le prix de l'indépendance est un peu élevé, mais au moins l'honneur est sauf, et Orfilat un communiste bien inconséquent. Celui-ci se tourne ensuite vers Michel Felzer, le philosophe, l'ancien condisciple de la rue d'Ulm qui a gardé pour lui "*l'ascendant de l'initiateur*", et qui est "*un monstre de dévouement*

⁹ *Ibid.*, pp. 152-155.

¹⁰ *Ibid.*, pp. 157-158.

¹¹ *Ibid.*, pp. 162-163. Crémieux rappelle aussi qu'en 1935 le PCF n'avait pas été prévenu de l'accord signé entre Laval et Staline, et que son interlocuteur n'avait pas trop su quoi penser avant d'expliquer (à Crémieux lui-même) que "*c'était conforme à la doctrine*". Il devrait donc, décidément, être conséquent, et voir dans le pacte avec Hitler un prolongement de ce prudent traité dirigé quatre ans plus tôt contre lui.

au Parti". Il aura à peine le temps de redire ses doutes qu'il se fera jeter dehors. Il n'aurait pas dû oublier cet axiome de base : *"Il y a deux façons de penser. Celle des combattants, celle des briseurs de grève"*, et encore moins aggraver son cas en prétendant qu'à l'heure présente, les briseurs de grève ce sont les Russes¹². En mettant dans la bouche du communiste le plus disqualifié l'argument le plus fort contre le pacte, Aragon a donc fait d'une pierre deux coups : il a désamorcé la portée du désarroi prêté à quelques personnages, et il a redonné tout leur lustre aux valeurs liées à la fidélité : courage, probité, dignité. *A contrario*, Orfilat est *"fou de peur"*¹³, il voit *L'Huma* comme un gagne-pain, et il se déshonore sur le plan moral comme sur le plan politique. Comme le dira Wurmser, Aragon s'est fait le *"romancier de l'honneur"*.

Il est logique que les apprentissages positifs dont nous allons parler se situent sur ce terrain de l'honneur, du courage, de la solidarité également, envers ceux qui sont persécutés pour trop tenir à ces valeurs mêmes. L'artiste Jean-Blaise a peu à apprendre, il a rompu avec sa classe, il est conscient que ses clients se recrutent plus chez les Leurtillois, les Heckert et les d'Aigrefeuille que chez les Lebecq, mais ces gens-là ne devraient pas croire qu'en achetant de quoi décorer leurs beaux appartements, ils puissent *"se payer l'artiste avec"*¹⁴. Sollicité par François Lebecq, son ami d'enfance (pour planquer la ronéo), il a une position on ne peut plus claire et honorable : *"Je n'ai pas la moindre idée s'il a raison, ton Parti, tu piges ?"*, seulement, voilà, *"justement parce que je n'y comprends que pouic, mon petit François, justement... alors je ne peux pas te refuser ... Quel droit aurais-je de me défiler ?"* ; et ce qui forme l'antithèse exacte des scrupules d'un Orfilat se précise ainsi : *"S'il n'y a qu'une chance, qu'une chance ! que vous ayez raison, si je me défile, alors, alors, je serais un beau salaud, un beau salaud !"*¹⁵. Tenir ce raisonnement suppose d'avoir intériorisé un principe de partage des valeurs fort proche de celui des camarades, et Jean-Blaise, atterré par le spectacle de la répression¹⁶, mal à l'aise aussi devant le fait qu'on n'ait pas songé à recourir à ses

¹² *Ibid.*, II-15, pp. 166-172. C'est Felzer qui lui a le premier *"parlé contre Bergson, et Brunschwig"*, dont Orfilat peut-être, mais Nizan, à coup sûr, a fait deux des cibles des *Chiens de garde*.

¹³ *Ibid.*, II-14, p. 159.

¹⁴ *Ibid.*, I-25, p. 262.

¹⁵ *Ibid.*, II-15, p. 286.

¹⁶ Il est très impressionné par cet autre coup d'éclat de la résistance parlementaire, dont nous n'avons pas parlé plus haut, et qui est la venue à la Chambre de Florimond Bonte le jour de l'entrée de l'Armée rouge en Finlande. Celui-ci ne manque pas de se faire arrêter, il le sait, mais il montre que les chefs ne *"se défilent"* pas, notion clé pour Jean-Blaise, qui trouve cela admirable, *"la seule chose exaltante depuis belle lurette"*. Et il aimerait pouvoir représenter cette scène, qui serait la résolution de la contradiction sur laquelle bute le sculpteur (celle *"de la pierre sculptée et du mouvement"*) : *"Florimond Bonte poursuivi par les gardes dans les couloirs du Président de la Chambre"* (III-8, pp. 146-149).

services ¹⁷, formulera bientôt sa volonté d'adhérer, avant de partir pour l'armée ; mais Martine Lebecq, à qui il se confie, qui n'est pas au Parti tout en se conduisant admirablement, ne saura le conseiller. Plus tard, dans la tourmente de la guerre, il opposera à l'exemple, avancé par l'abbé Blomet, d'un général qui a préféré le suicide à la reddition, celui du modeste employé de banque François Lebecq : "*Il croit en quelque chose, mon général à moi... mais ce n'est pas en Dieu... Pourtant je n'imagine pas de cas où il ne saisisrait pas la planche, voyez-vous... parce que son honneur à lui, c'est de ne jamais sombrer, jamais !*" ¹⁸. C'est aussitôt après cette scène qu'il se surprendra, pensant à son ami et à ses pareils, à dire "*nous sommes*" : nous sommes des patriotes, des gens qui ne sombrent pas, des communistes peut-être, si l'on suppose que le roman devait mener le sculpteur à franchir le dernier pas, à rejoindre le parti du "*mouvement*".

Robert Gaillard, compagnon de route (il préside une section des *Amis de l'URSS*), incarne le type d'homme qui est politiquement sur la bonne voie, mais qui ne va pas jusqu'au bout de ses idées, pour des raisons où se mêlent le souci de préserver une distance critique, le refus de militer ("*La vie est courte, j'ai mon métier, il y a Yvonne, les enfants*") ¹⁹, et une crainte diffuse qui, avec le pacte, va se changer en peur véritable. Il frôle une lâcheté qui, chez lui aussi, jette une ombre sur les motifs de son désaccord à propos du pacte : il n'est guère convaincu par la virtuosité dialectique du professeur Cormeilles ("*La dialectique : quand ils ont dit ce mot-là !*") ²⁰, mais aussitôt après, sa peur le conduit à jeter dans la Seine les archives des *Amis de l'URSS*, sous les moqueries acerbes d'un vieux clochard à la gouaille toute célinienne ("*Alors, mon pote, c'te fois ça y est, c'est le casse-pipes ...!*"). Robert en restera "*épouvanté de lui-même*" ²¹. Mobilisé, il conseille à Yvonne, en la quittant, de ne pas se mêler de politique, de ne pas chercher à renouer le contact avec l'association des *Jeunes Filles*, ajoutant ses préjugés masculins

¹⁷ Cela tient à ce que sa femme de chambre n'est autre que l'épouse du très peu recommandable Lemerle. Il craint, lui, que ce soit parce qu'il n'est pas membre du Parti.

¹⁸ *Ibid.*, V-21, p. 119.

¹⁹ *Ibid.*, I-5, p. 69.

²⁰ *Ibid.*, I-17, p. 185.

²¹ *Ibid.*, I-17, pp. 190-191. Insistons sur le fait que la peur est un leitmotiv du roman ; et ce n'est pas pour rien que le pire des renégats est montré comme un homme "*fou de peur*", c'est-à-dire aussi comme manquant totalement de courage, sur tous les plans. Le terme même de "*flanchard*" qui désigne les élus du Parti non solidaires permet de confondre les raisons politiques et la faiblesse de caractère. En évoquant "*ceux qui avaient flanché*", Cesbron parle de "*la frousse, la basse frousse*", celle-ci comptant pour beaucoup dans "*la pénétration de l'ennemi*" dans les rangs des camarades (II-11, p. 189).

à son manque de courage ²². Pour rattraper son retard idéologique sur elle, et surmonter sa peur, il lui faudra comprendre l'étendue et la signification de la répression : en faisant la chasse aux suspects dans l'armée, c'est aux vrais patriotes que l'on s'en prend, c'est aux Français qu'on fait la guerre, et non aux Nazis. La preuve, c'est qu'il risque d'être mis au même rang que les PR (les propagandistes révolutionnaires visés par la circulaire Daladier), alors qu'il n'est même pas communiste, ainsi qu'il s'en défend auprès de Watrin. Mais précisément, il ne voit plus alors de raison au quant à soi politique préservé jusque là, il ne sait même plus ce qui l'a retenu de devenir communiste, après l'émerveillement du voyage en URSS : *"Il se passait quelque chose d'extraordinaire en Gaillard. Une espèce de lucidité physique l'envahissait"* ²³. La preuve par la répression est chez lui illuminante :

Maintenant, je me dis que j'ai été un couillon, et que c'est eux qui ont raison ; qui ont toujours eu raison, et que le pacte, tant pis pour moi si je n'y comprends goutte, tant pis ! Si c'est comme ça que les autres entendent l'honneur, l'armée, la patrie... alors c'est eux qui ont raison, qui savaient, mieux que moi, je n'ai qu'à les croire [...] Tous PR, probable ? Oui, nous sommes un régiment comme ça. Eh bien, moi, je suis fier d'être l'un d'eux, comme eux, marqué, comme eux, suspect... ²⁴.

On ne saurait mieux le dire, cette preuve par la répression, qui mène jusqu'au désir d'être "marqué", d'être élevé à la dignité des persécutés, et qui est aussi une preuve par le patriotisme, permet d'échapper au fardeau de la conscience critique, d'échanger les tourments du doute pour l'heureuse simplicité de la foi séculière ; une foi non pas tant en la doctrine qu'en une confrérie : "je n'ai qu'à les croire", eux, et "les autres", les rejeter. De façon très cohérente, le romancier permet ensuite au lieutenant Gaillard de franchir un pas de plus par le biais d'un interrogatoire, dans le contexte des débuts de la déroute militaire : Yvonne a été arrêtée, on veut faire avouer à Robert qu'ils sont tous deux communistes ; gagné par "un sentiment d'exaltation et de tranquillité", il se met à parler, "il ne pourrait pas se taire", et c'est comme si une voix plus authentique s'était alors emparé de lui ("Robert se serait dédoublé, ça ne se passerait pas autrement") : "Il

²² "Il était comme tous les autres, et plein de généralités sur les femmes, sur le rôle des femmes, la différence entre les hommes et les femmes" (I-25, p. 252). Yvonne, très proche sympathisante, s'empresse d'aller à son rendez-vous avec Danielle (Casanova), on l'a vu plus haut.

²³ *Ibid.*, III-4, pp. 76-77. Il raconte à Watrin le bouleversement que fut ce voyage, pour Yvonne et lui, en particulier au spectacle de "la protection de l'enfance" et du "relèvement des criminels" : "ça n'a tellement rien à voir", dit-il sans malice.

²⁴ *Ibid.*, p. 79.

parle comme un communiste", ce qui revient à dire que *"celui qui parle, c'est le lieutenant Gaillard, l'officier français"* ²⁵. L'instant d'après, l'endroit est bombardé (il s'agit du PC du commandant Müller), *"la foudre du ciel est tombée sur la justice des hommes"*. On retrouvera le lieutenant blessé sous les décombres, *"marqué"* par l'épreuve, mais digne désormais de la communauté qu'il a rejointe par sa parole inspirée. Ajoutons qu'entre-temps il avait eu une grande discussion avec Barbentane, soucieux quant à lui de *"comprendre en quoi Gaillard n'était pas communiste"*, et conscient de se heurter à une forme d'énigme ²⁶. Au moins le romancier confirme-t-il par le scénario qu'il a agencé qu'il y a dans la distance gardée comme dans le rapprochement, tout comme dans l'adhésion elle-même et la fidélité maintenue contre vents et marées, une dimension qui échappe à la simple logique rationnelle ; ou à la logique plus raffinée de la dialectique.

On aura noté que Watrin a joué un rôle, plus décisif que celui de Barbentane, dans la grande révélation de Gaillard, en parlant simplement en démocrate avisé, suffisamment bien informé pour comprendre l'ampleur de la trahison nationale qui se prépare. Il aura ouvert les yeux de son interlocuteur sur ce plan, tout en se situant, quant à lui, dans un éloignement bien plus grand par rapport à la doctrine communiste. En revanche, il est dès le début convaincu que les membres du Parti sont des patriotes et qu'ils feront leur devoir aux armées (il fait confiance sur ce point à ce que lui ont dit ses collègues Lévine et Viala). Lui-même s'est porté volontaire, si bien qu'au régiment il devient un excellent interlocuteur de Barbentane, expliquant les manœuvres des politiques et le jeu des factions qui divisent la hiérarchie militaire. Il est donc un allié du narrateur, en étant simplement ce qu'il est. Mais la logique de ses convictions profondes de patriote et de démocrate lui fait faire quelques pas en avant, dans un contexte où les preuves s'accumulent que les communistes sont les boucs émissaires d'un régime qui bafoue sa propre légalité ²⁷. Ce qui le taraude est la hantise de sa complicité passive avec un tel régime, c'est cette mauvaise conscience qui va culminer avec le crime du Vendredi saint perpétré sous ses yeux ²⁸. C'est donc aussi le sentiment que l'époque

²⁵ *Ibid.*, V-9, pp. 179-180. Le contenu de son discours est un résumé de la grande thèse du roman sur la clairvoyance et le patriotisme des communistes.

²⁶ *Ibid.*, V-5, p. 86.

²⁷ *"On ne sait plus où on en est... Il n'y a plus de lois... plus de règles"*, se dit-il, après avoir été consulté par le père d'un très jeune communiste, torturé par des policiers pour avoir été surpris à diffuser la presse clandestine (III-4, p. 70).

²⁸ Nous en avons traité dans la fin du sous-chapitre précédent (3.3.3.2). Rappelons qu'il se considérait comme *"un monstre"* d'être sensible à *"la force"* d'idées dont il ne partageait pas le contenu.

interdit l'abstention, et qu'il faudrait pouvoir faire abstraction de certaines divergences sur le plan doctrinal.

Il rappelle (à Edwige Duplessy, dont il est en train de s'amouracher) qu'il s'était présenté à la députation en 1932 contre les communistes, des gens à ses yeux "*qui ne voyaient pas plus loin que le bout de leur journal*". Quant à ce qu'ils veulent, il faudrait un coup de baguette magique pour y atteindre : "*Le prix que ça coûterait, beaucoup ne s'y arrêtent pas, parce qu'ils ne l'imaginent pas, les autres parce que tant de destructions, de malheurs leur paraissent peu de choses en face de tout l'avenir*" ²⁹. La réflexion ne manque pas de pertinence, et Watrin est un personnage auquel le narrateur accorde par ailleurs un réel crédit. Il choisit donc de ne pas l'accabler, de le laisser se débattre avec sa mauvaise conscience, en le ramenant aux problèmes de l'heure, à l'évidence d'une répression inique ; le débat sur le prix à payer d'une révolution peut attendre. Il choisit aussi de lui offrir une occasion de progresser, en faisant qu'on vienne le déranger, alors qu'il est en pleine lune de miel, à la campagne, tout à son bonheur personnel. Yvonne Gaillard (c'est Marguerite Corvisart qui fait pour elle la démarche auprès de son patron) le choisit comme défenseur, parce qu'il n'est pas du Parti, tout comme elle, qui en est pourtant si proche, car "*c'était bien de marquer qu'il y avait dans le pays des gens, des hommes et des femmes, qui n'étaient pas du Parti, mais qui trouvaient que le Parti avait raison... et qui acceptaient de travailler avec lui...même maintenant que cela pouvait signifier la mort*" ³⁰. Autrement dit, c'est grâce à cette sollicitation professionnelle, en exerçant son métier d'avocat en faveur d'une persécutée (pas tout à fait communiste), qu'il va pouvoir enfin sortir du malaise qui était le sien ³¹. Quand il réapparaîtra dans le roman, on le verra intervenir auprès de son ami le Ministre en faveur des emprisonnés, car "*Watrin avait beaucoup changé en un mois*" ³². Nous n'en saurons pas plus, mais il est clair qu'il progresse sur le terrain de la solidarité, à défaut que cela puisse se faire sur celui des convictions.

Jean-Blaise et Robert Gaillard s'approchent plus près de ces convictions, mais dans tous les cas, ce qui permet un certain cheminement tient pour beaucoup à la

²⁹ *Ibid.*, IV-3, p. 60.

³⁰ *Ibid.*, IV-16, p. 288.

³¹ L'habileté du scénario romanesque tient aussi à ce qu'il a été obligé d'accepter auparavant de défendre un triste personnage, l'auteur du règlement de compte entre anciens cagouleurs dont Fred Wisner a fait les frais (nous en avons parlé plus haut, voir 3.3.3.1), un certain Yves Duplessy, qui n'est autre que le frère d'Edwige, son amoureuse.

³² *Ibid.*, V-20, p. 90. Ses propres confrères communistes, Lévine et Viala, le sollicitent ; il s'était senti de plus en plus proche d'eux à la faveur du procès des députés, mais il n'était alors qu'un spectateur.

pression de l'Histoire sur les individus : quand la contradiction principale passe entre les patriotes persécutés et les complices des persécuteurs, il faut choisir, et savoir surmonter ses scrupules, sa lâcheté, ou sa mauvaise conscience. Il faut, en somme, choisir entre "*les combattants*" et "*les briseurs de grève*", comme le dit Felzer à Orfilat. En ce sens, les apprentissages exemplaires sont bien un moyen, très habilement agencé par le romancier, de compléter la structure antagonique et de conforter la thèse qu'elle met en scène. Il nous reste à nous demander si les fonctions de la double histoire d'apprentissage de Cécile et Jean sont identiques.

Avec ces deux personnages, c'est l'histoire d'amour et la réflexion sur le couple, sur la possibilité du couple, après le roman de son impossibilité qu'était *Aurélien*, que le romancier a lui-même considérées comme formant le premier plan des *Communistes*. Cette question interfère nécessairement avec notre sujet, mais ce n'est pas elle que nous allons privilégier : notre préoccupation est de cerner les logiques respectives des deux apprentissages, sachant que la rencontre amoureuse leur donne une dynamique, une direction, et une partie de leur sens. Au terme des évolutions positives, ce ne sont pas seulement des individus nouveaux qui viennent au monde, mais un couple nouveau, d'une autre nature que le couple traditionnel. Ce qui revient à dire que son modèle implicite pourrait être celui que les couples communistes du roman incarnent déjà, en en présentant des variantes. Ce modèle repose sur deux idées maîtresses, l'égalité des rôles et l'ancrage commun dans le monde réel ; ce qui en fait l'exacte antithèse du couple fondé sur l'inégalité et l'égoïsme à deux. Mais ce dernier est loin de ne correspondre qu'au couple "bourgeois" et, d'une façon plus générale, le domaine de l'amour et de la vie à deux est celui où les militants sont les plus démunis, où ils ont à inventer eux-mêmes des solutions, et à résoudre la difficile équation de la vie privée et du dévouement. Que celui-ci absorbe presque complètement celle-là est à la fois une bonne réponse du point de vue politique (le Parti attend des militants qu'ils se dépensent sans compter), et une manière commode d'esquiver les problèmes en les supposant réglés. Dans les romans déjà étudiés, nous avons vu que ce scénario était fréquent, l'homme et la femme sont si bien d'accord pour militer sans relâche et si dispensés de jouir d'un temps personnel, qu'une harmonie sans grand contenu mais politiquement exemplaire semble l'ordinaire des couples communistes.

Les mentions que nous avons faites jusqu'ici des couples mis en scène par Aragon confirment la prégnance de ce scénario ; qui plus est, les circonstances de la drôle de guerre font une règle de la séparation physique des conjoints, si bien que la seule question posée est celle du retard idéologique que l'un des deux, en l'absence de l'autre,

doit s'empresse de combler (ainsi de Paulette Blanchard ou de Micheline Vallier)³³. Par un paradoxe tout apparent, c'est avec les couples en formation et qui concernent des non communistes, qu'Aragon reprend le plus longuement, et de la façon la plus nuancée, cette grande question qui traverse toute son œuvre. Faute de pouvoir traiter ici de l'idylle tardive de Thomas Watrin et d'Edwige Duplessy, faute également de nous attarder sur les subtilités des émois plus précoces de Cécile et Jean, venons en aux aspects majeurs de leur éducation politique³⁴.

C'est pour Jean, le novice de dix-neuf ans, que l'éducation sentimentale se mêle étroitement à l'éducation politique, tandis que Cécile, jeune mariée déçue de vingt et un ans, en est aux "illusions perdues", dès l'ouverture du roman³⁵. Elevé dans la foi catholique, ancien scout, à peine Jean a-t-il revu³⁶ cette "*jeune femme d'une beauté surprenante*" que pour lui la lumière se fait : "*Et il avait suffi d'un mot d'elle : il ne croyait plus en Dieu*"³⁷. Ainsi Cécile est-elle destinée à jouer un rôle catalyseur dans l'évolution du jeune homme, il ne pourra vraiment progresser qu'en se montrant digne de sa confiance et des valeurs qu'elle incarne. Et la plus importante de ces valeurs est le refus du mensonge. On l'a indiqué, c'est sa prise de conscience du caractère mensonger des apparences cultivées par ses proches et les gens de son monde qui amorce le processus de son évolution positive. Cette vision critique, enrichie par la "*lumière insoutenable*" des livres, par la lumière de Balzac, ne se démentira jamais, la fréquentation de ses amies, les dîners mondains, les propos académiques d'un Berdoulat ou la conversation galante d'un Luc Fresnoy, tout confirmera à ses yeux qu'elle n'a plus la moindre indulgence à nourrir envers ces "*gens horribles*". Même si elle a douté un instant "*qu'elle seule eût comme une intuition du bien*"³⁸. C'est qu'il lui faut trouver, parallèlement à cet éloignement sans retour (à ce procès de désapprentissage), les

³³ Cette règle vaut aussi, on s'en est aperçu, pour les couples politiquement mixtes, mais dans ce cas c'est l'homme qui doit rattraper son retard, fût-il, lui, le militant (comme Lebecq par rapport à Martine), ou elle une sympathisante quasi communiste et plus avancée que lui (ainsi de Robert Gaillard par rapport à Yvonne). Rappelons que Barbentane et Marguerite Corvisart sont des célibataires.

³⁴ Nous renvoyons à nouveau à l'étude citée de J. Lévi-Valensi, qui souligne en particulier qu'Aragon met dans la bouche de Watrin la formule "*Le couple, quel beau mot ! Le principe de tout mouvement moral, comme de toute mutation physique*" ; mais son monologue commence par : "*L'essentiel en ce monde, c'est d'être heureux, de rendre quelqu'un d'autre heureux*" (IV-6, p. 119). Il avait donc encore du chemin à faire pour admettre que le souci des autres est une composante, tout aussi essentielle, de ce bonheur.

³⁵ Aragon la montre à Biarritz "*plongée*" dans le roman de Balzac, après avoir écrit qu'elle "*avait entrepris de relire – ou de lire – tout Balzac*", l'un des premiers signes évidents de son souci nouveau, à travers le prisme de la fiction, pour le monde réel (I-9, pp. 108-110).

³⁶ Il l'avait aperçue, et il s'était déjà senti attiré par elle, alors qu'il n'avait que quatorze ans.

³⁷ *Ibid.*, I-3 pp. 52-54. "*Un mot d'elle*" ou un modèle ?

³⁸ *Ibid.*, I-1, p. 30.

formes d'un éveil à d'autres réalités, les leçons venues d'un monde qu'elle avait jusque là ignoré ³⁹.

L'immatunité de Jean, plus que l'étroitesse et les préjugés de sa famille, dont il a peu de difficultés à se défaire, réclame un traitement plus complexe, et Aragon ne lui épargne pas les essais et erreurs habituels, les épreuves rituelles du passage à l'âge d'homme. Que Cécile soit une femme mariée, plus âgée et plus mûre que lui, qu'elle appartienne à un monde social en fait très éloigné du sien (par la fortune, le pouvoir et le prestige), crée des obstacles de tous ordres, matériels et psychologiques, qui le privent de l'influence rapide et heureuse qu'elle pourrait exercer sur lui, et lui rendent la tâche de grandir plus malaisée ⁴⁰. Il ne va pas cesser de penser à elle, de juger de son propre comportement à travers l'image qu'il se fait d'elle (cette "*Cécile qui haïssait le mensonge*" ⁴¹), mais il va à l'occasion la trahir. Envisagée sous l'angle des choix fondamentaux opérés sur le plan de la composition d'ensemble de l'œuvre, cette observation confirme que le romancier a voulu combiner une histoire d'amour (qui réunit et sépare les amants) et celle de deux apprentissages distincts. Dans un premier temps, tandis que s'opère chez lui la cristallisation amoureuse, Jean commence à réfléchir en dévorant les livres trouvés chez sa sœur Yvonne et son beau-frère, des livres russes, et *L'Humanité* que le concierge monte chaque matin dans leur appartement. Mais à l'annonce du pacte, "*dans un état d'excitation invraisemblable*", il criera à sa sœur : "*De belles menteries ! J'allais y croire... Quand on est dans ces bouquins-là, on y est pris. Là-dessus la trahison des Russes ! Ah ! vos livres ! Il faudrait les brûler !*" ⁴². C'est une erreur, mais ce n'est pas si mauvais signe : Jean ne manque pas de sens national. Une singulière discussion théologique avec l'abbé Blomet, son ancien confesseur, le conduira ensuite à se dire que si les communistes "*croient dans l'URSS*

³⁹ "*Cécile ne s'était jamais posé de questions sur la fortune des siens*", tel est l'incipit du premier chapitre et les tout premiers mots la concernant ; puis : "*Elle n'imaginait pas plus le mal que la misère : l'un et l'autre existaient, voilà tout*", *ibid.*, I-1, p. 25.

⁴⁰ Rappelons que les de Moncey incarnent une aristocratie de province sur le déclin, désargentée et bien pensante ; les parents ont considéré le mariage de leur fille Yvonne avec le petit bijoutier des Halles Robert Gaillard comme "*une mésalliance*" (I-4, p. 59). Cécile, elle, née d'Aigrefeuille, appartient à cette aristocratie qui, depuis Balzac, s'est mise à prospérer dans le commerce, la banque et l'industrie (on a indiqué que son père est un banquier influent, tandis que son beau-père est un industriel très proche des sphères du pouvoir). On peut donc remarquer que le choix d'Aragon s'est porté sur les enfants d'une classe autrefois porteuse de valeurs à ses yeux plus estimables (à commencer par le sens de l'honneur et d'une certaine probité) que les fausses valeurs de la classe bourgeoise, qui l'a historiquement supplantée. Dans *Les Voyageurs de l'impériale* déjà, il avait joué sur cette opposition.

⁴¹ *Ibid.*, I-4, p. 63.

⁴² *Ibid.*, I-12, pp. 138-139. Très calmement, sa sœur lui répond : "*Qu'est-ce que c'est que ces idées de brûler les livres ? Laisse ça à Hitler !*"

comme le chrétien en Dieu", alors *"ils sont fondés, au nom de cette foi-là, à défendre par exemple le pacte Hitler-Staline"* ⁴³. La *"grandeur morale"* pourrait même se trouver de ce côté, et non dans un reniement précipité. Autre bon signe.

L'évolution de Cécile se poursuit dans le deuxième volume, dont Jean est presque absent, tandis que c'est l'inverse dans le volume suivant, riche en péripéties pour le jeune homme. Elle pense à lui, *"rien ne lui fait peur comme d'aimer"* ⁴⁴, elle subit les siens, mais *"partout, et tout le temps, elle pensait à Jean de Moncey"* ⁴⁵. Cet amour est toutefois loin de lui faire oublier le monde réel qu'elle a commencé de découvrir, elle s'informe, elle lit beaucoup sur les pays baltes devenus un sujet d'actualité. Et voici qu'elle regarde autrement les humbles, honteuse de n'avoir pas considéré plus tôt sa femme de chambre comme un être humain à part entière, si bien que, l'accompagnant à l'hôpital de Verdun, elle fait la connaissance de son frère, Joseph Gigoix, une des premières victimes de la guerre, amputé des deux bras, défiguré, aveugle. Si elle repense alors à Jean, c'est sous l'angle de ce *"tout ce qu'il arrivait de terrible au monde"*. Elle a appris que le grand blessé, *"cette chose aveuglée, sanglante, sans bras"*, n'était pas croyant, elle ne sait pas encore qu'il est communiste ⁴⁶. La compassion fait son chemin. Elle ne sait pas non plus que, pendant ce temps, Jean a couché avec cette Josette qui couche avec tout le monde, et il y a peu avec Orfilat, Jean qu'elle avait vu *"si profondément différent des siens, si propre"* ⁴⁷. Il a été reçu à ses examens de médecine, il a beaucoup bu avec son copain Nicolas, le propre frère de Cécile, et cette fille qui a été *"la maîtresse d'un communisse"* parti à la guerre, *"le nommé Patrice Enfile-moi"* ⁴⁸. Au réveil, *"il fut comme un type qui se noie : entre une espèce d'orgueil... le vague de ce qui s'était passé... et la honte [...] Il avait trahi Cécile"* ⁴⁹. Le voici devenu "un homme", mais il va lui falloir en payer le prix.

⁴³ *Ibid.*, I-18, pp. 198-199.

⁴⁴ *Ibid.*, II-3, p. 42.

⁴⁵ *Ibid.*, II-10, p. 178.

⁴⁶ *Ibid.*, II-20, p. 358.

⁴⁷ *Ibid.*, I-3, p. 53.

⁴⁸ *Ibid.*, II-17, p. 306. "Communiste" est la façon de dire du jeune Nicolas, inscrit au PPF de Doriot. Dans la seconde version, le sobriquet "Patrice-Enfile-moi" disparaît en même temps que le personnage. La chose troublante, plus encore qu'audacieuse de la part du romancier, c'est la promiscuité, par maîtresse interposée, qu'un tel scénario ménage entre l'odieux renégat et le jeune homme prometteur.

⁴⁹ *Ibid.*, pp. 311-312.

Son évolution se poursuit de façon sinueuse, à travers explications reçues et expérience vécue, entre force de l'exemple et leçons tirées du contre-exemple. Il revoit Josette, s'installe un temps dans cette liaison (tout en gardant son amour pour Cécile), ses idées sont en désordre, il lui demeure une *"tendance au patriotisme, c'était même le seul idéal encore intact en lui"*, et ses études de médecine lui révèlent qu'il a *"le goût de savoir"*, et non la tentation de fuir le monde. Attentif, dans le train du matin ou le métro, aux *"malheurs pareils et disparates"* des gens, confronté à l'hôpital aux *"abominations"* de la maladie ou simplement au *"malheur ordinaire"*, il se garde des illusions faciles, à défaut de trouver des raisons. Le narrateur, loin de l'accabler, le prend sous son aile : *"Je vous dis que c'était un bon petit, Jean de Moncey"*, avant de fournir, non sans assurance, l'explication du flottement présent de ses idées : *"Le malheur voulait qu'il ne fût rattaché à rien, à aucune croyance, à aucune passion, à aucune raison de voir au-delà de ce spectacle froid, sinistre, et déprimant si on se laissait aller à penser à partir de lui"* ⁵⁰. Il avance d'un degré dans le déniement en apprenant que Josette est tenue par la police, raison pour laquelle elle a couché avec un communiste ; en outre, elle va suivre Nicolas au PPF. *"La vie ne ressemble pas aux rêves"* ⁵¹, mais il continue de croire à l'amour, ce qui lui rend suspect le discours du carabin Serge Mercereau qui mêle théorie de la collaboration de classe (à travers un retour aux corporations) et idéologie de l'amitié virile. Il a même l'intuition que cela fleure bon l'anticommunisme. Il n'est donc pas si démuni quand le romancier agence, aussitôt après, la première rencontre pour lui décisive sur le plan de son éveil politique.

Le scénario de la rencontre avec la néophyte Micheline Vallier, attendrissante de sincérité naïve, est fort ingénieux. Jean la connaît puisque les Gaillard et les Vallier habitent le même immeuble, il tombe sur elle dans la rue alors qu'elle attend en vain Lebecq, qui vient d'être arrêté par la police ⁵². Dans la conversation, elle fait allusion à Gaillard, *"à son régiment, il n'était pas bien vu... à cause de ses idées"*, elle se surprend en disant cela à vraiment comprendre la portée d'une pareille formule, et elle est profondément touchée par ce que Jean lui dit en écho (et dont nous avons, quant à nous, fait une clé essentielle du roman), à savoir que *"c'est un grand point pour les idées qu'on persécute, d'être les idées qu'on persécute"*. Elle se convainc que *"Monsieur Jean"* doit être avec eux, qu'il ne peut pas être contre *"Madame Yvonne"*, *"c'est sa sœur, d'abord"*, et craignant d'avoir trop parlé (à propos du rendez-vous avec Lebecq), elle lui

⁵⁰ *Ibid.*, III-2, pp. 36-38. Aragon supprimera dans la seconde version cette explication assez didactique, qui dessine en creux le type de salut qui conviendrait à son personnage.

⁵¹ *Ibid.*, II-5, p. 87

⁵² Nous avons évoqué (chap. 3.3.3.2.) la scène de l'arrestation de Lebecq, Mireille et Antonio (III-6).

demande pour se rassurer : "*Monsieur Jean, pardonnez-moi, mais vous êtes avec nous, n'est-ce pas ?*", et elle avait, à l'évidence, "*tellement besoin qu'il répondît à son espoir*", que Jean acquiesce avant d'avoir mesuré à quel point il est désormais "*prisonnier d'un mensonge*". A moins de faire que cela ne soit pas un mensonge. Et de s'aviser qu' "*il n'y a que deux camps dans cette affaire*", et donc pas d'autre liberté que d'être contre ceux qui un jour arrêteront peut-être Yvonne, comme ils ont dû le faire avec le "*copain*" de Micheline. De là à se dire communiste, il s'en défend, il ne comprend pas le secret de ces gens, "*c'est comme une autre espèce humaine*" ; il a au moins retenu des livres de Gaillard à quel point "*la mort tient peu de place dans ce qu'ils écrivent*", et qu' "*ils semblent absolument ignorer l'angoisse métaphysique*" ⁵³. Les paroles ont devancé sa pensée, il lui reste à mieux penser ce qu'il pense, et surtout à se montrer concrètement solidaire de ceux qu'on persécute et qui sont du côté de la vie.

Une première chose va l'y aider, la comparaison de son amour pour Cécile avec la sorte d'amour qui anime les communistes, cette foi mystérieuse, qui leur fait prendre tant de risques, à travers tant de "*misérables actions parcellaires*", afin que "*le monde fût ébranlé dans sa base*", et que "*vinssent enfin les temps attendus*" ; cette "*recherche d'une vie impossible, différente, comme si vraiment ce n'eût pas été une utopie*" ⁵⁴; cela donc, qui est de même nature que la haute exigence de son amour, qui a même noblesse que "*les grands sentiments, la générosité, le désintéressement, la tendresse, la bonté*". L'idéal communiste ne se récusé pas plus que l'idéal amoureux ; en étant intensément vécu, et courageusement mis en actes, le premier montre la voie au second, et celui-ci fait miroir au premier, il est semblable raison d'exister : "*Si on n'y croyait pas, comment, de quoi pourrait-on vivre ?*" ⁵⁵. Le socle sur lequel son évolution va se poursuivre est à partir de cet instant assez solidement bâti, il doit beaucoup à un idéalisme moral et sentimental, à une vision du communisme comme espérance utopique, au frisson du romantisme révolutionnaire, et bien sûr à la compassion pour les persécutés. Comme Courtade le signifiait dans *Jimmy*, pour que la petite flamme de la conscience soit bien allumée chez le héros, il faut que la vérité lui soit mieux expliquée ou qu'il lui arrive quelque chose personnellement. Aragon lui envoie ce double secours.

⁵³ *Ibid.*, III-6, pp. 108-111. Ces observations visent entre les lignes, mais fort clairement à notre sens, la vision du monde de Nizan et sa représentation des communistes dans *Le Cheval de Troie* (voir notre chapitre 1.3.2.2.).

⁵⁴ *Ibid.*, III-9, pp. 162-163.

⁵⁵ *Ibid.*, III-9, pp. 166-167. Aragon prolonge le monologue intérieur prêté à Jean par cette forte maxime : "*Le scepticisme, c'est bon pour les putains : c'est leur excuse*" – car Jean vient de discuter avec une amie de Josette, Sylviane, elle aussi femme entretenue, et qui a en haine les communistes et les ouvriers.

D'une part, en se liant d'amitié pour son condisciple Pastorelli, *"un perdu de lecture"* ⁵⁶, fils d'ouvrier et communiste, il commence à s'instruire, et il progresse vite, non pas en lisant Marx, mais en allant avec lui assister à la séance du 16 janvier 40 à la Chambre, où sont sommés de se justifier les députés qui ont refusé de saluer le drapeau français. Comme l'exemple de F. Bonte pour Jean-Blaise ou celui des députés mis en procès pour Watrin, le grand courage démontré par Fajon, au moins autant que le contenu de son discours, produit un effet profond sur le jeune homme. D'autre part, parce qu'on a retrouvé Sylviane morte dans l'atelier qu'il habite et un tract glissé sous sa porte, il est arrêté, sévèrement battu, et emprisonné pendant dix jours. Ce qui "lui arrive personnellement" le transforme, il le dit à Pastorelli : *"J'en ai plus appris dans ces quelques jours de prison que dans toute ma vie [...] Je veux apprendre deux choses : le marxisme et la boxe"*. Tout irait maintenant très vite s'il n'avait pas étroitement lié cet idéal désormais mieux incorporé et son idéal amoureux ; or, par deux fois, Cécile et lui ont manqué leurs retrouvailles, Nicolas a aggravé la gêne et les malentendus en traitant, en leur présence à tous deux, Jean de tombeur (*"un Don Juan, un Lovelace"*), elle lui dit qu'il est libre, mais lui rappelle aussi qu'elle a *"le mensonge en horreur"*. Aussi, puisque *"tout craque"*, et qu'il se fait *"une mentalité d'apocalypse"*, il ne voit plus de raison de *"croire, tout d'un coup, à ce que disent les communistes"* ⁵⁷. Commence alors pour le fautif une longue période sombre, dont va le sortir peu à peu la façon même qu'il a eu de fuir sa vie gâchée, l'engagement volontaire dans le service sanitaire des armées.

Nous sommes alors en février, Jean et Cécile, qui se sont jusqu'ici très peu vus, ne se retrouveront que début juin, réconciliés, intensément heureux au cœur de la débâcle, et menacés par le malheur des temps. Jean aura beaucoup grandi à travers l'expérience de la guerre, et grâce à l'amitié de Raoul Blanchard, le meilleur des instructeurs dans ce contexte qui réclame plus que jamais lucidité et courage. Cécile, quant à elle, aura trouvé un remède à sa déception en rendant des services dans l'hôpital où elle continue d'apporter réconfort à Joseph Gigoix, en prenant soin des enfants Gaillard après l'arrestation d'Yvonne ⁵⁸. Elle aussi trouve le chemin du monde réel en fuyant d'abord ce qui la blesse, et en se liant à un militant ouvrier exemplaire. Elle aussi veut percer l'énigme de cet homme admirable, qui ne se plaint jamais, qui veut tout savoir de l'actualité, *"cette loque humaine [...] secouée par une passion profonde, qui n'arrivait pas à se masquer, une passion vraie, intense"*. Il s'est fait relire trois fois le compte

⁵⁶ Il lit en particulier Hugo, Vallès, Sand, Tillier, Barbusse et Pierre Dupont. Sur cette question des lectures des militants, voir le travail très minutieux de Corinne Grenouillet dans sa thèse.

⁵⁷ *Ibid.*, III-21, p. 340.

⁵⁸ L'hôpital est maintenant celui de Conches, un village de l'Eure ; c'est là que le 6 juin Jean la rejoindra.

rendu du procès des députés, avant de lui révéler qu'il est communiste ⁵⁹. Commence alors une "*complicité nouvelle*", et elle apprend de lui tant de choses qu'elle découvre à mesure quelle était son ignorance ⁶⁰. Un peu plus loin, en faisant référence au livre d'Ostrovski, *Et l'acier fut trempé*, Joseph se désigne lui-même comme le digne émule de Pavel Kortchaguine, ce héros soviétique entre tous adulé, lui aussi grand mutilé, et animé d'une indomptable volonté. Il est très conscient de l'utilité politique du martyr, il se fait une fête de pouvoir un jour marcher à la tête des manifestations : "*la police ne pourra me tirer dessus, ou alors ça en ferait un chahut ! et les copains passeront... vous voyez, Madame Cécile, quand on y réfléchit un peu, un homme même abîmé comme ça, ça peut encore servir... C'est mutilé de guerre tout de même !*" ⁶¹. Cécile en est profondément remuée, se demandant ce qu'il y avait "*dans cet homme pour qu'il considérât son malheur comme un avantage pris sur des ennemis*" ⁶². "*Une autre espèce humaine*", disait Jean.

Fred Wisner, son mari, va aussi rendre à Cécile le précieux service d'incarner le parfait contre-exemple d'un Joseph Gigoix, à la faveur du règlement de compte entre les cagouleurs, où se révèlent à ses yeux les liens entre la noirceur morale, les intérêts de classe, la bassesse des calculs politiques. La faute passagère de Jean lui en semble fort bénigne, et sa propre fâcherie "*un enfantillage*" ⁶³. Elle lui écrira. Dans cette longue lettre d'amour, qui parviendra à Jean le 15 mai, alors qu'il assiste au triste spectacle des débuts de la débâcle, elle réaffirme son premier sentiment, "*Mon cher petit Jean, si propre, si différent d'eux tous*", elle explique combien pour elle "*tout a changé*", quelle femme "*merveilleuse*" est Yvonne, qui "*trouve tout naturel ce qu'elle a fait*", quelle forte impression elle a reçue du blessé avec lequel elle a beaucoup parlé de "*ces choses compliquées*" qu'elle découvre :

Est-ce qu'il m'a convaincue ? Je ne le pense pas tout à fait. Mais lui, les voit d'une façon directe qui m'est peut-être interdite. Sur le fond, ces gens-là ont-ils raison ? Comment pourrais-je en être sûre ! Il y a dans ces choses qu'ils disent (et j'ai

⁵⁹ *Ibid.*, IV-6, pp. 132-133.

⁶⁰ "*Elle n'oubliera jamais que tout ceci a commencé le samedi saint de l'an quarante*" (p. 133) ; le lendemain, donc, de l'expérience vécue par Watrin. Avant le roman qui porte ce titre, Aragon livre quelque chose de son goût très vif pour "*la semaine sainte*" et la symbolique chrétienne, qu'il remet, dit-il, sur ses pieds matérialistes.

⁶¹ *Ibid.*, IV-10, pp. 185-187.

⁶² *Ibid.*, p. 187.

⁶³ *Ibid.*, IV-14, p. 261.

*ressenti cela vivement avec Yvonne, autrement) quelque chose qui sonne d'une façon si émouvante pour moi, si neuve*⁶⁴.

Le romancier se garde de trop précipiter l'évolution de son héroïne, qui vient de si loin. Mais début juin, elle se désolidarise des siens en refusant de quitter un Paris sous la menace de l'ennemi, elle "*pense aux gens dans les maisons*", qui ne partiront pas, "*elle pense à Yvonne dans la prison. A tous ces hommes et ces femmes, dont elle sait bien qu'ils haïssent Hitler*". Elle pense à "*Paris livré, livré sans combat*"⁶⁵. Elle progresse vers la compréhension que son amour pour Jean est "*lié au bonheur et au malheur des autres, au sort du pays*", et que se livre en elle "*la dernière bataille de l'orgueil*"⁶⁶. Lors de leurs retrouvailles, elle voit bien que Jean a lui aussi profondément changé, elle ne s'étonne pas de lui entendre dire "*Raoul, c'est un camarade*"⁶⁷. A-t-il, quant à lui, franchi un pas de plus ?

Ses discussions avec Raoul Blanchard, avec Pierre Cormeilles également, son ancien professeur, la mise à l'épreuve de son courage, l'ensemble des expériences partagées dans la guerre, tout cela l'a fait suffisamment progresser pour que, tout en s'en défendant encore, il fasse clairement la différence entre "nous" et "eux", et se sente infiniment proche des militants⁶⁸. Proche des militants persécutés, des emprisonnés (et sa sœur est du nombre, comme il l'avait à l'avance redouté lors de sa rencontre avec la petite Vallier), des combattants, des vrais patriotes, révoltés comme lui par le scandale de la trahison des politiques et des militaires. Il est probable qu'après Dunkerque et le retour sur le sol français, il aurait donné raison (dans la suite, non écrite, du roman) à celui qui est redevenu son professeur, sur un mode nouveau, approprié au roman d'une éducation politique. Déjà l'ouvrier Blanchard lui avait indiqué quelle lecture nouvelle il devrait faire, après qu'il eut confessé, le 10 mai, ne plus rien comprendre à ce qui se passait : "*C'est parce qu'il te manque un bon livre, comme celui que j'ai là ! Quand on a un bon livre comme ça, on comprend tout... par comparaison... et aussi ce qu'il faut*

⁶⁴ *Ibid.*, V-15, pp. 287-292.

⁶⁵ V-Epilogue, pp. 319-320.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 337.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 332.

⁶⁸ Jean se trahit par une sorte de lapsus. Cormeilles lui demande à Dunkerque de ne pas voir que le chaos : "*Tu juges sévèrement. J'aime que la jeunesse ait de telles exigences. Mais c'est mon métier de te dire que, dans cette lessive effroyable, tout n'est pas que saloperie... et que c'est à nous d'avoir de la patience*". Jean réagit à ce "nous" par un "*je ne suis pas communiste*", qui fait sourire le professeur : "*Voilà donc où tu en es ? la première personne du pluriel, déjà, pour toi, c'est le Parti ! Eh bien, nous reparlerons de cela, mon petit, quand nous reviendrons d'Angleterre*" (V-30, p. 295).

faire ! ; ce livre dont Raoul ne se sépare jamais, il le lui montrera le lendemain, "soigneusement recouvert avec du papier marron", c'est l' *Histoire du Parti communiste (bolchevik) de l'URSS* ⁶⁹. Comme Aragon le soulignera fort pertinemment dans la seconde version, c'est une question de "confiance". Jean sera bientôt prêt à faire confiance. Comme il fait confiance à celle qui le lui rend bien, aux dernières pages de l'épilogue, non encore dans la pleine conscience ("Ils ne savent pas vraiment, Cécile et Jean"), mais dans le pressentiment que c'est "pour cela que l'on vit et que l'on meurt, pour que cela soit possible, le bonheur, non pour son bonheur à soi, mais celui des autres, de l'espèce humaine" ⁷⁰. La perspective tracée ainsi par le narrateur est bien celle de la naissance d'un couple de type nouveau, qui ne fait pas du bonheur une pure affaire personnelle, mais l'enjeu principal de la lutte collective. Déjà, il avait au lecteur posé la question : "L'avenir, celui pour lequel on se bat et on meurt, a-t-il un sens s'il n'est fait de tous les Jean et de toutes les Cécile, unis ?" ⁷¹. Ainsi se réunissaient, du même coup, le roman d'amour et le roman de ces deux apprentissages à la fois parallèles et croisés.

Par rapport aux exemples précédents d'apprentissages positifs, celui de Cécile et Jean est donc plus complexe et plus nuancé. Peut-être en est-il plus efficace dans l'économie générale du roman à thèse. Il est peu contestable qu'il renforce lui aussi les effets du roman antagonique, en ajoutant peu à l'argumentation politique la plus liée à l'actualité, mais en apportant à la cause des militants, pris dans la tourmente de la drôle de guerre, la caution des sentiments les plus nobles, de l'exigence morale la plus authentique, de la foi en un idéal humain qui a le visage de l'amour. Ceux qui aiment ont partie liée avec ceux qui luttent. Si l'hypothèse confiée à Jean selon laquelle l'homme communiste appartient peut-être à "une autre espèce humaine" s'inscrit assez bien dans ce que suggère le roman antagonique, on aura noté que l'amour qui l'unit à Cécile devient à la fin un emblème du combat pour le bonheur même "de l'espèce humaine". On peut voir là autre chose qu'un jeu de mots involontaire : tout ce qu'entreprennent les militants, au-delà de leur lutte de résistance à la persécution, ils le font pour l'amour de l'humanité. Comme d'autres écrivains du réalisme socialiste, avec plus d'ingéniosité et de talent littéraires, Aragon entend montrer que le communisme est un humanisme.

⁶⁹ *Ibid.*, IV-17, pp. 327-331.

⁷⁰ V-Epilogue, p. 340.

⁷¹ *Ibid.*, p. 337.

3.4. LES COMMUNISTES D'ANDRÉ STIL :

DES HÉROS DE LA NOUVELLE RÉSISTANCE

*On allait vers un monde
merveilleusement moral [...] On
a pu faire du mal, sans le vouloir.
Mais nous étions tous lancés à
fond vers le bien.*

André Stil, *Une vie à écrire*

André Stil doit être considéré, avec Aragon, à qui il doit beaucoup dans le lancement de sa carrière d'écrivain, comme un acteur essentiel du réalisme socialiste français. Il a revendiqué haut et fort le statut d'écrivain-militant et de militant-écrivain, sans ignorer tout à fait les risques de l'entreprise, ni les reproches habituels dont on accable la littérature à thèse : schématisme, démonstration, clichés édifiants, piètre qualité artistique, propagande, etc. Comme les écrivains dont nous avons parlé, il s'est confronté aux contradictions d'une entreprise qui repose sur ce pari difficile, prétendre concilier deux forces *a priori* antagonistes : le projet réaliste (d'exploration et de questionnement du réel) et l'intention militante (d'exposition et d'illustration d'une vérité) ; la curiosité pour les individus concrets, pour les représentations qu'ils se font d'eux-mêmes et de leur rapport à leurs conditions d'existence, et la volonté de tout éclairer politiquement, de dégager des leçons non ambiguës et, par hypothèse, efficaces.

Nous avons vu jusqu'ici que les contradictions ne sont pas évitables, que le projet réaliste ne peut pas ne pas souffrir des impératifs de la perspective socialiste, mais aussi que des effets de vérité pouvaient s'en dégager et des failles se produire dans la rigide armature du roman à thèse. Dans la mesure où André Stil a eu une assez vive conscience des moyens propres de la fiction, du recours au personnage comme mode d'exploration d'un rapport au monde, on essaiera d'examiner avec attention les solutions narratives qu'il a mis en œuvre ; la manière dont il a tenté, pour sa part, de cerner l'humain dans le politique, une fois postulé que rien de ce qui est humain n'échappe à l'éclairage politique.

Il n'est pas indifférent que Stil ait commencé par écrire des nouvelles, avant de se frotter à la longue distance du roman. Le genre du récit court lui a semblé spécialement adapté à l'ambition qu'il dit avoir été la sienne et qu'il a formulée après coup en ces termes : "*rendre intime le social, pénétrer le social jusqu'à l'intime*". C'est là ce que le "*texte court permet, mieux que le roman*", ce qu'il appelle encore "*mettre les grands mots dans les petits*", grâce à la pratique du sous-entendu plutôt que de la déclaration, grâce à l'attention portée sur les plus menus détails, pour lesquels le texte devient une "*caisse de résonance*", au lieu qu'ils soient dilués dans un espace trop vaste ¹. Etudier d'abord ses deux recueils de nouvelles offrira donc une perspective intéressante sur la manière dont il a abordé les problèmes du roman, sachant que dans les deux cas il a eu l'ambition de saisir l'intime connexion de la politique et de la vie quotidienne. Dans le discours de réception de son prix Staline, il expliquait :

La politique dans la vie, et même dans la vie du Parti, ne se présente jamais de la même façon pure que dans les analyses des dirigeants de notre Parti. Elle n'y est pas élaborée mais à l'état brut. Elle y est faite d'une masse de contradictions, d'hésitations, d'incompréhensions, d'erreurs, non seulement dans les mots et les phrases, mais encore plus dans les actes. C'est au milieu de cette sorte de chaos que les idées justes trouvent leur chemin ².

Le domaine du roman politique de type réaliste-socialiste est ici fort bien circonscrit : la politique "*à l'état brut*" cernée par "*les idées justes*". Pour le romancier, mais aussi pour le nouvelliste, l'intérêt de l'entreprise devrait tenir au volume qu'il entend donner à cet espace à deux dimensions, à la profondeur de champ qu'il s'accorde, comme à la

¹ Stil, *L'Optimisme librement consenti*, Stock, 1979, p. 110 et 106.

² "*Militant et écrivain*", in *Vers le réalisme socialiste*, op.cit., p. 93.

focalisation sur les plus petites choses de la vie, ou sur "*les actions même les plus minimes*", dit-il encore.

Nous l'avions annoncé, l'intérêt de la contribution d'André Stil à la prose réaliste-socialiste française tient également à ce que chez lui le monde ouvrier est réellement mis au premier plan, et pas seulement l'image politique de la classe ouvrière, même si beaucoup de ses ouvriers sont de bons communistes. Sa connaissance du mode de vie ouvrier, du monde du travail, du monde de la mine et des usines, lui vient et de ses origines familiales et de sa pratique militante, dont fait partie sa pratique du journalisme pour la presse du Parti ³. Rappelons en quelques mots que Stil (né en 1921) est un enfant du pays des mines, fils de tailleur (communiste sur le tard), mais neveu de deux oncles mineurs, et qu'il a été immergé, enfant, dans le monde des corons, auquel il est resté profondément attaché. Son déclassement de jeune intellectuel, licencié de philosophie, instituteur, professeur de collège, avant de devenir, très vite, un intellectuel au service du Parti, ne l'aura pas coupé de ses racines sociales, affection filiale et militantisme aidant ⁴. Ses débuts littéraires se feront sous le double signe du monde ouvrier et de la foi communiste.

Ces débuts ont été encouragés par Aragon, à qui Stil avait adressé son tout premier texte en prose, après l'avoir rencontré à Lille dans le cadre des activités de l'UNI ; c'est lui qui publie en revue ses premières nouvelles et les lui fait rassembler en volume, avant de le conseiller lors du passage au roman. Il l'a aussi toujours défendu par ses articles, et plus tard dans *Le Neveu de M. Duval*. C'est aussi Aragon qui le fait venir à Paris en 1949 pour y diriger *Ce Soir*, avant que les faveurs de Thorez ne lui valent d'assumer la lourde tâche de diriger le quotidien national du Parti. Envisagé sous l'angle

³ Stil a raconté ses premières expériences de militant et de journaliste dans *L'Optimisme librement consenti*, son travail de feuilletoniste à *Liberté* (journal du Parti dans la région Nord), dès avant *Ce Soir* (1949) et *L'Humanité* (1950), et la connaissance acquise sur le terrain de l'univers qu'il allait décrire dans ses œuvres de fiction : "*de la fin de 1944 à 1949, j'ai accumulé une masse d'impressions premières sur le travail, et tout ce qui accompagne le travail. Pas une documentation naturaliste. Je ne prends guère de notes documentaires. Mais des bouts de papiers à la Maïakovski, où on griffonne des images, des sensations fugitives, des détails infimes*" (pp. 207-208).

⁴ Le témoignage le plus précis sur le plan autobiographique figure dans *Les Berlins fleuries*, Hachette-Littérature, 1981. Il est d'autant plus intéressant qu'il revient, de façon moins politiquement correcte, sur nombre d'aspects des réalités transposées dans les premières œuvres. Parlant d'André (c'est-à-dire de lui-même à la troisième personne), il écrit : "*André peut avoir sept ans de lycée derrière lui, il n'oublie pas ce temps de ses dix ans où il pouvait devenir aussi bien l'un et l'autre, mineur ou métallo. Et quand il est parmi les siens, au coron, il parle comme eux. Il voit tout comme eux. Et s'il le raconte aujourd'hui, ce n'est pas une coquetterie d'écrivain "populiste" qui lui fait chercher des mots, des phrases, un ton qui suggèrent, entre patois et français, la simplicité vécue. C'est un souci de vérité*" (p. 113). L'on pourra se demander ce qui passe dans les premiers textes de ce souci de vérité, de nature réaliste (et non réaliste-socialiste).

de cette double paternité prestigieuse, les premiers pas de Stil apparaissent donc comme ceux d'un jeune homme à qui une très grande confiance est faite, dans un contexte où tout concourt à ce que le bénéficiaire s'emploie à la mériter. Et comme Stil a lui-même placé sa naissance à l'écriture littéraire et militante sous les auspices de Thorez et de Casanova, l'on ne peut s'attendre à ce que le cadre dessiné par "*les idées justes*" ait été par lui grandement bousculé. Il dira plus tard n'avoir pas eu besoin de directives pour se lancer dans son ambitieux roman, car "*dans le climat qu'il faut, l'écrivain de bonne volonté va tout seul*", ajoutant toutefois : "*où il ne devrait pas aller*", conscient que *Le Premier Choc* est de tous ses livres "*celui qui mérite le plus de critiques*" : "*j'y visais trop haut, et trop vite, dans un trop grand sentiment de devoir immédiat*" ⁵. Il a pourtant regretté qu'il ne fût pas réédité (au-delà des années cinquante) ⁶, sans toutefois envisager d'en donner une version corrigée.

Ecrit très vite en mars-avril 1951 ⁷, c'est le premier volume de la trilogie du *Premier choc* qui reçoit l'année suivante (la nouvelle éclate le 10 mars 1952) le premier prix Staline de littérature décerné à une œuvre étrangère, alors que le second volume venait de paraître trois jours avant ⁸. Grâce à ce prix qu'on appelait alors "*le Nobel de l'Est*", le livre est traduit dans un très grand nombre de pays ; l'année suivante, il fait de son auteur l'écrivain français le plus traduit dans le monde ⁹. Celui-ci commence le troisième tome du roman après ses deux mois de prison passés en compagnie de Jacques Duclos (en mai-juin 52, après la manifestation anti-Ridgway), et c'est lors de sa seconde incarcération (à Fresnes de mars à septembre 53) qu'il en achève la rédaction. L'écriture de l'ensemble est donc à la fois contemporaine des premières années de la direction de *L'Humanité* et des sanctions politiques que cette responsabilité lui a values. L'auteur n'avait que des raisons d'en faire une œuvre de combat.

⁵ *L'Optimisme librement consenti*, op.cit., p. 111.

⁶ La trilogie a été publiée en un seul volume aux EFR en 1955. Stil dit en 1979 être peiné qu'un de ses "*livres importants*" soit épuisé depuis près de vingt ans (*L'Optimisme*, op.cit., p. 114).

⁷ "*Le premier volume a été jeté sur le papier en quatre-vingts heures. Deux heures chaque matin pendant quarante jours, du 13 mars au 22 avril 1951, je n'ai pas osé l'avouer jusqu'ici*" (*L'Optimisme*, op.cit., p. 111).

⁸ Stil précise dans *Une vie à écrire* (p. 316) que ses rapports avec l'URSS étaient alors inexistantes ; il ne s'y rendra qu'à la faveur de son prix, de même que dans les démocraties populaires.

⁹ Le prix lui vaut aussi d'être extraordinairement fêté par le Parti : "*Après les huit colonnes de L'Humanité, et les félicitations reçues de partout, m'est organisée une affolante campagne de réunions, où je suis, dans les plus grandes villes de France, tous les jours pendant deux mois, couvert de cadeaux*" (*L'Optimisme*, op.cit., p. 112). Il lui permettra aussi de battre des records lors des ventes du CNE.

Pour en rendre compte avec une certaine précision, nous allons consacrer au *Premier choc* deux chapitres différemment conçus . Le premier (3.4.2) ne portera que sur le volume initial (le prix Staline), selon une démarche analytique qui essaiera de rendre compte de la composition d'ensemble, du mouvement dramatique, et des aspects les plus spécifiques de ce roman antagonique, qui est par excellence un roman de l'actualité immédiate, et plus précisément, de ce que PCF a considéré être l'occupation américaine en France. L'autre partie de l'étude (3.4.3) embrassera plus synthétiquement les deuxième et troisième tomes du roman, en privilégiant la représentation de l'action antagonique et de ses héros, la mise en scène des épreuves que doit subir un militant pour accéder à des fonctions de direction, et la manière propre qu'a André Stil de confondre la morale et la politique. Mais comme l'auteur a fait ses débuts de prosateur réaliste-socialiste à travers l'écriture de nouvelles, et qu'il y a forgé pour partie sa manière de concevoir la fiction militante, nous commencerons par un chapitre (3.4.1) entièrement consacré aux récits recueillis dans *Le Mot" Mineur", camarades...*(1949) et *La Seine a pris la mer* (1950).

3.4.1. André Stil : étude des nouvelles

Avant d'en venir aux récits eux-mêmes, recueillis dans *Le Mot "Mineur"*, *camarades* et *La Seine a pris la mer*, il est souhaitable de commenter, pour son importance politique et littéraire, le premier des textes que Stil a réunis dans *Vers le réalisme socialiste*, c'est-à-dire l'article d'hommage à Maurice Thorez, intitulé très significativement "*Waziers, la chance de ma vie*"¹. C'est plus qu'un texte de circonstance, l'auteur est plusieurs fois revenu sur ce moment pour lui décisif, et qui demeure à ses yeux celui où fut donnée à tous une grande leçon de courage politique². Il débute ainsi : "*Le jour le plus important de ma vie a été le 21 juillet 1945, le jour de Waziers, le jour du discours de la bataille du charbon*". L'orateur y mettait fin aux schémas simplifiés de la politique communiste, avec en particulier sa tendance au "*coup de poing comme argument décisif*", et aux illusions romantiques des jeunes résistants³. Waziers était aussi "*une assemblée de travail de 2500 cadres communistes mineurs du Nord et du Pas-de-Calais sur une grande question : l'avenir du pays*", et un grand exemple de la transformation des idées en force matérielle : "*On avait l'impression physique de toucher à un sommet de l'Histoire, à quelque chose d'absolument nouveau. C'était pour nous un sentiment de dépassement [...] l'éblouissement que donne la conscience [...] que la ligne de sa vie désormais se confondait avec celle de l'histoire de tout un peuple*". On comprend que le souvenir lui en soit encore vif trente ans plus tard, et il faut compter, au moment d'aborder ses récits de fiction, avec cette révélation si semblable à celle de la foi ou de l'amour. Un aspect plus prosaïque, mais non moins enthousiasmant, en était l'exemple de promotion sociale donné au passage par "*l'ancien galibot*" Thorez, appelé aux responsabilités les plus élevées.

Stil met aussi en relief la leçon de lucidité et de courage contenue dans une politique qui "*semblait prendre à contre-pied*", au sein du mouvement ouvrier,

¹ Nous avons décrit et commencé d'étudier *Vers le réalisme socialiste* dans notre chapitre 3.1.3. ; le premier texte a été publié dans le numéro des *Lettres françaises* du 27 avril 1950 parmi les autres hommages à Thorez (à l'occasion de son 50^e anniversaire). Nous le citons d'après sa parution originale.

² Voir *Une vie à écrire*, Grasset, 1993, p. 65 ; dans *Les Berlins fleuries*, Stil écrivait : "*Si on me demandait à quel moment de ma vie j'ai eu le plus le sentiment d'un tournant de l'Histoire, je répondrais sans hésiter que c'est là : ce qu'on a parfois appelé la "bataille du charbon"*", bataille lancée par le discours de Waziers (p. 131), et accomplie par les mineurs. Il dit avoir ressenti comme jamais ce "*frisson*" qui "*annonce les plus grands changements de l'avenir*", "*ce temps où les hommes produiront pour eux-mêmes*" (p. 132).

³ Stil avait lui-même combattu, rapporte-t-il (*Une vie à écrire*, pp. 41-42), dans les FTP et les FFI.

traditions et expériences ⁴; une leçon de "*marxisme vrai*", en action, pour le néo-intellectuel formé à l'école de la philosophie bourgeoise (en dépit de ses origines sociales et de son impression d'avoir toujours été communiste), et une leçon de sérieux par rapport aux difficultés du travail pratique :

Ainsi à Waziers, rien ne pouvait mieux tordre le cou à tous les dangers qui attendaient l'intellectuel aux tournants de l'action militante, la grandiloquence, la gesticulation, l'esprit de suffisance, le pédantisme, la tendance à se mettre un masque de carton pour avoir l'air d'un communiste de fer, que cette façon simple, terre à terre, dont le meilleur marxiste de France s'attaquait au problème le plus élevé, le plus difficile du moment.

Après bien d'autres, Stil ne voit donc de remède au fameux "*esprit de suffisance*" que dans l'humilité et l'imitation du modèle. Ce qui nous rapproche doucement du problème de l'écrivain puisque la leçon de Thorez est aussi une leçon de langage : celle "*d'un parler familier, amical, ne reculant pas devant le patois des mineurs*" et qui dégage "*une impression de naturel*", de "*plénitude dans l'expression d'une personnalité au contact vivant de la masse la plus large*". Stil révèle que ce fut pour lui le chemin de l'écriture retrouvé, après des "*recherches verbales qui tenaient beaucoup plus de la psychologie pathologique que de la littérature*". Les choses ne peuvent, bien sûr, être aussi simples, et elles sont même ici à l'opposé de la légende. L'auteur fait allusion à ce premier texte adressé à Aragon en décembre 45 ⁵, et dont il dira plus tard : "*Mon texte était écrit dans un charabia incroyable [...] Louis a pris tout le temps qu'il fallait pour me faire réécrire et réécrire avec moi ce texte, c'est-à-dire me faire couper mes phrases en quatre, et ça a été une leçon pour moi aussi comme journaliste*" ⁶. La simplicité serait donc une conquête, et non affaire d'osmose avec les masses. Et précisément, les recherches verbales ici désavouées sont celles que l'écrivain revendiquera ensuite comme étant le vrai point de départ de son travail, ce qui est peut-être excessif, mais symptomatique ⁷. Toujours est-il qu'en 1950, il affirme qu'après ce premier texte écrit "à

⁴ Rappelons que le thème clé du discours de Thorez est qu'à cette date produire est devenu "*la forme la plus élevée*" du devoir de classe (et la grève, l'arme des trusts).

⁵ "*Le soleil, l'air, l'eau, les rêves et les dimanches entrent dans la bataille du charbon*", texte qui deviendra le premier du *Mot "Mineur"*.

⁶ *Une vie à écrire*, op.cit., p. 64.

⁷ Après coup, Stil a tenu à donner à sa démarche d'écrivain cette origine littérairement plus valorisée : des poèmes et un récit de rêve d'inspiration surréaliste (d'où l'allusion à la psychopathologie) publiés dans *L'Eternelle revue* d'Eluard, et écrits dans le cadre du groupe de *La main à la plume* (*Une vie à écrire*, pp. 43-45).

la grande lumière de la bataille du charbon", la suite de son travail ne pouvait porter que sur ce sujet et sur les mineurs. Il lui a suffi de puiser dans ses souvenirs, après le dessèchement des années d'étude, et de retrouver dans la vie quotidienne les formes vécues de la lutte des classes. Ce n'était pas, dit-il, *"une mauvaise façon d'être communiste que de me souvenir ainsi des odeurs de mon enfance, de ses bruits, de ses couleurs, de ses émotions, toute cette enfance revenue au jour comme par hasard après Waziers"*. Et d'autres Waziers pourront susciter d'autres écrivains *"pour qui le réalisme ne se posera plus comme un problème théorique mais comme une tendance naturelle"*.

Le nom de Waziers fonctionne donc comme un mythe personnel fondateur, où se dit une renaissance à la vie comme à l'écriture, et où celle-ci prend le visage d'un réalisme "naturel" fondé sur des origines et une enfance populaires, une riche expérience vécue au sein des masses. En cela, Stil entre dans la peau de l'écrivain de parti tel que le discours de Casanova et Thorez en dessine alors le portrait. Les masses, les militants, et lui-même, sont d'ailleurs vus comme profondément transformés par les grandes idées du secrétaire général, idées dominées par celle du rassemblement fraternel, *"avec les travailleurs socialistes"* (et non les dirigeants), avec les catholiques, les paysans, et les partisans de la paix. En d'autres termes, Stil projette le thème politique qui préside à la bataille nationale pour la reconstruction, dont Waziers est l'expression en 1945, sur la situation toute différente de 1950, ce qui ressemble, on l'a vu, à la démarche d'Aragon. Un même communisme national et fraternel tente de se frayer un chemin, dans le strict respect réaffirmé de *"l'attachement inconditionné"* à l'Union soviétique et de *"l'inébranlable confiance en Staline"*. Là encore, il faudra juger des effets de ce bricolage idéologique sur le terrain littéraire, à travers la manière dont est mis en œuvre le principe de sympathie envers les personnages plus ou moins éloignés de la vérité.

*** Essais de fiction : Le Mot "Mineur", camarades...**

Le Mot "Mineur", camarades est loin d'être un livre abouti ; Stil en parlera comme d'un *"recueil sans queue ni tête"* ⁸, et Claude Roy n'avait pas caché à l'époque le côté hétéroclite d'un livre *"fait de fragments qui se composent mal et de souffle court, [qui]*

⁸ *Les Berlins fleuries*, op.cit., p. 132. Ce premier recueil de textes courts, diversement fictionnels, comporte dix textes (écrits de la fin 1945 à 1949) : outre *"Le soleil, l'air, l'eau..."*, *"Le vent qui souffle des mines"*, *"Leurs filles"*, *"Antoine"*, *"Comment on vient au monde"*, *"Chez nous, il n'y a pas de jaunes !"*, *"Celui qui n'avait rien fait"*, *"Le Coût de la vie"*, *"Comment ils ont vaincu Jérôme"*, et *"De Sessevalle"* (La Bibliothèque française, 1949).

réunit des morceaux de reportage, des nouvelles, des notes, des chapitres d'essai"⁹. Mais cette réserve sur la composition du recueil, qui touche juste, ne l'avait pas empêché de se joindre au concert de louanges de la presse communiste, le tout couronné par une lettre personnelle de Maurice Thorez. Aragon en avait signé le texte de présentation pour la presse et s'était "*engagé tout à fait à fond*" pour le soutenir¹⁰. Daix le décrit expressément comme une réussite du réalisme socialiste, le contenu politique suffisant à justifier l'appréciation. Comme le dira l'auteur lui-même, "*une préoccupation de combat n'essayait pas de se dissimuler, au contraire. La tentation est avouée d'une littérature militante*"¹¹. Le premier texte, celui qu'Aragon a en partie réécrit, est une description du pays des mines, de ses paysages, une évocation de la misère et des distractions populaires, en même temps qu'un exercice de déchiffrement politique, à l'usage de "*l'étranger*" supposé découvrir l'endroit et ses habitants. L'air empuanti par les terrils qui se consomment, ce n'est pas une fatalité industrielle : "*le responsable de ce crime continu est la compagnie houillère, qui a négligé de faire étouffer l'incendie à ses débuts quand cela était possible et qui a refusé de loger ailleurs les habitants du coron noir*"¹². L'eau des beaux étangs où rêver de "*se baigner, pêcher, se promener en barque*" est propriété privée des compagnies. Et l'affaissement des sols qui a créé cette beauté refusée au "*peuple travailleur*" provient de ce que les puits dont l'exploitation est achevée sont laissés à l'abandon par des responsables aveugles à ce qui n'est pas leur profit. Autre conséquence plus dramatique, les corons vieillissent vite, les maisons s'y lézardent, les jardins s'y engloutissent, tout y est rongé par l'humidité. Avec le même souci de précision réaliste, le texte évoque la faim, la misère, la maladie qui sont le lot quotidien des familles, puis les jeux, les fêtes, les dimanches de ce "*peuple minier*" qui, plus gai qu'aucun autre, aime "*vivre en compagnie et au grand air*". Mais le lecteur est invité à ne pas céder à une imagerie populiste rassurante, et mensongère : les jeux, il faudrait presque en parler au passé car "*les crosses, les cholettes, les javelots, les boules ne sont même plus à la portée de toutes les bourses*". Et même les ducasses ne sont plus ce qu'elles étaient, car "*d'acteur le peuple est devenu client*".

⁹ *In Action* du 23 juin 1949.

¹⁰ *Une vie à écrire, op.cit.*, p. 67. Stil dit aussi avoir été un peu surpris qu'Aragon le pousse à faire un livre à partir de pièces qui n'avaient pas été conçues avec cette ambition ; ce qui confirmerait qu'il voyait en lui l'une des incarnations possibles de la politique culturelle du Parti.

¹¹ *L'Optimisme librement consenti, op.cit.*, p. 103.

¹² *Le Mot "Mineur", camarades, op.cit.*, p. 12 ; rappelons le titre-programme de ce premier texte : "*Le soleil, l'air, l'eau, les rêves et les dimanches entrent dans la bataille du charbon*". Il comporte douze pages (*op.cit.*, pp. 12-23).

La loi du profit et la tyrannie de l'argent sont donc les secrets du paysage, et le titre de cet espèce de reportage littéraire s'explique : *"comme l'eau, le vent et le soleil des étangs, voici que le jeu et son insouciance entrent dans le problème politique"*. L'intérêt de ce coup d'essai n'est pas dans la réaffirmation du dogme (tout est politique), mais dans sa façon d'en jouer et de proposer une esquisse d'art poétique : ce qui est classiquement matière à littérature le demeure, mais la description en révèle la teneur cachée, en querellant les apparences ; les paysages, les dimanches, les éléments naturels, à l'image de la marchandise chez Marx, expriment et dissimulent les rapports sociaux. Le jeune intellectuel militant, qui avait cru un temps préférable de laisser là les jeux littéraires, peut sans mauvaise conscience devenir écrivain : s'il semble s'éloigner de la politique, c'est pour mieux la retrouver, dans les interstices de la description, avant de songer au théâtre d'ombres de la fiction. L'ensemble des textes du *Mot "Mineur"* témoigne des tâtonnements du jeune écrivain, hésitant entre le tableau réaliste et le propos explicite, le reportage simulé et la création de personnages, le croquis rapide et la mise en intrigue, le plaisir poétique et le sérieux militant. Dans le premier texte, la leçon politique est claire mais relativement peu appuyée, l'intention didactique ne se dissimule pas, elle se formule même en clair, mais à la faveur de l'évocation du pays minier, qui préserve son intérêt propre. La *"bataille du charbon"* annoncée par le titre ne fait l'objet que d'une brève allusion, de même que le grand combat pour un avenir meilleur, à travers l'idée qu'il suffirait de très peu pour que tout change (on retrouvera cet accent volontariste dans le roman) et la douce espérance formulée dans la dernière phrase : *"Et la beauté comme la laideur de son monde, la gaieté comme la détresse, mettent le mineur sur le même chemin, le seul que la laideur et la détresse ne peuvent suivre jusqu'au bout"*.

Le discours politique est beaucoup plus envahissant dans trois des autres textes du livre, *"Le vent qui souffle des mines"*, *"De Sessevalle"*, et *"Leurs filles"*. Le premier, écrit en janvier 46, était une première façon de tirer les leçons de Waziers et de justifier la politique thorézienne, en déniait que la bataille du charbon eût sérieusement heurté la tradition des luttes ouvrières, le devoir de résistance à l'exploitation patronale. Selon Stil, *"le mineur"*, *"le Français"*, n'a pas connu l'angoisse de choisir, il *"s'est senti entraîné sans hésitation, irrésistiblement, c'est-à-dire de plein gré, sur la route de sa classe, sur la route de la France"*. Toute autre attitude est le fait du *"jaune"*, traître à sa classe (et à son pays), le *"jaune de 36 qui poussait à la production du temps des Allemands"*, et qui, partisan aujourd'hui de la grève, ne mérite qu'*"un grand et non*

philosophique coup de poing sur la gueule" ¹³. L'idéalisation du mineur y est poussée très loin, comme dans *De Sessevalle* ¹⁴ : l'intellectuel et l'écrivain ont tout à apprendre du peuple minier qui, *"tout en travaillant et parce qu'il travaille, remet sur pied la beauté et la pensée, renouvelle l'art et l'esprit"* ¹⁵ ; à eux de savoir capter *"le vent qui souffle des mines"*. Voici qui ressemble fort à une variation sur les propositions de Casanova, dans leur légitime interprétation ouvriériste. Mais avec ce dernier texte écrit début 49, le climat idéologique a changé, la bataille du charbon s'est éloignée, l'heure est à la répression des grèves, les mineurs font sécession. Pourtant, l'immense élan de solidarité envers les gueules noires ne fait que confirmer la valeur éminente que leur reconnaît la nation (la nation des travailleurs et *"des larges masses d'honnêtes gens"*). Travailleur acharné ou gréviste, le mineur *"est à l'avant-garde, mais pas seulement au sens politique du mot. Le mineur, c'est la pointe de l'homme avec lequel s'écrit l'histoire. Le bassin minier, c'est une immense loupe, où l'on regarde agrandi, en pleine lumière, l'homme d'aujourd'hui"* ¹⁶.

La question du sujet (Fougeron n'est pas loin) s'en trouve précisée : l'important, c'est que les 120 000 mineurs du Nord et du Pas-de-Calais (*"en gros, si on ne s'arrête pas aux bavures"*, précise tout de même Stil), *"pensent, agissent, luttent comme un seul homme"*, et qu'ici l'essentiel de la vie *"ce ne sont pas les petites affaires particulières de chacun, mais ce qui déteint sur chacun de la grande aventure collective. Nulle part ailleurs ce qu'on dit d'un seul n'a autant de chances de valoir pour tous"*. Là encore, Stil est dans le ton des discours que nous avons analysés plus haut, et le mineur idéal tend à se substituer au mineur réel, en se faisant personnage typique. Il poursuivait : *"c'est pourquoi, il faut le dire en passant, cette terre à charbon, c'est aussi une terre à roman. Tous savent bien qu'il s'en est fallu de peu qu'ils ne soient ce héros du récit, de la nouvelle, du roman"*. Pour l'instant, l'auteur aura lui-même l'impression de rester en dessous de la *"vérité des mineurs"*, à travers ses brèves esquisses de personnages, le mineur malade et emprisonné, le délégué syndical surchargé de responsabilités, le mineur qui raconte des histoires de pêche, celui qui se sent dépossédé de son travail et de sa vie, mais aussi le bourgeois charitable qui secourt une famille, et en face, le flic

¹³ Comme Kanapa ou Garaudy, et beaucoup d'autres, Stil pratique l'allusion vacharde à l'existentialisme. Ce second texte fait cinq pages (*op.cit.*, pp. 29-34). Relevons qu'en 46, et malgré Waziers, *"le coup de poing comme argument décisif"* a encore de beaux jours devant lui.

¹⁴ Le titre complet est : *"Un village comme un autre : De Sessevalle et de ses mineurs"*, il date du début 49 et clôt le recueil (*op.cit.*, pp. 155-188)

¹⁵ *Ibid.*, p. 33.

¹⁶ *Ibid.*, p. 160.

pire que le gestapiste. Ce n'est pas avec le troisième texte, *Leurs filles*, que les solutions narratives avancent, puisqu'il s'agit d'une violente diatribe contre la bourgeoisie lilloise du textile, sourde aux cris déchirants des usines, protégée par une presse mensongère, recluse au fond de ses retraites luxueuses, "*grasse bourgeoisie honteuse, non seulement d'être bourgeoise, mais surtout de ses tares*" ¹⁷. Plus intéressants sont les quatre textes en forme de biographies, plus ou moins exemplaires, puisqu'un personnage est cette fois au centre de chaque récit.

Dans *Celui qui n'avait rien fait* ¹⁸, le narrateur demande à Florent, un ancien copain, de lui raconter son histoire. Celui-ci se fait prier, doutant que son histoire ait un intérêt et qu'il faille la transmettre à d'autres : "*Je te le dis tout de suite, mon histoire n'a rien de politique*". De fait, Florent, qui s'est marié à l'église, était connu "*pour son indifférence à tout ce qui n'était pas le football et la pêche*". *A priori* donc, ni contenu politique dans l'histoire que le personnage va tout de même raconter, ni intention chez le narrateur d'en tirer une leçon politique : c'est au lecteur d'en juger, même s'il peut soupçonner dans ce dispositif énonciatif une dénégation de la visée militante du récit. L'histoire de Florent ? Celle d'un homme sympathique, gardien de but enthousiaste et jeune marié tout à son rêve d'avoir un enfant, dès que la vie sera un peu plus facile : c'est parce qu'elle ne l'est pas, et par solidarité avec ses copains mineurs, qu'un jour il fait grève avec eux, sans aller toutefois jusqu'à participer au piquet de grève, ce qui ne l'empêche pas d'être injustement accusé "*d'entrave à la liberté du travail*", d'être arrêté puis très sévèrement tabassé par des soldats "*casqués à l'américaine*" (qui ne parlaient pas français, des "*Allemands*") aux ordres d'un CRS gradé ¹⁹. Il fait 72 jours de prison et souffre horriblement non des coups reçus, mais de l'angoisse de ne pouvoir un jour avoir un enfant : il a pris un coup de pied terrible "*juste entre les jambes, en plein dedans*" ²⁰ si bien qu'il termine son histoire ainsi, et sans que le narrateur ajoute quoi que ce soit : "*Voilà de quoi j'ai le plus souffert. Voilà ce que j'ai à leur faire payer. Cette fois-ci je n'avais rien fait, mais la prochaine fois...*"

¹⁷ *Op.cit.*, pp. 37-47. Le titre oppose aux enfants de la bourgeoisie les filles des mineurs emprisonnés ; le texte cite un long extrait de presse, un extrait de compte rendu d'enquête parlementaire (sur les victimes d'accidents du travail, et des vers des *Châtiments* ("*Un jour je descendis dans les caves de Lille...*").

¹⁸ *In op.cit.*, pp.101-115

¹⁹ "*Allemands*" désigne probablement des soldats alsaciens ; avec l'allusion aux Américains, cette notation apparemment anecdotique renvoie bien sûr à l'un des thèmes majeurs de la production réaliste-socialiste française.

²⁰ Relevons que ce petit détail réaliste avait tout de même valu à Stil d'être soupçonné de pornographie par un critique russe vigilant.

A la dénégation initiale fait écho, par conséquent, cette conclusion elliptique, qui elle-même ponctue le récit d'un apprentissage positif demeuré implicite, et non assumé comme tel par le protagoniste ("*mon histoire n'a rien de politique*", avait-il prévenu). Ce dispositif narratif réserve donc une marge d'incertitude quant à la profondeur de l'engagement futur du personnage : on ne sait jusqu'à quel point son expérience personnelle de l'injustice lui aura ouvert les yeux ; victime innocente, il voudra se venger, mais à travers une forme d'action calculée et collective (telle qu'un piquet de grève.) Et le pas en avant qu'il s'apprête à accomplir repose sur une valeur noble et universelle : le désir de donner la vie – valeur qui a été menacée par les représentants d'un ordre social inhumain et comme étranger. La politique se fait donc à la fois discrète et englobante, grâce à la portée symbolique du drame vécu par le personnage : c'est à l'amour de la vie qu'on a porté atteinte, et la réparation du dommage passe par le combat des mineurs. Ceux qui luttent sont ceux qui sont du côté de la vie. Le pouvoir bourgeois est une puissance mortifère, dont les personnages dépeints dans les trois autres biographies sont également les victimes.

L'oncle Antoine meurt d'un "accident du travail", au fond de la mine, écrasé "*sous une pierre plus grosse que lui*" ²¹. Conduite à la première personne, à travers les yeux d'un enfant, l'évocation du défunt rend un son autobiographique ²². Brève et sobre, elle est centrée sur le souvenir du "*joyeux roulement de tambour*" qui accompagnait dans sa chute l'oiseau de bois que l'oncle avait abattu un 14 juillet au tir à l'arc, sa fierté. L'oiseau est à présent déposé dans son cercueil, le narrateur conclut en ces termes son esquisse : "*Et c'est autour de ce tambour, comprenez qui pourra, que se rassemblent le mieux mes souvenirs d'enfant, comme sous le regard d'Antoine, que j'ai si peu connu, mais dont le sang fut le premier que j'eus envie de venger*". Le désir de vengeance est prêté à un enfant, qui ne peut que trouver injuste la mort d'un proche parent. Mais le contexte des autres pièces du recueil et la voix même du narrateur le font résonner de façon plus politique.

Avec la troisième biographie, celle de Victor dans "*Le Coût de la vie*" ²³, on retrouve un dispositif narratif en partie semblable : une leçon politique est avancée, tout en étant désignée comme une simple hypothèse. Victor, cordonnier de son état, bon

²¹ "Antoine", *op.cit.*, pp. 51-59. L'accident n'en est jamais vraiment un ; dans une autre nouvelle, "L'Assassin", l'idée sera mise au premier plan.

²² Antoine est l'un des oncles mineurs de Stil ; il parle longuement de lui et des dangers de son travail au fond de la mine, jusqu'à l'accident mortel, dans *Les Berlins fleuries*, pp. 77-82.

²³ *Op.cit.*, pp. 117-133.

vivant, boute-en-train, fumeur de pipe et amateur de cartes, s'est senti de plus en plus honteux de devoir faire payer, à un prix de plus en plus élevé, des clients de plus en plus pauvres. Lui, *"le plus innocent, le plus parfait honnête homme, il devait se demander si son honnêteté n'était pas mise en doute"*, alors qu'il était *"peut-être l'homme le mieux vu de tout le village"*. Et Victor s'est suicidé. Personne ne s'explique ce geste. Le narrateur se pose en témoin : venu reprendre des souliers à ressemeler trois semaines plus tôt, il avait été frappé par l'embarras du brave cordonnier : *"Tu sais, je suis honteux du prix que je vais te demander"*. Comme si on pouvait être honteux de travailler, s'indigne le narrateur, qui termine son récit de façon laconique : *"Je me contenterais de voir là un exemple des plus frappants de la pourriture d'une politique, d'un gouvernement"*, tout en écartant aussitôt cette leçon péremptoire : *"Mais encore une fois, je ne prétends rien expliquer. Je suis un témoin comme un autre"*. La dénégation semble trahir ici une réelle hésitation à relier aussi étroitement un tel fait, individuel et obscur (le suicide d'un homme) à une telle cause, sociale et politique (la vie chère, le *"coût de la vie"*). Elle a également l'avantage de préserver la valeur propre du récit qui a précédé, et qui a permis de construire, de façon détaillée et compréhensive, le portrait chaleureux d'un personnage désigné comme un *"radical bon teint"*, convaincu que *"les ouvriers ont raison"*, car *"ils font tout et ils ont la misère"*. Qu'il soit convaincu aussi que, *"s'ils dirigeaient seuls, ça n'irait pas"*, est évidemment un préjugé stupide, mais qui dans le contexte de ce récit compte assez peu au regard de la sympathie avec laquelle a été évoqué le destin du personnage. Un destin exemplaire de la crise qui a succédé à la bataille du charbon, comme cette fable réaliste du brave cordonnier et du client désargenté le laisse tout de même entendre. *"Le coût de la vie"*, c'est aussi le peu de prix que *"la pourriture"* d'un régime accorde à la vie humaine.

Dans la dernière biographie du recueil, l'accusation est beaucoup plus franche. Le titre même, *"Comment ils ont vaincu Jérôme"* ²⁴, suggère que la mort du vieux militant malade n'a pas que des causes naturelles. Il meurt de chagrin, mais ce chagrin est politique. son fils Charles a été éduqué en *"vrai lutteur"*, résistant à dix-huit ans, il s'est engagé dans l'aviation à la Libération, car *"on parlait d'une armée où les fils du peuple avaient leur place"*, avant d'être envoyé en Indochine. Il a d'abord rassuré son père dans ses lettres, il *"ne trempait pas dans la sale guerre"*, sans cacher que *"l'odieuse propagande colonialiste faisait des ravages"* autour de lui. A son retour, les premiers mots de Charles à son père, sur le quai de la gare, sont : *"Tu sais, vieux, il ne faut plus que tu sois communiste. C'est affreux, ce qu'ils font là-bas !"*. Pour l'homme qui a été de

²⁴ *Op.cit.*, pp. 137-152.

toutes les luttes, qui résume à lui seul *"toute la vie du Parti à Lille depuis qu'il y existe"*, le coup est fatal : *"Ce fut la mort de Jérôme. Il ne tint plus que deux mois. Ce fut comme si la volonté seule jusque-là avait fait reculer la maladie, et brusquement déposait les armes"* ²⁵. La fin du récit ne rend pas le fils directement responsable de la mort du père, car il a été lui-même *"pris sans défense dans le filet du mensonge répété chaque jour, des histoires horribles, inventées de toutes pièces sur les atrocités des jaunes"*. En outre son intoxication idéologique n'est que passagère, le mal dont il a été victime est rapidement annulé, grâce à la réintégration parmi les siens : *"A l'usine, le travail et les copains eurent vite fait de lui remettre les pieds à terre, la tête à l'endroit. Ce que l'ennemi, aidé par la solitude et le découragement avaient mis trois ans à faire fut défait en peu de jours. Trois mois après on n'en parlait plus"* ²⁶. Relevons que rien n'est dit dans la nouvelle sur ce qu'a dû supporter pendant trois ans un jeune communiste français obligé de combattre ses frères vietnamiens ²⁷. Ce n'est pas lui qui est le héros de l'histoire.

Le vieux Jérôme a bien été vaincu par l'ennemi de classe (désigné par le *"ils"* du titre, auquel s'oppose le nous de l'incipit : *"Jérôme, à Lille, était un de nos drapeaux"*), et non par l'âge et la maladie, auxquels sa volonté de lutteur infatigable avait résisté jusque là. Cette défaite est rachetée par la brillante victoire des camarades auprès du fils, et celle-ci clôt un bref récit antagonique qui n'avait débuté en fait qu'aux deux tiers du texte (avec un *"c'est ici que l'histoire commence"*). Ce qui précède était la biographie exemplaire d'un *"homme communiste"*, avec cette différence par rapport à Aragon qu'elle porte sur un militant de base, un ouvrier qui a continué de travailler à l'usine, tout en participant à des réunions plutôt destinées à des intellectuels. Il lit d'ailleurs aussi bien le recueil des discours de Casanova que *Les Principes élémentaires de philosophie* de Politzer, sans difficulté, comme il l'explique lui-même : *"Comprendre ce n'est rien. Tout ça, on l'a plus ou moins pensé, depuis le temps !"*. Jérôme est l'intellectuel-de-parti authentique, parce qu'ouvrier et militant d'abord, et il a conquis le droit de parler *"avec la fierté de la possession"* des écrivains qu'il va écouter à Lille, et *"le droit de parler d'homme à homme avec les meilleurs"* ²⁸. Sous le discours ouvriériste et la propagande

²⁵ *Ibid.*, pp. 151-152.

²⁶ *Ibid.*, pp. 151-152.

²⁷ Nous avons dit plus haut que ce sujet épineux avait été évité par les romans sur l'Indochine, mais que Stil l'avait abordé plus tard dans sa trilogie romanesque qui a pour toile de fond la guerre d'Algérie. Mais il l'amorce, on le verra, à travers un personnage du *Premier choc*.

²⁸ *"Ces grands intellectuels que tout le monde honorait et respectait, ils étaient au Parti, ils appartenaient au Parti, à la classe ouvrière. Et le Parti, la classe ouvrière, c'était d'abord les hommes comme lui,*

passe, nous semble-t-il, quelque chose de plus fondamental : l'idée de la victoire sur l'humiliation, de la reconnaissance de la dignité ouvrière, dont l'appartenance au Parti pouvait être le vecteur, le Parti désigné ici, qui plus est, comme "*cette grande famille où les vieux sont plus aimés que dans aucune autre*". Archétype du lutteur, Jérôme a fait ce pas en avant décisif : "*De n'avoir jamais accepté à aucun moment de sa vie d'être une victime sur la défensive, d'avoir toujours au contraire pris le taureau par les cornes, marché à l'assaut de la vie, il lui était arrivé une fois pour toutes de franchir le cap de l'homme humilié*"²⁹. La fiction réaliste-socialiste, qui se cherche à travers ces premiers textes qui empruntent au reportage, à la biographie, à l'essai, commence déjà à ne pas dire strictement que ce qu'elle proclame. Avec les deux derniers textes du recueil, qui ressemblent davantage à des nouvelles, Stil avance dans la voie, étroite et orientée, qui correspond à ce qu'il dit être son ambition, "*rendre intime le social, pénétrer le social jusqu'à l'intime*".

Dans "*Comment on vient au monde*"³⁰, l'on reconnaît les linéaments du récit antagonique et une série de propos politiques sans surprise. En même temps, la structure de la nouvelle surprend, et elle concourt à briser la linéarité de la perspective militante. La première partie du récit est centrée sur le personnage d'Abel, "*le copain délégué*", qui travaille dans l'aciérie de Nord Métal, lancée dans la bataille de la production ; sur le pont roulant de l'immense atelier, "*on a écrit 'Waziers'.* Avec ça, plus besoin d'ordres". Le drame est que l'usine est sur le point de manquer de charbon. Abel mobilise les ouvriers pour qu'ils fassent pression sur le directeur, et obliger les bureaux à trouver des solutions, pour s'opposer aussi à l'attitude moins combative de Jujube, le délégué socialiste ("*Il est contre la production. On se demande même s'il n'est pas contre le syndicat*"). Un train de charbon est attendu, et une péniche avant lui, mais le canal peut geler (on est en janvier), il faudra peut-être aller la décharger avec des camions, les pétitions circulent pour que la direction pare à toute éventualité, "*les hommes comme les machines exigent leur charbon*". Le récit s'interrompt et passe de l'usine à la péniche attendue, en même temps que de la troisième personne à la première. Le jeune marinier raconte son propre drame : Blanche, sa femme, est sur le point d'accoucher, il faut vite arriver à l'écluse du village, pour appeler un docteur, mais aussi parvenir à temps à l'usine, pour faire plaisir à Léon, un copain d'enfance, tellement fier de son "équipe

Jérôme", qui peut donc, tout étant très fier d'eux, ne pas considérer les grands intellectuels comme "*des hommes d'une autre espèce*" (ibid., p. 143).

²⁹ Ibid., pp. 143-144.

³⁰ Op.cit., pp. 63-82.

d'émulation". Il s'en voudrait de le décevoir, d'avoir l'air "*de ne pas pousser à côté de lui*" ³¹. Le docteur est trouvé, et embarqué sur la péniche.

Le récit revient alors brièvement à Abel : il a tout tenté, aucune solution n'a été trouvée, la dernière chance réside dans l'arrivée de la péniche. En attendant, "*Jujube et les siens faisaient un sale travail. Ils avaient l'air d'avoir raison [...] On n'avait plus grand-chose à leur répondre*". Plutôt que de tourner en rond, et "*sans trop savoir pourquoi*", Abel saute sur son vélo et file jusque chez le docteur "*où une petite fille commençait à naître*". Et comme l'accouchement se passe bien, "*tout s'arrange*", la mère et l'enfant resteront là quelques jours, "*et l'usine aura son charbon*". Heureux dénouement s'il en est, qui semble tenir davantage du conte merveilleux que de la nouvelle réaliste. Surtout, contrairement au schéma attendu, le héros positif se voit quelque peu dépossédé de sa maîtrise. Abel, en effet, se sent mal à l'aise chez le médecin, et même, "*on dirait qu'il y a quelqu'un en lui qui hausse les épaules, quelqu'un qui est lui-même mais qui ressemble aussi à Jujube, méprisant, décourageant*". Le doute ne dure pas, il est exclu qu'il dure sans menacer le partage des valeurs, mais il aura permis de préserver l'humanité du personnage et une marge d'incertitude à son action. Le héros vacille légèrement, il reste sur le lieu de l'accouchement parce qu' "*il le veut bien, c'est ici que tout se décide*", mais "*ce qui ne va pas c'est que ça a l'air de se décider sans lui*". Non seulement son action dans l'usine n'a rien donné, sans même que la bonne volonté du directeur soit en cause, mais "*voilà qu'à présent les choses se passent bien, tout bêtement*", à l'image de cet accouchement que le docteur pourtant redoutait : "*Abel n'a presque pas eu à parler, entre le docteur et le marinier. Peut-être auraient-ils trouvé seuls l'arrangement, s'il n'était pas venu. Peut-être que non. Abel n'est sûr de rien*" ³². La victoire remportée grâce à cet arrangement (l'usine va pouvoir être livrée) est donc loin d'appartenir au militant, qui s'est heurté à une part d'impondérable et a dû laisser faire le processus en cours. Sa volonté s'est retrouvée sans objet et sans adversaire ; elle a eu la chance de se voir relayée par des alliés efficaces, des alliés de circonstance qu'il n'y a même pas eu à convaincre. Le marinier et le docteur sont des braves gens qui font bien leur boulot, et c'est ici suffisant.

Il est probable que Stil a voulu mettre ainsi un bémol à ce volontarisme que dans le même temps il célèbre ; on peut voir là l'expression du compromis que son ambition d'écrivain militant doit s'efforcer de trouver pour surmonter les contradictions du projet.

³¹ *Ibid.*, p. 79.

³² Toutes ces citations sont tirées des deux dernières pages (pp. 81-82).

Son personnage, qui n'est plus "*sûr de rien*", se prend à penser que "*puisque tout s'arrange*", "*il a eu raison de venir*". Etrange raisonnement, qui semble plutôt dire entre les lignes qu'à défaut d'être le résultat direct de son action, la victoire sonne pour lui comme une récompense méritée. En outre, ce qui le déconcerte un moment, c'est que les choses puissent bien se passer, et non l'inverse (ce qui génèrerait un trouble beaucoup plus grave). Bref, une touche de merveilleux peut bien venir colorer la rude logique matérialiste. Comme le dit en clair l'auteur pour conclure son récit : "*Voilà pourquoi une usine géante s'est penchée, comme autrefois les fées, sur un berceau. C'était cela aussi, la bataille du charbon*". La leçon de Waziers s'illustre ici dans la forme de la nouvelle (et non plus du reportage littéraire), ce qui a permis d'user du petit bout de la lorgnette réaliste, qui donne accès à la vision et au vécu du personnage, sans sacrifier l'intention politique. Les contraintes du récit à thèse en paraissent assouplies, au prix toutefois du recours à une féerie facile et à un symbolisme convenu. Mais le coup de baguette magique de la fin fait écho à l'élan utopique du début : "*on ne travaille plus seulement pour gagner sa croûte mais pour gagner l'avenir*", bientôt c'est l'ouvrier qui commandera, le directeur "*s' imagine encore être le maître*" alors que "*chacun se sent responsable*", avec dans la tête "*l'image d'un monde qui avance, où chacun sera son maître*"³³. Autrement dit, c'est sous le signe du romantisme révolutionnaire que tout le récit a été placé, et l'accouchement heureux du dénouement renvoie symboliquement à la naissance annoncée d'un monde nouveau.

Il faut ajouter deux dernières remarques, l'une personnelle, l'autre liée à une ultime surprise que réserve le récit. Nous n'avons trouvé nulle part la justification idéologique de la politique lancée à Waziers qui est formulée ici avec la plus grande clarté : loin que la bataille de la production eût signifié une mise au rancart de l'objectif révolutionnaire, elle aurait été une sorte de répétition générale avant le lever de rideau, une anticipation des futurs rapports sociaux (sur le terrain du travail), une expérience enthousiasmante, et non une prosaïque acceptation des contraintes de la reconstruction. Ou plus exactement, elle aurait été vécue comme telle³⁴. Cette grande espérance, la nouvelle en marque aussi la retombée (c'est l'ultime surprise de ce récit), à travers un dernier paragraphe en italiques qui revient sur l'événement raconté trois ans plus tard, en donnant la parole au marinier :

³³ *Ibid.*, pp. 66-68.

³⁴ Chose troublante, il n'en est nullement question dans l'article de 1950, "*Waziers, la chance de ma vie*", ce qui pourrait être une façon de jeter un voile pudique sur une illusion amèrement démentie, qu'elle fût le seul fait de l'auteur ou celui des artisans eux-mêmes de la bataille de la production.

*Comme tout change, Blanche. La petite a déjà trois ans... On dirait que ça s'est passé dans un autre monde, où on ne se reconnaît plus. Les choses de ce temps-là n'ont plus l'air tout à fait vraies. Aujourd'hui Léon n'a plus la même joie d'en abattre et d'en abattre. Il a tenu huit semaines de grève. Il est aujourd'hui en prison*³⁵.

Les métallos ont dû ôter leur costume de fée, l'autre monde est mort-né dans le berceau de l'aciérie. Ce qui se dit d'un mot aussi, c'est la reprise de la résistance à l'exploitation (il n'est plus temps "d'en abattre") et le courage face à la répression. C'est ce qui empêche cette apostille désenchantée d'être réellement pessimiste.

La dernière nouvelle que nous ayons à analyser s'inscrit dans ce contexte de la fin 1948, où le "jaune" est redevenu ce qu'il était, l'ouvrier qui trahit la classe ouvrière, en refusant de faire grève et en collaborant avec les patrons, après avoir été brièvement celui qui sabotait l'effort de production, par exemple en ne participant aux "équipes d'émulation". Le titre, *Chez nous, il n'y a pas de jaunes!*³⁶, renvoie au point de vue du personnage du grand Jules, un mineur, délégué communiste, qui a flanqué à un non-gréviste, *"la plus belle déculottée de sa vie"*, le jour où les blindés ont occupé les puits et où des membres des piquets de grève sont arrêtés. Jules a fait plus : il a saccagé à coups de hache l'intérieur de la maison du *"petit salaud"*, du *"rouffion"*, non pas de gaîté de cœur, mais les larmes aux yeux. C'est que lui-même, la veille, était allé travailler, alors qu'il avait tenu bon jusque là, un moment de faiblesse dont il se punit en passant ses nerfs sur le jaune et son mobilier. Une première surprise est que ce comportement peu responsable n'est pas désapprouvé par les camarades ni par le narrateur, qui se contente d'écrire : *"Jules, on ne saura jamais bien ce qui lui a passé dans la tête"*. Condamné à trois mois de prison, il écrit une lettre à sa femme qui témoigne d'une claire conscience syndicale et politique : sur le fond, il demeure donc irréprochable.

L'autre surprise de ce récit, sous-titré *"Histoire pour Noël"*, tient à ce que la focalisation dominante passe par le personnage du petit Daniel, onze ans, qui est le fils du jaune et le grand copain de Jean, le fils de Jules ; elle tient en même temps à la question on ne peut plus claire que le garçon est conduit à se poser : *"Qui est-ce qui a raison, le grand Jules ou le père ?"* La réponse est fournie à la fin de la nouvelle, de

³⁵ Manifestement, la nouvelle a été écrite en pleine bataille de la production, et quand elle est publiée en 1949, elle a perdu de son actualité. Les lignes ajoutées la colorent de nostalgie, et creusent un abîme entre les deux périodes, sans mettre en cause le changement radical de ligne politique qui les sépare.

³⁶ *Op.cit.*, pp.83-100

façon elliptique mais peu ambiguë : le soir de Noël, ses parents partis, Daniel se relève, s'approche de chez Jean, qui s'était mis à l'ignorer très ostensiblement, il entend les voix joyeuses des camarades qui sont venus apporter un petit cadeau à Jean et à sa mère (Jules étant toujours en prison), il finit par entrer, s'avance vers Jean et lui dit : *"il faut que tu m'expliques"*. Suit ce bref commentaire final : *"En ce temps de Noël 1948, quelque chose de grand est en train de naître du côté de l'Egypte noire d'Aragon"* ³⁷.

Comment comprendre cette conclusion, au-delà de la référence codée à Aragon ? Le petit Daniel s'était beaucoup demandé ce que signifie le mot "rouffion" prononcé par le grand Jules quand il avait fait irruption dans la maison, la hache à la main (sous les yeux de l'enfant, donc), mot également écrit à la craie le lendemain sur la porte de la maison. C'est donc ce mot, qui n'est pas dans le dictionnaire, dont Daniel vient demander à Jean l'explication. Autrement dit, c'est ce qu'est au juste son père que Daniel veut savoir. Cette démarche, désignée comme un miracle de Noël d'un nouveau genre, a été soigneusement préparée dans toute la nouvelle, qui a fait de Jules une figure paternelle beaucoup plus sympathique aux yeux mêmes de Daniel que son propre père. Jules est l'ami des pigeons, Daniel l'a vu souvent arrêter le tramway pour leur sauver la vie, et *"c'est de Jules que Daniel avait appris à arrondir la main comme un nid, avec prudence, avec une sorte de tendresse, pour y tenir bien sages les pigeons, à déplier une aile comme on caresse une étoffe"*. Jules a aussi un chien et un chat *"à qui il avait appris à faire patte de velours au milieu des pigeons"*, tandis que le père de Daniel, lui, *"fait de l'argent en empaillant les bêtes"*, des petits oiseaux ou des écureuils, quelque chose d'écœurant pour l'enfant qui le voit faire ³⁸.

On le comprend, *"les nouvelles images du grand Jules ne trouvaient pas à se loger"* dans la tête de Daniel : l'homme à la hache ne fait pas oublier l'homme aux pigeons. En outre, Daniel croit deviner que sa mère n'approuve pas l'attitude de non-gréviste de son père. Il se met à penser à ce dernier comme à un "espion", par analogie avec le mot "rouffion", et se dit qu'il rougirait et n'oserait plus se montrer si on lui disait que son père en est un. C'est donc bien l'esquisse d'un apprentissage exemplaire positif que propose cette nouvelle. Lors de la scène initiale du saccage, Jules avait dit à Daniel sans ménagement : *"Tout ce qui arrive c'est de la faute à ton salaud de père. Ça*

³⁷ Cette formule fait écho à la citation mise en exergue de la nouvelle : *"Pyramides sans pharaons, Egypte noire..."* ; la référence n'en est pas fournie : il s'agit du poème d'Aragon *"Enfer-les-Mines"* tiré du *Crève-cœur*.

³⁸ *Ibid.*, pp 90-91.

t'apprendra peut-être à ne pas être un rouffion comme lui" ³⁹. Ainsi, ce "*quelque chose de grand qui est en train de naître*" est une forme de conscience politique chez un enfant de onze ans, un éveil qui passe par la découverte que son père est bien le jaune, le "*petit salaud*", le "*rouffion*" que tout le monde stigmatise. Le grand Jules, la douceur faite homme, exceptionnellement animé d'une sainte colère, est bien le modèle paternel grâce auquel ne pas devenir à son tour un salaud. La violence symbolique exercée sur l'enfant est le prix à payer d'une révélation salvatrice, et cette seconde naissance, par une nuit de Noël où se célèbre la solidarité des camarades, destine le jeune Daniel à rejoindre bientôt la communauté des nouveaux sauveurs. Renier son père naturel est la condition de l'appartenance à la famille élective. L'histoire ne dit pas si le garçon va devenir un émule français du petit Pavel Morozov, héros soviétique de la délation montré en exemple à tous les écoliers.

Cette nouvelle offre un excellent exemple de côtoiement déconcertant entre les bons sentiments, les valeurs de tendresse et d'humanité, et diverses formes de violence, haineuse, injurieuse, ou éducative, impliquées par l'univers de référence du militant. Un tel côtoiement n'est pas rare chez André Stil, chantre de la tendresse et des qualités de cœur, très attaché à comprendre de l'intérieur ses personnages, à explorer leurs contradictions et les façons qu'ont les idées ou les préjugés de se former et de cheminer en eux, mais convaincu aussi, on le sait, que "*c'est dans le plus grand éclairage politique que l'humain se révèle avec le plus d'éclat*" ⁴⁰. Cet éclairage, fondé sur l'idée maîtresse de la lutte des classes, a pour effet d'installer dans tous les domaines de la vie sociale et personnelle des lignes de démarcation infranchissables, et donc de circonscrire assez étroitement, surtout à l'époque du grand affrontement idéologique de la guerre froide, le territoire de "l'humain" et des valeurs supposées "universelles". L'effort de compréhension du narrateur, très sensible envers Jules et le jeune Daniel, se paie d'une disqualification radicale du "jaune", traître à la classe ouvrière et empaillleur de bêtes innocentes. Voyons maintenant s'il en va différemment avec les récits du second recueil, dont *Le Premier Choc* allait être le prolongement.

³⁹ *Ibid.*, p. 88.

⁴⁰ "*Quelques questions de notre littérature*", in *Vers le réalisme socialiste* (voir *supra*).

*** De la nouvelle au roman : La Seine a pris la mer**

Le titre complet du second recueil de nouvelles, *La Seine a pris la mer et six autres histoires pour la paix* ⁴¹, le situe clairement dans l'actualité de la guerre froide. Deux des sept récits sont désignés dans le sommaire du livre comme étant "*deux histoires de l'autre guerre*", à savoir "*L'Assassin*" et "*Le Pont de la Renaissance*", mais il faut entendre par là la guerre qui a repris de plus belle en temps de paix (celle qui appelle une nouvelle résistance). "*La nuit ne compte pas*" s'en rapproche sur ce plan, en ayant pour thème le traumatisme causé par les bombardements anglais de la fin de la guerre. Et "*La Leçon de français*" porte pareillement sur des séquelles de ce proche passé, à travers le thème de la déportation. "*Le cadeau à Staline*", comme son titre ne l'indique pas, offre l'occasion de dépeindre "un voyageur sans boussole". Restent deux nouvelles qui, sur le plan thématique, sont très explicitement des "*histoires pour la paix*", "*La fleur d'acier*" et "*La Seine a pris la mer*", la nouvelle éponyme, importantes toutes deux par le rôle qu'elles ont joué dans le passage de leur auteur au roman. Les trois dernières nommées sont les plus intéressantes pour notre propos, et nous nous arrêterons peu sur les autres.

Dans "*La nuit ne compte pas*" ⁴², à travers l'évocation rapide d'une vieille femme qui, quatre ans après, croit entendre les bombardiers anglais survoler la région de Lille, Stil reprend au passage un thème fréquent de la presse communiste, et auquel des romans font allusion, celui d'une tactique de guerre contestable, peu soucieuse des vies et des biens français. C'est surtout un exemple de séquelle psychologique laissée par la guerre, au sein même de cette "*autre guerre*" qui tous les jours continue. "*La Leçon de français*" ⁴³ en fournit un autre exemple, avec le personnage d'une enfant durablement perturbée par la disparition de son père, mort en déportation. Mauvaise écolière, elle rentre un jour très gaie à la maison, avec son premier bon point, elle a su trouver le mot "calciné", qu'elle avait entendu prononcer, sans le comprendre peut-être, à propos de son père. Une leçon d'optimisme en est tirée par Louis, le secrétaire de cellule, l'amoureux de l'institutrice, qui est venue lui annoncer la bonne nouvelle : "*Je ne te le dis pas toujours ? Pas un milligramme de vie qui ne nous donne raison !*", s'exclame-t-il. Le Parti communiste est le parti de la vie, et tout est bon qui le confirme.

⁴¹ EFR, 1950.

⁴² *Op.cit.*, pp. 9-17.

⁴³ *Op.cit.*, pp. 115-132.

"*L'Assassin*"⁴⁴ développe un thème effleuré dans "*Antoine*", celui des accidents mortels au travail, considérés à tort comme de simples accidents ; le cas d'un mineur, licencié et jeté en prison, obligé ensuite d'accepter un travail auquel il n'était pas préparé, et qui meurt électrocuté au haut d'un pylône, amène le narrateur (un petit cordonnier qui s'était d'abord étonné du nombre croissant de victimes du travail, ces "*morts pas comme les autres*"), à conclure "*qu'il n'y pas beaucoup de morts pour lesquels on ne puisse pas trouver d'assassin*"⁴⁵. Le titre prend donc le sens d'une injonction : cherchez l'assassin, en tournant votre regard vers l'ennemi de classe.

*Le Pont de la Renaissance*⁴⁶ repose sur le parallèle établi entre la "guerre" présente et celle de 39-45, en jouant des souvenirs de deux militants, Paul et sa femme Andréa, souvenirs qui affleurent à la faveur d'une manifestation. Le point décisif est qu'ils reconnaissent un ancien collabo, Vanhout, qui a repris du service auprès des forces de l'ordre et sert de chauffeur à l'ancien délégué Gobert, devenu "*un traître à la classe ouvrière*". Paul se souvient d'avoir traqué avec son groupe de résistants ce Vanhout, "*un trafiquant de la pire espèce, un Flamand, une brute molle et répugnante*", qu'on s'était promis d'abattre. Mais les circonstances ont fait qu'on dut l'épargner et l'emmener à regret pour être jugé⁴⁷. Paul se souvient de sa détermination d'autrefois, de ce qui le rendait insensible et invulnérable, "*la colère, la haine, une saine envie de tuer*", puisqu'il s'agissait de "*tuer une bête malfaisante*"⁴⁸. Il précise que cette forme d'insensibilité, de "*carapace*", "*ça peut être l'enthousiasme ou une volonté folle d'en finir avec tout ce qui ne va pas*". Dans le contexte de la manifestation en cours, durement réprimée par des CRS aidés par les blindés, une telle formule donne la mesure de l'engagement du militant, dans cette "autre guerre" menée contre les ouvriers, avec le renfort des salauds les plus infâmes. On le sait, l'enthousiasme, cette belle et noble passion qui anime le militant, n'est pas très différent de la colère du juste, et de leur commun désir d'éradiquer le mal. La fiction dit mieux que le discours doctrinal comment est intériorisé et vécu ce farouche angélisme.

⁴⁴ *Op.cit.*, pp. 21-28.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 28.

⁴⁶ *Op.cit.*, pp. 29-54.

⁴⁷ Le "*salaud*", "*on l'injurait, on le frappait, on lui crachait à la gueule, mais on le laissait vivre. Je n'étais pas fier de moi*" (p. 41). Dans le contexte, "*pas fier*" renvoie sans ambiguïté au fait de le laisser en vie.

⁴⁸ *Ibid.*, pp. 39-40.

"*Le cadeau à Staline*"⁴⁹ est la première des trois nouvelles qui réclament qu'on s'attarde davantage, au-delà du thème que le titre semble annoncer, et qui renvoie, bien sûr, à cette grande affaire que fut la célébration du soixante-dixième anniversaire du guide suprême (fin 49). Ici, le cadeau a la singularité d'émaner d'un non-communiste et d'être adressé à une section du Parti. Le récit est conduit en focalisation interne et raconte d'abord la visite qu'avait rendue le militant Albert, en mai 45, à son ami Kléber Leriche, avec en tête une affaire purement privée, discuter de l'achat de sa maison, Albert souhaitant ne plus habiter chez sa mère (on n'y est pas mal, mais la place manque, la promiscuité y est pénible, tout s'entend, et puis les odeurs, bref, "*ce n'est pas une situation*", et il s'agit de "*commencer à s'organiser chez soi*"). Le récit accumule les impressions subjectives, les notations révélatrices de la vision d'Albert sur les choses du quotidien, la porte de fer que Kléber ne devrait pas laisser rouiller, le rosier abandonné qu'il serait possible de "*faire revivre*", tout cela étant "*question de volonté*". Mais "*de la volonté, Kléber n'en a guère*". Ainsi se mettent en place, sur le plan psychologique, des oppositions plus sérieuses, non pas radicales, on va le voir, mais plutôt de l'ordre de celles qui séparent de possibles alliés.

Un premier indice de différence sur le plan politique est que Kléber trouvait le moyen, avant la guerre, de taper sur tout le monde, et "*sur les communistes aussi*"⁵⁰; un trait pittoresque est qu'il appelle son chien "Blum", mais il a surtout une personnalité déroutante, artiste à ses heures (il polit des cornes de vache), c'est un homme rugueux, sec, peu sociable, "*aigri peut-être*", sans position politique claire, une sorte d'illuminé, pamphlétaire de fantaisie, qui fabrique son propre journal ronéotypé, et se plaît à semer le trouble dans les réunions publiques (en jouant de son état de mutilé, qui le protège des représailles). Sa grande affaire, sa réussite – une œuvre qui dépasse de beaucoup l'homme faible et désaxé, instable, qu'est ce "*drôle de papillon*" (ainsi que le voit Albert) – c'est son association d'anciens combattants (de 14-18). Le narrateur précise alors : "*Le souci qu'il avait de ses frères de guerre était toute la clé du personnage*", parce que Kléber est "*un grand mutilé du corps, de l'esprit et du cœur*", une victime plus qu'un mauvais homme. Et la cause de la paix est "*sa grande croisade sans boussole*"⁵¹. La Deuxième Guerre l'avait rendu fou d'angoisse, mais la Libération lui a apporté une véritable guérison (déjà, il avait prêté sa ronéo sous l'Occupation), il se sent alors porté par "*le grand vent de l'Histoire*", réconcilié avec les hommes, "*remis sur ses pieds*" : "*il*

⁴⁹ *Op.cit.*, pp. 83-112. Cette nouvelle a été conçue pour le recueil d'hommages des écrivains.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 85.

⁵¹ *Ibid.*, p. 95. Notons-le au passage, l'expression est révélatrice de la conception qu'on se faisait au PC du mouvement de la Paix : sans lui, pas de "*boussole*".

crut qu'il était communiste..." ⁵², tout ceci avant de connaître une grave rechute au cours des années suivantes. Le récit prend donc la forme d'une tentative bienveillante de mieux comprendre le secret de cet homme bon et malheureux, à partir d'un point de vue affiché, celui du nous qui réunit le personnage d'Albert, le narrateur et l'auteur ⁵³.

Il apparaît que Kléber est de ceux qui n'avaient pas compris la politique du Parti en 45, la bataille de la production, les ministres au gouvernement, il lui "*restait un fond amer, un fond anar*", il flottait comme un bouchon, homme de liège et non de fer ; et par sa faute, on avait failli perdre la mairie en 47, il avait menacé de démissionner du conseil, puis de son association, après un matraquage subi par les anciens combattants lors du 11 novembre 48. C'est dans ce contexte que prend place en mai 49 la seconde visite que lui rend Albert, devenu entre-temps secrétaire de cellule, et chargé de le convaincre de ne pas abandonner ses fonctions. Il trouve un homme effondré, sous le choc du suicide d'un ami des tranchées, qui s'est donné la mort parce que sans travail, sur le lieu même où il avait combattu ⁵⁴. On ne sait comment Albert s'y prend, mais la réussite de sa démarche n'en apparaît que plus méritoire. Kléber ne donne pas signe de vie pendant sept mois, puis voici qu'il lègue à Albert, en tant que "*président du PCF*", sa ronéo et sa machine à écrire, concédant qu'il a dû mal s'en servir, "*puisque'on en est toujours au même point*", et que tantôt il comprend, et tantôt pas ; aussi se garde-t-il d'adhérer, de peur de porter tort au Parti ! Et, il prend soin de le préciser dans une lettre, "*ce don est fait à l'occasion du 70^e anniversaire du Maréchal Staline*". On apprend tout cela au cours de la réunion de cellule dont le premier point de l'ordre du jour n'était autre que la célébration de cet anniversaire. On y évoque la magnifique émulation des camarades à travers le pays, le fait aussi que des non-communistes veuillent offrir quelque chose, si bien qu'il ne faudrait pas être en reste. Or, Kléber fait ce geste qui, bien sûr, émeut les membres de la cellule, mais les pique au vif, à la pensée qu' "*on leur fasse, à eux, un cadeau à Staline*". L'occasion est belle de rappeler la vraie signification d'un hommage au grand homme pour un communiste : "*On a tous un peu Staline au fond de soi, qui nous regarde, du dedans, souriant et sérieux, qui donne confiance. C'est notre conscience à nous, communistes, cette présence intérieure de Staline*" ⁵⁵. C'est pourquoi il n'est pas question d'en rester là, à ce très beau cadeau fait par un autre, "*au*

⁵² *Ibid.*, pp. 95-96.

⁵³ "*Et sans être un adversaire, il n'était encore plus d'accord avec nous*" (p. 101).

⁵⁴ Stil reproduit une coupure du journal du Parti dans le Nord, *Liberté*, qui titrait : "*Père de famille et sans travail, le poilu de 14 se donne la mort sur le champ de bataille qu'il avait défendu*" (p. 105).

⁵⁵ *Ibid.*, p. 112.

contraire", conclut Albert. La foi dans le dieu vivant, si limpidement formulée ici, ne peut se célébrer dignement qu'entre les fidèles.

La nouvelle est donc le récit d'une guérison difficile, une sorte de variante de l'apprentissage positif exemplaire, guérison qui doit beaucoup à la sagacité du militant, qui s'est lui-même aguerri entre ses deux visites au malade (sa promotion le prouve). Il a tout spécialement appris à mieux saisir la connexion du privé et du social : "*à cette limite floue où les choses les plus intimes et la politique, ce besoin de se défendre, de se battre, de gagner plus de vie, s'étreignent étroitement*" ⁵⁶. Cette approche permet au militant de "*trouver le point sensible*", et s'il peut guérir une âme malade, c'est qu'il accède à une capacité de compréhension fort semblable à celle dont se prévaut l'écrivain lui-même. Pour l'un comme pour l'autre, il ne doit pas subsister de fossé entre l'intime et le social, le psychologique et le politique, l'histoire personnelle et la participation à l'Histoire. Tous deux sont animés de la même pulsion de vie, du désir de lutter pour "*plus de vie*", et leur compétence se nourrit d'une connaissance concrète des hommes, elle-même éclairée par le point de vue de la science faite "*conscience*", "*présence intérieure*" de tous les instants, et dont Staline est le nom. C'est pourquoi le récit de Stil donne des gages de "*parfaite humanité*" ⁵⁷, en révélant les présupposés de ce pouvoir de sympathie qui fait le bon militant et le bon écrivain.

La relative habileté du récit réside dans son étonnante ellipse narrative : rien n'est rapporté du contenu de la deuxième visite à Kléber, pourtant soigneusement préparée dans les pages précédentes ; on n'en connaît que les effets à retardement. Toute une surcharge didactique est ainsi évitée, et peut-être la mise en scène d'un embarras ; la surprise finale en est mieux ménagée, sans qu'on sache vraiment la part qui en revient à Albert. Mais elle évite aussi la chute plus convenue que le titre pouvait laisser craindre. En relisant sa nouvelle longtemps après, Stil croit pouvoir affirmer qu'"*elle allait très exactement à l'encontre du culte de la personnalité*", puisque le cadeau était le fait d'un "*farfelu*", "*une espèce d'anarchiste*" ⁵⁸. C'est tout de même trop tirer parti de l'habileté que nous lui reconnaissons, et de l'intérêt qu'il y avait à dépeindre ce type de personnage. Mais à l'évidence, ni l'image du militant ni celle de Staline n'en souffrent, "*au contraire*" nous souffle le secrétaire de cellule.

⁵⁶ *Ibid.*, pp. 106-107.

⁵⁷ C'est l'expression de Claude Roy dans son compte rendu des *Lettres françaises*.

⁵⁸ *Une vie à écrire, op.cit.*, p. 80.

La première des deux nouvelles dont le thème central est celui de la lutte pour la paix, la nouvelle éponyme du recueil, est longue de quatre-vingt pages, et elle peut apparaître comme une esquisse du roman qui va suivre⁵⁹. Comme *Le Premier Choc*, elle met en scène des dockers qui refusent de collaborer à des menées guerrières en chargeant ou déchargeant du matériel militaire. Ici, ils s'opposent victorieusement à ce que des armes destinées à l'Indochine soient embarquées sur le cargo *La Seine*. Mais cette action de résistance n'est racontée que dans les dernières pages, et les dockers ne sont pas les personnages principaux de la nouvelle ; cette péripétie finale n'est d'ailleurs évoquée qu'à la faveur de la conclusion d'un récit centré sur un futur passager de ce bateau. En effet, le fil conducteur de la nouvelle est constitué par la dernière journée sur le sol français de Luân, un travailleur vietnamien, désormais sans emploi, et qui, avec des compatriotes dans la même situation, s'apprête à retourner au pays. Luân était arrivé en France pendant l'hiver 1934 comme travailleur militaire, il avait participé à la Résistance, avant d'être blessé puis accueilli dans une famille du Nord, une famille communiste : celle formée par le docker Gaston, ses parents Paul et Zéa, et sa sœur Claire, ouvrière dans une poissonnerie industrielle. Le récit de la dernière journée, qui débute au moment où Luân boucle sa valise, "*tout ce qu'il va emporter de France, à la fin du compte*", est interrompu à cinq reprises par des analepses, matérialisées par des italiques, qui représentent au total plus de la moitié de la nouvelle. Les deux premières sont le fait du narrateur extradiégétique, qui évoque les trois années passées par le travailleur vietnamien dans cette ville portuaire du Nord parmi ses camarades dockers. Les trois suivantes prennent la forme de monologues intérieurs : Gaston se souvient avec joie du lancement du cargo *La Seine*, le 15 août 1948, et Luân du jour glorieux où ses compatriotes ont reconquis le drapeau vietnamien dans le cantonnement où ils vivaient parmi d'autres travailleurs étrangers. Enfin, Claire songe à son amour passé et non partagé pour Jacques, et à son amour présent, réciproque mais contrarié, pour Luân.

La linéarité du récit principal est donc constamment brisée, en même temps que varie la focalisation narrative, ce qui compromet une lecture monologique de l'ensemble du texte, même s'il est parsemé de signes de reconnaissance faciles à identifier : les personnages de militants exemplaires, la fierté d'avoir participé à la bataille de la production (à travers la remise en état du bateau), et bien sûr le refus de charger du matériel militaire. Les éléments de la leçon communiste sont clairs, mais l'unité de la nouvelle et la signification du récit principal le sont moins. C'est de manière allusive et elliptique qu'est thématisé le drame sous-jacent au retour de Luân dans son pays : lui qui

⁵⁹ *La Seine a pris la mer*, op.cit., pp. 135-211.

était ici traité en ami et en camarade, qui avait participé aux luttes des travailleurs français, il va là-bas se retrouver dans une situation semblable à celle des Français sous l'occupation allemande, "*au milieu du sang des siens, des ruines de son pays bouleversé, enfoncé jusqu'aux yeux dans la douleur, la souffrance, la juste haine des bourreaux et des envahisseurs*" ⁶⁰. En ce jour de départ, quand on se croise, on ne sait quoi se dire d'autre qu'au revoir. Vu d'ici, tout est pourtant clair, les fauteurs de guerre sont connus, mais les copains se sentent gênés et comme "*honteux de quelque chose*" ; et eux-mêmes, "*vus de loin...et en plein brouillard*", comment apparaîtront-ils à Luân ? "*Peut-être il ne fera plus aussi bien la différence*". Sur le plan des principes, le problème ne se pose pas, le patriotisme, qu'il soit français ou vietnamien, est réputé compatible avec l'internationalisme prolétarien ; dans la réalité française, ceci s'était illustré à travers des actions symboliques fortes : Luân a participé en première ligne à la transformation du lancement de *La Seine* en fête patriotique, où l'on a entonné une *Marseillaise* puissante et triomphale, et inversement, lors de l'incident du drapeau enlevé par les CRS, les Vietnamiens ont reçu le renfort décisif des Français et d'autres étrangers, "*une sacrée leçon*" aux yeux de Luân. Mais devant l'imminence de son départ, chacun se réfugie dans le silence. Le narrateur se garde lui-même de tout commentaire qui témoignerait d'une lucidité supérieure et d'un embarras moindre.

L'intrigue amoureuse, esquissée et esquivée, apparaît comme l'expression de cette situation paralysante, et comme sa métaphore. Claire et Luân ne se déclarent pas leur amour, ni ne le vivront ; jusqu'au moment où *La Seine* aura pris la mer, il n'y aura pas eu "*un mot de dit sur ce qui est pourtant aussi clair pour l'un que pour l'autre*". Tous deux se savent condamnés au silence, Claire se demande "*comment ça s'appelle, si ça existe, la timidité entre les peuples*" ⁶¹, entre des peuples engagés dans une guerre qui prend pour eux la figure d'un destin contraire. Au cours de la scène finale, rien ne se dit de leurs sentiments, tout au plus l'émotion de Claire est-elle signifiée par la mention de sa pâleur et de ses mains tremblantes, tandis que Luân "*ne se sent pas triste pour un sou*" ⁶². C'est pour lui dire au revoir qu'elle est venue là, sur le quai, mais aussi pour se joindre à la manifestation contre le chargement des armes ; la priorité donnée alors par le narrateur au récit de cette action de masse permet d'éluder d'autant mieux le drame amoureux. En aucune façon Stil ne fait du destin des deux personnages un destin tragique, et la raison majeure, fort peu explicitée, semble en être que tous deux savent

⁶⁰ *Ibid.*, p. 142.

⁶¹ *Ibid.*, p. 199.

⁶² *Ibid.*, p. 211.

devoir y consentir : la sale guerre menée par les Français est aussi une guerre juste, une guerre de libération nationale, pour Luân et ses compatriotes. On ne sait si Luân prendra les armes contre les soldats français ; à l'occasion de la reconquête de son drapeau national, il avait décrit comme étant sa "*seule revendication*" le fait d' "*effacer la tache*" qu'il avait au fond du cœur : "*le cœur de chacun de nous comme un petit pays occupé, humilié, torturé, c'est avec ça qu'il faudrait bien finir un jour ou l'autre !*" ⁶³. Il est peu probable qu'un tel idéal se satisfasse d'actions symboliques. Mais la nouvelle ne se risque pas à en dire davantage.

Il est concevable qu'une militante comme Claire ne puisse que s'incliner devant ce qu'elle pressent être l'aspiration de son ami vietnamien, et le texte suggère qu'elle étouffe dans l'œuf son amour naissant, après s'être sentie placée "*devant un choix impossible*" ⁶⁴. Certes le point de vue de Luân demeure informulé, mais elle peut d'autant mieux le deviner et le comprendre qu'elle a d'abord aimé Jacques, envoyé en Indochine et confronté à l'obligation de se battre "*contre les frères de Luân*" ; elle s'était dite sûre de lui, de son absence de haine pour l'ennemi qu'on lui désignait, mais "*tout cela changeait, se mêlait, se contrariait, selon les jours*" ⁶⁵. Elle a donc pu mesurer, quant à elle, toute la distance qui sépare la simplicité des positions de principe de la complexité des réalités vécues. Cette complexité est rendue sensible dans l'ensemble de la nouvelle, sans être vraiment explorée : à l'image de l'amour qui en est le révélateur, elle est surtout suggérée, par le silence des personnages et l'abstention du narrateur. Du même coup, dans ce long récit brisé, qui fait la part belle à la vision subjective des acteurs, et qui les confronte à une situation inédite, le discours doctrinal en est réduit à occuper ses lieux sûrs, sans pouvoir s'emparer de tout le terrain. Les droits du récit antagonique ne sont pas contestés, mais le récit d'apprentissage qui s'y dessine en creux semble parler d'un apprentissage impossible. Il est frappant de constater qu'André Stil renouera avec ce thème de la sale guerre, et avec l'absence de simplifications à laquelle il invite, après avoir fait ses armes dans le roman très expressément militant. Pour mieux apprécier le rôle préparatoire qu'a joué la pratique de la nouvelle, il nous reste à examiner celle dont il dit lui-même que son "*succès inattendu et démesuré*" l'avait alors poussé à tenter l'aventure du roman ⁶⁶.

⁶³ *Ibid.*, p. 195.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 198.

⁶⁵ *Idem.*

⁶⁶ *L'Optimisme librement consenti, op.cit.*, p. 111.

De *La fleur d'acier* Aragon avait immédiatement loué "*l'espèce de perfection*", et Thorez en avait recommandé la publication dans *L'Humanité-Dimanche* ; Claude Roy appréciait la peinture très fine qu'elle proposait des relations entre un patron et ses ouvriers ⁶⁷. Il est vrai que la tension entre l'éclairage politique et l'exploration de l'humain y est ménagée d'une façon intéressante. Elle est vécue par le personnage lui-même, Jacques, le délégué communiste amené à s'interroger sur l'attitude juste à adopter envers un homme *a priori* défini comme un ennemi de classe. Cette "*histoire pour la paix*" se déroule dans un petit atelier de mécanique où le travail reprend pour les six ouvriers et l'apprenti après quinze jours de chômage forcé, grâce à une commande dont personne, pas même le patron, Lucien Bogart, ne comprend la nature. C'est en ajustant les deux pièces distinctes qu'on leur fait produire que Jacques découvre qu'ils sont en train de fabriquer à leur insu des ailettes de torpille. Tous disent spontanément non, malgré le chômage et la misère, ce qui fait de cette nouvelle une parfaite illustration de l'idéologie du Mouvement de la paix. Elle se clôt sur la vision qu'a Jacques de millions de gens criant eux aussi "*Non ! Non ! Non !*" ⁶⁸. Et que soient laissées dans l'ombre l'identité du commanditaire et la destination des torpilles donne à la réaction des ouvriers le sens d'une protestation de principe contre la guerre, d'une sorte de pacifisme spontané, plus moral que politique.

Mais son principal intérêt est ailleurs, et tient au portrait nuancé qui est brossé du petit patron ainsi qu'à la place accordée ici à l'embarras éprouvé par le militant. Car ce patron n'hésite pas, par exemple, à le consulter sur les solutions à trouver pour éviter les périodes de chômage forcé, il l'invite parfois à sa table, comme il le fait avec les autres ouvriers, mais Jacques, lui, refuse, tout en voyant en Bogart tantôt un ennemi de classe et tantôt un possible allié. Jacques n'a que vingt-cinq ans, il est très fier d'être un militant, mais il a compris que "*ça ne règle pas tous les problèmes*". Et il s'interroge : "*Quand est-ce qu'on est trop conciliant, qu'on risque de compromettre le Parti?*" Il en vient même à sortir du cadre politique où il a déjà, semble-t-il, pris l'habitude de se cantonner, en redécouvrant non sans naïveté le domaine propre de l'humain, des individus concrets : "*Sans parler de ce que ça peut être pénible quand on descend à la hauteur de la vie ordinaire, des rapports d'homme à homme...On est là, dans son bureau. On entend un piano...C'est sa fille. Elle a mon âge [...] Même quand on vient d'apprendre qu'on est au chômage, est-ce qu'on peut lui en vouloir de jouer du piano...surtout qu'elle sourit toujours si gentiment. Est-ce qu'on sait ?*" Voici que la

⁶⁷ *Op.cit.*, pp. 57-79. *La fleur d'acier* a d'abord paru dans *Europe* n° 49, janvier 1950.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 79 ; Jacques voyait aussi dans ce travail un moyen de ne plus retarder son mariage.

lutte des classes prend un visage humain, trop humain pour que le militant puisse s'en remettre à ses réflexes de pensée, à ses stéréotypes commodes. Par association d'idées, Jacques se met à penser qu'il y a au Parti des étudiants riches, qu'un fils de banquier est même secrétaire de cellule à Lille, qu'un petit patron comme Bogart peut partager son admiration professionnelle pour une nouvelle machine exposée à la foire commerciale, et avoir "*l'air vraiment joyeux*" en venant lui annoncer qu'il a enfin reçu une commande.

Dans le même temps, le narrateur nous fait percevoir de l'intérieur le personnage du patron : sa sincérité ne fait guère de doute, il s'était violemment emporté en découvrant la nature de la pièce à fabriquer et, de colère, il avait projeté contre un mur l'ailette de torpille, "*la fleur d'acier*", cette "*sale bête malfaisante*"; Jacques l'avait donc soupçonné à tort d'être dans le secret : sur le moment il s'était écrié par deux fois "*le salaud !*", avant de se rendre compte de son erreur, "*complètement dérouté*". Lucien Bogart est conscient d'avoir moins à craindre que ses ouvriers d'une fermeture de son entreprise, d'être attaché à son agréable mode de vie, et il sent mal à l'aise aussi à la pensée de ce dont sont privés ceux qu'il emploie. Il se sait lui-même tributaire des "*grandes boîtes*" qui lui passent commande. Le narrateur ne s'apitoie pas sur sa situation de petit patron, qui aime à se définir comme tel, mais ne la confond pas non plus avec celle des exploiters incontestables de la classe ouvrière. Pour autant, il ne sort évidemment pas gagnant de sa confrontation avec le personnage du communiste, y compris sur le plan privé ⁶⁹. Et il demeure exclu que les nuances apportées par Jacques à ses propres préjugés de classe autorisent la naissance d'une sympathie véritable. Bogart ne cesse pas d'être un représentant du système qu'il s'agit de supprimer ⁷⁰. Il faudrait pour le moins qu'étant lui-même soumis au grand capital, il admette que son intérêt est de rejoindre les rangs des salariés. Or, le narrateur l'a indiqué, "*il avait beau faire, ça ne lui paraissait pas sérieux...Retravailler pour d'autres !*" ⁷¹. Il est donc plus que douteux qu'il rejoigne un jour le bon combat. Dans ces conditions, la barrière des classes, qui a pu s'abaisser momentanément, reste un obstacle sur tous les plans. Comme le dit Jacques, "*ce que ça peut être pénible quand on descend [aux] rapports d'homme à*

⁶⁹ Bogart est veuf, fait des virées mensuelles à Paris, et s'offre les services d'une certaine Josie, "*le chômage, ça n'existe pas pour Josie*" (p. 68). Jacques et Jeannette se sont connus lors d'une prise de parole devant l'usine où elle travaille et milite (lui a été content de savoir qu'elle "*s'occupait un peu du syndicat*").

⁷⁰ Jacques ironise sur les conférences sur la réconciliation du capital et du travail dont Bogart lui a parlé, un truc "*anti-communiste à tout casser*" (p.64). La nouvelle rend compte aussi du problème que rencontre le militant à cause de la petite taille de l'entreprise ; Jacques se fait cette réflexion : "*Dans les vraies usines, c'est beaucoup plus simple, la lutte pour les salaires et le reste. On voit le front*" (p. 65).

⁷¹ *Ibid.*, p. 68.

homme". Qu'on puisse s'élever à la hauteur de ces rapports (et non descendre), c'est ce que montre, quant à lui, dans une mesure relative, le nouvelliste qui cherche à rendre compte de chacun des deux personnages. Il valorise du même coup une attitude politique non sectaire, mais le cadre dans lequel il situe sa démarche d'écrivain ne lui permet pas d'abuser de la sympathie que réclament les créatures de fiction.

L'examen des premiers récits d'André Stil aura permis, d'une façon plus générale, de montrer quelques modalités d'une écriture qui entend "*rendre intime le social*", en prenant pour sujet le monde des ouvriers et des militants, en tentant de cerner des manières de vivre au quotidien "*la politique à l'état brut*". Sachant que cette ambition se déploie sous l'éclairage des "*idées justes*", l'intérêt propre des récits qui lui répondent est bien de nous livrer de l'intérieur des aperçus sur les représentations des personnages, de nous faire entrevoir des aspects essentiels de ce que l'on appelle le stalinisme, avec cette limite inhérente à l'entreprise : la mise en scène des manières d'intérioriser les idées justes, à l'échelle des individus, dans des situations propres à chacun, est elle-même largement commandée par la façon qu'a l'auteur de les vivre, et plus encore, par la façon dont il envisage sa responsabilité d'écrivain militant. Et l'on va voir qu'il se fait une idée très précise de cette responsabilité au moment où l'idée lui vient de se "*lancer dans un premier roman qui soit une grande Fleur d'acier*" ⁷². En étudiant maintenant ce roman, l'on s'interrogera aussi sur ce qui faisait déjà un autre intérêt des nouvelles et qui devrait là trouver un terrain d'expansion beaucoup plus vaste, à savoir la peinture du monde social des ouvriers et des petites gens.

⁷² *L'Optimisme librement consenti*, op.cit., p. 111.

3.4.2. Le roman de l'occupation américaine (*Le Premier choc*, tome I)

Comme dans tous les récits antagoniques que nous avons étudiés précédemment, l'ambition fondatrice du *Premier choc* est de mettre au premier plan des personnages de militants, de les élever à la dignité de héros littéraires, avec le souci chez Stil, à l'image d'Aragon, d'entrer dans les mille et un détails de la vie-de-militant, dans les problèmes quotidiens et difficiles qui ne se posent pas moins que "*les problèmes à proprement parler politiques*"¹. Cette dimension de "*la politique à l'état brut*", nous savons que Stil l'a définie comme étant l'objet propre de la fiction, telle qu'il l'envisage à ses débuts. Il faut maintenant prêter attention à la manière dont il conçoit la mission du romancier par rapport à "*cette sorte de chaos [où] les idées justes trouvent leur chemin*" :

*Comment parler de schéma devant cette matière animée de milliers de conflits de toutes sortes que la vie de militant met en la possession de l'écrivain ? Et pourtant c'est peut-être là un des sommets de l'efficacité où un écrivain communiste puisse se proposer d'atteindre : aider dans la vie à la solution de ces milliers de conflits en faisant qu'au milieu d'eux le chemin du lecteur soit droit et clair, en créant une forme d'art qui s'inspire de l'efficacité supérieure de la critique et de l'autocritique, quel autre moyen d'expression est mieux capable de le faire largement que le roman ?*²

Le désir de faire œuvre utile ne saurait être mieux déclaré, à travers l'image classique du "chemin" appliquée ici au lecteur lui-même, et il n'est pas fait pour surprendre. Mais il faut souligner que ce sont les ressources propres du roman qui sont comprises comme étant particulièrement précieuses pour cerner la dimension humaine de la politique ; ou si l'on veut, pour explorer le terrain où se confondent la politique (le rapport aux idées justes) et le politique (le rapport aux conditions sociales de l'existence). Nous savons aussi que le néo-romancier ne doute pas d'être armé d'une science "*qui manquait même aux plus grands écrivains du passé*" et d'une pratique de militant qui l'autorise à se lancer dans "*une entreprise inconcevable pour d'autres*,

¹ "*Ecrivain et militant*", document cité (rappelons qu'il s'agit du discours prononcé par A.Stil lors de la soirée de félicitations organisée par le PCF à l'occasion du prix Staline), in *Vers le réalisme socialiste*, op.cit., p. 92.

² *Ibid.*, p. 93.

même doués de moyens et de talents supérieurs"³. En dépit de ce qu'une telle prétention avait de naïvement désobligeant pour quelqu'un comme Aragon, celui-ci s'est réjoui de l'ambition de son cadet et de la réussite de son entreprise.

Dans la longue note sur André Stil et le réalisme socialiste qu'il ajoute à l'un des chapitres de son *Neveu de M. Duval*, Aragon définit ainsi ce qu'il appelle "*le vrai sujet du livre*" : "*faire connaître les communistes, l'intérieur de leur tête, non l'image extérieure, hâtive*" ; et selon lui, "*c'est là le merveilleux du livre d'André Stil, qu'il y parvienne avec des moyens très simples et très sûrs*". Il souligne aussi qu'il a réussi son passage à "*l'amplitude du roman*" et, parallèlement, à l'étude d'une autre réalité que celle des hommes des Flandres et de l'Artois, en peignant "*avec la même intensité la vie des dockers des Charentes que celle des mineurs du Nord bien qu'il n'ait pas longuement vécu parmi eux*"⁴. Il s'est comporté en bon romancier réaliste, en peignant des individus "*socialement situés*", et en substituant au pittoresque naturaliste du portrait physique, à la mention de traits qui permettent d'identifier immédiatement un personnage toutes les fois qu'il entre en scène, ce qu'il appelle "*le typage d'âme*" : c'est par sa façon de penser et de se comporter avec les autres, par "*la nature complexe*" de sa manière d'être, qu'un personnage se reconnaît. Et comme il ne cesse pas d'être socialement défini, le romancier ne retombe absolument pas dans les jeux gratuits du roman psychologique. Bref, en parvenant à individualiser ses personnages d'ouvriers et de militants par ce typage d'âme, Stil a également réussi à éviter les impasses du roman populiste, "*cette forme particulière du naturalisme*", ou du roman dit "*prolétarien*", où la description du milieu ouvrier, du prolétaire, se suffit à elle-même ; or, "*la description peut être plus ou moins habile, elle est toujours, malgré tout, si elle est seule, la casquette qui sert à définir l'ouvrier*"⁵. Voici une piste à retenir pour la réflexion sur la conception du personnage mise en œuvre dans le roman, même si l'on ne se sent pas tenu d'approuver la conclusion que formulait Aragon : "*A cet égard, Le Premier Choc est un livre remarquable, et un pas en avant, pas pour André Stil, tout seul, mais pour le roman français*"⁶.

³ Nous avons cité et commenté ces formules tirées de "*Quelques questions de notre littérature*" (in *Vers le réalisme socialiste*, op.cit., pp. 66 et 69) dans notre chapitre 3.1.3.

⁴ *Le Neveu de M. Duval*, op.cit., pp. 190-193 ; cette note G du livre (pp. 183-194) est une reprise partielle de l'article paru dans *Les Lettres françaises* du 10 avril 1952, sous le titre de "*Parenthèse sur le Prix Staline*". Pour ce qui est de sa connaissance des dockers, Stil l'avait acquise à la faveur de son travail de journaliste, ayant été conduit à couvrir les grèves des chantiers de La Pallice à La Rochelle.

⁵ Aragon, *ibid.*, pp. 187-188.

⁶ *Ibid.*, p. 188.

D'une certaine façon, Aragon prend acte de la réalisation d'un projet que Stil avait placé dans la lumière de son propre roman des *Communistes*. A côté des thèmes, plus ou moins convenus, d'une intervention destinée à faire l'éloge du réalisme socialiste en actes ⁷, le problème proprement romanesque y est posé de la tâche de "*comprendre les hommes*", au-delà de l'effort pour saisir de façon nuancée les communistes eux-mêmes. Entre les lignes, il parle de sa propre ambition de cerner des personnages plus ou moins éloignés, à l'image de Cécile et Jean, de l'abbé Blomet ou du lieutenant de Versigny ; mais c'est une ambition elle aussi intéressée, puisqu'il s'est agi de faire de "*tout ce qui est grand et noble*", une richesse "*à mettre à l'actif de notre cause*". Fort logiquement, loin d'y pointer une difficulté, d'y voir une forme de condescendance, un avatar de "l'esprit de suffisance", Stil se félicite de ce que la compréhension dont fait preuve le romancier soit fondée sur une connaissance scientifique des choses humaines. Ainsi, "*Aragon voit plus loin que ses personnages. Il se penche sur eux [...]*", il peut en somme professer un vaste amour pour l'humanité, "*conscient de ce qu'une poignée de traîtres mis à part, les Français et les Françaises de toute opinions et de toutes croyances sont plus proches les uns des autres que parfois les uns et les autres ne l'imaginent*" ⁸. Le territoire du roman pourrait être celui où la lutte des classes est suspendue, si la fiction ne devait concourir à donner raison aux infatigables lutteurs qui décident seuls, en fonction des circonstances, de la frontière qui sépare les camps. Au vrai, si Aragon sait bien qu'un jour "*tout ce qui est bon sera entraîné dans le sillage de la classe montante*", la mission de Stil est de contribuer au grand rassemblement en faveur de la paix. Et il faisait très clairement allusion, parlant des *Communistes*, à son propre roman, en disant que, pas plus qu'Aragon face au pacte germano-soviétique, l'écrivain d'aujourd'hui ne devait se laisser "*aller à croire à la fatalité de la guerre*", faute de quoi il ne pourrait écrire "*sur la grande lutte actuelle de notre peuple pour la paix, un roman vraiment positif*" ⁹.

Comme nous l'avons indiqué dans la préface de notre sous-partie consacrée à André Stil, la première partie de l'étude de ce roman "*vraiment positif*" va porter sur le tome initial, celui qui a reçu le prix Staline et fait de son auteur une célébrité mondiale. Mais l'on peut d'abord en donner une description très générale, qui vaut pour l'ensemble du cycle, en tant qu'il constitue un roman antagonique très typique de l'actualité de la

⁷ Nous avons déjà puisé plusieurs fois dans cette intervention, "*Quelques problèmes de notre littérature*", qui commente l'ensemble des volumes publiés des *Communistes*, à un moment où Stil a lui-même achevé le premier tome de son roman.

⁸ *In Vers le réalisme socialiste, op.cit.*, p. 72.

⁹ *Ibid.*, p. 69.

guerre froide, avec toutefois un infléchissement lié à l'étalement de son écriture sur une période de deux ans et demi, période qui correspond largement à celle de l'intérim assuré par Lecoœur ¹⁰. Nous allons y découvrir une majorité de personnages de communistes, le plus souvent des couples avec enfants, un rôle plus important étant dévolu à l'un d'entre eux, celui que forment Paulette et Henri Leroy ; et Henri est lui-même l'élément central de tout le personnel romanesque. S'y ajoutent quelques ouvriers et des couples non communistes, quelques personnages isolés non ouvriers, pour l'essentiel des "gens bien", qui font figure d'alliés, à divers titres. La grande structure antagonique inclut nécessairement quelques opposants, mais anonymes, fort peu différenciés, mis à part le renégat typique qu'est Decoin. Le sujet-héros est le Parti, à travers des représentants dont le degré de perfection est variable, Henri lui-même ayant à apprendre à devenir un excellent dirigeant. Ce roman antagonique est donc aussi un roman de l'apprentissage des responsabilités, à la faveur du récit de la lutte collective menée sur plusieurs fronts, contre diverses formes de l'occupation américaine sur le sol français. Cette occupation est à la fois synonyme de misère, d'oppression, et de menace de guerre. L'action est circonscrite à un port de l'Atlantique (non nommé), où s'installe une base militaire américaine et où doit être déchargé du matériel en provenance des USA. Elle est centrée sur les dockers et leurs familles, logés dans la cité du Château d'eau. Elle se déroule sur un court laps de temps, fin décembre 1950. Pour être tout à fait intelligible, la connaissance du contexte social et politique est indispensable, mais il est remarquable que celle-ci soit fort peu délivrée : dans un roman qui est à tous égards un roman de l'actualité, elle est y est présumée (au contraire de ce qui vaut pour un roman du passé, même proche, comme *Les Communistes*). Le cadre spatio-temporel et dramatique de l'œuvre est donc très limité, même si ce cadre embrasse simultanément plusieurs centres d'intérêts. Comme ce roman est passé de la notoriété à l'oubli, et afin de faire pièce aux résumés hâtifs qui en sont proposés dans les rares études existantes, nous allons d'abord décrire le mouvement d'ensemble du premier tome, avant de l'étudier en détail, à partir des cinq grandes séquences que nous distinguerons.

Au Château d'eau s'ouvre sur des scènes de la vie quotidienne, dont les acteurs sont des enfants, des femmes, et un vieillard ; des allusions sont faites aux parents, en tant que tels, et non en tant que travailleurs. L'accent est mis sur l'extrême misère, la

¹⁰ Rappelons que *Le Premier choc* a d'abord été le titre du volume initial, puis qu'il a désigné l'ensemble du cycle publié aux EFR. Celui-ci se compose donc de : *Au Château d'eau* (tome I, 1951), *Le Coup du canon* (tome II, 1952), *Paris avec nous* (tome III, 1953). Nous renverrons au texte selon le même système que pour *Les Communistes* : mention du tome, du chapitre (en chiffres arabes) et de la page, d'après l'édition originale. Le deuxième tome de cette édition comporte une préface de François Billoux, qui fait l'éloge de ce roman de la lutte pour la paix ; elle ne commente que le tome I.

précarité des baraques où l'on habite, l'impossibilité de manger à sa faim. La pluie et le froid ajoutent à la dureté des conditions de vie. Le vieux Léon résume les choses à sa façon, en disant que "*ça va de pis en pis*", que "*tout pourrit sur pied, le monde et les gens*", et Paulette que "*c'est pas possible*", ce qu'il faut endurer, ou Guitton que "*ça ne pourra pas tout le temps durer comme ça*". La première scène de travail intervient au chapitre 5, et elle est suivie d'une scène d'embauche au chapitre 7 : toutes deux montrent qu'il n'y a pas de quoi employer tous les dockers (la région ayant été vendue aux Américains), ce qui pose des problèmes de conscience à Jacques, non communiste, plus souvent embauché que d'autres, et à Alphonse, contremaître communiste, qui doit chaque jour s'efforcer de donner du travail aux copains les plus miséreux. C'est entre ces deux scènes qu'apparaît Henri, appelé à devenir le personnage principal, à l'occasion d'une action collective qui n'a rien d'immédiatement politique : le jeune Paul, onze ans, a disparu, Henri organise les recherches, on lui fait confiance. Pour l'instant, la politique n'est présente qu'à travers la caractérisation de certains personnages (ce sont des "communistes"), quelques allusions au "parti", et surtout le thème codé de l'occupation américaine, en particulier avec la mention d'une inscription qui annonce toute l'intrigue du roman, "*Pas un gramme de matériel américain ne sera débarqué*", et la phrase du militant Dupuy, "*Ma main au feu, la misère, c'est les Ricains*". Ajoutons que depuis le début le roman a procédé non à la manière d'un récit linéaire, mais par juxtaposition de portraits et de scènes dont le lien n'a été rendu sensible que sur un mode indirect, de façon elliptique.

La politique fait une entrée beaucoup plus voyante avec le chapitre 8, "*Le procès-verbal du Bureau politique*", qui est le récit d'une réunion rassemblant les deux cellules de dockers, et qui a pour objectif de relancer la combativité ouvrière¹¹. On y découvre comment les idées du Parti s'incarnent avec plus ou moins de justesse chez les militants de base, et comment il convient de conduire une telle réunion pour qu'elle débouche sur une conclusion conforme aux analyses du BP. Les dix chapitres suivants vont dépeindre, parallèlement au processus de la mobilisation ouvrière ainsi relancée, celle de la population contre la présence et l'extension du camp américain. La première se traduira (dans ce premier tome) par "*le coup de la base*" (le badigeonnage nocturne de slogans hostiles à l'occupant), et la seconde par l'appropriation collective d'un immeuble vacant où les habitants de la cité trouvent des conditions de logement beaucoup moins précaires. Le roman va donc maintenant progresser sur ce double théâtre de l'action, à travers des chapitres centrés sur des personnages de communistes et d'autres sur des

¹¹ C'est en un résumé commenté de ce chapitre que consiste l'essentiel des lignes consacrées au roman par Verdès-Leroux (op.cit., pp. 273-275). Elle n'évoque pas du tout les deux autres tomes.

personnages d'honnêtes gens, qui deviennent solidaires des premiers, en actes ou en pensée. D'une part, va peu à peu se préciser du même coup le portrait d'Henri : à travers le couple de militants qu'il forme avec Paulette (chap. 10), la visite qu'il rend à Gilbert, le secrétaire de section malade qu'il sera amené à remplacer (chap. 13), "*le coup de la base*" auquel il participe (chap. 14), et son rôle d'organisateur dans l'action de masse finale. D'autre part, sont dépeints ces braves gens dont la conscience s'éveille. Le vieux Noël est un paysan menacé d'expropriation à cause de l'extension du camp américain, et c'est lui qui a recueilli le petit Paul lors de sa fugue (chap. 12). "Monsieur Ernest" et sa femme Léa, habituellement méfiants et solitaires, découvrent qu'il n'y a "*pas de honte à se défendre*". Madame Duquesne, femme d'officier de marine, se défait de ses préjugés anticomunistes à mesure qu'elle comprend la gravité des projets américains, au point que son mari la menace de divorcer après qu'elle a signé une pétition. Enfin, certains chapitres jouent sur la confrontation directe de ces deux catégories de personnages, ou sur l'opposition entre des communistes et des personnages incarnant d'autres types sociaux (un artisan boucher et sa fille Gisèle, petite-bourgeoise oisive, la sœur Marthe, Jojo le jeune soldat qui revient d'Indochine).

*** *Les nouveaux misérables***

On peut considérer comme formant une première séquence les sept chapitres qui précèdent la réunion de cellule. Elle débute *in medias res*, et en usant d'une technique de description très proche de celle pratiquée jusque là par Stil dans ses nouvelles : des enfants, "*dans les quatre ans*", jouent avec de l'eau et des simulacres d'embarcation (un couvercle de boîte à cirage est une pinasse, des allumettes croisées font un hydravion), et c'est au terme de trois pages qu'est révélé un élément essentiel de la réalité, en partie escamotée par l'attention portée au jeu des enfants : l'eau est celle qui ruisselle du toit et tombe dans le couloir du baraquement. Cette scène initiale est donc une esquisse du tableau de la misère qui va ensuite se composer par petites touches successives, à mesure que le champ de vision s'élargira. Mais dès la description du jeu, le narrateur multiplie les indices : le garçon a de "*grands yeux rouges d'enfant pauvre, qui ne rient pas beaucoup*", il est nu-pieds dans de grosses galoches ; la petite fille a "*ces étranges cheveux blancs, plus que blonds, fragiles et rares, sous lesquels on voit la peau grise, un peu sale, on dirait par transparence*" ¹²; l'eau qui tombe sur la tablette de la fenêtre mouille le croûton de vieux pain que la mère a posé là avant de partir travailler. Tous deux sont attendrissants, ils parlent comme des enfants, mais des enfants du peuple pas

¹² I-1, p. 7 (il s'agit de la première page de ce chapitre premier, intitulé "*Il pleut*").

tout à fait ignorants des réalités : quand il sera grand, le garçon sera médecin, plutôt que docker, "*pour empêcher les gens de mourir*", mais ajoute la fillette, "*ceux qui reçoivent un coup de bombe, on ne peut pas les empêcher...*" ¹³, ce qui est déjà une façon d'annoncer le grand thème du roman. Mais le choix du romancier est clairement de retarder le moment d'en venir à la formulation politique des problèmes, ce qui se traduit par le fait de d'abord mettre en scène des enfants, des mères et des gens âgés : tour à tour Marie, la mère de la fillette, le vieux Léon, un voisin qui fait ce qu'il peut pour endiguer le petit torrent qui descend "*tout le long des baraquements, depuis le haut de la cité*" ¹⁴, puis Paulette, la mère du garçon quand elle revient, épuisée, de son travail.

En même temps que se précise l'évocation de la misère, pour l'essentiel à travers les propos des personnages, s'amorcent à l'échelle de la vie quotidienne les thèmes de la solidarité des nouveaux misérables et de leur conviction que les choses ne pourront être endurées plus longtemps. Le vieux Léon, quatre-vingts ans, bourru, grossier, ne cesse d'aider ses voisins ; Marie, habituée à la misère, rend des services à Paulette et la réconforte, cette dernière promet à Léon "*un verre et une bonne tasse quand [elle aura] touché ses allocations*" ¹⁵, et elle offre à Marie la moitié du lait qu'elle a touché de "la solidarité". Ensemble, on tient, on résiste, on survit parce qu'on se serre les coudes. *A contrario*, la grand-mère Fabienne, "*qui était toute seule*", on l'a trouvée morte de froid. Paulette ne donne pas alors d'autre raison expliquant qu'elle n'ait pas été secourue ¹⁶, l'exemple semble destiné à clore le premier chapitre sur une note particulièrement pathétique, et sur cette question qui appelle de futurs développements : "*Quand est-ce que ça finira ? Quand est-ce qu'on sortira de tout ça ?*" ¹⁷.

Le second chapitre est centré sur le personnage du vieux Léon, dont se complète le portrait d'homme qui ne se résigne pas à la misère, qui se bat pour ne pas mourir de faim, en rendant des services, car cela, dit-il, "*c'est pas mendier*" ¹⁸, ce n'est pas s'humilier. De la vieille Fabienne, nous apprenons (à la faveur d'une conversation de

¹³ *Ibid.*, p. 9.

¹⁴ *Ibid.*, p. 11.

¹⁵ *Ibid.*, p. 15.

¹⁶ On remarquera que la logique (celle de la conception communiste de la survie) est la même que celle que nous avons rencontrée dans les romans de la déportation. Par ailleurs, Stil se défend d'avoir versé dans le misérabilisme dans le début de son roman, ce qu'il a vu de la misère des gens dont il s'inspire passant l'imagination.

¹⁷ *Ibid.*, p. 16.

¹⁸ *Op.cit.*, chap. 2, "*L'heure des enfants*", p. 21.

Léon et Mélie, sa femme) qu'elle avait honte de sa situation, qu'elle faisait les poubelles avant le lever du jour pour ne pas être vue, et qu'elle refusait donc la honte supplémentaire de se sentir secourue. Or, pour Léon, "*c'est pas de notre faute. C'est pas à nous à être honteux*" ¹⁹. Fabienne, elle, a toujours été très fière, elle avait perdu son mari et ses deux fils en 14-18, mais n'avait jamais opéré la prise de conscience qui l'aurait sauvée en la rapprochant des autres. De Léon au contraire, nous apprenons sans surprise que c'est un vieux communiste, qui partage l'anticléricisme de sa génération. Mais servir lui est naturel, et on le voit aussi prendre soin avec affection de sa femme malade et alitée depuis deux ans, ou aider les écoliers à traverser la grand-route, à "*l'heure des enfants*" : personne ne le lui a demandé, mais il est là chaque jour de classe depuis que, cinq ans auparavant, un petit a été écrasé par un camion militaire. C'est en sauvant un autre enfant que Léon sera lui-même renversé, et qu'il mourra en victime de la nouvelle occupation puisque, cette fois, le camion sera américain. Mais pour l'instant, la dimension politique du roman est encore discrète.

Les deux chapitres suivants (3 et 4) sont à nouveau centrés sur des enfants, plus âgés (onze ans), eux aussi montrés comme des victimes de la misère. Paul est l'un des trois enfants recueillis par les Guitton (Marcel et Jeanne), c'est un bon élève, toujours second derrière son copain Pierrot, le fils du médecin, mais le dénuement extrême de ses parents adoptifs empêche qu'il puisse aller au lycée. Il a pris la misère en haine, il ferait tout pour y échapper, et il va bientôt faire cette fugue qui déclenchera les recherches racontées au chapitre 6. Quant à Ginette, l'enfant désignée par son "*extraordinaire chevelure blonde*", ses parents (Lucien et Georgette) ne peuvent même plus la nourrir : elle est sur le point de partir pour Paris "*chez des gens, une institutrice, qui ont demandé une fille de dockers, dans les douze ans*" ²⁰. La mère est en larmes, le père réprime difficilement sa colère de n'être pas capable de nourrir les siens, il se dit même "*honteux*", bien qu'il sache n'y être pour rien. Ses qualités de cœur sont donc patentes, sans que son point de vue démente pour autant celui de Léon. Les adieux sont déchirants, même si l'on sait qu'on n'est pas les premiers à qui cela arrive, et que Ginette ne sera pas malheureuse, le Parti s'en porte garant. En effet, c'est Georges, le camarade député qui doit l'emmener à Paris, chez ces gens qu'il connaît bien : "*Ils ne sont pas du parti, mais c'est des bonnes gens*", précise Henri ²¹, pour rassurer les parents, quand il passe chercher la petite (il la conduira chez Georges sur son vélo).

¹⁹ *Ibid.*, p. 20.

²⁰ *Ibid.*, chap. 4, "*Une extraordinaire chevelure blonde*", p. 39.

²¹ Ce sont les tout premiers mots du personnage dans le roman ; ce qu'ils présupposent forme à soi seul une identité.

Ainsi, pour la première fois dans notre corpus, une source majeure de l'action racontée réside dans l'extrême dureté des conditions de vie, qui touche particulièrement les enfants, les parents et les vieux. Dans une certaine mesure, le problème n'est pas d'abord et exclusivement l'affaire des militants, et la greffe des thèmes idéologiques du moment s'opérera sur cette donnée sociologique, au lieu que ces thèmes soient d'emblée servis, de façon plus artificielle, à travers une manifestation inaugurale par exemple ²². Bien sûr le bon éclairage politique vient rapidement recadrer cette représentation de type réaliste, et au lieu qu'elle développe toutes ses virtualités, elle tend à se réduire aux fonctions que la thèse militante lui assigne. Le roman peut chercher à rendre palpable que "*le pire dans la misère, c'est qu'elle touche à tout*", et qu'"elle salit tout" ²³; il lui faut aussi la situer assez vite dans la perspective appropriée. Il en va ainsi du récit proposé au chapitre 3 de la prise de possession d'un blockhaus du Mur de l'Atlantique, que Guitton transforme en logement pour sa famille et que les copains ont défendu le jour où "*les flics étaient venus, avec des messieurs*" ²⁴. L'accent se déplace sur la lutte, collective et organisée, l'appropriation du blockhaus et sa défense préluant à celles de l'immeuble, lui aussi construit par les Allemands (les anciens occupants), qui seront rapportées à la fin de ce volume et au début du second. Quant à Henri, s'il n'est pas explicitement désigné comme communiste, on apprend qu'il est présent parmi les copains qui ont défendu Guitton, que le délégué communiste Dupuy songe à ce qu'il ferait dans son cas (il est hésitant sur la conduite à adopter envers un docker), et surtout il est d'emblée dépeint dans le rôle d'un organisateur de l'action : c'est lui qui, loin de se décourager, relance les recherches pour retrouver le jeune Paul (Dupuy a préféré, là aussi, compter sur lui plutôt que de prévenir le commissaire). Il ne décide pas seul, mais consulte autour de lui, car "*c'est sa façon, toujours, d'interroger d'abord les autres. C'est au parti qu'il a appris ça*" ²⁵. On en jugera bientôt, après avoir relevé que les qualités foncières du cadre communiste trouvent à s'employer en des circonstances *a priori* non politiques, à ceci près qu'à l'arrière-plan de la fugue de Paul il y a la misère, et que celle-ci ramène à la politique ²⁶.

²² C'est ce que faisait Abraham dans *Tiens bon la rampe* !

²³ *Ibid.*, chap. 5, p. 57.

²⁴ *Ibid.*, chap. 3, "*Dans le mur de l'Atlantique*", p. 32.

²⁵ *Ibid.*, chap. 6, p. 68.

²⁶ Le chapitre 6 (celui des recherches du fugueur) s'intitule "*La nuit est méchante*" ; la dernière phrase en est : "*Et surtout aujourd'hui, avec cet enfant perdu, la nuit a l'air plus méchante ; la nuit, enfin, si on veut...*" (p. 71).

La séquence introductive du roman est complétée par les deux scènes qui évoquent le monde du travail (chap. 5 et 7), autre rareté de notre corpus. La première montre des dockers en train de décharger de l'orge, une tâche pénible et dangereuse, soumise à des cadences élevées, difficiles à contester quand le travail manque et qu'il faut compter avec "*la faim, les enfants, quelquefois la femme*" ²⁷. Mais elle dépeint surtout les problèmes de conscience de Jacques, qui trouve lui-même louche d'être embauché plus souvent que d'autres, ce qui par ricochet embarrasse fort Dupuy, le délégué communiste auquel il demande conseil. Il cherche à se convaincre que son malaise ne lui vient pas de la peur qu'il aurait des communistes, mais il s'imagine que ses copains de travail le "*regardent comme un salaud, passé de l'autre côté*". Il tient à chercher la raison en lui-même, à fouiller dans son passé : or, il se sent irréprochable, "*les bateaux pour l'Indochine, il a refusé comme les autres*", "*il n'y a pas eu une grève qu'il n'ait tenu jusqu'au bout*", et "*il est à la CGT comme tout le monde*"...²⁸. Alors ? Jacques doit poursuivre son examen de conscience. En remuant l'orge au côté de Dupuy, "*il remue du grain aussi très profond en lui-même*", et il découvre une possible raison : "*Il n'est pas au parti ; mais pas à un autre non plus ; et il n'est pas le seul. Cependant, lui, on sait qu'il n'est pas communiste. C'est peut-être ça qui le fait bien voir des salauds*". L'hypothèse est d'autant plus tentante qu'elle s'accorde avec celle de Dupuy : "*C'est peut-être pour t'avoir plus tard*" ²⁹. Ainsi, Jacques en vient à se dire qu'on est en train sournoisement de l'acheter parce qu'il n'est pas communiste ; il sait qu'il passe même pour être socialiste (alors qu'il n'a été qu'adhérent aux Jeunesses socialistes en 36), et donc pour être vulnérable, ce qui s'ajoute au fait qu'il est un copain d'enfance de Decoin, lui aussi souvent embauché, mais qui ne partage pas ses scrupules.

Comme la suite va le confirmer, le tort de Jacques est de ne pas accorder son comportement et ses idées, de n'avoir pas le courage de prendre sa carte du Parti : tout deviendrait clair, pour tout le monde et lui-même, ce pas franchi le délivrerait de sa mauvaise conscience et du risque de se réfugier "*de l'autre côté*", par amertume, par dépit de ne pas être compris de ses compagnons de travail. Le problème du même coup posé à Dupuy est de ne pas se montrer "*trop dur*" envers un homme probablement sincère, de s'abstenir de rien faire qui le pousse dans les bras de l'ennemi, car, admet-il, "*c'est quelquefois nous qu'on les fait, les salauds, en coupant les ponts*". Mais s'il lui faut ne pas prendre un brave homme pour un salaud, son devoir de vigilance lui

²⁷ *Ibid.*, chap. 5, "*Le travail de l'orge*", p. 47.

²⁸ *Ibid.*, pp. 53-54.

²⁹ *Ibid.*, pp. 52-53.

commande, à l'inverse, de "*ne pas prendre un salaud pour un brave*" ³⁰. Ainsi, quand Jacques en vient à lui proposer de l'aider à se blesser volontairement afin de libérer un poste de travail, Dupuy se demande sur-le-champ : "*si c'était un provocateur, ce type ?*" Et en militant responsable, il se refuse à courir ce risque : "*On croit bien faire. Après, c'est le parti qui prendrait*" ³¹. Il est manifeste que le romancier s'efforce de mettre en scène un premier personnage de militant exempt de sectarisme, mais il dévoile d'emblée combien sa marge de manœuvre est étroite : entre la bienveillance et l'irresponsabilité la distance est vite franchie. Son personnage préfère s'abstenir, "*il fait signe que non, et tourne le dos à Jacques*", le temps pour celui-ci de mettre son projet à exécution. Il ne peut alors faire moins que de le couvrir aux yeux du contremaître (en témoignant qu'il s'agit d'un accident), mais en lui glissant : "*Vaudrait quand même mieux avoir le courage de ses idées*". De façon peu vraisemblable, le narrateur ajoute que Dupuy lui-même serait bien en peine de préciser ce qu'il a voulu dire, comme si le doute était permis. Mais c'est un fait qu'il a évité le ton démonstratif, qu'il s'est gardé d'énoncer la solution en toutes lettres, comme de stigmatiser l'attitude d'irrésolution incarnée par Jacques, préférant à nouveau désigner le mal dont souffrent tous les personnages, c'est-à-dire la misère, comme produit et instrument de l'exploitation. Elle est bien le dénominateur commun des habitants de la cité et de ceux que l'on découvre sur leur lieu de travail.

Les tout derniers mots du chapitre commentent ainsi la blessure que Jacques s'est infligée : "*Une grosse tache rouge s'enfonce dans l'orge. Il y aura du sang quelque part dans la bière des gens tranquilles*" ³². Auparavant, cet homme tourmenté avait avancé en manière d'explication : "*C'est ça aussi, la misère, rougir d'être choisi pour travailler tout le temps pendant que les autres chôment*" ; et Dupuy, embarrassé, avait concédé : "*C'est par la misère qu'ils veulent nous avoir, faut pas se laisser rouler*". L'embarras prêté au militant permet de mieux comprendre la stratégie narrative de ce début de roman, puisqu'il est justifié ainsi : "*Voilà encore Dupuy en panne. Mettez-vous à sa place. Allez un peu conseiller Jacques, vous...*" ³³. Il s'agit de faire comme si explication et solution n'étaient pas déjà données, comme si le lecteur avait à les trouver lui-même,

³⁰ *Ibid.*, p. 55.

³¹ *Ibid.*, p. 58.

³² *Ibid.*, p. 59.

³³ *Ibid.*, p. 56. L'accablement de Jacques est aussi celui d'un mari et d'un père de deux enfants, qui a longtemps chômé auparavant et qui ne parvient pas à nourrir sa famille ; sa femme est enceinte et songe sans l'avouer à avorter. C'est à ce moment que le texte évoque la misère qui salit tout : "*la garce fouine partout, jusque là où on se croit tout seul, ou deux, les profondeurs les plus pures, secrètes, ce qu'on a de meilleur, de plus précieux*" (p. 57).

en même temps que le personnage. Le chemin est suffisamment balisé pour prévenir les risques d'erreur grave : Jacques est une victime, on peut comprendre ses tourments, on peut s'expliquer son geste, mais pas lui donner raison. Le lecteur bienveillant est censé, comme Dupuy, s'en prendre aux fauteurs de misère, mais déplorer aussi l'absence de courage politique de Jacques. Si son cas est embarrassant, et montré comme tel tout au long du chapitre, c'est en définitive pour une double raison : les besoins de la pédagogie romanesque et l'exercice de la responsabilité militante. Tandis que le délégué se montre soucieux de n'être pas sectaire, le romancier évite de guider son lecteur d'une main trop ferme.

Qu'en est-il avec la seconde scène consacré au monde du travail ? De façon plus rapide, elle fait état d'autres problèmes de conscience, ceux du contremaître communiste Alphonse. Sa fonction lui permet de ne pas chômer, ce qui fait des jaloux, d'autant qu'elle l'oblige à choisir parmi ceux qui quotidiennement se présentent à l'embauche. Il fait de son mieux, repère les plus nécessiteux, mais ne peut à chaque fois satisfaire toutes les attentes. Et même s'il prend à cœur de compenser l'ostracisme des autres contremaîtres, qui éliminent le plus souvent les dockers communistes, il sait n'avoir pas le beau rôle dans ce "*marché d'esclaves*", alors que "*les salauds en profitent pour diviser tout le monde*" ³⁴. Il n'y a donc pas ici d'ambiguïté dans l'attitude du personnage, ses tourments ne sont imputables qu'au système qui génère la misère et en fait un usage politique. Et pour la première fois est formulée, avec ce chapitre, l'idée de la responsabilité américaine, non par le narrateur, mais à travers la conversation à bâtons rompus qu'ont les dockers avant l'embauche. L'un des ouvriers en vient à expliquer pourquoi ils ont si peu de travail : "*La question, c'est que nous, on a été choisis...on est vendu aux Américains, le port, la région, et nous avec. Alors, fini le commerce, on est un port de guerre. Le peu qu'il reste de trafic, c'est pour que ça ne soit pas trop voyant tout de suite, le changement*" ³⁵. Ce changement se fera d'autant plus aisément que la misère sciemment provoquée rendra les ouvriers dociles ; à moins qu'on ne leur ait ouvert les yeux entre-temps, car "*voilà plus d'un an qu'on t'en parle, qu'on se tue à avertir les gens, c'est bientôt marqué sur tous les murs*". L'homme fait spécialement allusion à la gigantesque inscription que des courageux ont réalisée pendant la nuit, et que les dockers admiratifs viennent de découvrir, "*Pas un gramme de matériel américain ne sera débarqué !*" ³⁶. Il faut souligner que la conversation des ouvriers est

³⁴ *Ibid.*, chap. 7, "*Ma main au feu !*", p. 81.

³⁵ *Ibid.*, chap. 7, p. 83.

³⁶ *Ibid.*, p. 72.

anonyme, que les acteurs sont traités ici en personnage collectif, à travers le rituel de l'embauche, et que la scène fait entendre une certaine gouaille populaire, des vannes, des rigolades aux dépens des CRS qui gardent le port (du "*matériel américain*", dit l'un d'eux). Et cette discussion qui d'abord tâtonne, et livre quelques propos politiquement sommaires ("*Belle bande de pourris !*"), ou approximatifs ("*Quand même, ils ont tué le commerce, avec leurs histoires Marshall*"), dérive d'elle-même vers la dénonciation des "Amerlocks" et l'idée qu'il serait criminel de favoriser leurs entreprises. La vérité semble ainsi s'être frayée son chemin d'elle-même, au lieu d'avoir été imposée par le narrateur, ou avancée d'emblée par le délégué communiste : c'est à la fin du chapitre seulement que lui est attribuée en personne la formule clé, "*Ma main au feu, la misère c'est les Ricains*".

Mais la conversation a progressé grâce à la présence d'éléments plus avancés que d'autres : "*Comme toujours, ce sont les plus lucides, les plus forts, les plus décidés qui parlent. Il y a autour tout un tas de braves bougres qui ne font qu'écouter, balancent le pour et le contre, avec des milliers d'idées qui se bagarrent en eux*". La conscience de classe ne semble pas être la chose du monde la mieux partagée, l'avant-garde est là heureusement pour éclairer et entraîner la masse des indécis et des ignorants. La grande affaire est bien de mobiliser tous ceux qui, "braves gens" ou "braves bougres", n'ont parfois pas le courage de leurs idées ou pas toujours les idées de leur courage, qui n'ont que l'intuition "*qu'il faudra bien qu'on en sorte par un bout ou par un autre, de cette foutue tragédie*". La plupart sont conscients que ça va mal et que c'est insupportable, quelques-uns ont à charge d'expliquer et d'organiser. Comme il va de soi que "*l'enfer sur terre, il n'est pas à sa place*"³⁷, l'action des militants est par principe légitime ; mais elle est également indispensable, on va le voir, car "*la misère toute seule, sans le parti, où est-ce qu'elle conduirait ?*"³⁸. La relative habileté du romancier a été, en somme, de faire désirer que l'éclairage politique devienne peu à peu plus sensible, qu'il rende mieux compte de la condition intolérable faite à ces nouveaux "misérables", la résignation et la tentation du crime en moins, que sont les habitants de la cité du Château d'eau. La lumière peut alors se faire plus crue et la voix du Parti plus sonore.

³⁷ *Ibid.*, p. 84 (pour toutes les citations précédentes).

³⁸ *Ibid.*, chap. 8, p. 86.

*** *Un coup d'archet dans un concert***

Comme son titre l'annonce, "*Le procès-verbal du BP*", le chapitre 8 nous fait cette fois pénétrer de plain-pied dans l'univers des militants, en décrivant le déroulement d'une réunion de cellule ³⁹. Les enjeux de ce chapitre sont nombreux : focalisé sur (et par) Henri, il fait percevoir de l'intérieur les problèmes rencontrés dans l'art de diriger une réunion ; donnant la part belle à l'exposé de la politique du Parti, il s'efforce d'éviter le ton et la forme dogmatiques, en relatant une discussion d'allure démocratique, au cours de laquelle se font jour divers types d'attitude et de raisonnement, qui appellent des correctifs et une synthèse finale. Un objectif majeur de la scène serait donc, pour reprendre les termes de François Billoux, d'apporter "*la réponse la plus cinglante à ceux qui parlent d'une prétendue absence de démocratie dans le PCF*" ⁴⁰. Nous verrons ce qu'il faut en penser, tout en nous souvenant aussi de l'ambition de l'auteur de montrer comment à travers le chaos des idées confuses peut se dessiner le chemin des idées justes. L'intérêt de la focalisation interne est de faire apparaître Henri non comme un homme de fer, sûr de lui, mais comme un responsable scrupuleux, qui commence par se préparer mentalement à diriger la réunion, qui se pose des questions, qui connaît même le trac, pour diverses raisons : l'enjeu de la réunion est capital, il faut réussir à relancer la mobilisation, retombée depuis les batailles pour l'Indochine ; il a trop préparé son laïus, "*il s'est enfoncé jusqu'au cou dans les Cahiers, France Nouvelle, L'Huma*" pour "*avoir les idées bien claires*", mais s'il lit "*un truc tout écrit*", il risque de ne pas favoriser la discussion, alors que "*la discussion, aujourd'hui, c'est vraiment l'essentiel*", comme le lui a fait comprendre Gilbert, le secrétaire de section ⁴¹. Pour que les gars ne soient pas tentés de délaisser les réunions, il faut donner la parole à tous, y compris aux sympathisants. Mais Henri confesse aussi avoir le trac à cause de la présence de Gilbert, car, "*quand on a à côté de soi quelqu'un de plus politique que vous qui vous écoute [...] on se sent toujours un peu paralysé*". Il va même se réjouir que celui-ci tarde à arriver, tant il craint de perdre ses moyens devant un dirigeant du Parti, "*c'est honteux de penser ainsi, Henri se le dit bien*" qui devra donc apprendre à se corriger d'une telle faiblesse ; c'est honteux, mais c'est humain, suggère le narrateur, car "*c'est délicat, un homme, à l'intérieur*" ⁴².

³⁹ La réunion rassemble les deux cellules de dockers, la "Henri Gaillard" (du nom d'un docker fusillé par les Allemands) et la "Dimitrov", que dirige Henri ; mais membre du bureau de section, celui-ci supervise les deux cellules, dont il a la charge présentement de diriger la réunion.

⁴⁰ Billoux, préface au tome II du *Premier choc*, op.cit., p. 9.

⁴¹ *Ibid.*, chap. 8, pp. 86-87.

⁴² *Ibid.*, pp. 87-89.

Avant même qu'elle ne débute, la réunion est une réussite par le nombre de présents, fruit d'une bonne "*préparation politique*", on va même jusqu'à se compter pour juger du résultat de l'émulation entre les deux cellules, et pour se réjouir que soient eux-mêmes très nombreux les sympathisants. Comme indiqué, le récit cherche ensuite à faire de cette réunion une illustration probante du fonctionnement démocratique du Parti. En réalité, la représentation donnée de la libre discussion trahit surtout le rôle décisif de la hiérarchie, et la manière dont la parole du militant de base est vouée à se fondre, à se reconnaître tout autant qu'à s'oublier, dans le discours déjà élaboré du "procès-verbal du Bureau politique". Henri s'est résolu à ne pas lire d'abord son laïus soigneusement concocté, pour lancer plus vite la discussion et parce qu'en l'absence de Gilbert "*il devra aussi tirer les conclusions*" ; ce qu'il fera très longuement (parlant pendant une heure sur les deux qu'aura duré la réunion), sans trop se servir de ses notes, mais en improvisant à partir d'elles, indice que les conclusions du débat sont déjà contenues dans ce qui aurait pu servir d'introduction. Le narrateur indique pourtant que c'est sur le visage des camarades qu'il faut aller chercher les idées (en levant les yeux plutôt qu'en lisant un texte rédigé), et il fait dire à Henri que l'objet même de la réunion est de cerner ensemble "*les préoccupations profondes de tous les travailleurs pour que [les] cellules baignent vraiment dans la masse*" ⁴³. Sur quoi il invite la salle à intervenir. L'initiative est ainsi commentée : "*Pour les sympathisants, c'est une révélation, une réunion qui part de cette façon [...] Et ceux qui s'étaient laissé dire qu'on n'avait jamais la parole... ça va être intéressant*" ⁴⁴.

Quatre interventions vont alors se succéder, avant que le responsable ne reprenne la parole, interventions entrecoupées de manifestations d'accord ou de désaccord, de brouhaha, de rires parfois, et qui ont pour auteurs Dupuy (le protagoniste du chapitre 5), Ségal, un nouveau personnage, puis Robert le secrétaire du syndicat, et enfin Guitton (l'homme du blockhaus). Les rôles sont clairement distribués. Dupuy incarne l'attitude activiste, il critique les parlottes, les réunions qui deviennent des "*machins de savants*", la priorité donnée aux problèmes politiques compliqués et trop lointains par rapport à ce qui préoccupe tout le monde, "*la misère et comment on va s'en sortir*". Henri se retient d'intervenir pour ne pas "*paralyser tous ceux qui hésitent encore à dire leur pensée*", d'autant que Ségal s'apprête visiblement à répondre et qu' "*à tout prendre, il vaut mieux*

⁴³ *Ibid.*, p. 93.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 94. Pour que la suggestion de démocratie soit plus forte encore, Stil prête même un peu de déception à certains des sympathisants, qui "*étaient venus pour entendre des explications*".

que les camarades disent mal ce qu'ils pensent que de répéter des phrases toutes faites préparées à l'avance" ⁴⁵. Pour Ségol, c'est au contraire le rôle d'une cellule du Parti que de parler politique, de s'intéresser par exemple à la lointaine Corée, où les Américains se montrent "*pires que les Boches*" ; mais à ces rappels judicieux, il mêle des propos maladroits qui soulèvent des protestations, ce qui tient, selon le narrateur, à ce qu'il ne vient pas souvent aux réunions : sinon, il saurait que s'il y a bien une chose désormais admise, c'est "*la politique de paix de l'Union soviétique*". Or, il a laissé entendre que celle-ci pourrait s'engager dans le conflit armé : "*On n'en sortira que quand on leur aura foutu sur la gueule, une bonne fois pour toutes, aux Amerlocks. Tu verras un jour, Staline, ce qu'il dira, et Mao Tsé TOUNG... Là oui, on en sortira !*" ⁴⁶. Cette perspective guerrière erronée peut aussi laisser croire que la bataille idéologique serait secondaire en France.

Guitton intervient à son tour pour dissiper cette grave confusion, qui ressemble à un argument de l'adversaire : les camarades soviétiques ont déjà beaucoup donné et beaucoup souffert, et compter une nouvelle fois sur eux, c'est en plus un alibi pour ne rien faire contre les Américains en France. Pour lui (et, on va le voir pour le narrateur comme pour Henri), le fond du problème est là : "*qu'est-ce qu'on fait, nous ?*". Le danger a été longuement expliqué dans les journaux du Parti, mais les trois quarts des gens l'ignorent encore, "*les Américains s'installent partout. Ils s'apprêtent à envoyer un bateau d'armes*" ⁴⁷. Guitton invite donc les camarades à une autocritique collective, tout en se félicitant de l'inscription réalisée dans les docks, qui a des effets mobilisateurs. Avant de se rasseoir, il amorce la synthèse des deux interventions précédentes en reliant la question de la misère à celle de la présence étrangère ⁴⁸. Il est clair que cette progression toute dialectique a de quoi réjouir Henri, qui se garde pourtant "*de dire quelque chose de trop approbateur, qui risque d'orienter trop la discussion*" ⁴⁹. Comme le romancier se charge de l'orienter dans la bonne direction, il peut différer encore le moment de son intervention, pour mieux l'opposer en même temps à celle de Robert. Le responsable syndical invite lui aussi à une autocritique, à la fois sur le plan des revendications professionnelles (insuffisamment débattues) et sur celui de la lutte contre le réarmement allemand, "*la question essentielle, primordiale*", car "*la reconstitution*

⁴⁵ *Ibid.*, pp. 95-96.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 97.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 99.

⁴⁸ "*La misère, elle n'est pas tombée du ciel [...] c'est les Américains qui l'ont envoyée en éclaireur ; en avant-garde, la misère*" (p. 100).

⁴⁹ *Ibid.*, p. 101.

d'une nouvelle Wehrmacht, c'est évidemment le principal moyen de déclencher la guerre contre l'Union soviétique". On a donc tort, selon lui, d'avoir le nez sur le problème local au lieu d'appliquer la politique du Parti : "on parle d'un malheureux bateau d'armes qui n'arrivera peut-être jamais, et pendant ce temps-là, les nazis, eux, sont en train d'organiser des divisions entières" ⁵⁰. Robert dit bien qu'il tient de la presse du Parti son information sur les nouveaux nazis, et qu'il s'agit de la remettre en perspective au plan local. Cette tâche incombe tout naturellement au secrétaire de cellule.

Henri prend donc enfin la parole, et la garde, pour délivrer à tous une leçon de dialectique et d'orthodoxie. Robert aurait dû comprendre que *"tout se tient"*, que les luttes contre le réarmement allemand et l'occupation américaine sont deux aspects du refus d'une même politique de guerre, car *"les gouvernants français se rendent complices du transport à travers la France d'armements débarqués à Bordeaux et à La Pallice pour être livrés aux unités de la nouvelle armée allemande"* ⁵¹. Il devrait être clair pour chacun que la priorité des priorités c'est *"l'organisation du combat contre les bateaux d'armes qui sont annoncés"*, autour de laquelle doivent tourner tous les aspects de la lutte pour la paix comme de *"la lutte pour le pain"* ⁵². Cette conclusion et la thèse dont elle découle ne rencontrent qu'approbations. Il faut dire que le secrétaire a su trouver les mots qu'il fallait : ceux qu'il a empruntés au communiqué du BP paru dans *L'Huma*. En effet, dès le début de son intervention, il a expliqué que le problème ardu que les camarades de la base se sont posé, que lui-même s'est posé devant le bureau de section (Gilbert se chargeant de le faire remonter au bureau fédéral), la direction du Parti s'en est emparé, l'a résolu, et en a formulé la solution afin de les aider à franchir l'obstacle. Henri a donc sorti sa coupure de *L'Huma*, en a lu et commenté des extraits, soulignant au passage que le BP *"félicite les dockers qui refusent de décharger le matériel de guerre destiné aux nazis allemands"*, et qu'il *"appelle tous les Français et toutes les Françaises à s'opposer, fraternellement unis, au réarmement allemand, à exiger que cesse l'occupation américaine des ports français"* ⁵³. Robert doit donc admettre qu'il s'est trompé, sauf à prétendre que c'est la direction du Parti qui est dans l'erreur. L'argument d'autorité est imparable, et d'autant plus qu'il a été dénié comme tel par celui qui le produit : que la direction ait apporté réponse aux questions de la base est

⁵⁰ *Ibid.*, p. 102.

⁵¹ *Ibid.*, p. 104.

⁵² *Ibid.*, p. 108.

⁵³ *Ibid.*, pp. 104-105.

la manifestation de la démocratie interne, *"parce que c'est ça notre parti, un échange incessant entre le haut et le bas, une sorte de circulation du sang qui ne s'arrête jamais"*. La métaphore dévoile plus qu'elle ne dissimule la dissymétrie des positions et des rôles : le courant de vérité est celui qui descend du haut vers le bas, le courant de l'erreur celui qui monte du bas vers le haut, charriant les impuretés que le cœur a mission de filtrer. En d'autres termes, pour varier la métaphore organique, dans ce grand corps qu'est le Parti c'est la tête qui commande aux membres.

En toute bonne foi, profondément convaincu de la légitimité de la hiérarchie (et de l'efficacité du centralisme démocratique), Henri peut conclure la première partie de son intervention sur ces mots : *"Je crois que c'est clair maintenant, et qu'encore une fois nous pouvons dire merci à la direction de notre parti... N'est-ce pas Robert que c'est clair ?"* ⁵⁴. L'apostrophe publique, toute de violence feutrée, d'arrogance bonhomme, est aussi révélatrice d'un autre enjeu de la scène, qui est de prouver le bien-fondé de cet aspect de la lutte pour la paix, à savoir l'opposition effective au déchargement du matériel militaire. Robert, secrétaire du syndicat, incarne une attitude réservée, sinon sceptique, sur ce point ; il ne va pas de soi pour lui qu'il faille mobiliser les dockers dans une lutte politique qui a quelque chose d'improbable, au détriment des revendications professionnelles. L'ardeur avec laquelle Henri conteste cette attitude laisse penser qu'elle comporte même le risque plus grave de mettre en cause des thèses du Parti sur la supposée occupation américaine, et sur la situation internationale. L'argument d'autorité permet de parer au danger, mais lui-même est conforté opportunément par un argument *ad hominem* : Robert a le tort d'avoir mauvais caractère, de mal supporter la critique, de prendre pour lui des reproches qui s'adressent à tous. Le narrateur révèle que son *"caractère de chien"* est bien connu, et qu'on ne s'inquiète pas trop de ses signes de mécontentement, sinon *"on pourrait penser que c'est plus grave, que le désaccord est sérieux"*. La vexation publique est donc loin d'être anodine ; en langage de parti, elle est une critique fondée, qui invite chacun à pratiquer le salutaire exercice de l'autocritique :

Il faut nous demander, les uns et les autres, si nous ne cherchons pas des prétextes pour éviter le combat principal, le plus difficile. C'est seulement une question. Que chacun réponde pour soi. Mais il est clair, qu'on le veuille ou non, que nous sommes ici à un avant-poste du combat ⁵⁵.

⁵⁴ *Idem.*

⁵⁵ *Ibid.*, p. 106.

En continuant de fournir la réponse, Henri dément, quoi qu'il en ait, qu'il se contente de poser une question, et qu'il y ait place pour une quelconque autre réponse. Il n'y a que la réponse de la direction, dont il s'est fait le truchement, et cette espèce d'inquisition qu'elle autorise : car, poursuit-il, *"on s'abrite derrière de soi-disant arguments politiques"* pour refuser de mener jusqu'au bout *"l'expérience de la nouvelle résistance"* (ce qui est plus dur que de faire signer l'appel de Stockholm), et *"si on laissait faire, eh bien, on irait à l'abandon de la vraie lutte"*. Robert est donc doublement discrédité, de façon plus mesurée sur le plan personnel (il est trop susceptible), de façon plus ferme sur le plan politique. Que Stil en ait fait un syndicaliste trahit probablement un type assez fréquent de résistance interne à l'activisme proprement politique que la direction encourageait alors. Il incarne tout simplement aussi un type de militant dont la docilité est encore imparfaite, sous couvert de mauvais caractère, ce qui de toute façon vous rend suspect : nous l'apprendrons plus loin (à son sujet), *"n'y a rien de plus politique que le caractère"* ⁵⁶. A l'inverse, Henri incarne cette essentielle docilité à la voix de la vérité qui rend apparemment arrogant et en réalité très humble : *"Avant le communiqué du Bureau politique, je ne voyais pas plus clair que toi dans la question [...] mais maintenant, il n'est plus permis à aucun camarade de ne pas regarder les choses en face"* ⁵⁷. Une fois de plus, la fiction réaliste-socialiste nous semble être un bon miroir du stalinisme comme représentation et comme valeur, comme habitus si profondément incorporé que la question de la bonne ou de la mauvaise foi ne se pose plus. Henri s'acquitte au mieux de ses devoirs, sous le regard bienveillant du romancier.

Son problème technique de cadre communiste et de conducteur de réunion a été celui des moyens à utiliser pour faire descendre jusqu'à la base les directives élaborées en haut, et nullement de soumettre celles-ci à la discussion, ou de favoriser l'expression d'avis personnels qu'il faudrait ensuite faire remonter. C'est sur ce plan qu'il a encore des progrès à accomplir, la suite le montrera. Mais son accord catégorique avec l'être du Parti (pour parodier la définition que Kundera donne du kitsch) est si entier qu'il n'hésite pas à ponctuer le succès rhétorique qu'il vient de remporter d'un splendide *"comme quoi on s'entend mieux après avoir discuté"* ⁵⁸. Plus étonnant encore, et non moins révélateur, est ce qui se produit aussitôt après : *"la discussion reprend"*, mais Henri n'écoute pas, il sort même bientôt de la salle, certain d'avoir *"réussi là une sacrée belle réunion"*, et il

⁵⁶ *Ibid.*, p. 168.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 107.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 108. Robert, qui aggrave son cas, partira tout de même très vite de la réunion et sans dire au revoir à personne.

songe déjà aux conclusions à formuler, en feuilletant, comme c'était prévisible, "*ce qu'il avait préparé pour servir d'introduction*" ⁵⁹. Comme la narration demeure focalisée sur lui, nous ne savons rien de cette discussion qui a repris. A l'évidence, elle est tout à fait négligeable, "*le gros coup est donné*", et tant pis si "*au bout du compte, sept ou huit copains auront parlé*". En revanche est évoquée avec soin la sorte d'extase quasi religieuse (le terme, à nouveau, est difficilement évitable, on va le vérifier) qui s'empare du secrétaire de cellule :

Et tout d'un coup, un sentiment d'une rare profondeur le pénètre tout entier. C'est peut-être de se retrouver seul en dessous de cette immense nuit...le sentiment de porter quelque chose de très grand, un poignant sentiment de responsabilité [...] Rien ne grandit autant un homme que cette sorte de hasard qui le place un jour à un des carrefours à peine visibles du bonheur ou du malheur de millions d'hommes. Henri se dit que ce doit être en de pareils moments, et sans doute une nuit pareille aidant, que des hommes ont pu imaginer qu'il existe un Dieu... ⁶⁰.

Nous connaissons ce langage qui sourd parfois des plumes matérialistes, il donne ici la mesure de l'ivresse euphorique que connaît l'humble dirigeant communiste à la pensée de l'action qu'il exerce sur ses camarades, de la part qu'il prend au destin universel, de l'élection dont il est le bénéficiaire reconnaissant, de la grâce qui lui est accordée d'être le ministre d'un Dieu qui ne dit pas son nom. Bouleversé par cette authentique illumination, "*cet éblouissement que donnent les étoiles*", dit encore le romancier, comment l'élu pourrait-il revenir parmi les hommes sans être armé d'une foi à toute épreuve et d'une irrésistible énergie ? De retour dans la salle pour tirer les conclusions, Henri s'exprime avec une grande facilité, en se servant à peine de ses notes, dressant un tableau complet de l'occupation américaine en France. Il parle durant une heure, une heure qui passe très vite pour les auditeurs (qui sont tous restés), et pour le lecteur, puisque son intervention n'est évoquée qu'à grands traits, à travers de brèves phrases nominales, la vitesse du récit suggérant l'aisance de l'orateur, l'état de grâce qui est le sien, en évitant du même coup la lourdeur didactique d'un exposé en forme. Comme il se doit "*les camarades applaudissent*", et l'on vote par une nouvelle salve d'applaudissements "*une résolution de rapide rétablissement à Maurice Thorez*".

⁵⁹ *Ibid.*, p. 109.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 110.

Nous nous sommes arrêté assez longuement sur cette scène pour sa valeur emblématique, pour ce qu'elle traduit d'enfermement heureux, d'aveuglement paisible, de conviction assumée. Comme le disent et Aragon et l'auteur lui-même, la question du romancier est de représenter le communiste de l'intérieur, de montrer comment les idées justes cheminent sous un crâne de militant. A l'évidence, la tentative d'André Stil, à en juger par ce début de roman, est couronnée de succès : la fiction réaliste donne à voir les aspects subjectifs de la foi stalinienne, et elle nous confronte à ce qu'il y a de confondant dans cette construction mentale et dans son pouvoir mobilisateur. La scène de la réunion de cellule dévoile tout spécialement la manière dont les idées justes du Parti se substituent aux idées fausses des militants, à travers ce personnage de cadre modeste que ne peut effleurer une seule seconde l'idée de la violence symbolique qu'il exerce sur ses camarades. Son éblouissement final dit la vérité de sa foi, et son retour parmi les siens son efficace. La scène imaginée par le romancier, qui fut un grand professionnel de la réunion militante ⁶¹, est "criante de vérité", comme dit la critique communiste. Et François Billoux le confirme : "*Lecteurs non communistes, vous trouvez là une des plus belles descriptions de ce qu'est réellement une réunion de l'organisation de base du Parti communiste. Au lieu des misérables caricatures qui vous sont présentées dans les livres de bas étage ou dans les journaux de la presse pourrie, vous aurez une peinture exacte des communistes abordant de face les problèmes à résoudre*" ⁶². Henri, André, François, entendent-ils ce qu'ils disent ?

*** Les tourments d'un nouveau promu**

La scène de la réunion de cellule a aussi rempli pour Henri une fonction d'épreuve qualifiante. Quand on le retrouve au chapitre 10 ; huit jours plus tard, la question de sa promotion est posée : Gilbert, le secrétaire de section, malade lors de la réunion, a été hospitalisé dans un sanatorium, et les camarades ont laissé entendre à Henri qu'il pourrait le remplacer, au moins provisoirement. En militant responsable, il s'interroge sur les implications d'une telle promotion. Ses premiers scrupules concernent sa vie quotidienne avec Paulette; et conduisent donc le romancier à poser, après d'autres, la question du couple de militants. Elle avait été effleurée par exemple à travers cette réponse de Paulette à Guitton (qui cherchait son mari) : "*Vous avez de la chance de le trouver. Pour une fois, il est là. Le soir, il a toujours des réunions*" ⁶³. On sait que la vie

⁶¹ Stil dit avoir passionnément aimé tenir des réunions et en avoir tenu d'innombrables ; notre sentiment est qu'il prête beaucoup de son savoir-faire à son personnage.

⁶² Préface, *op.cit.*, p. 9.

⁶³ *Ibid.*, p. 64.

de militant est toute de dévouement et de sacrifices, joyeusement consentis, mais plus ou moins imposés à l'entourage. A la faveur d'une très tendre conversation sur l'oreiller, Henri aborde le sujet, cherchant à savoir si sa femme l'approuverait d'accepter un surcroît de charges. Le romancier veille à ne pas donner un tour dramatique à la scène, il dépeint une Paulette rieuse et complice, qui se moque gentiment des scrupules de son mari, et qui n'est pas dupe de ses petites ruses rhétoriques, puisqu'elle va jusqu'à lui dire qu'il s'est "*déjà décidé*" : "*Mon avis, tu ne me le demandes qu'après, pour la forme*" ⁶⁴. C'est là en somme ce dont n'importe quel participant de la récente réunion aurait pu avoir le soupçon.

L'étonnant est que cette remarque pertinente soit sans conséquence, au lieu de sonner comme un reproche cinglant. Toute la scène est construite de manière à la banaliser et à rendre admissible le comportement faussement "démocratique" du mari. Tous deux sont d'accord sur l'essentiel : "*Il faut bien que quelqu'un se dévoue pour que ça change*" ⁶⁵. Paulette n'est pas de ces femmes qui attendent égoïstement plus d'attentions, et plus de confort immédiat, qui poussent leurs maris à gagner plus d'argent ou à profiter du temps libre avec elles. Elle n'a même pas besoin de s'entendre redire ("*Je sais tout ça. Tu n'as pas à me convaincre*") que le dévouement est la vertu la plus noble, dont le fruit sera cette merveille qu'un jour "*tout se renversera*" et qu'alors "*la terre tournera rond*" ⁶⁶. Elle partage le grand idéal révolutionnaire, elle ne peut que consentir aux décisions qui sont faites pour concourir à sa réalisation, même si son mari les a prises avant même de lui en parler. Loin d'être un frein à son appétit d'action, elle est pour lui un soutien irremplaçable (avant de devenir elle-même une militante active dans la suite du roman), "*les femmes, c'est à croire quelquefois qu'elles ont été faites pour donner confiance*", s'émerveille Henri ⁶⁷. C'est la chance que Gilbert n'a pas eue, même si être célibataire, "*à première vue, ça n'a que des avantages. Pas de femme, pas d'enfants à qui faire porter le contre-coup de son dévouement*" ⁶⁸, car c'est aussi retrouver chaque soir le froid et la solitude, c'est mettre en péril sa santé physique et morale. Et comme Gilbert est instituteur, il n'a pas non plus la chance de vivre dans une vraie communauté de travail. Bref, la chaleur du couple est faite pour prolonger la chaleur du groupe, et la solitude n'est jamais bonne au militant.

⁶⁴ *Ibid.*, chap. 10, "*Les gens au fond des lits*", p. 132.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 129.

⁶⁶ *Idem.*

⁶⁷ *Ibid.*, p. 133. Paulette a aussi offert à son mari le livre "*sur l'histoire du PC b*" (la bible de Raoul Blanchard).

⁶⁸ *Ibid.*, p. 131.

Les autres scrupules d'Henri, à la veille de sa promotion, concernent ses futures responsabilités : il lui reviendra d'organiser la lutte de tous contre l'occupant, de "*savoir entraîner tout le monde*" et pas seulement les dockers et les communistes. Or, on ne peut y réussir "*sans connaître ce qui se passe dans la tête des gens*", et il a conscience des limites de son expérience. Il n'a jamais parlé avec les commerçants, les artisans, les paysans, il craint de ne pouvoir se faire comprendre de tous ces "*gens qui ne sont pas des ouvriers*", ou même d' "*ouvriers qui ne sont pas communistes*". L'obstacle est plus sérieux, même si Paulette se fait là encore rassurante. Ouvrier et communiste, Henri sait avoir fondamentalement raison, et se sent tenu d'apporter la lumière à tous ceux, si nombreux, qui lui demeurent comme des étrangers. Il ne les appelle pas pour rien "*les autres gens*", ce sont des inconnus à la fois redoutés et enviés, car ces "*autres gens, ils parlent de beaucoup plus de choses*", "*ils s'intéressent en même temps à une flopée d'affaires qui n'ont pas l'air du premier coup d'être de la politique*", alors qu'entre les communistes "*c'est toujours un peu les mêmes problèmes qui reviennent*" ⁶⁹. Il est rare qu'un tel aveu soit formulé qui contredit la valorisation habituelle de l'ouvrier ; il traduit probablement un fait d'expérience auquel le romancier, bon connaisseur du monde ouvrier, a été sensible. Il sait que le sentiment d'infériorité lié à l'appartenance sociale n'est pas chose rare, et que le désir de promotion, même au sein du Parti en est l'une des conséquences. Dans le cadre de son roman, il lui faut endiguer le risque que comporte un tel aveu, en compensant du côté du communiste la perte de valeur concédée du côté de l'ouvrier.

Henri sait n'avoir pas l'expérience du monde social ni la culture qui le mettraient de plain-pied avec le vaste peuple des non-communistes, il lui arrive d'être intimidé par plus cultivé que lui (le docteur Degand, par exemple), ou de se sentir méprisé de simples gens, comme les clients de la boucherie où travaille Paulette ⁷⁰. Mais par essence, et par son rôle sur le plan romanesque, il est un porteur de lumière, il se sait riche d'une connaissance qui fait défaut à la plupart, et d'une mission qui l'emporte sur les plus prestigieuses : "*Et dire que c'est nous qui avons vu clair avant eux, qui leur apprendrons à voir clair. Ce sera peut-être moi qui aurai à diriger leur résistance à eux aussi*" ⁷¹. Et si les moyens lui échappent encore d'apprendre à "*voir clair*" à ceux qui ont

⁶⁹ *Ibid.*, p. 133.

⁷⁰ "*Ils nous méprisent, nous, les dockers. Ils nous prennent pour des rien du tout*" (p. 135).

⁷¹ *Ibid.*, p. 135. Comme souvent, dans les moments d'euphorie spécialement, l'analyse matérialiste des idéologies s'efface au profit de cette métaphore de la vue, claire ou brouillée : oubliés les intérêts de

la vue brouillée, du moins cette certitude illuminante qui est la sienne lui permet-elle d'anticiper imaginativement sur l'accomplissement du but final. Du fond de son lit, il se met à chanter puis à rêver à voix haute. Le *Chant des partisans* lui est monté aux lèvres, "*Ami, si tu tombes...*", mais ce n'est pas le passage qui lui trottait en tête ; ce qui finit par lui revenir est : "*Il est des pays / Où les gens au fond des lits / Font des rêves*", Henri invitait alors sa femme, tendrement serrée contre lui, à fermer les yeux et à l'entendre rêver à voix haute : "*On serait comme là-bas...*", c'est-à-dire au pays de l'utopie réalisée, "*dans un appartement comme en ont les ouvriers, très clair, dans un grand immeuble, avec chauffage central et tout*". Henri brosse en quelques phrases le tableau d'un bonheur tel que le représentent les films soviétiques (c'est lui qui le dit), tout de blancheur, de lumière, de rires, où "*on a tout ce qu'il nous faut*", où l'on profite des structures de la vie communautaire, habitat, clubs, crèches, où l'on dispose de beaucoup de temps pour la vie conjugale et familiale, pour se détendre et se cultiver. Comme les enfants perdus ou maltraités des contes de fées, Henri s'abandonne à un délicieux rêve de satisfaction, qui l'émeut lui-même ⁷², qui compense la misère vécue, la dureté de la vie présente, les humiliations et le mépris, mais aussi la frustration d'avoir si peu de temps à soi. Entre les lignes, ce récit de rêve formulé dans l'oreille de Paulette dit aussi qu'il n'y aura plus besoin de militer, que le soir il n'y aura plus de réunions : "*On a eu fini de travailler, mettons, à six heures. Après, plus de soucis ni l'un ni l'autre*" ⁷³. Certes, avait précisé Henri, "*là, je serais un stakhanoviste, bien sûr*", mais travailler avec plus de rendement s'accorde avec l'aspiration à se reposer davantage.

Cette scène de la vie privée représente un moment de répit et d'effusion dans la vie surchargée du couple, un moment volé, et une échappée nocturne en direction de l'avenir ⁷⁴. Mais le rêve qui s'y épanche se nourrit de la certitude que l'avenir est là-bas déjà réalisé, il n'est pas seulement compensatoire, mais régénérateur : il réarme le militant au moment où il va lui falloir plus que jamais sacrifier tout son temps au combat. L'étape suivante de sa préparation à conduire la résistance de tous réside dans la visite qu'il rend à Gilbert au sanatorium, et qui fait l'objet du chapitre 13. Les deux

classe, les enjeux économiques et autres, les raisons lourdes de résistance au changement, il suffirait de rendre la vue à tous pour que tout en soit transformé, que tout se révolutionne.

⁷² "*Tiens, j'en ai les larmes aux yeux tellement on est bien après ça, comme quand je vais voir un film soviétique, rien que de les voir rire, les camarades, ça me brouille la vue*" (p. 136). Qui rendra la vue claire à celui dont l'imaginaire communiste projeté sur l'écran brouille la vue ? Quelle révolution du regard ?

⁷³ *Ibid.*, pp. 135-136.

⁷⁴ "*Sans doute est-ce encore un vice du monde de maintenant, qu'on ait besoin d'être derrière ce rideau de nuit et de silence pour laisser aller son cœur*" (p. 134).

chapitres intermédiaires montrent comment des gens étrangers à la politique en viennent eux aussi à se mobiliser contre l'occupation américaine, qu'ils soient ou non sollicités par les militants. Un début de réponse rassurant est donc apporté aux interrogations du responsable.

Un climat d'affection baigne tout le chapitre de la visite à Gilbert, intitulé "*Deux camarades*", depuis les premières lignes, où l'on apprend que les copains se relaient nuit et jour au chevet du malade, jusqu'aux dernières où Henri embrasse gauchement le secrétaire de section, en s'efforçant de cacher son émotion. Leur entretien est riche en enseignements utiles, la première leçon tirée par Gilbert (nous en distinguerons quatre) est précisément celle du cœur : le bon dirigeant sait se faire aimer, et "*un homme, une femme, tant que tu n'as pas mis leur cœur de ton côté, tu en perds le meilleur. Tu gaspilles tout*" ⁷⁵. Leçon nécessairement ambiguë puisque, comme beaucoup d'autres qui concernent l'art de convaincre et de diriger, elle est aussi une leçon d'efficacité. Ce qu'elle comporte de tact, d'attention portée à l'autre, se confond avec le calcul très pragmatique des énergies à mobiliser, du gaspillage à éviter en ce domaine. Ainsi le maître confessa avoir lui-même gaffé envers un camarade en lui faisant un reproche public, au point que celui-ci avait quitté le Parti ⁷⁶. La seconde leçon, complémentaire de celle-ci, réside dans le bon usage que le dirigeant doit faire de l'autorité dont il est investi. Henri avoue avoir souhaité son absence lors de la réunion de cellule ; avec la même franchise, Gilbert révèle avoir parfois éprouvé le même type de gêne, mais il en a tiré une règle de conduite "*pour quand on a des camarades à diriger*". L'essentiel est de les mettre à l'aise, de "*ne rien faire qui risque de les étouffer*", et sur ce terrain il n'y a pas de meilleur modèle que Maurice. Gilbert en a été le témoin lors d'une conférence fédérale où il était délégué : "*Eh bien, je ne sais pas comment il fait son compte. Tout le monde avec lui est à l'aise. Tout le monde parlait sans gêne... sauf ce sentiment que tout ce qu'on dit a cent fois plus d'importance du fait qu'il est là à l'écouter, attentif, pesant chaque mot*". Le secret de cette ambiance n'est donc pas vraiment dévoilé, il faudrait pour cela analyser le phénomène charismatique, mais sa conséquence est formulée en clair : "*Je ne m'étais jamais, avant, montré aussi exigeant avec moi-même, pour tout ce que je disais et que je faisais, que depuis ce jour-là où j'ai pris la parole devant lui*" ⁷⁷.

⁷⁵ *Ibid.*, chap. 13, p. 165.

⁷⁶ Cela concerne le nommé Papillon, un "*gros cul*" dans le langage des dockers, un costaud à qui on donne plus volontiers du travail qu'à d'autres, ce qui le rend parfois suspect "*de manger un peu le pain des autres*" (p. 173).

⁷⁷ *Ibid.*, p. 166. L'homme handicapé par la maladie qu'est Gilbert a tiré depuis cette conférence une autre leçon, personnelle, celle du courage du grand dirigeant face à la même épreuve. Son calme et son énergie sont tels qu'il ne peut que guérir vite : "*Devant une volonté pareille, n'importe quelle maladie ne peut pas*

La troisième leçon qui se dégage de cet utile entretien touche au devoir de vigilance à l'égard des attitudes politiques erronées chez les camarades et à l'art de redresser les erreurs. Ainsi de la tendance anarcho-syndicaliste incarnée par Robert, et fondée sur une méfiance excessive envers la politisation des luttes ; ou de l'attitude opportuniste d'un Ségal (celui qui attend tout d'une entrée en guerre de l'URSS), qui témoigne d'une absence de fermeté injustifiable, même si elle est imputable à la misère durement ressentie sur le plan local. On comprend au passage qu'à l'ordre du jour de l'entretien figure aussi le compte rendu de la réunion de cellule. Sur les deux types d'erreur rapportés, Henri a su réagir, et Gilbert lui signifie son approbation. La leçon redondante vaut donc davantage pour le lecteur que pour le personnage, en même temps qu'elle permet de compléter, en jouant des oppositions, le portrait du bon militant. Une troisième attitude à corriger, c'est la provocation qui peut venir des rangs communistes eux-mêmes, et qui est contraire à l'action de masse. Elle consiste en violences verbales qui heurtent sans convaincre (comme l'inscription "*Les Amerlocks aux chiottes*"), ou en violences physiques, que rend compréhensibles la "*colère accumulée*", mais qui ne sauraient être traduites en mots d'ordre par un dirigeant. Car de sa part, "*la provocation, c'est justement ça. S'appuyer sur quelque chose que nos gars pourraient avoir envie de faire*" ⁷⁸. Sur ce point, on a vu Dupuy se montrer très vigilant vis-à-vis de Jacques, un instant soupçonné d'être un provocateur. Si la leçon a besoin d'être répétée, c'est peut-être qu'elle n'est pas si facile à faire admettre. Dans les trois cas d'ailleurs, se dessinent des formes de résistance possible aux dogmes du Parti : de résistance à la politisation systématique du terrain syndical, à la tactique des avant-postes sacrifiés (les dockers après les mineurs), à l'encadrement de toute forme d'action par les dirigeants patentés.

Comme on l'a déjà aperçu, les points d'insistance du roman à thèse trahissent souvent les non-dits du discours qu'il met en scène. Le non-dit global de l'intertexte doctrinal, comme de tout discours qui prétend à la vérité, tient à l'arbitraire de ses présupposés et au caractère relatif des leçons qu'il énonce. Il en va ainsi de celles qui relèvent de la ligne politique du moment. Il n'est donc pas surprenant que soit rappelée par Gilbert la plus fondamentale de ces leçons, la règle d'or que le jeune dirigeant avait déjà eu la sagesse d'observer :

tenir longtemps, tu verras. Et c'est encore une leçon pour moi aussi. Quand j'y pense, mon courage se réveille" (p. 166). Magie du volontarisme militant.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 172.

*Toujours réfléchir. Faire marcher sa tête. Chaque semaine, peser chaque mot du communiqué du BP, tu sais, chaque mot ...Tu verras comme ça facilite. C'est bien rare quand tu n'y trouves pas l'indication pour résoudre tous tes problèmes. Et L'Huma. Et surtout ne jamais perdre la perspective, quoi qu'il arrive*⁷⁹.

Le bon dirigeant sait s'en remettre à cette boussole indispensable, les instructions hebdomadaires de la hiérarchie ; ses réflexions personnelles sont une méditation de la riche parole d'en haut. Il lui appartient d'en déduire les justes solutions aux difficultés locales, s'il se trompe la faute lui en incombe entièrement. L'enjeu de la quatrième leçon de ce chapitre, rappelée comme en passant, est donc capital : le bon dirigeant est celui qui se laisse diriger. Et le champ de ses initiatives est circonscrit par les bornes d'une stricte orthodoxie. Il inspire confiance et se fait obéir dans la mesure même où il fait confiance et obéit. Au-delà des directives hebdomadaires, sa confiance doit aller à la vérité qui les fonde toutes, *"la certitude absolue que nous aussi, on arrachera le morceau un jour prochain"*, d'où découle cet impératif : *"Ne jamais se sentir sur la défensive"*. En dépit des oppositions de toutes sortes que le dirigeant local ne peut manquer de rencontrer sur sa route, cet optimisme de principe doit le préserver du danger de *"ne voir que les difficultés, les obstacles"*, au lieu de *"voir l'extraordinaire progrès de notre mouvement, toutes nos victoires dans le monde entier"*⁸⁰. Et alors que toutes les luttes menées, nous l'avons remarqué à l'échelle de notre corpus, sont des luttes de résistance, des luttes essentiellement défensives, le roman s'efforce d'en souligner l'aspect offensif, plus mobilisateur pour des militants révolutionnaires, qui se projettent bien au-delà des objectifs immédiats et partiels. Une bonne analyse politique est une analyse enthousiasmante, et il n'y a guère que la perspective des lendemains radieux qui soit propre à faire supporter les détours du chemin.

Il y a des revers à l'enthousiasme, et s'il est nécessaire que le dirigeant s'implique au quotidien dans ses tâches, le danger est qu'il en fasse trop, qu'il cède à *"la tentation de se tuer au boulot"* ; c'est ce qui se produit quand il n'incite pas chacun à faire la part du travail qui lui revient. En fait, ne pas déléguer suffisamment, *"c'est reculer devant ses responsabilités, quand on doit diriger !"*⁸¹. Le dirigeant a le devoir de guider, d'organiser, de stimuler l'ardeur des dirigés, mais aussi de ménager sa santé, d'autant que s'épuiser à la tâche relève de l'abandon de poste. Gilbert sait de quoi il parle qui s'est

⁷⁹ *Ibid.*, p. 174.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 175.

⁸¹ *Ibid.*, p. 169.

infligé un surcroît de fatigue, "*au lieu d'expliquer telle ou telle tâche, de convaincre, d'entraîner les autres, de les pousser au cul s'il le fallait, ou de faire confiance à quelqu'un d'autre*". Au passage sont discrètement visés des membres du bureau de section qui manifestement ne risquent pas, quant à eux, de céder au surmenage, indice que le romancier tient à faire le tour de la question, conformément à son projet avoué : "*aider à la solution de ces milliers de conflits...*", faire que "*le chemin du lecteur soit droit et clair*". Mais la leçon principale est ici destinée aux cadres, et Gilbert donne tout de même l'exemple de l'esprit de responsabilité en ne s'en prenant qu'à lui-même : "*Tiens, quand je me vois ainsi dans mon lit, je me dis que c'est de ma faute. Parce que j'ai manqué de courage politique*" ⁸². Il ne lui reste, on l'a indiqué, qu'à faire preuve d'autant de courage que Maurice pour se racheter de sa faute, puisque dans son cas tomber malade est aussi une faute politique. Et dans le cas de Maurice lui-même ?

Le souci du romancier de jouer sur le parallèle entre les deux situations lui fait frôler un écueil de taille, aussitôt évité : se pourrait-il que le secrétaire général ait commis lui aussi une grave faute politique en ne déléguant pas suffisamment les responsabilités de la direction, en s'abstenant, comme le dit Gilbert, de "*faire confiance à quelqu'un d'autre*" ? Le sujet est tabou, rien dans le texte n'alimente le moins du monde une telle suggestion, ainsi qu'on peut le deviner de la part d'un écrivain militant qui fait remonter à la grande leçon thorézienne de Waziers ses vrais débuts dans la vie. Mais on peut faire l'hypothèse que le roman trahit à son insu quelque chose de la réalité du fonctionnement du Parti : le centralisme démocratique, si magnifiquement à l'œuvre dans la scène de la réunion de cellule, suppose qu'on ne fasse qu'une confiance très limitée aux militants de base, et à tous les échelons intermédiaires de la hiérarchie. Le cadre de n'importe quel niveau ne peut qu'être tenté de "*se tuer au boulot*" : pour prévenir les risques d'erreur et les initiatives sauvages, pour compenser l'apathie ou les résistances, d'une part ; pour pouvoir rendre compte d'un bilan irréprochable, de la pertinence de son application des directives du BP, d'autre part. S'il en fait un peu trop, une occasion de plus lui est fournie de s'acquitter des devoirs de l'autocritique ; Gilbert s'y plie volontiers, et confirme par là même le rôle de modèle qu'il remplit pour Henri, à son modeste niveau, comme Maurice ne cesse pas, pendant son absence, d'être le modèle admiré de tous, l'un et l'autre pourtant condamnés à rester "*en dehors du combat, et peut-être au moment principal*" ⁸³.

⁸² *Ibid.*, p. 168.

⁸³ *Ibid.*, pp. 168-169.

Une autre hypothèse que l'on peut formuler à propos du penchant à l'autocritique que le romancier prête à son personnage de dirigeant (de rang modeste) est que cela compense la différence des conditions sociales, car cette rencontre au sanatorium est aussi celle du docker et de l'instituteur. A l'un manquent la culture et l'expérience sociale, à l'autre le contact permanent avec les masses. En passe d'assurer l'intérim, le secrétaire de cellule a beaucoup à apprendre du secrétaire de section, mais non pas l'ouvrier de l'intellectuel ⁸⁴. Selon cette logique, le narrateur en vient vers la fin de la scène à souligner avec force *"cet extraordinaire changement entre les deux hommes : c'est Henri maintenant qui parle en responsable, qui aide Gilbert, le conseille"*. Or, Henri s'est contenté de reformuler les propos tenus par le malade lui-même, en lui disant avec force : *"Ta tâche maintenant, c'est de te guérir, le plus vite possible... Faire des bêtises, ce serait une faute pas seulement contre toi, contre le parti"*. En prenant immédiatement à son compte la leçon que le maître vient de délivrer, l'élève apporte la preuve qu'il est capable d'accéder aux mêmes responsabilités, mais aussi que l'ouvrier n'a aucun complexe d'infériorité à nourrir envers l'intellectuel, comme il a été tenté de le faire lors de sa conversation avec Paulette. Sinon, le *"changement"* serait-il si *"extraordinaire"* ?

Instruit et mis en confiance, Henri rencontre une première occasion de mériter sa promotion avec le *"coup de la base"*, une action réalisée de nuit par un petit commando, et qui consiste à aller inscrire des slogans anti-américains sur les murs de la base sous-marine. Henri se porte tout naturellement à la tête du groupe et veille d'abord à la qualité politique des slogans, seule capable de donner le caractère d'une action de masse à cette équipée ⁸⁵. Papillon joue le rôle du mauvais élève, dont chaque proposition doit être corrigée : ainsi *"Les Américains go home"*, tout le monde ici ne le comprend pas, à la différence de *"Les Américains en Amérique !"* ; ou *"A bas la guerre"*, plus confus que *"A bas les fauteurs de guerre"*, puisqu'il y a des guerres justes, celle des peuples contraints de se défendre, comme à Stalingrad, au Vietnam ou en Corée. Henri pose même la question à laquelle un bon lecteur de *L'Huma* doit songer : *"Si les Américains déclenchaient la guerre à l'URSS, qu'est-ce que tu ferais ?"* ⁸⁶. Il lui faut aussi rectifier

⁸⁴ Gilbert, qui a froissé en public la susceptibilité de Papillon, s'est fait traiter par lui d'*"intellectuel"*.

⁸⁵ L'action est racontée dans le chapitre 15, sous ce titre, *"Le coup de la base"*. A part Henri, le commando réunit Kléber, *"un tout jeune"* (qui a déjà participé à l'inscription géante évoquée au chapitre 7), *"le petit Youssef"* (non mentionné jusque là, caractérisé par *"son infatigable sourire"*, il est lui aussi très jeune) et Papillon (Raymond), *"le gros cul"* qui est en délicatesse avec le Parti mais qui tient à être de toutes les luttes.

⁸⁶ *"On s'y mettrait tous, évidemment. Ils l'auraient dans l'os !"*, répond Papillon sans l'ombre d'une hésitation (p. 179).

l'erreur d'appréciation du même Papillon, qui supporte mal que seuls les dockers soient activement engagés dans la résistance à l'occupant : *"Regardez les cheminots, par exemple, ils nous laissent salement tomber, non ? Aujourd'hui, on a commencé à amener au camp des tonnes et des tonnes d'essence, et des caisses et des caisses !"*. Selon Henri, il faut leur faire confiance, le refus de transporter du matériel américain est plus difficile à organiser pour eux, mais ils trouveront *"le trou"*, et même , *"tout le monde bougera, et de plus en plus"* ⁸⁷. La leçon de Gilbert a été retenue, ne pas voir que les difficultés, garder la perspective (nécessairement optimiste, en l'absence de toute preuve). L'esprit de responsabilité lui commande également de faire une remarque à Youssef sur l'emprunt momentané qu'ils vont faire de pontons-grues américains pour badigeonner leurs slogans : *"Si on se faisait piquer à grimper là-dessus, on dirait qu'on est venu pour les saboter. On ferait une sale affaire au parti"* ⁸⁸. Comme ils n'ont pas le choix, Henri n'insistera pas, et plutôt que de s'attarder sur une éventuelle faute politique, le récit va mettre en valeur une action dangereuse et héroïque, tout à la gloire des nouveaux résistants.

C'est d'ailleurs Henri qui est chargé de relayer à plusieurs reprises la suggestion faite par le narrateur d'une analogie de leur action de commando très pacifique avec des actions armées de la Résistance. Dès les premières lignes, par exemple, on a cette notation : *"Comme on retrouve vite les impressions de la résistance. Le travail a toujours la nuit ce petit goût de clandestin"* ⁸⁹. Et le mot de la fin revient à un chef très fier de ses hommes : *"Ça, vous savez que c'est formidable ce qu'on a réussi là. Pendant la guerre..."* ⁹⁰. Pour éviter que le rapprochement n'apparaisse dérisoire, le romancier leur a fait prendre de grands risques ⁹¹ ; il a aussi suggéré que pour les jeunes Kléber et Youssef l'exploit à réaliser ressemblait plus à un jeu qu'à la guerre. L'hésitation trahit-elle un léger doute sur le sérieux d'une telle action ? Pour nous, c'est l'écart entre les risques pris et le caractère purement symbolique de cette action, de portée très limitée, que le texte parvient mal à dissimuler. Plus encore, le récit d'une telle scène invite à mettre en rapport les mots d'ordre brandis à l'époque par le Parti (contre l'occupation américaine) et leur traduction concrète, en énergie dépensée, en risques encourus, par

⁸⁷ *Ibid.*, p. 181.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 183.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 177. *"Travail"* est à entendre ici au sens de travail militant.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 194. Henri avait une première fois fait le rapprochement, *"Pendant la guerre..."*, Papillon étant d'avis que c'était tout de même différent, puis la pensée des risques pris lui fait éviter de *"lâcher une bêtise"* (p. 188).

⁹¹ Ils doivent se balancer au-dessus du vide, *"un faux mouvement, c'est la mort"* (p. 187).

des militants dévoués, et pour des résultats si chimériques. Ce roman, comme d'autres qui portent sur les thèmes de la propagande de guerre froide, laisse deviner le gaspillage des forces, le détournement des révoltes, l'usage calculé des indignations.

Nous retrouverons Henri dans son rôle de dirigeant à la faveur de l'action collective finale, mais dans la dernière partie du roman, le personnage s'efface quelque peu au profit d'autres acteurs, et en particulier d'autres militants, si bien que, comme chez Aragon, s'établit un jeu de contrastes à la faveur duquel sont représentées et évaluées diverses manières d'incarner l'homme communiste. Ce sont aussi les valeurs et les mœurs de la communauté des camarades qui apparaissent de mieux en mieux. Deux personnages très différents méritent de retenir d'abord notre attention, le vieux Léon, déjà entrevu, et le jeune Jojo Dupuy, le fils du délégué des dockers.

*** *Deux générations de militants***

Au-delà du vieillard bourru et serviable que nous avons découvert, c'est le portrait amusé du communiste de la première génération, formé dans la lutte anticléricale, qui s'est peu à peu complété. La politique de la main tendue aux catholiques n'est toujours pas faite pour le séduire. Mais Mélie, sa femme (malade et constamment alitée), a besoin des soins de la sœur Marthe, et celle-ci a coutume de lui reprocher son attitude trop sectaire. La question est reprise et développée dans le chapitre 16, à l'occasion d'une visite de la sœur de charité. Le fond de la pensée du vieux Léon découle du célèbre adage selon lequel "la religion est l'opium du peuple" ; elle sert "*à endormir les gens dans leur misère*" ⁹², si bien que tout acte de charité est suspect. Au cours de la scène, tout en aidant la sœur Marthe, il ne cesse de moquer sa foi et de discréditer les gens d'église. Toutefois, il se garde de la mettre en cause personnellement, tant sa bonté sans calcul est patente. D'emblée, le narrateur a d'ailleurs dissipé toute équivoque, sœur Marthe connaît bien les gens comme le vieux Léon, comme tous les malheureux qu'elle secourt, et "*elle se sent plus proche d'eux, de leur cœur, malgré tout ce qu'ils disent, tous, que de la plupart des gens qu'elle rencontre à la messe, le dimanche matin, à la cathédrale*" ⁹³. Léon apprécie de toute façon qu'elle, au moins, retrousse ses manches, qu'elle travaille ; et pour lui, cette bonté-là "*n'a rien à voir avec Dieu ou pas Dieu*", et sans religion elle serait "*peut-être encore meilleure*", elle ne ferait pas le jeu, de surcroît,

⁹² *Ibid.*, chap. 2, p. 22. A noter que sa femme lui rétorque : "*T'as lu ça dans ton journal ?*"

⁹³ *Ibid.*, chap. 16, "*La visite de sœur Marthe*", p. 222.

de ceux qui passent après elle, "*pour la récolte, pour tromper les braves sots qui se laissent faire*"⁹⁴.

Même les prêtres-ouvriers lui sont suspects car non dénués "*d'arrière-pensées*". A preuve celui qui s'est fait docker, syndiqué à la CGT, qui n'a pas tenu le coup quand il y a eu du chômage, et qui avait fait un cadeau sans doute intéressé à Dupuy (une bouteille de cognac). Lui-même reçoit du tabac de la sœur Marthe, mais du moins les choses sont claires, la donatrice ne peut songer à le convertir. Le romancier laisse le lecteur juge des rudes arguments de son personnage, qui soupçonne Dieu de "*marcher*" aussi mal que le château d'eau ou d'avoir envoyé les Américains en France. Son athéisme et sa vision critique de l'Eglise ne sont pas désavoués, mais nul commentaire du narrateur ne vient corroborer cette façon caricaturale de politiser les choses de la religion. Le lecteur n'est donc pas tenu de la prendre au sérieux sur le fond, d'autant que la rencontre est traitée sur le mode d'un jeu rituel, dont la sœur n'est pas dupe, et qu'elle se termine sur un éclat de rire partagé. Le drame qui suit immédiatement, Léon mortellement blessé par un camion américain (en sauvant un enfant qui allait se faire écraser), permet de dédouaner la sœur de tout fanatisme religieux. La vieille Mélie a une réaction superstitieuse, en demandant : "*Il a peut-être été puni pour tout ce qu'il vous a dit, ma sœur ?*" ; ce à quoi celle-ci rétorque avec vivacité : "*Vous êtes folle, ma sœur, vous êtes folle !*"⁹⁵. Le narrateur répète à son tour la formule, comme pour signifier que l'anticléricalisme primaire n'est décidément plus de saison. Surtout, la scène participe de la volonté du romancier de ne pas montrer des communistes isolés dans leur combat et dans la défense des valeurs qu'ils sont censés incarner au premier chef.

Le personnage de Jojo Dupuy représente un cas de figure fort différent. Il a eu dix-sept ans en 1944, il s'est trouvé projeté dans les derniers combats de la libération du territoire, dans le Nord, pour chasser des Allemands que les Anglais et les Américains se montraient fort peu pressés de repousser⁹⁶. Il a connu très tôt les pires conditions de travail, il a réussi à mener une grève dure, avec occupation de l'usine, et à convaincre tous les travailleurs d'adhérer à la CGT, au prix de son propre licenciement. Mais Jojo a dû entre-temps faire son service militaire en Indochine, où il a appris à tuer, et à tuer des

⁹⁴ *Ibid.*, pp. 223-224.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 227.

⁹⁶ "*Il leur aurait suffi d'un rien pour nettoyer ce cul-de-sac. Cours toujours ... Tout ce qu'on voyait d'eux, de temps en temps, c'étaient les avions qui lâchaient des bombes au petit bonheur, surtout sur les villes, en se trompant d'adresse, tout le monde ici s'en souvient*" (chap. 17, "*Jojo*", p. 229). On reconnaît au passage le thème abordé dans la nouvelle "*La nuit ne compte pas*".

communistes, ce qui explique qu'il ne soit pas au Parti," *malgré toutes les apparences*". A son père qui le lui reprochait, il réplique : "*Tu me vois dans le même parti que les gars qu'on m'a fait tuer ! [...] Ce serait le salir, le parti, je n'ai pas le droit*". Henri, comme son père, respecte de tels scrupules, ne sachant trop comment l'aider, et sans pouvoir en éviter les conséquences très dommageables : le jeune homme est lucide, combatif, profondément révolté aussi par tout ce qu'il a déjà vécu, et "*il fait à peu près tout comme s'il était communiste*". "*Mais être seul, c'est toujours être seul. Les mauvais tours qu'on a pris, on les garde*" ⁹⁷. Le Parti n'étant pas là pour canaliser sa colère, lui donner une expression politique juste, Jojo a pris sur lui de faire du sabotage sur la base américaine où la commune envoie travailler les chômeurs. Comme le lui dit son père, il est "*trop pressé*", le sabotage est le contraire de l'action de masse, mûrement préparée, contrôlée, collective et non violente dans son principe (puisque reposant sur la force du nombre). Mais selon le fils, l'occupation américaine s'aggrave, des miradors ont été construits autour du camp, "*on voit qu'ils commencent à avoir l'habitude de s'installer ainsi, un peu partout, dans tous les pays*" ; les gens ne le comprennent pas, mais "*c'est pour l'année qui vient qu'ils veulent la guerre*", ce sont eux qui "*sont pressés !*" ⁹⁸. Cette vision qui peut sembler quelque peu paranoïaque, le narrateur la fait endosser par son personnage, sans la désavouer, car ce n'est pas sur ce terrain qu'il lui fait porter la contradiction, mais sur celui des modalités de la lutte de résistance.

Pour Jojo, il faut répondre à ce qui revêt le caractère d'une offensive de guerre par des moyens du même ordre : "*On n'aurait pas besoin d'être beaucoup, chacun une mitraillette, en une heure de temps, il ne reste plus un Ricain dans la région, et leurs camps et tout le reste, on les fout en l'air en moins de deux*". Dupuy père ne peut que lui redire que ce n'est "*malheureusement pas si simple*", qu'il faut faire confiance au peuple et non pas prétendre que les Français forment désormais "*un peuple fini*", "*un peuple en pantoufles*" ; et implicitement, l'argument est qu'il faut faire confiance au Parti, car Jojo est allé jusqu'à proclamer : "*Ce n'est pas avec des tracts, des inscriptions et des affiches qu'on se bat*" ⁹⁹. On imagine que "*le coup de la base*", dont Henri est si fier, n'est pas fait pour l'impressionner. Mais en faisant porter la critique sur l'attitude extrémiste incarnée par ce jeune homme en colère, la scène laisse paraître que son tort est, en somme, de prendre au pied de la lettre les métaphores de l'occupation et de la nouvelle résistance. Pour lui le constat est simple : "*Les Amerlocks débarquent. On parle*

⁹⁷ *Ibid.*, pp. 234-235.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 236.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 239.

d'occupation. On proteste, mais rien ne change". Or, si les Américains sont vraiment les nouveaux occupants, le sabotage et les actions de commando sont parfaitement justifiées, les nouveaux résistants se doivent d'agir en francs-tireurs : "*On est chez nous, quoi ! on a le droit, on est en état de légitime défense*". Le Parti devrait donc encourager ces formes de lutte radicales ou dire clairement qu'il fait un usage en effet métaphorique de termes constamment brandis pour mobiliser les militants et s'adresser à l'opinion. Mais la frontière est-elle, précisément, si bien tracée entre la métaphore et la lettre ? A en juger par le tableau complet de l'occupation américaine que faisait Henri (lors de la réunion de cellule), en se conformant strictement à la parole autorisée du BP, il est permis d'en douter ¹⁰⁰. Le romancier place d'ailleurs dans la bouche du père cette remarque en forme de concession : "*Si un jour ça vient, je ne serai pas le dernier*" ; et quand son fils lui oppose l'exemple des Vietnamiens ¹⁰¹, il lui répond qu'"*il suffit d'une étincelle*", que "*c'est du feu, notre peuple*". La perspective d'une résistance armée est donc remise à plus tard ("*pour le moment, ce n'est pas la question*"), mais nullement exclue de l'horizon de ce roman de la guerre froide. Des militants pouvaient donc s'y tromper ¹⁰².

Tout roman antagonique communiste accorde une place, d'importance variable, aux personnages qui font fonction d'alliés de la classe ouvrière et de son avant-garde organisée, et met en scène des figures de l'adversaire (et plus souvent de l'ennemi). Comme le premier tome du *Premier choc* se termine sur le récit de la conquête collective d'un immeuble par les gens de la cité, et qu'il élargit parfois son champ de vision au monde social environnant, nous allons étudier quelques exemples de personnages faisant fonction d'adjuvant ou au contraire d'opposant, avant d'analyser l'euphorique conclusion de ce premier volet du roman.

¹⁰⁰ Nous n'y avons fait qu'allusion, mais le tableau est vraiment "*impressionnant*", comme le dit Henri lui-même : les ports "*transformés en ports de guerre*", "*les bases aéronavales remises en fonction*", "*les camps stratégiques, dépôts de munitions et d'essence, prêts à faire sauter et à incendier tout le Sud-Ouest*", "*la réoccupation des anciennes fortifications Todt du Mur de l'Atlantique*", "*un grand triangle appuyé sur l'Espagne de Franco, où les Américains ont déjà mis au point un puissant dispositif de guerre*", etc. La vision paranoïaque n'est donc pas le seul fait du jeune Dupuy, mais si elle était destinée à resserrer les rangs, et à apporter une contribution verbale à la défense de l'URSS, elle n'était probablement pas de nature à préparer les militants à une véritable guerre (non symbolique). Même si Henri concluait son exposé sur ces mots : "*Ici, la colonisation, c'est la guerre*" (chap. 8, p. 111).

¹⁰¹ "*C'était nous, les occupants. Et tu peux croire qu'ils menaient la vie autrement dure qu'aux Amerlocks ici. Ça sautait de tous les côtés*" (p. 240). Le thème de la sale guerre à laquelle sont confrontés des soldats communistes est donc une nouvelle fois abordé par Stil (après "*Ils ont vaincu Jérôme*" et "*La Seine a pris la mer*"), mais non encore approfondi.

¹⁰² A titre d'échantillon (de cette alarmante vision de l'occupation yankee), on peut relire les articles de Stil lui-même, et par exemple la lettre adressée de prison au juge d'instruction (en mai 52), publiée dans *L'Humanité*, et reproduite par Aragon dans son *Neveu de M. Duval* (op.cit., pp. 203-205).

*** *Alliés et ennemis***

Nous nous arrêterons d'abord sur trois personnages de braves gens, qui sont sur le chemin des bonnes valeurs et du bon combat : "Monsieur Ernest", un vieil homme qui a bâti lui-même sa maison, désormais menacée par l'extension du camp américain, le vieux Noël, le paysan qui a recueilli le petit Paul, et la charitable Madame Duquesne, qui appartient à la bourgeoisie locale. Lors de la réunion de cellule, Guitton avait évoqué le cas de M. Ernest, à titre d'exemple de victime peu capable de prendre conscience de l'origine de ses problèmes. Dans le chapitre 11, c'est lui qui vient le trouver au nom du comité de défense des habitations menacées par la nouvelle clôture du camp américain. Ernest est un ancien lieutenant des douanes, devenu propriétaire à force d'économies, sa femme et lui vivent à l'écart, sans se mêler aux ouvriers. Ils accueillent d'abord Guitton avec réticence. Mais quand celui-ci leur révèle qu'ils pourraient être expropriés, une évolution s'amorce : Ernest se met à évoquer ce rêve de toute sa vie qu'incarne sa maison, et *"cette grande histoire de la construction"* réalisée à la Libération, *"comme tout le monde la suivait...et aidait"*, en particulier le vieux Léon et Gégène, qu'il a ensuite bien oubliés. Il se souvient aussi avec gratitude du rôle joué alors par le ministre Billoux : *"Il avait beau être communiste, lui, il nous a aidés. Il connaissait son affaire. On a tout de suite vu le changement, avec lui"*. La conversation semble s'engager de bonne façon. Il revient ensuite avec émotion sur ce qui fut *"un des plus beaux moments de [sa] vie"* ¹⁰³, sans pouvoir cacher ce que furent ses solides préjugés anticommunistes. Mais cette évocation, induite par la démarche du communiste Guitton, agit comme une anamnèse, et ce qui n'avait pu découler de la réalisation, grâce à un ministre communiste, du rêve d'accession à la propriété, la menace d'expropriation est en passe de le provoquer : une amorce de prise de conscience, et une esquisse de rapprochement. Ernest, de lui-même, commence à comparer les Américains aux anciens occupants, les trouvant plus arrogants encore. Guitton a la prudence de ne rien ajouter, *"il préfère que les gens se fassent leurs idées eux-mêmes, quand ils sont sur le chemin"* ; et le romancier le fait s'abstenir de penser que Monsieur Ernest a une raison viscérale d'en vouloir à qui s'en prend au rêve de toute sa vie, en l'absence de toute autre considération.

Le lendemain, Ernest et sa femme Léa se rendent à l'assemblée du comité de défense, incrédules d'abord à l'idée de faire de la politique sur leurs vieux jours, mal à l'aise, gênés de devoir côtoyer *"la vraie pauvreté"*. Mais le premier pas est fait, ils ne

¹⁰³ *Ibid.*, chap. 11, *"La maison de Monsieur Ernest"*, pp. 144-145.

sont plus isolés, ils sont en situation de pouvoir avancer, et de devoir renoncer à leurs préjugés :

*Cette réunion, après ça, quelle atmosphère, quelle force ! Ces hommes, ces femmes qui se lèvent, qui disent leur colère ... Ils ne crieront jamais trop, ils ne gesticuleront jamais trop, ils n'emploieront même jamais trop de gros mots pour défendre la maison, pas vrai, Léa ? Ces ouvriers, ils ont au moins ça pour eux qu'ils sont forts et ne se laissent pas faire. Et puis il n'est pas vrai qu'ils soient aussi exclusifs et sectaires qu'on le dit*¹⁰⁴.

Le narrateur donne bien quelque discret coup de pouce au monologue intérieur du personnage, il reste que la révélation va bon train. Elle se nourrit aussi du contre-exemple incarné par un autre couple, enfermé dans son mépris des pauvres : Andréani et Carlotta, qui ont été respectivement maître d'hôtel et cuisinière dans un grand établissement de Marseille, propriétaires d'une grande villa détruite pendant la guerre, qui ont ensuite échoué dans une baraque en planches de la cité du Château d'eau, ont refusé de "*se compromettre*" en participant à la réunion. Ernest et Léa, leurs amis, ont toutefois obtenu qu'ils donnent leur nom au comité de défense. A travers ces deux couples sont dépeints des gens modestes, peu éloignés par leurs conditions d'existence de la classe ouvrière, mais idéologiquement lointains. Le couple Andréani se remet mal de ses illusions de proximité avec le grand monde, en subissant un processus de déchéance sociale, et il remâche son amertume. L'autre couple a réalisé un rêve petit-bourgeois, approuvé par le parti du prolétariat, qui vole à nouveau à son secours au moment où ce rêve risque de se briser, en suscitant chez les victimes une colère bien compréhensible. Ernest revient de la réunion admiratif envers Guitton, cet homme "*dévoué, infatigable*", qui s'est aussi fait le porte-parole de la résistance des paysans à l'extension du camp américain¹⁰⁵.

Cette autre lutte en gestation est incarnée par le vieux Noël, le paysan auprès duquel Guitton a fini par retrouver son fils adoptif (Paul, le garçon qui a pris la misère en horreur). Le chapitre 12 rapporte d'abord la résistance spontanée des paysans à la tentative d'appropriation dont ils risquent de faire les frais. A nouveau, les Américains passent pour plus brutaux que les Allemands : ces derniers, se souvient Noël, avant "*de*

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 151.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 151. Auparavant, Ernest avait parlé de Guitton comme étant "*le troglodyte, le type du blockhaus*" (p. 140).

tout réquisitionner, ceux qui voulaient comme ceux qui ne voulaient pas...au moins avaient-ils mis les formes" ¹⁰⁶. Tous ensemble, les fermiers ont enlevé et brûlé les piquets plantés sur l'ordre des envahisseurs, puis conspué le préfet qui prétendait qu'ils faisaient ainsi le jeu de *"leurs pires ennemis, le jeu des communistes"*. On le comprend, le roman illustre au contraire la thèse du Parti sur le caractère légitime de la propriété quand elle est le fruit du travail des gens modestes, qu'il s'agisse d'une maison ou de terres à cultiver ¹⁰⁷. Le préfet a donc suscité l'hilarité générale : *"Il ne sait pas ce qu'il dit, le bourgeois. Les communistes, qu'est-ce qu'ils ont à faire dans cette histoire ?"* ¹⁰⁸. A preuve, Guitton ne rencontre Noël qu'après coup, l'informant simplement de ce qui s'est passé de l'autre côté du camp, suggérant ainsi une communauté d'intérêts entre le village et la cité contre le nouvel occupant. Sur le plan symbolique, le paysan incarne aussi la prodigalité de la nature, il est fier du produit de sa terre, il a nourri l'enfant à sa faim, il invite Guitton à sa table, et lui offre des provisions pour sa famille ¹⁰⁹. C'est un lien emblématique qui est ainsi renoué entre deux composantes essentielles du peuple, dans un contexte où est estompée la dimension urbaine et moderne du prolétariat.

Le troisième personnage d'allié potentiel de la classe ouvrière reflète, quant à lui, des contradictions internes à la bourgeoisie. Madame Hélène Duquesne, épouse d'un officier de la marine marchande, a été *"élevée dans l'ignorance et le mépris de la masse qui travaille"*, *"dans l'idée que les travailleurs ne sont misérables que par leur propre faute, leur paresse, leurs vices"*, et qu'on doit se montrer envers eux ferme et compatissant, comme envers de grands enfants qui ont pris de mauvais plis, dont celui du communisme. Les vertus chrétiennes ne sont, dans cette éducation reçue, qu'un habillage idéologique de l'exploitation de classe ¹¹⁰. Mme Duquesne est aussi une incarnation typique du mariage bourgeois traditionnel, l'union de deux solitudes, une union consacrée devant Dieu, et si bien érigée en valeur sociale que *"le divorce, c'est la honte"* ¹¹¹, aussi profond soit le fossé entre les époux. A soixante ans, elle a le sentiment

¹⁰⁶ *Ibid.*, chap. 12, *"Noël et le petit sauvage"*, p. 157.

¹⁰⁷ La plupart des paysans révoltés ne sont d'ailleurs que des métayers ; *"mais justement, c'était notre pain qu'on voulait nous enlever de la bouche"*, raconte le vieux Noël (p. 159).

¹⁰⁸ On rigole d'autant plus, *"à s'en faire péter la sous-ventrière"* qu'un seul d'entre eux est communiste, Joseph, qui l'est devenu par provocation, pour bien montrer où passait la frontière entre ennemis et alliés (p. 158).

¹⁰⁹ Le paysan révèle que Paul, *"le petit sauvage"*, boit du lait *"pire qu'un veau"*, qu'il *"n'en a jamais trop"*, alors qu'il avait caché aimer le lait, tant c'est une denrée rare chez les Guitton. Et il l'invite à revenir le voir de temps en temps.

¹¹⁰ On apprendra qu'une des sœurs de Mme Duquesne, Géraldine, n'est autre que sœur Marthe en religion.

¹¹¹ C'est le titre du chapitre 15.

d'avoir peu et mal vécu, d'avoir été "*toute sa vie presque en dehors de tout*", évoluant dans un monde très limité, une "*coquille*" qu'elle va enfin sentir s'ouvrir. L'événement décisif, c'est la réapparition du "*monstre*" allemand sous l'uniforme américain. Il ne s'agit pas d'une image, elle reconnaît en la personne d'un officier de l'armée américaine venu louer une chambre chez elle l'officier allemand qu'elle a été contrainte d'héberger pendant la guerre : "*Cet homme, qui était cultivé, ce savant, il se nourrissait de la guerre, des massacres*" ¹¹²; dans sa chambre, il avait épinglé d'abominables photos prises sur le front russe ¹¹³. Le souvenir de cette horreur l'amène à se renseigner, à parler autour d'elle du scandaleux enrôlement de ce "*fou furieux*" par l'Armée américaine. Un journal communiste, qui s'est emparé de son témoignage et s'est vu intenter un procès, la cite comme témoin à décharge. En ne se déroband pas, elle va accomplir un pas essentiel.

En effet, malgré les menaces de son mari, farouchement anticomuniste, malgré les mises en garde de l'évêque (qui invoque les décrets pontificaux), sa conscience lui dicte de confirmer ses propos et donc de donner raison à "*ceux qui n'ont dit que la vérité*". Elle va jusqu'à acheter à la dérobée l'hebdomadaire local du Parti pour y découvrir le compte rendu du procès, le lisant en cachette comme autrefois les premiers romans au couvent. Elle se met à lire *Le Monde* régulièrement pour tout ce qui concerne les Américains, et elle en tire quelques conclusions radicales. Un article de Sirius la convainc qu'ils ne sont en Corée "*pas moins criminels que les Allemands ne l'avaient été en Russie ou ailleurs*" ; d'un article de Maurice Duverger elle déduit qu'ils "*veulent faire en France ce qu'ils font en Corée, [que] c'est pour cela qu'ils sont venus*" ¹¹⁴. Bref, à défaut qu'elle se soit mise à lire *L'Huma*, sa lecture de la presse bourgeoise est comme illuminée par l'expérience décisive qu'elle vient de vivre. Comme le dit le narrateur, "*même à travers la broussaille des mensonges, elle parvenait ainsi à trouver son chemin*". Pour l'instant, il suffit que ce chemin soit celui qui la conduit à rejoindre la cohorte des partisans de la paix. Elle signe la lettre ouverte adressée aux élus locaux par des gens de tous horizons qui refusent que le port de leur ville soit transformée en une base militaire étrangère. Cette lettre est politiquement très modérée, mais à l'image du chapitre lui-même elle joue sur une dramatisation extrême, pour éveiller les consciences et susciter la mobilisation. Elle est très représentative de la propagande du Mouvement

¹¹² *Ibid.*, p. 201. L'officier dirigeait des recherches secrètes à la base sous-marine (réinvestie par les Américains).

¹¹³ Des photos de soldats allemands souriants et posant à côté de cadavres d'enfants ensanglantés et de femmes suppliciées.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 210.

de la paix, qui fait des Etats-Unis le fauteur de guerre qu'il faut craindre, même si un souci d'équilibre fait écrire à ses auteurs : "*Nous ne voulons ni des bombes américaines, ni des bombes soviétiques*" ¹¹⁵. Bien des bourgeois et des notables peuvent la signer qui ne sont pas directement menacés dans leurs intérêts matériels, à la différence de petits-bourgeois paupérisés comme M. Ernest ou de modestes métayers comme le vieux Noël. Mais, sans aller très loin sur "le chemin" qui les rapproche des communistes, ils ont le grand avantage de paraître donner raison à ceux qui se portent à l'avant-garde de la nouvelle résistance.

Ces alliés putatifs de la classe ouvrière ont en commun un certain courage, celui de ne pas consentir à telle ou telle forme de spoliation, ou d'abandon de l'indépendance nationale ; ou, dans le langage des militants, le courage de ne pas collaborer, ni avec l'étranger, ni avec les lâches qui se mettent à son service. Des collaborateurs, il n'en manque pas du côté des personnages qui remplissent la fonction de l'opposant. Ils sont souvent simplement mentionnés dans ce roman, qui n'est en rien comparable sur ce plan à celui d'Aragon. Pour l'essentiel, ils représentent un ennemi anonyme et sans visage.

Les forces de l'ordre, les "Moch", sont indistinctement au service de l'ordre américain et au service de l'ordre bourgeois ; le préfet socialiste aussi, qui s'est fait chahuter par les paysans. Les patrons sont ce qu'ils sont, ils "*profitent de ce qu'on a besoin de travailler*", et tous tentent de contourner la législation du travail ¹¹⁶. La société locale a été profondément bousculée par la guerre, elle cherche à se recomposer, à rétablir en vain "*son ancien équilibre*", car il était fait de "*ces contradictions déjà si nombreuses, mais qui étaient devenues ses habitudes*" ¹¹⁷. Elle offre donc une prise, comme il se doit, aux entreprises révolutionnaires, qui consistent toujours à tirer parti de ces contradictions de la vieille société (en particulier, en en détachant petit à petit certaines couches). La contradiction au sein du couple Duquesne peut en apparaître comme un symbole. L'épouse a le courage d'affronter un mari qui est une incarnation de la bourgeoisie fascisante, attendant du "général" (c'est-à-dire de Gaulle) qu'il revienne mettre de l'ordre ¹¹⁸, estimant qu'entre deux maux, l'installation des Américains et le réarmement allemand, il faut choisir le moindre, ce qui est aussi le meilleur moyen

¹¹⁵ Quatre pages (214-217) sont consacrées au contenu de cette lettre et à la liste de ses signataires, fournissant une sorte de modèle à toutes fins utiles.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 79. Et aussi : "*Les entrepreneurs, si on veut, on serait toujours après eux. Il y a bientôt autant de litiges par jour que d'hommes qui travaillent*".

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 119.

¹¹⁸ "*Le général, demain, ils verront ! A la baguette, nom de Dieu !*" (p. 204).

"d'empêcher les Russes de venir porter ici leur sauvagerie" ¹¹⁹. Duquesne s'inscrit dans la tradition de la droite antiparlementaire ("*la volonté du peuple, on s'assied dessus*") et viscéralement anticomuniste. Selon le procédé classique de l'amalgame, cet officier de marine est aussi un mari très infidèle (il avait, bien sûr, une femme dans chaque port), et il a constamment délaissé son épouse. S'estimant publiquement déshonoré, par la signature qu'elle a apposée au bas de la pétition et qui a été reproduite sur une affiche, il la menace du divorce et réduit le montant de son argent mensuel (il ne s'agit pas qu'elle aille en donner aux cocos) ; il l'empêche aussi de voir leur petit-fils ("*nous ne te laisserons pas pourrir cet enfant*") ¹²⁰. Il n'est donc pas surprenant que ce triste individu incarne également une forme de collaboration avec le nouvel occupant, même si dans son cas, cette attitude relève du calcul politique. Mais il apporte ainsi la preuve de la collusion "objective" entre les néo-fascistes et les impérialistes *yankees* ¹²¹.

Semblable et différent à la fois est le cas d'un autre collabo, le personnage du boucher chez qui Paulette est employée. D'abord garçon boucher qui s'est ensuite installé à son compte, de plus en plus prospère, ambitieux, méprisant envers les ouvriers et les petites gens, il est une caricature de commerçant réactionnaire, un cas assez typique d'individu d'origine populaire, qui a réussi l'ascension sociale qui était à sa portée, et qui est devenu un allié de la bourgeoisie fascisante. Un tel homme, auquel le romancier n'accorde pas de nom propre, "*a la haine de tout ce qui n'est pas au-dessus de lui*" ¹²². Pendant la guerre, il s'empiffrait en cachette quand les gens manquaient de tout. Comme dans le couple Duquesne, le mari a toujours trompé sa femme, demeurée, quant à elle, humble et compatissante ; sa mort prématurée affecte peu cet odieux personnage, qui ne s'est senti que plus libre de mener la grande vie. Salace, il est allé jusqu'à proposer "*sa viande*" à son employée, Paulette, qui n'a pas de quoi acheter dans la boutique où elle travaille. Enfin, puisque les Américains font marcher le commerce, il ne peut qu'applaudir à leur présence, mais il rejoint aussi les calculs de Duquesne sur un plan plus politique, puisque ces gens-là savent s'y prendre avec les ouvriers, toujours prêts à faire grève (et qui en plus n'achètent pas) : "*C'est ça qu'il faudrait chez nous, une bonne poigne, une bonne !*" ¹²³. La classe ouvrière a donc des ennemis irréductibles, pour des raisons évidentes d'appartenance sociale et d'intérêts économiques, mais aussi

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 205.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 218.

¹²¹ "*Ah ! Si nous avions une vraie armée française, avec un vrai chef, avec de Gaulle, pour nous défendre contre l'invasion rouge ! Soyez sûre que là, je n'aurais pas besoin des Américains*" (p. 211).

¹²² *Ibid.*, chap. 9, "*Une façade en céramique blanche*", p. 120.

¹²³ *Ibid.*, p. 123.

pour des raisons d'ordre moral. C'est ce qui explique qu'au sein même des couples des contradictions puissent se faire jour, les femmes se voyant sur ce terrain accorder une image plus gratifiante que les hommes ¹²⁴. Elles symbolisent assez bien les braves gens dans leur ensemble, qui sont sensibles à la défense de valeurs humaines plus fondamentales que les convictions politiques, et qui paradoxalement sont censés rejoindre le combat de ceux pour qui tout est politique.

Le point d'aboutissement du premier volet du roman est en partie fondé sur cette perspective de rassemblement, mais il réserve aussi quelques surprises. A travers le récit euphorique d'une conquête populaire, nous verrons se soulever d'une manière à la fois conventionnelle et inattendue les problèmes du réalisme. Car le chapitre 18 et dernier ne rapporte ni une action de résistance ouvrière sur les lieux de travail (les docks), ni une grande manifestation des partisans de la paix, mais une initiative des habitants de la cité qui ressemble fort à celle qui se déroule à la même date sur les lieux mêmes dont la fiction s'est inspirée. "*Récompense du réalisme*", se réjouit alors André Stil.

*** *Réalisme et romantisme révolutionnaire***

A travers les démarches du comité de défense, nous savons que les habitants de la cité du Château d'eau ont commencé de se mobiliser contre les menaces que fait peser l'extension du camp américain. Mais la prise de possession d'un immeuble inoccupé qui jouxte leurs baraquements est relativement inattendue, car le roman n'a rien décrit des étapes préparatoires que suppose un projet aussi audacieux, et à bien des égards exemplaire. L'événement final ressemble davantage à un coup de théâtre heureux qu'à un dénouement logique. Peut-être cela tient-il à la volonté du romancier de terminer ce premier volume sur un temps fort, en attendant que les grandes actions ici mises en place se développent et aboutissent à leur terme dans les deux volumes suivants. Il aura été bien inspiré puisque la réalité s'est alors chargée de confirmer la fiction. Un mot d'explication sur cette singulière "*récompense du réalisme*" : c'est là le titre que Stil donne à un petit article qui accompagne la publication du dernier chapitre de son roman, "*Une guitare*", dans *Les Lettres françaises* du 7 juin 1951, article lui-même escorté d'une coupure de presse titrant : "*Les Américains avaient jeté leur dévolu sur le château de Laleu. Vingt familles sans-logis de la Rochelle s'y installent*". Comme le dit Stil,

¹²⁴ Le cas de Gisèle, la fille du boucher, est différent : cette amie d'enfance de Paulette se trouve coupée de ses racines populaires, sans que son déclassement social vers le haut lui offre une issue. Oisive (son père veut en faire quelqu'un de bien), elle perd pied d'avec le monde réel, elle s'invente des malheurs à la lecture des magazines et en allant au cinéma voir n'importe quel film.

"voici la plus troublante aventure qui puisse arriver à un écrivain : voir se réaliser jusqu'aux détails ce qu'il a inventé". L'événement rapporté dans la presse s'est produit moins d'une semaine après la publication du roman ; c'est peu pour accréditer une très séduisante hypothèse : que "le livre ayant été lu à la Pallice, il ait contribué plus ou moins directement à l'action des sinistrés de Laleu-La Pallice". Pour l'auteur, et pour tous les écrivains soucieux de servir, d'être utiles (et non plus d'être "des amuseurs publics"), ce serait là une chose "au plus haut point encourageante". Il faut en rabattre, mais au passage se sera formulé, nous semble-t-il, le fantasme même d'une fiction qui serait de part en part réaliste, d'une fiction qui se réalise, loin qu'elle se contente de s'inspirer de la réalité. Le fantasme revêtirait une forme hallucinatoire, tandis que le roman l'emporterait sur le tract par la magie de son efficacité symbolique ; le verbe littéraire commanderait à l'action ¹²⁵.

Plus vraisemblable, mais tout aussi gratifiante, est l'hypothèse que l'invention de l'écrivain et l'initiative des sinistrés "se sont inspirées aux mêmes sources", à savoir aux sources du rêve, de la "projection sur l'avenir" dont Stil rappelle qu'elle caractérise le nouveau réalisme dans sa capacité même à capter le mouvement de la réalité. Bref, le romancier a rêvé de ce dont les pilotes de ses personnages ont eux-mêmes rêvé, dans la mesure même où tous ont fait preuve "d'une fidélité véritable à la réalité, qui n'est pas figée, mais avance, et vite". Et si Stil invoque alors les fameux propos de Lénine sur le rêve, non pas le chimérique "château en Espagne", mais le rêve à la réalisation duquel on travaille, c'est bien sûr que ce qu'il appelle, pour son compte, "la récompense du réalisme", a depuis longtemps trouvé son fondement doctrinal dans le romantisme révolutionnaire, l'autre nom, on le sait, du réalisme socialiste ¹²⁶.

Dans le roman lui-même, l'absence de préparation narrative de l'action finale est justifiée sur le plan de l'histoire racontée par le fait que le Parti "a mis tout le paquet sur le port", et que les problèmes de la cité ont donc été délaissés par les militants. La cellule de la cité a plusieurs fois débattu de ces problèmes, mais sans résultat, si bien que "tout s'est même préparé en dehors du parti, si on peut dire" ¹²⁷. Du même coup, tout s'est préparé en dehors du roman. Mais les personnages de communistes ne peuvent

¹²⁵ L'article de Wurmser sur *Le Premier choc* dans le même numéro des *Lettres françaises* met en valeur la dimension d'actualité du roman, son coefficient élevé de "présence" : "Une littérature liée à la vie et au combat de la nation, et qui se voue aux lecteurs qu'elle se souhaite, à la victoire qu'elle contribue à préparer, à l'éclaircissement de l'histoire, se doit être aussi présente que possible" (souligné par l'auteur).

¹²⁶ Le titre complet de l'article de Stil est : "Squatters dans un château en Espagne ou La récompense du réalisme".

¹²⁷ *Op.cit.*, chap. 18, "Une guitare", p. 240.

certes pas être étrangers à cette grande initiative collective, ni être absents du chapitre final qui en relate l'aboutissement concret. On y apprend que les discussions au sein de la cellule ont établi que *"tout le monde est à peu près d'accord, mais que, malgré tout, tout un tas de problèmes vont se poser, si on se décide"*. A défaut d'avoir été vraiment prise, et collectivement, cette décision suscite l'enthousiasme de tous dès que la nouvelle s'en répand. C'est le vieux Gégène qui a fait courir le bruit que le comité de défense des habitants s'était prononcé en faveur du *"grand déménagement"* (fixé au jour même à quatre heures) : *"Il mentait. Rien n'était décidé. Mais comme il tapait juste dans le rêve d'un peu tout le monde, tout le monde l'a cru"* ¹²⁸. Gégène prétend même qu'Henri est d'accord avec cette décision du comité, mensonge *a priori* plus gênant puisqu'il engage la responsabilité du Parti, et qu'il émane de quelqu'un qui n'en est pas membre (comme le texte le précise alors). L'initiative de Gégène ressemble donc fort à celle d'un provocateur. S'il n'en est rien, c'est que l'action des habitants ainsi déclenchée ne peut que susciter l'approbation des militants, et que ce scénario ne présente que des avantages pour le romancier réaliste-socialiste.

Quant à Gégène lui-même, Stil le montre animé d'une sainte colère : il vient de perdre son vieil ami Léon (renversé, on l'a vu, par un camion américain), et *"cela aussi l'a poussé à se mettre en route"* ¹²⁹. Une riposte s'impose contre ceux qui sont en train de poser leurs grillages, et qui s'approprient peut-être à installer leurs bureaux dans l'immeuble inoccupé. Aussi, *"on ne peut rester là à ne rien faire, à attendre le coup de grâce, comme Léon, celui-là ou un autre"*. Sa colère d'homme endeuillé est donc dirigée vers la bonne cible, l'odieux occupant américain. Comme elle va constituer le détonateur d'une révolte populaire contre la misère, elle en devient idéologiquement irréprochable. Il n'avait donc pas tort d'escompter qu'Henri serait d'accord, en dépit des libertés prises avec l'esprit de responsabilité, que le nouveau secrétaire de section se doit d'incarner. Mais il est bien placé pour savoir que rêver peut être révolutionnaire. Quand il rentre chez lui, Henri trouve la cité déjà *"toute retournée"*, on l'interpelle d'un *"t'es prêt à monter à l'assaut ?"*, sa propre femme a commencé de s'affairer, dans un grand état d'excitation. Au moment où il se fait expliquer le procédé de Gégène, le ton est à *"l'enthousiasme qui prenait toute la cité"*. Il ne lui reste qu'à réagir en responsable : *"On va organiser tout ça"*. Devant les camarades réunis, il explique que, d'une part, il faut hâter le déménagement (sans attendre quatre heures) pour prendre les CRS de vitesse, et

¹²⁸ *Ibid.*, p. 242. Relevons que le personnage ne fait pas autre chose que ce que le romancier dira avoir fait, *"taper dans le rêve"* partagé. Tous deux aident la réalité à accoucher d'elle-même.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 242. S'y ajoute que Léon a autrefois sauvé la vie à Gégène.

qu'on s'arrangera sur place, en partageant les pièces de façon juste ; et que, d'autre part, il faut prévenir les autres copains pour organiser l'autodéfense. Les communistes vont donc jouer un rôle essentiel dans la réussite de cette action d'éclat. Ils n'en ont pas été les vrais instigateurs, mais ils y gagnent d'apparaître comme étant en parfaite osmose avec la population. Comme précédemment à l'échelle individuelle (avec M. Ernest, le vieux Noël, ou Mme Duquesne), ils sont ceux que l'on rencontre sur le chemin de la prise de conscience et de la lutte, et sur qui on peut compter. Ils n'ont pas à forcer la main des gens, les gens viennent à eux, sous la pression des circonstances, et leur donnent raison.

Dans ce chapitre final, le romancier met particulièrement en relief, à côté de sa dimension politiquement prophétique, l'aspect de fête populaire revêtu par l'action collective. Comme lors du carnaval, tout est "*sens dessus dessous*", on prend part dans la joie à un "*beau désordre*". Ainsi, "*on se lançait des défis par dessus les jardins*" ¹³⁰, on ose enfoncer la grande porte de fer de l'immeuble, aux camarades des autres cités venus en badauds on fait "*visiter le château*", les femmes redeviennent de "*vraies gamines*", gambadant et riant dans ce bâtiment haut et clair, elles sont "*déjà toutes changées...rien que par la lumière qu'il fait dans ces grands machins*" ¹³¹. On avait jusque là habité à ras de terre, "*personne pour ainsi dire n'avait jamais habité autre chose qu'un rez-de-chaussée*", tandis qu'ici, dans cette cité verticale, cette sorte de cité radieuse enfin investie par ses habitants légitimes, "*de vivre comme ça plus haut, chacun a eu tout de suite l'impression de remonter d'un échelon dans la vie*". Le grand déménagement marque bien un renversement de l'ordre des choses, où se conjuguent processus concret de réparation pour les démunis, inversion carnavalesque de l'ordre social, et régénération mythique par la lumière et l'ascension. A proportion qu'on renverse, on se redresse.

On s'est partagé équitablement les pièces de ce vaste immeuble, Papillon a installé immédiatement son calorifère, ce qui a créé un rassemblement autour du feu ; d'autres ensuite ont réussi à rétablir l'électricité, et "*une lumière éblouissante*" a arraché à tous le même cri d'émerveillement. Francine, la femme de Jacques (le protagoniste de la scène du travail de l'orge avec Dupuy), est sur le point d'accoucher, elle se réjouit que son enfant ne naisse pas "*là-bas, dans les eaux et le froid, et sans lumière*", mais dans la chaleur et la clarté de l'immeuble. De plus, elle sera entourée par les autres femmes :

¹³⁰ *Ibid.*, p. 243.

¹³¹ *Ibid.*, pp. 247-248.

"Ici, on sera toutes avec toi. Tu auras tout sous la main. Tu te croiras dans une vraie maternité" ¹³². L'immeuble est par définition un habitat collectif, il se révèle plus propice que les baraquements isolés de la cité à l'expression de la solidarité, et à l'émergence d'une vie communautaire ¹³³. Une naissance y survient sous les meilleurs auspices, elle prélude à la vie nouvelle de ceux qui l'ont conquis et qui s'apprêtent à le défendre contre le possible assaut des forces de l'ordre. Cette vie a déjà commencé et "ceux qui ne sont pas venus, ne savent pas ce qu'ils perdent" (ainsi du couple Andréani). Le vin offert à tous permet de la célébrer fraternellement, et de faire couler les images idoines : "on se sent bien, content, fort, l'esprit clair comme un vin blanc, le sang chaud comme un vin rouge" ¹³⁴. On mesure à quel point "tout le monde s'aime, aussitôt que la vie va un peu mieux". Tout devient simple, comme le bonheur dont on rêve : "que tout le monde soit bien" et que chacun ait "ce qu'il faut" ; le luxe, ce serait pour Guitton d'avoir une canne à pêche "exprès pour le brochet", pour sa femme une cafetière électrique, pour Gégène de quoi nourrir un grand chien, et pour Henri, ce qui explique le titre du chapitre, une guitare.

Dans l'euphorie partagée, on se prend donc à rêver aux lendemains qui chantent en des termes plus accordés au grand rêve naïf de satisfaction, à la version populaire du "principe espérance", qu'à la froide rigueur du projet politique. Tout s'est révélé si simple qu'on voit mal pourquoi le bouleversement social lui-même ne pourrait pas s'accomplir avec cette déconcertante facilité. On aurait tort d'avoir peur, "si tout le monde s'y mettait ainsi partout, ça aurait vite changé", qu'on se le dise, "il suffirait de si peu de chose pour que tout le monde soit bien" ¹³⁵. Ce qui suffit, en somme, c'est de postuler que la situation est mûre, et tout le reste s'en suit : "On sera nous-mêmes surpris. Un coup d'épaule... surpris d'y être déjà arrivés", d'avoir déjà rejoint "ceux qui y sont", dont on ne parle pas, mais auxquels les camarades doivent songer. Henri a la présence d'esprit de faire remarquer que "c'est quand même une veine qui ne vient pas toute seule". Mais l'heure n'est décidément pas à l'analyse scientifique des multiples conditions d'un processus révolutionnaire, puisqu'il s'entend répondre :

¹³² *Ibid.*, p. 251.

¹³³ On se souvient que c'est sous le signe de cet habitat collectif que Paulette et Henri rêvaient de la vie future.

¹³⁴ *Ibid.*, pp. 254. Les formules suggèrent aussi qu'on fait du vin un bon usage, c'est-à-dire qu'on n'en abuse pas, l'ivrognerie populaire étant une réalité inacceptable dans l'univers du roman (Stil la connaissait fort bien, comme il en témoigne à propos des mineurs dans *Les Berlins fleuries*). Le vin est évidemment opposé aussi à la boisson nationale américaine : "C'est tout de même autre chose que leur caca-cola" (*sic*), et "paraît que ça sent la pisse".

¹³⁵ *Ibid.*, pp. 254-255.

*Bien sûr ! Bien sûr que c'est du travail, faire tourner la terre dans l'autre sens ! mais, une fois qu'elle est en route ; quand on a ce qu'il faut, quand on travaille pour soi, c'est un plaisir de travailler, c'est du sport*¹³⁶.

La séduction du But fait passer au second plan les difficultés et la longueur de la route, à la faveur d'un jeu étonnant sur le double sens de ce mot qui n'est pas prononcé mais qui commande tout le passage, le mot de "révolution" : au mouvement vectorisé de l'histoire humaine est substitué celui de la rotation de la planète, et au renversement tumultueux d'une classe sociale par une autre la dynamique inversée d'une loi naturelle. Ce pourrait être un travail de titans, mais cela prend l'allure d'un jeu d'enfants. Une fois donné le branle initial, ce "*coup d'épaule*" qui coïncide avec "*le dernier coup*" porté au vieux monde¹³⁷, le processus s'effectue de lui-même. Choisir de terminer la première partie du roman sur cette facile victoire du peuple aura permis de redorer le blason de l'utopie révolutionnaire, après le sombre tableau de la misère, le récit de luttes modestes et les leçons austères sur l'art de devenir un bon dirigeant. Il faut rêver. Henri dit ne savoir pourquoi c'est un désir de guitare qui lui est venu ; et il se fait charrier : "*Une guitare ! pour un révolutionnaire, mon vieux !*". L'Espagne est manifestement la réponse. Celle du personnage qui vole au secours d'Henri : "*Là-bas, sur le front, à la brigade André Marty, j'avais fait un copain de là-bas, qui a été tué... Enrique... Il en jouait tout le temps de la guitare*". Celle du romancier aussi, qui évoque les châteaux qu'on y bâtit (à propos de celui que les squatters de Laleu occupent). Que la tonalité soit pathétique ou allègre, avec l'Espagne c'est bien le romantisme révolutionnaire qui a le dernier mot¹³⁸.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 255. On l'a vu, Henri annonçait pour sa part qu' "*un jour tout se renversera*", que "*la terre tournera rond*" (p. 129).

¹³⁷ "*A la hache, le dernier coup n'a pas besoin d'être fort, pour faire tomber l'arbre*" (p. 255).

¹³⁸ En termes plus convenus, Billoux écrit à propos de ce dernier chapitre que le roman "*s'achève dans l'émotion et la vision collective de ce que sera demain la vie, une autre vie, une vraie vie, le grand bonheur quand une victoire semblable aura été remportée à l'échelle de la nation*" (*op.cit.*, p. 12). "*Une victoire semblable*" : se peut-il qu'un politique aussi averti que Billoux y croie un seul instant ?

3.4.3. Réaliser l'impossible (*Le Premier choc*, tomes II et III)

Dans le premier volet du roman, nous avons vu se mettre en place une amorce de mobilisation ouvrière chez les dockers, les personnages les plus directement concernés par la présence militaire américaine, un début de résistance spontanée chez les paysans menacés par l'extension du camp, et les prémices d'un mouvement local de partisans de la paix. L'on va retrouver tous ces théâtres d'une résistance que les communistes s'efforcent d'amplifier et d'organiser, et auxquels va s'ajouter bientôt celui du camp américain lui-même, où sont employés des travailleurs français. De même la spectaculaire appropriation de l'immeuble trouve-t-elle quelques prolongements, surtout destinés à mettre en relief la vie communautaire et le rôle croissant des femmes. D'une façon générale, les combattants sont censés apporter la preuve concrète qu'il n'est pas impossible de se rendre maître du maître américain. L'aspect qui nous semble le plus intéressant dans le récit, souvent très détaillé, des multiples formes de lutte tient à ce que s'y dévoilent les présupposés de l'action militante et certaines contradictions liées aux mots d'ordre de la guerre froide. C'est dans cette perspective que nous évoquerons d'abord quelques aspects de l'action antagonique dans la suite et la fin du *Premier choc*.

D'avantage encore que dans le premier volume, la dimension didactique est fortement présente. Plus qu'à la volonté habituelle de concourir à la défense et à l'illustration de la ligne politique, elle tient chez André Stil à ce qui apparaît de plus en plus comme sa préoccupation majeure : cerner de façon constructive la complexité des problèmes qu'est amené à se poser un responsable communiste. A travers son personnage de secrétaire de cellule appelé, on l'a vu, à suppléer le secrétaire de section, et donc à coordonner sur le terrain l'ensemble des luttes, son roman devient le roman d'une sorte d'apprentissage exemplaire positif de second degré. Le héros antagonique, par définition, ne change pas quant à l'essentiel, mais Henri Leroy est un héros en gestation sur ce plan qui retient toute l'attention du romancier : il lui faut apprendre à diriger. Les manifestations sont pour lui de nouvelles épreuves qualifiantes, il progresse, en commettant encore des erreurs, et en bénéficiant des conseils de hauts dirigeants de l'appareil. Il faudra attendre les dernières pages du roman pour que le personnage ait le sentiment d'être enfin devenu un responsable communiste digne de ce nom. Il est vrai que le niveau d'exigence est élevé : c'est à l'impossible qu'à bien des égards il doit se sentir tenu.

A travers ces deux axes d'étude et dans l'ensemble des aspects du roman, l'on rencontre nécessairement la question classique des valeurs et de la conception du monde communistes. Nous n'en retiendrons que ce qui nous semble caractériser la manière propre qu'a André Stil de les mettre en scène. C'est surtout ce qui passe dans la fiction de son intérêt personnel pour le monde social des ouvriers et du petit peuple qui fournit une orientation pour une ultime étape de l'analyse.

*** Mobilisation générale**

La prise de possession de l'immeuble convoité par les Américains ne débouche pas sur la lutte d'autodéfense envisagée par Henri. Les CRS envoyés sur place dès le lendemain matin ne donnent pas l'assaut, et le siège est levé le soir même sur l'ordre du sous-préfet, qui préfère réviser ses plans à cause de la manifestation qui se prépare¹. Le romancier choisit d'éviter le scénario de l'affrontement pour ne retenir que l'idée de la détermination de tous à défendre leur conquête. Paulette incarne l'état d'esprit général : *"Elle n'avait qu'une idée : ne pas revenir en arrière. Les autres femmes n'étaient pas autrement, prêtes à tout pour se défendre"*². Mais l'intérêt rebondit aussitôt à cause d'une provocation policière qui se prépare. Les Andréani, que leur fierté a retenu de déménager, surprennent à travers la mince cloison de leur baraque une conversation entre le commissaire et Decoin, cet ancien du Parti et de la Résistance devenu un parfait renégat (*"une belle saloperie"*, selon ses propres termes), où il est question de déclencher dans l'immeuble une explosion dont les communistes, et Henri en premier lieu, seront rendus responsables. Malgré ses préventions, Andréani se sent tenu d'aller prévenir Henri de ce complot révoltant, ce qui permet au Parti de le dénoncer dans un tract. Au-delà de cet acte individuel de solidarité, il apparaîtra que *"le comité de défense s'élargit"*³, grâce d'abord à l'appui du comité des commerçants du quartier, qui fait aussi office de comité des fêtes, et qui est montré à la fois comme défendant ses intérêts propres (il ne faut pas que la clientèle, même pauvre, soit expulsée) et comme étant assez solidaire sur le fond des petites gens.

¹ Cette manifestation (de soutien aux squatters) ne sera pas décrite ; quant aux CRS, ils sont vus à travers une focalisation interne qui inclut le narrateur : *"A mesure que le jour se lève, on voit les salopards faire cercle autour de notre maison, sur une seule rangée [...] avec leur ricanement des grands jours"* (II-1, p. 14).

² *Ibid.*, p. 15 ; Paulette se dit même prête à se faire tuer avec les enfants plutôt que de céder (p. 16).

³ C'est le titre du chapitre II-17.

Le mouvement de solidarité ne s'arrête pas là, un ancien comité de défense du centre de formation professionnelle se réveille, qui avait dû renoncer à l'usage de l'immeuble cédé aux Américains. L'important est qu'il soit animé par des socialistes, en désaccord entre eux, mais qui, après avoir compris que *"tout le monde parlait en faveur des conquérants du bâtiment"* ⁴, en sont venus à apporter leur soutien. Leur secrétaire, Armand Vigneron, accepte de parler longuement avec Guitton, puis de présider une réunion qui rassemble tous les défenseurs. Cette réconciliation historique donne lieu à une rare envolée lyrique sur le thème des retrouvailles des frères séparés, puisqu'elles sont une promesse de victoires prochaines. Mais l'émotion et l'euphorie dissimulent mal un assez habituel mélange d'humilité et d'arrogance : seuls, les communistes n'ont qu'un pouvoir très limité, mais c'est leur point de vue qui triomphe. C'est toujours l'autre qui *"revient"* ; *"et plus le frère revient de loin, plus le retour est bouleversant"* ⁵. Quant au mouvement de défense des sans-logis, que le président des commerçants, M. Tourné, voudrait voir demeurer en dehors de toute politique, Paulette ne craint pas de lui donner au contraire sa perspective juste. Elle explique, en réussissant à convaincre son auditoire, *"qu'aider les dockers à empêcher le déchargement du bateau, ce peut être le moyen décisif pour se maintenir dans le bâtiment et éviter l'évacuation générale"* ⁶. En d'autres termes, elle réussit ce que tout bon militant doit réussir, montrer que tout se tient (c'est l'obsession de son mari) et désigner le levier principal de l'action. Du même coup, ce personnage de néophyte, qui convainc une assemblée bigarrée de citoyens indifférents ou hostiles à la politique, permet au romancier de conforter la thèse qu'en tout domaine l'éclairage politique est indispensable.

L'extension de la mobilisation contre l'occupant progresse dans le même temps à travers les réunions qu'Henri anime auprès des cheminots ⁷, puis des métallos ⁸, les uns et les autres concernés par les activités industrielles du port. Comme les premiers passent pour moins combatifs, il faut en comprendre les raisons objectives, miser sur la liaison avec la population et, plutôt que de rêver d'une grande action spectaculaire, inventer avec eux des petites actions réalisables, *"mille actions pratiques de résistance à*

⁴ *Ibid.*, II-17, p. 153.

⁵ *Ibid.*, II-17, p. 154. Guitton et Vigneron ont *"vidé leur sac"* pendant quatre heures ; Guitton en est sorti avec une folle *"envie de tuer"*, pas précisément de tuer les *"Blum, Moch, Ramadier"*, mais *"ce qui se cache derrière leurs sales bobines à tous"*. Quand Vigneron *"revient"* le lendemain, c'est une surprise relative pour Guitton, mais il est clair que les retrouvailles ne concernent que des cas isolés, à la base.

⁶ *Ibid.*, II-19, p. 172. Le bateau est bien sûr un bateau américain dont l'arrivée prochaine est annoncée.

⁷ Dans les chapitres II-14, 15.

⁸ Dans les chapitres II-20, 21.

l'occupant". Dans ce cas de figure, il faut s'en remettre à l'idée que "*c'est comme ça qu'on fait les avalanches*"⁹; on est évidemment loin du "*coup d'épaule*" magique qui suffisait à faire tourner la terre dans le bon sens, même si la nouvelle image garde un fort pouvoir de suggestion. Mais l'ensemble des volumes II et III du roman montrent que l'horizon des "*avalanches*" promises ne cesse de reculer à mesure que s'accomplissent les "*mille actions*" préparatoires. Quant aux métallos, malgré des conditions de travail qui rendent difficile l'activité militante, ils ont préparé la journée nationale contre le réarmement allemand, en inventant des formes originales de réunion, dans l'autobus, par exemple¹⁰. Mais ils s'estiment insuffisamment épaulés sur le plan politique, il faut venir "*éclairer les ouvriers*", car "*rien ne peut remplacer le parti*"¹¹. Henri, bien sûr, répondra à leur attente.

Mais cela ne l'empêche pas de participer aussi, avec des dockers et des métallos, à l'action qui s'est déclenchée du côté des paysans menacés d'expropriation. Le vieux Noël a fait prévenir Guitton que la ferme des Grangeon est cernée par les CRS, une centaine de paysans et d'ouvriers, au coude à coude et en chantant *La Marseillaise* résistent victorieusement à l'assaut des forces de l'ordre. Cette autre forme d'alliance, esquissée dans le tome I, connaît donc une formidable apothéose ; de plus, les femmes sont venues de l'immeuble soutenir les combattants. Grangeon a beau voter "*le plus à droite possible sans s'en cacher, parce qu'il a une frousse bleue des rouges*"¹², l'union toute de circonstance, mais forgée dans la lutte, est célébrée comme étant infiniment prometteuse. Les camarades en ont profité pour expliquer comment ils s'y prendraient s'ils étaient aux commandes, en appliquant le principe de "*la terre à ceux qui la travaillent*". Et Henri a eu la présence d'esprit de faire signer la pétition contre le réarmement, puisque "*c'était l'occasion de montrer comment tout se tient, et de resserrer ainsi un bon coup les nœuds entre les gens*"¹³. Relier les luttes, rassembler les

⁹ *Ibid.*, p. 138 ; "*Comment on fait les avalanches*" est le titre du chapitre 15 ; lui aussi sonne comme le titre d'une leçon à retenir et méditer par le lecteur. Une variante de cette image, dans le même chapitre, est la suivante : il faut rassembler et populariser "*tous ces petits succès*", "*pour montrer à tous qu'il n'est pas impossible d'être maître des Américains, même dans les détails, et que quand on peut ça...- il fait ce geste de couper d'abord le doigt puis le bras presque à l'épaule- on peut ça !*" (p. 137).

¹⁰ "*La solution était dans l'autobus. Faire une cellule de l'autobus, avec les réunions en route, peut-être à la va comme je te pousse, mais c'est mieux que rien. La preuve, c'est que ça roule ! On ne peut pas mieux dire*" (II-21, p. 196).

¹¹ *Ibid.*, p. 200.

¹² *Ibid.*, II-25, pp. 233-234. Ce fermier est le beau-frère de Mme Duquesne.

¹³ *Ibid.*, p. 237.

acteurs, resserrer sur eux les liens noués, et tenir ferme les commandes, telle est la stratégie que les militants doivent être capables d'appliquer sur le plan local.

La mobilisation ne cesse donc de s'étendre en cette fin d'année 1950, et de se radicaliser. La fin du volume II montre des dockers communistes refusant de débarquer un canon américain qui a été mêlé à d'autres marchandises ; ils sont convaincus qu'on cherche à tester leur réaction avant que les bateaux chargés d'armes n'arrivent à quai. Le contremaître Bonasson croit pouvoir arrimer lui-même le canon, mais il s'y prend mal, son incompetence et l'hésitation du grutier quand il découvre, au dernier moment, la nature de la charge, font que la pièce se décroche et s'écrase au bord du quai, avant de basculer dans les eaux. Le scénario est habile, ce "*coup du canon*" qui donne son titre au second volume, puisque l'incident est consécutif au refus des dockers de décharger du matériel de guerre américain, sans que ces derniers puissent être accusés de sabotage (puisque cette fois le dommage n'est pas que symbolique). Il prend d'autant plus le sens d'une victoire ouvrière que le contremaître a été dépeint comme un "*faux jeton*" aux ordres d'un patron "*qui travaille de plus en plus avec les Américains*"¹⁴. Enfin, si ce canon ne fait pas de victimes, il fait quand même couler le sang, celui des noyés sur lesquels il est tombé : les corps sont ceux d'Andréani et Carlotta, qui avaient décidé de mettre fin à leurs jours¹⁵.

Le dernier volume du roman s'ouvre sur le tableau de la répression qui a pourtant répondu à cet involontaire mais réjouissant "*coup du canon*" : le grutier est licencié, les dockers récalcitrants sont privés de leur carte professionnelle, y compris Henri (qui était absent), et le port est investi par les CRS à l'approche du premier bateau américain¹⁶. Celui-ci ne transporte pas les armes redoutées mais de l'essence, ce qui contribue à brouiller les idées d'Alphonse, le contremaître communiste qui participe à l'embauche : il n'est pas mécontent de voir que ses camarades refusent le sale boulot (ils estiment que l'essence est destinée à un usage militaire), mais il accepte que d'autres s'en chargent, qui sont en réalité des briseurs de grève recrutés pour l'occasion (avec le concours du RPF et de FO). De plus, Robert, le responsable syndical, est absent, qui aurait dû être là, pour rappeler pourquoi il fallait adopter une position plus radicale. Étrangement, on n'a

¹⁴ *Ibid.*, II-28, pp. 274-275.

¹⁵ Le dernier chapitre du tome II, *Le Coup du canon*, est intitulé, de façon allusive et ambiguë (il sonne comme une menace ou un cri d'alarme), "*Le sang coulera*".

¹⁶ Comme précédemment l'objet du roman est étroitement circonscrit aux événements locaux ; Stil se contente de quelques allusions très rapides, et sélectives à l'actualité, nationale et internationale : la libération de Raymonde Dien, l'anniversaire du Parti, des victoires en Corée auxquelles répond "*la terre brûlée par les Américains*"...

pas su se passer de lui, alors que la position de la CGT et du Parti était parfaitement connue de tous. Mais la logique que le roman fait ici prévaloir est celle de la démonstration de fautes que ne sont pas censés commettre des militants responsables (à un titre ou à un autre). C'est pourquoi leurs manquements vaudront à Alphonse d'être exclu du Parti et à Robert d'être blâmé, d'autant qu'ils ont provoqué un flottement dans la mobilisation sur le port. Heureusement, l'ennemi américain commet l'erreur de laisser s'approcher deux destroyers : plus que de longs discours, cette apparition menaçante conduit les métallos des chantiers navals à débrayer, malgré le lourd contentieux qui les oppose aux dockers depuis les incidents survenus lors des grèves de l'hiver quarante-sept ¹⁷. Une manifestation spontanée se dessine, à laquelle se joignent Henri et quelques dockers licenciés. On s'enthousiasme à l'idée de l'unité d'action retrouvée, d'autant que les métallos comptent dans leurs rangs beaucoup de socialistes, et des chrétiens, à commencer par Roubaud, leur secrétaire syndical ¹⁸. On chante *La Marseillaise* et *L'Internationale*, on résiste héroïquement à la charge des CRS, Papillon est blessé, Roubaud est arrêté, il y a eu des hésitations, mais la manifestation "*s'est malgré tout achevée dans une ambiance extraordinaire, une ambiance de combat, presque de victoire. Il fallait*" ¹⁹. Le ton volontariste est sensible, mais le narrateur se garde de verser dans une euphorie sans nuances, ce qui tient, on le verra aux nécessités des apprentissages d'Henri.

L'apparition des destroyers a aussi convaincu des dockers, des chômeurs pourtant, qui auraient bien besoin de travailler, de renoncer à se présenter à l'embauche. Mais la répression (une dizaine de camarades, "*parmi les meilleurs*", sont arrêtés) et le chantage au licenciement (après l'exemple du grutier) ont permis que le déchargement du premier bateau américain ait commencé. Et ceci, à la tombée du jour, sous les yeux d'une foule impuissante, beaucoup de monde "*écauré, meurtri par ce spectacle*", mais pas encore suffisamment indigné "*pour faire, spontanément, ou sur un simple appel, la foule intelligente et forte des grandes journées de victoire*" ²⁰. Ainsi, à mesure que progresse le récit des luttes, le roman peut de moins en moins cacher que sans cesse le volontarisme se casse les dents ; même la perspective ici évoquée avec nostalgie des

¹⁷ Stil donne là un exemple de comportement sectaire, à travers celui que les dockers les plus en colère (la scission de FO vient de se produire) ont eu à l'égard des métallos, hâtivement mis dans le même sac (tous des jaunes !) ; ils avaient essayé en vain de les faire débrayer, et avaient passé leurs nerfs sur leurs vélos, peut-être sur l'initiative d'un "*provocateur*", tout de même, mais comme c'est ainsi qu'on fait les avalanches, il en était résulté "*un formidable tas de ferrailles*" (pp. 102-103).

¹⁸ "*Votre Roubaud, là, c'est un type ! Tout curé qu'il est, il en veut !*" (III-9, p. 98).

¹⁹ *Ibid.*, III-11, p. 116.

²⁰ *Ibid.*, III-15, p. 155.

"grandes journées de victoires" trahit qu'il ne s'agit en somme que de cela, ajouter au calendrier de la révolution en marche depuis 1830 quelques "glorieuses" journées de plus. "*Coup du canon*" ou manifestation unitaire, action spontanée ou provoquée, les formes de la lutte se succèdent et se répètent, le mouvement fait du sur place. Dans notre passage, loin d'estomper le sentiment de défaite, le narrateur l'élargit de façon pathétique : "*Jamais à ce point on n'a senti le noir de la nuit descendre sur ses épaules. C'est toute l'ombre du monde qui tombe aussi sur les cœurs, tout ce qu'il y a de plus sombre sur la terre d'aujourd'hui...le sang du peuple de Corée*", etc.²¹. Le recul local prend sens d'être situé dans cette tragédie mondiale, et paradoxalement, il s'en trouve relativisé, si bien que les responsables (Henri épaulé par des représentants de "la Fédé") entament dans la nuit même un patient travail de remobilisation.

Un militant comme Ségat peut bien déclarer "*On est des bons à rien*" et déchirer sa carte, l'effort des plus vaillants va immédiatement porter ses fruits. C'est alors qu'on entre vraiment en "résistance", comme le narrateur s'attache à le suggérer, en puisant dans cet autre répertoire familier de l'enthousiasme militant. Dans la nuit, les copains sont un à un contactés :

*Les camarades [...] repartent donc aussitôt dans toutes les directions à la recherche des autres, pour rassembler d'abord l'armée obscure des hommes communistes, des femmes communistes, qui à leur tour, ce soir, cette nuit, demain matin, par leur effort souvent invisible, insoupçonné, gagneront un à un, rue par rue, quartier par quartier, les milliers d'autres qui ensemble seront capables de grandes choses. Les cercles vont s'élargir au sein du peuple autour de cette première pierre jetée*²².

Les procédés rhétoriques et les images peuvent varier, en fonction du degré d'euphorie ou de découragement passager prêtés aux personnages, ils traduisent toujours à la fois l'extraordinaire difficulté de la tâche et le caractère inéluctable de son succès. Que l'image soit celle de l'impulsion initiale ou de la préparation patiente, le processus mis en branle revêt un caractère d'évidence propre à retremper le moral des troupes. Après avoir avoué (au dirigeant de la Fédération) à l'issue de cette nuit éprouvante passée à

²¹ *Ibid.*, III-15, p. 156. Le romancier évoque ensuite la misère en Afrique, les famines en Inde, les taudis de toutes les villes du monde capitaliste, Berlin, "*bombe à retardement au cœur de l'Europe*", et les essais nucléaires aux Etats-Unis.

²² *Ibid.*, III-16, p. 164. "*La première pierre*" est le titre de ce chapitre, et il apparaît lui aussi comme une formule aisément mémorisable dont le militant pourra faire son profit en cas de besoin.

renouer les contacts : "*C'est terrible ! Il faut ramer, ramer !*", Henri pousse un peu plus loin la lucidité : "*Les copains, tu sais, on a soi-même l'impression de leur demander l'impossible*". Il s'entend répondre qu'il faut l'avoir vu pour le croire, à quel point c'est "*admirable ce qu'ils font, ce qu'il faut faire*"²³. Si tenter l'impossible est admirable, il faut imaginer Henri heureux.

Au petit matin, la ville découvre partout des inscriptions, des dizaines d'appels à manifester le jour même (on est à la veille du nouvel an). La tension monte, quelqu'un a lancé une pierre dans les vitres du préfet alors que celui-ci était en train de recevoir des officiers américains, quelqu'un "*qui ne supportait pas cet étalage de la trahison*"²⁴. Le local des Jeunes Républicains a été saccagé avec l'aide des CRS, Henri échappe de peu à la perquisition menée au siège de la section, les forces de l'ordre prennent position dans la ville, ce qui froisse la susceptibilité de l'occupant qui ne veut pas avoir l'air d'être pris sous l'aile des autorités françaises. Mais la grande manifestation de l'après-midi se prépare, qui va être décrite tout au long des six derniers chapitres et fournir le point d'aboutissement de l'action antagonique. C'est elle qui ponctue ce qui aura au bout du compte constitué "*le premier choc*". En attendant les suivants.

Le long récit de la manifestation obéit lui-même au schéma du roman dans son ensemble, en faisant se succéder une phase de découragement passager et une phase de relance de l'enthousiasme, afin que le processus demeure structuré par une dynamique de la victoire. On est assez proche, au fond, d'une dialectique concrète dont la résolution finale serait indéfiniment remise à plus tard. Les premiers arrivés ont du mal à se regrouper, les CRS les assaillent et font des blessés et des prisonniers. Le rapport de forces est clairement favorable aux hommes en armes, odieux et délibérément brutaux. Ils ont interdit l'accès de la Bourse du travail, le point de départ annoncé du rassemblement ; que "*la maison du peuple*" soit ainsi soustraite à ses occupants légitimes contribue à ce que certains aient "*l'impression d'avoir perdu d'avance, de tenter l'inutile*"²⁵. Car personne n'oublie que pendant ce temps le déchargement du bateau américain continue. La tentation est forte de penser qu'on risque de se faire "*mettre en pièces pour rien*", et que tout "*ce qu'on fait ici peut paraître artificiel, condamné d'avance à ne rien changer*"²⁶. Certes, le romancier ménage ainsi le

²³ *Ibid.*, pp. 164-165.

²⁴ *Ibid.*, III-19, p. 189. L'acte n'est pas attribué à un militant, la pierre lancée peut difficilement passer pour "*la première pierre*" annoncée.

²⁵ *Ibid.*, III-23, p. 235. Stil ajoute : "*Au fond, même, à quoi ça rime, cette gymnastique, ici ?*"

²⁶ *ibid.*, p. 236.

renversement de la perspective, mais l'insistance du procédé nous semble à nouveau relever d'un souci de nature réaliste (ne pas trop idéaliser la pratique militante), tout en trahissant un non-dit fondamental (s'attaquer à l'impossible).

L'optimisme regagne du terrain (et l'on verra que les efforts d'Henri y sont pour quelque chose) avec *"la grande nouvelle toute fraîche : les cheminots et les autobus viennent de débrayer pour l'après-midi, le temps de la manifestation"* ²⁷. Puis arrivent par groupes les habitants de la cité, hommes et femmes, Paulette à leur tête, Jacques avec son bras en écharpe (conséquence de sa blessure volontaire). Surtout, *"l'état-major de la manifestation"* a maintenant pris la direction des opérations ²⁸ : tels des généraux sur le champ de bataille prenant *"un peu de recul"* pour analyser la situation, ses membres repèrent les points faibles de l'adversaire dans l'occupation du terrain, et décident à mesure des choix tactiques : un groupe retient l'attention des CRS devant la Bourse du travail, tandis que le gros de la manifestation glisse sur le côté, etc., pour atteindre l'objectif (*"A la Préfecture !"'* ²⁹). On ne s'en étonne pas, *"la manœuvre réussit à merveille"*, si bien qu'un peu plus tard le narrateur peut sans malice se déjuger : *"La première impression a été trompeuse. On a une vraie, une belle manifestation. Huit cents à mille hommes et femmes ardents, décidés"* ³⁰. Et il s'agit d'une manifestation *"combative"*, non d'une *"promenade"* (du genre défilé du 1^{er} mai), une expression de la puissance du peuple, de sa vitalité, et de son humour vengeur. Les enfants Ginette et Paul sont de la fête, parfaits gavroches insolents et courageux. Comme on passe devant l'imprimerie du Démocrate, le *"canard RPF"* accusé d'être vendu aux Américains ³¹, on entre dire deux mots au directeur, le bien nommé M. Béni, qui se fait déculotter (tout à fait involontairement) et fesser d'importance par les trois femmes qui sont entrées, puis enduire de colle et décorer de morceaux de papier. Pour que le burlesque de la scène soit complet, et la franche rigolade populaire à son comble, Lucien, le meneur du petit groupe décroche un portrait de de Gaulle et *"le lui crève sur la tête, lui laissant le cadre comme collier"* ³². Après un *"formidable éclat de rire"*, et une rapide explication politique de Lucien, une partie des ouvriers du journal rejoint la manifestation.

²⁷ *Idem.*

²⁸ Nous en reparlerons dans le point suivant, il se compose de Dédé (le responsable de la Fédération), de *"Georges le député"* (ainsi qu'il est désigné), et d'Henri.

²⁹ C'est le titre du chapitre III-25.

³⁰ *Ibid.*, III-25, p. 251.

³¹ On répète en cette occasion qu'ils sont *"encore pires que les Allemands"* (p.260).

³² *Ibid.*, p. 259.

Portée par le sentiment de sa force, celle-ci parvient à la Préfecture et y fait halte, non sans hésitation, car la voie est libre qui mène vers le port, et "*on se sent capables de faire beaucoup plus*" que d'envoyer une délégation, une de plus, auprès de quelqu'un qui n'est jamais "*qu'un pantin*". Pourtant, c'est la sagesse des dirigeants qui prévaut, alors que Lucien exprime sans ménagement son mécontentement devant la liste modeste de revendications qu'on s'apprête à faire valoir : "*Les prisonniers, de toutes façons, il les aurait lâchés demain, ou ce soir. On n'aura rien de plus. Les salaires, les cartes, le bateau, on aura des paroles, au mieux !*"³³. Retenons que Lucien lui-même ne sait pas ce qu'il conviendrait de faire, mais qu'il a le sentiment d'une disproportion entre l'énergie déployée et la minceur prévisible du résultat. Grâce à la pression exercée au-dehors par les manifestants, et plus encore à l'émotion suscitée chez le préfet par l'irruption de deux d'entre eux à travers les fenêtres de son bureau (situé pourtant à l'étage), on obtient assez facilement des concessions³⁴. En mêlant le comique au sérieux, le romancier y ajoute le gain d'une nouvelle rigolade aux dépens d'une autre figure de gardien de l'ordre bourgeois. C'est sur un gag qui donne la clé du titre du chapitre, "*Le fauteuil du préfet*", que s'achève cette peu grandiose prise de la Bastille³⁵.

Le titre du chapitre suivant, "*Victoire, c'est vite dit*", chapitre qui est aussi le dernier du roman (avant que le bilan de la manifestation ne soit tiré dans l'épilogue) annonce une conclusion *a priori* déceptive. Ce que nous avons mis en relief jusqu'ici la rend en partie prévisible, mais elle n'est pas sans poser problème dans un roman dont on attend qu'il sacrifie au devoir d'optimisme, surtout dans ce lieu stratégique que sont les dernières pages. Après l'étape de la Préfecture, le récit fait état d'un flottement très sensible chez les manifestants. On marche vers la prison pour accueillir ceux que le préfet a accepté de libérer, puis vers le port, sans que la décision en ait été prise, la foule se met à courir sans savoir pourquoi, jusqu'à ce qu'elle bute sur des cordons de CRS qui barrent l'accès de la jetée, à proximité du bateau américain. L'étonnant est que le flottement semble gagner le narrateur et les dirigeants eux-mêmes : on pourrait chercher à enfoncer le barrage policier, "*mais à quel prix ? Et est-ce bien ce qu'il faut. On ne sait jamais très bien, quand on se bat ainsi, si on ne va pas trop loin, jusqu'où exactement il est bien d'aller*"³⁶. Cette perplexité n'est peut-être pas complètement partagée par les

³³ *Ibid.*, III-27, p. 276.

³⁴ Le préfet "*croit voir déjà les manifestants se ruer dans le grand escalier*", il "*lâcherait n'importe quoi pour enrayer le désastre*" (pp. 282-283).

³⁵ Henri ayant été amené à s'asseoir dans le fauteuil du préfet, les camarades apprécient : "*Cela ne serait pas plus mal comme ça – Quoi ? Ce serait bien mieux ! C'est un comme ça qu'il nous faudrait*" (p. 286).

³⁶ *Ibid.*, III-28, p. 290.

dirigeants, le narrateur ayant l'élégance de l'assumer tout en restant très allusif sur leur état d'esprit, mais il reste qu'avant qu'ils aient pris une décision la foule se remet en branle et qu'ils vont ensuite ne plus maîtriser grand-chose. Ils pourront empêcher l'inutile affrontement avec les CRS, mais pas que les plus ardents fassent le coup de poing, que Youssef ne soit arrêté et Jojo blessé par le couteau d'un jaune, les deux jeunes militants qui furent les héros du "*coup de la base*". Même Henri se contentera de dire à Paulette : "*Je crois qu'on a quand même gagné*" ³⁷, avant que le narrateur ne dresse dans l'épilogue un bilan mitigé de cette journée, qui n'aura donc pas été une de ces "*grandes journées de victoire*" évoquées plus haut. Il est vrai que celles-ci supposent "*une foule intelligente et forte*", ce qui ne semble pas se trouver facilement, malgré la débauche d'énergie des militants et leur application à tout expliquer.

A ne considérer que les toutes dernières pages du roman, on a l'impression de retomber sur le scénario préféré des romans antagoniques, que résume assez bien la formule "*un jour viendra*" : la bataille qui vient de s'achever, victorieuse ou non, n'est de toute façon que le prélude à la bataille décisive, celle qui fera tout basculer, qui fera tourner la terre à l'endroit, qui fera entrer enfin dans la vie nouvelle. Au nom de la direction nationale du Parti, le membre du Comité central venu aider à tirer le bilan des actions locales explique à Henri :

La question, c'est qu'ici, vous avez tenu le mieux possible un premier choc. Paris est en train de vous promettre que vous serez de moins en moins seuls pour les suivants, et qu'un jour viendra...Le peuple de France ne sera jamais un peuple d'esclaves, a dit un jour le Parti. Cela se passera peut-être, sans doute, tout autrement, mais le peuple de France répondra comme il a répondu cette fois-là. Et cette fois, il saura encore mieux ce que le mot libération veut dire, pas vrai ? ³⁸.

Dès le premier volume du roman, qui s'intitulait *Le Premier Choc* avant que ce titre ne devienne celui de la trilogie, le lecteur pouvait donc entendre dans le choix de cette expression la grande promesse une nouvelle fois annoncée. Et peut-être aussi ce qu'elle comporte d'avertissement à ne pas croire trop proche le dernier choc, "*la lutte finale*" toujours chantée et jamais engagée ³⁹. La relative originalité de Stil, toutefois, est que dans le cadre même de l'optimisme de principe il s'attache plus que d'autres à ne pas

³⁷ *Ibid.*, p. 299.

³⁸ *Ibid.*, "*Paris avec nous*" (épilogue), p. 315.

³⁹ Ou dans sa variante Mai 68 en France : "*Ce n'est qu'un début, continuons le combat*".

bercer son lecteur d'illusions trop rassurantes. En s'intéressant de très près aux réalités les plus quotidiennes, à la fois joyeuses et ingrates, gratifiantes parfois, éprouvantes souvent, de la pratique militante, il prive ses personnages et ses lecteurs de satisfactions trop faciles. Les moments d'ivresse sont rares, et les examens critiques permanents. Plus qu'à un souci pur et simple de réalisme, cela tient chez lui à ce souci affiché d'aider à la solution des mille et un conflits que rencontre le militant : le projet didactique interdit, en effet, d'en donner d'emblée une idée flatteuse, mais il accentue aussi la rigueur doctrinale et l'austérité du propos. Avant d'en juger à travers les apprentissages très exigeants infligés à Henri, disons un mot de plus de ces leçons tirées dans l'épilogue par un narrateur on ne peut plus impliqué dans l'univers de ses personnages.

La première phrase pose sans la moindre ambiguïté le cadre qui va présider à leur formulation : *"Cela va aider, comme nous disons, les remarques de Léon Santerre à ce comité de section du mardi huit"* ⁴⁰. Avant que le membre du Comité central ne vienne aider pour les questions de fond, le narrateur renseigne à grands traits sur les destins de quelques-uns et sur les lendemains de la manifestation. A cause des mensonges de la presse bourgeoise, la reprise des cartes a été retardée, ce qui ne permet pas de juger du courant d'adhésion enregistré par le Parti. Le bateau américain est reparti à moitié plein (et donc à moitié vide), les cartes professionnelles n'ont pas été rétablies, malgré les promesses arrachées au préfet. Alphonse a eu beau faire amende honorable, la *"quarantaine où il est tenu"* se prolonge ⁴¹, et la mesure moins sévère prise à l'encontre de Robert a créé un malaise qui rend improbable sa réélection à la tête du syndicat. Le bébé de Francine et Jacques, malgré le confort de l'immeuble conquis et la solidarité des femmes, a failli ne pas vivre (à l'image peut-être de certaines espérances nées de la chaleur des combats). On rend une visite collective à Gilbert, qui guérira, le moral et l'amour aidant. Puis vient le grand moment, celui de la réunion de bilan présidé par Léon Santerre, puisqu'*"il était dit que cette affaire déboucherait sur Paris"*. Comprendons : le titre du dernier volume et de l'épilogue, *"Paris avec nous"*, a d'abord valeur de reconnaissance, de consécration par la direction du Parti du caractère exemplaire de la lutte menée localement.

⁴⁰ *Ibid.*, épilogue, p. 302.

⁴¹ Passe à ce sujet l'expression d'un léger malaise : cette quarantaine *"ressemble à un jeu d'enfant [...] mais en attendant..."* (p. 304). Sachant ce que représente en réalité cette mise à l'index de tous les instants, cette mise au ban de la communauté fraternelle, on se dit que le narrateur en reste tout de même à un silence pudique, qui vient de préciser *"tout le monde lui tournant le dos dans les bistrots et ailleurs"*.

Léon Santerre, *"en dehors des réunions, rien de plus terre à terre"* comme homme que cet homme, *"c'est vraiment malgré lui qu'on le trouve exceptionnel"*, *"oui, vraiment un homme comme nous tous"*, cet homme très ordinaire donc, est un très typique dirigeant du parti ouvrier, riche d'une expérience glanée dans toutes les régions de France et d'une *"mémoire extraordinaire"* des luttes partout menées. Dès qu'il se met à expliquer, on découvre *"l'essentiel en lui"*, et *"l'essentiel, c'est à quel point il fait corps avec le Parti"*. Comme il est en outre un homme réfléchi et un excellent pédagogue, il nous semble constituer le modèle sur lequel le narrateur lui-même n'a cessé de se régler. Les choses importantes qu'il perçoit et que personne ne voyait, *"imprégné comme il l'est [...] de la pensée du Parti"*, *"il sait les faire dire aux autres, par des questions, sans montrer que lui les voyait avant"* ⁴². Avec les moyens de la fiction, le narrateur ne s'est pas proposé d'autre but, poser des questions dont il connaît les réponses, sinon avec certitude du moins en étant très imprégné de celles du Parti, mais dont il confie aux personnages la tâche de retrouver le chemin. Ou encore, il s'agit pour l'un et l'autre de *"comprendre et faire comprendre"*, ce qui est aussi désigné comme étant la grande leçon incarnée par Maurice Thorez, le modèle du modèle ⁴³. Dans son analyse des actions locales, le membre du CC (introduit *in extremis*) renvoie en abyme à la démarche qui a été celle du narrateur : ne pas chercher à *"échapper aux côtés sombres du présent"* en se réfugiant dans un optimisme factice, mais les affronter, les expliquer, pour mieux refonder l'espérance. Mais comme le socle de cet optimisme bien compris n'est autre que *"la magnifique combativité des travailleurs"*, dont il convient de saluer la valeur inestimable avant comme après la critique de ses résultats, on voit mal qu'il évite mieux que le narrateur le cercle dans lequel leur commune démarche se déploie. La critique de l'optimisme suppose et reconduit l'optimisme de la critique.

Dans l'analyse de la grande manifestation finale, la conclusion majeure formulée par Léon Santerre, qui est aussi *"la règle principale"* à rappeler, *"c'est de jamais laisser isoler la classe ouvrière"*. Ainsi, on a négligé le soutien qui avait été acquis aux dockers, et *"on a complètement oublié qu'il existe un Mouvement de la paix"* ; on avait mis le docteur Degand (son président) dans la délégation de la Préfecture, avant de *"l'oublier sur le trottoir à la sortie, [de] le laisser retomber froidement"* ⁴⁴. Si tous

⁴² *Ibid.*, pp. 309-310. Depuis que le terme est associé au membre du CC, Stil met une majuscule à "parti".

⁴³ *Ibid.*, p. 314. Tel geste de Léon est *"comme le reflet à travers lui d'une façon d'être de Maurice"*, car *"il est de ces militants que Maurice a marqués jusque dans leurs gestes"*, et pas seulement *"dans tout ce qui leur sert pour persuader, aider à penser"*.

⁴⁴ *Ibid.*, pp. 312-313. De façon très symptomatique, ces propos de Santerre font rire les camarades, et il ne peut faire moins que de leur faire observer : *"si nous en rions, c'est justement la preuve que c'est encore à*

savent bien que "*dans toute lutte vraiment dure, on voit les rangs s'éclaircir plus ou moins, et la classe ouvrière rester plutôt seule à tenir le drapeau*", il ne faut pas en profiter pour cultiver l'isolement : "*au contraire, plus la lutte est dure, plus nous devons penser à tout faire pour grouper tous ses alliés autour de la classe ouvrière*" ⁴⁵. Voici qui se met à ressembler à une critique de la ligne politique instaurée depuis le début de la guerre froide, une ligne de repli sur les valeurs du groupe et de lutte frontale contre l'ennemi désigné, une stratégie de guerre idéologique mal dissimulée sous les apparences fédératrices du Mouvement de la paix. Voici qu'affleurent entre les lignes les contradictions de cette politique faussement unitaire et réellement sectaire. Car le premier responsable de l'isolement croissant de la classe ouvrière c'est le Parti lui-même et non tel ou tel dirigeant local : ce que la direction leur demande depuis trois ans (nous sommes à l'aube de 1951 à la fin du roman), c'est bien de trouver une solution à la quadrature du cercle. C'est de prétendre entraîner la foule immense des braves gens dans une guerre partisane. C'est de réaliser l'impossible.

Nous disons bien que ces contradictions, que nous avons essayé de pointer tout au long de notre étude, ne peuvent qu'affleurer dans le texte. Plus exactement encore, elles trouvent une solution politique rassurante dans les dernières pages, écrites en 1953 : la dérive observée (de type sectaire) sera surmontée grâce à un retour à "*la règle générale*" rappelée par Santerre, et non par une nouvelle ligne, et le garant de ce retour c'est celui qui vient d'être plusieurs fois invoqué et dont on demande des nouvelles de la santé dans les toutes dernières lignes. Le garant donc de ce retour à une politique vraiment nationale, c'est le retour même de Maurice Thorez à la direction, retour qu'à la date de l'écriture Stil projette sur le temps de la fiction, qui coïncide lui-même avec le début de l'intérim Lecoœur. Maurice, avec son incroyable volonté de guérir (dont Gilbert s'est inspiré avec succès, l'épilogue vient de le révéler), "*il se soigne comme vous vous êtes battus. Nos camarades de là-bas nous le rendront guéri...Et sans aucun doute, pour les victoires décisives dont nous parlions, eh bien, on peut en être sûr, il sera revenu avec nous ; à notre tête*" ⁴⁶. En 1953, on en est sûr, l'anticipation n'est pas révolutionnaire, à la différence des "*victoires décisives*" une nouvelles fois promises, mais elle laisse penser qu'à cette date la période de l'après (prix) Staline a commencé pour le romancier du *Premier choc*.

la surface en nous, ces choses-là". Autrement dit, le Mouvement de la paix, on sait bien que ce n'est pas très sérieux.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 313.

⁴⁶ Ce sont les tout derniers mots du livre (p. 317).

*** *La mise à l'épreuve d'un nouveau dirigeant***

Si le projet du romancier se laisse assez bien déchiffrer à travers le récit des luttes qui mobilisent l'ensemble des acteurs, il apparaît mieux encore dans sa constante mise en relief des problèmes que rencontre son personnage promu à de plus hautes fonctions. Plus précisément beaucoup des péripéties de l'action racontée ont valeur pour Henri d'examen de passage. Le volume II s'ouvre sur un incident révélateur : Henri se voit reprocher par sa femme de trop s'occuper du camp américain au lieu d'aider à la défense de l'immeuble ; puis c'est au tour de Robert d'insinuer qu'il s'occupe trop du port et du Château d'eau et pas assez du reste de la section, maintenant qu'il en est le responsable. Henri a beau déployer une activité inlassable, il n'échappe pas aux reproches, ni à sa propre conscience critique : même harassé, rentrant chez lui après avoir évité de justesse d'être interpellé par des CRS, il s'en veut de *"n'avoir pas fait la moitié de ce qu'[il] aurait dû faire"* ⁴⁷. Surtout, même s'ils sont parfois mal fondés, reproches et regrets le conduisent à se poser la bonne question : *"C'est ça que tu appelles diriger ? T'es là à courir comme un perdu, de tous les côtés. Et tu oublies peut-être le principal ?"* ⁴⁸. Gilbert, lors de l'entretien au sanatorium l'en avait averti, le dirigeant ne doit pas céder à *"la tentation de se tuer au boulot"*, il doit organiser le travail des autres, il doit capter, mobiliser et orienter toutes les énergies. En ces heures graves où la ville est investie par l'armée d'occupation, il lui faut se trouver partout, mais pour forger les conditions de la mobilisation générale.

Il lui faut, par exemple, appliquer la technique de la prise de parole en *"dix phrases au plus"* ⁴⁹ pour gagner en temps et en efficacité ; résoudre le problème de l'attitude juste à adopter envers ceux qui ont été embauchés dans le camp américain ; convaincre cheminots et métallos de rejoindre une lutte où les dockers sont en première ligne, discuter avec le président local du Mouvement de la paix...A chaque fois, il y a des solutions concrètes à trouver, des initiatives à prendre, des erreurs à corriger, des défaillances à pallier, sans qu'il soit possible de s'en tirer par une formule toute faite ⁵⁰. Les mots d'ordre et les analyses du Parti fournissent le cadre et l'esprit dans lesquels il faut réfléchir et inventer, mais pas les mille et une décisions qu'il faut prendre sur le terrain. Les résultats sont le plus souvent probants, Henri devient un acteur efficace sur

⁴⁷ *Ibid.*, II-3, p. 35.

⁴⁸ *Ibid.*, II-2, p. 25.

⁴⁹ C'est le titre du chapitre II-2, autre message adressé aux apprentis dirigeants.

⁵⁰ *"A chaque pas, c'est la surprise, l'obstacle inconnu. Et jamais possible de s'en tirer par une formule à peu près. Ceux qui nous croient des exécutants aveugles, des mécaniques..."* (II-15, p. 131).

les divers fronts de la mobilisation. Et il apprend à mesure comment aborder les problèmes les plus délicats qu'un dirigeant rencontre sur sa route, les problèmes posés sur le plan des rapports humains. Avant d'en parler, ajoutons qu'il ne néglige pas non plus de veiller à la gestion de son temps, la règle étant de ne pas s'accorder de pause ou de repos qui ne profitent au travail militant.

Après la manifestation des métallos, par exemple, il s'autorise à inviter Paul, le camarade du bureau fédéral venu prêter main-forte, à manger avec lui ; il se procure chez le copain épicier des huîtres et des moules, qu'il faudrait ouvrir, alors qu' "*on est pressé*", qu'il "*faut se dépêcher*", Paul le dit plusieurs fois. Henri lui propose de manger les moules crues pour gagner du temps ; mais surtout, tout en s'affairant on procède à l'analyse critique de la manifestation, ce qui sera source de progrès décisifs chez Henri. Stil éprouve tout de même le besoin de souligner que cette pause n'a pas été imméritée, ni sans profit : "*Une demi-heure pour manger, ce n'est pas la mort du pêcheur. Et on fait connaissance, comme dit Paul. Ce n'est pas si inutile qu'on pourrait le croire*" ⁵¹. Cette mise au point d'un rigorisme parfait est suivie un peu plus loin d'une dernière assurance prodiguée au lecteur sourcilieux : "*Même ce petit temps qu'on a pris pour manger n'a pas été perdu. Pour plusieurs raisons [...]*" ⁵². La question avait déjà été abordée à la fin du volume II, après l'épisode de la ferme Grangeon. Henri et Robert ont l'extrême audace de s'accorder une partie de pêche. Comment justifier une telle poussée d'hédonisme ? "*Après tout, ce n'est pas si souvent qu'on y va, à la pêche*", dit Henri ; "*et ça fait des repas*", répond Robert, qui avoue s'organiser pour prendre parfois un peu de bon temps, "*peut-être un peu trop*", pense Henri. La suite lui donnera raison puisque Robert se sera attardé en famille au moment décisif de l'arrivée du bateau américain. En attendant, l'occasion est mise à profit pour discuter du malentendu né entre des deux hommes (depuis la réunion de cellule). Robert souhaiterait aussi qu'on s'offre le luxe de "*parler comme ça...pour ne rien dire*", mais Henri "*sent revenir ce petit remords, genre école buissonnière*", qui le taraude : "*Bien sûr, on ne fait rien de mal, mais c'est quand même étrange de se sentir démobilisé [...]* Etre là à tremper un filet dans l'eau ! hors de tout...*C'est vraiment par exception*". Le narrateur trouve ainsi un compromis, il ne désapprouve pas ce bref répit que s'offre son personnage, "*une matinée de détente pour les fêtes, c'est bien le moins*", mais le lui fait payer d'un brin de mauvaise conscience ⁵³.

⁵¹ *Ibid.*, III-12, p. 127.

⁵² *Ibid.*, III-14, p. 145.

⁵³ *Ibid.*, II-28, pp. 269-271.

Mais il en profite aussi, quant à lui, pour chanter l'homme nouveau que deviendra Henri s'il s'absorbe totalement dans les tâches qui l'attendent. S'accorder ou non une matinée de pêche relèvera alors du faux problème. En effet, la transformation intérieure du personnage sera telle qu'aucun loisir ne comptera à côté de la joie incomparable de servir : *"On parle quelquefois de sacrifice, d'effort, de dévouement...Si on veut. Mais éprouver que tout en soi se hausse au niveau des grandes choses qui intéressent, qui engagent tout le monde ensemble, voilà qui compense tout !"* ⁵⁴. Le cinéma, le bal, le sport, *"on aime bien sûr autant que les autres"*, mais quelle importance au regard de cette *"sorte de satisfaction de soi élevée et transformée à l'échelle de millions d'hommes parmi les meilleurs"* ? Il ne convient pas de dire qu' *"une fois dans le parti on n'a plus de vie"*, qu'on se sacrifie, car *"pour continuer à se sentir emporté sur cette pente montante, il n'y a bientôt plus rien sur quoi on hésite à faire une croix"*. La preuve qu'on ne sacrifie pas plus ou moins sa vie, c'est donc qu'on se sacrifie entièrement ; on ne porte pas sa croix, on en fait une sur chaque chose qui freinerait cette *"élévation illimitée"* (pour parler comme Hugo). Aragon, Garaudy, bien d'autres, nous l'ont signifié, l'homme communiste, héros ou martyr, relèvera de moins en moins des critères d'évaluation propres à la préhistoire humaine, sauf à confondre son ascétisme et sa foi avec des pratiques et des vertus d'un autre temps : *"Apparemment, vue de l'extérieur, sa vie deviendra peut-être de plus en plus sévère"*, se détournant du bonheur commun, pour aller parfois vers *"la prison, la déportation, la mort à affronter"*, *"mais ce qu'il sera seul à savoir, c'est tout ce qu'il gagne à ces changements"* ⁵⁵. C'est le narrateur ici qui parle et devance son personnage. La route d'Henri est tracée, qui le portera loin des scrupules formulés naguère sur l'oreiller ou à présent lors de sa partie de pêche.

Comme le romancier lui-même veut éviter de céder à la narration buissonnière, il a en réalité agencé le scénario suivant : depuis le lieu où ils pêchent, les deux militants ont une vue imprenable sur le môle d'escale et ils peuvent surveiller le déchargement d'un bateau. Comme une caisse se brise opportunément, ils ont la confirmation que celui-ci ne transporte que *"du divers"* (conserves, bas nylons, etc.), avant que ne survienne l'importante péripétie du *"coup du canon"*, qui est donc en partie décrite depuis leur point de vue de spectateurs privilégiés. L'apparente digression n'en était pas une, le romancier ne s'accorde pas plus de pause gratuite que ses personnages. Mais, nous l'avons dit, son objectif majeur est d'explorer la complexité des problèmes humains qu'un dirigeant est amené à affronter, et au-delà des aperçus du premier volume, la suite

⁵⁴ *Ibid.*, p. 269.

⁵⁵ *Ibid.*, pp. 269-270.

du roman propose de longues et nombreuses analyses de psychologie politique . Nous allons en retenir quelques-unes.

En premier lieu, Henri doit soumettre à un impitoyable examen ses propres préjugés envers certains camarades, ces sentiments mesquins qu'il est si difficile d'éradiquer, même entre communistes : *"dans chaque homme, les meilleurs aussi, l'ennemi conserve sa petite cinquième colonne qu'il faut tout le temps surveiller"* ⁵⁶. Ainsi, après avoir trouvé injustifié le sentiment de culpabilité des cheminots (ils se sentent soupçonnés de mollesse par les dockers), après avoir expliqué que l'ennemi se plaît à jouer sur les rivalités et les rancœurs entre les corporations, il est obligé de s'avouer qu'il a lui-même conçu une petite hostilité envers le responsable qui l'accueille chez lui : *"c'est sans doute cette atmosphère de bien-être qu'il y a dans cette cuisine ; pour formuler l'informulable par un mot cent fois trop fort, une allure de jalousie à l'égard du camarade qui, lui, travaille, touche tout son salaire, et cela peut-être parce qu'il n'est pas allé aussi loin dans le combat"*. Comme l'ajoute le romancier : *"Même chez Henri !", lui qui fait déjà partie "des exceptions, des hommes qui se dirigent, qui raisonnent, qui savent eux-mêmes donner des leçons à leur cœur quand il bat de travers"* ⁵⁷. Il n'est pas simple de se comporter en homme nouveau, en homme affranchi des passions viles et des sentiments bas, en *"exception"* morale, mais la gravité de la question tient à ce qu'elle concerne ici celui qui est en charge des autres, celui qui a mission de les diriger. Nous avons établi, à la lecture des romans, qu'un bon dirigeant communiste est un homme qui sait se laisser diriger (par les échelons supérieurs de l'appareil) ; il faut ajouter avec Stil qu'il est aussi un homme qui sait se diriger lui-même. C'est en se préservant de toute division intime qu'il peut lutter contre *"le terrible danger"*, celui de la division de la classe ouvrière. Telle est la haute exigence que découvre le nouveau secrétaire de section dans la tâche qui lui incombe de rassembler cheminots, métallos et dockers ⁵⁸.

Le corollaire de cette exigence touche à la notion de responsabilité : le dirigeant se sait comptable de ses moindres décisions, car *"les éléments du problème, ce sont des hommes et des femmes de chair et de sang"* et *"c'est là dedans que la moindre erreur*

⁵⁶ *Ibid.*, II-14, p. 126.

⁵⁷ *Ibid.*, pp. 125-126.

⁵⁸ Henri découvre avec une angoisse *"presque physique"* ce *"terrible danger"* de la division ouvrière, qui recoupe en partie celui de la division, chez les travailleurs, entre socialistes et communistes (le titre de ce chapitre II-2 est *"Un danger"*).

fait des ravages"⁵⁹. Quand chacun autour de lui y va de son avis, de façon parfois péremptoire, il lui revient de garder la tête froide, de chercher par exemple le sens concret à donner à ces mots qu'on emploie sans cesse comme "*résistance*" et "*nouveaux collabos*"⁶⁰. Il nous semble à nouveau que Stil fait passer ici quelque chose de sa propre expérience de jeune dirigeant communiste, et qu'il prête à son personnage une prudence qui n'est pas feinte. Le danger qui guette le responsable, c'est bien l'irresponsabilité, et c'est éventuellement de pousser les camarades à commettre des actes irréparables, à cause d'une erreur d'interprétation (quel sort mérite un "collabo" fin 1950 ?). Henri est même montré comme n'étant pas très sûr de lui dans sa discussion avec les cheminots, il répète qu' "*il ne faut pas jouer avec les hommes*", tout en concédant que "*le sacrifice où on engage tel ou tel camarade*" peut être un "*coup de fouet*" pour le mouvement de masse⁶¹. Il est vrai qu'il a aussi la fraîcheur de l'inexpérience, que le narrateur s'attache à montrer ses tâtonnements, sans oublier pour autant de mentionner les secours qu'il trouvera dans la lecture des œuvres de Maurice⁶², ou dans la conscience de l'autorité dont il est investi : il doit comprendre que si "*on l'écoute si fort*", c'est qu'il incarne la voix du Parti, et que son interlocuteur sera même porté à se demander si "*cela ne vient pas de plus haut, de tout en haut même*"⁶³.

Le texte ne suggère évidemment pas qu'Henri pourrait s'enivrer de ce formidable capital symbolique, ou en abuser. Non, il lui faut devenir ce qu'il est : "*devant cela aussi il se sent responsable [...] il a le sentiment d'un effort à faire pour s'élever lui-même au niveau de ce qu'il représente*"⁶⁴. Nous n'y insisterons pas, Stil reproduit là un schéma souvent rencontré, en l'appliquant aux dirigeants de tous niveaux, les plus élevés passant même pour les plus humbles. A mesure qu'il entre dans son rôle, Henri gagne le combat de la modestie. Mais il connaît des échecs, il est si exigeant qu'il en conçoit du remords, "*ne pas savoir encore assez pour répondre à tout*" le désole, puisque c'est le Parti qui en

⁵⁹ *Ibid.*, II-15, p. 132.

⁶⁰ Ce problème crucial, aperçu avec l'étude du premier volume, est ici très explicitement posé.

⁶¹ *Ibid.*, p. 134.

⁶² "*Ce soir peut-être il trouvera la réponse dans un des tomes de Maurice où il y a précisément les solutions qui dépassent le papier*" (p. 133).

⁶³ *Ibid.*, p. 136.

⁶⁴ *Idem.* C'est là une règle de base dans tout processus d'*institution* (d'un titre et d'une charge), il faut se rendre digne du capital symbolique qu'on se voit accorder par la société ; cette règle s'accompagne au sein de la micro-société du Parti d'une très forte incitation à intérioriser les exigences morales qui définissent l'exercice de la charge (de la responsabilité). Sur l'interprétation sociologique du thème "Deviens ce que tu es", nous nous référons aux travaux de Pierre Bourdieu.

pâtît ⁶⁵. Surtout, il continue de buter sur ces "*éléments du problème*" que sont non les choses mais les hommes. Certains échappent à sa compétence de militant, comme le vieux couple des Andréani, en proie à une détresse profonde mais obstinément figé dans son refus de la promiscuité ouvrière : "*Je ne sais pas quoi faire ! C'est à se demander vraiment s'il ne faudrait pas leur forcer la main. Ils seraient quand même mieux ici*" ⁶⁶. Il songe à former un petit groupe qui prendrait en charge leur déménagement, mais le romancier choisit de ne pas le confronter à cette situation, et donc de ne pas creuser plus avant l'énigme de cette détresse, puisqu'il fait survenir le suicide du couple aussitôt après. L'explication suggérée est que c'est la misère qui leur aura fait perdre la raison. De telles gens se situent à la périphérie de son activité militante, et son échec ne lui est pas compté comme tel, alors que cette menace plane constamment sur lui. Nous allons montrer comment se poursuit sa mise à l'épreuve, mais aussi comment son désir de bien faire tourne au désir d'atteindre, sur le plan de la psychologie politique, à une impossible maîtrise.

La double faute des camarades Alphonse et Robert, au moment de l'arrivée du premier bateau américain, l'oblige à prendre des décisions rapides : Max devra parler au nom du syndicat, Robert s'étant déconsidéré aux yeux de ses camarades, d'autant qu'on soupçonne l'ennemi d'avoir compté sur sa défaillance ; il faut du même coup tenter de faire débrayer ceux qui ont accepté l'embauche en son absence, ce que la passivité d'Alphonse a favorisé (quinze embauchés sur vingt sont cégétistes). Bref, l'occasion est excellente, Henri doit faire flèche de tout bois, intransigeant et déterminé : "*Il faut qu'on soit à la hauteur. Nous sommes des communistes. Et on ne serait pas capables ?*" ⁶⁷. D'une part, il lui faut envisager les moyens les plus radicaux que réclame la gravité de la situation ; ainsi la violence des piquets de grève est-elle justifiée quand "*c'est la vie de millions d'hommes, de femmes, d'enfants qu'il faut défendre contre ce bateau*", et il faut "*parer à toutes les manœuvres possibles des autres*". Il a été trop confiant, il ne veut "*pas être surpris une autre fois*", il lancera donc aussi la grande manifestation de la veille du jour de l'an ⁶⁸. D'autre part, et c'est sur ce terrain que les problèmes humains prennent toute leur acuité, il lui faut tenter de "*attraper les égarés*", un à un, car c'est à titre individuel que chacun est concerné. Voici Henri à pied d'œuvre : ne pas accuser en bloc, entrer dans les raisons de chacun, en distinguant tout de même entre "*le salaud, le*

⁶⁵ *Ibid.*, II-22, p. 204.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 263.

⁶⁷ *Ibid.*, III-3, p. 34.

⁶⁸ *Ibid.*, III-4, pp. 45-46. Il faut "*empêcher ce sale travail de se faire chez nous, dans notre port*", sinon "*demain toute la sale presse dirait que c'est nous qui avons déchargé le bateau*" (p. 47).

vrai", irrécupérable, insensible à la réprobation collective, et celui qui s'est fourvoyé, qui a commis "*un premier faux pas*", qu'il sait être une faute, liée à la difficulté de refuser du travail quand règne la misère ⁶⁹. Amorcée dans le chapitre III-4, une longue méditation va se développer sur ce thème dans les deux chapitres suivants, où se mêlent les voix du narrateur et du personnage.

L'un des égarés est Jean-Pierre Groux, un jeune docker qui vit sous le même toit que son frère Jean, manœuvre aux chantiers navals, et que sa belle-sœur Flore ⁷⁰. Celle-ci le chasse brutalement de chez elle en invoquant le souvenir de son frère Vincent, FTP fusillé par les Allemands (elle voue un culte à ce frère devenu un martyr) : "*et toi tu travaillerais pour eux, dans ma maison ?*" ⁷¹. Jean-Pierre avait accepté l'embauche, en hésitant, pour se sentir moins à charge sous le toit de son frère, et le reproche cinglant qu'il subit suffit à le faire renoncer. L'affaire se complique de ce que sa décision ne relève pas d'une prise de conscience, mais du refus de déchoir aux yeux de sa belle-sœur, envers laquelle il semble nourrir des sentiments tendres (bien que purs et secrets). Envers son frère Jean, il éprouve à la fois de la jalousie, du remords et du dépit (de n'être plus celui qui ramène le plus d'argent à la maison), des sentiments bas qui font que l'analyse des circonstances atténuantes de son comportement tourne au procès par amalgame. Le raisonnement vaut d'être mis en relief :

Quand des hommes en arrivent à trouver normal de décharger du premier coup du matériel de guerre américain, même s'ils ne sont pas vraiment le fond du panier, même quand on peut leur trouver des tas d'excuses, il y a toujours une petite fêlure à tout ce qu'ils font, à tout ce qu'ils sentent, à tout ce qu'ils pensent ⁷².

L'effort de compréhension tourne court, les présupposés de la démarche font retour bruyamment, il n'y a pas de faute politique sans fêlure morale, et toute fêlure creuse un abîme. Et le romancier ne s'arrête pas en si bon chemin, la condamnation d'un des frères ne signifie pas l'innocence de l'autre.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 49.

⁷⁰ Stil introduit là de nouveaux personnages, pour les besoins de sa méditation romanesque, qui va tourner à la démonstration, exemples à l'appui. Le chapitre III-5 a pour titre programmatique "*Les suivre un par un*".

⁷¹ *Ibid.*, III-5, p. 61. Flore ne doute pas que l'essence transportée par le bateau américain soit destinée aux Allemands.

⁷² *Ibid.*, p. 60.

Avec ces deux-là, dont l'un refuse tout choix politique et l'autre est devenu un égaré, *"tout se passe un ton plus bas"*. Jean-Pierre est jaloux de Jean, mais Jean a le mauvais goût, en effet (alors que son intuition touche juste), de ne pas aimer que Jean-Pierre demeure seul à la maison avec sa femme : *"S'il s'agissait de deux ouvriers communistes, il y a mille chances pour qu'un sentiment pareil ne les effleure pas"* ⁷³. Et Jean est en réalité coupable d'avoir exercé une très mauvaise influence sur son frère par son apolitisme, *"un abri commode"*, et une conséquence de ses remords de ne s'être pas engagé dans la Résistance en même temps que son ami Vincent (le frère de Flore). Cette première lâcheté a été suivie d'une seconde, paradoxale mais non moins grave, celle qui a consisté à se montrer ostensiblement fidèle à *"cette amitié deux fois tuée"*, jusqu'à épouser Flore, si attachée au culte du frère mort. Mais Flore est pour lui *"un remords vivant"*... Un tel homme, rongé de mauvaise conscience, peut-il, demande le narrateur, *"marcher vraiment droit"* ? Question suivie immédiatement de cette remarque qui vaut réponse : *"Toujours est-il que Jean n'a jamais pu aimer les communistes, ni cette Union des femmes où allait la sienne, et tout ce qui leur ressemble"*. Une nuance est encore préservée avec ce qui suit, *"c'est ainsi peut-être que se font parfois les jaunes"*, mais le fait est que Jean, après deux ou trois petits faux pas de plus, *"est devenu vite un jaune"* ⁷⁴. Pas un vrai salaud, mais un de *"ces jaunes passifs, qui essaient d'aller travailler, qui n'insistent pas si on les en empêche [...] pour recommencer le lendemain matin au cas où un trou se serait fait dans le piquet de grève"* ⁷⁵. La réflexion aura donc permis d'enrichir la typologie des jaunes et des égarés, dont Henri pourra à l'avenir faire usage.

Quant aux deux frères, ils ne sont au bout du compte pas très *"intéressants"*, Henri et le Parti peuvent *"presque faire une croix dessus"*, ce sont gens qu'on *"aura du mal à sauver"*, alors que Flore (qui n'est pas exempte de fautes) est sur le fond *"une très bonne fille, saine, honnête et franche"*. Elle et son père, un socialiste qui s'est un temps rapproché du Parti, *"méritent qu'on s'occupe d'eux"* ⁷⁶. Ainsi prend sens le thème de la sollicitude des "sauveurs" envers les égarés. Dans la réflexion générale qui suit l'analyse de ces exemples, apparaissent encore plus clairement les critères de l'évaluation, les présupposés et les enjeux de la démarche. Une immense ambition s'y fait jour : celle d'apprendre à maîtriser la complexité de chaque cas individuel, *"les mille choses quelquefois petites comme tout, qui décident les gens à prendre telle ou telle position"*.

⁷³ *Ibid.*, p. 59.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 57.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 58.

⁷⁶ *Ibid.*, pp. 64-65.

Le narrateur s'interdit bien de rêver, il se dit que *"le meilleur dirigeant ne pourrait jamais connaître chaque homme et chaque femme, et jusqu'au fond"*, mais il n'en révèle que mieux l'objectif de cette passion de connaître : *"savoir comment les prendre, les entraîner"*, savoir aussi *"les ramener sur la bonne route"*, en sorte que *"seuls les derniers des derniers restent à la traîne"*. Aussi nombreux soient les égarés, le bon pasteur a vocation d'aller *"les chercher un à un par la main"*, et il a mission de comprendre par exemple *"comment un ouvrier peut glisser au mauvais quelquefois pour des petits riens qui s'accumulent [...] comment il peut être mauvais tout en nous restant proche par encore bien des côtés"*. Et c'est aussi son devoir, car *"l'ennemi a besoin d'hommes"*, et *"c'est forcément par les points faibles qu'il essaie de pénétrer"* ⁷⁷. Les hommes eux-mêmes sont l'enjeu de l'entreprise, les objets et les moyens de la lutte. Celle-ci peut revêtir un bel habit humaniste, *"défendre l'homme homme par homme"*, elle n'en répond pas moins à la visée des lutteurs : se rendre maîtres et possesseurs des âmes humaines. Le dirigeant est l'alter ego de l'ingénieur des âmes.

La remarque presque rassurante est qu'il s'agit là d'une *"bataille interminable"*. La science et la technique du dirigeant sont vouées encore pour longtemps aux pratiques empiriques, si bien que dans l'immédiat *"la solution, c'est que le Parti, les cellules et aussi les organisations de masse baignent vraiment dans la vie"*. Le grand rêve de maîtrise, la belle (et inquiétante) utopie de la transparence des âmes, ne doit pas faire oublier cette recette toute simple, que les militants *"soient aussi des hommes comme les autres, au milieu des hommes"*, car *"avec le Parti qui vivrait ainsi, toute la terre serait travaillée"* ⁷⁸, explique le narrateur, ce qui suppose en réalité un étrange effet de contagion, d'imprégnation, non des militants par les masses, mais des masses par les militants. On peut craindre que ce soit là substituer la pensée magique à la rêverie utopique. Et on se souvient que la grande manifestation finale n'apporte pas la preuve d'une osmose féconde entre les dirigeants et la "foule", ni au sein de celle-ci entre les militants et les braves partisans de la paix. Nous allons en redire quelques mots sous l'angle des derniers apprentissages que fait Henri dans l'art de diriger.

Avant même que Paris ne s'avise de la grandeur de la lutte locale et ne dépêche le membre du CC (Léon Santerre), des responsables fédéraux sont venus apporter leur soutien. C'est donc à la fois épaulé et surveillé de près que le jeune postulant subit les ultimes épreuves de sa qualification. Dès la manifestation des métallos, il avait été secondé par Paul Verrier, le membre du bureau de "la Fédé", on y a fait allusion (avec la

⁷⁷ *Ibid.*, p. 65.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 66.

scène de la pause-déjeuner), mais aussi par le premier secrétaire fédéral lui-même, André Désiré, dit Dédé. C'est celui-ci qui va alerter *L'Huma* sur une action qu'il estime d'importance nationale, et même "*mondiale, par un certain côté*". Henri se sent à nouveau intimidé (comme vis-à-vis de Gilbert), il guette des signes d'approbation dans le regard droit et clair du secrétaire fédéral⁷⁹. Surtout, il doit au début lutter contre un horrible soupçon, quand il apprend que Paul restera auprès de lui pour assurer la liaison avec la direction fédérale : et si "*on voulait lui mettre un chaperon, un contrôleur attaché à ses pas ?*". Et quand Dédé a tant insisté sur l'importance du port, que nul mieux que lui ne connaît, n'était-ce pas "*pour lui faire accepter plus facilement ce contrôle, enfin cette aide ?*"⁸⁰. Un tel soupçon est sacrilège, il relève des calomnies chères aux anticomunistes, si le romancier l'évoque, c'est pour en faire justice. Henri se reprend aussitôt, en se fustigeant : "*Henri ! nom de Dieu ! Qu'est-ce qu'il te prend ? Des idées pareilles, dans le Parti...ça n'existe pas. Contrôle, qu'est-ce que c'est ? Pourquoi pas concurrence ? Et quoi encore ?*"⁸¹. Le lecteur est prié de se secouer pareillement. Henri va se convaincre rapidement qu'il a besoin d'aide et qu'il n'a pas à "*jouer à l'infailible*", à l'image de Paul, qui convient sans façons que son projet de tract était mauvais, alors qu'il avait eu scrupule, lui, de "*critiquer un membre du bureau fédéral*". L'aide d'en haut est utile, elle est gratifiante, Henri en a le sentiment très vif, elle doit cesser d'être intimidante⁸².

Lors de la manifestation des métallos, Henri ne peut s'empêcher de se jeter dans la bataille contre les CRS, malgré l'avertissement de Paul : "*Ce n'est pas ta place [...] tu leur rendrais service si tu te faisais arrêter*"⁸³. Il ne conçoit pas de ne pas en être quand les camarades prennent des risques courageux, l'atmosphère de violence fait qu'il "*perd un peu la tête*", et Paul est amené à le suppléer. Il a donc failli à son nouveau rôle, Paul le lui fait entendre avec tact et franchise, en évitant si bien de le critiquer "*de trop haut*" qu'enfin "*le cran d'arrêt de la susceptibilité est levé*"⁸⁴. Henri reçoit donc aussi au

⁷⁹ *Ibid.*, III-7, p. 73. Les deux hommes de la Fédé arrivent ensemble (au début de ce chapitre) ; Paul est dit "*tout jeune*", et avoir l'âge d'Henri, mais André a à peine la trentaine ; c'est donc bien le rang hiérarchique qui intimide le néo-dirigeant.

⁸⁰ *Ibid.*, pp. 77-78.

⁸¹ *Ibid.*, p. 78.

⁸² Stil attribuée à Henri une expérience autobiographique, celle du jour où il a été présenté à Maurice Thorez : "*Maurice, en lui serrant la main dans la sienne, si forte, a eu d'en haut ce regard qui fait le tour d'un homme en une seconde. Et il a dit seulement, tout bas, pour qu'Henri seul l'entende : Tu es un bon gars*" (p. 94).

⁸³ *Ibid.*, III-11, p. 112.

⁸⁴ *Ibid.*, III-12, p. 125.

passage une leçon de pédagogie, sur le terrain de la camaraderie communiste, qui rend possible de tirer profit des conseils comme des reproches, et qui invite à prendre modèle sur les responsables déjà accrédités. Lors de la manifestation finale (le lendemain), Henri subit une épreuve semblable, en plus cruel, et plus mélodramatique. Paulette est brutalisée et emmenée sous ses yeux par des CRS, il est pris d'une rage folle, veut se précipiter à son secours, Paul et Dédé le retiennent, si bien que *"tout d'un coup, cela lui fait du bien d'être fermement tenu, par des camarades"* – expression ô combien emblématique de l'appartenance communiste⁸⁵. Et il admet qu'il ne faut rien changer au plan prévu, on peut le lâcher, il est cette fois à jamais "tenu". Dans la suite de la manifestation, Dédé lui laisse les commandes, comme déjà Paul la veille, mais cette fois le pas est franchi : *"Henri, pour la première fois de sa vie, a continué à ne plus éprouver cette gêne, ce scrupule à diriger, à prendre des initiatives, ce sentiment qu'à côté de lui, au-dessus de lui, quelqu'un était là pour cela. Il s'est senti à sa place"*⁸⁶. Il baigne enfin dans la confiance : celle que lui fait le Parti trouve son répondant dans la confiance qu'il inspire (*"on l'écoutait"*) et dans cette confiance en soi toute nouvelle.

Le résultat le moins contestable de la manifestation finale, objet du bilan critique de l'épilogue, on l'a vu, n'est autre que celui auquel le roman n'a cessé de travailler : la naissance d'un dirigeant communiste, un dirigeant ouvrier, qui s'affirme sur un plan personnel à mesure que son intégration dans la culture du Parti s'améliore ; qui découvre les arcanes de la psychologie politique sous l'angle de l'efficacité, et l'insondable du cœur humain à travers une *typologie* des positions sur le terrain des luttes. C'est pourquoi ce qu'Aragon appelle le *"typage d'âme"* qui caractériserait la démarche de Stil, loin de cerner la complexité des choses humaines, n'a de cesse de les simplifier ; cette complexité n'est pas ignorée, c'est même l'intérêt relatif du roman de faire en sorte que le narrateur et le personnage principal s'y confrontent, mais elle est aussi ce qui résiste à l'éclairage politique et ce qui est destiné à être réduit par l'analyse romanesque. Elle n'est "éclairée" que par le pinceau de lumière des idées justes. Que l'évaluation politique des caractères soit elle-même associée à une évaluation morale n'est pas fait pour redonner chance de mieux se révéler à *"la nature complexe de l'homme décrit"*⁸⁷.

⁸⁵ *Ibid.*, III-23, *"Diriger"*, p. 243. On l'a revu avec le personnage de Léon Santerre, l'essentiel est de *"faire corps"* avec le Parti, de se sentir donc, à tous égards tenu.

⁸⁶ *Ibid.*, III-24, p. 274.

⁸⁷ Aragon, *Le Neveu de M. Duval*, *op.cit.*, p. 187.

*** *La politique, la morale et les contraintes du roman à thèse***

Aragon sait gré à l'auteur du *Premier choc* d'avoir évité les ornières des romans classiquement discrédités par les tenants du réalisme socialiste : les romans de type psychologique, populiste, ou naturaliste. Cette réussite se paie d'une vision édulcorée du peuple et du monde ouvrier, des milieux qui fournissent pourtant, pour une fois, la majorité des acteurs. En choisissant "*de ne pas les décrire du tout*" ⁸⁸, le romancier se garde du pittoresque et des clichés faciles, et en ne s'intéressant pas à "*la bête humaine*", il préserve à coup sûr la dignité ou la candeur de ses personnages. Mais ouvriers et petites gens en sont rendus moins présents, le monde qu'ils habitent et le langage qu'ils parlent forment un ensemble de signes dont la fonction politique l'emporte sur la valeur référentielle. Le respect d'une certaine vraisemblance permet qu'on ne s'y trompe pas, mais le récit répugne à s'attarder sur ce qui contredit ou déborde le cahier des charges du roman militant.

On s'en sera aperçu à travers nos citations du texte, le langage des personnages, et assez souvent celui du narrateur, est un langage familier, qui comporte de nombreuses tournures populaires, mais qui ne cherche pas non plus à imiter de façon rigoureuse un idiolecte ouvrier, ni non plus un parler régional. C'est aussi un langage largement épuré, avare de mots grossiers, vulgaires ou argotiques. Une certaine verve est assez souvent préservée dans les dialogues, quelques vannes rituelles, un peu de gouaille, mais les débordements sont rares. Sur ce plan aussi, le code qui prévaut est celui de la bonne conduite, le communiste parle mieux que l'ouvrier. Et le romancier réaliste-socialiste plus correctement que son confrère naturaliste ou populiste. Un personnage peut bien avoir, politiquement, "*le cul entre deux chaises*" ⁸⁹, ou un autre se laisser aller à dire "*tu vois dans quelle situation tu nous fous*" ⁹⁰, on ne se déboutonne pas pour autant. Même les marques les plus fréquentes du registre populaire sont distribuées avec retenue, élisions, suppression de la double négation, redoublement du sujet, etc. Un cheminot peut dire "*Note bien...Ce n'est pas que les gars ne soient pas contre*", un autre se permettre "*Vu de près, c'est vrai que c'est pas si simple*", le troisième revenir à "*Faut pas croire qu'on ne fait rien, qu'on ne travaille pas*", et Henri leur répondre de façon aussi correcte sur le fond que sur la forme "*Vous parlez tous les trois comme si je vous avais fait des reproches [...] Vous parlez comme des accusés qui se justifient. Voyons*

⁸⁸ Aragon, *ibid.*, p. 186.

⁸⁹ *Op.cit.*, II-11, p. 97.

⁹⁰ *Ibid.*, II-12, p. 111.

camarades !"⁹¹. On parle bien quand on pense juste, ce sont les autres qui parlent parfois aussi salement qu'ils vivent et s'expriment.

Un des rares débordements langagiers du roman, contrôlé par l'usage du style indirect, est le fait d'une ouvrière anonyme (dans une poissonnerie industrielle), révoltée par les manières salaces d'un patron odieux (il passe pour pratiquer le droit de cuissage) et compromis sous l'Occupation : *"Les collabos comme lui, fallait pas qu'ils se fassent d'illusions, et qu'elle serait la première à lui arracher les yeux de la tête et à lui faire bouffer tout cru son poisson, les arêtes, la glace et les boyaux avec ! [...] Fumier, va !"*. On pouvait s'attendre à pire, mais comme de très jeunes filles assistent à la scène, le narrateur précise qu'elles *"n'avaient jamais vu une femme à ce point déchaînée, criant aussi crûment, aussi sauvagement"*⁹², ce qui laisse penser qu'il a atténué ses propos, de même qu'il s'astreint à pratiquer une certaine censure dans l'ensemble du roman : ses ouvriers ont leur franc-parler, mais ils ne parlent pas crûment ni ne crient sauvagement. Un contre-exemple apparent, les Andréani s'y trompent un moment, est celui de leur voisin, dont ils entendent les grossièretés, et les coups qu'il fait pleuvoir sur sa femme, mais il s'agit du renégat Decoin, qui pousse très loin l'ignominie : il a beau dire au commissaire (qui veut lui faire commettre une explosion dans l'immeuble dont Henri sera accusé) *"Ah ! vous êtes dégeulasses"*, la police le tient, et il cède : *"Ah, merde ! J'aime mieux tout ce que vous voudrez"*⁹³. D'une façon plus générale, on retrouve chez Stil l'antithèse morale qui redouble la grande antithèse politique : il y a un parti de la tenue et de la propreté, ses membres en donnent l'exemple, qui aimeraient combattre la saleté sous toutes ses formes.

Un exemple en est fourni par les problèmes de conscience de Paulette quand elle reçoit les confidences de Gisèle (son amie d'enfance, la fille du boucher chez lequel elle travaille). Celle-ci est sortie avec des Américains, baptême de l'air, soirée où l'on retrouve la jeunesse dorée de la ville (qui croit vivre *"dans un roman existentialiste"*), conversations cyniques sur les destructions causées par les alliés à la fin de la guerre, nuit d'ivresse, coucherie dans un hôtel, et au réveil un grand malaise. Paulette ne sait que faire de cette *"petite bête assez sale et assez mauvaise, mais qui souffre ; qu'il faut apaiser"*, elle sent *"beaucoup de mépris dans sa pitié"*. Gisèle compte pour peu *"qu'il fût américain, ce passant qui l'avait salie"*, alors que chez Paulette *"c'est de là que partait*

⁹¹ *Ibid.*, II-14, pp. 121-122.

⁹² *Ibid.*, II-11, p. 99.

⁹³ *Ibid.*, II-4, p. 41.

son immense dégoût". L'idée la tourmente, cependant, que c'est son "*devoir*" de femme responsable que de chercher en quoi son amie est une victime, qu'il faudrait savoir plaindre et aider. Elle ne trouve pas les mots, et le narrateur la montre ensuite absorbée dans une activité de substitution : elle repense à tout cela en faisant son ménage, en pensant aussi à Mme Duquesne, "*qui a dû quitter son mari*", et elle frotte, elle fait reluire, elle enlève des taches de rouille, si bien qu'à la fin "*elle était contente de frotter, de tout son jeune corps secoué comme à plaisir, parce qu'après il ferait un peu plus beau dans la maison*" ⁹⁴. Étonnant exorcisme, Gisèle ne sera pas secourue, pas plus que les Andréani par un Henri tout aussi désespéré, mais le plaisir de la propreté pris par Paulette semble devoir racheter la saleté du plaisir pris par l'amie égarée.

La propreté, la clarté, c'est ce qui frappe dès qu'on pénètre dans l'immeuble conquis par les gens du Château d'eau, les Andréani en avaient été émerveillés lors de leur démarche auprès d'Henri et Paulette (à propos des manigances de Decoin) : "*cette petite cuisine claire et bien rangée, cette jeune femme toute propre qui se lève*", à l'image du visage de ce communiste, "*on voit au travers*", "*pas un trait qui soit fermé, cachant quelque chose*", rien que "*de l'eau claire*" ⁹⁵. L'un des rares chapitres consacrés à la vie nouvelle dans l'immeuble, s'intitule "*Il n'y a pas de murs*", on y passe de la clarté des intérieurs à la transparence des rapports communautaires : "*Ici, tout se sait. On ne se cache rien. On n'a pas de secrets les uns pour les autres*". Dans ce large espace où "*on fait une sorte de grande famille*", on renonce joyeusement à ce qui fut la vie privée, et derrière les cloisons de verre il ne se passe rien qui soit source d'embarras véritables ; même si l'on entend "*les disputes*" qu'ont parfois Gérard et Marie, "*ce n'est jamais bien grave*", c'est qu'on n'a pas le même caractère. Plus tard, le jour où Martine s'est offert le luxe d'une permanente, elle doit essuyer les plaisanteries des autres femmes ⁹⁶ ; mais comme elle est l'épouse d'Alphonse, qui a "*la bonne place*" (celle de contremaître), et qu'il vient de se mettre en faute, elle sent peser une réprobation plus lourde, "*elle aurait bien trempé sa tête dans un seau d'eau pour défaire tout ça, tout de suite, de rage*". Comme va le dire son mari, après avoir pour une fois refermé la porte

⁹⁴ *Ibid.*, II-16, pp. 143-147. "*La rouille*" est le titre très symbolique de ce chapitre.

⁹⁵ *Ibid.*, II-5, pp. 48-49. Les Andréani découvrent là "*un autre monde*" (titre du chapitre) ; dans le chapitre suivant, Andréani va même être ébranlé dans ses préjugés en voyant comment sont conçus les *Cahiers du communisme* : tableaux, citations, chiffres, que des matériaux, afin que le lecteur juge par lui-même, le contraire du "*bourrage de crâne*" des gazettes qui lancent "*leurs opinions tranchantes pour couper toute réflexion aux gens*" (*ibid.*, p. 55). Que toutes ces révélations n'aient pas suffi à les sauver de la noyade étonne d'autant plus ; le romancier a préféré aller jusqu'au bout de la preuve par le contre-exemple (le grand mal est de rester isolé), et éviter que ses héros soient des sauveurs trop parfaits.

⁹⁶ Par exemple, cette vanne typique (et presque hardie dans le contexte du roman) : "*T'as trouvé un petit vieux bien propre. Chez les femmes de riches, ça se fait beaucoup, paraît*" (p. 136).

sur le couloir, "*il faudrait être parfait*" ⁹⁷. Et d'autant plus parfait que l'espace collectif rend le secret, en soi proscrit entre camarades, presque impossible à préserver.

A part cet incident, la seule difficulté sérieuse évoquée au début était venue du "*cas Youssef*", c'est-à-dire de la question de savoir combien d'ouvriers algériens et marocains on pouvait accepter dans l'immeuble. Stil ose ici faire de très discrètes allusions à des traces de préjugés racistes chez certains : "*Si on était sûr que ce serait tous des comme Youssef*" (la remarque vient d'Alphonse, et elle est approuvée par sa femme, ce qui prélude en passant à leur défaillance prochaine). Mais la bonne raison pour limiter l'accès, c'est qu'une cinquantaine de Nord-Africains dans deux pièces (les seules vacantes, semble-t-il), "*ça donne un prétexte pour les coups de force de la police contre nous*", "*ils crieront au désordre*". On convient donc de quatre ou cinq personnes par pièce, Youssef a été "*un peu piqué par les réticences*", mais même Alphonse, "*au bout de deux jours d'expérience*", a été "*conquis*". Le cas aura été réglé "*proprement*", la grande famille aura quand même frôlé l'incident, et le roman l'incorrection politique, au prix, là encore, d'une euphémisation des choses vues. Le racisme n'est pas dans les habitudes populaires. Dans le même ordre d'idées, si on se réunit souvent, par commodité, "*Au gosier sec*", la fréquentation du bistrot n'implique nulle consommation excessive de vin ou d'alcool ; pas d'assommoir à la Zola ni d'ouvriers ivrognes sur le port où travaillent et militent les dockers (pas plus que d'allusions à la pratique bien connue du pourcentage prélevé sur les cargaisons déchargées). Comme Paulette, Stil supprime les taches de rouille.

Il est vrai que pour lui les femmes ont un rôle tout indiqué à jouer dans la grande lessive révolutionnaire. Au siège de leur association, la différence saute aux yeux, le local "*est propre comme un sou neuf*" ; au siège du Parti, on passe le balai-brosse, mais ici "*on n'a pas peur de l'eau et du savon*", ni d'aller jusqu'au "*raffinement*" d'un coup de plumeau. Ce qui laisse penser que le Parti est l'affaire des hommes. Mais ce n'est pas le point, il faut voir plus loin, la philosophie politique a tout à y gagner : "*De ce coup de plumeau au coup de balai-brosse de là-bas, il y a toute la différence entre l'homme et la femme, c'est clair*". L'éloge aurait des relents de mépris séculaire pour "*le deuxième sexe*", s'il n'était couronné par la vision de l'avenir : "*Et pas seulement pour ce qui est de nettoyer. Pour nettoyer le vieux monde aussi, elles ont, elles auront leur façon à elles. Elles vont toujours plus haut*" ⁹⁸. Pourtant, dans la suite de ce chapitre consacré aux

⁹⁷ *Ibid.*, III-13, pp. 136-139.

⁹⁸ *Ibid.*, III-21, "*Les amies*", p. 216.

lavandières de la révolution, on discute entre femmes du cas de Luce Decoin sans parvenir à élever "*plus haut*" le débat et à se mettre d'accord sur l'attitude à adopter envers la femme du renégat. On lui pardonne mal de n'avoir pas révélé le complot, de n'avoir pas surmonté sa peur, de pas quitter ce mari qui la bat ; "*mais il paraît qu'elle s'est mise à boire avec lui*", et "*si elle était mieux que lui, elle ne resterait pas avec*". Ainsi, "*aussi bien la garder que la rejeter, c'est une responsabilité*", et on ne trouve pas de solution à ce dilemme. On s'en tire en disant qu' "*on ne peut pas tout guérir*", qu'on a plus urgent à traiter, et qu'on verra plus tard, "*à supposer toujours qu'elle en vaille la peine*". Paulette avait pourtant fait la remarque judicieuse (elle qui n'avait pas su non plus aider Gisèle) que "*c'est plus facile de laisser tomber quelqu'un que de l'aider*" ⁹⁹. Face à ces délicats problèmes humains auxquels le romancier aime confronter ses personnages, les femmes se heurtent donc aux mêmes limites que les hommes. Dans les deux cas, le devoir de secourir, ou de chercher à guérir, doit composer avec le souci de ne pas compromettre le Parti ; mais plus encore, nous semble-t-il, sa mise en échec trahit qu'il a peu à voir avec la simple compassion et que celle-ci n'est pas remplaçable par une chimérique science des âmes humaines.

La compensation facile, et peu originale, que se ménage le roman est de faire parcourir à Paulette un apprentissage rapide et exemplaire, et de lui opposer des figures de femmes qui connaissent une déchéance, comme ses amies d'enfance Gisèle et Luce, ou qui incarnent les anti-valeurs propres à la bourgeoisie. Un exemple typique de mauvaise femme est celui d'une fille de pêcheur devenue l'épouse d'un patron ; comme pour Gisèle, l'échelon gravi dans la société se paie de saleté morale : "*de devenir peu à peu une madame, cela l'a tout d'un coup désaxée*". Dans son cas, le mal a en réalité une source plus traditionnelle : cette femme-là a le diable au corps, "*vive comme l'acier, des yeux à couper des hommes en deux*", on ne saurait mieux dire quel danger elle représente pour les mâles. Séductrice, elle descend dans l'atelier "*faire voler ses robes claires autour des engrenages*", et "*pencher ses décolletés au-dessus des établis noirs de cambouis*" ¹⁰⁰. Les ouvriers la regardent "*d'assez haut comme une vicieuse qu'elle était*", trois d'entre eux toutefois succombent, histoire "*de prélever un supplément de*

⁹⁹ *Ibid.*, pp. 219-220. On aura remarqué que le seul ouvrier qui boive, c'est le renégat.

¹⁰⁰ Le port du décolleté (comme le maquillage) est toujours un très mauvais signe dans le roman réaliste-socialiste (souvenons-nous de ceux de Laffitte ou Daix). Ici, le docteur Degand (le président du Mouvement de la paix) donne les mêmes garanties de vertu que les camarades : lors du dîner où sa femme et lui ont invité le couple Leroy, il raconte qu'ils sont revenus d'une soirée à l'Opéra "*tout écaillés, dégoûtés, malgré le spectacle*", à cause des dames très découvertes, que "*c'en était gênant, à ne plus oser mettre ses yeux nulle part*". A cause aussi des messieurs, tous chauves, et donc "*décolletés du crâne*" (II-26, p. 249). Où le bon docteur (dont on apprendra qu'il a été un carabin déluré avant de s'amender) va-t-il chercher ce sens aigu de l'indécence ?

salaire en nature sur le bien du patron", jusqu'à ce qu'un honnête forgeron fasse cesser cette pratique peu syndicale : lassé que, "*relevant ses jupes*", elle vienne s'asseoir "*sur le froid de son enclume*" (et probablement qu'elle la réchauffe), il la prend par les épaules et la met à la porte de l'atelier "*au milieu des bravos et des rires*" ¹⁰¹. Eros flanqué dehors, avec l'assentiment joyeux des travailleurs, tout danger est écarté de détournement de la force de travail et de l'énergie militante. Comme le dit le vieux communiste Jérôme Bouvard, la preuve de l'amour, c'est qu'on fait des enfants (à sa femme) ¹⁰². Il explique à des très jeunes gens, dont l'un vient de tomber amoureux : "*Moi, justement, les enfants, c'est à ça que je mesure si on s'aime bien, ou si c'est des manières, des chipotages de bourgeois*" ¹⁰³. Tous les couples de militants ont des enfants (Alphonse et Martine en ont huit), et l'essentiel de leur temps libre se passe en réunions ; en ces temps de mobilisation intense, celles-ci sont devenues "*des sommets de cette vie*" ¹⁰⁴. Henri, Paulette et les autres sont donc à l'abri des "*chipotages*".

Sur le plan de la vie privée et sur celui de la morale, les militants et les militantes ne sont donc pas loin d'être également tenus à l'impossible. Convaincu que c'est dans l'éclairage politique que l'humain se révèle le mieux, Stil va jusqu'au bout de son projet. Mais il n'invente pas dans le roman réaliste-socialiste la vision rigoriste des valeurs et des comportements ; elle complète chez lui un souci didactique qui se donne mission de combler le fossé, trop humain, entre "*la politique à l'état brut*" et "*le chemin des idées justes*". Son ambition d'écrivain de "*pénétrer le social jusqu'à l'intime*" se déploie dans le cadre restreint de ses certitudes, non sans révéler quelque chose de la ferveur vécue des communistes, des capacités de dévouement des militants, des espoirs et des rêves des plus humbles, mais aussi de l'immense gaspillage de leurs forces dans des luttes dont ils étaient loin de maîtriser les enjeux.

¹⁰¹ *Ibid.*, II-20, pp. 176-177. Le chapitre s'intitule "*Un peu de feu*", mais le titre est à prendre au pied de la lettre : les camarades qui attendaient Henri, retardé par ses réunions précédentes, au siège de la section, lui ont reproché son retard au lieu de songer à faire du feu, ce qui les aurait aidés à attendre (ils sont frigorifiés), "*comme quoi c'est politique aussi, trois quatre morceaux de petit bois et une allumette*", ne manque pas de se dire Henri (p. 175).

¹⁰² La femme du patron (Mme Blanc) donne naissance à deux garçons, dont un bâtard ; s'étant aventuré pour une fois en terrain zolien, Stil ne peut manquer d'en faire "*un voyou, qui jettera par les fenêtres tout ce que le vieux a ramassé, ou déshonorer la boutique*" (si le fils légitime "*n'en vient pas à bout*"). Tout ceci n'occupe que deux pages du roman, c'est sa valeur de symptôme qui nous a retenu.

¹⁰³ *Ibid.*, II-10, p. 90

¹⁰⁴ *Ibid.*, II-23, p. 220.

CONCLUSION : la transparence extérieure et l'intime

*Et puis me voilà sans héros positif.
Remarquez, déjà ne pas avoir de rives, de rivets,
de rivages... mais pas de hér. pos. : alors là !
[...] Parce que ce livre est le roman du réalisme.
Du réalisme contemporain. Avec ses difficultés,
ses contradictions, ses problèmes [...] Un roman
du réalisme, je vous dis. Où c'est peut-être le
réalisme même qui est le héros positif ? Ah, mes
enfants, laissez-moi la paix avec le hér. pos. !*

Aragon, *La Mise à mort*

Solidement bordé et riveté, le réalisme dont s'était réclamé Aragon depuis 1934 a fini par perdre sa perspective socialiste, en jetant par dessus bord ses héros, ses lutteurs, ses militants au grand cœur, abandonnés au péril de la mer, témoins pathétiques du naufrage de leur belle espérance, puisqu'il apparaissait que ce réalisme avait aussi perdu ses rivages en même temps que sa terre ferme. Le sol s'est dérobé, et l'espace ordonné du roman s'est défait. Non sans que la mise à mort de la croyance ne se prolonge au-delà du raisonnable, alors que depuis longtemps la page avait été tournée de la fiction réaliste-socialiste.

Mais c'est l'entreprise même de retracer l'histoire du réalisme socialiste en France qui a menacé d'être "*sans rivages*"¹. En dépit d'une dénomination on ne peut plus claire et singularisante, le phénomène longuement étudié dans ces pages n'avait rien d'un objet historique facilement isolable, rien d'une série continue de faits, liés à d'autres, mais relativement autonomes. Il a fallu construire l'objet d'étude, en prenant le risque de dériver trop loin de l'îlot central, ou de ne pas emprunter les voies les plus propres à le circonscrire. Le problème s'est constamment posé de savoir quels éléments retenir comme étant les plus pertinents, s'agissant de l'histoire de l'URSS, du Parti français et de son inscription dans l'histoire nationale, de l'engagement massif des intellectuels, et plus particulièrement de ceux qui ont franchi le pas de l'adhésion et se sont comportés en intellectuels-de-parti ; quels éléments retenir, également, du contexte littéraire français dans et contre lequel les écrivains communistes ont pris position, cultivant leur différence de façon d'autant plus ostentatoire qu'elle n'était pas prise au sérieux dans le champ littéraire, hors du cercle bienveillant des écrivains "progressistes", eux-mêmes courtisés par une critique partisane qui trouvait son compte à ce jeu de légitimation réciproque. En outre, notre volonté d'analyser les œuvres les plus significatives, et pas seulement d'esquisser une histoire du discours et de la production de ces œuvres, a conduit à réduire l'éventail des objets à prendre en compte, sur le plan idéologique comme sur les plans culturel et littéraire, afin d'éviter que l'investigation prolifère. Plus exactement, cette contrainte s'est traduite par un équilibre précaire entre analyses détaillées, exposés historiques circonstanciés, synthèses rapides et simples allusions.

Notre long préambule sur les prémisses du réalisme socialiste aura permis d'aller au cœur de ce qu'on hésite à appeler le stalinisme puisqu'il apparaît que les constituants essentiels du régime se mettent en place dès les lendemains d'Octobre 17, sans en excepter le domaine des arts et des lettres. Nous pensons l'avoir montré, la signification originelle du réalisme socialiste, et non pas celle d'un dévoiement ultérieur, tient à la décision d'unifier et de contrôler l'activité des "superstructures", d'enrôler de gré ou de force l'intelligentsia au service de la construction du socialisme. Et cette ré-organisation d'État s'est faite à travers la mise au pas de la pensée libre et de l'innovation créatrice ; la notion même de réalisme a alors servi, entre autres choses, à déclarer "*insupportable*" le roman moderne (J.-P. Morel). Aussi floue est la notion, aussi précise est la fonction politique qui lui est alors conférée. C'est pourquoi, tout en faisant notre profit de l'histoire de "*l'obsession réaliste*" de la critique russe proposée par Régine Robin, de la

¹ Dans le sillage du romancier de *La Mise à Mort* qui pratique là une sorte de "*méta-réalisme socialiste à vocation critique*" (pour reprendre l'expression de N. Limat-Letellier dans sa thèse), nous faisons bien sûr allusion au livre de Garaudy, *D'un réalisme sans rivages*, préfacé par Aragon lui-même (Plon, 1963) ; ce livre étendait sa curiosité à Picasso, Saint-John Perse et Kafka.

mise en évidence de son socle discursif permanent, nous n'avons pu partager ses conclusions : l'histoire de la répression des courants novateurs de la critique et de la création n'est pas "*une autre histoire*", mais un aspect essentiel de la promotion du réalisme socialiste soviétique, elle-même contemporaine de l'émergence du concept de "littérature soviétique". L'examen détaillé du mot d'ordre inscrit dans les statuts de l'Union des écrivains, et qui va régir la vie littéraire à partir de 1934, a confirmé qu'il ne pouvait se produire quelque chose comme un printemps du réalisme socialiste, sauf à prendre pour argent comptant les traites tirées sur l'enthousiasme et l'illusion lyrique.

Cette mise en perspective a permis de situer la tentative quasi solitaire d'Aragon de transposer en France l'exemple donné par le pays de l'utopie en marche, et d'en mettre en relief les traits les plus singuliers, et même tout à fait paradoxaux : *a priori*, cela n'avait aucun sens de chercher à importer le réalisme socialiste là où le socialisme manquait, et manquait avec lui un ensemble de structures organisant la vie sociale et culturelle sans commune mesure avec la situation française. Pour chercher à rendre compte de cette anomalie, nous avons dû faire converger un faisceau d'hypothèses : nous ont semblé se mêler chez Aragon la part de la croyance sincère, alors très répandue, au mythe soviétique, celle aussi d'une volonté de croire dirigée contre les premières raisons de douter ; la logique d'un processus laborieux de légitimation au sein du parti ouvrier (de la part d'un intellectuel bourgeois et d'un écrivain autonome, qui "*vient de loin*", et n'en finit pas de devoir donner des gages) ; la pression d'un contexte incitant à amalgamer défense de l'URSS, ligne parlementaire et patriotique, rassemblement antifasciste et défense de la culture ; un processus personnel de revendication des droits du roman, contrecarrés jusque là par les interdits surréalistes, et d'élaboration d'une conviction fondamentale sur le plan de la conception de l'art romanesque, mais aussi de l'art littéraire et de l'art en général : leur histoire commune serait "*l'histoire du réalisme qui veut prendre corps*". Cette proposition, en soi digne d'intérêt (nous allons y revenir), sert en 1934-1939 de sous-bassement à un discours à la fois régi par les présupposés esthétique et théorique que nous avons fait émerger du côté soviétique, et commandé par son contexte et ses finalités françaises. Ce heurt se traduit par l'étrange pari de miser davantage sur ce qui éloigne que sur ce qui rapproche de l'original, dans le moment même où c'est le crédit accordé à ce dernier qui donne au projet sa première raison d'être. Mais du même coup, Aragon a fait du réalisme socialiste français une affaire personnelle, il s'est réservé le droit d'en livrer la juste interprétation et, qui plus est, de donner ses propres romans comme des exemples avérés de sa possible mise en œuvre. Ce qui était en URSS une affaire par excellence collective

et grisâtre, devenait à Paris une aventure individuelle, et comme subjective, marquée du sceau d'une forte et brillante personnalité, "*la grande allure*", disait Cassou.

L'ensemble de ces particularités ont autorisé Aragon à revendiquer une formule du réalisme socialiste éloignée des risques les plus attendus du roman à thèse, des recettes les plus grossières du roman politique, et à creuser le sillon national dont il avait besoin pour son compte propre (dans le travail d'anamnèse confié au mentir-vrai de la fiction) et qui en même temps le mettait en phase avec la politique de son parti, au point qu'il y trouvât la vérité peut-être la plus profonde de son engagement : celle de l'appartenance à un sol et à une culture, qui redoublait l'appartenance à la famille des camarades. Il n'est pas surprenant dans ces conditions que les circonstances de la guerre aient déclenché chez lui ce grand élan créateur qu'il place sous le signe d'un réalisme national, sur le plan poétique, et d'une manière beaucoup plus intime sur le plan du réalisme romanesque avec l'écriture d'*Aurélien*, un réalisme fort peu socialiste, qui reprend et renouvelle le réalisme critique des grands aînés. Mais à travers la poésie de la Résistance, l'histoire que nous avons tenté de reconstituer prend désormais un visage collectif, sous l'angle patriotique, commun à tous les poètes, et politique, s'agissant des poètes communistes célébrant le martyre et l'héroïsme des leurs. Nous l'avons montré, un autre des paradoxes nombreux de cette histoire est qu'une conception réaliste de la pratique littéraire, engagée, combative, optimiste, et non dénuée de vibrations révolutionnaires, se soit ainsi manifestée en actes, et qu'elle ait accrédité les suites plus explicitement partisans que des écrivains du Parti lui ont données dès les lendemains de la guerre. C'est donc sur ce mode décalé que le futur réalisme socialiste de la guerre froide fait ses premières armes, sur une échelle qui dépasse la personne d'Aragon, celui-ci demeurant toutefois un acteur de premier plan par ses œuvres poétiques comme par ses essais sur le rejaillissement de la rime nationale.

Sur le plan du roman, dans cette courte période qui va de la Libération aux ruptures de l'année 1947, nous avons pu vérifier qu'en l'absence de l'invocation du terme un type d'œuvre a pu s'écrire qui correspondait strictement au programme du réalisme socialiste. Autrement dit, il est apparu que ce terme pourrait ensuite servir tout simplement à désigner une conception ouvertement militante du roman, ou, plus globalement, une "littérature de parti". Il suffisait bien que le roman soit centré sur la peinture de personnages incarnant des communistes plus ou moins exemplaires, ou sur le cheminement de personnages d'abord éloignés de la vérité et des bonnes valeurs, avant qu'ils ne s'éveillent et progressent, plus ou moins convaincus à la fin que ces gens à part qui se donnent la peine d'expliquer inlassablement, ou dont l'exemple est par lui-

même parlant, ces lutteurs généreux que sont les communistes, ce sont ceux qui ont, comme le dit encore Wurmser trente ans plus tard, "*fondamentalement raison*". Ce roman n'avait ni à imiter le roman soviétique, confronté à une réalité à dépeindre et à des conditions de rédaction et de diffusion tout à fait spécifiques, ni à se conformer à d'improbables recettes tirées d'une méthode ou d'une théorie labellisées. Les premiers romans réalistes-socialistes français ont pu se passer de l'étiquette qui permet pourtant, sans abus de langage, de les désigner, en tant qu'ils sont des romans à thèse communistes. Leur situation est inverse de celle des romans écrits jusque là par Aragon, qui revendique le label, mais en l'appliquant à des œuvres qui relèvent d'une authentique démarche d'écrivain, une démarche nécessairement personnelle, et assez peu redevable à une inspiration liée à l'appartenance et au souci de servir. Le réalisme socialiste des quatre premiers romans du "*Monde Réel*" est surtout affaire de perspective, d'horizon vers lequel le regard peut se diriger, mais la conception du monde qui est censée s'y exprimer devient de plus en plus invisible, quand on passe des *Cloches de Bâle* et des *Beaux Quartiers*, où quelques leçons transparentes sont plus ou moins adroitement délivrées, aux *Voyageurs de l'impériale*, un roman purement critique, puis à *Aurélien*, où le personnage de Bérénice ne suffit pas à créer une contrepartie positive à l'errance de celui qui ne s'est jamais remis de la guerre ². Il faut avec ces deux derniers romans se faire voyant pour y discerner des présupposés critiques qui imparablement renverraient à la conception du monde dont l'auteur se réclame par ailleurs.

L'on a vu ensuite que la définition d'une politique culturelle orientée vers une conception très militante accompagnait la rupture de la ligne parlementaire du Parti, et précédait la grande rupture stratégique et idéologique symbolisée par le nom de Jdanov. En outre, Laurent Casanova ne se réfère pas explicitement au réalisme socialiste dans les interventions qui dessinent le cadre de cette politique, et le terme va venir coiffer en 1949-1950 un discours préalable et une pratique littéraire déjà amorcée. C'est à ce moment-là que la critique communiste s'ingénie à faire d'un certain nombre d'œuvres romanesques des exemples de la fécondité du mot d'ordre, en établissant un lien à la fois artificiel et pertinent entre la méthode et ses applications : la méthode ne donne pas de solutions aux écrivains, mais le discours qui l'escorte correspond bien aux œuvres alors écrites, dans la mesure où celles-ci sont faites pour donner raison de façon non ambiguë aux personnages de communistes, pour justifier leurs combats et les valeurs dont ils sont porteurs. Sous cet angle, on peut donc considérer qu'on assiste bien, enfin, à la

² Nous avons fait l'étude de ce personnage et de sa façon d'échapper à la leçon dont son auteur prétend qu'il est porteur, dans "*Une étrange fidélité*", *Roman* 20-50, n° 7, mars 1989 (numéro spécial consacré à *Aurélien*).

rencontre historique entre le discours de la méthode et les textes de fiction. Romans antagoniques et romans d'apprentissage répondent à la commande diffuse que tout semble encourager, Thorez en personne finissant même (en 1950) par demander explicitement aux créateurs de "*s'inspirer du réalisme socialiste*". A ce moment-là, les structures et les hommes existent, producteurs, critiques, périodiques, maisons d'édition, moyens de diffusion et de contact avec le public (on "organise la compréhension" à travers les rencontres avec les lecteurs, ou les ventes du CNE et de la Bataille du livre).

En même temps, l'on peut se demander si ces romans de la période de la guerre froide correspondent bien à la définition canonique formulée en URSS, et s'ils donnent raison à la conviction répétée d'Aragon qu'une transposition française en était possible. Il est difficile de considérer que, globalement, ils parviennent à représenter "le devenir révolutionnaire de la réalité", et cela de façon "historiquement concrète". D'une part, la réalité française qu'ils mettent en scène est certes, par principe, le théâtre de la lutte des classes, et le mouvement qui l'anime est obligatoirement orienté vers une résolution qui finira par voir le triomphe de "*ceux qui luttent*" ; mais les situations décrites ne sont pas et ne peuvent pas être des situations révolutionnaires, puisqu'elles sont empruntées, soit à une actualité immédiate tournée vers la lutte pour la paix (et la défense de l'URSS, contre le fauteur de guerre américain), soit à un proche passé dominé par la lutte du Parti pour sa survie et pour sa renaissance en partenaire digne de confiance sur le plan national. Dans le premier cas, on ne va pas au-delà du "*premier choc*", un choc lui-même de nature plus symbolique que réelle, et dans le second, la grande affaire est de construire une image flatteuse d'un passé à tous égards difficile, et non de montrer les prémices incontestables du "grand soir". Que les héros soient des résistants héroïques (comme chez Tillard ou Laffitte), ou leurs devanciers de 1939-1940 (chez Aragon), ou *a fortiori* des déportés (chez Daix), ou encore des héros de la résistance au nouvel occupant (chez Abraham, Gamarra ou Stil), ils ne sont des révolutionnaires que par les valeurs présentes qu'ils incarnent et leur détermination de ne pas cesser le combat. Si, au détour de quelques rares récits, on croise des révolutionnaires venus de l'Histoire en train de se faire, ce sont ceux contre lesquels, en Indochine, des militants pourraient, la mort dans l'âme, avoir à combattre. Mais ce thème embarrassant n'est qu'effleuré (par Chabrol et Stil). Et si on se transporte aux Etats-Unis (avec Pozner et Courtade), ce n'est certes pas pour inventer qu'une insurrection générale s'y prépare.

D'autre part, qu'en est-il du caractère réaliste et véridique de la représentation dans ces romans politiques ? On ne s'étonne pas de vérifier que la prétention à la vérité ne réussit guère à démontrer que la vérité de la prétention : les militants mis en scène

vivent dans la certitude d'être dans le vrai, et des narrateurs bienveillants évitent de les mettre en difficulté au point de les ébranler en profondeur ; si certains d'entre eux se mettent à douter vraiment, ils sont perdus, ce sont graines de renégats. Et les salauds, de toute espèce, sont là pour conforter le système de certitudes qui régit le roman. Les structures antagoniques et les schémas de l'apprentissage exemplaire présupposent une vérité (celle de l'intertexte doctrinal) et un partage tranché des valeurs (celui de la communauté des militants), qui ne semblent pas compatibles avec les surprises de l'exploration réaliste. Le lecteur est guidé d'une main ferme, ses découvertes sont préparées et commentées, les clés lui sont fournies du déchiffrement du "monde réel". Il est prié de lire les surtitres politiques de la représentation quand le rideau se lève sur les scènes de la comédie sociale : c'est ainsi qu'il assiste au spectacle des intrigues et des luttes, des complots odieux et des nobles révoltes, qu'il s'indigne de la corruption des uns et applaudit à la vertu des autres, qu'il pénètre parfois dans les appartements des beaux quartiers (où conversent "*des gens horribles*"), ou plus souvent dans d'humbles locaux (où se tiennent d'utiles réunions) ; ou encore, qu'on l'emmène dans les coulisses du pouvoir, civil ou militaire, et que le dessous des cartes lui est révélé, les vrais motifs de la trahison nationale et les basses raisons de la persécution des patriotes, les intérêts inavoués des fauteurs de guerre et les enjeux inavouables de la grande conspiration contre le camp de la paix. Les romans que nous avons lus sont bien des romans *réalistes*, avec ce que cela suppose d'ambition sur le plan de la représentation, détaillée et vraisemblable, du monde social contemporain, et quant au "*traitement sérieux*" de la vie ordinaire (Auerbach). Mais la mise en perspective *socialiste* des scènes qu'ils proposent, l'éclairage politique projeté sur les mille et un objets dont leur univers est peuplé, la pellicule sémiotique qui les enveloppe uniformément, tout cela réduit fortement la portée de la description, en même temps que les risques de dérive des signes et de brouillage interprétatif ; ces sages précautions parent aux dangers de la complication et privent le lecteur du luxe de l'égarement.

En d'autres termes, ces romans à la fois semblent s'inscrire dans la grande tradition du roman français, comme "*extraordinaire instrument d'exploration du réel, de figuration de l'Histoire, d'analyse de la société*"³, et échouer sur le plan de l'intention de connaissance : en livrant avec les choses décrites leur signification, et en ne débordant pas du cadre où elle se déploie. Ce double aspect du texte réaliste a été mis en évidence dans les relectures récentes qui en ont été faites, et dans les analyses des procédés de son "illusion" spécifique, ainsi que le résumant assez bien les propos suivants d'Henri

³ Jacques Dubois, *Les romanciers du réel*, Seuil, "Points", 2000, p. 9.

Mitterand : "*L'œuvre réaliste, si elle mérite le nom d'œuvre, est toujours menacée mais aussi enrichie, par la poussée des fantasmes, des symboles, des mythes, des thèses, et tout simplement des formes. Elle doit une part essentielle de sa profondeur et de sa beauté à ses dérives*"⁴. Les tenants du réalisme eux-mêmes ont pu dénier le caractère de fiction des romans écrits sous son enseigne (dénégation, on l'a vu, systématique chez les tenants de sa variante socialiste), il n'empêche que la marque propre de la fiction réaliste réside dans sa capacité à se constituer en "*mode de lecture des complexités sociales*", et qu'elle n'y parvient jamais mieux qu'en libérant une puissante "*énergie figurative et scripturale*"⁵. Il ne lui faut pas tant "*appeler les choses par leur nom*" (comme Aragon aime à le dire), que laisser l'initiative aux mots, donner tout pouvoir aux formes, et faire l'épreuve de "l'infini" (comme Aragon le sait bien). L'imaginaire alors déborde de toutes parts le "réel", au point que, fondé au départ sur le fantasme d'un monde plein et cohérent, le projet réaliste se fait "*expérience du manque*", et se confronte à l'impossibilité radicale de "*fixer le réel*"⁶. La fiction réaliste elle aussi, en tant que fiction romanesque, met en déroute les définitions, ébranle les certitudes, et finit par ressembler davantage à une entreprise, salubre, de démoralisation, qu'à un instrument de réarmement moral pour lecteurs en mal d'engagement.

Avec *Tiens bon la rampe !*, *Le Commandant Marceau* ou *Jimmy*, par exemple, on est très loin du compte ; les romanciers fondent leur travail sur la définition marxiste-thoréziste de la réalité et s'y tiennent, leurs personnages de militants pensent et agissent en fonction de certitudes définitives. Balzac pouvait se rêver en "*docteur ès sciences sociales*", et Zola en héritier d'un projet encyclopédique fondé sur des prémisses à caractère scientifique : on vient de rappeler que les effets de vérité des romans ne s'obtiennent pas, pour l'essentiel, sur le mode de l'illustration de certitudes préalables, ni selon une démarche qui serait expérimentale au sens où la science peut l'être (par vérification d'hypothèses selon des protocoles contrôlés). Beaucoup plus modestes apparemment (encore que Wurmser soit hanté par le modèle balzacien, et Daix par les jeunes gens de Stendhal), les romanciers du réalisme socialiste ont hélas l'orgueil de leurs idées, et rarement le talent de les mettre en question. Nous avons souvent décrit le réalisme étrié de leurs romans en termes de contraintes propres au roman à thèse, en termes de redondance et de convergence des procédés utilisés, ou encore de cadre et de marge de manœuvre réduite à l'intérieur du cadre. Nous avons souvent observé aussi ce

⁴ Henri Mitterand, *L'Illusion réaliste*, PUF, "Ecriture", 1994, p. 8.

⁵ Dubois, *op.cit.*, pp. 11-12.

⁶ Nous faisons là référence, sans pouvoir le citer longuement, au stimulant ouvrage de Philippe Dufour, *Le Réalisme*, PUF, coll. "Premier Cycle", 1998, p. 315.

que nous avons appelé la tension, ou la contradiction, entre le parti pris politique et le parti pris des personnages. C'est sur ce terrain que l'on peut chercher à compléter le bilan en cours.

Comme leurs confrères, les romanciers réalistes-socialistes inventent et font vivre des personnages, ils s'efforcent de dépeindre le rapport subjectif que des individus fictifs entretiennent avec leurs conditions d'existence et le monde social où ils sont situés ; ils usent de procédés qui permettent de "se mettre à leur place", de voir comme ils voient, et de capter leurs pensées. Bref, ces romanciers sont eux aussi confrontés à "*cette propriété majeure de la fiction narrative qui est de produire le discours d'un narrateur racontant le discours de personnages fictifs*", pour reprendre la pertinente formule de Paul Ricœur ⁷. Les problèmes de la composition romanesque sont donc fortement liés à ceux de la voix et du point de vue narratifs, et les choix opérés sur tous ces plans produisent des effets décisifs sur la manière dont le lecteur peut à son tour recevoir l'information délivrée. Les auteurs que nous avons étudiés, romanciers parfois très occasionnels (comme Abraham ou Desanti), n'en ont pas tous une conscience très claire, mais nous avons souvent attiré l'attention sur le réglage variable des voix (du récit, et dans le récit), et sur les usages de la focalisation : dans tous les cas, il y a des modalités de "*la transparence intérieure*" ⁸, et de la position de la voix auctoriale. Il est remarquable qu'aucun récit de notre corpus ne soit conduit à la première personne, mais que beaucoup, à l'image des *Communistes*, tentent de faire entendre la voix des personnages, en rapportant directement leurs paroles (les dialogues abondent), ou en les racontant, ou encore en les transposant. De cette façon, la voix propre du narrateur impersonnel peut sembler s'effacer sans pour autant céder la place à un "*psycho-récit*" subjectif (D. Cohn) ou à un monologue intérieur envahissant. Chez Aragon et Stil en particulier, chez Chabrol et Gamarra également, cet effacement est parfois troublant en ce qu'il invite, en toute rigueur, à prendre le point de vue et le discours du personnage comme tels, sans imputer leur partialité au narrateur lui-même. Le pari du roman politique réaliste-socialiste peut alors sembler gagné : celui de montrer ce que la politique fait aux hommes, dit en substance Aragon, celui de "*pénétrer le social jusqu'à l'intime*", ou de restituer le processus d'élaboration que connaît "*la politique à l'état brut*", dit André Stil.

⁷ Ricœur, *Temps et récit*, tome II (1984), Seuil, "Points", 1991, p. 175.

⁸ Nous faisons référence à l'ouvrage de Dorrit Cohn, "*La Transparence intérieure*", essai sur "*les modes de représentation de la vie psychique dans le roman*", Seuil, 1981.

Les conclusions qui se sont dégagées peu à peu sont, non pas tout à fait contraires, bien sûr, mais elles sont également plus nuancées que les jugements habituels. En faisant le choix de lire attentivement des textes dédaignés, et des romans en tant que romans, on ne peut un seul instant oublier leur nature de romans à thèse, mais on aperçoit un peu mieux que "la transparence extérieure" de la thèse politique cohabite avec la perception de l'intime : les personnages de militants livrent les clés de leur monde mental, ils disent comment ils vivent leur engagement, et ils trahissent ce que leur fait la politique dont ils n'ont pas décidé. Le romancier peut bien faire converger les voix individuelles, et les fondre avec celle du narrateur, il peut même éliminer toute voix discordante, sauf à ce qu'elle soit à l'avance discréditée, ou relativisée, il ne cesse, en "*racontant le discours de personnages fictifs*" (à travers l'instance de la fiction appelée "narrateur"), de dire et de redire que les communistes ainsi incarnés sont à la fois les acteurs enthousiastes d'une cause à leurs yeux sacrée et ceux d'un scénario qui leur échappe. Dévoués, combattifs, courageux, ils donnent corps à une politique qu'ils n'ont pas eux-mêmes élaborée, ils consentent à se faire les agents d'un système de croyances invérifiées, les instruments dociles d'un appareil mystérieux, les sujets respectueux d'une direction lointaine. Sans cesse, il leur faut se demander s'ils ne se sont pas égarés hors du chemin des "*idées justes*", s'ils ont su en trouver la bonne traduction concrète, ce que "là-haut" Maurice ou Jacques en penseraient, "eux", et ne pas oublier de le vérifier dans l'*Huma*, ou dans le communiqué du CC. Et aussi compliqué soit-il d'inventer au quotidien les solutions locales, les applications de la ligne générale, aussi improbables soient les retombées de l'action, les résultats des luttes toujours reprises, il leur faut pourtant ne pas douter, ni de ce qu'ils entreprennent, ni de la manière dont on les guide. Ne pas douter, par exemple, qu'il a eu raison, Staline (en signant le pacte avec Hitler), et qu'il a eu raison, Maurice (en faisant de la grève l'arme des trusts).

Et plus les romans insistent, plus la redondance du texte et la convergence des voix préservent la transparence extérieure, et plus l'intime de la conviction politique se dévoile et trahit sa nature de croyance et les silences qu'elle suppose. Ce qui apparaît finalement le mieux des thèses qui sont mises en fiction, c'est leur arbitraire : plus le narrateur et les personnages donnent leurs raisons, plus ils "expliquent" (et on n'explique jamais trop, on ne livre jamais assez d'arguments), et moins l'absolu des certitudes apparaît fondé. Les points d'insistance révèlent les fragilités de la foi. La répétition n'est pas tant destinée à convaincre le destinataire qu'à se persuader soi-même. Les "*cent mille tours de la dialectique*", comme le dit le poète de *Front Rouge*, ne sont pas de trop pour frapper les maximes et fixer les idées. Ce qui passe pour de la propagande relève de l'interminable travail d'inculcation auquel le militant doit

consentir. Le dernier paradoxe du personnage de communiste, c'est que tenant son existence même de sa vocation politique, de sa vision politique de toute chose, il doit s'attacher à se nier doublement : comme individu singulier, et comme détenteur d'idées personnelles. Il est une parcelle du héros collectif, et un relais de la politique du Parti. Mais plus il s'efface, et plus il s'affirme : le roman dont il est le modeste protagoniste dépeint la manière qu'a chacun de disparaître ; de s'épanouir dans le sacrifice de soi.

Il n'est donc pas douteux que le roman réaliste-socialiste permette de mieux comprendre ce que la politique fait aux militants, comment cela se passe dans les têtes, et quels discours intérieurs font écho à la voix impersonnelle, la voix toute extérieure qui en commande les thèmes et les structures. Mais il le doit plus à sa nature de roman qu'au réalisme socialiste. Celui-ci ne fournit guère que le contenu, nous en avons été suffisamment avertis. Et c'est pourquoi on oublie qu'ils ont forme de roman. Il est vrai que pour être lus comme tels, ils réclament du "*lecteur agnostique*" ⁹ lui-même une attention critique mêlée d'indulgence. Et cela, même s'il lui faut estimer au terme de l'opération qu'ils ne sont convaincants ni sur le plan des thèses politiques, ni sur celui de l'art romanesque : "*contenu socialiste*" et "*forme nationale*" sont terriblement datés. Du moins aura-t-on essayé d'en donner une idée exacte. Le problème s'est posé aussi avec *Les Communistes*, sachant que leur auteur l'a réglé à sa manière en le ré-écrivant. Comme celui-ci fut aussi la figure principale du drame dont nous avons retracé les péripéties, formulons avec lui le mot de la fin.

Après l'ultime paradoxe du communiste comme personnage de roman que nous venons de soulever (son idéal d'impersonnalité), c'est l'ultime paradoxe du communiste comme romancier qu'il conviendrait avec Aragon d'éclairer (ce qui a à voir avec sa très singulière personnalité). On l'a indiqué, il a joué un jeu complexe, difficile parfois à déchiffrer, à l'heure où le réalisme socialiste est devenu une affaire collective : il a encouragé les bonnes volontés, approuvé les premiers essais de Laffitte, Daix ou Stil, tout en menant sa propre partie. Ainsi, il a poursuivi sa tâche d'appropriation critique de l'héritage, qui permettait de donner au réalisme socialiste des précurseurs prestigieux, et pris ses distances avec les interprétations les plus schématiques. Quand l'effervescence est retombée, il a repris son bien. Il a recommencé de faire du réalisme socialiste français l'affaire d'Aragon seul, et continué de placer sous ce signe son travail de romancier, alors que le rapport entre la "méthode" et les œuvres devenait bien plus problématique encore que par le passé. On peut considérer que cette étrange attitude

⁹ Nous avons cité cette expression d'Henri Mitterand à propos des relectures des *Cloches de Bâle* (dans la fin du chapitre 1.3.2.1.).

s'inscrit en fait dans la logique du pari engagé dans les années trente, malgré la grande différence de contexte, et qu'il n'y avait décidément à ses yeux pas de meilleures preuves de la validité de la transposition française du mot d'ordre soviétique, que celles qu'il en donnerait derechef, en renouvelant en profondeur sa démarche créatrice ¹⁰. Comme sa défense d'André Stil dans *Le Neveu de M. Duval* le laissait déjà supposer entre les lignes, il devait penser par-devers lui, prix Staline ou pas décerné au *Premier Choc*, que le réalisme socialiste méritait mieux que ce que la littérature de parti avait produit. On admettra avec lui que *La Semaine sainte* ou *La Mise à mort* ont infiniment plus de titres à faire valoir sur le plan de l'art romanesque que les romans militants qu'il avait encensés sur le moment ; et que ce sont des preuves éclatantes des ressources du genre, ou pour reprendre ses propres termes, des preuves que "*le roman est une machine inventée par l'homme pour l'appréhension du réel dans sa complexité*" ¹¹.

Une telle définition peut ou non être associée chez ceux qui la partagent (mais quel romancier, dans les faits, ne la partage pas ?) à la notion de réalisme : Nathalie Sarraute reprenait celle-ci à son compte dans *L'Ere du soupçon*, Michel Houellebecq de nos jours en fait autant, et tous deux ne sont pas si éloignés d'un Kundera, qui se passe de cette référence, dans la mesure où tous se réclament d'une conception du roman comme mode spécifique de connaissance ¹². Elle suppose, non une définition préalable de la réalité, mais la décision d'explorer ce qui en demeure inconnu. Elle réclame encore moins une mise en perspective socialiste.

C'est pourquoi, en dernière analyse, la longue obstination d'Aragon à se réclamer du réalisme socialiste, contre toute vraisemblance, nous apparaît aussi comme l'une des formes du compromis qu'il maintient jusqu'à la fin des années soixante entre la perte douloureuse de l'espérance et le point d'honneur qu'il met à ne pas rompre sa solidarité.

¹⁰ Dans sa thèse, N. Limat-Letellier a consacré à cette question un long chapitre, sous le titre "*L'envers du réalisme*" (pp. 339-421) ; elle développe une hypothèse qui confirme la nôtre pour la période antérieure : "*Bien que contradictoire en apparence, l'extrême liberté dans la pratique d'écriture et l'indexation sur le réalisme socialiste vont de pair ; Aragon compte sur cette interdépendance pour démentir, par voie de fait, tant les préjugés des adversaires du réalisme socialiste que les partisans d'un réalisme socialiste "normatif", conventionnel. Il faut, pour que fonctionne ce dispositif, maintenir le nom et le prestige du réalisme socialiste, en lui appliquant un contenu subversif*" (p. 340).

¹¹ "*C'est là que tout a commencé...*", préface de 1965 aux *Cloches de Bâle*, "Folio", p. 12.

¹² Citons Kundera : "*Découvrir ce que seul un roman peut découvrir, c'est la seule raison d'être d'un roman. Le roman qui ne découvre pas une portion jusque là inconnue de l'existence est immoral. La connaissance est la seule morale du roman*", *L'Art du roman*, Gallimard, 1986, p. 20 ; "existence" (ou "être-dans-le-monde") est le terme qu'il substitue à celui de réalité : "*Le roman n'examine pas la réalité mais l'existence. Et l'existence n'est pas ce qui s'est passé, l'existence est le champ des possibilités humaines*" (p. 61).

En 1957, il se contentait de critiques modérées envers les dérives soviétiques, sur le plan littéraire comme sur les autres, en désignant Octobre 17 comme "*le tournant des rêves*", le "*tournant des rêves pour l'humanité tout entière*" ; et il expliquait :

*Peut-être est-il presque impossible de résister au monde entier qui demande un grand conte de fées, à des gens comme nous, des camarades, parlant le langage du marxisme scientifique; et pourtant éperdument épris d'une utopie, cherchant à tout prix à la confirmer*¹³.

Renoncer à être un homme qui a "*cru désespérément*", comme il le dira dans la postface au *Monde Réel*, lui était probablement encore insupportable un an après l'année terrible de 1956. Plus tard, quand le désir même d'utopie, socialiste, réaliste-socialiste, romantique-révolutionnaire, se sera fracassé, il ne lui restera que la fidélité et le refus de concourir "*à la ruine d'un rêve collectif qu'il avait contribué à bâtir*", comme le suggère François Nourissier, qui fut l'un de ses amis fidèles, à distance de la politique ; celui-ci poursuit :

*Aragon ne se voyait pas trahir ce rêve et, en remerciement de ce reniement, accueilli à bras ouverts par le clan de son père, autant dire la tribu des Wisner et des Leurtillois. Il ne se voyait pas offrir des miettes à ceux qu'il avait, de toujours, désignés comme ses ennemis*¹⁴.

Cette hypothèse séduisante accrédite pour le moins l'idée que pour Aragon, à l'image de ses camarades, mais pour des raisons qui lui étaient en partie personnelles, écrire des romans avait vraiment "*cessé d'être un jeu*".

¹³ "*Le tournant des rêves*", in *J'abats mon jeu*, op.cit., p. 255.

¹⁴ F. Nourissier, *A défaut de génie*, Gallimard, 2000, p. 340 (c'est l'auteur qui souligne).